

REVUE SPIRITE JOURNAL D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1864

Janvier 1864

Aux Abonnés de la Revue spirite.

L'époque du renouvellement des abonnements à la *Revue* est, pour beaucoup de nos lecteurs, dont le nombre s'est augmenté cette année dans une très notable proportion, une occasion de témoigner de leur dévouement à la cause, et de manifester à notre égard des sentiments dont nous sommes vivement touchés. Les lettres qui en contiennent l'expression sont trop nombreuses pour qu'il nous soit possible de répondre à chacune en particulier. Nous leur adressons donc collectivement nos remerciements sincères pour les choses obligeantes qu'ils veulent bien nous dire et les vœux qu'ils forment pour nous et l'avenir du Spiritisme ; notre conduite passée leur est garante que nous ne faillirons pas à notre tâche, quelque lourde qu'elle soit, et qu'ils nous trouveront toujours au premier rang sur la brèche. Jusqu'à ce jour leurs prières ont été exaucées, c'est pourquoi nous les invitons à remercier les bons Esprits qui nous assistent et nous secondent de la manière la plus évidente, en écartant les obstacles qui pourraient entraver notre marche, et en nous montrant de plus en plus clairement le but que nous devons atteindre.

Longtemps nous avons été à peu près seul, mais voici que de nouveaux lutteurs entrent en lice de tous les côtés, travaillant avec l'ardeur, la persévérance et l'abnégation que donne la foi, à la défense et à la propagation de notre sainte doctrine, sans se rebouter par les obstacles, et sans craindre la persécution ; aussi la plupart ont-ils vu le mauvais vouloir flétrir devant leur fermeté. Qu'ils reçoivent ici nos sincères félicitations au nom de tous les Spirites présents et futurs dans la mémoire desquels ils vivront certainement. Bientôt ils auront la satisfaction de voir de nombreux imitateurs marcher sur leurs traces, car l'élan une fois donné, il ne s'arrêtera plus ; bientôt aussi ils se verront soutenus par des hommes faisant autorité, et qui prendront hardiment en main la cause du Spiritisme, qui est celle du progrès et du bien-être matériel et moral de l'humanité.

Salut cordial et fraternel à tous nos frères en Spiritisme de tous les pays.

Allan Kardec.

État du Spiritisme en 1863

L'année qui vient de s'écouler n'a pas été moins féconde que les précédentes pour le Spiritisme, mais elle se distingue par plusieurs traits particuliers. Plus que toutes les autres elle a été marquée par la violence de certaines attaques, signe caractéristique dont la portée n'a échappé à personne. Tout le monde s'est dit : puisqu'on se met en colère, c'est qu'on a peur ; si l'on a peur, c'est qu'il y a quelque chose de sérieux.

Comme il est aujourd'hui bien avéré que ces agressions ont fait avancer le Spiritisme au lieu de l'arrêter, on verra naturellement diminuer les attaques à force ouverte ; mais il ne faut pas s'endormir sur ce calme apparent, ni croire que les ennemis du Spiritisme vont en prendre sitôt leur parti ; il faut donc bien se persuader que la lutte n'est pas terminée, mais qu'il y aura changement de tactique ; c'est pourquoi nous disons aux Spirites de veiller sans cesse sur ce qui se passe autour d'eux, et de se rappeler ce que nous avons dit dans le numéro de décembre dernier sur la période de la lutte, la guerre sourde et les conflits ; qu'ils ne s'étonnent donc pas si l'ennemi se glisse jusque dans leurs rangs ; Dieu le permet pour éprouver la foi, le courage, la persévérence de ses véritables serviteurs. Le but sera désormais de chercher tous les moyens possibles de compromettre le Spiritisme, afin de le discréder ; de pousser les groupes, sous l'apparence du zèle et le prétexte qu'il faut aller de l'avant, à s'occuper de choses étrangères à l'objet de la doctrine ; à traiter des questions politiques ou autres de nature à provoquer des discussions irritantes et à semer la division, le tout pour avoir des prétextes d'en demander la fermeture. La modération des Spirites est ce qui étonne et contrarie le plus leurs adversaires ; on essayera de tout pour les en faire sortir, même de la provocation ; mais ils sauront déjouer ces manœuvres par leur prudence, comme ils l'ont déjà fait en

plus d'une occasion, et ne pas tomber dans les pièges qu'on leur tendra ; ils verront, d'ailleurs, les instigateurs se prendre dans leurs propres filets, car il est impossible que tôt ou tard ils ne montrent pas le bout de l'oreille. Ce sera un moment plus difficile à passer que celui de la guerre ouverte, où l'on voit son ennemi face à face ; mais, plus l'épreuve sera rude, plus grand sera le triomphe.

Au reste, cette campagne a eu un immense résultat, c'est de prouver l'impuissance des armes dirigées contre le Spiritisme ; les hommes les plus capables du parti opposé sont entrés en lice ; toutes les ressources de l'argumentation ont été déployées, et, le Spiritisme n'en ayant pas souffert, chacun est demeuré convaincu qu'on ne pouvait lui opposer aucune raison péremptoire, et la plus grande preuve de la pénurie de bonnes raisons, c'est qu'on a eu recours à la triste et ignoble ressource de la calomnie ; mais on a eu beau vouloir faire dire au Spiritisme le contraire de ce qu'il dit : la doctrine est là, écrite en termes si clairs qu'ils défient toute fausse interprétation, c'est pourquoi l'odieux de la calomnie retombe sur ceux qui l'emploient, et les convainc d'impuissance. C'est là un fait considérable dans l'année qui finit, et n'eussions-nous obtenu que ce résultat, nous devrions en être satisfaits ; mais il en est d'autres non moins positifs.

Cette année est surtout, marquée par l'accroissement du nombre des groupes ou sociétés qui se sont formés dans une multitude de localités où il n'y en avait point encore, tant en France qu'à l'étranger, signe évident de l'augmentation du nombre des adeptes et de la diffusion de la doctrine, Paris, qui était resté en arrière, cède enfin à l'impulsion générale et commence à s'émouvoir ; chaque jour voit se former des réunions particulières dans un but éminemment sérieux et dans d'excellentes conditions ; la Société que nous présidons voit avec joie se multiplier autour d'elle des rejetons vivaces capables de répandre la bonne semence. Les groupes particuliers, quand ils sont bien dirigés, sont très utiles pour l'initiation des nouveaux adeptes ; la Société principale, en raison de l'étendue de ses relations, étant le centre où tout aboutit des diverses parties du monde, ne peut et ne doit s'occuper que du développement de la science et des questions générales qui absorbent tout son temps ; elle doit forcément s'abstenir de tout ce qui est élémentaire et personnel ; les groupes particuliers viennent donc combler la lacune qu'elle laisse forcément dans la pratique, c'est pourquoi elle encourage et seconde de ses conseils et de son appui moral les personnes qui se dévouent à cette œuvre de propagation. Si un instant on a pu concevoir quelques craintes sur l'effet de certaines dissidences dans la manière d'envisager le Spiritisme, un fait est de nature à les dissiper complètement, c'est le nombre toujours croissant des Sociétés qui, de tous les pays, se placent spontanément sous le patronage de celle de Paris, et arborent son drapeau. Il est de notoriété que la doctrine du *Livre des Esprits* est aujourd'hui le point où converge l'immense majorité des adeptes ; la maxime : *Hors la charité point de salut*, a rallié tous ceux qui voient le côté moral du Spiritisme, parce qu'il n'y a pas deux manières de l'interpréter, et qu'elle satisfait toutes les aspirations. Depuis la constitution du Spiritisme en corps de doctrine, bien des systèmes isolés sont déjà tombés, et le peu de traces qu'ils laissent encore sont sans influence sur l'opinion générale. Les bases solides sur lesquelles il s'appuie triompheront sans peine des divisions que ses adversaires ne manqueront pas de susciter, car ceux-ci comptent sans les Esprits qui protègent leur œuvre, et se servent de ses ennemis mêmes pour en assurer le succès. Il eût été sans précédent qu'une doctrine pût s'établir sans dissidence, et si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est de voir, quant au Spiritisme, l'unité se former aussi promptement.

Quoi qu'il en soit, le Spiritisme n'a pas encore pénétré partout, et dans beaucoup d'endroits il est à peine connu de nom ; les rares adeptes que l'on y rencontre l'attribuent à deux causes : la première au caractère des populations trop absorbées par les intérêts matériels, la seconde à l'absence de prédications contraires ; c'est pourquoi ils appellent de tous leurs vœux des sermons dans le genre de ceux qui ont été prêchés ailleurs, ou quelque manifestation éclatante d'hostilité qui réveille l'attention et pique la curiosité ; mais, qu'ils prennent patience, comme il faut que tout le monde y arrive, les Esprits sauront bien y suppléer par d'autres moyens.

Mais le trait le plus caractéristique de l'année 1863, c'est le mouvement qui s'est produit dans l'opinion concernant la doctrine spirite ; on est surpris de la facilité avec laquelle le principe est accepté par des personnes qui naguère l'eussent repoussé et tourné en dérision ; les résistances, nous

parlons de celles qui ne sont pas systématiques et intéressées, diminuent sensiblement. On cite plusieurs écrivains de bonne foi qui ont combattu à outrance le Spiritisme, et qui aujourd'hui, dominés par leur entourage, sans s'avouer vaincus, renoncent à une lutte reconnue inutile. C'est que la nécessité d'une transformation morale se fait de plus en plus sentir ; la ruine du vieux monde est imminente, parce que les idées qu'il préconise ne sont plus à la hauteur où est arrivée l'humanité intelligente ; tout semble y conduire, et derrière on entrevoit vaguement de nouveaux horizons ; on sent qu'il faut quelque chose de mieux que ce qui existe, et on le cherche inutilement dans le monde actuel ; quelque chose circule dans l'air comme un courant électrique précurseur, et chacun est dans l'attente ; mais chacun se dit aussi que ce n'est pas l'humanité qui doit reculer.

Un autre fait non moins significatif que beaucoup ont remarqué, et qui est la conséquence de l'état actuel des esprits, c'est le nombre prodigieux d'écrits, sérieux ou légers, faits en dehors, et probablement sans la connaissance du Spiritisme, où se trouvent des pensées spirites. Le principe de la pluralité des existences a surtout une tendance manifeste à entrer dans l'opinion des masses et dans la philosophie moderne ; beaucoup de penseurs y sont conduits par la logique des faits, et avant peu cette croyance sera devenue populaire ; ce sont évidemment les avant-coureurs de l'adoption du Spiritisme dont les voies sont ainsi préparées et la route aplanie. Ce sont toutes ces idées semées de divers côtés, dans des écrits qui vont dans toutes les mains, qui en rendent l'acceptation de plus en plus facile.

L'état du Spiritisme en 1863 peut donc se résumer ainsi : attaques violentes ; multiplication des écrits pour et contre ; mouvement dans les idées ; extension notable de la doctrine, mais sans signes extérieurs de nature à produire une sensation générale ; les racines s'étendent, poussent des rejetons, en attendant que l'arbre déploie ses rameaux. Le moment de sa maturité n'est pas encore venu.

Au nombre des publications qui, dans cette dernière année, sont venues prendre part à la lutte et concourir à la défense du Spiritisme, nous plaçons au premier rang *la Ruche* de Bordeaux et *la Vérité* de Lyon, dont les rédacteurs méritent la reconnaissance et les encouragements de tous les vrais Spirites pour la persévérance, le dévouement et le désintéressement dont ils ont fait preuve. Dans le centre spirite le plus nombreux de France, et peut-être du monde entier, *la Vérité* est venue se poser en athlète redoutable par ses articles d'une logique si serrée, qu'ils ne laissent aucune prise à la critique. Le Spiritisme aura bientôt, on nous le fait espérer, un nouvel et important organe en Italie, qui, comme ses aînés de France, marchera d'un commun accord avec les grands principes de la doctrine.

Médiums guérisseurs

Un officier de chasseurs, Spirite de longue date, et l'un des nombreux exemples des réformes morales que le Spiritisme peut opérer, nous transmet les détails suivants :

« Cher maître, nous profitons de nos longues heures d'hiver pour nous livrer avec ardeur au développement de nos facultés médianimiques. La triade du 4^e chasseurs, toujours unie, toujours vivante, s'inspire de ses devoirs, et s'essaye à de nouveaux efforts. Vous désirez sans doute connaître l'objet de nos travaux, afin de savoir si le champ que nous cultivons n'est pas stérile. Vous pourrez en juger par les détails suivants. Depuis quelques mois nos travaux ont pour but l'étude des fluides ; cette étude a développé en nous la médiumnité guérisseuse ; aussi, nous l'appliquons maintenant avec succès. Il y a quelques jours, une simple émission fluidique de cinq minutes avec ma main a suffi pour enlever une névralgie violente.

Madame P..., était affectée depuis vingt-huit ans d'une hyperesthésie aiguë ou sensibilité exagérée de la peau, maladie qui la retenait dans sa chambre depuis quinze ans. Elle habite une petite ville voisine, et ayant entendu parler de notre groupe spirite, elle est venue chercher du soulagement près de nous. Au bout de trente-cinq jours, elle est repartie complètement guérie. Pendant ce temps, elle a reçu chaque jour un quart d'heure d'émission fluidique, avec le concours de nos guides spirituels.

Nous donnions en même temps nos soins à un épileptique atteint de cette terrible maladie depuis vingt-sept ans. Les crises se renouvelaient presque chaque nuit, et chaque fois sa mère passait de longues heures à son chevet. Trente-cinq jours ont suffi pour cette cure importante, et qu'elle était heureuse, cette mère, en emmenant son fils radicalement guéri ! Nous nous relevions tous les trois de huit jours en huit jours. Pour l'émission fluidique, nous placions la main tantôt sur le creux de l'estomac du malade, tantôt sur la nuque à la naissance du cou. Chaque jour le malade pouvait constater une amélioration ; nous-mêmes, après l'évocation et pendant le recueillement, nous sentions le fluide extérieur nous envahir, passer en nous, et s'échapper de nos doigts allongés et de notre bras tendu vers le corps du sujet que nous traitions.

Nous donnons en ce moment nos soins à un second épileptique ; cette fois, la maladie sera peut-être plus rebelle, parce qu'elle est héréditaire. Le père a laissé à ses quatre enfants le germe de cette affection ; enfin, avec l'aide de Dieu et des bons Esprits, nous espérons la réduire chez tous les quatre.

Cher maître, nous réclamons le secours de vos prières et celles de nos frères de Paris. Ce secours sera pour nous un encouragement et un stimulant à nos efforts. Puis, vos bons Esprits peuvent venir à notre aide, rendre le traitement plus salutaire et en abréger la durée.

Nous n'acceptons pour toute récompense, comme bien vous le pensez, et elle doit être suffisante, que la satisfaction d'avoir fait notre devoir et d'avoir obéi à l'impulsion des bons Esprits. Le véritable amour du prochain porte avec lui une joie sans mélange, et laisse en nous quelque chose de lumineux qui charme et qui élève l'âme. Aussi nous cherchons, autant que nos imperfections nous le permettent, à nous pénétrer des devoirs du véritable Spirite, qui ne doivent être que l'application des préceptes évangéliques.

M. G... de L... doit nous amener son beau-frère, qu'un Esprit malfaisant subjugue depuis deux ans. Notre guide spirituel Lamennais nous charge du traitement de cette obsession rebelle. Dieu nous donnerait-il aussi le pouvoir de chasser les démons ? S'il en était ainsi, nous n'aurions qu'à nous humilier devant une si grande faveur, au lieu de nous enorgueillir. Combien plus grande encore ne serait pas pour nous l'obligation de nous améliorer, pour lui en témoigner notre reconnaissance et pour ne pas perdre des dons si précieux ?

Cette intéressante lettre ayant été lue à la Société Spirite de Paris dans sa séance du 18 décembre 1863, un de nos bons médiums obtint spontanément à ce sujet les deux communications suivantes : La volonté existant chez l'homme à différents degrés de développement, servit, à toutes les époques, soit à guérir, soit à soulager. Il est regrettable d'être obligé de constater qu'elle fut aussi la source de bien des maux, mais c'est une des conséquences de l'abus que l'être a souvent fait de son libre arbitre. La volonté développe le fluide soit animal, soit spirituel, car, vous le savez tous maintenant, il y a plusieurs genres de magnétisme, au nombre desquels sont le magnétisme animal et le magnétisme spirituel qui peut, selon l'occurrence, demander appui au premier. Un autre genre de magnétisme, beaucoup plus puissant encore, est la prière qu'une âme pure et désintéressée adresse à Dieu.

La volonté a été souvent mal comprise ; en général celui qui magnétise ne songe qu'à déployer sa puissance fluidique, qu'à déverser son propre fluide sur le patient soumis à ses soins, sans s'occuper s'il y a ou non une Providence qui s'y intéresse autant et plus que lui ; agissant *seul*, il ne peut obtenir que ce que sa force seule peut produire ; tandis que nos médiums guérisseurs commencent par éléver leur âme à Dieu, et par reconnaître que, par eux-mêmes, ils ne peuvent rien ; ils font par cela même acte d'humilité, d'abnégation ; alors, s'avouant trop faibles par eux-mêmes, Dieu, dans sa sollicitude, leur envoie de puissants secours que ne peut obtenir le premier, puisqu'il se juge suffisant à l'œuvre entreprise. Dieu récompense toujours l'humilité sincère en l'élevant, tandis qu'il abaisse l'orgueil. Ce secours qu'il envoie, ce sont les bons Esprits qui viennent pénétrer le médium de leur fluide bienfaisant que celui-ci transmet au malade. Aussi est-ce pour cela que le magnétisme employé par les médiums guérisseurs est si puissant et produit ces guérisons qualifiées de miraculeuses, et qui sont dues simplement à la nature du fluide déversé sur le médium ; tandis que le magnétiseur ordinaire s'épuise souvent en vain à faire des passes, le médium guérisseur infiltre un

fluide régénérateur par la seule imposition des mains, grâce au concours des bons Esprits ; mais ce concours n'est accordé qu'à la foi sincère et à la pureté d'intention. »

Mesmer (Médium, M. Albert).

« Un mot sur les médiums guérisseurs dont vous venez de parler ; ils sont tous dans les dispositions les plus louables ; ils ont la foi qui soulève les montagnes, le désintéressement qui purifie les actes de la vie, et l'humilité qui les sanctifie. Qu'ils persévérent dans l'œuvre de bienfaisance qu'ils ont entreprise ; qu'ils se souviennent bien que celui qui pratique les lois sacrées qu'enseigne le Spiritisme, se rapproche constamment du Créateur. Que, lorsqu'ils emploient leur faculté, la prière, qui est la volonté la plus forte, soit toujours leur guide, leur point d'appui. Le Christ vous a donné dans toute son existence la preuve la plus irrécusable de la volonté la plus ferme, mais c'était la volonté du bien et non celle de l'orgueil. Lorsqu'il disait parfois : *Je veux*, ce mot était rempli d'onction ; sec apôtres, qui l'entouraient, sentaient leurs coeurs s'ouvrir à cette sainte parole. La douceur constante du Christ, sa soumission à la volonté de son Père, sa parfaite abnégation, sont les plus beaux modèles de volonté que l'on puisse se proposer pour exemple. »

Paul, apôtre (Médium, M. Albert).

Quelques explications feront aisément comprendre ce qui se passe en cette circonstance. On sait que le fluide magnétique ordinaire peut donner à certaines substances des propriétés particulières actives ; dans ce cas, il agit en quelque sorte comme agent chimique, modifiant l'état moléculaire des corps ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il puisse de même modifier l'état de certains organes ; mais on comprend également que son action plus ou moins salutaire doit dépendre de sa qualité ; de là les expressions de « bon ou mauvais fluide ; fluide agréable ou pénible. » Dans l'action magnétique proprement dite, c'est le fluide personnel du magnétiseur qui est transmis, et ce fluide, qui n'est autre que le périsprit, on sait qu'il participe toujours plus ou moins des qualités matérielles du corps, en même temps qu'il subit l'influence morale de l'Esprit. Il est donc impossible que le fluide propre d'un incarné soit d'une pureté absolue, c'est pourquoi son action curative est lente, quelquefois nulle, quelquefois même nuisible, parce qu'il peut transmettre au malade des principes morbides. De ce qu'un fluide est assez abondant et énergique pour produire des effets instantanés de sommeil, de catalepsie, d'attraction ou de répulsion, il ne s'ensuit nullement qu'il ait les qualités nécessaires pour guérir ; c'est la force qui terrasse, et non le baume qui adoucit et répare ; ainsi en est-il des Esprits désincarnés d'un ordre inférieur, dont le fluide peut même être très malfaisant, ce que les Spirites ont à chaque instant l'occasion de constater. Chez les Esprits supérieurs *seuls*, le fluide périspiritual est dépouillé de toutes les impuretés de la matière ; il est en quelque sorte *quintessencie* ; son action, par conséquent, doit être plus salutaire et plus prompte ; c'est le fluide bienfaisant par excellence. Puisqu'on ne peut le trouver parmi les incarnés ni parmi les désincarnés vulgaires, il faut donc le demander aux Esprits élevés, comme on va chercher dans les pays lointains les remèdes qu'on ne trouve pas chez soi. Le médium guérisseur émet peu de son propre fluide ; il sent le courant du fluide étranger qui le pénètre et auquel il sert de *conducteur* ; c'est avec ce fluide qu'il magnétise, et c'est là ce qui caractérise le magnétisme spirituel et le distingue du magnétisme animal : l'un vient de l'homme, l'autre des Esprits. Comme on le voit, il n'y a là rien de merveilleux, mais un phénomène résultant d'une loi de nature que l'on ne connaissait pas.

Pour guérir par la thérapeutique ordinaire, il ne suffit pas des premiers médicaments venus ; il les faut purs, non avariés ou frelatés, et convenablement préparés ; par la même raison, pour guérir par l'action fluidique, les fluides les plus épurés sont les plus salutaires ; puisque ces fluides bienfaisants sont le propre des Esprits supérieurs, c'est donc le concours de ces derniers qu'il faut obtenir ; c'est pour cela que la prière et l'invocation sont nécessaires. Mais pour prier, et surtout prier avec ferveur, il faut la foi ; pour que la prière soit écoutée, il faut qu'elle soit faite avec *humilité* et dictée par un sentiment réel de *bienveillance et de charité* ; or, il n'y a point de vraie charité sans dévouement, et point de dévouement sans désintéressement ; sans ces conditions, le magnétiseur, privé de

l'assistance des bons Esprits, en est réduit à ses propres forces, souvent insuffisantes, tandis qu'avec leur concours elles peuvent être centuplées en puissance et en efficacité. Mais il n'est pas de liqueur, si pure qu'elle soit, qui ne s'altère en passant par un vase impur ; ainsi en est-il du fluide des Esprits supérieurs en passant par les incarnés ; de là, pour les médiums en qui se révèle cette précieuse faculté, et qui veulent la voir grandir et non se perdre, la nécessité de travailler à leur amélioration morale.

Entre le magnétiseur et le médium guérisseur il y a donc cette différence capitale, que le premier magnétise avec son propre fluide, et le second avec le fluide épuré des Esprits ; d'où il suit que ces derniers donnent leur concours à ceux qu'ils veulent et quand ils veulent ; qu'ils peuvent le refuser, et, par conséquent, enlever la faculté à celui qui en abuserait ou la détournerait de son but humanitaire et charitable pour en faire un trafic. Quand Jésus dit à ses apôtres : « *Allez ! chassez les démons, guérissez les malades,* » il ajouta : « *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.* »

Les médiums guérisseurs tendent à se multiplier, ainsi que les Esprits l'ont annoncé, et cela en vue de propager le Spiritisme par l'impression que ce nouvel ordre de phénomènes ne peut manquer de produire sur les masses, car il n'est personne qui ne tienne à sa santé, même les plus incrédules. Lors donc qu'on verra obtenir avec le concours des Esprits ce que la science ne peut donner, il faudra bien convenir qu'il y a une puissance en dehors de notre monde ; la science sera ainsi conduite à sortir de la voie exclusivement matérielle où elle est restée jusqu'à ce jour ; lorsque les magnétiseurs antispiritualistes ou antispirites verront qu'il existe un magnétisme plus puissant que le leur, ils seront bien forcés de remonter à la véritable cause.

Il importe, toutefois, de se prémunir contre le charlatanisme, qui ne manquera pas de tenter d'exploiter à son profit cette nouvelle faculté. Il est pour cela un moyen bien simple, c'est de se souvenir qu'il n'y a point de charlatanisme désintéressé, et que le désintéressement absolu, matériel et moral, est la meilleure garantie de sincérité. S'il est une faculté donnée par Dieu dans un but saint, c'est sans contredit celle-là, puisqu'elle exige impérieusement le concours des Esprits supérieurs, et que ce concours ne peut être acquis au charlatanisme. C'est afin que l'on soit bien édifié sur la nature toute spéciale de cette faculté que nous l'avons décrite avec quelques détails. Quoique nous ayons pu en constater l'existence par des faits authentiques, dont plusieurs se sont passés sous nos yeux, on peut dire qu'elle est encore rare, et qu'elle n'existe que partiellement chez les médiums qui la possèdent, soit que ceux-ci n'aient pas toutes les qualités requises pour la posséder dans toute sa plénitude, soit parce qu'elle est à son début ; c'est pourquoi les faits n'ont eu jusqu'à ce jour que peu de retentissement ; mais elle ne tardera pas à prendre des développements de nature à fixer l'attention générale ; d'ici à peu d'années elle se révélera chez quelques personnes prédestinées à cet effet avec une puissance qui triomphera de bien des obstinations ; mais ce ne sont pas les seuls faits que l'avenir nous réserve, et par lesquels Dieu confondra les orgueilleux et les convaincra d'impuissance. Les médiums guérisseurs sont un des mille moyens providentiels pour atteindre ce but et hâter le triomphe du Spiritisme. On comprend aisément que cette qualification ne peut être donnée aux médiums écrivains qui obtiennent des prescriptions médicales de certains Esprits.

Nous n'avons envisagé la médiumnité guérissante qu'au point de vue phénoménal et comme moyen de propagation, mais non comme ressource habituelle ; dans un prochain article nous traiterons de son alliance possible avec la médecine et la magnétisation ordinaires.

Un cas de possession

Mademoiselle Julie

2^e article. - Voir le numéro de décembre 1863

Dans notre précédent article, nous avons décrit la triste situation de cette jeune fille, et les circonstances qui prouvaient chez elle une véritable possession. Nous sommes heureux de confirmer ce que nous avons dit de sa guérison aujourd'hui complète. Après avoir été délivrée de son Esprit obsesseur, les violentes secousses qu'elle avait éprouvées pendant plus de six mois avaient apporté une grave perturbation dans sa santé ; maintenant elle est tout à fait remise, mais elle n'est pas sortie de son état somnambulique, ce qui ne l'empêche pas de vaquer à ses travaux habituels. Nous allons exposer les circonstances de cette guérison.

Plusieurs personnes avaient entrepris de la magnétiser, mais sans beaucoup de succès, sauf une légère et passagère amélioration dans son état pathologique ; quant à l'Esprit, il était de plus en plus tenace, et les crises avaient atteint un degré de violence des plus inquiétants. Il aurait fallu là un magnétiseur dans les conditions que nous avons indiquées dans l'article précédent pour les médiums guérisseurs, c'est-à-dire pénétrant la malade d'un fluide assez pur pour éliminer le fluide du mauvais Esprit. S'il est un genre de médiumnité qui exige une supériorité morale, c'est sans contredit dans le cas d'obsession, parce qu'il faut avoir le droit d'imposer son autorité à l'Esprit. Les cas de possession, selon ce qui est annoncé, doivent se multiplier avec une grande énergie d'ici à quelque temps, afin que l'impuissance des moyens employés jusqu'à présent pour les combattre soit bien démontrée. Une circonstance même, dont nous ne pouvons encore parler, mais qui a une certaine analogie avec ce qui s'est passé au temps du Christ, contribuera à développer cette sorte d'épidémie démoniaque. Il n'est donc pas douteux qu'il surgira des médiums spéciaux ayant le pouvoir de chasser les mauvais Esprits, comme les apôtres avaient celui de chasser les démons, soit parce que Dieu met toujours le remède à côté du mal, soit pour donner aux incrédules une nouvelle preuve de l'existence des Esprits.

Pour mademoiselle Julie, comme dans tous les cas analogues, le magnétisme simple, quelque énergique qu'il fût, était donc insuffisant ; il fallait agir simultanément sur l'Esprit obsesseur pour le dompter, et sur le moral de la malade ébranlé par toutes ces secousses ; le mal physique n'était que consécutif ; c'était un effet et non la cause ; il fallait donc traiter la cause avant l'effet ; le mal moral détruit, le mal physique devait disparaître de lui-même. Mais pour cela il faut s'identifier avec la cause ; étudier avec le plus grand soin et dans toutes ses nuances le cours des idées, pour lui imprimer telle ou telle direction plus favorable, car les symptômes varient selon le degré d'intelligence du sujet, le caractère de l'Esprit et les motifs de l'obsession, motifs dont l'origine remonte presque toujours aux existences antérieures.

L'insuccès du magnétisme sur mademoiselle Julie a fait que plusieurs personnes ont essayé ; dans le nombre s'est trouvé un jeune homme doué d'une assez grande puissance fluidique, mais qui, malheureusement, manquait totalement de l'expérience, et, surtout, des connaissances nécessaires en pareil cas. Il s'attribuait un pouvoir absolu sur les Esprits inférieurs qui, selon lui, ne pouvaient résister à sa volonté ; cette prétention, poussée à l'excès et fondée sur sa puissance personnelle et non sur l'assistance des bons Esprits, devait lui attirer plus d'un mécompte. Cela seul aurait dû suffire pour montrer aux amis de la jeune fille qu'il manquait de la première des qualités requises pour lui être d'un secours efficace. Mais ce qui, par-dessus tout, aurait dû les éclairer, c'est qu'il professait sur les Esprits en général une opinion complètement fausse. Selon lui, les Esprits supérieurs sont d'une nature fluidique trop éthérée pour pouvoir venir sur la terre communiquer avec les hommes et les assister ; cela n'est possible qu'aux Esprits inférieurs en raison de leur nature plus grossière. Cette opinion, qui n'est autre que la doctrine de la communication exclusive des démons, il avait le tort très grave de la soutenir devant la malade, même dans les moments de crise. Avec cette manière de voir, il devait ne compter que sur lui-même, et ne pouvait invoquer la seule assistance qui aurait du le seconder, assistance dont, il est vrai, il croyait pouvoir se passer ; la conséquence la plus fâcheuse était pour la malade qu'il décourageait, en lui ôtant l'espoir de l'assistance des bons Esprits. Dans l'état d'affaiblissement où était son cerveau, une telle croyance, qui donnait toute prise à l'Esprit obsesseur, pouvait devenir fatale pour sa raison, pouvait même la tuer. Aussi répétait-elle sans cesse dans les moments de crise : « Fou... fou..., il me rendra fou... tout à fait fou... je ne le suis pas encore, mais je le deviendrai. » En parlant de son magnétiseur, elle

dépeignait parfaitement son action en disant : « Il me donne la force du corps, mais il ne me donne pas la force de l'esprit. » Cette parole était profondément significative, et cependant personne n'y attachait d'importance.

Lorsque nous vîmes mademoiselle Julie, le mal était à son apogée, et la crise dont nous fûmes témoin fut une des plus violentes ; c'est au moment même où nous nous appliquions à remonter son moral, où nous cherchions à lui inculquer la pensée qu'elle pouvait dompter ce mauvais Esprit avec l'assistance des bons et de son ange gardien dont il fallait invoquer l'appui, c'est à ce moment, disons-nous, que le jeune magnétiseur, qui se trouvait présent, par une circonstance providentielle sans doute, vint, sans provocation aucune, affirmer et développer sa théorie, détruisant d'un côté ce que nous faisions de l'autre. Nous dûmes lui exposer avec énergie qu'il commettait une mauvaise action, et assumait sur lui la terrible responsabilité de la raison et de la vie de cette malheureuse jeune fille.

Un fait des plus singuliers, que tout le monde avait observé, mais dont personne n'avait déduit les conséquences, se produisait dans la magnétisation. Quand elle avait lieu pendant la lutte avec le mauvais Esprit, ce dernier *seul* absorbait tout le fluide qui lui donnait plus de force, tandis que la malade se trouvait affaiblie et sucombait sous ses étreintes. On doit se rappeler qu'elle était toujours en état de somnambulisme ; elle voyait, par conséquent, ce qui se passait, et c'est elle-même qui a donné cette explication. On ne vit dans ce fait qu'une malice de l'Esprit, et l'on se contenta de s'abstenir de magnétiser dans ces moments-là et de rester spectateur de la lutte. Avec la connaissance de la nature des fluides, on peut aisément se rendre compte de ce phénomène. Il est évident, d'abord, qu'en absorbant le fluide pour se donner de la force au détriment de la malade, l'Esprit voulait convaincre le magnétiseur d'impuissance à l'égard de sa prétention ; s'il y avait malice de sa part, c'était contre le magnétiseur, puisqu'il se servait de l'arme même avec laquelle ce dernier prétendait le terrasser ; on peut dire qu'il lui prenait le bâton des mains. Il était non moins évident que sa facilité à s'approprier le fluide du magnétiseur dénotait une affinité entre ce fluide et le sien propre, tandis que des fluides d'une nature contraire se fussent repoussés comme l'eau et l'huile. Ce fait seul suffirait pour démontrer qu'il y avait d'autres conditions à remplir. C'est donc une erreur des plus graves, et nous pouvons dire des plus funestes, de ne voir dans l'action magnétique qu'une simple émission fluidique, sans tenir compte de la qualité intime des fluides. Dans la plupart des cas, le succès repose entièrement sur ces qualités, comme dans la thérapeutique il dépend de la qualité du médicament. Nous ne saurions trop appeler l'attention sur ce point capital, démontré à la fois par la logique et par l'expérience.

Pour combattre l'influence de la doctrine du magnétiseur qui, déjà, avait influé sur les idées de la malade, nous dîmes à celle-ci : « Mon enfant, ayez confiance en Dieu ; regardez autour de vous ; ne voyez-vous pas de bons Esprits ? - C'est vrai, dit-elle ; j'en vois de lumineux que Frédégonde n'ose pas regarder. - Eh bien ! ce sont ceux qui vous protègent, et qui ne permettront pas que le mauvais Esprit ait le dessus ; implorez leur assistance ; priez avec ferveur ; priez surtout pour Frédégonde. - Oh ! pour cela, jamais je ne le pourrai. - Prenez garde ! voyez à ce mot les bons Esprits s'éloigner. Si vous voulez leur protection, il faut la mériter par vos bons sentiments, en vous efforçant surtout d'être meilleure que votre ennemie. Comment voulez-vous qu'ils vous soutiennent, si vous ne valez pas mieux qu'elle ? Songez que dans d'autres existences vous avez eu aussi des reproches à vous faire ; ce qui vous arrive est une expiation ; si vous voulez la faire cesser, il faut vous améliorer, et pour prouver vos bonnes intentions, il faut commencer par vous montrer bonne et charitable pour vos ennemis. Frédégonde elle-même en sera touchée, et peut-être ferez-vous entrer le repentir dans son cœur. Réfléchissez. - Je le ferai. - Faites-le tout de suite, et dites avec moi : « Mon Dieu, je pardonne à Frédégonde le mal qu'elle m'a fait ; je l'accepte comme une épreuve et une expiation que j'ai méritées ; pardonnez-moi mes propres fautes, comme je lui pardonne les siennes ; et vous, bons Esprits qui m'entourez, ouvrez son cœur à de meilleurs sentiments, et donnez-moi la force qui me manque. » Promettez-vous de prier tous les jours pour elle ? - Je le promets. - C'est bien ; de mon côté je vais m'occuper de vous et d'elle ; ayez confiance. - Oh ! merci ! quelque chose me dit que cela va bientôt finir. »

Ayant rendu compte de cette scène à la Société, les instructions suivantes y furent données à ce sujet :

« Le sujet dont vous vous occupez a ému les bons Esprits eux-mêmes qui veulent, à leur tour, venir en aide à cette jeune fille par leurs conseils. Elle présente un cas d'obsession en effet fort grave, et parmi ceux que vous avez vus et que vous verrez encore, on peut mettre celui-ci au nombre des plus importants, des plus sérieux, et surtout des plus intéressants par les particularités instructives qu'il a déjà présentées et qu'il vous offrira de nouveau.

Comme je vous l'ai déjà dit, ces cas d'obsession se renouveleront fréquemment, et fourniront deux sujets distincts d'utilité, pour vous d'abord, et pour ceux qui les subiront ensuite.

Pour vous d'abord, en ce que, de même que plusieurs ecclésiastiques ont contribué puissamment à répandre le Spiritisme parmi ceux qui y étaient parfaitement étrangers, de même aussi ces obsédés, dont le nombre deviendra assez important pour que l'on s'en occupe d'une manière non point superficielle, mais large et approfondie, ouvriront assez les portes de la science pour que la philosophie spirite puisse avec eux y pénétrer, et occuper, parmi les gens de science et les médecins de tout système, la place à laquelle elle a droit.

Pour eux ensuite, en ce qu'à l'état d'Esprit, avant de s'incarner parmi vous, ils ont accepté cette lutte que leur procure la possession qu'ils subissent, en vue de leur avancement, et cette lutte, croyez-le bien, fait cruellement souffrir leur propre Esprit qui, lorsque leur corps n'est en quelque sorte plus leur, a parfaitement conscience de ce qui se passe. Selon qu'ils auront supporté cette épreuve, dont vous pouvez leur abréger puissamment la durée par vos prières, ils auront progressé plus ou moins ; car, soyez en certains, malgré cette possession, toujours momentanée, ils gardent une suffisante conscience d'eux-mêmes pour discerner la cause et la nature de leur obsession.

Pour celle qui vous occupe, un conseil est nécessaire. Les magnétisations que lui fait endurer l'Esprit incarné dont vous avez parlé lui sont funestes sous tous les rapports. Cet Esprit est systématique ; et quel système ! Celui qui ne rapporte point toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu, qui tire vanité des facultés qui lui ont été accordées, sera toujours confondu ; les présomptueux seront abaissés, dans ce monde souvent, infailliblement dans l'autre. Tâchez donc, mon cher Kardec, que ces magnétisations cessent complètement, ou les inconvénients les plus graves résulteraient de leur prolongation, non seulement pour la jeune fille, mais encore pour l'imprudent qui pense avoir sous ses ordres tous les Esprits des ténèbres et leur commander en maître.

Vous verrez, dis-je, ces cas de possession et d'obsession se développer pendant une certaine période de temps, parce qu'ils sont utiles au progrès de la science et du Spiritisme ; c'est par là que les médecins et les savants ouvriront enfin les yeux et apprendront qu'il est des maladies dont les causes ne sont pas dans la matière, et qui ne doivent pas être traitées par la matière. Ces cas de possession vont également ouvrir au magnétisme des horizons tout nouveaux et lui faire faire un grand pas en avant par l'étude, jusqu'à présent si imparfaite, des fluides ; aidé de ces nouvelles connaissances, et par son alliance intime avec le Spiritisme, il obtiendra les plus grandes choses ; malheureusement, dans le magnétisme, comme dans la médecine, il y aura longtemps encore des hommes qui croiront n'avoir plus rien à apprendre. Ces obsessions fréquentes auront aussi un fort bon côté, en ce qu'étant pénétré par la prière et la force morale on peut les faire cesser et acquérir le droit de chasser les mauvais Esprits, chacun cherchera, par l'amélioration de sa conduite, à acquérir ce droit que l'Esprit de Vérité, qui dirige ce globe, conférera lorsqu'il sera mérité. Ayez foi et confiance en Dieu, qui ne permet point que l'on souffre inutilement et sans motif. »

Hahnemann (Médium, M. Albert).

« Je serai bref. Il sera très facile de guérir cette malheureuse possédée ; les moyens en étaient implicitement contenus dans les réflexions qui ont été émises tout à l'heure par Allan Kardec. Il faut non seulement une action matérielle et morale, mais encore une action purement spirituelle. A l'Esprit incarné qui se trouve, comme Julie, en état de possession, il faut un magnétiseur expérimenté et parfaitement convaincu de la vérité Spirite ; il faut qu'il soit en outre d'une moralité

irréprochable et sans présomption. Mais, pour agir sur l'Esprit obsesseur, il faut l'action non moins énergique d'un bon Esprit désincarné. Ainsi donc, double action : action terrestre, action extra-terrestre ; incarné sur incarné, désincarné sur désincarné ; voilà la loi. Si jusqu'à cette heure cette action n'a pas été accomplie, c'est justement pour vous amener à l'étude et à l'expérimentation de cette intéressante question ; c'est à cet effet que Julie n'a pas été plus tôt délivrée : elle devait servir à vos études.

Ceci vous démontre ce que vous aurez à faire désormais dans les cas de possession manifeste ; il est indispensable d'appeler à votre aide le concours d'un Esprit élevé, jouissant en même temps d'une puissance morale et fluidique, comme par exemple l'excellent curé d'Ars, et vous savez que vous pouvez compter sur l'assistance de ce digne et saint Vianney. Au surplus, notre concours est acquis à tous ceux qui nous appelleront à leur aide avec pureté de cœur et foi véritable.

Je me résume : Quand on magnétisera Julie, il faudra d'abord procéder par la fervente évocation du curé d'Ars et des autres bons Esprits qui se communiquent habituellement parmi vous, en les priant d'agir contre les mauvais Esprits qui persécutent cette jeune fille, et qui fuiront devant leurs phalanges lumineuses. Il ne faut pas oublier non plus que la prière collective a une très grande puissance, quand elle est faite par un certain nombre de personnes agissant de concert, avec une foi vive et un ardent désir de soulager. »

Eraste (Médium, M. d'Ambel).

Ces instructions ont été suivies ; plusieurs membres de la Société se sont entendus pour agir par la prière dans les conditions voulues. Un point essentiel était d'amener l'Esprit obsesseur à s'amender, ce qui devait nécessairement faciliter la guérison. C'est ce que l'on a fait en l'évoquant et en lui donnant des conseils ; il a promis de ne plus tourmenter mademoiselle Julie, et il a tenu parole. Un de nos collègues a été spécialement chargé par son guide spirituel de son éducation morale, et il a lieu d'en être satisfait. Cet Esprit, aujourd'hui, travaille sérieusement à son amélioration et demande une nouvelle incarnation pour expier et réparer ses fautes.

L'importance de l'enseignement qui découle de ce fait et des observations auxquelles il a donné lieu, n'échappera à personne, et chacun y pourra puiser d'utiles instructions selon l'occurrence. Une remarque essentielle que ce fait a permis de constater, et que l'on comprendra sans peine, c'est l'influence du milieu. Il est bien évident que si l'entourage seconde par une communauté de vue, d'intention et d'action, le malade se trouve dans une sorte d'atmosphère homogène de fluides bienfaisants, ce qui doit nécessairement faciliter et hâter le succès ; mais s'il y a désaccord, opposition ; si chacun veut agir à sa manière, il en résulte des tiraillements, des courants contraires qui paralysent forcément, et parfois annulent, les efforts tentés pour la guérison. Les effluves fluidiques, qui constituent l'atmosphère morale, si elles sont mauvaises, sont tout aussi funestes à certains individus que les exhalaisons des pays marécageux.

Entretiens d'outre-tombe

Frédégonde

Nous donnons ci-après les deux évocations de l'Esprit de Frédégonde, faites dans la Société à un mois d'intervalle, et qui forment le complément des deux précédents articles sur la possession de mademoiselle Julie. Cet Esprit ne s'est point manifesté avec des signes de violence, mais il écrivait avec une très grande difficulté et fatiguait extrêmement le médium, qui en fut même indisposé, et dont les facultés semblaient en quelque sorte paralysées. Dans la prévision de ce résultat, nous avions eu soin de ne pas confier cette évocation à un médium trop délicat.

Dans une autre circonstance, un Esprit, interrogé sur le compte de celui-ci, avait dit que, depuis longtemps il cherchait à se réincarner, mais que cela ne lui avait pas été permis, parce que son but n'était point encore de s'améliorer, son but étant, au contraire, d'avoir plus de facilité pour faire le

mal à l'aide d'un corps matériel. De telles dispositions devaient rendre sa conversion fort difficile ; elle ne le fut cependant pas autant qu'on pouvait le craindre, grâce, sans doute, au concours bienveillant de toutes les personnes qui y ont participé, et peut-être aussi parce que le temps était venu où cet Esprit devait entrer dans la voie du repentir.

16 octobre 1863 - Médium, M. Leymarie.

1. *Evocation.* - *Rép.* Je ne suis pas Frédégonde ; que me voulez-vous ?
2. Qui êtes-vous donc ? - *R.* Un Esprit qui souffre.
3. Puisque vous souffrez, vous devez désirer ne plus souffrir ; nous vous assisterons, car nous compatissons avec tous ceux qui souffrent en ce monde et en l'autre ; mais il faut que vous nous secondiez, et, pour cela, il faut que vous priiez. - *R.* Je vous en remercie, mais je ne puis prier.
4. Nous allons prier, cela vous aidera ; ayez confiance en la bonté de Dieu, qui pardonne toujours à celui qui se repente. - *R.* Je vous crois ; priez, priez ; peut-être je pourrai me convertir.
5. Mais il ne suffit pas que nous priions, il faut prier de votre côté. - *R.* J'ai voulu prier, et je n'ai pas pu ; maintenant je vais essayer avec votre aide.
6. Dites avec nous : Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que j'ai péché ; je me repens du mal que j'ai fait. - *R.* Je le dis ; après.
7. Cela ne suffit pas ; il faut l'écrire. - *R.* Mon.... (Ici l'Esprit ne peut écrire le mot *Dieu* ; ce n'est qu'après force encouragements qu'il parvient à terminer la phrase, d'une manière saccadée et peu lisible.)
8. Il ne faut pas dire cela pour la forme ; il faut le penser, et prendre la résolution de ne plus faire le mal, et vous verrez qu'aussitôt vous serez soulagée. - *R.* Je vais prier.
9. Si vous avez prié sincèrement, n'en éprouvez-vous pas du mieux ? - *R.* Oh ! si !
10. Maintenant, donnez-nous quelques détails sur votre vie et sur les causes de votre acharnement contre Julie ? - *R.* Plus tard... je dirai... mais je ne puis aujourd'hui.
11. Promettez-vous de laisser Julie en repos ? Le mal que vous lui faites retombe sur vous et augmente vos souffrances. - *R.* Oui, mais je suis poussée par d'autres Esprits plus mauvais que moi.
12. C'est une mauvaise excuse que vous donnez là pour vous disculper ; dans tous les cas, vous devez avoir une volonté, et avec de la volonté on peut toujours résister aux mauvaises suggestions. - *R.* Si j'avais eu de la volonté, je ne souffrirais pas ; je suis punie parce que je n'ai pas su résister.
13. Vous en montriez cependant assez pour tourmenter Julie ; mais vous venez de prendre de bonnes résolutions, nous vous engageons à y persister, et nous prierons les bons Esprits de vous seconder.

Remarque. - Pendant cette évocation, un autre médium obtenait de son guide spirituel une communication contenant entre autres choses ce qui suit : « Ne vous inquiétez pas des dénégations que vous remarquez dans les réponses de cet Esprit : son idée fixe de se réincarner lui fait repousser toute solidarité avec son passé, bien qu'elle n'en supporte que trop les effets. Elle est bien celle qui a été nommée, mais elle n'en veut pas convenir avec elle-même. »

13 novembre 1863.

14. *Evocation.* - *R.* Je suis prête à répondre.
15. Avez-vous persisté dans la bonne résolution où vous étiez la dernière fois ? - *R.* Oui.
16. Comment vous en êtes-vous trouvée ? - *R.* Très bien, car j'ai prié et je suis plus calme, bien plus heureuse.
17. Nous savons en effet que Julie n'a plus été tourmentée. Puisque vous pouvez vous communiquer plus facilement, voulez-vous nous dire pourquoi vous vous acharniez après elle ? - *R.* J'étais oubliée depuis des siècles, et je désirais que la malédiction qui couvre mon nom cessât un peu, afin qu'une prière, une seule, vînt me consoler. Je prie, je crois en Dieu ; maintenant je puis prononcer son nom, et certes c'est plus que je ne pouvais attendre du bienfait que vous pouvez m'accorder.

Remarque. - Dans l'intervalle de la première à la seconde évocation, l'Esprit était appelé tous les jours par celui de nos collègues qui était chargé de l'instruire. Un fait positif, c'est qu'à partir de ce moment mademoiselle Julie a cessé d'être tourmentée.

18. Il est fort douteux que le seul désir d'obtenir une prière ait été le mobile qui vous portait à tourmenter cette jeune fille ; vous voulez sans doute encore chercher à pallier vos torts ; dans tous les cas, c'était un mauvais moyen d'attirer sur vous la compassion des hommes. - *R.* Cependant si je n'avais pas tourmenté fortement Julie, vous n'auriez pas songé à moi, et je ne serais pas sortie du misérable état où je languissais. Il en est résulté une instruction pour vous et un grand bien pour moi, puisque vous m'avez ouvert les yeux.

19. (*Au guide du médium.*) Est-ce bien Frédégonde qui fait cette réponse ? - *R.* Oui, c'est elle, un peu aidée, il est vrai, parce qu'elle est humiliée ; mais cet Esprit est beaucoup plus avancé en intelligence que vous ne croyez ; il lui faut le progrès moral dont vous l'aidez à faire le premier pas. Elle ne vous dit pas que Julie tirera un grand profit de ce qui s'est passé pour son avancement personnel.

20. (*A Frédégonde.*) Mademoiselle Julie vivait-elle de votre temps, et pourriez-vous nous dire ce qu'elle était ? - *R.* Oui ; c'était une de mes suivantes, appelée Hildegarde ; une âme souffrante et résignée qui a fait ma volonté ; elle subit la peine de ses services trop humbles et trop complaisants à mon égard.

21. Désirez-vous une nouvelle incarnation ? - *R.* Oui, je la désire. O mon Dieu ! j'ai souffert mille tortures, et si j'ai mérité une peine bien juste, hélas ! il est temps que je puisse, à l'aide de vos prières, recommencer une existence meilleure, afin de me laver de mes anciennes souillures. Dieu est juste ; priez pour moi. Jusqu'à ce jour j'avais méconnu toute l'étendue de ma peine ; j'avais la vue voilée et comme le vertige ; mais à présent je vois, je comprends, je désire le pardon du Maître avec celui de mes victimes. Mon Dieu, que c'est doux le pardon !

22. Dites-nous quelque chose de Brunehaut ? - *R.* Brunehaut !... Ce nom me donne le vertige... Elle est la grande faute de ma vie, et j'ai senti ma vieille haine se réveiller à ce nom !... Mais mon Dieu me pardonnera, et je pourrai désormais écrire ce nom sans frémir. Plus heureuse que moi, elle est réincarnée pour la deuxième fois, et remplit un rôle que je désire, celui d'une sœur de charité.

23. Nous sommes heureux de votre changement, nous vous y encouragerons, nous vous soutiendrons de nos prières. - *R.* Merci ! merci ! bons Esprits, Dieu vous le rendra.

Remarque. - Un fait caractéristique chez les mauvais Esprits, c'est l'impossibilité où ils sont souvent de prononcer ou d'écrire le nom de Dieu. Cela dénote sans doute une mauvaise nature, mais en même temps un fond de crainte et de respect que n'ont pas les Esprits hypocrites, moins mauvais en apparence ; ces derniers, loin de reculer devant le nom de Dieu, s'en servent effrontément pour capter la confiance. Ils sont infiniment plus pervers et plus dangereux que les Esprits franchement méchants ; c'est dans cette classe qu'un trouve la plupart des Esprits fascinants, dont il est bien plus difficile de se débarrasser que des autres, parce que c'est de l'Esprit même qu'ils s'emparent à l'aide d'un faux semblant de savoir, de vertu ou de religion, tandis que les autres ne s'emparent que du corps. Un Esprit qui, comme celui de Frédégonde, recule devant le nom de Dieu, est bien plus près de sa conversion que ceux qui se couvrent du masque du bien. Il en est de même parmi les hommes, où vous retrouvez ces deux catégories d'Esprits incarnés.

Inauguration de plusieurs groupes et Sociétés spirites

Les réunions spirites qui se forment sont si nombreuses qu'il nous serait impossible de citer toutes les bonnes paroles qui sont dites à ce sujet, et qui témoignent des sentiments qu'excite la doctrine. Le nouveau groupe qui vient de se former dans l'île d'Oléron est d'autant plus digne de sympathie que le Spiritisme a été, dans ces contrées, l'objet d'une assez vive opposition. Nous rapportons une

des allocutions qui ont été prononcées en cette circonstance, pour prouver de quelle manière les Spirites répondent à leurs adversaires.

Discours du président de la société spirite de Marennes

« Messieurs et chers frères spirites d'Oléron,

L'extension que le Spiritisme prend chaque jour dans nos contrées est la preuve la plus évidente de l'impuissance des attaques dont il est l'objet ; c'est qu'ainsi que le dit monsieur Allan Kardec : « De deux choses l'une, ou c'est une erreur ou c'est une vérité ; si c'est une erreur, il tombera de lui-même comme toutes les utopies qui n'ont eu qu'une existence éphémère, et sont mortes faute de la base solide qui seule peut donner la vie ; si c'est une de ces grandes vérités qui, par la volonté de Dieu, doivent prendre rang dans l'histoire du monde, et marquer une ère du progrès de l'humanité, rien ne saurait en arrêter la marche.

L'expérience est là pour montrer dans laquelle de ces deux catégories il doit être rangé. La facilité avec laquelle il est accepté par les masses, disons plus : le bonheur, la consolation, le courage contre l'adversité que l'on puise dans cette croyance, la rapidité inouïe de sa propagation, ne sont pas le fait d'une idée sans valeur. Le système le plus excentrique peut faire secte, et grouper autour de lui quelques partisans ; mais comme un arbre sans racines, il s'effeuille promptement, et meurt sans produire de rejetons. En est-il ainsi du Spiritisme ? Non, vous le savez aussi bien que moi. Depuis son apparition, il n'a cessé de grandir, malgré les attaques dont il a été l'objet, et aujourd'hui il a planté son drapeau sur tous les points du globe ; ses partisans se comptent par millions ; et si l'on considère le chemin qu'il a fait depuis dix ans, à travers les obstacles sans nombre qu'on a semés sur sa route, on peut juger de ce qu'il en sera dans dix ans d'ici, d'autant plus que les obstacles s'aplanissent à mesure qu'il avance, et que le nombre de ses adhérents augmente. On peut donc dire, avec M. Allan Kardec, qu'aujourd'hui le Spiritisme est un fait accompli ; l'arbre a pris racine ; il ne lui reste plus qu'à se développer, et tout concourt à lui être favorable ; car, malgré quelques bourrasques, le vent est au Spiritisme ; il faudrait être aveugle pour ne pas le reconnaître.

Une circonstance a puissamment contribué à son extension, c'est qu'il n'est exclusif d'aucune religion ; sa devise : *Hors la charité point de salut*, appartient à toutes ; c'est à la fois le drapeau de la tolérance, de l'union et de la fraternité, autour duquel tout le monde peut se rallier sans renoncer à sa croyance particulière. On commence à comprendre que c'est un gage de sécurité pour la société. Quant à moi, chers frères, je vais plus loin, et je pense que vous serez de mon avis quand je dis : Lorsque tous les peuples auront inscrit sur leur bannière : *Hors la charité point de salut*, la paix du monde sera assurée, et tous les peuples vivront en frères. N'est-ce qu'un beau rêve ? Non, messieurs, c'est la promesse faite par le Christ, et nous sommes au temps de son accomplissement.

Que sommes-nous, nous autres, dans le grand mouvement qui s'opère ? Nous sommes d'obscurs ouvriers qui apportons notre pierre à l'édifice, mais quand des millions d'ouvriers auront apporté des millions de pierres, l'édifice sera achevé. Travaillons donc avec zèle et persévérence, sans nous décourager par la petitesse du sillon que nous traçons, puisque de nombreux sillons se tracent autour de nous. Permettez-moi une comparaison matérielle, mais qui répond à cette pensée. Au commencement des chemins de fer, chaque petite localité voulut avoir son tronçon ; chacun de ces tronçons était peu de chose en lui-même, mais quand tous furent réunis, on eut cet immense réseau qui couvre aujourd'hui le monde et abaisse les barrières des peuples. Les chemins de fer ont fait tomber les barrières matérielles ; le mot d'ordre : *Hors la charité point de salut*, fera tomber les barrières morales ; il fera surtout cesser l'antagonisme religieux, cause de tant de haines et de sanglants conflits, car alors Juifs, Catholiques, Protestants, Musulmans, se tendront la main en adorant, chacun à sa manière, l'unique Dieu de miséricorde et de paix qui est le même pour tous.

Le but est grand, comme vous le voyez, messieurs et chers frères ; il nous resterait à examiner l'organisation de notre petite sphère, pour en faire un rouage utile de l'ensemble. Pour cela, notre tâche est rendue facile par les instructions que nous trouvons dans les ouvrages de notre chef vénéré, devenus, on peut le dire, les ouvrages classiques de la doctrine. En les suivant ponctuellement, nous sommes certains de ne pas nous égarer dans une fausse route, parce que ces

instructions sont le fruit de l'expérience. Que chacun de nous médite donc avec soin ces ouvrages, et nous y trouverons tout ce qui nous est nécessaire ; d'ailleurs, j'en ai l'assurance, l'appui et les conseils du maître ne nous feront jamais défaut. Il n'est permis à aucun de nous d'oublier que, si l'espérance et la foi sont rentrées dans la plupart de nos cœurs, si beaucoup d'entre nous ont été arrachés au matérialisme et à l'incrédulité, nous le devons à son courage persévérant, à son zèle, que ni les calomnies, ni les diatribes, ni les attaques de toutes sortes n'ont ébranlé. Le premier il a su comprendre la portée immense du Spiritisme, et dès lors il a tout sacrifié pour en répandre les bienfaits parmi ses frères de la terre. Disons-le : il a été évidemment choisi pour ce grand apostolat, car il est impossible de méconnaître qu'il remplit une mission moralisatrice parmi nous. Je vous propose, messieurs, de lui voter les remerciements que tous les vrais et sincères Spirites lui doivent. Prions Dieu, en même temps, de continuer à le soutenir dans une entreprise qu'il est seul en mesure de faire fructifier complètement.

Quelques mots encore, messieurs, sur le caractère de cette réunion. La maxime qui nous sert de guide est de nature à rassurer ceux que le nom de Spiritisme pourrait effaroucher. Que peut-on craindre, en effet, de gens qui font du principe de la charité pour tous, amis et ennemis, la règle de leur conduite ? Et ce principe est pour nous si sérieux, que nous en faisons la condition expresse de notre salut. N'est-ce pas le meilleur gage que nous puissions donner de nos intentions pacifiques ? Qui pourrait donc voir d'un mauvais œil, même parmi ceux qui ne partagent pas nos croyances, des gens qui ne prêchent que la tolérance, l'union et la concorde, et dont l'unique but est de ramener à Dieu ceux qui s'en éloignent, de combattre le matérialisme et l'incrédulité qui envahissent la société et la menacent dans ses fondements ?

Adressons-nous donc à ceux qui ne croient pas, et le champ à moissonner est assez vaste, ainsi que l'a dit monsieur Allan Kardec ; en vertu même du principe de charité qui nous sert de guide, gardons-nous d'aller troubler aucune conscience ; accueillons en frères ceux qui viennent à nous, et ne cherchons à contraindre personne dans sa foi religieuse. Nous ne venons point éléver autel contre autel, mais en éléver un où il n'y en avait pas. Ceux qui trouveront nos principes bons les adopteront ; ceux qui les trouveront mauvais les laisseront de côté, et nous ne les en considérerons pas moins comme des frères ; s'ils nous jettent la pierre, nous prierons Dieu de leur pardonner leur manque de charité, et de les rappeler à l'Évangile et à l'exemple de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui priaît pour ses bourreaux.

Prions donc aussi, chers frères, afin que Dieu digne étendre sur nous sa miséricorde, et nous pardonner nos fautes comme nous pardonnons à ceux qui nous veulent du mal. Disons tous du fond du cœur :

Seigneur, Dieu Tout-Puissant, qui lisez dans le fond des âmes et voyez la pureté de nos intentions, daignez nous soutenir dans notre œuvre, et protégez notre chef ; donnez-nous la force de supporter avec courage et résignation, et comme des épreuves pour notre foi et notre persévérence, les misères que la malveillance pourrait nous susciter ; faites qu'à l'exemple des premiers martyrs chrétiens, nous soyons prêts à tous les sacrifices pour vous prouver notre soumission à votre sainte volonté. Que sont d'ailleurs les sacrifices des biens de ce monde quand on a, comme doivent l'avoir tous les Spirites sincères, la certitude des biens impérissables de la vie future ! Faites, Seigneur, que les préoccupations de la vie terrestre ne nous détournent pas de la voie sainte dans laquelle vous nous avez conduits, et daignez nous envoyer de bons Esprits pour nous maintenir dans la route du bien ; que la charité, qui est votre loi et la nôtre, nous rende indulgents pour les fautes de nos frères ; qu'elle étouffe en nous tout sentiment d'orgueil, de haine, d'envie et de jalousie, et nous rende bons et bienveillants pour tout le monde, afin que nous prêchions d'exemple autant que de paroles. »

Les délégués de divers groupes des localités environnantes s'étaient réunis, en cette occasion, à leurs nouveaux frères en croyance ; plusieurs autres discours ont été prononcés, qui tous témoignent d'une parfaite entente du véritable Esprit du Spiritisme ; nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de les citer, ainsi qu'une remarquable communication obtenue dans cette séance, signée *François-Nicolas Madeleine*, qui trace en termes simples et touchants les devoirs du vrai Spirite.

A Lyon, un nouveau groupe vient de se former dans des conditions spéciales qui méritent d'être signalées, comme encouragement et bon exemple. Cette réunion a un double but : l'instruction et la bienfaisance. Sous le rapport de l'instruction, on se propose de faire une part moins grande qu'on ne le fait généralement aux communications médianimiques, et d'en faire, par contre, une plus large aux instructions orales, en vue de développer et d'expliquer les principes du Spiritisme. Sous le rapport de la bienfaisance, la nouvelle société se propose de venir en aide aux personnes nécessiteuses par des dons en nature d'objets usuels, tels que linge, vêtements, etc. En outre de ce qu'elle pourra recueillir, les dames qui en font partie fournissent leur contingent par leur travail personnel pour la confection, et par des visites aux pauvres malades. Un des membres de cette société nous écrit à ce sujet : « Grâce au zèle de madame G..., Lyon va bientôt compter une réunion Spirite de plus. Cette réunion atteindra-t-elle le but qu'elle se propose ? C'est l'avenir qui en décidera. Si elle est peu nombreuse encore, elle renferme au moins des éléments dévoués, pleins de foi et de charité. Nous pouvons échouer dans notre entreprise, mais nos intentions au moins sont bonnes ; il nous suffira que la société de Paris, sous l'égide de laquelle nous nous plaçons, nous approuve et nous aide de ses conseils, pour que nous persévérons à l'aide de son appui moral. »

Cet appui ne manquera jamais à toute œuvre fondée selon le véritable esprit du Spiritisme, et qui a pour but la réalisation du bien. La Société de Paris est toujours heureuse de voir la doctrine porter de bons fruits ; elle ne déclinerait toute solidarité qu'à l'égard des groupes ou sociétés qui, méconnaissant le principe de charité et de fraternité sans lequel il n'y a point de vrais Spirites, verraien les autres réunions d'un mauvais œil, leur jetteraient la pierre, ou chercheraient à les dénigrer sous un prétexte quelconque. La charité et la fraternité se reconnaissent à leurs œuvres et non aux paroles ; c'est une mesure d'appréciation qui ne peut tromper que ceux qui s'aveuglent sur leur propre mérite, mais non les tiers désintéressés ; c'est la pierre de touche à laquelle on reconnaît la sincérité des sentiments ; et quand on parle de charité, en Spiritisme, on sait qu'il ne s'agit pas seulement de celle qui donne, mais aussi et surtout de celle qui oublie et pardonne, qui est bienveillante et indulgente, qui répudie tout sentiment de jalousie et de rancune. Toute réunion spirite qui ne serait pas fondée sur le principe de la vraie charité, serait plus nuisible qu'utile à la cause, parce qu'elle tendrait à diviser au lieu de réunir ; elle porterait d'ailleurs en elle-même son élément destructeur. Nos sympathies personnelles seront donc toujours acquises à toutes celles qui prouveront, par leurs actes, le bon Esprit qui les anime, car les bons Esprits ne peuvent inspirer que le bien.

Dans le prochain numéro, nous parlerons des nouvelles sociétés spirites de Bruxelles, de Turin et de Smyrne, qui se placent également sous le patronage de la Société de Paris.

Questions et problèmes

Progrès dans les premières incarnations

Demande. Deux âmes, créées simples et ignorantes, ne connaissent ni le bien ni le mal en venant sur la terre. Si, dans cette première existence, l'une suit la voie du bien et l'autre celle du mal, comme c'est en quelque sorte le hasard qui les a conduites, elles ne méritent ni punition ni récompense. Ce premier voyage terrestre ne doit avoir servi qu'à donner à chacune la conscience de son existence, conscience qu'elle n'avait pas d'abord. Pour être logique, il faudrait admettre que les punitions et les récompenses ne commenceront à être infligées ou accordées qu'à partir de la deuxième incarnation, alors que les Esprits savent distinguer le bien d'entre le mal, expérience qui leur manquait à leur création, mais qu'elles ont acquises au moyen de leur première incarnation. Cette opinion est-elle fondée ?

Réponse. Quoique cette question soit déjà résolue par la doctrine spirite, nous allons y répondre pour l'instruction de tous.

Nous ignorons absolument dans quelles conditions sont les premières incarnations de l'âme ; c'est un de ces principes des choses qui sont dans les secrets de Dieu. Nous savons seulement qu'elles sont créées simples et ignorantes, ayant ainsi toutes un même point de départ, ce qui est conforme à la justice ; ce que nous savons encore, c'est que le libre arbitre ne se développe que peu à peu et après de nombreuses évolutions dans la vie corporelle. Ce n'est donc ni après la première, ni après la deuxième incarnation que l'âme a une conscience assez nette d'elle-même pour être responsable de ses actes ; ce n'est peut-être qu'après la centième, peut-être la millième ; il en est de même de l'enfant qui ne jouit de la plénitude de ses facultés ni un, ni deux jours après sa naissance, mais après des années. Et encore, alors que l'âme jouit de son libre arbitre, la responsabilité croît en raison du développement de son intelligence ; c'est ainsi, par exemple, qu'un sauvage qui mange ses semblables est moins puni que l'homme civilisé qui commet une simple injustice. Nos sauvages sont sans doute bien arriérés par rapport à nous, et cependant ils sont déjà bien loin de leur point de départ. Pendant de longues périodes, l'âme incarnée est soumise à l'influence exclusive des instincts de conservation ; peu à peu ces instincts se transforment en instincts intelligents, ou, pour mieux dire, s'équilibrivent avec l'intelligence ; plus tard, *et toujours graduellement*, l'intelligence domine les instincts ; c'est alors seulement que commence la sérieuse responsabilité.

L'auteur de la question commet en outre deux erreurs graves : la première est d'admettre que le hasard décide de la bonne ou de la mauvaise route que suit l'Esprit à son principe. S'il y avait hasard ou fatalité, toute responsabilité serait injuste. Comme nous l'avons dit, l'Esprit est pendant de nombreuses incarnations dans un état inconscient ; la lumière de l'intelligence ne se fait que peu à peu, et la responsabilité réelle ne commence que lorsque l'Esprit agit librement et en connaissance de cause.

La seconde erreur est d'admettre que les premières incarnations humaines ont lieu sur la terre. La terre a été, mais n'est plus un monde primitif ; les êtres humains les plus arriérés que l'on trouve à sa surface ont déjà dépouillé les premiers langes de l'incarnation, et nos sauvages sont en progrès comparativement à ce qu'ils étaient avant que leur Esprit vînt s'incarner sur ce globe. Que l'on juge maintenant du nombre d'existences qu'il faut à ces sauvages pour franchir tous les degrés qui les séparent de la civilisation la plus avancée ; tous ces degrés intermédiaires se trouvent sur la terre *sans solution de continuité*, et on peut les suivre en observant les nuances qui distinguent les différents peuples ; il n'y a que le commencement et la fin qui ne s'y trouvent pas ; le commencement se perd pour nous dans les profondeurs du passé qu'il ne nous est pas donné de pénétrer. Ceci, du reste, nous importe peu, puisque cette connaissance ne nous avancerait en rien. Nous ne sommes pas parfaits, voilà ce qui est positif ; nous savons que nos imperfections sont le seul obstacle à notre bonheur futur, étudions-nous donc afin de nous perfectionner. Au point où nous en sommes, l'intelligence est assez développée pour permettre à l'homme de juger sainement du bien et du mal, et c'est à ce point aussi que sa responsabilité est le plus sérieusement engagée ; car on ne peut plus dire de lui ce que disait Jésus : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Variétés

Fontenelle et les Esprits frappeurs

Nous devons à l'obligeance de M. Flammarion la communication d'une lettre qui lui a été adressée et qui contient le récit suivant :

Vous vous imaginez probablement, cher monsieur, être le premier astronome qui se soit occupé de Spiritisme ; détrompez-vous ; il y a un siècle et demi, Fontenelle faisait de la typtologie avec mademoiselle Letard, médium. M'amusant ce matin à feuilleter un vieux manuel épistolaire publié par Philipon de la Madeleine il y a cinquante ans, je trouve une lettre de mademoiselle de Launai,

qui fut plus tard madame de Staal, adressée de la part de la duchesse du Maine au secrétaire de l'Académie des sciences, relativement à une aventure dont voici le résumé.

En 1713, une jeune fille nommée Letard prétendit avoir avec les Esprits un commerce tel que Socrate en avait eu avec son démon. M. de Fontenelle alla voir cette jeune fille, et comme il laissait voir dans ses propos quelques doutes sur cette espèce de charlatanisme, madame du Maine (qui ne doutait pas) chargea mademoiselle de Launai de lui écrire à ce sujet.

Philipon de la Madeleine.

On trouve sur ce fait la note suivante dans une édition des œuvres choisies de Fontenelle publiée à Londres en 1761.

Une jeune fille, appelée mademoiselle Letard, excita au commencement de ce siècle la curiosité du public par un prétendu prodige. Tout le monde y courait, et M. de Fontenelle, engagé par Mgr le duc d'Orléans, alla aussi voir la merveille. C'est à ce sujet que mademoiselle de Launai lui avait écrit. - Voici cette lettre :

« L'aventure de mademoiselle Letard fait moins de bruit, monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. On s'étonne, et peut-être avec quelque raison, que le destructeur des oracles, que celui qui a renversé le trépied des sibylles, se soit mis à genoux devant mademoiselle Letard. Quoi ! disent les critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux ! Les raffinés prétendent qu'en bon pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous trouvez tout possible. D'un autre côté, les dévots paraissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable ; ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Pour moi, monsieur, je suspens mon jugement jusqu'à ce que je soit mieux éclairée. »

Réponse de M. de Fontenelle :

J'aurai l'honneur, mademoiselle, de vous répondre la même chose que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly le lendemain que j'eus été chez l'*Esprit*. Je lui mandai que j'avais entendu des bruits dont je ne connaissais pas la mécanique ; mais que, pour décider, il faudrait un examen plus exact que celui que j'avais fait, et le répéter. Je n'ai point changé de langage ; mais parce que je n'ai pas décidé absolument que c'était un artifice, on m'a imputé de croire que c'était un lutin ; et comme le public ne s'arrête pas en si beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un discours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention sur moi, et l'un ira pour l'autre. Je n'ai pas cru que d'avoir décrié les vieilles prophétes de Delphes ce fût un engagement pour détruire une jeune fille vivante et dont on n'avait parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable et plus philosophique. Il y a longtemps qu'on me reproche mon peu de sévérité. Il faut que je soit bien incorrigible, puisque l'âge, l'expérience et les injustices du monde n'y font rien. Voilà, mademoiselle, tout ce que je puis vous dire sur l'*Esprit* qui m'a attiré une lettre que je le soupçonnerais volontiers d'avoir dictée, puisque enfin je ne suis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra aussi un démon familier, je vous dirai avec plus de grâce et d'un ton plus ingénieux, mais non avec plus de sincérité, que je suis, etc. »

Remarque. Fontenelle, comme on le voit, ne se prononce ni pour ni contre, et se borne à constater le fait ; c'était de la prudence, ce dont manquent la plupart des négateurs de notre époque, qui tranchent sur ce qu'ils ne se sont pas même donné la peine d'observer, au risque de recevoir plus tard le démenti de l'expérience. Cependant, il est évident qu'il incline pour l'affirmative, chose remarquable pour un homme dans sa position et dans le siècle du scepticisme par excellence. Loin d'accuser mademoiselle Letard de charlatanisme, il reconnaît qu'on n'en parlait qu'en bien. Peut-être même était-il plus convaincu qu'il ne le voulait paraître, et n'était retenu que par la crainte du ridicule, si puissant à cette époque. Il fallait toutefois qu'il fût bien ébranlé, pour ne pas dire carrément que c'était une supercherie ; or, son opinion sur ce point est importante. La question de

charlatanisme étant écartée, il demeure évident que mademoiselle Letard était un médium spontané dans le genre des demoiselles Fox.

Saint Athanase, spirite sans le savoir

Le passage suivant, tiré de saint Athanase¹, patriarche d'Alexandrie, l'un des Pères de l'Église grecque, semble avoir été écrit sous l'inspiration des idées spirites d'aujourd'hui.

« L'âme ne meurt pas, mais le corps meurt quand elle s'en éloigne. L'âme est à elle-même son propre moteur ; le mouvement de l'âme, c'est sa vie. Lors même qu'elle est prisonnière dans le corps, et comme attachée à lui, elle ne se rapetisse pas à ses étroites proportions, elle ne s'y renferme pas ; mais souvent, alors que le corps est gisant immobile, et comme inanimé, elle reste éveillée par sa propre vertu ; *et sortant de la matière, quoiqu'elle y tienne encore*, elle conçoit, elle contemple des existences au delà du globe terrestre ; elle voit les saints dégagés de l'enveloppe des corps, elle voit les anges et monte vers eux dans la liberté de sa pure innocence.

Tout à fait séparée du corps, et lorsqu'il plaira à Dieu de lui ôter la chaîne qu'il lui impose, n'aura-t-elle pas, je vous prie, une bien plus claire vision de son immortelle nature ? Si aujourd'hui même, et dans les entraves de la chair, elle vit déjà *d'une vie tout extérieure*, elle vivra bien davantage après la mort du corps, grâce à Dieu qui par son Verbe l'a faite ainsi. Elle comprend, elle embrasse en elle les idées d'éternité, les idées d'infini, parce qu'elle est immortelle. De même que le corps, qui est mortel, ne perçoit rien que de matériel et de périssable, ainsi l'âme, qui voit et médite les choses immortelles, est nécessairement immortelle elle-même, et vivra toujours : car les pensées et les images d'immortalité ne la quittent jamais et sont en elle comme un foyer vivant qui nourrit et assure son immortalité. »

N'est-ce pas là, en effet, une peinture exacte du rayonnement extérieur de l'âme pendant la vie corporelle, et de son émancipation dans le sommeil, l'extase, le somnambulisme et la catalepsie ? Le Spiritisme dit exactement la même chose, et il le prouve par l'expérience.

Avec les idées éparses contenues dans la Bible, les Évangiles, les Apôtres et les Pères de l'Église, sans parler des écrivains profanes, on peut constituer toute la doctrine spirite moderne. Les commentaires qui ont été faits de ces écrits, l'ont été généralement à un point de vue exclusif et avec des idées préconçues, et beaucoup n'y ont vu que ce qu'ils voulaient y voir, ou manquaient de la clef nécessaire pour y voir autre chose ; mais aujourd'hui le Spiritisme est la clef qui donne le véritable sens des passages mal compris. Jusqu'à présent ces fragments sont recueillis partiellement, mais un jour viendra que des hommes de patience et de savoir, et dont l'autorité ne pourra être méconnue, feront de cette étude l'objet d'un travail spécial et complet qui jettera la lumière sur toutes ces questions, et devant l'évidence clairement démontrée il faudra bien se rendre. Ce travail considérable sera, nous croyons pouvoir le dire, l'œuvre de membres éminents de l'Église, qui recevront cette mission, parce qu'ils comprendront que la religion doit être progressive comme l'humanité, sous peine d'être débordée, car il en est des idées rétrogrades en religion comme en politique ; en pareil cas, ne pas avancer c'est reculer. Ce qui fait les incrédules, c'est précisément parce que la religion s'est tenue en dehors du mouvement scientifique et progressif ; elle fait plus : elle déclare ce mouvement l'œuvre du démon, et l'a toujours combattu. Il en est résulté que la science, étant repoussée par la religion, à son tour a repoussé la religion ; de là un antagonisme qui ne cessera que lorsque la religion comprendra que non seulement elle doit marcher avec le progrès, mais qu'elle doit être un élément de progrès. Tout le monde croira en Dieu quand elle ne le présentera pas en contradiction avec les lois de la nature, qui sont son œuvre.

Extrait de l'Opinion nationale

Dans un article politique fort sérieux sur la Pologne, signé Bonneau, publié dans *l'Opinion nationale* du 10 novembre 1863, on lit le passage suivant :

¹ Sanct. Athan. Oper., t. I, p. 32. - Villemain, Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.

« Que François-Joseph évoque l'ombre de son aïeule, qu'il demande conseil à Marie-Thérèse, âme souffrante, poursuivie par le remords de la Pologne démembrée, et la lumière se fera tout à coup à ses yeux. »

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Nous avions raison de dire plus haut que l'idée spirite perce partout ; on y est entraîné malgré soi, et bientôt elle débordera.

Un Esprit frappeur au seizième siècle

On lit dans *l'Histoire de saint Martial*, apôtre des Gaules et notamment de l'Aquitaine et du Limousin, par le R. P. Bonaventure de Saint-Amable, religieux carme déchaussé, 3^e partie, p. 752 : « L'an 1518, au mois de décembre, en la maison de Pierre Juge, marchand de Limoges, un Esprit, durant quinze jours, faisait grand bruit, frappant sur les portes, les planches et le pavé, et changeait les ustensiles d'un lieu en un autre. Plusieurs religieux y allèrent dire la messe, et veiller la nuit avec des cierges allumés et de l'eau bénite, sans qu'il voulût parler. Un jeune homme de seize ans, natif d'Ussel, qui servait ce marchand, avoua que cet Esprit l'avait souvent molesté chez lui et en plusieurs autres lieux, et ajouta qu'un sien parent, qui l'avait laissé héritier, était mort à la guerre, et était souvent apparu à plusieurs de ses parents, et avait frappé sa sœur, qui en mourut trois jours après. Le susdit marchand Juge ayant donné congé à ce jeune homme, tout ce bruit cessa. »

Ce jeune homme était évidemment un médium inconscient, à effets physiques, comme il y en a toujours eu. La connaissance des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible font rentrer tous ces faits, prétendus merveilleux, dans le domaine des lois naturelles.

Allan Kardec

Février 1864

M. Home à Rome

Plusieurs journaux ont reproduit l'article suivant :

« L'incident de la semaine, écrit-on de Rome au Times, est l'ordre donné à M. Home, le célèbre médium, de quitter la ville pontificale dans les trois jours.

Invité à se présenter devant la police romaine, M. Home subit un interrogatoire en forme. On lui demanda combien de temps il comptait rester à Rome ; s'il s'était livré aux pratiques du Spiritisme depuis sa conversion au catholicisme, etc., etc. Voici quelques-unes des paroles échangées dans cette circonstance, telles que M. Home lui-même les a consignées dans ses notes particulières, qu'il communique assez facilement, à ce qu'il paraît.

- Après votre conversion au catholicisme, avez-vous exercé votre pouvoir de médium ? - Ni après ni avant je n'ai exercé ce pouvoir, car, comme il ne dépend pas de ma volonté, je ne puis dire que je l'exerce. - Considérez-vous ce pouvoir comme un don de la nature ? - Je le considère comme un don de Dieu. - Quelle religion enseignent les Esprits ? - Cela dépend. - Que faites-vous pour les faire venir ? » Je répondis que je ne faisais rien ; mais, au même instant, des frappements répétés et distincts se firent entendre sur la table où mon interrogateur écrivait. « Mais vous faites aussi mouvoir les tables ? » me dit-il. Au même instant la table se mit en mouvement.

Peu touché de ces prodiges, le chef de la police invita le magicien à quitter Rome dans les trois jours. M. Home s'abritant, comme c'était son droit, sous la protection des lois internationales, en référa au consul d'Angleterre, qui obtint de M. Matteucci que le trop célèbre médium ne serait pas inquiété et qu'il pourrait continuer son séjour à Rome, pourvu qu'il songeât à s'abstenir, durant ce temps, de toute communication avec le monde spirituel. Chose étonnante ! M. Home a accédé à cette condition, et signé l'engagement qu'on lui demandait. Comment a-t-il pu s'engager à ne pas user d'un pouvoir dont l'exercice est indépendant de sa volonté ? C'est ce que nous ne chercherons pas à pénétrer. »

Nous ne savons jusqu'à quel point ce récit est exact dans tous ses détails, mais une lettre écrite dernièrement par M. Home à une dame de notre connaissance semble confirmer le fait principal. Quant aux coups frappés si à propos, nous croyons qu'on peut sans crainte les mettre au nombre des facéties auxquelles nous ont habitués les journaux peu soucieux d'approfondir les choses de l'autre monde.

M. Home est en effet à Rome en ce moment, et le motif est trop honorable pour lui pour que nous ne le disions pas, puisque les journaux ont cru devoir saisir cette occasion de le ridiculiser.

M. Home n'est pas riche, et il ne craint pas de dire qu'il doit chercher dans le travail un supplément de ressources pour subvenir aux charges auxquelles il doit pourvoir. Il a pensé le trouver dans le talent naturel qu'il a pour la sculpture, et c'est pour se perfectionner dans cet art qu'il est allé à Rome. Avec la remarquable faculté médianique qu'il possède, il pourrait être riche, très riche même, s'il avait voulu l'exploiter ; la médiocrité de sa position est la meilleure réponse à l'épithète d'habile charlatan qu'on lui a jetée à la face. Mais il sait que cette faculté lui a été donnée dans un but providentiel, pour les intérêts d'une cause sainte, et il croirait commettre un sacrilège s'il la convertissait en métier. Il a trop le sentiment des devoirs qu'elle lui impose pour ne pas comprendre que les Esprits se manifestent par la volonté de Dieu pour ramener les hommes à la foi en la vie future, et non pour faire la parade dans un spectacle de curiosités, en concurrence avec les escamoteurs, ni pour servir la cupidité de ceux qui prétendraient les exploiter. Il sait d'ailleurs aussi

que les Esprits ne sont aux ordres ni au caprice de personne, et encore moins de quiconque voudrait exhiber leurs faits et gestes à tant la séance. Il n'est pas un seul médium au monde qui puisse garantir la production d'un phénomène spirite à un instant donné ; d'où il faut conclure que la prétention contraire est la preuve d'une ignorance absolue des principes les plus élémentaires de la science, et alors toute supposition est permise, parce que, si les Esprits ne répondent pas à l'appel, ou ne font pas des choses assez étonnantes pour satisfaire les curieux et soutenir la réputation du médium, il faut bien trouver moyen d'en donner aux spectateurs pour leur argent, si on ne veut pas le leur rendre.

Nous ne saurions trop le répéter, la meilleure garantie de sincérité c'est le désintéressement absolu. Un médium est toujours fort quand il peut répondre à ceux qui suspecteraient sa bonne foi : « Combien avez-vous payé pour venir ici ? »

Encore une fois, la médiumnité sérieuse ne peut être et ne sera jamais une profession ; non seulement parce qu'elle serait discréditée moralement, mais parce qu'elle repose sur une faculté essentiellement mobile, fugitive et variable, que nul de ceux qui la possèdent aujourd'hui n'est assuré de posséder demain ; les charlatans seuls sont toujours certains d'eux-mêmes. Autre chose est un talent acquis par l'étude et le travail, qui, par cela même, est une propriété dont il est naturellement permis de tirer parti ; la médiumnité n'est point dans ce cas ; l'exploiter, c'est disposer d'une chose dont on n'est réellement pas maître ; c'est la détourner de son but providentiel ; il y a plus : ce n'est pas de soi-même dont on dispose, ce sont les Esprits, les âmes des morts dont le concours est mis à prix. Cette pensée répugne instinctivement. C'est pourquoi dans tous les centres sérieux, où l'on s'occupe du Spiritisme saintement, religieusement, comme à Lyon, Bordeaux et tant d'autres, les médiums exploiteurs seraient complètement déconsidérés.

Que celui donc qui n'a pas de quoi vivre cherche ailleurs des ressources et n'y consacre, s'il le faut, que le temps qu'il peut y donner matériellement ; les Esprits lui tiendront compte de son dévouement et de ses sacrifices, tandis qu'ils punissent tôt ou tard ceux qui espèrent s'en faire un marchepied, soit par le retrait de la faculté, l'éloignement des bons Esprits, les mystifications compromettantes, soit par des moyens plus désagréables encore, ainsi que le prouve l'expérience.

M. Home sait très bien qu'il perdrat l'assistance de ses Esprits protecteurs s'il abusait de sa faculté. Sa première punition serait de perdre l'estime et la considération des familles honorables où il est reçu en ami et où il ne serait plus appelé qu'au même titre que les gens qui vont donner des représentations à domicile. Lors de son premier séjour à Paris, nous savons qu'il lui a été fait, par certains cercles, des offres très avantageuses pour y donner des séances, et qu'il a toujours refusé. Tous ceux qui le connaissent et comprennent les véritables intérêts du Spiritisme applaudiront à la résolution qu'il prend aujourd'hui. Pour notre compte personnel, nous lui savons gré du bon exemple qu'il donne.

Si nous avons insisté de nouveau sur la question du désintéressement des médiums, c'est que nous avons des raisons de croire que la médiumnité fictive et abusive est un des moyens que les ennemis du Spiritisme comptent employer pour chercher à le discréditer et le présenter comme une œuvre de charlatanisme. Il est donc nécessaire que tous ceux qui ont à cœur la cause de la doctrine se tiennent pour avertis, afin de démasquer les manœuvres frauduleuses, s'il y a lieu, et montrer que le Spiritisme vrai n'a rien de commun avec les parodies qu'on en pourrait faire, et qu'il répudie tout ce qui s'écarte du principe moralisateur qui est son essence.

L'article ci-dessus rapporté offre plusieurs autres sujets d'observations. L'auteur croit devoir qualifier M. Home de magicien ; il n'y a là rien que de très innocent ; mais plus loin il dit : « Le trop célèbre médium », expression employée à l'égard des individus qui se sont acquis une fâcheuse célébrité. Où sont donc les méfaits et les crimes de M. Home ? C'est une injure gratuite, non seulement pour lui, mais encore pour toutes les personnes respectables et haut placées qui le

reçoivent et qui semblent ainsi patronner un homme mal famé.

La dernière phrase de l'article est plus curieuse, parce qu'elle renferme une de ces contradictions flagrantes dont nos adversaires s'inquiètent fort peu du reste. L'auteur s'étonne que M. Home ait consenti à l'engagement qu'on lui imposait, et il se demande comment il a pu promettre de ne pas user d'un pouvoir indépendant de sa volonté ? S'il tenait à le savoir, nous le renverrions à l'étude des phénomènes spirites, de leurs causes et de leur mode de production, et il saurait comment M. Home a pu prendre un engagement qui, du reste, ne peut concerner les manifestations qu'il obtient dans l'intimité, fût-il même sous les verrous de l'inquisition. Mais il paraît que l'auteur n'y tient pas autant, car il ajoute : « C'est ce que nous ne chercherons pas à pénétrer. » Par ces mots, il donne insidieusement à entendre que ces phénomènes ne sont que de la supercherie.

Cependant la mesure prise par le gouvernement pontifical prouve que celui-ci a peur des manifestations ostensibles ; or, on n'a pas peur d'une jonglerie. Ce même gouvernement interdirait-il les soi-disant physiciens qui se font fort d'imiter ces manifestations ? Non, certainement, car à Rome on permet bien d'autres choses moins évangéliques ; pourquoi donc les interdire à M. Home ? Pourquoi vouloir l'expulser du pays, si ce n'est qu'un faiseur de tours ? C'est dans l'intérêt de la religion, dira-t-on ; soit ; mais elle est donc bien fragile cette religion qui peut être si facilement compromise ? A Rome, comme ailleurs, les escamoteurs exécutent avec plus ou moins d'habileté le tour de la bouteille enchantée, où l'eau se change en toutes sortes de vins, et celui du chapeau magique, où se multiplient des pains et autres objets ; et cependant on ne craint pas que cela discrédite les miracles de Jésus-Christ, parce qu'on sait que ce ne sont que des imitations. Si l'on craint M. Home, c'est donc de sa part quelque chose de sérieux, et non des tours d'adresse.

Telle est la conséquence qu'en tirera tout homme qui réfléchit un peu ; il n'entrera dans la pensée d'aucune personne sensée qu'un gouvernement, qu'une cour souveraine, composée d'hommes qui, à bon droit, ne passent pas pour des sots, s'effraient d'un mythe. Cette réflexion, nous ne serons pas seul à la faire, assurément, et les journaux qui se sont empressés de rendre compte de cet incident, en vue de le tourner en ridicule, vont la provoquer tout naturellement ; de sorte que le résultat sera, comme celui de tout ce qu'on a déjà fait pour tuer le Spiritisme, d'en populariser l'idée. Ainsi un fait insignifiant, en apparence, aura inévitablement des conséquences plus graves qu'on ne l'avait pensé. Nous ne doutons pas qu'il n'ait été suscité pour hâter l'éclosion du Spiritisme en Italie, où il compte déjà de très nombreux représentants, même dans le clergé. Nous ne doutons pas non plus que la cour de Rome ne devienne tôt ou tard, sans le vouloir, un des principaux instruments de propagation de la doctrine dans ce pays, parce qu'il est dans la destinée que ses adversaires doivent eux-mêmes servir à la répandre par tout ce qu'ils feront pour la détruire. Aveugle donc celui qui ne voit pas là le doigt de la Providence. Ce sera sans contredit un des faits les plus considérables de l'histoire du Spiritisme ; un de ceux qui attestent le mieux sa puissance et son origine.

Premières leçons de morale de l'enfance

De toutes les plaies morales de la société, l'égoïsme paraît la plus difficile à déraciner ; elle l'est d'autant plus, en effet, qu'elle est entretenue par les habitudes mêmes de l'éducation. Il semble que l'on prenne à tâche d'exciter, dès le berceau, certaines passions qui deviennent plus tard une seconde nature, et l'on s'étonne des vices de la société, alors que les enfants les sucent avec le lait. En voici un exemple qui, comme chacun peut en juger, appartient plus à la règle qu'à l'exception.

Dans une famille de notre connaissance est une petite fille de quatre à cinq ans, d'une intelligence rare, mais qui a les petits défauts des enfants gâtés, c'est-à-dire qu'elle est quelque peu capricieuse, pleureuse, entêtée, et ne dit pas toujours merci quand on lui donne quelque chose, ce dont les

parents ont grandement à cœur de la corriger, car à part ces travers, selon eux, elle a un cœur d'or, expression consacrée. Voyons comment ils s'y prennent pour enlever ces petites taches et conserver à l'or sa pureté.

Un jour, on avait apporté un gâteau à l'enfant, et, comme c'est généralement l'habitude, on lui dit : « Tu le mangeras si tu es sage ; » première leçon de gourmandise. Que de fois n'arrive-t-il pas de dire, à table, à un enfant, qu'il ne mangera pas de telle friandise s'il pleure. « Fais ceci, fais cela, lui dit-on, et tu auras de la crème » ou quelque autre chose qui peut lui faire envie ; et l'enfant se constraint, non par raison, mais en vue de satisfaire un désir sensuel qu'on aiguillonne. C'est bien pis encore quand on lui dit, ce qui n'est pas moins fréquent, qu'on donnera sa portion à un autre ; ce n'est plus ici la gourmandise seule qui est en jeu, c'est l'envie ; l'enfant fera ce qu'on lui commande, non seulement pour avoir, mais pour qu'un autre n'ait pas. Veut-on lui donner une leçon de générosité ? on lui dit : « Donne ce fruit ou ce joujou à un tel ; » s'il refuse, on ne manque pas d'ajouter, pour stimuler eu lui un bon sentiment : « Je t'en donnerai un autre ; » de sorte que l'enfant ne se décide à être généreux que lorsqu'il est certain de ne rien perdre.

Nous fûmes un jour témoin d'un fait bien caractéristique en ce genre. C'était un enfant de deux ans et demi environ, à qui l'on avait fait pareille menace, en ajoutant : « Nous le donnerons à petit frère, et tu ne l'auras pas ; » et, pour rendre la leçon plus sensible, on mit la portion sur l'assiette de celui-ci ; mais petit frère, prenant la chose au sérieux, mangea la portion. A cette vue, l'autre devint pourpre, et il fallait n'être ni le père ni la mère pour ne pas voir l'éclair de colère et de haine qui jaillit de ses yeux. La semence était jetée ; pouvait-elle produire de bon grain ?

Revenons à la petite fille dont nous avons parlé. Comme elle ne tint aucun compte de la menace, sachant par expérience qu'on l'exécutait rarement, cette fois on fut plus ferme, car on comprit qu'il fallait maîtriser ce petit caractère, et ne pas attendre que l'âge lui eût donné un mauvais pli. Il faut former les enfants de bonne heure, disait-on ; maxime fort sage, et, pour la mettre en pratique, voici comment on s'y prit. « Je te promets, lui dit sa mère, que si tu n'obéis pas, demain le matin, la première petite pauvresse qui passe, je lui donne ton gâteau. » Ce qui fut dit fut fait ; cette fois on voulait tenir bon et lui donner une bonne leçon. Le lendemain matin donc, ayant avisé une petite mendiane dans la rue, on la fait entrer, et l'on oblige la petite fille à la prendre par la main et à lui donner elle-même son gâteau. Là-dessus, louanges données à sa docilité. Moralité : la petite fille dit : « C'est égal, si j'avais su cela, je me serais dépêchée de manger mon gâteau hier ; » et tout le monde d'applaudir à cette réponse spirituelle. L'enfant avait, en effet, reçu une forte leçon, mais une leçon du plus pur égoïsme, dont elle ne manquera pas de profiter une autre fois, car elle sait maintenant ce que coûte la générosité forcée ; reste à savoir quels fruits donnera plus tard cette semence, quand, plus âgée, l'enfant fera l'application de cette morale à des choses plus sérieuses qu'un gâteau. Sait-on toutes les pensées que ce seul fait a pu faire germer dans cette jeune tête ? Comment veut-on, après cela, qu'un enfant ne soit pas égoïste quand, au lieu d'éveiller en lui le plaisir de donner, et de lui représenter le bonheur de celui qui reçoit, on lui impose un sacrifice comme punition ? N'est-ce pas inspirer de l'aversion pour l'acte de donner, et pour ceux qui ont besoin ? Une autre habitude également fréquente est celle de punir un enfant en l'envoyant manger à la cuisine avec les domestiques. La punition est moins dans l'exclusion de la table que dans l'humiliation d'aller à celle des gens de service. Ainsi se trouve inoculé, dès la plus tendre enfance, le virus de la sensualité, de l'égoïsme, de l'orgueil, du mépris des inférieurs, des passions, en un mot, qui sont avec raison considérées comme les plaies de l'humanité. Il faut être doué d'une nature exceptionnellement bonne pour résister à de telles influences, produites à l'âge le plus impressionnable, et où elles ne peuvent trouver de contrepoids ni dans la volonté ni dans l'expérience. Pour peu donc que le germe des mauvaises passions s'y trouve, ce qui est le cas le plus ordinaire, vu la nature de la majorité des Esprits qui s'incarnent sur la terre, il ne peut que se

développer sous ces influences, tandis qu'il faudrait en épier les moindres traces, pour l'étouffer. La faute en est sans doute aux parents, mais ceux-ci pèchent souvent, il faut le dire, plus par ignorance que par mauvaise volonté ; chez beaucoup, il y a incontestablement une coupable insouciance, mais chez d'autres l'intention est bonne, c'est le remède qui ne vaut rien ou qui est mal appliqué. Etant les premiers médecins de l'âme de leurs enfants, ils devraient être instruits, non seulement de leurs devoirs, mais des moyens de les remplir ; il ne suffit pas au médecin de savoir qu'il doit chercher à guérir, il faut qu'il sache comment il doit s'y prendre. Or, pour les parents, où sont les moyens de s'instruire sur cette partie si importante de leur tâche ? On donne aux femmes beaucoup d'instruction aujourd'hui ; on leur fait subir des examens rigoureux, mais a-t-on jamais exigé d'une mère qu'elle sût comment elle doit s'y prendre pour former le moral de son enfant ? On lui apprend les recettes de ménage ; mais l'a-t-on initiée aux mille secrets de gouverner les jeunes cœurs ? Les parents sont donc abandonnés sans guide à leur initiative, c'est pourquoi ils font si souvent fausse route ; aussi recueillent-ils, dans les travers de leurs enfants devenus grands, le fruit amer de leur inexpérience ou d'une tendresse mal entendue, et la société tout entière en reçoit le couvre coup.

Puisqu'il est reconnu que l'égoïsme et l'orgueil sont la source de la plupart des misères humaines, que tant qu'ils règnent sur la terre, on ne peut espérer ni paix, ni charité, ni fraternité, il faut donc les attaquer à l'état d'embryons, sans attendre qu'ils soient vivaces.

Le Spiritisme peut-il remédier à ce mal ? Sans aucun doute, et nous n'hésitons pas à dire qu'il est seul assez puissant pour le faire cesser : par le nouveau point de vue sous lequel il fait envisager la mission et la responsabilité des parents ; en faisant connaître la source des qualités innées, bonnes ou mauvaises ; en montrant l'action que l'on peut exercer sur les Esprits incarnés et désincarnés ; en donnant la foi inébranlable qui sanctionne les devoirs ; enfin en moralisant les parents eux-mêmes. Il prouve déjà son efficacité par la manière plus rationnelle dont les enfants sont élevés dans les familles vraiment spirites. Les nouveaux horizons qu'ouvre le Spiritisme font voir les choses d'une tout autre manière ; son but étant le progrès moral de l'humanité, il devra forcément porter la lumière sur la grave question de l'éducation morale, source première de la moralisation des masses. Un jour on comprendra que cette branche de l'éducation a ses principes, ses règles, comme l'éducation intellectuelle, en un mot, que c'est une véritable science ; un jour peut-être aussi, imposera-t-on à toute mère de famille l'obligation de posséder ces connaissances, comme on impose à l'avocat celle de connaître le droit.

Un drame intime *Appréciation morale*

Le Monde illustré du 7 février 1863 raconte le drame de famille suivant, qui a ému, à juste titre, la société de Florence. L'auteur commence ainsi sa narration :

« Voici l'histoire. Lui était un vieillard de soixante-douze ans ; elle, une jeune fille de vingt ans. Il l'avait épousée il y a trois ans... Ne vous révoltez pas ! Le vieux comte, originaire de Viterbe, était absolument sans famille, ce qui est fort étrange pour un millionnaire ! Amalia n'était pas sans famille, mais plutôt sans millions. Pour compenser les choses, l'ayant presque vue naître, la sachant d'un bon cœur et d'un charmant esprit, il avait dit à la mère : « Laissez-moi paternellement épouser Amalia ; pendant quelques années elle aura soin de moi, et puis... »

Le mariage se fait. Amalia comprend ses devoirs ; elle entoure le vieillard des soins les plus assidus, et lui sacrifie tous les plaisirs de son âge. Le comte étant devenu aveugle et quelque peu paralytique, elle passait les plus longues heures du jour à lui tenir compagnie, à lui faire des lectures, à lui

raconter tout ce qui pouvait le distraire et le charmer. « Que vous êtes bonne, ma chère enfant ! » s'écriait-il souvent en lui prenant les mains, en l'attirant pour lui poser sur le front le chaste et doux baiser de l'attendrissement et de la reconnaissance.

Un jour, cependant, il remarque qu'Amalia s'éloigne de sa personne ; que, quoique toujours assidue et pleine de sollicitude, elle semble craindre de s'asseoir près de lui. Un soupçon traverse son esprit. Un soir, qu'elle lui faisait la lecture, il lui prend le bras, l'attire, entoure sa taille ; alors, poussant un cri terrible, il tombe évanoui d'émotion et de colère aux pieds de la jeune femme ! Amalia perd la tête ; elle s'élance dans l'escalier, atteint l'étage le plus élevé de la maison, se précipite par la fenêtre et tombe fracassée. Le vieillard ne survécut que six heures à cette catastrophe. »

Quel rapport, dira-t-on, cette histoire peut-elle avoir avec le Spiritisme ? Y voit-on l'intervention de quelques malins esprits ? Ces rapports sont dans les déductions que le Spiritisme apprend à tirer des choses en apparence les plus vulgaires de la vie. Alors que le sceptique ou l'indifférent ne voit dans un fait qu'une occasion d'exercer sa verve railleuse, ou passe à côté sans le remarquer, le Spirite l'observe et y puise une instruction en remontant aux causes providentielles, en sondant les conséquences pour la vie à venir, d'après les exemples que les relations d'outre-tombe lui offrent de la justice de Dieu. Dans le fait rapporté ci-dessus, au lieu d'une simple anecdote plaisante entre un vieux lui et une jeune elle, il voit deux victimes ; or, comme l'intérêt qu'il porte aux malheureux ne s'arrête pas au seuil de la vie présente, mais les suit dans la vie à venir, en laquelle il a foi, il se demande s'il n'y a pas là un double châtiment pour une double faute, et si tous deux n'ont pas été punis par où ils ont péché ? Il voit un suicide, et comme il sait que ce crime est toujours puni, il se demande quel degré de responsabilité encourt celui qui l'a commis.

Vous qui croyez que le Spiritisme ne s'occupe que de farfadets, d'apparitions fantastiques, de tables tournantes et d'Esprits frappeurs, si vous vous donnez la peine de l'étudier, vous saurez qu'il touche à toutes les questions morales. Ces Esprits qui vous semblent si risibles, et qui ne sont autres pourtant que les âmes des hommes, donnent à celui qui observe leurs manifestations la preuve qu'il est lui-même Esprit, momentanément lié à un corps ; il voit dans la mort, non la fin de la vie, mais la porte de la prison qui s'ouvre devant le prisonnier pour le rendre à la liberté. Il apprend que les vicissitudes de la vie corporelle sont les conséquences de ses propres imperfections, c'est-à-dire des expiations pour le passé et le présent, et des épreuves pour l'avenir. De là il est naturellement conduit à ne point voir l'aveugle hasard dans les événements, mais la main de la Providence. Pour lui l'équitable sentence : A chacun selon ses œuvres ne trouve pas seulement son application par delà la tombe, mais aussi sur la terre même. C'est pourquoi tout ce qui se passe autour de lui a sa valeur, sa raison d'être ; il l'étudie pour en faire son profit et régler sa conduite en vue de l'avenir, qui pour lui est une réalité démontrée. En remontant aux causes des malheurs qui l'afflagent, il apprend à ne plus en accuser le sort ou la fatalité, mais lui-même.

Cette digression n'ayant d'autre but que de montrer que le Spiritisme s'occupe d'autre chose que des Esprits frappeurs, revenons à notre sujet. Puisque le fait a été rendu public, il est permis de l'apprécier, d'autant mieux que nous ne désignons personne nominativement.

Si l'on examine la chose au point de vue purement mondain, la plupart n'y verront que la conséquence toute naturelle d'une union disproportionnée, et jettent au vieillard la pierre du ridicule pour toute oraison funèbre ; d'autres accuseront d'ingratitude la jeune femme qui a trompé la confiance de l'homme généreux qui voulait l'enrichir ; mais elle a pour le Spirite un côté plus sérieux, car il y cherche un enseignement. Nous nous demanderons donc si, dans l'action du vieillard, il n'y avait pas plus d'égoïsme que de générosité à enchaîner une jeune femme, presque une enfant, à sa caducité par des liens indissolubles qui pouvaient la conduire à l'âge où l'on doit plutôt songer à la retraite qu'à jouir du monde ? si, en lui imposant ce dur sacrifice, ce n'était pas lui faire acheter bien cher la fortune qu'il lui promettait ? Il n'y a pas de véritable générosité sans

désintéressement. Quant à la jeune femme, elle ne pouvait accepter ces liens qu'avec la perspective de les voir briser bientôt, puisque nul motif d'affection ne l'attachait au vieillard. Il y avait donc calcul des deux côtés, et ce calcul a été déjoué ; Dieu n'a pas permis qu'ils en profitassent ni l'un ni l'autre : à l'un il a infligé la désillusion, à l'autre la honte, qui les ont tués tous les deux.

Reste la responsabilité du suicide, qui n'est jamais impuni, mais qui trouve souvent des circonstances atténuantes. La mère de la jeune femme, pour l'encourager à accepter, lui avait dit : « Avec cette grande fortune tu feras le bonheur de l'homme pauvre que tu aimeras. En attendant, honore et respecte ce grand cœur qui a voulu t'instituer son héritière, durant ce qui lui reste de vie. » C'était la prendre par un côté sensible ; mais pour jouir des bienfaits de ce grand cœur, qui eût été bien autrement grand s'il l'eût dotée sans intérêt, il fallait spéculer sur la durée de sa vie. La fille a eu tort de céder, mais la mère a eu le plus grand tort d'exciter, et c'est elle assurément qui encourra la plus grande part de responsabilité du suicide de sa fille. C'est ainsi que celui qui se tue pour échapper à la misère est coupable de manquer de courage et de résignation, mais bien plus coupable encore est celui qui est la cause première de cet acte de désespoir. Voilà ce que le Spiritisme apprend par les exemples qu'il met sous les yeux de ceux qui étudient le monde invisible. Quant à la mère, sa punition commence en cette vie, d'abord par la mort affreuse de sa fille, dont l'image peut-être viendra la poursuivre et la bousculer de remords, ensuite par l'inutilité pour elle du sacrifice qu'elle a provoqué, car le mari étant mort six heures après sa femme, toute sa fortune revient à des collatéraux éloignés, et elle n'en profitera pas.

Les journaux sont remplis de faits de tous genres, louables ou blâmables, qui peuvent offrir, comme celui que nous venons de rapporter, le sujet d'études morales sérieuses ; c'est pour les Spirites une mine inépuisable d'observations et d'instructions. Le Spiritisme leur donne les moyens d'y découvrir ce qui passe inaperçu pour les indifférents et encore plus pour le sceptique qui n'y voient généralement que le fait plus ou moins piquant, sans en rechercher ni les causes ni les conséquences. Pour les groupes, c'est un élément fécond de travail dans lequel les Esprits protecteurs ne manqueront pas de les aider en donnant leur appréciation.

Le Spiritisme dans les prisons

Dans la Revue de novembre 1863, page 350, nous avons publié une lettre d'un condamné détenu dans une maison centrale, comme preuve de l'influence moralisatrice du Spiritisme. La lettre suivante d'un condamné dans une autre prison est un exemple de plus de cette puissante influence. Elle est du 27 décembre 1863 ; nous la transcrivons textuellement quant au style ; nous n'en avons corrigé que les fautes d'orthographe.

« Monsieur,

Il y a peu de jours, lorsqu'on me parla pour la première fois de Spiritisme et de révélation d'outre-tombe, je ris, et je dis que cela n'était pas possible ; je parlais comme un ignorant que je suis. Quelques jours ensuite, on eut la bonté de me confier, dans mon affreuse position où je me trouve maintenant, votre bon et excellent Livre des Esprits ; d'abord je lus quelques pages avec incrédulité, ne voulant pas, ou plutôt ne croyant pas à cette science ; enfin, peu à peu et sans m'en apercevoir, j'y pris goût ; puis je pris la chose au sérieux ; puis je relus pour la deuxième fois votre livre, mais alors avec un autre esprit, c'est-à-dire avec calme, et avec tout le peu d'intelligence que Dieu m'a donnée. Je sentis alors se réveiller cette vieille foi que ma mère m'avait mise au cœur et qui sommeillait depuis bien longtemps ; je sentis le désir de m'éclairer sur le Spiritisme. A partir de ce moment, j'eus une pensée bien arrêtée, celle de me rendre compte, d'apprendre, de voir, et ensuite de juger. Je me mis à l'œuvre avec toute la croyance que l'on peut avoir et qu'il faut avoir en Dieu et sa

puissance ; je désirais voir la vérité ; je priai avec ferveur, et je recommençai les expériences ; les premières furent nulles, sans résultat aucun.

Je ne me décourageai pas, je persévérai dans mes expériences et ma foi, je redoublai mes prières, qui n'étaient peut-être pas assez ferventes, et je me remis au travail avec toute la conviction d'une âme croyante et qui espère. Au bout de quelques nuits, car je ne peux faire mes expériences que la nuit, je sentis, dix minutes environ, des frémissements au bout des doigts et une petite sensation sur le bras, comme si j'avais senti couler un petit ruisseau d'eau tiède qui s'arrêtait au poignet. J'étais alors tout recueilli, tout attention, et rempli de foi. Mon crayon traça quelques lignes parfaitement lisibles, mais pas assez correctes pour ne pas croire que j'étais sous le poids d'une hallucination. J'attendis donc avec patience la nuit suivante pour recommencer mes expériences, et cette fois je remerciai Dieu de tout cœur, j'avais obtenu plus que je n'osais espérer.

Depuis, toutes les deux nuits, je m'entretiens avec les Esprits qui sont assez bons pour répondre à mon appel, et, en moins de dix minutes, l'on me répond toujours avec charité ; j'écris des demi-pages, des pages entières que mon intelligence ne pouvait faire à elle seule, car c'est souvent des traités philosophico-religieux, que je n'ai jamais songé et à plus forte raison mis en pratique ; car je me disais, dans les premiers résultats : Ne serais-tu pas le jouet d'une hallucination ou de ta volonté ? Et la réflexion et l'examen me prouvaient que j'étais bien loin de cette intelligence qui avait tracé ces lignes. Je baissai la tête, je croyais, je ne pouvais aller contre l'évidence, à moins d'être entièrement fou.

J'ai remis deux ou trois entretiens à la personne qui avait eu la charité de me confier votre bon livre, pour qu'elle sanctionne si je suis dans le vrai. Je viens vous prier, monsieur, vous qui êtes l'âme du Spiritisme, de vouloir bien me permettre de vous envoyer ce que j'obtiendrai de sérieux dans mes entretiens d'outre-tombe, si toutefois vous le trouvez bon. Si cela peut vous être agréable, je vous enverrai les entretiens de Verger, qui a frappé l'archevêque de Paris ; pour bien m'assurer si c'était bien lui qui se manifestait, j'ai évoqué saint Louis, qui m'a répondu affirmativement, ainsi qu'un autre Esprit en qui j'ai beaucoup de confiance, etc...

Les conséquences morales de ce fait se déduisent d'elles-mêmes ; voilà un homme qui avait abjuré toute croyance, qui, frappé par la loi, se trouve confondu avec le rebut de la société, et cet homme, au milieu de cette fange morale, est revenu à la foi ; il voit l'abîme où il est tombé, il se repente, il prie et, disons-le, hélas ! il prie avec plus de ferveur que bien des gens qui affichent la dévotion. Il a suffi pour cela de la lecture d'un livre où il a trouvé des éléments de foi que sa raison pût admettre, qui a ranimé ses espérances, et lui a fait comprendre l'avenir. Ce qui est, en outre, à remarquer, c'est qu'il l'a d'abord lu avec prévention, et que son incrédulité n'a été vaincue que par l'ascendant de la logique. Si de tels résultats sont produits par une simple lecture faite, pour ainsi dire, à la dérobée, que serait-ce si l'on pouvait y joindre l'influence des exhortations verbales ! Il est bien certain que, dans la disposition d'esprit où sont aujourd'hui ces deux hommes (voir le fait rapporté dans le numéro de novembre dernier), non seulement ils ne donneront, pendant leur détention, aucun sujet de plainte, mais qu'ils rentreront dans le monde avec la résolution d'y vivre honnêtement.

Puisque ces deux coupables ont pu être ramenés au bien par la foi qu'ils ont puisée dans le Spiritisme, il est évident que, s'ils avaient eu préalablement cette foi, ils n'auraient pas commis le mal. La société est donc intéressée à la propagation d'une doctrine d'une si grande puissance moralisatrice. C'est ce que l'on commence à comprendre.

Une autre conséquence à tirer du fait que nous venons de rapporter, c'est que les Esprits ne sont point arrêtés par les verrous, et qu'ils vont jusqu'au fond des cachots porter leurs consolations. Il n'est donc au pouvoir de personne de les empêcher de se manifester d'une manière ou d'une autre ; si ce n'est par l'écriture, c'est par l'audition ; ils bravent toutes les défenses, se rient de toutes les interdictions, franchissent tous les cordons sanitaires. Quelles barrières peuvent donc leur opposer

Variétés
Cure d'une obsession

M. Dombre, le président de la Société spirite de Marmande, nous mande ce qui suit :

« Avec l'aide des bons Esprits, nous avons délivré en cinq jours d'une obsession très violente et très dangereuse, une jeune fille de treize ans complètement au pouvoir d'un mauvais Esprit depuis le 8 mai dernier. Chaque jour, à cinq heures du soir, sans manquer un seul jour, elle avait des crises terribles, pitoyables à voir. Cette enfant demeure dans un quartier reculé, et les parents, qui considéraient cette maladie comme une épilepsie, n'en parlaient plus. Cependant un des nôtres, qui habite dans le voisinage, en fut informé, et une observation plus attentive des faits en fit aisément reconnaître la véritable cause. D'après le conseil de nos guides spirituels, nous nous sommes mis immédiatement à l'œuvre. Le 11 de ce mois, à huit heures du soir, nos réunions ont commencé pour évoquer l'Esprit, le moraliser, prier pour l'obsesseur et la victime, et exercer sur celle-ci une magnétisation mentale. Les réunions ont eu lieu chaque soir, et le vendredi 15, l'enfant subissait la dernière crise. Il ne lui reste plus que la faiblesse de la convalescence, suite d'aussi longues et aussi violentes secousses, et qui se manifeste par la tristesse, la langueur et les larmes, ainsi que cela nous avait été annoncé. Chaque jour nous étions informés, par les communications des bons Esprits, des différentes phases de la maladie.

Cette cure, qu'en d'autres temps les uns eussent regardée comme un miracle, et d'autres comme un fait de sorcellerie, pour laquelle nous eussions été, selon l'opinion, sanctifiés ou brûlés, produit une certaine sensation dans la ville. »

Nous félicitons nos frères de Marmande du résultat qu'ils ont obtenu en cette circonstance, et nous sommes heureux de voir qu'ils ont mis à profit les conseils contenus dans la Revue à l'occasion des cas analogues qu'elle a rapportés dernièrement. Ils ont ainsi pu se convaincre de la puissance de l'action collective lorsqu'elle est dirigée par une foi sincère et une ardente charité.

Manifestations de Poitiers.

Le Journal de la Vienne, du 21 janvier, rapporte le fait suivant que d'autres journaux ont reproduit : « Depuis cinq ou six jours il se passe dans la ville de Poitiers un fait tellement extraordinaire qu'il est devenu le sujet des conversations et des commentaires les plus étranges. Tous les soirs, à partir de six heures, des bruits singuliers se font entendre dans une maison de la rue Neuve-Saint-Paul habitée par mademoiselle d'O..., sœur de M. le comte d'O... Ces bruits, d'après ce qui nous a été rapporté, font l'effet de détonations d'artillerie ; de violents coups semblent frappés sur les portes et sur les volets. On avait d'abord cru pouvoir en attribuer la cause à quelques plaisanteries de gamins ou de voisins mal intentionnés. Une surveillance des plus actives a été organisée. Sur la plainte de Mlle d'O..., la police a pris les mesures les plus minutieuses : des agents ont été apostés à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les explosions se sont produites néanmoins, et nous tenons de source certaine que le sieur M..., brigadier, a été, pendant l'avant-dernière nuit, surpris par une commotion telle qu'il ne peut même aujourd'hui s'en rendre compte.

Notre ville tout entière se préoccupe de cet inexplicable mystère. Les enquêtes faites par la police n'ont jusqu'à présent abouti à aucun résultat. Chacun cherche le mot de cette énigme. Quelques personnes initiées à l'étude du Spiritisme prétendent que des Esprits frappeurs sont les auteurs de ces manifestations, auxquelles ne serait point étranger un médium fameux, qui cependant n'habite plus le quartier. D'autres rappellent qu'un cimetière a existé autrefois dans la rue Neuve-Saint-Paul, et nous n'avons pas besoin de dire à quelles conjectures elles se livrent à ce sujet.

De toutes ces explications, nous ne savons quelle est la bonne ; toujours est-il que l'opinion est fort émue de cet événement, et qu'hier soir une foule si considérable s'était rassemblée sous les fenêtres de la maison d'O..., que l'autorité a dû requérir un piquet du 10e chasseurs pour faire évacuer la rue. Au moment où nous écrivons, la police et la gendarmerie occupent la maison. »

Le récit de ces faits nous a été transmis par plusieurs correspondances particulières. Bien qu'ils n'aient rien de plus étrange que les faits avérés de manifestation qui ont eu lieu à diverses époques, et qu'ils soient dans les limites du possible, il convient de suspendre son jugement jusqu'à plus ample constatation, non du fait, mais de la cause ; car il faut se garder de mettre sur le compte des Esprits toutes les choses que l'on ne comprend pas. Il faut aussi se défier des manœuvres des ennemis du Spiritisme, et des pièges qu'ils peuvent tendre pour essayer de le rendre ridicule par la trop grande crédulité de ses adeptes. Nous voyons avec plaisir que les Spirites de Poitiers, suivant en cela les conseils contenus dans le Livre des médiums, et les avertissements que nous avons donnés dans la Revue, se tiennent, jusqu'à nouvel ordre, sur une prudente réserve ; si c'est une manifestation, elle sera prouvée par l'absence de toute cause matérielle ; si c'est une jonglerie, les auteurs auront contribué, sans le vouloir, comme ils l'ont fait tant de fois, à éveiller l'attention des indifférents, et à provoquer l'étude du Spiritisme. Quand des faits analogues se multiplieront de divers côtés, ainsi que cela est annoncé, et qu'on en cherchera inutilement la cause dans ce monde, il faudra bien convenir qu'elle est dans l'autre. En toute circonstance les Spirites prouvent leur sagesse et leur modération ; c'est la meilleure réponse à faire à leurs adversaires.

Dissertations spirites

Nécessité de l'incarnation

(Société spirite de Sens. - Médium, M. Percheron.)

Dieu a voulu que l'Esprit de l'homme fût lié à la matière pour subir les vicissitudes du corps avec lequel il s'identifie au point de se faire illusion et de le prendre pour lui-même, tandis que ce n'est que sa prison passagère ; c'est comme si un prisonnier se confondait avec les murs de son cachot. Les matérialistes sont bien aveugles de ne pas s'apercevoir de leur erreur ; car s'ils voulaient réfléchir un peu sérieusement, ils verraient que ce n'est pas par la matière de leur corps qu'ils peuvent s'affirmer ; ils verraient que, puisque la matière de ce corps se renouvelle continuellement, comme l'eau d'une rivière, ce n'est que par l'Esprit qu'ils peuvent savoir qu'ils sont bien toujours eux-mêmes. Supposons que le corps d'un homme qui pèserait soixante kilogrammes s'assimile, pour la réparation de ses forces, un kilogramme de nouvelle substance par jour, pour remplacer la même quantité d'anciennes molécules dont il se sépare et qui ont accompli le rôle qu'elles devaient jouer dans la composition de ses organes, au bout de soixante jours la matière de ce corps se trouvera donc renouvelée. Dans cette supposition, dont les chiffres peuvent être contestés, mais vraie en principe, la matière du corps se renouvelerait six fois par an ; le corps d'un homme de vingt ans se serait donc déjà renouvelé cent vingt fois ; à quarante ans, deux cent quarante fois ; à quatre-vingts ans, quatre cent quatre-vingt fois. Mais votre Esprit, lui, s'est-il renouvelé ? Non, car vous avez conscience que vous êtes toujours bien vous-mêmes. C'est donc votre Esprit qui constitue votre moi, et d'après lequel vous vous affirmez, et non votre corps, qui n'est qu'une matière éphémère et changeante.

Les matérialistes et les panthéistes disent que les molécules désagrégés après la mort du corps, rentrant toutes à la masse commune de leurs éléments primitifs, il en est de même de l'âme, c'est-à-dire de l'être qui pense en vous ; mais qu'en savent-ils ? Y a-t-il une masse commune de substance qui pense ? ils ne l'ont jamais démontré, et c'est ce qu'ils auraient dû faire avant d'affirmer. Ce n'est

donc de leur part qu'une hypothèse ; or, n'est-il pas plus logique d'admettre que, puisque pendant la vie du corps les molécules se désagrègent plusieurs centaines de fois, l'Esprit restant toujours le même, conservant la conscience de son individualité, c'est que la nature de l'Esprit n'est pas de se désagréger ; pourquoi donc se dissoudrait-il plutôt à la mort du corps qu'auparavant ?

Après cette digression, à l'adresse des matérialistes, je reviens à mon sujet. Si Dieu a voulu que ses créatures spirituelles fussent momentanément unies à la matière, c'est, je le répète, pour leur faire sentir et pour ainsi dire subir les besoins qu'exige la matière de leur corps pour sa conservation et son entretien ; de ces besoins naissent les vicissitudes qui vous font sentir la souffrance, et comprendre la commisération que vous devez avoir pour vos frères dans la même position. Cet état transitoire est donc nécessaire à la progression de votre Esprit, qui sans cela resterait stagnant. Les besoins que votre corps vous fait éprouver stimulent votre Esprit et le forcent à chercher les moyens d'y pourvoir ; de ce travail forcé naît le développement de la pensée ; l'Esprit contraint de présider aux mouvements du corps pour les diriger en vue de sa conservation, est conduit au travail matériel, et de là au travail intellectuel, qui se nécessitent l'un l'autre et l'un par l'autre, puisque la réalisation des conceptions de l'Esprit exige le travail du corps, et que celui-ci ne peut se faire que sous la direction et l'impulsion de l'Esprit. L'Esprit ayant ainsi pris l'habitude de travailler, y ayant été contraint par les besoins du corps, le travail, à son tour, devient un besoin pour lui, et, lorsque, dégagé de ses liens, il n'a plus à songer à la matière, il songe à se travailler lui-même pour son avancement.

Vous comprenez maintenant la nécessité pour votre Esprit d'être lié à la matière pendant une partie de son existence, pour ne pas rester stationnaire.

Ton père,
Percheron, assisté de l'Esprit de Pascal.

Remarque. - A ces observations, parfaitement justes, nous ajouterons que, tout en travaillant pour lui-même, l'Esprit incarné travaille à l'amélioration du monde qu'il habite ; il aide ainsi à sa transformation et à son progrès matériel qui sont dans les vues de Dieu, dont il est l'instrument intelligent. Dans sa sagesse prévoyante, la Providence a voulu que tout s'enchaînât dans la nature ; que tous, hommes et choses, fussent solidaires ; puis, quand l'Esprit a accompli sa tâche, qu'il est suffisamment avancé, il jouit du fruit de ses œuvres.

Études sur la réincarnation

Société spirite de Paris. - Médium, mademoiselle A. C.

I

Bornes de la réincarnation

La réincarnation est nécessaire tant que la matière domine l'Esprit ; mais du moment que l'Esprit incarné est arrivé à dominer la matière et à annuler les effets de sa réaction sur le moral, la réincarnation n'a plus aucune utilité ni raison d'être. En effet, le corps est nécessaire à l'Esprit pour le travail progressif jusqu'à ce qu'étant arrivé à manier cet instrument à sa guise, à lui imprimer sa volonté, le travail est accompli. Il lui faut alors un autre champ à sa marche, à son avancement vers l'infini ; il lui faut un autre cercle d'études où la matière grossière des sphères inférieures soit inconnue. Ayant sur terre, ou dans des globes analogues, épuré et expérimenté ses sensations, il est mûr pour la vie spirituelle et ses études. S'étant élevé au-dessus de toutes les sensations corporelles, il n'a plus aucun de ces désirs ou besoins inhérents à la corporéité : il est Esprit et vit par les sensations spirituelles qui sont infiniment plus délicieuses que les plus agréables sensations corporelles.

II

La réincarnation et les aspirations de l'homme

Les aspirations de l'âme entraînent leur réalisation, et cette réalisation s'accomplit dans la réincarnation tant que l'Esprit est dans le travail matériel ; je m'explique. Prenons l'Esprit à son début dans la carrière humaine : stupide et brut, il sent cependant l'étincelle divine en lui, puisqu'il adore un Dieu, qu'il matérialise selon sa matérialité. Dans cet être encore voisin de l'animal, il y a une aspiration instinctive, inconsciente presque, vers un état moins inférieur. Il commence par désirer satisfaire ses appétits matériels, et envie ceux qu'il voit dans un état meilleur que le sien ; aussi, dans une incarnation suivante, choisit-il lui-même, ou plutôt est-il entraîné dans un corps plus perfectionné ; et toujours, dans chacune de ses existences, il désire une amélioration matérielle ; ne se trouvant jamais heureux, il veut toujours monter, car l'aspiration au bonheur est le grand levier du progrès.

Au fur et à mesure que ses sensations corporelles deviennent plus grandes, plus raffinées, ses sensations spirituelles s'éveillent et grandissent aussi. Alors le travail moral commence, et l'épuration de l'âme s'unit à l'aspiration du corps pour arriver à l'état supérieur.

Cet état d'égalité des aspirations matérielles et spirituelles n'est pas de longue durée ; bientôt l'Esprit s'élève au-dessus de la matière, et ses sensations ne peuvent plus être satisfaites par elle ; il lui faut plus ; il lui faut mieux ; mais là le corps ayant été amené à sa perfection sensitive ne peut suivre l'Esprit, qui alors le domine et s'en détache de plus en plus comme d'un instrument inutile. Il tourne tous ses désirs, toutes ses aspirations vers un état supérieur ; il sent que les nécessités corporelles qui lui étaient un sujet de bonheur dans leurs satisfactions, ne sont plus qu'une gêne, qu'un abaissement, qu'une triste nécessité dont il aspire à se délivrer pour jouir, sans entraves, de tous les bonheurs spirituels qu'il pressent.

III

Action des fluides dans la réincarnation

Les fluides étant les agents qui mettent en mouvement notre appareil corporel, ce sont eux aussi qui sont les éléments de nos aspirations, car il y a les fluides corporels et les fluides spirituels, qui tous tendent à s'élever et à s'unir à des fluides de même nature. Ces fluides composent le corps spirituel de l'Esprit qui, à l'état incarné, agit par eux sur la machine humaine qu'il est chargé de perfectionner, car tout est travail dans la création, tout concourt à l'avancement général.

L'Esprit a son libre arbitre, et il cherche toujours ce qui lui est agréable et le satisfait. Si c'est un Esprit inférieur et matériel, il cherche ses satisfactions dans la matérialité, et alors il donnera une impulsion à ses fluides corporels qui domineront, mais tiendront toujours à grandir et à s'élever matériellement ; donc les aspirations de cet incarné seront matérielles, et, revenu à l'état d'Esprit, il recherchera une nouvelle incarnation où il satisfera ses besoins et ses désirs matériels ; car, remarquez bien que l'aspiration corporelle ne peut demander, comme réalisation, qu'une nouvelle corporéité, tandis que l'aspiration spirituelle ne s'attache qu'aux sensations de l'Esprit. Il y sera sollicité par ses fluides qu'il a laissés se matérialiser ; et comme dans l'acte de la réincarnation les fluides agissent pour attirer l'Esprit dans le corps qui a été formé, qu'il y a donc eu attraction et union des fluides, la réincarnation s'opère dans des conditions qui donneront satisfaction aux aspirations de son existence précédente.

Il en est des fluides spirituels comme des fluides matériels, si ce sont eux qui dominent ; mais alors, lorsque le spirituel a pris le dessus sur le matériel, l'Esprit, qui juge différemment, choisit ou est attiré par des sympathies différentes ; comme il lui faut l'épuration, et que ce n'est que par le travail qu'il y arrive, les incarnations choisies sont plus pénibles pour lui, car, après avoir donné la suprématie à la matière et à ses fluides, il lui faut la contraindre, lutter avec elle et la dominer. De là

ces existences si douloureuses et qui paraissent souvent si injustement infligées à des Esprits bons et intelligents. Ceux-là font leur dernière étape corporelle et entrent, en sortant de ce monde, dans les sphères supérieures où leurs aspirations supérieures trouveront leur réalisation.

IV

Les affections terrestres et la réincarnation

Le dogme de la réincarnation indéfinie trouve des oppositions dans le cœur de l'incarné qui aime, car en présence de cette infinité d'existences produisant dans chacune d'elles de nouveaux liens, il se demande avec effroi ce que deviennent les affections particulières, et si elles ne se fondent pas dans un seul amour général, ce qui détruirait la persistance de l'affection individuelle. Il se demande si cette affection individuelle n'est pas un moyen d'avancement seulement, et alors le découragement se glisse dans son âme, car la véritable affection éprouve le besoin d'un amour éternel, sentant qu'elle ne se lassera jamais d'aimer. La pensée de ces milliers d'affections identiques lui semble une impossibilité, même en admettant des facultés plus grandes pour l'amour.

L'incarné qui étudie sérieusement le Spiritisme, sans parti pris pour un système plutôt que pour un autre, se trouve entraîné vers la réincarnation par la justice qui découle du progrès et de l'avancement de l'Esprit à chaque nouvelle existence ; mais lorsqu'il l'étudie au point de vue des affections du cœur, il doute et s'effraie malgré lui. Ne pouvant mettre d'accord ces deux sentiments, il se dit que là est encore un voile à lever, et sa pensée en travail attire les lumières des Esprits pour accorder son cœur et sa raison.

Je l'ai dit précédemment : l'incarnation s'arrête là où la matérialité est annulée. J'ai montré comment le progrès matériel avait d'abord raffiné les sensations corporelles de l'Esprit incarné ; comment le progrès spirituel, étant venu ensuite, avait contrebalancé l'influence de la matière, puis l'avait enfin subordonnée à sa volonté, et, qu'arrivé à ce degré de domination spirituelle, la corporéité n'avait plus de raison d'être, le travail étant accompli.

Examinons maintenant la question de l'affection sous ses deux aspects, matériel et spirituel.

D'abord, qu'est-ce que l'affection, l'amour ? Encore l'attraction fluidique attirant deux êtres l'un vers l'autre, et les unissant dans un même sentiment. Cette attraction peut être de deux natures différentes, puisque les fluides sont de deux natures. Mais pour que l'affection persiste éternellement, il faut qu'elle soit spirituelle et désintéressée ; il faut l'abnégation, le dévouement, et qu'aucun sentiment personnel ne soit le mobile de cet entraînement sympathique. Du moment qu'il y a, dans ce sentiment, personnalité, il y a matérialité ; or, aucune affection matérielle ne persiste dans les domaines de l'Esprit. Donc, toute affection qui n'est que le résultat de l'instinct animal ou de l'égoïsme, se détruit à la mort terrestre. Aussi, que d'êtres soi-disant aimés sont oubliés après peu de temps de séparation ! Vous les avez aimés pour vous et non pour eux, ceux qui ne sont plus, puisque vous les avez oubliés et remplacés ; vous avez cherché la consolation dans l'oubli ; ils vous deviennent indifférents, parce que vous n'avez plus d'amour.

Contemplez l'humanité, et voyez combien il y a peu d'affections véritables sur terre ! Aussi ne doit-on pas se tant effrayer de la multiplicité des affections contractées ici-bas ; elles sont en minorité relative, mais elles existent, et celles qui sont réelles persistent et se perpétuent sous toutes les formes, sur terre d'abord, puis se continuent à l'état d'Esprit dans une amitié ou un amour inaltérable, qui ne fait que grandir en s'élevant davantage.

Nous allons étudier cette véritable affection : l'affection spirituelle.

L'affection spirituelle a pour base l'affinité fluidique spirituelle, qui, agissant seule, détermine la sympathie. Lorsqu'il en est ainsi, c'est l'âme qui aime l'âme, et cette affection ne prend de la force que par la manifestation des sentiments de l'âme. Deux Esprits unis spirituellement se recherchent et tendent toujours à se rapprocher ; leurs fluides sont attractifs. Qu'ils soient sur un même globe, ils

seront poussés l'un vers l'autre ; qu'ils soient séparés par la mort terrestre, leurs pensées s'uniront dans le souvenir, et la réunion se fera dans la liberté du sommeil ; et lorsque l'heure d'une nouvelle incarnation sonnera pour l'un d'eux, il cherchera à se rapprocher de son ami en entrant dans ce qui est sa filiation matérielle, et il le fera avec d'autant plus de facilité que ses fluides périspiritaux matériels trouveront des affinités dans la matière corporelle des incarnés qui ont donné le jour au nouvel être. De là une nouvelle augmentation d'affection, une nouvelle manifestation de l'amour. Tel Esprit ami vous a aimé comme père, vous aimera comme fils, comme frère ou comme ami, et chacun de ces liens augmentera d'incarnation en incarnation, et se perpétuera d'une manière inaltérable lorsque, votre travail étant fait, vous vivrez de la vie de l'Esprit.

Mais cette véritable affection n'est pas commune sur terre, et la matière vient en retarder, en annuler les effets, selon qu'elle domine l'Esprit. La véritable amitié, le véritable amour étant spirituel, tout ce qui se rapporte à la matière n'est pas de sa nature, et ne concourt en rien à l'identification spirituelle. L'affinité persiste, mais elle reste à l'état latent jusqu'à ce que, le fluide spirituel prenant le dessus, le progrès sympathique s'effectue de nouveau.

Pour me résumer, l'affection spirituelle est la seule résistante dans le domaine de l'Esprit ; sur terre et dans les sphères du travail corporel, elle concourt à l'avancement moral de l'Esprit incarné qui, sous l'influence sympathique, accomplit des miracles d'abnégation et de dévouement pour les êtres aimés. Ici, dans les demeures célestes, elle est la satisfaction complète de toutes les aspirations, et le plus grand bonheur que l'Esprit puisse goûter.

V

Le progrès entravé par la réincarnation indéfinie

Jusqu'ici la réincarnation a été admise d'une façon trop prolongée ; on n'a pas songé que cette prolongation de la corporéité, quoique de moins en moins matérielle, entraînait cependant des nécessités qui devaient entraver l'essor de l'Esprit. En effet, en admettant la persistance de la génération dans les mondes supérieurs, on attribue à l'Esprit incarné des besoins corporels, on lui donne des devoirs et des occupations encore matériels qui l'astreignent et arrêtent l'élan des études spirituelles. Quelle nécessité de ces entraves ? L'Esprit ne peut-il jouir des bonheurs de l'amour sans en subir les infirmités corporelles ? Sur terre même, ce sentiment existe de lui-même, indépendant de la partie matérielle de notre être ; des exemples, quelque rares qu'ils soient, sont là, suffisants pour prouver qu'il doit être ressenti plus généralement chez des êtres plus spiritualisés.

La réincarnation entraîne l'union des corps, l'amour pur seulement l'union des âmes. Les Esprits s'unissent suivant leurs affections commencées dans les mondes inférieurs, et travaillent ensemble à leur avancement spirituel. Ils ont une organisation fluidique toute différente de celle qui était la conséquence de leur appareil corporel, et leurs travaux s'exercent sur les fluides et non sur les objets matériels. Ils vont dans des sphères qui, elles aussi, ont accompli leur période matérielle, dans des sphères dont le travail humain a amené la dématérialisation, et qui, arrivées à l'apogée de leur perfectionnement, sont aussi passées à une transformation supérieure qui les rend propres à éprouver d'autres modifications, mais dans un sens tout fluidique.

Vous comprenez, dès aujourd'hui, la force immense du fluide, force que vous ne pouvez que constater, mais que vous ne voyez ni ne palpez. Dans un état moins lourd que celui où vous êtes, vous aurez d'autres moyens de voir, de toucher, de travailler ce fluide qui est le grand agent de la vie universelle. Pourquoi donc l'Esprit aurait-il en-core besoin d'un corps pour un travail qui est en dehors des appréciations corporelles ? Vous me direz que ce corps sera en rapport avec les nouveaux travaux que l'Esprit aura à accomplir ; mais puisque ces travaux seront tous fluidiques et spirituels dans les sphères supérieures, pourquoi lui donner l'embarras des besoins corporels, car la réincarnation entraîne toujours, comme je l'ai dit, génération et alimentation, c'est-à-dire besoins de

la matière à satisfaire, et, par contre, entraves pour l'Esprit. Comprenez que l'Esprit doit être libre dans son essor vers l'infini ; comprenez qu'étant sorti des langes de la matière, il aspire, comme l'enfant, à marcher et à courir sans être tenu par les lisières maternelles, et que ces premières nécessités de la première éducation de l'enfant sont superflues pour l'enfant grandi, et insupportables à l'adolescent. Ne désirez donc pas rester dans l'enfance ; regardez-vous comme des élèves faisant leurs dernières études scolaires, et se disposant à entrer dans le monde, à y tenir leur rang, et à commencer des travaux d'un autre genre que leurs études préliminaires auront facilitées.

Le Spiritisme est le levier qui élèvera d'un bond à l'état spirituel tout incarné qui, voulant bien le comprendre et le mettre en pratique, s'attachera à dominer la matière, à s'en rendre maître, à l'annihiler ; tout Esprit de bonne volonté peut se mettre en état de passer, en quittant ce monde, à l'état spirituel sans retour terrestre ; seulement, il lui faut la foi ou volonté active. Le Spiritisme la donne à tous ceux qui veulent le comprendre dans son sens moralisateur.

Un Esprit protecteur du médium.

Remarque. - Cette communication ne porte pas d'autre signature que celle ci-dessus, ce qui prouve qu'il n'est pas besoin d'avoir eu un nom célèbre sur la terre pour dicter de bonnes choses.

On a pu remarquer l'analogie qui existe entre la communication de Sens rapportée plus haut, et la première partie de celle-ci ; cette dernière est sans contredit plus développée, mais l'idée fondamentale sur la nécessité de l'incarnation est la même. Nous les citons toutes les deux pour montrer que les grands principes de la doctrine sont enseignés de divers côtés, et que c'est ainsi que se constituera et se consolidera l'unité dans le Spiritisme. Cette concordance est le meilleur critérium de la vérité. Or, il est à remarquer que les théories excentriques et systématiques dictées par des Esprits faux savants sont toujours circonscrites dans un cercle étroit et individuel, c'est pourquoi aucune n'a prévalu ; c'est aussi pourquoi elles ne sont point à craindre, car elles ne peuvent avoir qu'une existence éphémère qui s'efface comme une pâle lumière devant la clarté du jour.

Quant à cette dernière communication, il serait superflu d'en faire ressortir la haute portée comme fond et comme forme.

Elle peut se résumer ainsi :

La vie de l'Esprit, considérée au point de vue du progrès, présente trois périodes principales, savoir : 1° La période matérielle, où l'influence de la matière domine celle de l'Esprit ; c'est l'état des hommes adonnés aux passions brutales et charnelles, à la sensualité ; dont les aspirations sont exclusivement terrestres, qui sont attachés aux biens temporels, ou réfractaires aux idées spirituelles.

2° La période d'équilibre ; celle où les influences de la matière et de l'Esprit s'exercent simultanément ; où l'homme, quoique soumis aux besoins matériels, pressent et comprend l'état spirituel ; où il travaille pour sortir de l'état corporel.

Dans ces deux périodes l'Esprit est soumis à la réincarnation, qui s'accomplit dans les mondes inférieurs et moyens.

3° La période spirituelle, celle où l'Esprit, ayant complètement dominé la matière, n'a plus besoin de l'incarnation ni du travail matériel, son travail est tout spirituel ; c'est l'état des Esprits dans les mondes supérieurs.

La facilité avec laquelle certaines personnes acceptent les idées spirites dont elles semblent avoir l'intuition, indique qu'elles appartiennent à la seconde période ; mais entre celle-ci et les autres il y a une multitude de degrés que l'Esprit franchit d'autant plus rapidement qu'il est plus rapproché de la période spirituelle ; c'est ainsi que d'un monde matériel comme la terre il peut aller habiter un monde supérieur, comme Jupiter, par exemple, si son avancement moral et spirituel est suffisant pour le dispenser de passer par les degrés intermédiaires. Il dépend donc de l'homme de quitter la

terre sans retour, comme monde d'expiation et d'épreuve pour lui, ou de n'y revenir qu'en mission.

Notices bibliographiques

Revue Spirite d'Anvers

Sous ce titre un nouvel organe du Spiritisme vient de paraître, à Anvers, à partir du 1er janvier 1864. On sait que la doctrine spirite a fait de rapides progrès dans cette ville où se sont formées de nombreuses réunions composées d'hommes éminents par leur savoir et leur position sociale. A Bruxelles, plus longtemps réfractaire, l'idée nouvelle gagne aussi du terrain, ainsi que dans d'autres villes de la Belgique. Une société spirite qui s'y est formée récemment a bien voulu nous prier d'en accepter la présidence d'honneur ; c'est dire dans quelle voie elle se propose de marcher.

Le premier numéro de la nouvelle Revue contient : un appel aux Spirites d'Anvers, deux articles de fond, l'un sur les adversaires du Spiritisme, l'autre sur le Spiritisme et la folie, et un certain nombre de communications médianimiques dont quelques-unes en langue flamande, le tout, nous sommes heureux de le dire, en parfaite conformité de vues et de principes avec la Société de Paris. Cette publication ne peut manquer d'être favorablement accueillie dans un pays où les idées nouvelles ont une tendance manifeste à se propager, si, comme nous l'espérons, elle se tient à la hauteur de la science, condition essentielle de succès.

Le Spiritisme grandit et voit chaque jour de nouveaux horizons s'ouvrir devant lui ; il approfondit les questions qu'il n'avait fait qu'effleurer à son origine ; les Esprits se conformant au développement des idées, leurs instructions ont partout suivi ce mouvement ascensionnel ; auprès des productions médianimiques d'aujourd'hui, celles d'autrefois paraissent pâles et presque puériles, et cependant alors on les trouvait magnifiques ; il y a entre elles la différence des enseignements donnés à des écoliers et à des adultes ; c'est qu'à mesure que l'homme grandit il faut à son intelligence, aussi bien qu'à son corps, une nourriture plus substantielle. Toute publication spirite, périodique ou autre, qui resterait en arrière du mouvement, trouverait nécessairement peu de sympathie, et ce serait se faire illusion de croire intéresser maintenant les lecteurs avec des choses élémentaires ou médiocres ; quelque bonne qu'en soit l'intention, toute recommandation serait impuissante à leur donner la vie si elles ne l'ont par elles-mêmes.

Il est pour les publications de ce genre une autre condition de succès plus importante encore, c'est de marcher avec l'opinion du plus grand nombre. A l'origine des manifestations spirites, les idées, non encore fixées par l'expérience, ont donné lieu à une foule d'opinions divergentes qui sont tombées devant des observations plus complètes, ou ne comptent plus que de rares représentants. On sait à quel drapeau et à quels principes est ralliée aujourd'hui l'immense majorité des Spirites du monde entier ; se rendre l'écho de quelques opinions retardées, ou marcher dans une voie de traverse, c'est se condamner d'avance à l'isolement et à l'abandon. Ceux qui le font de bonne foi sont à plaindre ; ceux qui agissent avec l'intention prémeditée de jeter les bâtons dans les roues et de semer la division n'en recueilleront que la honte. Ni les uns ni les autres ne peuvent être encouragés par ceux qui ont à cœur les véritables intérêts du Spiritisme.

Quant à nous personnellement et à la Société de Paris, nos sympathies et notre appui moral sont acquis d'avance, comme on le sait, à toutes les publications, comme à toutes les réunions, utiles à la cause que nous défendons.

Au Ciel on se reconnaît

Par le R. P. Blot, de la Compagnie de Jésus².

Un de nos correspondants, M. le docteur C..., nous signale ce petit livre, et nous écrit à ce sujet ce qui suit :

« Depuis quelque temps des paroles que, comme chrétien et Spirite, je m'abstiens de qualifier, ont souvent été prononcées par des hommes qui ont reçu mission de parler aux peuples de charité et de miséricorde. Permettez-moi, pour vous reposer des pénibles impressions qu'elles ont dû vous causer comme à tout homme vraiment chrétien, de vous parler d'un tout petit volume du R. P. Blot. Je ne pense pas qu'il soit Spirite, mais j'ai trouvé dans son ouvrage ce qui, dans le Spiritisme, fait aimer Dieu et espérer en sa miséricorde, et divers passages qui touchent de très près à ce que nous enseignent les Esprits. »

Nous y avons remarqué les passages suivants, qui confirment l'opinion de notre correspondant :

« Au septième siècle, le pape saint Grégoire le Grand, après avoir raconté qu'un religieux vit, en mourant, les prophètes venir au-devant de lui, et qu'il les désigna par leurs noms, ajoutait : « Cet exemple nous fait clairement entendre combien grande sera la connaissance que nous aurons les uns des autres dans la vie incorruptible du ciel, puisque ce religieux, étant encore dans une chair corruptible, reconnut les saints prophètes qu'il n'avait jamais vus. »

Les saints se voient réciproquement comme le demandent l'unité du royaume et l'unité de la cité où ils vivent dans la compagnie du même Dieu. Ils se révèlent spontanément les uns aux autres leurs pensées et leurs affections, comme les personnes de la même maison qui sont unies par un sincère amour. Parmi leurs concitoyens du ciel, ils connaissent ceux mêmes qu'ils ne connurent point ici-bas, et la connaissance des belles actions les mène à une connaissance plus entière de ceux qui les accomplirent. (Berti, *De theologicis disciplinis*.)

Avez-vous perdu un fils, une fille ? recevez les consolations qu'un patriarche de Constantinople adressait à un père désolé. Ce patriarche ne peut pas plus être compté parmi les grands hommes que parmi les saints : c'est Photius, l'auteur du schisme cruel qui sépare l'Orient et l'Occident, mais ses paroles n'en prouvent que mieux que les Grecs pensent sur ce point comme les Latins. Les voici : Si votre fille vous apparaissait, si, mettant sa main dans votre main et son front joyeux sur votre front, elle vous parlait, n'est-ce pas la description du ciel qu'elle vous ferait ? Puis elle ajouterait : Pourquoi vous affliger, ô mon père ? je suis en paradis, où la félicité est sans bornes. Vous viendrez un jour avec ma mère bien-aimée, et alors vous trouverez que je ne vous ai rien dit de trop de ce lieu de délices, tant la réalité l'emportera sur mes paroles. »

Les bons Esprits peuvent donc se manifester, se faire voir, toucher les vivants, leur parler, décrire leur propre situation, venir consoler et fortifier ceux qu'ils ont aimés ; s'ils peuvent parler et prendre la main, pourquoi ne pourraient-ils faire écrire ? « Les Grecs, dit le P. Blot, pensent sur ce point comme les Latins ; » pourquoi donc aujourd'hui les Latins disent-ils que ce pouvoir n'est donné qu'aux démons pour tromper les hommes ? Le passage suivant est encore plus explicite :

« Saint Jean Chrysostome, dans une de ses homélies sur saint Mathieu, disait à chacun de ses auditeurs : « Vous désirez voir celui que la mort vous a enlevé ! Menez la même vie que lui dans le chemin de la vertu, et bientôt vous jouirez de cette sainte vision. Mais vous voudriez le voir ici même ? Eh ! qui donc vous en empêche ? Il vous est permis et facile de le voir, si vous êtes sages ; car l'espérance des biens à venir est plus claire que la vue même. »

L'homme charnel ne peut voir ce qui est purement spirituel ; si donc il peut voir les Esprits, c'est qu'ils ont une partie matérielle accessible à ses sens ; c'est l'enveloppe fluidique, que le Spiritisme désigne sous le nom de périsprit.

Après une citation de Dante sur l'état des bienheureux, le P. Blot ajoute :

² Paris, 1863. 1 vol. petit in-18. – Prix : 1 fr., chez Poussielgue-Rusand, rue Cassette, n° 27.

« Voici donc le principe de solution pour les objections : Au ciel, qui est moins un lieu qu'un état, tout est lumière, tout est amour. »

Ainsi, le ciel n'est point un lieu circonscrit ; c'est l'état des âmes heureuses ; partout où elles sont heureuses, elles sont dans le ciel, c'est-à-dire que pour elles tout est lumière, amour et intelligence. C'est ce que disent les Esprits.

Fénelon, à la mort du duc de Beauvilliers, son ami, écrivait à la duchesse : « Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours. Il y connaît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes ; et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur. »

Fénelon écrivait encore à la veuve du duc de Chevreuse : « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons ; il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible ; il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : « Hâtez-vous de nous rejoindre. » Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes ; ils devraient se désespérer de perdre à jamais leurs amis ; mais l'amitié divine change la société visible en une société de pure foi ; elle pleure, mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour. »

Pour justifier le titre de son livre : *Au ciel on se reconnaît*, le P. Blot cite un grand nombre de passages d'écrivains sacrés, d'apparitions et de manifestations diverses qui prouvent la réunion, après la mort, de ceux qui se sont aimés, les rapports qui existent entre les morts et les vivants, les secours qu'ils se donnent mutuellement par la prière et l'inspiration. Nulle part il ne parle de la séparation éternelle, conséquence de la damnation éternelle, ni des diables, ni de l'enfer ; il montre au contraire les âmes les plus souffrantes délivrées par la vertu du repentir et de la prière, et par la miséricorde de Dieu. Si le P. Blot lançait l'anathème contre le Spiritisme, ce serait le lancer contre son propre livre, et contre tous les saints dont il invoque le témoignage. Quoi qu'il en soit de ses opinions sur ce sujet, nous dirons que si l'on n'avait jamais prêché que dans ce sens, il y aurait moins d'incrédules.

La Légende de l'homme éternel

Par M. Armand Durantin³.

Le Spiritisme a conquis son rang dans les croyances ; s'il est encore pour quelques écrivains un sujet de raillerie, il est à remarquer que parmi ceux mêmes qui le bafouaient jadis, la raillerie a baissé de ton devant l'ascendant de l'opinion des masses, et se borne à rapporter, sans commentaires, ou avec des restrictions plus ménagées, les faits qui s'y rapportent. D'autres, sans y croire positivement, et sans même le connaître à fond, jugent l'idée assez importante pour y puiser des sujets de travaux d'imagination ou de fantaisie. Tel est, ce nous semble, le cas de l'ouvrage dont nous parlons. C'est un simple roman basé sur la croyance spirite présentée au point de vue sérieux, mais auquel nous pouvons reprocher quelques erreurs provenant sans doute d'une étude incomplète de la matière. L'auteur qui veut broder une action de fantaisie sur un sujet historique doit, avant tout, se bien pénétrer de la vérité du fait, afin de ne pas être à côté de l'histoire. Ainsi devront faire tous les écrivains qui voudront mettre à profit l'idée spirite, soit pour n'être pas accusés d'ignorer ce dont ils parlent, soit pour conquérir la sympathie des adeptes, assez nombreux aujourd'hui pour peser dans

³ Un vol. in-12. Prix : 3 francs. Chez Dentu et à la Librairie centrale, boulevard des Italiens, n° 24.

la balance de l'opinion, et concourir au succès de toute oeuvre qui touche directement ou indirectement à leurs croyances.

Cette réserve faite au point de vue de la parfaite orthodoxie, l'ouvrage en question n'en sera pas moins lu avec beaucoup d'intérêt par les partisans comme par les adversaires du Spiritisme, et nous remercions l'auteur du gracieux hommage qu'il a bien voulu nous faire de son livre, appelé à populariser l'idée nouvelle. Nous en citerons les passages suivants, qui traitent plus spécialement de la doctrine.

« A l'époque où M. de Boursonne (un des principaux personnages du roman) avait perdu sa femme, une doctrine mystique se répandait sourdement, lentement, et se propageait dans l'ombre. Elle comptait encore peu d'apôtres ; mais elle n'aspirait rien moins qu'à se substituer aux différents cultes chrétiens. Il ne lui manque encore, pour devenir une religion puissante, que la persécution.

Cette religion, c'est celle du Spiritisme, si éloquemment exposée par M. Allan Kardec, dans son remarquable ouvrage le Livre des Esprits. Un de ses adeptes les plus convaincus, c'était le comte de Boursonne.

Je n'ajouterai plus que quelques mots sur cette doctrine, pour faire comprendre aux incrédules que le pouvoir mystérieux du comte était tout à fait naturel.

Les Spirites reconnaissent Dieu et l'immortalité de l'âme. Ils croient que la terre est pour eux un lieu de transition et d'épreuves. Selon eux, l'âme est d'abord placée par Dieu dans une planète d'un ordre inférieur. Elle y reste enfermée dans un corps plus ou moins grossier, jusqu'au jour où elle est assez épurée pour émigrer dans un monde supérieur. C'est ainsi qu'après de longues migrations et de nombreuses épreuves, les âmes arrivent enfin à la perfection, et sont alors admises dans le sein de Dieu. Il dépend donc de l'homme d'abréger ses pérégrinations et d'arriver plus promptement auprès du Seigneur, en s'améliorant rapidement.

C'est une croyance du Spiritisme, croyance touchante, que les âmes les plus parfaites peuvent s'entretenir avec les Esprits. Aussi, selon les Spirites, nous pouvons causer avec les êtres que nous avons aimés et que nous avons perdus, si notre âme est assez perfectionnée pour les entendre et savoir s'en faire écouter.

Ce sont donc les âmes améliorées, les hommes les plus parfaits parmi nous, qui peuvent servir d'intermédiaires entre le vulgaire et les Esprits ; ces agents, tant raillés par le scepticisme, tant admirés et enviés par les croyants, s'appellent, en langage spirite, médiums.

Ceci expliqué, une fois pour toute, remarquons en passant que la doctrine spirite compte à cette heure ses adeptes par milliers, surtout dans les grandes villes, et que le comte de Boursonne était un des médiums les plus puissants. »

Ici est une première erreur grave ; s'il fallait être parfait pour communiquer avec les Esprits, bien peu jouiraient de ce privilège. Les Esprits se manifestent à ceux mêmes qui laissent le plus à désirer, précisément pour les amener, par leurs conseils, à s'améliorer, selon cette parole du Christ : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecine. » La médiumnité est une faculté qui tient à l'organisme plus ou moins développé selon les individus, mais qui peut être donné au plus indigne, comme au plus digne, sauf au premier à être puni s'il n'en profite pas ou s'il en abuse. La supériorité morale du médium lui assure la sympathie des bons Esprits, et le rend apte à recevoir des instructions d'un ordre plus élevé ; mais la facilité de communiquer avec les êtres du monde invisible, soit directement, soit par voie d'intermédiaires, est donnée à chacun en vue de son avancement. Voilà ce que l'auteur aurait su s'il avait fait une étude plus approfondie de la science spirite.

« La science moderne a prouvé que tout s'enchaîne. Ainsi, dans l'ordre matériel, entre l'infusoire, le dernier des animaux, et l'homme, qui en est l'expression la plus élevée, il existe une chaîne de créatures, améliorées successivement, comme le prouvent surabondamment les découvertes des

géologues. Or, les Spirites se sont demandé pourquoi la même harmonie n'existerait pas dans le monde spirituel ; ils se sont demandé pourquoi une lacune entre Dieu et l'homme, comme M. Le Verrier s'est demandé comment il se faisait qu'une planète pût manquer à telle place du ciel, en vertu des lois harmonieuses qui régissent notre monde incompréhensible et encore inconnu.

C'est guidés par ce même raisonnement qui a conduit l'éminent directeur de l'observatoire de Paris à sa merveilleuse déduction, que les Spirites en sont venus à reconnaître des êtres immatériels entre l'homme et Dieu, avant d'en avoir eu la preuve palpable qu'ils ont acquise plus tard. »

Il y a également là une autre erreur capitale. Le Spiritisme a été conduit à ses théories par l'observation des faits, et non par un système préconçu. Le raisonnement dont parle l'auteur était rationnel, sans doute, mais ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. Les Spirites ont conclu à l'existence des Esprits, parce que les Esprits se sont spontanément manifestés ; ils ont indiqué la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, parce qu'ils ont observé ces rapports ; ils ont admis la hiérarchie progressive des Esprits, parce que les Esprits se sont montrés à eux à tous les degrés d'avancement ; ils ont adopté le principe de la pluralité des existences non seulement parce que les Esprits le leur ont enseigné, mais parce que ce principe résulte, comme loi de nature, de l'observation des faits que nous avons sous les yeux. En résumé, le Spiritisme n'a rien admis à titre d'hypothèse préalable ; tout dans sa doctrine est un résultat d'expérience. Voilà tout ce que nous avons maintes fois répété dans nos ouvrages.

Nous croyons utile de porter l'avis suivant à la connaissance des personnes qu'il peut concerner.

A la réception de toute lettre le premier soin est d'en voir la signature. En l'absence de signature et d'une désignation suffisante, la lettre est immédiatement jetée aux vieux papiers sans être lue, lors même qu'elle porterait la mention : Un de vos abonnés, un Spirite, etc. Ces derniers ayant moins de raisons que tous autres de garder l'incognito vis-à-vis de nous, rendent, par cela même, suspecte l'origine de leurs lettres, c'est pourquoi il n'en est même pas pris connaissance, la correspondance authentique étant trop nombreuse et suffisante pour absorber l'attention. La personne chargée d'en faire le dépouillement a pour instruction formelle de rejeter sans examen toute lettre de la nature de celles dont nous parlons.

Allan Kardec.

Mars 1864

De la perfection des êtres créés

On se demande parfois si Dieu n'aurait pas pu créer les Esprits parfaits pour leur épargner le mal et toutes ses conséquences.

Sans doute Dieu l'aurait pu, puisqu'il est tout-puissant, et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a jugé, dans sa souveraine sagesse, plus utile qu'il en fût autrement. Il n'appartient pas à l'homme de scruter ses desseins, et encore moins de juger et de condamner ses œuvres. Puisqu'il ne peut admettre Dieu sans l'infini des perfections, sans la souveraine bonté et la souveraine justice, qu'il a incessamment sous les yeux des milliers de preuves de sa sollicitude pour ses créatures, il doit penser que cette sollicitude n'a pu faire défaut à la création des Esprits. L'homme, sur la terre, est comme l'enfant, dont la vue bornée ne s'étend pas au delà du cercle étroit du présent, et ne peut juger de l'utilité de certaines choses. Il doit donc s'incliner devant ce qui est encore au-dessus de sa portée. Toutefois, Dieu lui ayant donné l'intelligence pour se guider, il ne lui est pas défendu de chercher à comprendre, tout en s'arrêtant humblement devant la limite qu'il ne peut franchir. Sur toutes les choses restées dans le secret de Dieu, il ne peut établir que des systèmes plus ou moins probables. Pour juger celui de ces systèmes qui se rapproche le plus de la vérité, il a un critérium sûr, ce sont les attributs essentiels de la Divinité ; toute théorie, toute doctrine philosophique ou religieuse qui tendrait à détruire la plus minime partie d'un seul de ces attributs pécherait par la base, et serait, par cela même, entachée d'erreur ; d'où il suit que le système le plus vrai sera celui qui s'accordera le mieux avec ces attributs.

Dieu étant toute sagesse et toute bonté n'a pu créer le mal pour faire contrepoids au bien ; s'il avait fait du mal une loi nécessaire, il eût volontairement affaibli la puissance du bien, car ce qui est mauvais ne peut qu'altérer et non fortifier ce qui est bien. Il a établi des lois qui sont toutes justes et bonnes ; l'homme serait parfaitement heureux s'il les observait scrupuleusement ; mais la moindre infraction à ces lois cause une perturbation dont il éprouve le contrecoup, de là toutes ses vicissitudes ; c'est donc lui-même qui est la cause du mal par sa désobéissance aux lois de Dieu. Dieu l'a créé libre de choisir sa route ; celui qui a pris la mauvaise l'a fait par sa volonté, et ne peut que s'accuser des conséquences qui en résultent pour lui. Par la destination de la terre, nous ne voyons que les Esprits de cette catégorie, et c'est ce qui a fait croire à la nécessité du mal ; si nous pouvions embrasser l'ensemble des mondes, nous verrions que les Esprits qui sont restés dans la bonne voie parcourrent les différentes phases de leur existence dans de tout autres conditions, et que dès lors que le mal n'étant pas général, il ne saurait être indispensable. Mais reste toujours la question de savoir pourquoi Dieu n'a pas créé les Esprits parfaits. Cette question est l'analogie de celle-ci : Pourquoi l'enfant ne naît-il pas tout développé, avec toutes les aptitudes, toute l'expérience et toutes les connaissances de l'âge viril ?

Il est une loi générale qui régit tous les êtres de la création, animés et inanimés : c'est la loi du progrès ; les Esprits y sont soumis par la force des choses, sans cela cette exception eût troublé l'harmonie générale, et Dieu a voulu nous en donner un exemple en abrégé dans la progression de l'enfance. Mais le mal n'existant pas comme nécessité dans l'ordre des choses, puisqu'il n'est le fait que des Esprits prévaricateurs, la loi du progrès ne les oblige nullement à passer par cette filière pour arriver au bien ; elle ne les astreint qu'à passer par l'état d'infériorité intellectuelle, autrement dit par l'enfance spirituelle. Crées simples et ignorants, et par cela même imparfaits, ou, mieux, incomplets, ils doivent acquérir par eux-mêmes et par leur propre activité la science et l'expérience

qu'ils ne peuvent avoir au début. Si Dieu les eût créés parfaits, il aurait dû les doter, dès l'instant de leur création, de l'universalité des connaissances ; il les eût ainsi exemptés de tout travail intellectuel ; mais en même temps il leur eût ôté l'activité qu'ils doivent déployer pour acquérir, et par laquelle ils concourent, comme incarnés et désincarnés, au perfectionnement matériel des mondes, travail qui n'incombe plus aux Esprits supérieurs chargés seulement de diriger le perfectionnement moral. Par leur infériorité même ils deviennent un rouage essentiel à l'œuvre générale de la création. D'un autre côté, s'il les eût créés infaillibles, c'est-à-dire exempts de la possibilité de mal faire, ils eussent été fatalement poussés au bien comme des mécaniques bien montées qui accomplissent machinalement des ouvrages de précision ; mais alors plus de libre arbitre, et par conséquent plus d'indépendance ; ils eussent ressemblé à ces hommes qui naissent avec la fortune toute faite, et se croient dispensés de rien faire. En les soumettant à la loi du progrès facultatif, Dieu a voulu qu'ils eussent le mérite de leurs œuvres pour avoir droit à la récompense et jouir de la satisfaction d'avoir eux-mêmes conquis leur position.

Sans la loi universelle du progrès appliquée à tous les êtres, c'eût été un ordre de choses tout autre à établir. Dieu, sans doute, en avait la possibilité ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Eût-il mieux fait d'agir autrement ? Dans cette hypothèse il se serait donc trompé ! Or, si Dieu a pu se tromper, c'est qu'il n'est pas parfait ; s'il n'est pas parfait, c'est qu'il n'est pas Dieu. Dès lors qu'on ne peut le concevoir sans la perfection infinie, il en faut conclure que ce qu'il a fait est pour le mieux ; si nous ne sommes pas encore aptes à comprendre ses motifs, nous le pourrons sans doute plus tard, dans un état plus avancé. En attendant, si nous ne pouvons sonder les causes, nous pouvons observer les effets, et reconnaître que tout, dans l'univers, est régi par des lois harmoniques dont la sagesse et l'admirable prévoyance confondent notre entendement. Bien présomptueux serait donc celui qui prétendrait que Dieu aurait dû régler le monde autrement, car cela signifierait qu'à sa place il eût mieux fait que lui. Tels sont les Esprits dont Dieu châtie l'orgueil et l'ingratitude en les reléguant dans les mondes intérieurs, d'où ils ne sortiront que lorsque, courbant la tête sous la main qui les frappe, ils reconnaîtront sa puissance. Dieu ne leur impose point cette reconnaissance ; il veut qu'elle soit volontaire et le fruit de leurs observations, c'est pourquoi il les laisse libres et attend que, vaincus par le mal même qu'ils s'attirent, ils reviennent à lui.

A cela on répond : « On comprend que Dieu n'a pas créé les Esprits parfaits, mais s'il a jugé à propos de les soumettre tous à la loi du progrès, n'aurait-il pu, tout au moins, les créer heureux, sans les assujettir à toutes les misères de la vie ? A la rigueur, la souffrance se comprend pour l'homme, parce qu'il a pu démeriter, mais les animaux souffrent aussi ; ils se mangent entre eux ; les gros dévorent les plus petits. Il en est donc la vie n'est qu'un long martyre ; ont-ils, comme nous, leur libre arbitre, et ont-ils démerité ? »

Telle est encore l'objection que l'on fait quelquefois et à laquelle les arguments ci-dessus peuvent servir de réponse ; nous y ajouterons néanmoins quelques considérations.

Sur le premier point, nous dirons que le bonheur complet est le résultat de la perfection ; puisque les vicissitudes sont le produit de l'imperfection, créer les Esprits parfaitement heureux, c'eût été les créer parfaits.

La question des animaux demande quelques développements. Ils ont un principe intelligent, cela est incontestable. De quelle nature est ce principe ? Quels rapports a-t-il avec celui de l'homme ? Est-il stationnaire dans chaque espèce, ou progressif en passant d'une espèce à l'autre ? Quelle est pour lui la limite du progrès ? Marche-t-il parallèlement à l'homme, ou bien est-ce le même principe qui s'élabore et s'essaye à la vie dans les espèces inférieures, pour recevoir plus tard de nouvelles facultés et subir la transformation humaine ? Ce sont autant de questions restées insolubles jusqu'à ce jour, et si le voile qui couvre ce mystère n'a pas encore été levé par les Esprits, c'est que cela eût été prématuré : l'homme n'est pas encore mûr pour recevoir toute lumière. Plusieurs Esprits ont, il

est vrai, donné des théories à ce sujet, mais aucune n'a un caractère assez authentique pour être acceptée comme vérité définitive ; on ne peut donc les considérer, jusqu'à nouvel ordre, que comme des systèmes individuels. La concordance seule peut leur donner une consécration, car là est le seul et véritable contrôle de l'enseignement des Esprits. C'est pourquoi nous sommes loin d'accepter comme des vérités irrécusables tout ce qu'ils enseignent individuellement ; un principe, quel qu'il soit, n'acquiert pour nous d'authenticité que par l'universalité de l'enseignement, c'est-à-dire par des instructions identiques données sur tous les points par des médiums étrangers les uns aux autres et ne subissant point les mêmes influences, notoirement exempts d'obsessions et assistés par des Esprits bons et éclairés ; par Esprits éclairés, il faut entendre ceux qui prouvent leur supériorité par l'élévation de leurs pensées, la haute portée de leurs enseignements, ne se contredisant jamais, et ne disant jamais rien que la logique la plus rigoureuse ne puisse admettre. C'est ainsi qu'ont été contrôlées les diverses parties de la doctrine formulée dans le Livre des Esprits et dans le Livre des Médiums. Tel n'est pas encore le cas de la question des animaux, c'est pourquoi nous ne l'avons point tranchée ; jusqu'à constatation plus sérieuse, il ne faut accepter les théories qui peuvent être données à ce sujet que sous bénéfice d'inventaire, et en attendre la confirmation ou la négation.

En général, on ne saurait apporter trop de prudence en fait de théories nouvelles sur lesquelles on peut se faire illusion ; aussi combien en a-t-on vu, depuis l'origine du Spiritisme, qui, prématûrément livrées à la publicité, n'ont eu qu'une existence éphémère ! Ainsi en sera-t-il de toutes celles qui n'auront qu'un caractère individuel et n'auront pas subi le contrôle de la concordance. Dans notre position, recevant les communications de près de mille centres Spirites sérieux disséminés sur les divers points du globe, nous sommes à même de voir les principes sur lesquels cette concordance s'établit ; c'est cette observation qui nous a guidé jusqu'à ce jour, et c'est également celle qui nous guidera dans les nouveaux champs que le Spiritisme est appelé à explorer. C'est ainsi que, depuis quelque temps, nous remarquons dans les communications venues de divers côtés, tant de la France que de l'étranger, une tendance à entrer dans une voie nouvelle, par des révélations d'une nature toute spéciale. Ces révélations, souvent faites à mots couverts, ont passé inaperçues pour beaucoup de ceux qui les ont obtenues ; beaucoup d'autres ont cru les avoir seuls ; prises isolément, elles seraient pour nous sans valeur, mais leur coïncidence leur donne une haute gravité, dont on sera à même de juger plus tard, quand le moment sera venu de les livrer au grand jour de la publicité.

Sans cette concordance, qui est-ce qui pourrait être assuré d'avoir la vérité ? La raison, la logique, le jugement, sont sans doute les premiers moyens de contrôle dont il faut faire usage ; en beaucoup de cas cela suffit ; mais quand il s'agit d'un principe important, de l'émission d'une idée nouvelle, il y aurait présomption à se croire infaillible dans l'appréciation des choses ; c'est d'ailleurs un des caractères distinctifs de la révélation nouvelle, d'être faite sur tous les points à la fois ; ainsi en est-il des diverses parties de la doctrine. L'expérience est là pour prouver que toutes les théories hasardées par des Esprits systématiques et faux savants ont toujours été isolées et localisées ; aucune n'est devenue générale et n'a pu supporter le contrôle de la concordance ; plusieurs même sont tombées sous le ridicule, preuve évidente qu'elles n'étaient pas dans le vrai. Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future de la doctrine.

Cette digression nous a quelque peu écarté de notre sujet, mais elle était utile pour faire connaître de quelle manière nous procédons en fait de théories nouvelles concernant le Spiritisme, qui est loin d'avoir dit son dernier mot sur toutes choses. Nous n'en émettons jamais qui n'aient reçu la sanction dont nous venons de parler, c'est pourquoi quelques personnes, un peu trop impatientes, s'étonnent de notre silence dans certains cas. Comme nous savons que chaque chose doit venir en son temps, nous ne cédons à aucune pression, de quelque part qu'elle vienne, sachant le sort de ceux qui veulent aller trop vite et ont en eux-mêmes et en leurs propres lumières une trop grande confiance ;

nous ne voulons pas cueillir un fruit avant sa maturité ; mais on peut être assuré que, lorsqu'il sera mûr, nous ne le laisserons pas tomber.

Ce point établi, il nous reste peu de chose à dire sur la question proposée, le point capital ne pouvant être encore résolu.

Il est constant que les animaux souffrent ; mais est-il rationnel d'imputer ces souffrances à l'imprévoyance du Créateur ou à un manque de bonté de sa part, parce que la cause échappe à notre intelligence, comme l'utilité des devoirs et de la discipline échappe à l'écoller ? A côté de ce mal apparent ne voit-on pas éclater sa sollicitude pour les plus infimes de ses créatures ? Les animaux ne sont-ils pas pourvus des moyens de conservation appropriés au milieu où ils doivent vivre ? Ne voit-on pas leur pelage se fournir plus ou moins selon le climat ? leur outillage de nutrition, leurs armes offensives et défensives proportionnés aux obstacles qu'ils ont à vaincre et aux ennemis qu'ils ont à combattre ? En présence de ces faits si multipliés, et dont les conséquences n'échappent qu'à l'œil du matérialiste, est-on fondé à dire qu'il n'y a pas pour eux de Providence ? Non, certes ; mais bien que notre vue est trop bornée pour juger la loi de l'ensemble. Notre point de vue, restreint au petit cercle qui nous environne, ne nous laisse voir que des irrégularités apparentes ; mais quand nous nous élevons par la pensée au-dessus de l'horizon terrestre, ces irrégularités s'effacent devant l'harmonie générale.

Ce qui choque le plus dans cette observation localisée, c'est la destruction des êtres les uns par les autres. Puisque Dieu prouve sa sagesse et sa bonté en tout ce que nous pouvons comprendre, il faut bien admettre que la même sagesse préside à ce que nous ne comprenons pas. Du reste, on ne s'exagère l'importance de cette destruction que par celle que l'on attache à la matière, toujours par suite du point de vue étroit où l'homme se place. En définitive, il n'y a que l'enveloppe de détruite, mais le principe intelligent n'est point anéanti ; l'Esprit est aussi indifférent à la perte de son corps, que l'homme l'est à celle de son habit. Cette destruction des enveloppes temporaires est nécessaire à la formation et à l'entretien des nouvelles enveloppes qui se constituent avec les mêmes éléments, mais le principe intelligent n'en subit aucune atteinte, pas plus chez les animaux que chez l'homme. Reste la souffrance qu'entraîne parfois la destruction de cette enveloppe. Le Spiritisme nous apprend et nous prouve que la souffrance, chez l'homme, est utile à son avancement moral ; qui nous dit que celle qu'endurent les animaux n'a pas aussi son utilité ; qu'elle n'est pas, dans leur sphère et selon un certain ordre de choses, une cause de progrès ? Ce n'est qu'une hypothèse, il est vrai, mais qui, au moins, s'appuie sur les attributs de Dieu : la justice et la bonté, tandis que les autres en sont la négation.

La question de la création des êtres parfaits ayant été débattue dans une séance de la Société spirite de Paris, l'Esprit Eraste dicta, à ce sujet, la communication suivante.

Sur la non perfection des êtres créés

Société spirite de Paris, 5 février 1864. - Médium, M. d'Ambel.

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé tous les êtres parfaits ? En vertu même de la loi du progrès. Il est facile de comprendre l'économie de cette loi. Celui qui marche est dans le mouvement, c'est-à-dire dans la loi de l'activité humaine ; celui qui ne progresse pas, qui se trouve par essence stationnaire, n'appartient pas incontestablement à la gradation ou hiérarchie humanitaire. Je m'explique, et vous comprendrez facilement mon raisonnement. L'homme, qui naît dans une position plus ou moins élevée, trouve dans sa situation native un état d'être donné ; eh bien ! il est certain que si toute sa vie entière s'écoulait dans cette condition d'être, sans qu'il y soit apporté de modifications par son fait ou par le fait d'autrui, il déclarerait que son existence est monotone, ennuyeuse, fatigante, insupportable, en un mot ; j'ajoute qu'il aurait parfaitement raison, attendu que le bien n'est bien que relativement à ce qui lui est inférieur. Cela est si vrai, que, si vous mettez l'homme dans un paradis

terrestre, dans un paradis où l'on ne progresse plus, il trouvera, dans un temps donné, son existence insoutenable, et ce séjour un impitoyable enfer. Il en résulte d'une manière absolue que la loi immuable des mondes est le progrès ou le mouvement en avant ; c'est-à-dire que tout Esprit qui est créé est soumis inévitablement à cette grande et sublime loi de vie ; conséquemment, telle est la loi humaine elle-même.

Il n'existe qu'un seul être parfait, et il ne peut en exister qu'un seul : Dieu ! Or, demander à l'Être suprême de créer les Esprits parfaits, ce serait lui demander de créer quelque chose de semblable et d'égal à lui. Emettre une pareille proposition, n'est-ce pas la condamner d'avance ? O hommes ! pourquoi toujours demander la raison d'être de certaines questions insolubles ou au-dessus de l'entendement humain ? Rappelez-vous toujours que Dieu seul peut rester et vivre dans son immobilité gigantesque. Il est le summum et le maximum de toutes choses, l'alpha et l'oméga de toute vie. Ah ! croyez-moi, mes fils, ne cherchez jamais à soulever le voile qui recouvre ce grandiose mystère, que les plus grands Esprits de la création n'abordent qu'en tremblant. Quant à moi, humble pionnier de l'initiation, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que l'immobilité est un des attributs de Dieu ou du Créateur, et que l'homme et tout ce qui est créé ont, comme attribut, la mobilité. Comprenez si vous pouvez comprendre, ou alors attendez que l'heure soit venue d'une explication plus intelligible, c'est-à-dire plus à la portée de votre entendement.

Je ne traite que cette partie de la question, ayant voulu vous prouver seulement que je n'étais pas resté étranger à votre discussion ; sur tout le reste, je m'en réfère à ce qui a été dit, puisque tout le monde m'a paru du même avis. Tout à l'heure je parlerai des autres faits qui ont été signalés (les faits de Poitiers).

Éraste.

Un médium peintre aveugle

Un de nos correspondants de Maine-et-Loire, M. le docteur C..., nous transmet le fait suivant : « Voici un curieux exemple de la faculté médianimique appliquée au dessin, et qui s'est manifesté plusieurs années avant que fût connu le Spiritisme, et même avant les tables tournantes. Il y a trois semaines, étant à Bressuire, j'expliquais le Spiritisme et les rapports des hommes avec le monde invisible, à un avocat de mes amis, qui n'en connaissait pas le premier mot ; or, voici le fait qu'il me raconta comme ayant un grand rapport avec ce que je lui disais. En 1849, dit-il, j'allai avec un ami visiter le village de Saint-Laurent-sur-Sèvres et ses deux couvents, l'un d'hommes et l'autre de femmes. Nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale par le Père Dallain, supérieur du premier, et qui avait aussi autorité sur le second. Après nous avoir promenés dans les deux couvents, il nous dit : « Je veux maintenant, messieurs, vous montrer une des choses les plus curieuses du couvent des dames. » Il se fit apporter un album où nous admirâmes, en effet, des aquarelles d'une grande perfection. C'étaient des fleurs, des paysages et des marines. « Ces dessins, si bien réussis, nous dit-il, ont été faits par une de nos jeunes religieuses qui est aveugle. » Et voici ce qu'il nous raconta d'un charmant bouquet de roses dont un bouton était bleu : « Il y a quelque temps, en présence de M. le marquis de La Rochejaquelein et de plusieurs autres visiteurs, j'appelai la religieuse aveugle et la pria à se placer à une table pour dessiner quelque chose. On lui délaya des couleurs, on lui donna du papier, des crayons, des pinceaux, et elle commença immédiatement le bouquet que vous voyez. Pendant son travail, on plaça plusieurs fois un corps opaque, soit carton ou planchette entre ses yeux et le papier, et le pinceau n'en continua pas moins à marcher avec le même calme et la même régularité. Sur l'observation que le bouquet était un peu maigre, elle dit : « Eh bien ! je vais faire partir un bouton de l'aisselle de cette branche. » Pendant qu'elle travaillait à cette rectification, on remplaça le carmin dont elle se servait par du bleu ; elle ne s'aperçut pas du changement, et voilà

pourquoi vous voyez un bouton bleu. »

M. l'abbé Dallain, ajoute le narrateur, était aussi remarquable par sa science, sa grande intelligence que par sa haute piété ; je n'ai, dit-il, rencontré personne qui m'ait inspiré plus de sympathie et de vénération. »

Ce fait ne prouve pas, selon nous, d'une manière évidente, une action médianimique. Au langage de la jeune aveugle, il est certain qu'elle voyait, autrement elle n'aurait pas dit : « Je vais faire partir un bouton de l'aisselle de cette branche. » Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'elle ne voyait pas par les yeux, puisqu'elle continuait son travail malgré l'obstacle qu'on mettait devant elle. Elle agissait en connaissance de cause, et non machinalement comme un médium. Il paraît donc évident qu'elle était dirigée par la seconde vue ; elle voyait par la vue de l'âme, abstraction faite de la vue du corps ; peut-être même était-elle, d'une manière permanente, dans un état de somnambulisme éveillé.

Des phénomènes analogues ont été maintes fois observés, mais on se contentait de les trouver surprenants. La cause ne pouvait en être découverte, par la raison que, se liant essentiellement à l'âme, il fallait d'abord reconnaître l'existence de l'âme ; mais ce point admis ne suffisait pas encore ; il manquait la connaissance des propriétés de l'âme et celle des lois qui régissent ses rapports avec la matière. Le Spiritisme, en nous révélant l'existence du périsprit, nous a fait connaître, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physiologie des Esprits ; par là il nous a donné la clef d'une multitude de phénomènes incompris, qualifiés, à défaut de meilleures raisons, de surnaturels par les uns, et par les autres de bizarries de la nature. La nature peut-elle avoir des bizarries ? Non, car des bizarries sont des caprices ; or, la nature étant l'œuvre de Dieu, Dieu ne peut avoir des caprices, sans cela rien ne serait stable dans l'univers. S'il est une règle sans exceptions, ce doit être assurément celle qui régit les œuvres du Créateur ; les exceptions seraient la destruction de l'harmonie universelle. Tous les phénomènes se relient à une loi générale, et une chose ne nous semble bizarre que parce que nous n'observons qu'un seul point, tandis que si l'on considère l'ensemble, on reconnaît que l'irrégularité de ce point n'est qu'apparente et dépend de notre point de vue borné.

Ceci posé, nous dirons que le phénomène dont il s'agit n'est ni merveilleux ni exceptionnel, c'est ce que nous allons tâcher d'expliquer.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons concevoir l'âme sans son enveloppe fluidique, périspirale. Le principe intelligent échappe complètement à notre analyse ; nous ne le connaissons que par ses manifestations, qui se produisent à l'aide du périsprit ; c'est par le périsprit que l'âme agit, perçoit et transmet. Dégagée de l'enveloppe corporelle, l'âme ou Esprit est encore un être complexe. La théorie, d'accord avec l'expérience, nous apprend que la vue de l'âme, de même que toutes les autres perceptions, est un attribut de l'être entier ; dans le corps elle est circonscrite à l'organe de la vue ; il lui faut le concours de la lumière ; tout ce qui est sur le trajet du rayon lumineux l'intercepte. Il n'en est pas ainsi de l'Esprit, pour lequel il n'y a ni obscurité ni corps opaques. La comparaison suivante peut aider à comprendre cette différence. L'homme, à ciel ouvert, reçoit la lumière de tous côtés ; plongé dans le fluide lumineux, l'horizon visuel s'étend tout alentour. S'il est enfermé dans une boîte à laquelle n'est pratiquée qu'une petite ouverture, tout autour de lui est dans l'obscurité, sauf le point par où arrive le rayon lumineux. La vue de l'Esprit incarné est dans ce dernier cas, celle de l'Esprit désincarné est dans le premier. Cette comparaison est juste quant à l'effet, mais elle ne l'est pas quant à la cause ; car la source de la lumière n'est pas la même pour l'homme et pour l'Esprit, ou, pour mieux dire, ce n'est pas la même lumière qui leur donne la faculté de voir.

L'aveugle dont il s'agit voyait donc par l'âme et non par les yeux ; voilà pourquoi l'écran placé devant son dessin ne la gênait pas plus que si devant les yeux d'un voyant on eût mis un cristal

transparent ; c'est aussi pourquoi elle pouvait dessiner la nuit aussi bien que le jour. Le fluide périspiritual rayonnant tout autour d'elle, pénétrant tout, apportait l'image, non sur la rétine, mais à son âme. Dans cet état, la vue embrasse-t-elle tout ? Non ; elle peut être générale ou spéciale selon la volonté de l'Esprit ; elle peut être limitée au point où il concentre son attention.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne s'est-elle pas aperçue de la substitution de couleur ? Il se peut d'abord que l'attention portée sur la place où elle voulait mettre la fleur l'ait détournée de la couleur ; il faut d'ailleurs considérer que la vue de l'âme ne s'opère point par le même mécanisme que la vue corporelle, et qu'ainsi il est des effets dont nous ne saurions nous rendre compte ; puis il faut en outre remarquer que nos couleurs sont produites par la réfraction de notre lumière ; or, les propriétés du périsprit étant différentes de celles de nos fluides ambients, il est probable que la réfraction n'y produit pas les mêmes effets ; que les couleurs n'ont pas pour l'Esprit la même cause que pour l'incarné ; elle pouvait donc, par la pensée, voir rose ce qui nous paraît bleu. On sait que le phénomène de la substitution des couleurs, est assez fréquent dans la vue ordinaire. Le fait principal est celui de la vue bien constatée sans le concours des organes de la vision. Ce fait, comme on le voit, n'implique point l'action médianimique, mais n'exclut pas non plus, dans certains cas, l'assistance d'un Esprit étranger. Cette jeune fille pouvait donc être ou n'être pas médium, ce qu'une étude plus attentive aurait pu révéler.

Une personne aveugle jouissant de cette faculté était un sujet précieux d'observation ; mais pour cela il aurait fallu connaître à fond la théorie de l'âme, celle du périsprit, et par conséquent le somnambulisme et le Spiritisme. A cette époque on ne connaissait point ces choses-là ; aujourd'hui même ce n'est pas dans les milieux où on les regarde comme diaboliques qu'on pouvait la livrer à ces études. Ce n'est pas non plus dans ceux où l'on nie l'existence de l'âme qu'on peut le faire. Un jour viendra sans doute où l'on reconnaîtra qu'il existe une physique spirituelle, comme on commence à reconnaître l'existence de la médecine spirituelle.

Variétés

Une tentation

Nous connaissons personnellement une dame médium douée d'une remarquable faculté typtologique : elle obtient facilement, et, ce qui est fort rare, presque constamment, des choses de précision, comme noms de lieux et de personnes en diverses langues, dates et faits particuliers, en présence desquels l'incredulité a plus d'une fois été confondue. Cette dame, toute dévouée à la cause du Spiritisme, consacre tout le temps dont elle peut disposer à l'exercice de sa faculté dans un but de propagande, et cela avec un désintéressement d'autant plus louable que sa position de fortune touche de plus près à la médiocrité. Comme le Spiritisme est pour elle une chose sérieuse, elle procède toujours par une prière dite avec le plus grand recueillement pour appeler le concours des bons Esprits, prier Dieu d'écartier les mauvais, et termine ainsi : « Si j'étais tentée d'abuser en quoi que ce soit de la faculté qu'il a plu à Dieu de m'accorder, je le prie de me la retirer, plutôt que de permettre qu'elle soit détournée de son but providentiel. »

Un jour un riche étranger, - c'est de lui-même que nous tenons le fait, - vint trouver cette dame pour la prier de lui donner une communication. Il n'avait pas la plus petite notion du Spiritisme, et encore moins de croyance. Il lui dit, en déposant son portefeuille sur la table : « Madame, voilà dix mille francs que je vous donne si vous me dites le nom de la personne à laquelle je pense. » Cela suffit pour montrer où il en était de la connaissance de la doctrine. Cette dame lui fit à ce sujet les observations que tout vrai Spirite ferait en pareil cas. Néanmoins, elle essaya et n'obtint absolument rien. Or, aussitôt après le départ de ce monsieur, elle eut, pour d'autres personnes, des

communications bien autrement difficiles et compliquées que ce qu'il lui avait demandé.

Ce fait devait être pour ce monsieur, ainsi que nous le lui avons dit, une preuve de la sincérité et de la bonne foi du médium, car les charlatans ont toujours des ressources à leur disposition quand il s'agit de gagner de l'argent. Mais il en ressort plusieurs enseignements d'une bien autre gravité. Les Esprits ont voulu lui prouver que ce n'est pas avec de l'argent qu'on les fait parler quand ils ne le veulent pas ; ils ont prouvé en outre que, s'ils n'avaient pas répondu à sa demande, ce n'était pas impuissance de leur part, puisqu'après ils ont dit des choses plus difficiles à des personnes qui n'offraient rien. La leçon était plus grande encore pour le médium ; c'était lui démontrer son impuissance absolue en dehors de leur concours, et lui enseigner l'humilité ; car, si les Esprits eussent été à ses ordres, s'il avait suffi de sa volonté pour les faire parler, c'était le cas ou jamais d'exercer son pouvoir.

C'est là une preuve manifeste à l'appui de ce que nous avons dit dans le numéro de la Revue de février dernier, à propos de M. Home, sur l'impossibilité où sont les médiums de compter sur une faculté qui peut leur faire défaut au moment où elle leur serait nécessaire. Celui qui possède un talent et qui l'exploite est toujours certain de l'avoir à sa disposition, parce qu'il est inhérent à sa personne ; mais la médianimité n'est pas un talent ; elle n'existe que par le concours de tiers ; si ces tiers refusent, il n'y a plus de médianimité. L'aptitude peut subsister, mais l'exercice en est annulé. Un médium sans l'assistance des Esprits est comme un violoniste sans violon.

Le monsieur en question s'est étonné que, venant pour se convaincre, les Esprits ne s'y fussent pas prêtés. A cela nous lui avons répondu que, s'il peut être convaincu, il le sera par d'autres moyens qui ne lui coûteront rien. Les Esprits n'ont pas voulu qu'il pût dire l'avoir été à prix d'argent, car si l'argent était nécessaire pour se convaincre, comment feraient ceux qui ne peuvent pas payer ? C'est pour que la croyance puisse pénétrer dans les plus humbles réduits que la médianimité n'est point un privilège ; elle se trouve partout, afin que tous, pauvres comme riches, puissent avoir la consolation de communiquer avec leurs parents et amis d'outre-tombe. Les Esprits n'ont pas voulu qu'il fût convaincu de cette manière, parce que l'éclat qu'il y eût donné aurait faussé sa propre opinion et celle de ses amis sur le caractère essentiellement moral et religieux du Spiritisme. Ils ne l'ont pas voulu dans l'intérêt du médium et des médiums en général, dont ce résultat aurait surexcité la cupidité, car il se serait dit que, si l'on avait réussi en cette circonstance, on le pouvait également dans d'autres. Ce n'est pas la première fois que des offres semblables ont été faites, que des primes ont été offertes, mais toujours sans succès, attendu que les Esprits ne se mettent pas au concours et ne se donnent pas au plus offrant.

Si cette dame eût réussi, aurait-elle accepté ou refusé ? Nous l'ignorons, car dix mille francs sont bien séduisants, surtout dans certaines positions. Dans tous les cas, la tentation eût été grande ; et qui sait si un refus n'eût pas été suivi d'un regret qui en eût atténué le mérite ? Remarquons que, dans sa prière, elle demande à Dieu de lui retirer sa faculté plutôt que de permettre qu'elle soit tentée de la détourner de son but providentiel ; eh bien ! sa prière a été exaucée ; sa médianimité lui a été retirée pour ce fait spécial, afin de lui épargner le danger de la tentation, et toutes les conséquences fâcheuses qui en auraient été la suite, pour elle-même d'abord, et aussi par le mauvais effet que cela eût produit.

Mais ce n'est pas seulement contre la cupidité que les médiums doivent se tenir en garde ; comme il y en a dans tous les rangs de la société, la plupart sont au-dessus de cette tentation ; mais il est un danger bien autrement grand, parce que tous y sont exposés, c'est l'orgueil, qui en perd un si grand nombre ; c'est contre cet écueil que les plus belles facultés viennent trop souvent se briser. Le désintéressement matériel est sans profit s'il n'est accompagné du désintéressement moral le plus complet. Humilité, dévouement, désintéressement et abnégation sont les qualités du médium aimé des bons Esprits.

Manifestations de Poitiers

Les faits dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, et sur lesquels nous avions suspendu notre jugement, paraissent être définitivement acquis aux phénomènes spirites. Un examen attentif des circonstances de détail ne permet pas de les confondre avec les actes de la malveillance ou de l'espèglerie. Il nous paraît difficile que des malintentionnés puissent échapper à l'activité de la surveillance exercée par l'autorité, et puissent surtout agir dans le moment même où ils sont épiés, sous les yeux de ceux qui les cherchent, et qui certes ne manquent pas de bonne volonté pour les découvrir.

Des exorcismes avaient été faits, mais après quelques jours de suspension, les bruits ont recommencé avec un autre caractère. Voici ce qu'en dit le Journal de la Vienne dans ses numéros des 17 et 18 février :

« On se rappelle qu'au mois de janvier dernier les Esprits frappeurs, faisant leur solennelle apparition à Poitiers, étaient venus assiéger, rue Saint-Paul, la maison située près de l'ancienne église désignée sous ce vocable ; mais leur séjour parmi nous n'avait été que de courte durée, et l'on était en droit de croire que tout était fini, quand, avant-hier, les bruits qui avaient si fort agité la population se sont reproduits avec une nouvelle intensité.

Les diables noirs sont donc revenus dans la maison de mademoiselle d'O... ; seulement ce ne sont plus des Esprits frappeurs, mais des Esprits tireurs, procédant par voie de détonations formidables. Nous célébrerons leur fête le jour de la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs. Toujours est-il qu'ils s'en donnent à cœur joie, que les processions de curieux recommencent, et que la police interroge tous les échos pour se guider à travers les brouillards de l'autre monde.

Il faut espérer cependant que cette fois on découvrira les auteurs de ces mystifications de mauvais goût, et que la justice saura bien prouver aux exploiteurs de la crédulité humaine que les meilleurs Esprits ne sont pas ceux qui font le plus de bruit, mais ceux qui savent se taire ou ne parlent qu'à propos.

A. Piogéard.

Nous en revenons toujours à la rue Saint-Paul, sans pouvoir pénétrer le mystère infernal.

Quand nous interrogeons une personne qui se promène d'un air préoccupé devant la maison de mademoiselle d'O..., elle nous répond invariablement : « Pour ma part, je n'ai rien entendu, mais un tel m'a dit que les détonations étaient très fortes. » Ce qui ne laisse pas d'être très embarrassant pour la solution du problème.

Il est certain cependant que les Esprits possèdent quelques pièces d'artillerie et même d'assez fort calibre, car les bruits qui en résultent ont une certaine violence, et ressemblent, dit-on, à ceux que produiraient de petites bombes.

Mais d'où viennent-ils ? Impossible jusqu'à ce jour de déterminer leur direction. Ils ne proviennent pas du sous-sol, attendu que des coups de pistolet tirés dans les caves ne s'entendent pas au premier. C'est donc dans les régions supérieures qu'il faut s'efforcer de les saisir, et cependant tous les procédés indiqués par la science ou l'expérience pour atteindre ce résultat sont demeurés impuissants.

Il faudrait alors en conclure que les Esprits peuvent impunément tirer leur poudre aux moineaux et troubler le repos des citoyens sans qu'il soit possible de les atteindre ? Cette solution serait trop rigoureuse ; on peut, en effet, par certains procédés, ou en vertu de quelques accidents de terrain, produire des effets qui surprennent au premier abord, mais dont on s'étonne plus tard de n'avoir point compris le mécanisme élémentaire. Ce sont toujours les choses les plus simples qui échappent à l'appréciation de l'homme.

Il est donc fortement à croire que, si ces tirailleurs de l'autre monde ont en ce moment les rieurs de

leur côté, ils sont loin d'être insaisissables. Les mystificateurs peuvent en être persuadés ; les mystifiés auront leur tour.

A. Piogéard. »

M. Piogéard nous semble singulièrement se débattre contre l'évidence. On dirait qu'à son insu un doute se glisse dans sa pensée ; qu'il redoute une solution contraire à ses idées ; en un mot, il nous fait l'effet de ces gens qui, en recevant l'avis d'une mauvaise nouvelle, s'écrient : « Non, cela n'est pas ; cela ne se peut pas ; je ne veux pas y croire ! » et qui se bouchent les yeux pour ne pas voir, afin de pouvoir affirmer qu'ils n'ont rien vu. Par l'un des paragraphes ci-dessus il paraît jeter des doutes sur la réalité même des bruits, puisque, selon lui, tous ceux que l'on interroge disent n'avoir rien entendu. Si personne n'avait rien entendu, nous ne comprendrions pas pourquoi tant de rumeur ; il n'y aurait alors pas plus de malveillants que d'Esprits.

Dans un troisième article non signé, et que le journal annonce devoir être le dernier, il donne enfin la solution de ce problème. Si les intéressés ne la trouvent pas concluante, ce sera leur faute et non la sienne.

« Nous recevons depuis quelque temps par chaque courrier des lettres, soit de nos abonnés, soit de personnes étrangères au département, dans lesquelles on nous prie de donner des renseignements plus circonstanciés sur les scènes dont la maison d'O... est le théâtre. Nous avons dit tout ce que nous savons ; nous avons répété dans notre feuille tout ce qui se raconte à Poitiers sur ce sujet. Puisque nos explications n'ont pas paru complètes, voici, pour la dernière fois, notre réponse aux questions qui nous sont adressées :

Il est parfaitement vrai que des bruits singuliers se font entendre chaque soir, de six heures à minuit, rue Saint-Paul, dans la maison d'O... Ces bruits ressemblent à ceux qui seraient produits par les décharges successives d'un fusil à deux coups ; ils ébranlent les portes, les fenêtres et les cloisons. On n'aperçoit ni lumière ni fumée ; aucune odeur ne se fait sentir. Les faits ont été constatés par les personnes les plus dignes de foi de notre ville, par des procès-verbaux de la police et de la gendarmerie, à la requête de la famille de M. le comte d'O...

Il existe à Poitiers une association de Spiritistes ; mais, malgré l'opinion de M. D..., qui nous écrit de Marseille, il n'est venu à la pensée d'aucun de nos concitoyens, trop spirituels pour cela, que les Spiritistes fussent pour quoi que ce soit dans l'apparition des phénomènes. M. H., d'Orange, croit à des causes physiques, à des gaz se dégageant d'un ancien cimetière sur lequel aurait été construite la maison d'O... La maison d'O... est bâtie sur le roc, et il n'existe aucun souterrain y aboutissant.

Nous pensons, pour notre compte, que les faits étranges et inexpliqués encore qui depuis plus d'un mois troublent le repos d'une famille honorable ne resteront pas toujours à l'état de mystère. Nous croyons à une supercherie fort habile, et nous espérons voir bientôt les revenants de la rue Saint-Paul revenir en police correctionnelle. »

La jeune obsédée de Marmande

Suite.

Nous avons rapporté, dans le précédent numéro (page 46), la remarquable guérison obtenue au moyen de la prière, par les Spiritistes de Marmande, d'une jeune fille obsédée de cette ville. Une lettre postérieure confirme le résultat de cette cure, aujourd'hui complète. La figure de l'enfant, altérée par huit mois de torture, a repris sa fraîcheur, son embonpoint et sa sérénité.

A quelque opinion qu'on appartienne, quelque idée que l'on ait sur le Spiritisme, toute personne animée d'un sincère amour du prochain a dû se réjouir de voir la tranquillité rentrée dans cette

famille, et le contentement succéder à l'affliction. Il est regrettable que M. le curé de la paroisse n'ait pas cru devoir s'associer à ce sentiment, et que cette circonstance lui ait fourni le texte d'un discours peu évangélique dans un de ses prêches. Ses paroles, ayant été dites en public, sont du domaine de la publicité. S'il se fût borné à une critique loyale de la doctrine à son point de vue, nous n'en parlerions pas, mais nous croyons devoir relever les attaques qu'il a dirigées contre les personnes les plus respectables, en les traitant de saltimbanques, à propos du fait ci-dessus.

« Ainsi, a-t-il dit, le premier décrotteur venu pourra donc, s'il est médium, évoquer le membre d'une famille honorable, alors que nul dans cette famille ne pourra le faire ? Ne croyez pas à ces absurdités, mes frères ; c'est de la jonglerie, c'est de la bêtise. Au fait, qui voyez-vous dans ces réunions ? Des charpentiers, des menuisiers, des charrons, que sais-je encore ?... Quelques personnes m'ont demandé si j'avais contribué à la guérison de l'enfant. « Non, leur ai-je répondu ; je n'y suis pour rien ; je ne suis pas médecin. »

« Je ne vois là, disait-il aux parents, qu'une affection organique du ressort de la médecine ; » ajoutant que, s'il avait cru que des prières pussent opérer quelque soulagement, il en aurait fait depuis longtemps.

Si M. le curé ne croit pas à l'efficacité de la prière en pareil cas, il a bien fait de n'en pas dire ; d'où il faut conclure qu'en homme consciencieux, si les parents fussent venus lui demander des messes pour la guérison de leur enfant, il en aurait refusé le prix, car, s'il l'eût accepté, il aurait fait payer une chose qu'il regardait comme sans valeur. Les Spirites croient à l'efficacité des prières pour les maladies et les obsessions ; ils ont prié, ils ont guéri, et ils n'ont rien demandé ; bien plus, si les parents eussent été dans le besoin, ils auraient donné. « Ce sont, dit-il, des charlatans et des jongleurs. » Depuis quand a-t-il vu les charlatans faire leur métier pour rien ? Ont-ils fait porter à la malade des amulettes ? Ont-ils fait des signes cabalistiques ? Ont-ils prononcé des paroles sacramentelles en y attachant une vertu efficace ? Non, car le Spiritisme condamne toute pratique superstitieuse ; ils ont prié avec ferveur, en communion de pensées ; ces prières étaient-elles de la jonglerie ? Apparemment non ; puisqu'elles ont réussi, c'est qu'elles ont été écoutées.

Que M. le curé traite le Spiritisme et les évocations d'absurdités et de bêtises, il en est le maître, si telle est son opinion, et nul n'a rien à lui dire. Mais lorsque, pour dénigrer les réunions spirites, il dit qu'on n'y voit que des charpentiers, des menuisiers, des charrons, etc., n'est-ce pas présenter ces professions comme dégradantes, et ceux qui les exercent comme des gens avilis ? Vous oubliez donc, monsieur le curé, que Jésus était charpentier, et que ses apôtres étaient tous de pauvres artisans ou des pêcheurs. Est-il évangélique de jeter du haut de la chaire le dédain sur la classe des travailleurs que Jésus a voulu honorer en naissant parmi eux ? Avez-vous compris la portée de vos paroles quand vous avez dit : « Le premier décrotteur venu pourra donc évoquer le membre d'une famille honorable ? » Vous le méprisez donc bien, ce pauvre décrotteur, quand il nettoie vos souliers ? Hé quoi ! parce que sa position est humble, vous ne le trouvez pas digne d'évoquer l'âme d'un noble personnage ? Vous craignez donc que cette âme ne soit souillée quand, pour elle, s'étendent vers le ciel des mains noircies par le travail ? Croyez-vous donc que Dieu fait une différence entre l'âme du riche et celle du pauvre ? Jésus n'a-t-il pas dit : Aimez votre prochain comme vous-même ? Or, aimer son prochain comme soi-même, c'est ne faire aucune différence entre soi-même et le prochain ; c'est la consécration du principe : Tous les hommes sont frères, parce qu'ils sont enfants de Dieu. Dieu reçoit-il avec plus de distinction l'âme du grand que celle du petit ? celle de l'homme à qui vous faites un pompeux service, largement payé, que celle du malheureux à qui vous n'octroyez que les plus courtes prières ? Vous parlez au point de vue exclusivement mondain, et vous oubliez que Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; là, les distinctions de la terre n'existent plus ; là, les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ? » Quand il a dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, » cela

signifie-t-il qu'il y en a une pour le riche et une pour le prolétaire ? une pour le maître et une pour le serviteur ? Non ; mais qu'il y en a une pour l'humble et une autre pour l'orgueilleux, car il a dit : « Que celui qui voudra être le premier dans le ciel soit le serviteur de ses frères sur la terre. » Est-ce donc à ceux qu'il vous plaît d'appeler profanes de vous rappeler à l'Évangile ?

Monsieur le curé, en toutes circonstances de telles paroles seraient peu charitables, surtout dans le temple du Seigneur, où ne devraient être prêchées que des paroles de paix et d'union entre tous les membres de la grande famille ; dans l'état actuel de la société, c'est une maladresse, car c'est semer des ferment d'antagonisme. Que vous ayez tenu un tel langage à une époque où les serfs, habitués à plier sous le joug, se croyaient d'une race inférieure, parce qu'on le leur avait dit, on le concevrait ; mais dans la France d'aujourd'hui, où tout honnête homme a le droit de lever la tête, qu'il soit plébéien ou patricien c'est un anachronisme.

Si, comme il est probable, il y avait dans l'auditoire des charpentiers, des menuisiers, des charrons et des décrotteurs, ils ont dû être médiocrement touchés de ce discours ; quant aux Spirites, nous savons qu'ils ont prié Dieu de pardonner à l'orateur ses imprudentes paroles, qu'ils ont eux-mêmes pardonné à celui qui leur disait : Racca ; c'est le conseil que nous donnons à tous nos frères.

Extrait du mandement de Mgr l'évêque de Strasbourg.

Nous citons purement et simplement le passage de ce mandement concernant le Spiritisme, sans commentaires et sans réflexions. En donnant son opinion sur ce sujet, au point de vue théologique, monseigneur est dans son droit, et dès lors qu'il ne s'attaque qu'à la chose et non aux personnes, il n'y a rien à dire ; il n'y aurait qu'à discuter sa théorie, or, c'est ce qui a été fait tant de fois, qu'il est superflu de se répéter, d'autant plus que nous n'y trouvons aucun argument nouveau. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, afin que tous puissent en prendre connaissance et en faire leur profit selon qu'ils le jugeront à propos.

« Le démon se cache sous toutes les formes possibles, pour éterniser sa conspiration contre Dieu et les hommes, pour continuer son œuvre de séduction. Au paradis, il s'est déguisé sous la forme du serpent ; s'il le faut, ou si cela peut contribuer à la réalisation de ses projets, il se transforme en ange de lumière, comme le prouvent mille exemples consignés dans l'histoire.

A une époque plus récente, le démon a même retiré de l'arsenal de l'enfer des armes usées par l'âge et couvertes de rouille dont il s'était servi aux temps les plus reculés, mais particulièrement au deuxième et troisième siècle, pour combattre le christianisme. Les tables tournantes, les Esprits frappeurs, les évocations, etc., sont autant d'artifices, et Dieu les permet pour le châtiment des hommes impies, curieux et légers. Si les mauvais génies, comme l'assurent les saintes Écritures, remplissent l'air, s'ils s'unissent aux hommes dans leurs corps et dans leurs âmes (voyez le livre de Job et maints autres passages de l'Écriture), s'ils peuvent faire parler du bois, une pierre, un serpent, des chèvres, une ânesse ; si, près du lac de Génésareth, ils reçoivent, sur leur propre demande, la permission d'entrer dans des animaux immondes, il leur est aussi possible de parler par le moyen des tables, d'écrire avec les pieds d'une table ou d'une chaise, d'adopter le langage et d'imiter la voix des morts ou des absents, de raconter des choses qui nous sont inconnues ou qui nous paraissent impossibles, mais qu'en leur qualité d'Esprits ils peuvent voir et entendre. Toutefois, malheur aux hommes insensés, oisifs, imprévoyants et criminellement indiscrets qui cherchent leur passe-temps dans des jongleries diaboliques, qui ne craignent point de recourir à des moyens superstitieux et défendus pour arriver à la connaissance de l'avenir et d'autres mystères que le démon ignore ou ne connaît qu'imparfaitement ! Qui aime le péril périra dans le péril ; qui joue avec les serpents venimeux n'échappera pas à leur dard meurtrier ; qui se précipite dans les flammes sera réduit en cendres ; qui recherche la société des menteurs et des fourbes deviendra nécessairement leur victime. C'est là un commerce avec les mauvais anges, auquel les prophètes de l'Ancien Testament

donnent un nom qu'on ne porte pas volontiers dans une chaire chrétienne. Quand ces évocations ont lieu, le malin Esprit pourra bien dire d'abord l'une ou l'autre vérité, et parler selon les désirs des curieux, afin de gagner leur confiance. Mais les personnes impatientes de pénétrer des mystères sont-elles séduites, éblouies, alors se rapproche de leurs lèvres la coupe empoisonnée ; on les rassasie de toutes sortes de mensonges et d'impiétés, on les dépouille de tous les principes chrétiens, de tous les pieux sentiments. Heureux celui qui s'aperçoit à temps qu'il est tombé entre des mains diaboliques et qui peut, avec le secours de Dieu, repousser les liens dont il allait être chargé !... »

Tant que nos antagonistes resteront sur le terrain de la discussion théologique, nous invitons ceux de nos frères qui veulent bien écouter nos avis, à s'abstenir de toute récrimination, car la liberté d'opinion doit être pour eux comme pour nous. Le Spiritisme ne s'impose pas, il s'accepte ; il donne ses raisons et ne trouve pas mauvais qu'on les combatte, pourvu que ce soit avec des armes loyales, et s'en remet au bon sens public pour prononcer. S'il repose sur la vérité, il triomphera quand même ; si ses arguments sont faux, la violence ne les rendra pas meilleurs. Le Spiritisme ne veut pas être cru sur parole ; il veut le libre examen ; sa propagande se fait en disant : Voyez le pour et le contre ; jugez ce qui satisfait le mieux votre jugement, ce qui répond le mieux à vos espérances et à vos aspirations, ce qui touche le plus votre cœur, et décidez-vous en connaissance de cause.

En blâmant, chez nos adversaires, l'inconvenance des paroles et les personnalités, les Spirites ne doivent pas encourir le même reproche ; la modération a fait leur force ; nous les adjurons de ne s'en point départir. Au nom des principes du Spiritisme, et dans l'intérêt de la cause, nous déclinons toute solidarité avec toute polémique agressive et inconvenante de quelque part qu'elle vienne.

A côté de quelques faits regrettables, comme celui de Marmande, nous en pourrions citer bon nombre d'un tout autre caractère, si nous ne craignions d'attirer des désagréments à leurs auteurs, c'est pourquoi nous ne le faisons qu'avec la plus grande réserve.

Une dame que nous connaissons personnellement, bon médium, fervente Spirite ainsi que son mari, était, il y a six mois, à l'article de la mort ; elle puisait dans sa croyance et dans sa foi en l'avenir une consolante résignation à ce moment suprême, qu'elle voyait approcher sans effroi. Sur sa demande, le curé de la paroisse, respectable vieillard, vint pour l'administrer. Vous savez, lui dit-elle, que nous sommes Spirites ; me donnerez-vous, malgré cela, les sacrements de l'Église ? - Pourquoi pas ? répondit le bon curé ; cette croyance vous console ; elle vous rend tous les deux pieux et charitables ; je ne vois point de mal à cela. Je connais le Livre des Esprits ; je ne vous dirai pas qu'il m'a convaincu sur tous les points, mais il contient la morale que tout chrétien doit suivre, et je ne vous blâme pas de le lire ; seulement, s'il y a de bons Esprits, il y en a aussi de mauvais ; c'est contre ceux-là qu'il faut vous tenir en garde ; ce sont ceux-là qu'il faut vous attacher à distinguer. D'ailleurs, voyez-vous, mon enfant, la vraie religion consiste dans la prière du cœur et dans la pratique des bonnes œuvres ; vous avez foi en Dieu, vous priez avec ferveur, vous assistez votre prochain autant que vous le pouvez, je puis donc vous donner l'absolution. »

Une reine médium

Nous n'aurions pas pris l'initiative du fait suivant, mais nous n'avons aucun motif de nous abstenir, puisqu'il est reproduit dans plusieurs journaux, entre autres l'Opinion nationale et le Siècle du 22 février 1864, d'après le Bulletin diplomatique.

« Une lettre émanant d'une personne bien informée révèle que, récemment, dans un conseil privé, où était agitée la question danoise, la reine (Victoria) déclara qu'elle ne ferait rien sans consulter le prince Albert ; et en effet, après s'être retirée quelque temps dans son cabinet, elle revint en disant : que le prince se prononçait contre la guerre. Ce fait et d'autres semblables ont transpiré et donné

naissance à la pensée qu'il serait opportun d'établir une régence. »

Nous avions donc raison quand nous avons écrit que le Spiritisme a des adeptes jusque sur les marches des trônes ; nous aurions pu dire : jusque sur les trônes. Mais on voit que les souverains eux-mêmes n'échappent pas à la qualification donnée à ceux qui croient aux communications d'outre-tombe. Les Spirites, que l'on traite de fous, doivent se consoler d'être en si bonne compagnie. La contagion est donc bien grande, puisqu'elle monte si haut ! Parmi les princes étrangers nous en savons bon nombre qui ont cette prétendue faiblesse, puisqu'il en est qui font partie de la Société spirite de Paris. Comment veut-on que l'idée ne pénètre pas la société tout entière quand elle part de tous les degrés de l'échelle ?

M. le curé de Marmande peut voir par là qu'il n'y a pas des médiums que parmi les décrotteurs.

Le Journal de Poitiers, qui rapporte le même fait, le fait suivre de cette réflexion :

« Tomber ainsi dans le domaine des Esprits, n'est-ce pas abandonner celui des réalités qui seules ont droit de mener le monde ? »

Nous sommes, jusqu'à un certain point, de l'avis du journal, mais à un autre point de vue. Pour lui les Esprits ne sont pas des réalités, car selon certaines personnes, il n'y a de réalités que dans ce qu'on voit et ce qu'on touche ; or, à ce compte, Dieu ne serait pas une réalité, et cependant qui oserait dire qu'il ne mène pas le monde ? qu'il n'y a pas des événements providentiels pour amener tel résultat déterminé ? Eh bien, les Esprits sont les instruments de sa volonté ; ils inspirent les hommes, les sollicitent à leur insu à faire telle ou telle chose, à agir dans un sens plutôt que dans un autre, et cela dans les grandes résolutions comme dans les circonstances de la vie privée. Sous ce rapport donc, nous ne sommes pas de l'opinion du journal.

Si les Esprits inspirent d'une manière occulte, c'est afin de laisser à l'homme son libre arbitre et la responsabilité de ses actes. S'il reçoit l'inspiration d'un mauvais Esprit, il peut être certain de recevoir en même temps celle d'un bon Esprit, car Dieu ne laisse jamais l'homme sans défense contre les mauvaises suggestions ; c'est à lui de peser et de décider selon sa conscience.

Dans les communications ostensibles par voie médianimique, l'homme ne doit pas davantage faire abnégation de son libre arbitre ; ce serait un tort de régler aveuglément et sans examen tous ses pas et démarches d'après l'avis des Esprits, parce qu'il en est qui peuvent avoir encore les idées et les préjugés de la vie ; il n'y a que les Esprits très supérieurs qui en sont exempts. Les Esprits donnent leur avis, leur opinion ; en cas de doute, on peut discuter avec eux comme on le faisait de leur vivant ; alors on peut peser la force de leurs arguments. Les Esprits vraiment bons ne s'y refusent jamais ; ceux qui repoussent tout examen, qui prescrivent une soumission absolue, prouvent qu'ils comptent peu sur la bonté de leurs raisons pour convaincre, et doivent être tenus pour suspects.

En principe, les Esprits ne viennent pas nous conduire à la lisière ; le but de leurs instructions est de nous rendre meilleurs, de donner la foi à ceux qui ne l'ont pas, et non de nous épargner la peine de penser par nous-mêmes.

Voilà ce que ne savent pas ceux qui critiquent les relations d'outre-tombe ; ils les trouvent absurdes, parce qu'ils les jugent sur l'idée qu'ils s'en font, et non sur la réalité qu'ils ne connaissent pas. Il ne faut pas non plus juger les manifestations sur l'abus ou les fausses applications qu'en peuvent faire quelques personnes, pas plus qu'il ne serait rationnel de juger la religion sur les mauvais prêtres ; or, pour savoir s'il y a bonne ou mauvaise application d'une chose, il faut la connaître, non superficiellement, mais à fond. Si vous allez à un concert pour savoir si la musique est bonne, et si les musiciens l'exécutent bien, il faut avant tout savoir la musique.

Ceci étant posé, peut servir de base pour apprécier le fait dont il s'agit. Blâmerait-on la reine si elle eût dit : « Messieurs, le cas est grave, permettez-moi de me recueillir un instant et de prier Dieu de m'inspirer la résolution que je dois prendre ? » Le prince n'est pas Dieu, c'est vrai ; mais, comme elle est pieuse, il est probable qu'elle aura prié Dieu d'inspirer la réponse du prince, ce qui revient au

même ; elle le fait intervenir comme intermédiaire, en raison de l'affection qu'elle lui porte. Les choses peuvent encore s'être passées d'une autre manière. Si du vivant du prince la reine avait l'habitude de ne rien faire sans son avis, celui-ci étant mort, elle lui demande son opinion comme s'il était vivant, et non parce qu'il est Esprit, car, pour elle, il n'est pas mort ; il est toujours près d'elle, son guide, son conseil officieux ; il n'y a entre elle et lui que le corps de moins ; si le prince vivait, elle aurait fait de même ; il n'y a donc rien de changé dans sa manière d'agir.

Maintenant, la politique du prince-Esprit est-elle bonne ou mauvaise ? c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Ce que nous devions relever, c'est l'opinion de ceux à qui il paraît bizarre, puéril, stupide même qu'une personne dans son bon sens puisse croire à la réalité de quelqu'un qui n'a plus de corps, parce qu'il leur plaît de penser qu'eux-mêmes, lorsqu'ils seront morts, ne seront plus rien du tout. A leurs yeux, la reine n'a pas fait un acte plus sensé que si elle eût dit : « Messieurs, je vais interroger mes cartes, ou un astrologue. »

Si ce fait est sans grande conséquence pour la politique, il n'en est pas de même au point de vue spirite, par le retentissement qu'il a eu. La reine pouvait assurément s'abstenir de dire le motif de son absence et que tel était l'avis du prince. Le dire dans une circonstance aussi solennelle, c'était faire acte en quelque sorte public de croyance aux Esprits et à leurs manifestations, et se reconnaître médium ; or, quand un tel exemple vient d'une tête couronnée, cela peut bien donner le courage de l'opinion à de moins hauts placés.

On ne peut qu'admirer la fécondité des moyens employés par les Esprits pour obliger les incrédules à parler du Spiritisme et en faire pénétrer l'idée dans tous les rangs de la société. Dans cette circonstance, force leur est de critiquer avec ménagement.

Faire-part spirite

Nous avons reçu du Havre un faire-part de décès avec cette souscription :

« Prions, Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux, et les bons Esprits, veuillent bien l'accueillir favorablement. »

La lettre contenait la mention : « Munie des sacrements de l'Église. »

C'est la première fois, à notre connaissance du moins, qu'une semblable profession de foi publique a été faite en pareille circonstance. Il faut savoir gré à la famille du bon exemple qu'elle vient de donner. Peu de personnes, en général, à l'exception des plus proches parents, tiennent compte de l'invitation contenue dans les faire-part de prier pour le défunt. Nous sommes persuadés que tous les Spirites, même étrangers à la famille, qui auront reçu celui-ci, auront regardé comme un devoir d'accomplir le vœu qui y est exprimé. La prière n'est point pour eux une formule banale ; ils savent l'influence qu'elle exerce au moment de la mort sur le dégagement de l'âme.

M. Home à Rome *Conclusion*

L'ordre qui avait été donné à M. Home, par les autorités pontificales, de quitter Rome sous trois jours, avait d'abord été rapporté, ainsi qu'on l'a vu dans notre dernier numéro ; mais on ne commande pas à la peur et l'on s'est ravisé ; le permis de séjour a été définitivement retiré, et M. Home a dû partir instantanément sous prévention de sorcellerie. Il est bon de dire que le fait des coups frappés et de la table soulevée pendant l'interrogatoire, que nous n'avons rapporté que sous forme dubitative, n'en ayant pas la certitude, est exact ; ce devait être un motif de plus de penser que

M. Home amenait avec lui à Rome le diable, qui n'y a jamais pénétré, à ce qu'il paraît. Le voilà donc bien et dûment convaincu, de par le gouvernement romain, d'être un sorcier ; non pas un sorcier pour rire, mais un vrai sorcier, autrement on n'aurait pas pris la chose au sérieux. Nous avons eu sous les yeux le long interrogatoire qu'on lui a fait subir, et cette lecture, par la forme des demandes, nous a involontairement reporté au temps de Jeanne d'Arc ; il n'y a manqué que la conclusion ordinaire à cette époque pour ces sortes d'accusations. Les journaux railleur s'étonnent qu'au dix-neuvième siècle on croie encore aux sorciers ; c'est qu'il est des gens qui dorment du sommeil d'Epiménide depuis quatre siècles ; comment d'ailleurs le peuple n'y croirait-il pas, quand leur existence est attestée par l'autorité qui doit le mieux s'y connaître, puisqu'elle en a tant fait brûler ? Il faut être sceptique comme un journaliste pour ne pas se rendre à une preuve aussi évidente. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'on fasse revivre les sorciers dans les Spirites, eux qui viennent prouver, pièces en mains, qu'il n'y a ni sorciers ni merveilleux, mais seulement des lois naturelles.

Instructions des Esprits

Jacquard et Vaucanson

Nota. - Notre collègue, M. Leymarie, poussé par une force involontaire, s'étant un de ces jours levé plus tôt que d'habitude, se sentit involontairement sollicité à écrire, et il obtint la dissertation spontanée suivante : Une génération d'ouvriers a maudit mon nom ; avaient-ils raison ? avaient-ils tort ? Hélas ! c'est l'avenir qui devait répondre. J'avais une idée fixe, celle de perfectionner, et surtout d'économiser en supprimant quelques mains ; je voulais simplifier le métier à la Vaucanson, qui prenait l'enfant en bas âge pour en faire ce paria singulier, pâle, chétif, à l'air étonné, au langage burlesque, qui formait une population à part de ma ville natale.

Mon Esprit avait une tension continue ; je m'endormais pour trouver au réveil un plan nouveau ; au lieu d'images et de sentiments ma pensée était un rouage, un cylindre, des ressorts, des poulies, des leviers ; dans mes rêves je voyais apparaître mon ange gardien qui mettait en mouvement toutes mes inspirations, toutes les œuvres des mains de l'homme. On l'a dit avec raison : « Les mécaniciens sont les poètes de la matière ; » les plus belles machines sont sorties toutes faites du cerveau d'un ouvrier ; les notions mécaniques qu'il ne possède pas, il les recrée de nouveau ; la patience et l'imagination sont ses seules ressources. C'est, il est vrai, une inspiration des bons Esprits méprisée par les académies ou savants de profession ; mais il n'est pas moins vrai que si Archimède et Vaucanson sont les génies de la mécanique, les Virgiles, si vous voulez, ce n'est que cette patience, jointe à une imagination vive, qui crée toutes les découvertes dont s'honore l'humanité, et cela par qui ? par des moines, des potiers de terre, des cardeurs de laine, des bergers, des matelots, un ouvrier en soie, un forgeron ignorant.

Humble ouvrier, je n'étais pas un génie, mais, comme tant d'autres, un prédestiné appelé à simplifier un métier qui disloquait les membres en abrégant la vie à des milliers d'enfants. J'ai supprimé un supplice physique ; j'ai, tout en servant l'industrie, servi le genre humain.

Il faut admirer la Providence, qui se sert d'un pauvre Jacquard pour transformer un métier qui nourrit des milliers, que dis-je, des millions d'hommes sur la terre ; et c'est un insecte dont le tombeau saline, transforme et nourrit les deux cinquièmes du globe. Dieu n'est-il pas un mécanicien merveilleux ? Il a créé le ver à soie, cet ingénieur artiste dans lequel il fait trouver le plus vaste problème d'économie politique. Quel enseignement pour les orgueilleux et les indifférents ! Question des machines ! terrible question ! Chaque invention arrache l'outil et le pain

à des populations entières ; l'inventeur est donc un ennemi de près, un bienfaiteur à distance ; il décuple la puissance de l'art et de l'industrie ; il multiplie le travail dans l'avenir ; il mérite bien de l'humanité, mais aussi ne cause-t-il pas un mal présent ? Le premier inventeur de la machine à filer a détruit la ressource de bien des gens. Qui filait la matière brute, sinon la mère de famille, la bergère, les vieilles femmes ? Si minime que fût leur salaire, du moins il les habillait, les faisait vivre tant bien que mal.

Semblables aux inventeurs de vérités religieuses, politiques ou morales, les inventeurs de machines révolutionnent la matière ; précurseurs de l'avenir, ils ouvrent violemment leur route à travers les intérêts, foulant sous leurs pieds le passé ; aussi sont-ils, en attendant leur récompense éloignée, maudits par leurs concitoyens. Pauvre humanité ! tu es stupide si tu t'arrêtes, cruelle si tu marches ; tu dois, selon Dieu, ne pas rester stationnaire si tu ne veux perpétuer le mal, mais, pour accomplir le bien, tu es révolutionnaire quand même.

Et c'est pour cela qu'en ce temps de transition Dieu vous dit : Soyez Spirites ; c'est-à-dire profondément imbus d'initiative morale et désintéressée ; c'est-à-dire prêts à tous les sacrifices, afin que votre existence s'accomplisse. Comme le ver à soie, j'ai péniblement rampé, soutenu par les bons Esprits ; comme lui, j'ai filé ma prison, donné tout ce que j'avais ; comme lui, mes contemporains m'ont dédaigné ; mais aussi, comme lui l'Esprit renaît de ses cendres pour vivre vraiment et admirer ce mécanicien des mondes, ce Dieu de lumière et de bonté qui a bien voulu enseigner à ma ville natale cet Esprit de vérité qui la vivifie et la console.

Jacquard.

Cette communication ayant été lue à la société de Paris, dans la séance du 12 février 1864, on évoqua l'Esprit de Jacquard, auquel furent adressées les questions suivantes. Il y fit la réponse ci-après :

(Société Spirite de Paris, 12 février 1864. - Médium, M. Leymarie.)

Demande. - Vous avez dû, sans doute, vous communiquer à Lyon, et cependant je ne me souviens pas d'avoir vu des communications de vous ? Comment se fait-il que vous soyez venu donner la dissertation que nous venons de lire à M. Leymarie, à Paris, plutôt que dans un des centres spirites de Lyon ? Pourquoi M. Leymarie a-t-il été, en quelque sorte, contraint de se lever de grand matin pour écrire cette communication ? Enfin, que pensez-vous du Spiritisme à Lyon ?

Réponse. - Il est naturel que je me suis communiqué à Paris aussi bien que dans ma ville natale, car les parents du médium sont Lyonnais, et j'ai particulièrement connu son grand-père, qui m'a rendu un service important dans une circonstance exceptionnelle. Et puis, ce médium m'a été désigné par l'Esprit de son grand-père, qui remplit dans le monde des Esprits une mission identique à la mienne ; et comme cette mission me laisse un peu d'instants libres, j'ai cru ne pas mésuser du sommeil du médium dont le dévouement, comme celui de tant d'autres, est acquis à la cause qu'il sert. Je désirais aussi que mes compatriotes eussent de mes nouvelles par la Revue Spirite. Etant toujours auprès d'eux, partageant leurs joies et leurs peines, ne cessant de leur dire : « Aimez-vous et estimez-vous, » je voulais, unissant ma voix à d'autres plus influentes que la mienne, les engager, dans ce temps de chômage et de peines, à se préparer contre les éventualités, contre l'ennemi.

Par Lyon, vous pouvez comprendre ce que peut le Spiritisme interprété avec bon sens. Que sont devenues les violences du passé, ces récriminations injustes, ces soulèvements qui ont ensanglanté la ruche lyonnaise ? Et ces cabarets, jadis témoins de scènes licencieuses, pourquoi se vident-ils aujourd'hui ? C'est que la famille a repris ses droits partout où le Spiritisme a pénétré, partout où son influence bienfaisante s'est fait sentir ; et partout les ouvriers spirites sont revenus à l'espérance, à l'ordre, au travail intelligent, au désir de bien faire, à la volonté de progresser.

En mon temps, c'est mon invention qui, ne rendant plus le tisseur esclave de la machine, a pu

régénérer tout un monde de travailleurs ; et c'est le Spiritisme, à son tour, qui transforme l'esprit de cette population en lui donnant la véritable initiation à la vie ; c'est toute une légion de bons Esprits qui vient dessiller les yeux et ouvrir à l'intelligence, à l'amour, des cœurs jusqu'alors pervertis.

Aujourd'hui, le Spiritisme entre dans une nouvelle phase, car c'est le temps des aspirations généreuses. La bourgeoisie, soumise encore au haut clergé, reste spectatrice du combat pacifique que l'idée nouvelle livre au non possumus du passé ; et tous attendent la fin de la bataille, afin de se ranger du côté des vainqueurs. Aussi, chers compatriotes, écoutez et suivez les conseils d'Allan Kardec : ce sont ceux de vos Esprits protecteurs. C'est par eux que vous écarterez le danger des collisions et même des coalitions. Plus vous serez humbles et sérieux et plus vous serez forts. Les arrogants baisseront pavillon devant la vérité qui les aveuglera ; et c'est alors qu'aura lieu la transformation spirituelle de cette grande cité que nous aimons tous et que chérit particulièrement la Société spirite de Paris, pour sa foi en l'avenir et les bonnes espérances qu'elle a su réaliser.

Jacquard.

Dans la même séance, et pendant que Jacquard écrivait la communication qu'on vient de lire, un autre médium, M. d'Ambel, en obtenait une sur le même sujet, signé de l'Esprit de Vaucanson.

But final de l'homme sur la terre

Autrefois les hommes étaient attelés à la charrue ; ils étaient sacrifiés à des travaux gigantesques, et la construction des remparts de Babylone où plusieurs chars marchaient de front, l'édification des Pyramides et l'installation des Sphinx ont coûté plus que dix sanglantes batailles. Plus tard, les animaux furent asservis concurremment aux hommes et l'on vit, dans la jeune Lutèce, des bœufs accouplés sous le joug traîner le char où se prélassaient les rois fainéants de la seconde race.

Ce préambule a pour objet de montrer à ceux qui nous écoutent, que toutes les questions posées dans ce centre sympathique aux Esprits obtiennent leur solution, soit par l'un, soit par l'autre d'entre nous. Ce cher Jacquard, cette gloire du métier à tisser, cet artisan ingénieur qui est tombé comme un vaillant soldat au champ d'honneur du travail, a traité un côté des questions économiques qui se rattachent au labeur humanitaire. Il m'a quelque peu mis en cause ; en parlant des modifications que j'avais moi-même apportées à l'art du tisseur et du tisserand, il m'a, pour ainsi dire, appelé à jouer ma partie dans ce concerto spirituel. C'est pourquoi, trouvant parmi vous un médium, né comme moi dans la vieille cité des Allobroges, cette reine du Grésivaudan, je m'en empare avec la permission de ses guides habituels et viens compléter pour une partie l'exposé que mon illustre ami de Lyon vous a donné par un autre médium.

Dans sa dissertation, fort remarquable du reste, il exprime encore certaines plaintes qui, sous l'inventeur, font retrouver l'ouvrier jaloux de son gagne-pain et redoutant le chômage homicide ; on sent que le père de famille s'épouvante d'une suspension de travail duquel dépend la vie des siens ; on devine le citoyen qui frémît devant le désastre qui peut atteindre la majorité de ses compatriotes. Ce sentiment est certes des plus honorables, mais dénote un point de vue d'une certaine étroitesse ; je viens traiter la même question que Jacquard, sinon plus largement que lui, du moins à un point de vue plus général ; toutefois je dois constater, pour rendre hommage à qui de droit, que la généreuse conclusion de la communication de mon ami rachète amplement le côté défectueux que je signale.

L'homme n'est point fait pour rester un instrument inintelligent de productions : par ses aptitudes et sa place dans la création, par sa destinée, il est appelé à une autre fonction que celle de machine, à un autre rôle que celui de cheval de manège ; il doit, dans les limites posées par son état d'avancement, arriver à produire de plus en plus intellectuellement et s'émanciper enfin de cet état de servilisme et de rouage inintelligent auquel pendant tant de générations il est resté asservi. L'ouvrier est appelé à devenir ingénieur, et à voir substituer à ses bras laborieux des machines plus

actives, plus infatigables et plus précises que lui ; l'artisan doit devenir artiste et conduire le travail mécanique par un effort de sa pensée et non plus par un effort de ses bras. Là est la preuve irrécusable de cette loi si large du progrès qui régit toutes les humanités.

Maintenant qu'il vous est permis d'entrevoir, par une échappée sur la vie future, la vérité des destinées humaines ; maintenant que vous êtes convaincus que cette existence n'est qu'un des chaînons de votre vie immortelle, je puis bien m'écrier : Qu'importe que cent mille individus succombent lorsqu'une machine a été découverte pour faire le travail de ces cent mille individus ! Pour le philosophe, qui s'élève au-dessus des préjugés et des intérêts terrestres, ce fait prouve tout uniment que l'homme n'était plus dans sa voie quand il se consacrait à ce labeur condamné par la Providence. En effet, c'est dans le champ de son intelligence que l'homme doit désormais faire passer la herse et la charrue qui fécondent ; et c'est par son intelligence seule qu'il pourra, qu'il devra arriver à mieux.

Ne donnez pas, je vous prie, à mes paroles un sens par trop révolutionnaire ; non ! mais laissez-leur le sens large et supérieur que comporte un enseignement spirite qui s'adresse à des intelligences déjà avancées et prêtes à comprendre toute la portée de nos instructions. Il est constant que si, d'aujourd'hui à demain, l'artisan abandonnait le métier qui le fait vivre, sous prétexte que, dans un temps donné, celui-ci sera remplacé par un mécanisme ou toute autre invention, il est constant qu'il suivrait une voie fatale et contraire à toutes les leçons que le Spiritisme a données.

Mais toutes nos réflexions n'ont qu'un but, c'est de démontrer que nul ne doit crier contre un progrès qui substitue à des bras humains les ressorts et les rouages d'une mécanique. Au surplus, il est bon d'ajouter que l'humanité a payé sa large rançon à la misère, et que, l'instruction pénétrant de plus en plus toutes les couches sociales, chaque individu devient de plus en plus apte aux fonctions si intelligemment nommées libérales.

Il est difficile à un Esprit qui se communique pour la première fois à un médium d'exprimer bien nettement sa pensée ; vous excuserez donc le décousu de ma communication, dont voici la conclusion en deux mots : L'homme est un agent spirituel qui doit arriver dans une période non éloignée à assouplir à son service et pour toutes les opérations matérielles la matière elle-même, en lui donnant pour unique moteur l'intelligence qui s'épanouit dans les cerveaux humains.

Vaucanson.

Notices bibliographiques

Annali dello Spiritismo in Italia - Annales du Spiritisme en Italie

Sous ce titre, la société spirite de Turin a commencé une publication mensuelle dont nous avons reçu les deux premiers numéros. Le but éminemment sérieux que se propose cette société, le talent et les lumières des membres qui en font partie, font bien augurer de la direction qui sera donnée à ce nouvel organe de la doctrine ; grâce à lui, et en raison de ce qu'il est écrit dans la langue nationale, le Spiritisme fera son chemin en Italie, où il trouve déjà de si nombreuses sympathies. La société et son journal ont nettement arboré le drapeau de la société de Paris. Le passage suivant, traduit du premier numéro, est une sorte de profession de foi qui indique suffisamment l'esprit qui préside à la rédaction.

« ... Que celui donc qui voudra se livrer à l'étude du Spiritisme commence, avant de tenter les expériences, par lire les ouvrages qui traitent de la matière, et par les étudier attentivement, pour ne pas faire comme le voyageur qui, traversant un pays inconnu, sans guide ni conseils, risque à chaque pas de s'égarer ; et puisque d'autres ont déjà aplani la voie, la raison veut que l'on s'éclaire de leurs études pour apprendre la manière de distinguer les bons Esprits des mauvais, et pour savoir

comment on doit s'y prendre pour se délivrer de ces derniers, pour ne pas être dupe de leurs tromperies, ni victime des maux qui pourraient en résulter.

A cet effet se recommandent comme de la plus haute utilité les ouvrages écrits en français par un infatigable et savant Spirite, M. Allan Kardec, et dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus louer, de la droiture des intentions, de la hauteur de la philosophie ou de la clarté de la diction. Parmi ces ouvrages, les principaux et les premiers à lire sont le Livre des Esprits et le Livre des Médiums. Dans le premier se trouve la théorie philosophique révélée, ainsi que l'affirme l'auteur, par des Esprits supérieurs, et dans le second un traité complet de la pratique du Spiritisme et de la manière d'acquérir, s'il est possible, la faculté médianimique.

Mais ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne sont encore traduits en italien, et quand même ils pourraient, dans leur texte, être abordés par tout le monde, leur étendue serait un obstacle pour beaucoup. L'auteur lui-même a senti cette difficulté ; c'est pourquoi il a résumé la partie la plus essentielle du Livre des Esprits dans un opuscule intitulé : le Spiritisme à sa plus simple expression, lequel a été traduit dans notre langue et publié à Turin. Cette traduction a fait, on peut le dire, le tour de la péninsule entière, et il en a été vendu un très grand nombre d'exemplaires dans toutes les villes d'Italie.

Mais comme l'auteur n'a pas fait un abrégé du Livre des Médiums, et en attendant que le livre complet puisse être traduit en italien, nous avons eu l'idée d'en publier un résumé qui, s'il ne peut se comparer à celui d'Allan Kardec, contient du moins les principaux avertissements qui sont de première nécessité pour ceux qui ont l'intention de s'appliquer à l'étude du Spiritisme pratique ; il suffira, nous l'espérons, pour indiquer la voie qu'il faut suivre pour réussir à se mettre en relation avec les bons Esprits, et à éloigner les Esprits inférieurs et pervers.

Le spiritisme, étudié avec pureté de sentiment, peut devenir la source des plus douces consolations pour tous les hommes de bien et désireux du progrès. »

Un nouveau journal vient de paraître à Bordeaux, sous le titre de : le Sauveur des peuples, journal du Spiritisme, propagateur de l'unité fraternelle. Directeur-gérant, A. Lefraise. Il paraît toutes les semaines. - Ce titre promet beaucoup et impose de grandes obligations, car aujourd'hui il ne suffit plus de l'étiquette. Nous en reparlerons quand nous aurons pu apprécier la matière dont il le justifiera. S'il vient apporter une pierre utile à l'édifice, s'il vient, comme il le dit, unir au lieu de diviser, si la véritable charité de paroles et d'action est son guide envers ses frères en croyance, si sa polémique avec les adversaires de notre doctrine ne s'écarte pas des bornes de la modération et d'une loyale discussion, il sera le bienvenu, et nous serons heureux de l'encourager et de l'appuyer.

Un nouvel ouvrage de M. Allan Kardec, du même volume environ que le Livre des Esprits, est sous presse depuis la fin de décembre ; il devait paraître en février, mais les retards involontaires dans l'impression, et les soins que celle-ci exige, ne l'ont pas permis. Tout nous fait espérer que nous pourrons en annoncer la mise en vente dans le prochain numéro. Il est destiné à remplacer l'ouvrage annoncé sous le titre : Les voix du monde invisible, et dont le plan primitif a été radicalement changé.

Nécrologie

M. P. -F. Mathieu, Ancien pharmacien en chef des armées, membre de plusieurs Sociétés savantes. M. Mathieu, mort le 12 février 1864, était très connu dans le monde spirite parisien, où il fréquentait diverses réunions auxquelles il prenait une part active. Il s'était occupé des phénomènes spirites dès leur origine ; nous l'avons connu à l'époque où nous faisions nos premiers travaux

préliminaires. La nature de son esprit le portait au doute, et longtemps après avoir expérimenté lui-même à l'aide de la planchette, il se refusait à y reconnaître l'action des Esprits. Depuis, ses idées s'étaient modifiées, et même, dans les derniers temps, il ne se montrait plus aussi radicalement contraire à la réincarnation. M. Mathieu n'admettait que difficilement et à la longue ce qui n'était pas dans ses idées ; mais ce n'était point un adversaire systématique, et, bien qu'il ne partageât pas entièrement les doctrines du Livre des Esprits, nous devons lui rendre cette justice que, dans sa polémique, il ne s'est jamais écarté des bornes d'une parfaite convenance. Sa douceur et l'honorabilité de son caractère l'ont fait estimer et regretter de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort au moment où il venait de mettre la dernière main à un important ouvrage sur les convulsionnaires, que MM. Didier et Ce viennent d'éditer.

Allan Kardec.

Avril 1864

Bibliographie

En vente : imitation de l'Evangile Selon le Spiritisme⁴. Contenant : l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le Spiritisme, et leur application aux diverses positions de la vie, par Allan Kardec, avec cette épigraphe : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. »

Nous nous abstiens de toute réflexion sur cet ouvrage, nous bornant à extraire de l'introduction la partie qui en indique le but.

« On peut diviser les matières contenues dans les Évangiles en quatre parties : Les actes ordinaires de la vie du Christ, les miracles, les prédictions, l'enseignement moral. Si les trois premières parties ont été l'objet de controverses, la dernière est demeurée inattaquable. Devant ce code divin, l'incrédulité elle-même s'incline ; c'est le terrain où tous les cultes peuvent se rencontrer, le drapeau sous lequel tous peuvent s'abriter, quelles que soient leurs croyances, car elle n'a jamais fait le sujet des disputes religieuses, toujours et partout soulevées par les questions de dogmes ; en les discutant, d'ailleurs, les sectes y eussent trouvé leur propre condamnation, car la plupart se sont plus attachées à la partie mystique, qu'à la partie morale qui exige la réforme de soi-même. Pour les hommes en particulier, c'est une règle de conduite embrassant toutes les circonstances de la vie privée ou publique, le principe de tous les rapports sociaux fondés sur la plus rigoureuse justice ; c'est enfin, et par-dessus tout, la route infaillible du bonheur à venir, un coin de voile levé sur la vie future. C'est cette partie qui fait l'objet exclusif de cet ouvrage.

Tout le monde admire la morale évangélique ; chacun en proclame la sublimité et la nécessité, mais beaucoup le font de confiance, sur ce qu'ils ont entendu dire, ou sur la foi de quelques maximes devenues proverbiales ; mais peu la connaissent à fond, moins encore la comprennent et savent en déduire les conséquences. La raison en est en grande partie dans la difficulté que présente la lecture de l'Évangile, inintelligible pour le plus grand nombre. La forme allégorique, le mysticisme intentionnel du langage, font que la plupart le lisent par acquit de conscience et par devoir, comme ils lisent les prières sans les comprendre, c'est-à-dire sans fruit. Les préceptes de morale, disséminés ça et là, confondus dans la masse des autres récits, passent inaperçus ; il devient alors impossible d'en saisir l'ensemble, et d'en faire l'objet d'une lecture et d'une méditation séparées.

On a fait, il est vrai, des traités de morale évangélique, mais l'arrangement en style littéraire moderne leur ôte la naïveté primitive qui en fait à la fois le charme et l'authenticité. Il en est de même des maximes détachées, réduites à leur plus simple expression proverbiale ; ce ne sont plus alors que des aphorismes qui perdent une partie de leur valeur et de leur intérêt, par l'absence des accessoires et des circonstances dans lesquelles ils ont été donnés.

Pour obvier à ces inconvénients, nous avons réuni dans cet ouvrage les articles qui peuvent constituer, à proprement parler, un code de morale universelle, sans distinction de culte ; dans les citations nous avons conservé tout ce qui était utile au développement de la pensée, n'élaguant que les choses étrangères au sujet. Nous avons en outre scrupuleusement respecté la traduction originale de Sacy, ainsi que la division par versets. Mais au lieu de nous attacher à un ordre chronologique impossible et sans avantage réel dans un pareil sujet, les maximes ont été groupées et classées méthodiquement selon leur nature, de manière à ce qu'elles se déduisent autant que possible les unes des autres. Le rappel des numéros d'ordre des chapitres et des versets, permet de recourir à la

⁴ Un fort vol. in-12. chez MM. Didier et C^e, 35, quai des Grands-Augustins ; Ledoyen, au Palais-Royal, et au bureau de la *Revue spirite*. Prix : 3fr. 50 c.

classification vulgaire, si on le juge à propos.

Ce n'était là qu'un travail matériel qui, seul, n'eût été que d'une utilité secondaire ; l'essentiel était de le mettre à la portée de tous, par l'explication des passages obscurs, et le développement de toutes les conséquences en vue de l'application aux différentes positions de la vie. C'est ce que nous avons essayé de faire avec l'aide des bons Esprits qui nous assistent.

Beaucoup de points de l'Évangile, de la Bible et des auteurs sacrés en général, ne sont inintelligibles, beaucoup même ne paraissent irrationnels, que faute de la clef pour en comprendre le véritable sens ; cette clef est tout entière dans le Spiritisme, ainsi qu'ont déjà pu s'en convaincre ceux qui l'ont étudié sérieusement, et ainsi qu'on le reconnaîtra mieux encore plus tard. Le Spiritisme se retrouve partout dans l'antiquité et à tous les âges de l'humanité ; partout on en trouve des traces dans les écrits, dans les croyances, et sur les monuments ; c'est pour cela que, s'il ouvre des horizons nouveaux pour l'avenir, il jette une lumière non moins vive sur les mystères du passé. Comme complément de chaque précepte, nous avons ajouté quelques instructions choisies parmi celles qui ont été dictées par les Esprits en divers pays, et par l'entremise de différents médiums. Si ces instructions fussent sorties d'une source unique, elles auraient pu subir une influence personnelle ou celle du milieu, tandis que la diversité d'origines prouve que les Esprits donnent leurs enseignements partout, et qu'il n'y a personne de privilégié sous ce rapport.

Cet ouvrage est à l'usage de tout le monde ; chacun peut y puiser les moyens de conformer sa conduite à la morale du Christ. Les Spirites y trouveront en outre les applications qui les concernent plus spécialement. Grâce aux communications établies désormais d'une manière permanente entre les hommes et le monde invisible, la loi évangélique enseignée à toutes les nations par les Esprits eux-mêmes, ne sera plus une lettre morte, parce que chacun la comprendra, et sera incessamment sollicité de la mettre en pratique, par les conseils de ses guides spirituels. Les instructions des Esprits sont véritablement les voix du ciel qui viennent éclairer les hommes, et les convier à l'imitation de l'Évangile. »

Autorité de la doctrine spirite

Contrôle universel de l'enseignement des Esprits

Nous avons déjà effleuré cette question dans notre dernier numéro, à propos d'un article spécial (de la perfection des êtres créés) ; mais elle est d'une telle gravité, elle a des conséquences tellement importantes pour l'avenir du Spiritisme, que nous avons cru devoir la traiter d'une manière complète.

Si la doctrine spirite était une conception purement humaine, elle n'aurait pour garant que les lumières de celui qui l'aurait conçue ; or, personne ici-bas ne saurait avoir la prétention fondée de posséder à lui seul la vérité absolue. Si les Esprits qui l'ont révélée se fussent manifestés à un seul homme, rien n'en garantirait l'origine, car il faudrait croire sur parole celui qui dirait avoir reçu leur enseignement. En admettant de sa part une parfaite sincérité, tout au plus pourrait-il convaincre les personnes de son entourage ; il pourrait avoir des sectaires, mais il ne parviendrait jamais à rallier tout le monde.

Dieu a voulu que la nouvelle révélation arrivât aux hommes par une voie plus rapide et plus authentique, c'est pourquoi il a chargé les Esprits d'aller la porter d'un pôle à l'autre, en se manifestant partout, sans donner à personne le privilège exclusif d'entendre leur parole. Un homme peut être abusé, peut s'abuser lui-même ; il n'en saurait être ainsi quand des millions d'hommes voient et entendent la même chose ; c'est une garantie pour chacun et pour tous. D'ailleurs on peut faire disparaître un homme, on ne fait pas disparaître des masses ; on peut brûler les livres, mais on

ne peut brûler les Esprits ; or, brûlât-on tous les livres, la source de la doctrine n'en serait pas moins intarissable, par cela même qu'elle n'est pas sur la terre, qu'elle surgit de partout, et que chacun peut y puiser. A défaut des hommes pour la répandre, il y aura toujours les Esprits qui atteignent tout le monde et que personne ne peut atteindre.

Ce sont donc en réalité les Esprits qui font eux-mêmes la propagande, à l'aide des innombrables médiums qu'ils suscitent de tous les côtés. S'ils n'avaient eu qu'un interprète unique, quelque favorisé qu'il fût, le Spiritisme serait à peine connu ; cet interprète lui-même, à quelque classe qu'il appartînt, eût été l'objet de préventions de la part de beaucoup de gens ; toutes les nations ne l'eussent pas accepté, tandis que les Esprits se communiquant partout, à tous les peuples, à toutes les sectes et à tous les partis, sont acceptés par tous ; le Spiritisme n'a pas de nationalité ; il est en dehors de tous les cultes particuliers ; il n'est imposé par aucune classe de la société, puisque chacun peut recevoir des instructions de ses parents et de ses amis d'outre-tombe. Il fallait qu'il en fût ainsi pour qu'il pût appeler tous les hommes à la fraternité ; s'il ne se fût pas placé sur un terrain neutre, il aurait maintenu les dissensions au lieu de les apaiser.

Cette universalité dans l'enseignement des Esprits fait la force du Spiritisme ; là aussi est la cause de sa propagation si rapide. Tandis que la voix d'un seul homme, même avec le secours de l'imprimerie, eût mis des siècles avant de parvenir à l'oreille de tous, voilà que des milliers de voix se font entendre simultanément sur tous les points de la terre pour proclamer les mêmes principes, et les transmettre aux plus ignorants comme aux plus savants, afin que personne ne soit déshérité. C'est un avantage dont n'a joui aucune des doctrines qui ont paru jusqu'à ce jour. Si donc le Spiritisme est une vérité, il ne craint ni le mauvais vouloir des hommes, ni les révolutions morales, ni les bouleversements physiques du globe, parce qu'aucune de ces choses ne peut atteindre les Esprits.

Mais ce n'est pas le seul avantage qui résulte de cette position exceptionnelle ; le Spiritisme y trouve une garantie toute-puissante contre les schismes que pourraient susciter, soit l'ambition de quelques-uns, soit les contradictions de certains Esprits. Ces contradictions sont assurément un écueil, mais qui porte en soi le remède à côté du mal.

On sait que les Esprits, par suite de la différence qui existe dans leurs capacités, sont loin d'être individuellement en possession de toute la vérité ; qu'il n'est pas donné à tous de pénétrer certains mystères ; que leur savoir est proportionné à leur épuration ; que les Esprits vulgaires n'en savent pas plus que les hommes, et moins que certains hommes ; qu'il y a parmi eux, comme parmi ces derniers, des présomptueux et des faux savants qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas ; des systématiques qui prennent leurs idées pour la vérité ; enfin que les Esprits de l'ordre le plus élevé, ceux qui sont complètement dématérialisés, ont seuls dépouillé les idées et les préjugés terrestres ; mais on sait aussi que les Esprits trompeurs ne se font pas scrupule de s'abriter sous des noms d'emprunt, pour faire accepter leurs utopies. Il en résulte que, pour tout ce qui est en dehors de l'enseignement exclusivement moral, les révélations que chacun peut obtenir, ont un caractère individuel sans authenticité ; qu'elles doivent être considérées comme des opinions personnelles de tel ou tel Esprit, et qu'il y aurait imprudence à les accepter et à les promulguer légèrement comme des vérités absolues.

Le premier contrôle est sans contredit celui de la raison, auquel il faut soumettre, sans exception, tout ce qui vient des Esprits ; toute théorie en contradiction manifeste avec le bon sens, avec une logique rigoureuse, et avec les données positives que l'on possède, de quelque nom respectable qu'elle soit signée, doit être rejetée. Mais ce contrôle est incomplet dans beaucoup de cas, par suite de l'insuffisance des lumières de certaines personnes, et de la tendance de beaucoup à prendre leur propre jugement pour unique arbitre de la vérité. En pareil cas, que font les hommes qui n'ont pas en eux-mêmes une confiance absolue ? Ils prennent l'avis du plus grand nombre, et l'opinion de la

majorité est leur guide. Ainsi doit-il en être à l'égard de l'enseignement des Esprits, qui nous en fournissent eux-mêmes les moyens.

La concordance dans l'enseignement des Esprits est donc le meilleur contrôle ; mais il faut encore qu'elle ait lieu dans certaines conditions. La moins sûre de toutes, c'est lorsqu'un médium interroge lui-même plusieurs Esprits sur un point douteux ; il est bien évident que s'il est sous l'empire d'une obsession, et s'il a affaire à un Esprit trompeur, cet Esprit peut lui dire la même chose sous des noms différents. Il n'y a pas non plus une garantie suffisante dans la conformité qu'on peut obtenir par les médiums d'un seul centre, parce qu'ils peuvent subir la même influence. La seule garantie sérieuse est dans la concordance qui existe entre les révélations faites spontanément, par d'entremise d'un grand nombre de médiums étrangers les uns aux autres, et dans diverses contrées. On conçoit qu'il ne s'agit point ici des communications relatives à des intérêts secondaires, mais de ce qui se rattache aux principes mêmes de la doctrine. L'expérience prouve que lorsqu'un principe nouveau doit recevoir sa solution, il est enseigné spontanément sur différents points à la fois, et d'une manière identique, sinon pour la forme, du moins pour le fond. Si donc il plaît à un Esprit de formuler un système excentrique, basé sur ses seules idées et en dehors de la vérité, on peut être certain que ce système restera circonscrit, et tombera devant l'unanimité des instructions données partout ailleurs, ainsi qu'on en a déjà eu plusieurs exemples. C'est cette unanimité qui a fait tomber tous les systèmes partiels éclos à l'origine du Spiritisme, alors que chacun expliquait les phénomènes à sa manière, et avant qu'on ne connût les lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible.

Telle est la base sur laquelle nous nous appuyons quand nous formulons un principe de la doctrine ; ce n'est pas parce qu'il est selon nos idées que nous le donnons comme vrai ; nous ne nous posons nullement en arbitre suprême de la vérité, et nous ne disons à personne : « Croyez telle chose, parce que nous le disons. » Notre opinion n'est à nos propres yeux qu'une opinion personnelle qui peut être juste ou fausse, parce que nous ne sommes pas plus infaillible qu'un autre. Ce n'est pas non plus parce qu'un principe nous est enseigné qu'il est pour nous la vérité, mais parce qu'il a reçu la sanction de la concordance.

Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future du Spiritisme, et annulera toutes les théories contradictoires. C'est là que, dans l'avenir, on cherchera le critérium de la vérité. Ce qui a fait le succès de la doctrine formulée dans le Livre des Esprits et dans le Livre des Médiums, c'est que partout chacun a pu recevoir directement des Esprits la confirmation de ce qu'ils renferment. Si, de toutes parts, les Esprits fussent venus les contredire, ces livres auraient depuis longtemps subi le sort de toutes les conceptions fantastiques. L'appui même de la presse ne les eût pas sauvés du naufrage, tandis que, privés de cet appui, ils n'en ont pas moins fait un chemin rapide, parce qu'ils ont eu celui des Esprits, dont le bon vouloir a compensé, et au delà, le mauvais vouloir des hommes. Ainsi en sera-t-il de toutes les idées émanant des Esprits ou des hommes, qui ne pourraient supporter l'épreuve de ce contrôle, dont personne ne peut contester la puissance.

Supposons donc qu'il plaise à certains Esprits de dicter, sous un titre quelconque, un livre en sens contraire ; supposons même que, dans une intention hostile, et en vue de discréditer la doctrine, la malveillance susciterait des communications apocryphes, quelle influence pourraient avoir ces écrits s'ils sont démentis de tous côtés par les Esprits ? C'est de l'adhésion de ces derniers dont il faudrait s'assurer avant de lancer un système en leur nom. Du système d'un seul à celui de tous, il y a la distance de l'unité à l'infini. Que peuvent même tous les arguments des détracteurs sur l'opinion des masses, quand des millions de voix amies, parties de l'espace, viennent de tous les points du globe, et dans le sein de chaque famille, les battre en brèche ? L'expérience, sous ce rapport, n'a-t-elle pas déjà confirmé la théorie ? Que sont devenues toutes ces publications qui devaient, soi-disant, anéantir le Spiritisme ? Quelle est celle qui en a seulement arrêté la marche ? Jusqu'à ce jour on n'avait pas envisagé la question sous ce point de vue, l'un des plus graves sans contredit ; chacun a

compté sur soi, mais sans compter avec les Esprits.

Il ressort de tout ceci une vérité capitale, c'est que quiconque voudrait se mettre à la traverse du courant d'idées établi et sanctionné, pourrait bien causer une petite perturbation locale et momentanée, mais jamais dominer l'ensemble, même dans le présent, et encore moins dans l'avenir. Il en ressort de plus que les instructions données par les Esprits sur les points de la doctrine non encore élucidés, ne sauraient faire loi, tant qu'elles resteront isolées ; qu'elles ne doivent, par conséquent, être acceptées que sous toutes réserves et à titre de renseignement.

De là la nécessité d'apporter à leur publication la plus grande prudence ; et, dans le cas où l'on croirait devoir les publier, il importe de ne les présenter que comme des opinions individuelles, plus ou moins probables, mais ayant, dans tous les cas, besoin de confirmation. C'est cette confirmation qu'il faut attendre avant de présenter un principe comme vérité absolue, si l'on ne veut être accusé de légèreté ou de crédulité irréfléchie.

Les Esprits supérieurs procèdent dans leurs révélations avec une extrême sagesse ; ils n'abordent les grandes questions de la doctrine que graduellement, à mesure que l'intelligence est apte à comprendre des vérités d'un ordre plus élevé, et que les circonstances sont propices pour l'émission d'une idée nouvelle. C'est pourquoi, dès le commencement, ils n'ont pas tout dit, et n'ont pas encore tout dit aujourd'hui, ne cédant jamais à l'impatience des gens trop pressés qui veulent cueillir les fruits avant leur maturité. Il serait donc superflu de vouloir devancer le temps assigné à chaque chose par la Providence, car alors les Esprits vraiment sérieux refusent positivement leur concours ; mais les Esprits légers, se souciant peu de la vérité, répondent à tout ; c'est pour cette raison que, sur toutes les questions prématuées, il y a toujours des réponses contradictoires.

Les principes ci-dessus ne sont point le fait d'une théorie personnelle, mais la conséquence forcée des conditions dans lesquelles les Esprits se manifestent. Il est bien évident que si un Esprit dit une chose d'un côté, tandis que des millions d'Esprits disent le contraire ailleurs, la présomption de vérité ne peut être pour celui qui est seul ou à peu près de son avis ; or, prétendre avoir seul raison contre tous, serait aussi illogique de la part d'un Esprit que de la part des hommes. Les Esprits vraiment sages, s'ils ne se sentent pas suffisamment éclairés sur une question, ne la tranchent jamais d'une manière absolue ; ils déclarent ne la traiter qu'à leur point de vue, et conseillent eux-mêmes d'en attendre la confirmation.

Quelque grande, belle et juste que soit une idée, il est impossible qu'elle rallie, dès le début, toutes les opinions. Les conflits qui en résultent sont la conséquence inévitable du mouvement qui s'opère ; ils sont même nécessaire pour mieux faire ressortir la vérité, et il est utile qu'ils aient lieu au commencement, pour que les idées fausses soient plus promptement usées. Les Spirites qui en concevraient quelques craintes doivent donc être parfaitement rassurés. Toutes les prétentions isolées tomberont, par la force des choses, devant le grand et puissant critérium du contrôle universel. Ce n'est pas à l'opinion d'un homme qu'on se ralliera, c'est à la voix unanime des Esprits ; ce n'est pas un homme, pas plus nous qu'un autre, qui fondera l'orthodoxie spirite ; ce n'est pas non plus un Esprit venant s'imposer à qui que ce soit : c'est l'universalité des Esprits se communiquant sur toute la terre par l'ordre de Dieu ; là est le caractère essentiel de la doctrine spirite ; là est sa force, là est son autorité. Dieu a voulu que sa loi fût assise sur une base inébranlable, c'est pourquoi il ne l'a pas fait reposer sur la tête fragile d'un seul.

C'est devant ce puissant aréopage, qui ne connaît ni les coteries, ni les rivalités jalouses, ni les sectes, ni les nations, que viendront se briser toutes les oppositions, toutes les ambitions, toutes les prétentions à la suprématie individuelle ; que nous nous briserions nous-même si nous voulions substituer nos propres idées à ses décrets souverains ; c'est lui seul qui tranchera toutes les questions litigieuses, qui fera taire les dissidences, et donnera tort ou raison à qui de droit. Devant cet imposant accord de toutes les voix du ciel, que peut l'opinion d'un homme ou d'un Esprit ? Moins

que la goutte d'eau qui se perd dans l'océan, moins que la voix de l'enfant étouffée par la tempête. L'opinion universelle, voilà donc le juge suprême, celui qui prononce en dernier ressort ; elle se forme de toutes les opinions individuelles ; si l'une d'elles est vraie, elle n'a que son poids relatif dans la balance ; si elle est fausse, elle ne peut l'emporter sur toutes les autres. Dans cet immense concours, les individualités s'effacent, et c'est là un nouvel échec pour l'orgueil humain.

Cet ensemble harmonieux se dessine déjà ; or, ce siècle ne passera pas qu'il ne resplendisse de tout son éclat, de manière à fixer toutes les incertitudes ; car d'ici là des voix puissantes auront reçu mission de se faire entendre pour rallier les hommes sous le même drapeau, dès que le champ sera suffisamment labouré. En attendant, celui qui flotterait entre deux systèmes opposés, peut observer dans quel sens se forme l'opinion générale : c'est l'indice certain du sens dans lequel se prononce la majorité des Esprits sur les divers points où ils se communiquent ; c'est un signe non moins certain de celui des deux systèmes qui l'emportera.

Résumé de la loi des phénomènes spirites

Cette instruction est surtout faite en vue des personnes qui ne possèdent aucune notion du Spiritisme, et auxquelles on veut en donner une idée succincte en peu de mots. Dans les groupes ou réunions spirites, où se trouvent des assistants novices, elle peut utilement servir de préambule aux séances, selon les besoins.

Les personnes étrangères au Spiritisme n'en comprenant ni le but ni les moyens, s'en font presque toujours une idée complètement fausse. Ce qui leur manque surtout, c'est la connaissance du principe, la clef première des phénomènes ; faute de cela, ce qu'elles voient et ce qu'elles entendent est sans profit, et même sans intérêt, pour elles. Il est un fait acquis à l'expérience, c'est que la vue seule ou le récit des phénomènes ne suffit point pour convaincre. Celui même qui est témoin de faits capables de le confondre est plus étonné que convaincu ; plus l'effet lui semble extraordinaire, plus il le suspecte. Une étude préalable sérieuse est le seul moyen d'amener la conviction ; souvent même elle suffit pour changer entièrement le cours des idées. Dans tous les cas, elle est indispensable pour l'intelligence des phénomènes les plus simples. A défaut d'une instruction complète, qui ne peut être donnée en quelques mots, un résumé succinct de la loi qui régit les manifestations suffira pour faire envisager la chose sous son véritable jour par les personnes qui n'y sont point encore initiées. C'est ce premier jalon que nous donnons dans la petite instruction ci-après. Toutefois, une observation préalable est nécessaire.

La propension des incrédules est généralement de suspecter la bonne foi des médiums, et de supposer l'emploi de moyens frauduleux. Outre qu'à l'égard de certaines personnes cette supposition est injurieuse, il faut avant tout se demander quel intérêt elles pourraient avoir à tromper et à jouer ou faire jouer la comédie. La meilleure garantie de sincérité est dans le désintéressement absolu, car là où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme n'a pas de raison d'être.

Quant à la réalité des phénomènes, chacun peut la constater, si l'on se place dans les conditions favorables, et si l'on apporte à l'observation des faits la patience, la persévérence et l'impartialité nécessaires.

1. Le Spiritisme est à la fois une science d'observation et une doctrine philosophique. Comme science pratique, il consiste dans les relations que l'on peut établir avec les Esprits ; comme philosophie, il comprend toutes les conséquences morales qui découlent de ces relations.

2. Les Esprits ne sont point, comme on se le figure souvent, des êtres à part dans la création ; ce sont les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes. Les âmes ou Esprits sont donc une seule et même chose ; d'où il suit que quiconque croit à l'existence de l'âme, croit, par cela

même, à celle des Esprits.

3. On se fait généralement une idée très fausse de l'état des Esprits ; ce ne sont point, comme quelques-uns le croient, des êtres vagues et indéfinis, ni des flammes comme les feux follets, ni des fantômes comme dans les contes de revenants. Ce sont des êtres semblables à nous, ayant un corps comme le nôtre, mais fluidique et invisible dans l'état normal.

4. Lorsque l'âme est unie au corps pendant la vie, elle a une double enveloppe : l'une lourde, grossière et destructible qui est le corps ; l'autre fluidique, légère et indestructible appelée périsprit. Le périsprit est le lien qui unit l'âme et le corps ; c'est par son intermédiaire que l'âme fait agir le corps, et qu'elle perçoit les sensations éprouvées par le corps.

5. La mort n'est que la destruction de la grossière enveloppe ; l'âme abandonne cette enveloppe, comme on quitte un vêtement usé, ou comme le papillon quitte sa chrysalide ; mais elle conserve son corps fluidique ou périsprit.

L'union de l'âme, du périsprit et du corps matériel constitue l'homme ; l'âme et le périsprit séparés du corps constituent l'être appelé Esprit.

6. La mort du corps débarrasse l'Esprit de l'enveloppe qui l'attachait à la terre et le faisait souffrir ; une fois délivré de ce fardeau, il n'a plus que son corps éthéré qui lui permet de parcourir l'espace et de franchir les distances avec la rapidité de la pensée.

7. Le fluide qui compose le périsprit pénètre tous les corps et les traverse comme la lumière traverse les corps transparents ; aucune matière ne lui fait obstacle. C'est pour cela que les Esprits pénètrent partout, dans les endroits le plus hermétiquement clos ; c'est une idée ridicule de croire qu'ils s'introduisent par une petite ouverture, comme le trou d'une serrure ou le tuyau de la cheminée.

8. Les Esprits peuplent l'espace ; ils constituent le monde invisible qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons, et avec lequel nous sommes sans cesse en contact.

9. Les Esprits ont toutes les perceptions qu'ils avaient sur la terre, mais à un plus haut degré, parce que leurs facultés ne sont pas amorties par la matière ; ils ont des sensations qui nous sont inconnues ; ils voient et entendent des choses que nos sens limités ne nous permettent ni de voir ni d'entendre. Pour eux il n'y a point d'obscurité, sauf ceux dont la punition est d'être temporairement dans les ténèbres. Toutes nos pensées se répercutent en eux, et ils y lisent comme dans un livre ouvert ; de sorte que ce que nous pouvions cacher à quelqu'un de son vivant, nous ne le pouvons plus dès qu'il est Esprit.

10. Les Esprits conservent les affections sérieuses qu'ils avaient sur la terre ; ils se plaisent à revenir vers ceux qu'ils ont aimés, surtout lorsqu'ils y sont attirés par la pensée et les sentiments affectueux qu'on leur porte, tandis qu'ils sont indifférents pour ceux qui n'ont pour eux que de l'indifférence.

11. Les Esprits peuvent se manifester de bien des manières différentes : par la vue, par l'audition, par le toucher, par des bruits, le mouvement des corps, l'écriture, le dessin, la musique, etc. Ils se manifestent par l'intermédiaire de personnes douées d'une aptitude spéciale pour chaque genre de manifestation, et que l'on distingue sous le nom de médiums. C'est ainsi qu'on distingue les médiums voyants, parlants, auditifs, sensitifs, à effets physiques, dessinateurs, typteurs, écrivains, etc. Parmi les médiums écrivains il y a des variétés nombreuses, selon la nature des communications qu'ils sont aptes à recevoir.

12. Le périsprit, quoique invisible pour nous dans l'état normal, n'en est pas moins une matière éthérée. L'Esprit peut, dans certains cas, lui faire subir une sorte de modification moléculaire qui le rende visible et même tangible ; c'est ainsi que se produisent les apparitions. Ce phénomène n'est pas plus extraordinaire que celui de la vapeur qui est invisible quand elle est très raréfiée, et qui devient visible quand elle est condensée.

Les Esprits qui se rendent visibles se présentent presque toujours sous les apparences qu'ils avaient de leur vivant, et qui peut les faire reconnaître.

13. C'est à l'aide de son périsprit que l'Esprit agissait sur son corps vivant ; c'est encore avec ce même fluide qu'il se manifeste en agissant sur la matière inerte, qu'il produit les bruits, les mouvements des tables et autres objets qu'il soulève, renverse ou transporte. Ce phénomène n'a rien de surprenant si l'on considère que, parmi nous, les plus puissants moteurs se trouvent dans les fluides les plus raréfiés et même impondérables, comme l'air, la vapeur et l'électricité.

C'est également à l'aide de son périsprit que l'Esprit fait écrire, parler ou dessiner les médiums ; n'ayant pas de corps tangible pour agir ostensiblement quand il veut se manifester, il se sert du corps du médium dont il emprunte les organes qu'il fait agir comme si c'était son propre corps, et cela par l'effluve fluidique qu'il déverse sur lui.

14. C'est par le même moyen que l'Esprit agit sur la table, soit pour la faire mouvoir sans signification déterminée, soit pour lui faire frapper des coups intelligents indiquant les lettres de l'alphabet, pour former des mots et des phrases, phénomène désigné sous le nom de typtologie. La table n'est ici qu'un instrument dont il se sert, comme il le fait du crayon pour écrire ; il lui donne une vitalité momentanée par le fluide dont il la pénètre, mais il ne s'identifie point avec elle. Les personnes qui, dans leur émotion, en voyant se manifester un être qui leur est cher, embrassent la table, font un acte ridicule, car c'est absolument comme si elles embrassaient le bâton dont un ami se sert pour frapper des coups. Il en est de même de celles qui adressent la parole à la table, comme si l'Esprit était enfermé dans le bois, ou comme si le bois était devenu Esprit.

Lorsque des communications ont lieu par ce moyen, il faut se représenter l'Esprit, non dans la table, mais à côté, tel qu'il était de son vivant, et tel qu'on le verrait si, à ce moment, il pouvait se rendre visible. La même chose a lieu dans les communications par l'écriture ; on verrait l'Esprit à côté du médium, dirigeant sa main, ou lui transmettant sa pensée par un courant fluidique.

Lorsque la table se détache du sol et flotte dans l'espace sans point d'appui, l'Esprit ne la soulève pas à force de bras, mais l'enveloppe et la pénètre d'une sorte d'atmosphère fluidique qui neutralise l'effet de la gravitation, comme le fait l'air pour les ballons et les cerfs-volants. Le fluide dont elle est pénétrée lui donne momentanément une légèreté spécifique plus grande. Lorsqu'elle est clouée au sol, elle est dans un cas analogue à celui de la cloche pneumatique sous laquelle on fait le vide. Ce ne sont ici que des comparaisons, pour montrer l'analogie des effets, et non la similitude absolue des causes.

On comprend, d'après cela, qu'il n'est pas plus difficile à l'Esprit d'enlever une personne que d'enlever une table, de transporter un objet d'un endroit à un autre, ou de le lancer quelque part ; ces phénomènes se produisent par la même loi.

Lorsque la table poursuit quelqu'un, ce n'est pas l'Esprit qui court, car il peut rester tranquillement à la même place, mais qui lui donne l'impulsion par un courant fluidique à l'aide duquel il la fait mouvoir à son gré.

Lorsque des coups se font entendre dans la table ou ailleurs, l'Esprit ne frappe ni avec sa main, ni avec un objet quelconque ; il dirige sur le point d'où part le bruit un jet de fluide qui produit l'effet d'un choc électrique. Il modifie le bruit, comme on peut modifier les sons produits par l'air.

15. On peut voir, par ce peu de mots, que les manifestations spirites, de quelque nature qu'elles soient, n'ont rien de surnaturel ni de merveilleux. Ce sont des phénomènes qui se produisent en vertu de la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, loi tout aussi naturelle que celles de l'électricité, de la gravitation, etc. Le Spiritisme est la science qui nous fait connaître cette loi, comme la mécanique nous fait connaître la loi du mouvement, l'optique celle de la lumière. Les manifestations spirites étant dans la nature, se sont produites à toutes les époques ; la loi qui les régit étant connue, nous explique une foule de problèmes regardés comme insolubles ; c'est la clef d'une multitude de phénomènes exploités et amplifiés par la superstition.

16. Le merveilleux étant complètement écarté, ces phénomènes n'ont plus rien qui répugne à la

raison, car ils viennent prendre place à côté des autres phénomènes naturels. Dans les temps d'ignorance, tous les effets dont on ne connaissait pas la cause étaient réputés surnaturels ; les découvertes de la science ont successivement restreint le cercle du merveilleux ; la connaissance de cette nouvelle loi vient le réduire à néant. Ceux donc qui accusent le Spiritisme de ressusciter le merveilleux, prouvent, par cela même, qu'ils parlent d'une chose qu'ils ne connaissent pas.

17. Une idée à peu près générale chez les personnes qui ne connaissent pas le Spiritisme, est de croire que les Esprits, par cela seul qu'ils sont dégagés de la matière, doivent tout savoir et posséder la souveraine sagesse. C'est là une erreur grave. En quittant leur enveloppe corporelle ils ne se dépouillent pas immédiatement de leurs imperfections ; ce n'est qu'à la longue qu'ils s'épurent et s'améliorent.

Les Esprits étant les âmes des hommes, comme il y a des hommes de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de méchanceté, on trouve la même chose chez les Esprits. Il y en a qui ne sont que légers et espègèles, d'autres sont menteurs, fourbes, hypocrites, méchants, vindicatifs ; d'autres, au contraire, possèdent les vertus les plus sublimes et le savoir à un degré inconnu sur la terre. Cette diversité dans la qualité des Esprits est un des points les plus importants à considérer, car elle explique la nature bonne ou mauvaise des communications que l'on reçoit ; c'est à les distinguer qu'il faut surtout s'attacher.

Il en résulte qu'il ne suffit pas de s'adresser à un Esprit quelconque pour avoir une réponse juste à toute question ; car l'Esprit répondra selon ce qu'il sait, et souvent ne donnera que son opinion personnelle, qui peut être juste ou fausse. S'il est sage, il avouera son ignorance sur ce qu'il ne sait pas ; s'il est léger ou menteur, il répondra sur tout sans se soucier de la vérité ; s'il est orgueilleux, il donnera son idée comme une vérité absolue. C'est pour cela que saint Jean l'évangéliste dit : « Ne croyez point à tout Esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu. » L'expérience prouve la sagesse de ce conseil. Il y aurait donc imprudence et légèreté à accepter sans contrôle tout ce qui vient des Esprits.

Les Esprits ne peuvent répondre que sur ce qu'ils savent, et, de plus, sur ce qu'il leur est permis de dire, car il est des choses qu'ils ne doivent pas révéler, parce qu'il n'est pas encore donné aux hommes de tout connaître.

18. On reconnaît la qualité des Esprits à leur langage ; celui des Esprits vraiment bons et supérieurs est toujours digne, noble, logique, exempt de toute trivialité, puérilité ou contradiction ; il respire la sagesse, la bienveillance et la modestie ; il est concis et sans paroles inutiles. Celui des Esprits inférieurs, ignorants ou orgueilleux manque de ces qualités ; le vide des idées y est presque toujours compensé par l'abondance des paroles.

19. Un autre point également essentiel à considérer, c'est que les Esprits sont libres ; ils se communiquent quand ils veulent, à qui il leur convient, et aussi quand ils le peuvent, car ils ont leurs occupations. Ils ne sont aux ordres et au caprice de qui que ce soit, et il n'est donné à personne de les faire venir contre leur gré, ni de leur faire dire ce qu'ils veulent taire ; de sorte que nul ne peut affirmer qu'un Esprit quelconque viendra à son appel à un moment déterminé, ou répondra à telle ou telle question. Dire le contraire, c'est prouver l'ignorance absolue des principes les plus élémentaires du Spiritisme ; le charlatanisme seul a des sources infaillibles.

20. Les Esprits sont attirés par la sympathie, la similitude des goûts et des caractères, l'intention qui fait désirer leur présence. Les Esprits supérieurs ne vont pas plus dans les réunions fuites qu'un savant de la terre n'irait dans une assemblée de jeunes étourdis. Le simple bon sens dit qu'il n'en peut être autrement ; ou, s'ils y vont parfois, c'est pour donner un conseil salutaire, combattre les vices, tâcher de ramener dans la bonne voie ; s'ils ne sont pas écoutés, ils se retirent. Ce serait avoir une idée complètement fausse, de croire que des Esprits sérieux puissent se complaire à répondre à des futilités, à des questions oiseuses qui ne prouvent ni attachement, ni respect pour eux, ni désir

réel de s'instruire, et encore moins qu'ils puissent venir se mettre en spectacle pour l'amusement des curieux. Ils ne l'eussent pas fait de leur vivant, ils ne peuvent le faire après leur mort.

21. De ce qui précède, il résulte que toute réunion spirite, pour être profitable, doit, comme première condition, être sérieuse et recueillie ; que tout doit s'y passer respectueusement, religieusement, et avec dignité, si l'on veut obtenir le concours habituel des bons Esprits. Il ne faut pas oublier que si ces mêmes Esprits s'y fussent présentés de leur vivant, on aurait eu pour eux des égards auxquels ils ont encore plus de droit après leur mort.

En vain allègue-t-on l'utilité de certaines expériences curieuses, frivoles et amusantes pour convaincre les incrédules : c'est à un résultat tout opposé qu'on arrive. L'incrédule, déjà porté à se railler des croyances les plus sacrées, ne peut voir une chose sérieuse dans ce dont on fait une plaisanterie ; il ne peut être porté à respecter ce qui ne lui est pas présenté d'une manière respectable ; aussi, des réunions fuites et légères, de celles où il n'y a ni ordre, ni gravité, ni recueillement, il emporte toujours une mauvaise impression. Ce qui peut surtout le convaincre, c'est la preuve de la présence d'êtres dont la mémoire lui est chère ; c'est devant leurs paroles graves et solennelles, c'est devant les révélations intimes qu'on le voit s'émouvoir et pâlir. Mais, par cela, même qu'il a plus de respect, de vénération, d'attachement pour la personne dont l'âme se présente à lui, il est choqué, scandalisé de la voir venir dans une assemblée irrespectueuse, au milieu des tables qui dansent et des lazzis des Esprits légers ; tout incrédule qu'il est, sa conscience repousse cette alliance du sérieux et du frivole, du religieux et du profane, c'est pourquoi il taxe tout cela de jonglerie, et sort souvent moins convaincu qu'il n'était entré.

Les réunions de cette nature font toujours plus de mal que de bien, car elles éloignent de la doctrine plus de personnes qu'elles n'y en amènent, sans compter qu'elles prêtent le flanc à la critique des détracteurs qui y trouvent des motifs fondés de raillerie.

22. C'est à tort qu'on se fait un jeu des manifestations physiques ; si elles n'ont pas l'importance de l'enseignement philosophique, elle ont leur utilité, au point de vue des phénomènes, car elles sont l'alphabet de la science dont elles ont donné la clef. Quoique moins nécessaires aujourd'hui, elles aident encore à la conviction de certaines personnes. Mais elles n'excluent nullement l'ordre et la bonne tenue dans les réunions où on les expérimente ; si elles étaient toujours pratiquées d'une manière convenable, elles convaincraient plus facilement et produiraient, sous tous les rapports, de bien meilleurs résultats.

23. Ces explications sont sans doute très incomplètes et peuvent nécessairement provoquer de nombreuses questions, mais il ne faut pas perdre de vue que ce n'est point un cours de Spiritisme. Telles qu'elles sont, elles suffisent pour montrer la base sur laquelle il repose, le caractère des manifestations et le degré de confiance qu'elles peuvent inspirer selon les circonstances.

Quant à l'utilité des manifestations, elle est immense, par leurs conséquences ; mais n'eussent-elles pour résultat que de faire connaître une nouvelle loi de nature, de démontrer matériellement l'existence de l'âme et son immortalité, ce serait déjà beaucoup, car ce serait une large voie ouverte à la philosophie.

Correspondance

Société d'Anvers et de Marseille

Anvers, 27 février 1864.

Cher maître, nous avons l'honneur de vous informer que nous venons de constituer à Anvers une nouvelle société sous la dénomination de : Cercle Spirite, amour et charité.

Comme vous le verrez par l'art. 2 du règlement, nous nous mettons sous le patronage de la société centrale de Paris, ainsi que sous le vôtre. Nous déclarons en conséquence nous rallier à la doctrine

émise dans le Livre des Esprits et dans le Livre des médiums.

Nous avons la ferme volonté de nous maintenir dans la voie des vrais Spirites ; c'est vous dire que la charité est le but principal de nos réunions. Afin que vous soyez bien convaincu de la sincérité de nos sentiments, veuillez consulter le président spirituel de votre société ; quelque faibles qu'aient été nos efforts jusqu'ici, ils ont été sincères, et à ce point de vue, nous avons la conviction que nous ne sommes plus des étrangers pour lui.

Ci-joint, nous avons la faveur de vous adresser une des communications obtenues dans notre cercle, au moyen d'un médium parlant, afin que vous puissiez juger de nos tendances... etc.

Remarque. - Cette lettre est en effet suivie d'une communication très étendue qui témoigne de la bonne voie dans laquelle est cette société.

Nous en avons reçu une dans le même sens de la part de la société spirite de Bruxelles.

Marseille, 21 mars 1864.

Monsieur le Président, nous avons le bonheur de vous annoncer la formation de notre nouvelle société qui prend le titre de : Société marseillaise des études spirites, et dont l'autorisation vient d'être accordée par M. le sénateur chargé de l'administration du département des Bouches-du-Rhône.

Aidés par vos bons conseils, cher maître, nous ferons tous nos efforts pour marcher sur les traces de nos frères de Paris, dont nous avons adopté le règlement pour l'ordre de nos séances. En nous plaçant sous le patronage de l'honorable société de Paris, nous inscrirons, comme elle, sur notre bannière : Hors la charité point de salut.

M. le docteur C..., notre président, aura aussi l'honneur de vous écrire aussitôt après l'inauguration. Nous vous prions, monsieur, dans l'intérêt de la cause, de vouloir bien donner à notre société la publicité que vous jugerez utile, afin de rallier les adeptes sincères.

Recevez, etc.

Nous avons déjà dit que parmi les sociétés spirites qui se forment tant en France qu'à l'étranger, la plupart déclarent se placer sous le patronage de la Société de Paris. Toutes les lettres qui nous sont adressées à cet effet sont conçues dans le même esprit que celles ci-dessus. Ces adhésions données spontanément témoignent des principes qui prévalent parmi les Spirites, et la Société de Paris ne peut être que très sensible à ces marques de sympathie qui prouvent la sérieuse intention de marcher sous le même drapeau. Ce n'est pas à dire que toutes celles qui n'ont pas fait de déclaration officielle en suivent un autre, loin de là ; la correspondance qu'elles entretiennent avec nous est une garantie suffisante de leurs sentiments et de la bonne direction de leurs études. Un très grand nombre de réunions n'ont point, d'ailleurs, le caractère de sociétés proprement dites, et ne sont en grande partie que de simples groupes. En dehors des sociétés et des groupes réguliers, les réunions de famille, où l'on ne reçoit que les connaissances intimes, sont innombrables, et se multiplient chaque jour, surtout dans les classes élevées.

Instructions des Esprits

Progression du globe terrestre

Dictée spontanée faisant partie d'une série d'instructions sur la théorie des fluides.

(Paris, 11 novembre 1863. - Médium, mademoiselle A. C.)

La progression de toutes choses amène nécessairement à la transsubstantiation, et la médianimité spirituelle est une des forces de la nature qui y fera arriver plus vite notre planète, car elle doit, comme tous les mondes, subir la loi de l'avancement et de la transformation. Non seulement son personnel humain, mais toutes ses productions minérales, végétales et animales, ses gaz et ses

fluides impondérables, doivent aussi se perfectionner et se transformer en substances plus épurées. La science, qui a déjà travaillé cette question si intéressante de la formation de ce monde, a reconnu qu'il n'a pas été créé d'une parole, ainsi que le dit la Genèse, dans une sublime allégorie, mais qu'il a subi, pendant une longue suite de siècles, des transformations qui ont produit des couches minérales de diverses natures. En suivant la gradation de ces couches, on voit apparaître successivement et se multiplier les productions végétales ; on trouve plus tard la trace des animaux, ce qui indique qu'à cette époque seulement les corps organisés avaient trouvé la possibilité d'y vivre.

En étudiant la progression des êtres animés, comme on l'a fait pour les minéraux et les végétaux, on reconnaît que ces êtres, coquillages d'abord, se sont élevés graduellement dans l'échelle animale, et que leur progression a suivi celle des productions et de l'épuration du sol ; on remarque en même temps la disparition de certaines espèces, dès que les conditions physiques nécessaires à leur vie n'existent plus. C'est ainsi, par exemple, que les grands sauriens, monstres amphibiens, et les mammifères géants dont on ne retrouve plus que les fossiles, ont totalement disparu de la terre avec les conditions d'existence que les inondations avaient créées pour eux. Les déluges, étant un des moyens de transformation de la terre, ont été presque généraux ; c'est-à-dire que, pendant une certaine période, ils ont bouleversé le globe et ont amené ainsi des productions végétales et des fluides atmosphériques différents. L'homme, de même que tous les êtres organiques, a paru sur la terre, lorsqu'il a pu y trouver les conditions nécessaires à son existence.

Là s'arrête la création matérielle par les seules forces de la nature ; là commence le rôle de l'Esprit incarné dans l'homme pour le travail, car il doit concourir à l'œuvre commune ; il doit, en travaillant pour lui-même, travailler à l'amélioration générale. Aussi le voyons-nous, dès les premières races, cultiver la terre, la faire produire pour ses besoins corporels, et par là amener des transformations dans le sol, dans ses produits, dans ses gaz et dans ses fluides. Plus la terre se peuple, plus les hommes la travaillent, la cultivent et l'assainissent, plus ses produits sont abondants et variés ; l'épuration de ses fluides amène peu à peu la disparition des espèces végétales et animales vénéneuses et nuisibles à l'homme, qui ne peuvent plus exister dans un air trop épuré et trop subtil pour leur organisation, et ne leur fournit plus les éléments nécessaires à leur entretien. L'état sanitaire du globe s'est sensiblement amélioré depuis son origine ; mais comme il laisse encore beaucoup à désirer, c'est l'indice qu'il s'améliorera encore par le travail et l'industrie de l'homme. Ce n'est pas sans dessein que celui-ci est poussé à s'établir dans les contrées les plus ingrates et les plus insalubres ; déjà il a rendu habitables des pays infestés par les animaux immondes et les miasmes délétères ; peu à peu les transformations qu'il fait subir au sol amèneront l'épuration complète.

Par le travail, l'homme apprend à connaître et à diriger les forces de la nature. On peut suivre dans l'histoire le fil des découvertes et des conquêtes de l'esprit humain, et l'application qu'il en a faite à ses besoins et à ses satisfactions. Mais en suivant cette filière, on doit remarquer aussi que l'homme s'est dégrossi, dématérialisé ; et si l'on veut faire le parallèle de l'homme d'aujourd'hui avec les premiers habitants du globe, on jugera du progrès déjà accompli ; on verra que plus l'homme progresse, plus il est excité à progresser davantage, et que la progression est en raison du progrès accompli. Aujourd'hui le progrès marche à grande vitesse et entraîne forcément les retardataires.

Nous venons de parler du progrès physique, matériel, intelligent ; mais voyons le progrès moral et l'influence qu'il doit avoir sur le premier.

Le progrès moral s'est éveillé en même temps que le développement matériel, mais il a été plus lent, parce que l'homme se trouvant au milieu d'une création toute matérielle, avait des besoins et des aspirations en harmonie avec ce qui l'entourait. En avançant, il a senti le spirituel se développer et grandir en lui, et, aidé par les influences célestes, il a commencé à comprendre la nécessité de la direction intelligente de l'Esprit sur la matière ; le progrès moral a continué son développement, et, à différentes époques, des Esprits avancés sont venus guider l'humanité, et donner une plus grande

impulsion à sa marche ascendante ; tels sont Moïse, les prophètes, Confucius, les sages de l'antiquité et le Christ, le plus grand de tous quoique le plus humble sur la terre. Le Christ a donné à l'homme une idée plus grande de sa propre valeur, de son indépendance et de sa personnalité spirituelle. Mais ses successeurs étant bien inférieurs à lui n'ont pas compris l'idée grandiose qui brille dans tous ses enseignements ; ils ont matérialisé ce qui était spirituel ; de là l'espèce de statu quo moral dans lequel s'est arrêtée l'humanité. Le progrès scientifique et intelligent continue sa marche, le progrès moral se traîne lentement. N'est-il pas certain que, si depuis le Christ, tous ceux qui ont professé sa doctrine l'eussent pratiquée, les hommes se fussent épargné bien des maux, et seraient aujourd'hui plus avancés moralement ?

Le Spiritisme vient hâter ce progrès en dévoilant à l'humanité terrestre ses destinées, et déjà nous voyons sa force par le nombre de ses adeptes et la facilité avec laquelle il est compris. Il va amener une transformation morale active, et, par la multiplicité des communications médianimiques, le cœur et l'Esprit de tous les incarnés seront travaillés par les Esprits amis et instructeurs. De cette instruction va naître une nouvelle impulsion scientifique, car de nouvelles voies vont être ouvertes à la science qui dirigera ses recherches vers les nouvelles forces de la nature qui se révèlent ; les facultés humaines qui se développent déjà, se développeront davantage encore par le travail médianimique.

Le Spiritisme, accueilli d'abord par les âmes tendres et inconsolables de la perte de leurs parents et amis, l'a été ensuite par les malheureux de ce monde, dont le nombre est grand, et qui ont été encouragés et soutenus dans leurs épreuves par sa doctrine à la fois si douce et si fortifiante ; il s'est ainsi propagé rapidement, et beaucoup d'incrédules étonnés, qui l'ont d'abord étudié en curieux, ont été convaincus quand ils y ont trouvé pour eux-mêmes des espérances et des consolations.

Aujourd'hui les savants commencent à s'émouvoir, et quelques-uns d'entre eux l'étudient sérieusement, et l'admettent connue force naturelle inconnue jusqu'à présent ; en y appliquant leur intelligence, leurs connaissances déjà acquises, ils feront faire un pas scientifique immense à l'humanité.

Mais les Esprits ne se bornent pas à l'instruction scientifique ; leur devoir est double, et ils doivent surtout cultiver votre moral. A côté des études de la science, ils vous feront, et vous font dès à présent, travailler votre vous-même ; les incarnés intelligents et désireux d'avancer, comprendront que leur dématérialisation est la meilleure condition pour l'étude progressive, et que leur bonheur présent et futur y est attaché.

Remarque. - C'est ainsi que le monde, après avoir atteint un certain degré d'élévation dans le progrès intellectuel, va entrer dans la période du progrès moral dont le Spiritisme lui ouvre la route. Ce progrès s'accomplira par la force des choses et amènera naturellement la transformation de l'humanité, par l'élargissement du cercle des idées dans le sens spirituel, et par la pratique intelligente et raisonnée des lois morales enseignées par le Christ. La rapidité avec laquelle les idées spirites se propagent au milieu même du matérialisme qui domine notre époque, est l'indice certain d'un prompt changement dans l'ordre des choses ; il suffit pour cela de l'extinction d'une génération, car déjà celle qui s'élève s'annonce sous de tout autres auspices.

L'imprimerie

(Communication spontanée. - Société spirite de Paris, 19 février 1864. Médium, M. Leymarie.)

C'est au quinzième siècle que fut inventée l'imprimerie. Comme tant d'autres connus ou inconnus, il a fallu prendre la coupe et en boire le fiel. Je ne viens pas à vous, Spirites, pour vous raconter mes déboires ou mes souffrances ; car en ces temps d'ignorance et de tristesse, où vos pères avaient sur la poitrine ce cauchemar appelé féodalité et une théocratie aveugle et jalouse de son pouvoir, tout homme de progrès avait la tête de trop. Je veux seulement vous dire quelques mots au sujet de mon

invention, de ses résultats, et de son affinité spirituelle avec vous, avec les éléments qui font votre force expansive.

La révolution mère, celle qui portait dans ses flancs le mode d'expression de l'humanité, la pensée humaine se dépoillant du passé, de sa peau symbolique, c'est l'invention de l'imprimerie. Sous cette forme, la pensée se mêle à l'air, elle se spiritualise, elle sera indestructible ; maîtresse des siècles à venir, elle prend son vol intelligent pour relier tous les points de l'espace, et de ce jour, elle maîtrise la vieille manière de parler. Aux peuples primitifs, il fallait des monuments représentant un peuple, des montagnes de pierre disant à ceux qui savent voir : Voici ma religion, ma loi, mes espérances, ma poésie.

En effet, l'imprimerie remplace l'hiéroglyphe ; son langage est accessible à tous, son attirail est léger ; c'est qu'un livre ne demande qu'un peu de papier, un peu d'encre, quelques mains, tandis qu'une cathédrale exige plusieurs vies d'un peuple, et de l'or par tonnes.

Ici, permettez-moi une digression. L'alphabet des premiers peuples fut composé de quartiers de roche que le fer n'avait pas touchés. Les pierres levées des Celtes se retrouvent aussi bien en Sibérie qu'en Amérique. C'étaient les souvenirs humains devenus confus, écrits en monuments durables. Le Galgal hébreu, les crombels, les dolmens, les tumulus, exprimèrent plus tard des mots.

Puis vinrent la tradition et le symbole ; ces premiers monuments ne suffisant plus, on créa l'édifice, et l'architecture devint monstrueuse ; elle se fixa comme une géante, répétant aux générations nouvelles les symboles du passé ; telles furent les pagodes, les pyramides, le temple de Salomon.

C'est l'édifice qui enfermait le Verbe, cette idée mère des nations ; sa forme, son emplacement représentaient toute une pensée, et c'est pour cela que tous les symboles ont leurs grandes et magnifiques pages de pierres.

La maçonnerie, c'est l'idée écrite, intelligente, appartenant à ces hommes devenus unis par un symbole, prenant Iram pour patron et composant cette franc-maçonnerie tant conspuée qui a porté en elle le germe de toute liberté. Elle sut semer ses monuments et les symboles du passé sur le monde entier, remplaçant la théocratie des premières civilisations par la démocratie, cette loi de la liberté.

Après les monuments théocratiques de l'Inde et de l'Égypte, viennent leurs sœurs, les architectures grecque et romaine, puis le style roman si sombre, représentant l'absolu, l'unité, le prêtre ; les croisades nous apportent l'ogive, et le seigneur veut partager, en attendant le peuple qui saura bien faire sa place ; la féodalité voit naître la commune, et la face de l'Europe change, car l'ogive détrône le roman ; le maçon devient artiste et poétise la matière ; il se donne le privilège de la liberté dans l'architecture, car la pensée n'avait alors que ce mode d'expression. Que de séditions écrites aussi au front de nos monuments ! Et c'est pour cela que les poètes, les penseurs, les déshérités, tout ce qui était intelligent, a couvert l'Europe de cathédrales.

Vous le voyez, jusqu'au pauvre Guttemberg, l'architecture est l'écriture universelle ; à son tour, l'imprimerie renverse le gothique ; la théocratie, c'est l'horreur du progrès, la conservation momifiée des types primitifs ; l'ogive, c'est la transition de la nuit au crépuscule où chacun peut lire la pierre facile à comprendre ; mais l'imprimerie, c'est le jour complet, renversant le manuscrit, demandant la place la plus large que désormais nul ne pourra restreindre.

Comme le soleil, l'imprimerie fécondera le monde de ses rayons bienfaisants ; l'architecture ne représentera plus la société ; elle sera classique et renaissance, et ce monde d'artistes, divorçant avec le passé, fait de rudes brèches aux théogonies humaines pour suivre la route tracée par Dieu ; il laisse de simples manœuvres aux monuments de la renaissance pour se faire statuaire, peintre, musicien ; la force d'harmonie se dépense en livres, et déjà, au seizième siècle, elle est si robuste, si forte cette imprimerie de Nuremberg, qu'elle est l'avènement d'un siècle littéraire ; elle est tout à la fois Luther, Jean Goujon, Rousseau, Voltaire ; elle livre à la vieille Europe ce combat lent mais sûr

qui sait reconstruire après avoir détruit.

Et maintenant que la pensée est émancipée, quelle est la puissance qui pourrait écrire le livre architectural de notre époque ? Tous les milliards de notre planète ne sauraient y suffire, et nul ne saura relever ce qui est au passé et lui appartient exclusivement.

Sans dédaigner le grand livre de l'architecture qui est le passé et son enseignement, remercions Dieu qui sait, aux époques voulues, mettre en notre puissance une arme si forte qu'elle devient le pain de l'Esprit, l'émancipation du corps, le libre arbitre de l'homme, l'idée commune à tous, la science un a, b, c qui féconde la terre en nous rendant meilleurs. Mais si l'imprimerie vous a émancipés, l'électricité vous fera vraiment libres, c'est elle qui détrônera la presse de Guttemberg pour mettre en vos mains une puissance bien autrement redoutable, et cela sera bientôt.

La science spirite, cette sauvegarde de l'humanité, vous aidera à comprendre la nouvelle puissance dont je vous parle. Guttemberg, à qui Dieu donna une mission providentielle, fera sans doute partie de la seconde, c'est-à-dire de celle qui vous guidera dans l'étude des fluides.

Bientôt vous serez prêts, chers amis ; mais aussi, il ne s'agit plus seulement d'être Spirites fervents, il faut aussi étudier, afin que tout ce qui vous a été enseigné sur l'électricité et tous les fluides en général soit pour vous une grammaire sue par cœur. Rien n'est étranger à la science des Esprits ; plus votre bagage intellectuel sera solide, moins vous serez étonnés des nouvelles découvertes ; devant être les initiateurs à de nouvelles formes de pensée, vous devez être forts et sûrs de vos facultés spirituelles.

J'avais donc raison de vous parler de ma mission, sœur de la vôtre. Vous êtes les élus parmi les hommes. Les bons Esprits vous donnent un livre qui fait le tour de la terre, et sans l'imprimerie vous ne seriez rien. Par vous, l'obsession qui voile la vérité aux hommes disparaîtra ; mais, je le répète, préparez-vous et étudiez pour ne pas être indignes du nouveau bienfait, et pour savoir au contraire plus intelligemment que d'autres le répandre et le faire accepter.

Guttemberg.

Remarque. - L'imprimerie, par la diffusion des idées qu'elle a rendues impérissables et qu'elle répand aux quatre coins du monde, a produit une révolution intellectuelle que nul ne peut méconnaître. C'est parce que ce résultat était entrevu qu'elle fut, à son début, qualifiée, par quelques-uns, d'invention diabolique ; c'est un rapport de plus qu'elle a avec le Spiritisme, et dont Guttemberg a omis de parler. Il semblerait vraiment, à entendre certaines gens, que le diable a le monopole de toutes les grandes idées ; toutes celles qui tendent à faire faire un pas à l'humanité lui sont attribuées. Jésus lui-même, on le sait, fut accusé d'agir par l'entremise du démon qui, en vérité, doit être fier de toutes les bonnes et belles choses qu'on retire à Dieu pour les lui attribuer. N'est-ce pas lui qui a inspiré Galilée et toutes les découvertes scientifiques qui ont fait avancer l'humanité ? D'après cela, il faudrait qu'il fût bien modeste pour ne pas se croire le maître de l'univers.

Mais ce qui peut paraître étrange, c'est sa maladresse, puisqu'il n'est pas un seul progrès de la science qui n'ait pour effet de ruiner son empire. C'est un point auquel on n'a pas assez songé.

Si telle a été la puissance de ce moyen de propagation tout matériel, combien ne sera pas plus grande celle de l'enseignement des Esprits se communiquant partout, pénétrant là où l'accès des livres est interdit, se faisant entendre à ceux-mêmes qui ne veulent pas les écouter ! Quelle puissance humaine pourrait résister à une telle puissance ?

Cette remarquable dissertation a provoqué, dans le sein de la Société, les réflexions suivantes de la part d'un autre Esprit.

Sur l'architecture et l'imprimerie, à propos de la communication de Guttemberg

(Société spirite de Paris. - Méd., M. A. Didier)

L'Esprit de Guttemberg a fort poétiquement défini les effets positifs et si universellement progressifs de l'imprimerie et de l'avenir de l'électricité ; néanmoins je me permets, en ma qualité d'ancien tailleur de castels, de machicoulis, de terrassements et de cathédrales, d'exposer certaines théories sur le caractère et le but de l'architecture du moyen âge.

Tout le monde sait, et d'illustres professeurs archéologues l'ont enseigné de nos jours, que la religion, la foi naïve ont élevé avec le génie de l'homme ces superbes monuments gothiques répandus sur la surface de l'Europe ; et ici, plus que jamais, l'idée exprimée par l'Esprit de Guttemberg est pleine d'élévation.

Nous croyons cependant devoir émettre, non pas contre, mais à côté, notre opinion.

L'idée, cette lumière de l'âme, étincelle réelle qui communique la volonté et le mouvement à l'organisme humain, se manifeste de différentes manières, soit par l'art, la philosophie, etc. L'architecture, cet art élevé qui exprime peut-être le mieux le naturel et le génie d'un peuple, fut consacrée, dans les nations impressionnables et croyantes, au culte de Dieu et aux cérémonies religieuses. Le moyen âge, fort de la féodalité et de sa croyance, eut la gloire de fonder deux arts essentiellement différents dans leur but et leur consécration, mais qui expriment parfaitement l'état de sa civilisation : le château fort, habité par le seigneur ou le roi ; l'abbaye, le monastère et l'Église ; en un mot, l'art architectural militaire, et l'art architectural religieux. Les Romains, essentiellement administrateurs, guerriers, civilisateurs, colonisateurs universels, forcés qu'ils étaient par l'extension de leurs conquêtes, n'eurent jamais un art architectural inspiré par leur foi religieuse ; l'avidité seule, l'amour du gain et du pouvoir exécutif, leur firent construire ces formidables entassements de pierres, symbole de leur audace et de leur assise intellectuelle. La poésie du Nord, contemplative et nuageuse, unie à la somptuosité de l'art oriental, créa le genre gothique, d'abord austère et peu à peu fleuri. En effet, nous voyons en architecture la réalisation des tendances religieuses et du despotisme féodal.

Ces ruines fameuses de bien des révolutions humaines, plus que du temps, imposent encore par leur aspect grandiose et formidable. Il semble que le siècle qui les vit s'élèver était dur, sombre et inexorable comme elles ; mais il ne faut pas conclure de là que la découverte de l'imprimerie, à force d'étendre la pensée, ait simplifié l'art de l'architecture.

Non, l'art qui est une part de l'idée, sera toujours une manifestation ou religieuse, ou politique, ou militaire, ou démocratique, ou princière. L'art a son rôle, l'imprimerie a le sien ; sans être exclusivement spécialiste, il ne faut pas confondre le but de chaque chose ; il faut dire seulement qu'il ne faut pas mêler les différentes facultés et les différentes manifestations de l'idée humaine.

Robert de Luzarches.

Le Spiritisme et la franc-maçonnerie

(Société Spirite de Paris, 25 février 1864.)

Nota. - Dans cette séance, des remerciements furent adressés à l'Esprit de Guttemberg, avec prière de vouloir bien prendre part à nos entretiens, quand il le jugerait à propos.

Dans la même séance, la présence de plusieurs dignitaires étrangers de l'Ordre maçonnique motiva la question suivante :

Quel concours le Spiritisme peut-il trouver dans la Franc-Maçonnerie ?

Plusieurs dissertations furent obtenues sur ce sujet.

I

Monsieur le Président, je vous remercie de votre aimable invitation ; c'est la première fois qu'une de mes communications a été lue à la Société spirite de Paris, et ce ne sera pas, je l'espère, la dernière. Vous avez peut-être trouvé dans mes réflexions un peu longues sur l'imprimerie quelques pensées

que vous n'aprouvez pas complètement ; mais, en réfléchissant à la difficulté que nous éprouvons à nous mettre en relation avec les médiums et à employer leurs facultés, vous voudrez bien passer légèrement sur certaines expressions ou certains tours de langage que nous ne sommes pas toujours à même de maîtriser. Plus tard, l'électricité fera sa révolution médianimique, et comme tout sera changé dans la manière de reproduire la pensée de l'Esprit, vous ne trouverez plus de ces lacunes quelquefois regrettables, surtout quand les communications sont lues devant des étrangers.

Vous avez parlé de la franc-maçonnerie, et vous avez raison d'espérer trouver en elle de bons éléments. Que demande-t-on à tout maçon initié ? De croire à l'immortalité de l'âme, au divin Architecte, d'être bienfaisants, dévoués, sociables, dignes et humbles. On y pratique l'égalité sur la plus large échelle ; il y a donc dans ces sociétés une affinité avec le Spiritisme tellement évidente qu'elle frappe les yeux.

La question du Spiritisme a été portée à l'ordre du jour dans plusieurs loges, et voici quel en a été le résultat : on a lu de volumineux rapports bien embrouillés sur ce sujet, mais on ne l'a pas étudié à fond, ce qui fait que là, comme en beaucoup d'autres endroits, on a discuté sur une chose que l'on ne connaissait pas, la jugeant sur oui-dire bien plus que sur la réalité. Cependant beaucoup de maçons sont Spirites, et travaillent grandement à propager cette croyance ; toutes les oreilles écoutent, et si l'habitude dit : Non ; la raison dit : Oui.

Espérez donc ; car le temps est un racoleur sans égal ; par lui les impressions se modifient, et nécessairement, dans le vaste champ des études ouvertes dans les loges, l'étude spirite entrera comme complément ; car cela est déjà dans l'air ; on a ri, on a parlé : on ne rit plus, on médite.

Alors donc vous aurez une pépinière spirite dans ces sociétés essentiellement libérales ; par elles, vous entrerez pleinement dans cette seconde période qui doit préparer les voies promises. Les hommes intelligents de la maçonnerie vous béniront à leur tour ; car la morale des Esprits donnera un corps à cette secte tant compromise, tant redoutée, mais qui a fait plus de bien qu'on ne croit.

Tout a un laborieux enfantement, une affinité mystérieuse ; et si cela existe pour ce qui trouble les couches sociales, cela est bien plus vrai pour ce qui conduit à l'avancement moral des peuples.

Guttemberg (Médium, M. Leymarie.)

II

Mon cher frère en doctrine (l'Esprit s'adresse à l'un des francs-maçons spirites présents à la séance), je viens avec bonheur répondre au bienveillant appel que tu fais aux Esprits qui ont aimé et fondé les institutions franc-maçonniques. Pour cimenter cette association généreuse, deux fois j'ai versé mon sang ; deux fois les places publiques de cette cité ont été teintes du sang du pauvre Jacques Molé. Chers frères, faudra-t-il le donner une troisième ? Je dirai avec bonheur : Non. Il vous l'a été dit : Plus de sang, plus de despotisme, plus de bourreaux ! Une société de frères, d'amis, d'hommes pleins de bonne volonté qui ne désirent qu'une chose : connaître la vérité pour faire le bien ! Je ne m'étais point encore communiqué dans cette assemblée ; tant que vous avez parlé science spirite, philosophie spirite, j'ai cédé la place aux Esprits qui sont plus aptes à vous donner des conseils sur ces divers points, et j'attendais patiemment, sachant que mon tour viendrait ; il y a temps pour tout, de même il y a moment pour tous ; aussi, je crois que l'heure a sonné et que le moment est opportun. Je puis donc venir vous dire quelle est mon opinion touchant le Spiritisme et la franc-maçonnerie.

Les institutions maçonniques ont été pour la société un acheminement au bonheur. A une époque où toute idée libérale était considérée comme un crime, il fallait aux hommes une force qui, tout en étant soumise aux lois, n'était pas moins émancipée : émancipée par ses croyances, par ses institutions et par l'unité de son enseignement. La religion, à cette époque, était encore, non une mère consolatrice, mais une puissance despotique qui, par la voix de ses ministres, ordonnait, frappait, faisait tout courber sous sa volonté ; elle était un sujet d'effroi pour quiconque voulait, en

libre penseur, agir et donner aux hommes souffrants quelque encouragement, et dans le malheur, quelques consolations morales. Unis par le cœur, par la fortune et par la charité, nos temples furent les seuls autels où l'on n'avait pas méconnu le vrai Dieu, où l'homme pouvait encore se dire homme, où l'enfant pouvait espérer trouver plus tard un protecteur, et l'abandonné des amis.

Plusieurs siècles se sont passés et tous ont ajouté quelques fleurs de plus à la couronne maçonnique. Ce furent des martyrs, des hommes lettrés, des législateurs, qui ajoutèrent à sa gloire en s'en faisant les défenseurs et les conservateurs. Au dix-neuvième siècle, le Spiritisme vient, avec son clair flambeau, donner la main aux commandeurs, aux rose-croix, et d'une voix tonnante leur crie : Allons, mes frères, le suis vraiment la voix qui se fait entendre à l'Orient et à laquelle l'Occident répond, disant : Gloire, honneur, victoire aux enfants des hommes ! Quelques jours encore, et le Spiritisme aura franchi le mur qui sépare la plupart de l'enceinte du temple des secrets ; et, de ce jour, la société verra fleurir en son sein la plus belle fleur spirite qui, en laissant tomber ses pétales, donnera une semence régénératrice de vraie liberté. Le Spiritisme a fait des progrès, mais du jour où il aura donné la main à la franc-maçonnerie, toutes difficultés seront vaincues, tout obstacle sera levé, la vérité se sera fait jour, et le plus grand progrès moral sera accompli ; il aura franchi les premières marches du trône où il doit régner bientôt.

A vous, salut fraternel et amitié,

Jacques de Molé (Médium, Mlle Béguet).

III

J'ai pris un charme très grand à me mêler aux discussions de ce centre si profondément spiritualiste, et je reviens attiré par Guttemberg, comme je l'avais été l'autre jour par Jacquot.

La meilleure partie de la dissertation du grand typographe a traité la question à un point de vue de métier, et il n'a vu principalement dans cette belle invention que le côté pratique, matériel, utilitaire. Elargissons le débat, et prenons la question de plus haut.

Ce serait une erreur de croire que l'imprimerie est venue se substituer à l'architecture, car celle-ci restera pour continuer son rôle d'historiographe, au moyen de monuments caractéristiques, frappés au coin de l'esprit de chaque siècle, de chaque génération, de chaque révolution humanitaire. Non ; disons-le hautement, l'imprimerie n'est rien venue renverser ; elle est venue pour compléter, et pour son œuvre spéciale, grande et émancipatrice ; elle est arrivée à son heure, comme toutes les découvertes qui éclosent providentiellement ici-bas. Contemporain du moine qui a inventé la poudre, et qui, par là, a bouleversé le vieil art des batailles, Guttemberg a apporté un nouveau levier à l'expansion des idées. Ne l'oublions pas : l'imprimerie ne pouvait avoir sa légitime raison d'être que par l'émancipation des masses et le développement intellectuel des individus. Sans ce besoin à satisfaire, sans cette nourriture, cette manne spirituelle à distribuer, l'imprimerie se fût longtemps encore débattue dans le vide, et n'eût été considérée que comme le rêve d'un fou, ou comme une utopie sans portée. N'est-ce point ainsi que furent traités les premiers inventeurs, disons mieux, ceux qui, les premiers, découvrirent et constatèrent les propriétés de la vapeur ? Faites naître Guttemberg dans les îles Andaman, et l'imprimerie avorte fatallement.

Donc l'idée : voilà le levier primordial qu'il faut considérer. Sans l'idée, sans le travail fécond des penseurs, des philosophes, des idéologues, et même des moines songeurs du moyen âge, l'imprimerie fût restée lettre morte. Guttemberg peut donc brûler plus d'un cierge en l'honneur des dialecticiens de l'école qui ont fait germer l'idée, et dégrossi les intelligences. L'idée fiévreuse, qui revêt une forme plastique dans le cerveau humain, est et restera toujours le plus grand moteur des découvertes et des inventions. Créer un besoin nouveau au milieu des sociétés modernes, c'est ouvrir un nouveau chemin à l'idée perpétuellement novatrice ; c'est pousser l'homme intelligent à la recherche de ce qui satisfera ce nouveau besoin de l'humanité ; c'est pourquoi, partout où l'idée sera

souveraine, partout où elle sera accueillie avec respect, partout enfin où les penseurs seront honorés, on est sûr de progresser vers Dieu.

La franc-maçonnerie, contre laquelle on a tant crié, contre laquelle l'Eglise romaine n'a pas eu assez d'anathèmes, et qui n'en a pas moins survécu, la franc-maçonnerie a ouvert ses temples à deux battants au culte émancipateur de l'idée. Dans son sein, toutes les questions les plus graves ont été traitées, et, avant que le Spiritisme n'eût fait son apparition, les vénérables et les grands-maîtres savaient et professaient que l'âme est immortelle, et que les mondes visibles et invisibles communiquent entre eux. C'est là, dans ces sanctuaires où les profanes n'étaient pas admis, que les Swedemborg, les Pasqualis, les Saint-Martin, obtinrent de foudroyants résultats ; c'est là où la grande Sophia, cette inspiratrice éthérée, vint enseigner à ces premiers-nés de l'humanité, les dogmes émancipateurs où 89 a puisé ses principes féconds et généreux ; c'est là où, bien avant vos médiums contemporains, des précurseurs de votre médianimité, de grands inconnus, avaient évoqué et fait apparaître les sages de l'antiquité et des premiers siècles de l'ère ; c'est là... Mais je m'arrête ; le cadre restreint de vos séances, le temps qui s'écoule, ne me permettent pas de m'étendre, comme je le voudrais, sur cet intéressant sujet. Nous y reviendrons plus tard. Tout ce que je dirai, c'est que le Spiritisme trouvera dans le sein des loges maçonniques une phalange nombreuse et compacte de croyants, non de croyants éphémères, mais sérieux, résolus et inébranlables dans leur foi.

Le Spiritisme réalise toutes les aspirations généreuses et charitables de la franc-maçonnerie ; il sanctionne les croyances qu'elle professe, en donnant des preuves irrécusables de l'immortalité de l'âme ; il conduit l'humanité au but qu'elle se propose : l'union, la paix, la fraternité universelle, par la foi en Dieu et en l'avenir. Est-ce que les Spirites sincères de toutes les nations, de tous les cultes et de tous les rangs, ne se regardent pas comme frères ? N'y a-t-il pas entre eux une véritable franc-maçonnerie, avec cette différence qu'au lieu d'être secrète, elle se pratique au grand jour ? Des hommes éclairés comme ceux qu'elle possède, que leurs lumières mettent au-dessus des préjugés de coterie et de castes, ne peuvent voir avec indifférence le mouvement que cette nouvelle doctrine, essentiellement émancipatrice, produit dans le monde. Repousser un élément aussi puissant de progrès moral, serait abjurer leurs principes, et se mettre au niveau des hommes rétrogrades. Non, j'en ai l'assurance, ils ne se laisseront pas déborder, car j'en vois qui, sous notre influence, vont prendre en main cette grave question.

Le Spiritisme est un courant d'idées irrésistible, qui doit gagner tout le monde : ce n'est qu'une question de temps ; or, ce serait méconnaître le caractère de l'institution maçonnique, de croire qu'elle consentira à s'annihiler, et à jouer un rôle négatif au milieu du mouvement qui pousse l'humanité en avant ; de croire surtout qu'elle jettera l'éteignoir sur le flambeau, comme si elle avait peur de la lumière.

Il est bien entendu que je ne parle ici que de la haute franc-maçonnerie, et non de ces loges faites pour l'illusion, où l'on se réunit plutôt pour manger et boire, ou pour rire des perplexités que d'innocentes épreuves causent aux néophytes, que pour discuter les questions de morale et de philosophie. Il fallait bien, pour que la franc-maçonnerie pût continuer sa large mission sans entrave, qu'il y eût de distance en distance, de rayon en rayon, de méridien en méridien, des temples en dehors du temple, des lieux profanes en dehors des lieux sacrés, de faux tabernacles en dehors de l'arche. C'est dans ces centres que des adeptes du Spiritisme ont inutilement essayé de se faire entendre.

Bref, la franc-maçonnerie a enseigné le dogme précurseur du vôtre, et professé en secret ce que vous proclamez tout haut. Je reviendrai, je l'ai dit, sur ces questions, si toutefois les grands Esprits qui président à vos travaux veulent bien le permettre. En attendant, je vous l'affirme, la doctrine spirite peut parfaitement se souder à celles des grandes loges de l'Orient. Maintenant gloire au grand Architecte !

Un ancien franc-maçon,
Vaucanson (média, M. d'Ambel).

Aux Ouvriers

(Société spirite de Paris, 17 janvier 1864. - Médium, madame Costel.)

Je viens à vous, mes amis, à vous qui êtes les éprouvés et les prolétaires de la souffrance ; je viens vous saluer, braves et dignes ouvriers, au nom de la charité et de l'amour. Vous êtes les bien-aimés de Jésus dont je fus l'ami ; reposez-vous dans la croyance spirite, comme je me suis reposé sur le sein de l'envoyé divin. Ouvriers, vous êtes les élus dans la voie douloureuse de l'épreuve, où vous marchez les pieds saignants et le cœur découragé. Frères, espérez ! Toute peine porte avec elle son salaire ; toute journée laborieuse a son soir de repos. Croyez en l'avenir qui sera votre récompense, et ne cherchez pas l'oubli, qui est impie. L'oubli, mes amis, c'est l'ivresse égoïste ou brutale ; c'est la faim pour vos enfants et les pleurs pour vos femmes. L'oubli est une lâcheté. Que penseriez-vous d'un ouvrier qui, sous le prétexte d'une légère fatigue, déserterait l'atelier et interromprait lâchement la journée commencée ? Mes amis, la vie est la journée de l'éternité ; accomplissez bravement son labeur ; ne rêvez pas un repos impossible ; n'avancez pas l'heure de l'horloge des temps ; tout vient à point : la récompense au courage et la bénédiction au cœur ému qui se confie à la justice éternelle.

Soyez Spirites : vous deviendrez forts et patients, parce que vous apprendrez que les épreuves sont un gage assuré de progrès, et qu'elles vous ouvriront l'entrée des séjours heureux où vous bénirez les souffrances qui vous en auront ouvert l'accès.

A vous tous, ouvriers et amis, mes bénédictions. J'assiste à vos assemblées, car vous êtes les bien-aimés de celui qui fut

Jean L'Évangéliste.

Allan Kardec.

Théorie de la prescience

Comment la connaissance de l'avenir est-elle possible ? On comprend les prévisions des événements qui sont la conséquence de l'état présent, mais non de ceux qui n'y ont aucun rapport, et encore moins de ceux que l'on attribue au hasard. Les choses futures, dit-on, n'existent pas ; elles sont encore dans le néant ; comment alors savoir qu'elles arriveront ? Les exemples de prédictions réalisées sont cependant assez nombreux, d'où il faut conclure qu'il se passe là un phénomène dont on n'a pas la clef, car il n'y a pas d'effet sans cause ; c'est cette cause que nous allons essayer de chercher, et c'est encore le Spiritisme, clef lui-même de tant de mystères, qui nous la fournira, et qui, de plus, nous montrera que le fait même des prédictions ne sort pas des lois naturelles.

Prenons, comme comparaison, un exemple dans les choses usuelles, et qui aidera à faire comprendre le principe que nous aurons à développer.

Supposons un homme placé sur une haute montagne et considérant la vaste étendue de la plaine. Dans cette situation, l'espace d'une lieue sera peu de chose, et il pourra facilement embrasser d'un seul coup d'œil tous les accidents du terrain, depuis le commencement jusqu'à la fin de la route. Le voyageur qui suit cette route pour la première fois, sait qu'en marchant il arrivera au bout : c'est là une simple prévision de la conséquence de sa marche ; mais les accidents du terrain, les montées et les descentes, les rivières à franchir, les bois à traverser, les précipices où il peut tomber, les voleurs apostés pour le dévaliser, les maisons hospitalières où il pourra se reposer, tout cela est indépendant de sa personne : c'est pour lui l'inconnu, l'avenir, parce que sa vue ne s'étend pas au delà du petit cercle qui l'entoure. Quant à la durée, il la mesure par le temps qu'il met à parcourir le chemin ; ôtez-lui les points de repère et la durée s'efface. Pour l'homme qui est sur la montagne et qui suit de l'œil le voyageur, tout cela est le présent. Supposons que cet homme descende auprès du voyageur, et lui dise : « A tel moment vous rencontrerez telle chose, vous serez attaqué et secouru, » il lui prédira l'avenir ; l'avenir est pour le voyageur ; pour l'homme de la montagne, cet avenir est le présent.

Si nous sortons maintenant du cercle des choses purement matérielles, et si nous entrons, par la pensée, dans le domaine de la vie spirituelle, nous verrons ce phénomène se produire sur une plus grande échelle. Les Esprits dématérialisés sont comme l'homme de la montagne ; l'espace et la durée s'effacent pour eux. Mais l'étendue et la pénétration de leur vue sont proportionnées à leur épuration et à leur élévation dans la hiérarchie spirituelle ; ils sont, par rapport aux Esprits inférieurs, comme l'homme armé d'un puissant télescope, à côté de celui qui n'a que ses yeux. Chez ces derniers, la vue est circonscrite, non seulement parce qu'ils ne peuvent que difficilement s'éloigner du globe auquel ils sont attachés, mais parce que la grossièreté de leur périsprit voile les choses éloignées, comme le fait un brouillard pour les yeux du corps.

On comprend donc que, selon le degré de perfection, un Esprit puisse embrasser une période de quelques années, de quelques siècles et même de plusieurs milliers d'années, car, qu'est-ce qu'un siècle en présence de l'infini ? Les événements ne se déroulent point successivement devant lui, comme les incidents de la route du voyageur ; il voit simultanément le commencement et la fin de la période ; tous les événements qui, dans cette période, sont l'avenir pour l'homme de la terre, sont pour lui le présent. Il pourrait donc venir nous dire avec certitude : Telle chose arrivera à telle époque, parce qu'il voit cette chose comme l'homme de la montagne voit ce qui attend le voyageur

sur la route. S'il ne le fait pas, c'est parce que la connaissance de l'avenir serait nuisible à l'homme ; elle entraverait son libre arbitre ; elle le paralyserait dans le travail qu'il doit accomplir pour son progrès ; le bien et le mal qui l'attendent étant dans l'inconnu, sont pour lui l'épreuve.

Si une telle faculté, même restreinte, peut être dans les attributs de la créature, à quel degré de puissance ne doit-elle pas s'élever dans le Créateur qui embrasse l'infini ? Pour lui, le temps n'existe pas : le commencement et la fin des mondes sont le présent. Dans cet immense panorama, qu'est-ce que la durée de la vie d'un homme, d'une génération, d'un peuple ?

Cependant, comme l'homme doit concourir au progrès général, et que certains événements doivent résulter de sa coopération, il peut être utile, dans certains cas, qu'il soit pressenti sur ces événements, afin qu'il en prépare les voies, et se tienne prêt à agir quand le moment sera venu ; c'est pourquoi Dieu permet parfois qu'un coin du voile soit soulevé ; mais c'est toujours dans un but utile, et jamais pour satisfaire une vaine curiosité. Cette mission peut donc être donnée, non à tous les Esprits, puisqu'il en est qui ne connaissent pas mieux l'avenir que les hommes, mais à quelques Esprits suffisamment avancés pour cela ; or, il est à remarquer que ces sortes de révélations sont toujours faites spontanément, et jamais, ou bien rarement du moins, en réponse à une demande directe.

Cette mission peut également être dévolue à certains hommes, et voici de quelle manière.

Celui à qui est confié le soin de révéler une chose cachée peut en recevoir, à son insu, l'inspiration des Esprits qui la connaissent, et alors il la transmet machinalement, sans s'en rendre compte. On sait en outre que, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille, dans les extases de la double vue, l'âme se dégage et possède à un degré plus ou moins grand les facultés de l'Esprit libre. Si c'est un Esprit avancé, s'il a surtout, comme les prophètes, reçu une mission spéciale à cet effet, il jouit, dans ces moments d'émancipation de l'âme, de la faculté d'embrasser, par lui-même, une période plus ou moins étendue, et voit, comme présents, les événements de cette période. Il peut alors les révéler à l'instant même, ou en conserver la mémoire à son réveil. Si ces événements doivent rester dans le secret, il en perdra le souvenir ou il ne lui en restera qu'une vague intuition, suffisante pour le guider instinctivement. C'est ainsi qu'on voit cette faculté se développer providentiellement dans certaines occasions, dans des dangers imminents, dans les grandes calamités, dans les révolutions, et que la plupart des sectes persécutées ont eu de nombreux voyants ; c'est encore ainsi que l'on voit de grands capitaines marcher résolument à l'ennemi, avec la certitude de la victoire ; des hommes de génie, comme Christophe Colomb, par exemple, poursuivre un but en prédisant pour ainsi dire le moment où ils l'atteindront : c'est qu'ils ont vu ce but, qui n'est pas l'inconnu pour leur Esprit.

Tous les phénomènes dont la cause était ignorée ont été réputés merveilleux ; la loi selon laquelle ils s'accomplissent une fois connue, ils rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Le don de prédiction n'est pas plus surnaturel qu'une foule d'autres phénomènes ; il repose sur les propriétés de l'âme et la loi des rapports du monde visible et du monde invisible que le Spiritisme vient faire connaître. Mais comment admettre l'existence d'un monde invisible, si l'on n'admet pas l'âme, ou si on l'admet sans individualité après la mort ? L'incrédule qui nie la prescience est conséquent avec lui-même ; reste à savoir s'il est lui-même conséquent avec la loi naturelle.

Cette théorie de la prescience ne résout peut-être pas d'une manière absolue tous les cas que peut présenter la prévision de l'avenir, mais on ne peut disconvenir qu'elle en pose le principe fondamental. Si l'on ne peut tout s'expliquer, c'est par la difficulté, pour l'homme, de se placer à ce point de vue extra-terrestre ; par son infériorité même, sa pensée, incessamment ramenée dans le sentier de la vie matérielle, est souvent impuissante à se détacher du sol. A cet égard, certains hommes sont comme les jeunes oiseaux dont les ailes trop faibles ne leur permettent pas de s'élever dans l'air, ou comme ceux dont la vue est trop courte pour voir au loin, ou enfin comme ceux qui manquent d'un sens pour certaines perceptions. Cependant, avec quelques efforts et l'habitude de la

réflexion, on y parvient : les Spirites plus facilement que d'autres, parce que, mieux que d'autres, ils peuvent s'identifier avec la vie spirituelle qu'ils comprennent.

Pour comprendre les choses spirituelles, c'est-à-dire pour s'en faire une idée aussi nette que celle que nous nous faisons d'un paysage qui est sous nos yeux, il nous manque véritablement un sens, exactement comme à l'aveugle il manque le sens nécessaire pour comprendre les effets de la lumière, des couleurs et de la vue à distance. Aussi n'est-ce que par un effort de l'imagination que nous y parvenons, et à l'aide de comparaisons puisées dans les choses qui nous sont familières. Mais des choses matérielles ne peuvent donner que des idées très imparfaites des choses spirituelles ; c'est pour cela qu'il ne faudrait pas prendre ces comparaisons à la lettre, et croire, par exemple, dans le cas dont il s'agit, que l'étendue des facultés perceptives des Esprits tient à leur élévation effective, et qu'ils ont besoin d'être sur une montagne ou au-dessus des nuages pour embrasser le temps et l'espace. Cette faculté est inhérente à l'état de spiritualisation, ou si l'on veut de dématérialisation ; c'est-à-dire que la spiritualisation produit un effet que l'on peut comparer, quoique très imparfaitement, à celui de la vue d'ensemble de l'homme qui est sur la montagne ; cette comparaison avait simplement pour but de montrer que des événements qui sont dans l'avenir pour les uns, sont dans le présent pour d'autres, et peuvent ainsi être prédits, ce qui n'implique pas que l'effet se produise de la même manière.

Pour jouir de cette perception, l'Esprit n'a donc pas besoin de se transporter sur un point quelconque de l'espace ; celui qui est sur la terre, à nos côtés, peut la posséder dans sa plénitude, tout aussi bien que s'il en était à mille lieues, tandis que nous ne voyons rien en dehors de l'horizon visuel. La vue, chez les Esprits, ne se produisant pas de la même manière ni avec les mêmes éléments que chez l'homme, leur horizon visuel est tout autre ; or, c'est précisément là le sens qui nous manque pour le concevoir ; l'Esprit, à côté de l'incarné, est comme le voyant à côté d'un aveugle.

Il faut bien se figurer, en outre, que cette perception ne se borne pas à l'étendue, mais qu'elle comprend la pénétration de toutes choses ; c'est, nous le répétons, une faculté inhérente et proportionnée à l'état de dématérialisation. Cette faculté est amortie par l'incarnation, mais elle n'est pas complètement annulée, parce que l'âme n'est pas enfermée dans le corps comme dans une boîte. L'incarné la possède, en raison de l'avancement de l'Esprit, quoique toujours à un moindre degré que lorsqu'il est entièrement dégagé ; c'est ce qui donne à certains hommes une puissance de pénétration qui manque totalement à d'autres, une plus grande justesse dans le coup d'œil moral, une compréhension plus facile des choses extra-matérielles ; non seulement l'Esprit perçoit, mais il se souvient de ce qu'il a vu à l'état d'Esprit, et ce souvenir est comme un tableau qui se retrace à sa pensée. Dans l'incarnation il voit, mais vaguement et comme à travers un voile ; à l'état de liberté il voit et conçoit clairement. Le principe de la vue n'est pas hors de lui, mais en lui ; c'est pour cela qu'il n'a pas besoin de notre lumière extérieure ; par le développement moral, le cercle des idées et de la conception s'élargit ; par la dématérialisation graduelle du périsprit, celui-ci se purifie des éléments grossiers qui altéraient la délicatesse des perceptions ; d'où il est aisé de comprendre que l'extension de toutes les facultés suit le progrès de l'Esprit.

C'est le degré de l'extension des facultés de l'Esprit qui, dans l'incarnation, le rend plus ou moins apte à concevoir les choses spirituelles. Toutefois, cette aptitude n'est pas la conséquence nécessaire du développement intellectuel ; la science vulgaire ne la donne pas ; c'est pour cela qu'on voit des hommes d'une grande intelligence et d'un grand savoir aussi aveugles pour les choses spirituelles que d'autres le sont pour les choses matérielles ; ils y sont réfractaires, parce qu'ils ne les comprennent pas ; cela tient à ce que leur progrès ne s'est pas encore accompli dans ce sens, tandis qu'on voit des personnes d'une instruction et d'une intelligence vulgaires les saisir avec la plus grande facilité, ce qui prouve qu'elles en avaient l'intuition préalable.

La faculté de changer son point de vue et de le prendre d'en haut ne donne pas seulement la solution

du problème de la prescience ; c'est en outre la clef de la vraie foi, de la foi solide ; c'est aussi le plus puissant élément de force et de résignation, car, de là, la vie terrestre, apparaissant comme un point dans l'immensité, on comprend le peu de valeur des choses qui, vues d'en bas, paraissent si importantes ; les incidents, les misères, les vanités de la vie s'amoindrissent à mesure que se déroule l'immense et splendide horizon de l'avenir. Celui qui voit ainsi les choses de ce monde n'est que peu ou point atteint par les vicissitudes, et, par cela même, il est aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas. Il faut donc plaindre ceux qui concentrent leurs pensées dans l'étroite sphère terrestre, parce qu'ils ressentent, dans toute sa force, le contre-coup de toutes les tribulations, qui, comme autant d'aiguillons, les harcèlent sans cesse.

Quant à l'avenir du Spiritisme, les Esprits, comme on le sait, sont unanimes pour en affirmer le triomphe prochain, malgré les entraves qu'on lui oppose ; cette prévision leur est facile, d'abord, parce que sa propagation est leur œuvre personnelle, et qu'ils savent, par conséquent, ce qu'ils doivent faire ; en second lieu, qu'il leur suffit d'embrasser une période de courte durée, et que, dans cette période, ils voient sur sa route les puissants auxiliaires que Dieu lui suscite, et qui ne tarderont pas à se manifester. Sans être Esprits désincarnés, que les Spirites se portent seulement à trente ans en avant, au milieu de la génération qui s'élève ; que, de là, ils considèrent ce qui se passe aujourd'hui ; qu'ils en suivent la filière, et ils verront se consumer en vains efforts ceux qui se croient appelés à le renverser ; ils les verront peu à peu disparaître de la scène, à côté de l'arbre qui grandit et dont les racines s'étendent chaque jour davantage.

Nous compléterons cette étude par celle des rapports qui existent entre la prescience et la fatalité. Nous renvoyons, en attendant, à ce qui est dit sur ce dernier point, dans le Livre des Esprits, nos 851 et suivants.

Vie de Jésus par M. Renan

Cet ouvrage est trop connu aujourd'hui pour qu'il soit besoin d'en donner une analyse ; nous nous bornerons donc à examiner le point de vue auquel l'auteur s'est placé, et à en déduire quelques conséquences.

La touchante dédicace à l'âme de sa sœur, que M. Renan met en tête du volume, quoique très courte, est, à notre avis, un morceau capital, car c'est toute une profession de foi. Nous la citons intégralement, parce qu'elle nous donnera lieu de faire quelques remarques importantes, d'un intérêt général.

A l'âme pure de ma sœur Henriette morte à Byblos, le 24 septembre 1861.

« Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, ou, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir ? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes, se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets, me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées. Tu me disais un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il te plaisait. Si parfois tu craignais pour lui les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire. Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile ; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure ; je me réveillai seul !... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre, et la font presque aimer. »

A moins de supposer que M. Renan ait joué une indigne comédie, il est impossible que de telles paroles viennent sous la plume d'un homme qui croit au néant. On voit sans doute des écrivains, au talent souple, jouer avec les idées et les croyances les plus contradictoires, au point de faire illusion sur leurs propres sentiments ; c'est que, comme l'acteur, ils possèdent l'art de l'imitation. Une idée n'a pas besoin d'être pour eux un article de foi ; c'est un thème sur lequel ils travaillent, pour peu qu'elle prête à l'imagination, et qu'ils arrangent, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon les besoins de la circonstance. Mais il est des sujets auxquels l'incrédule le plus endurci ne saurait toucher sans se sentir sacrilège ; tel est celui de la dédicace de M. Renan. En pareil cas, un homme de cœur s'abstient plutôt que de parler contre sa conviction ; ce ne sont pas ceux que l'on choisit pour faire de l'effet.

En prenant les formes de cette dédicace pour l'expression conscientieuse de la pensée de l'auteur, on y trouve plus qu'une vague pensée spiritualiste. En effet, ce n'est pas l'âme perdue dans les profondeurs de l'espace, absorbée dans une éternelle et béate contemplation, ou dans des douleurs sans fin ; ce n'est pas non plus l'âme du panthéiste, s'annihilant dans l'océan de l'intelligence universelle ; c'est le tableau de l'âme individuelle, ayant le souvenir de ses affections et de ses occupations terrestres, revenant dans les lieux qu'elle a habités, auprès des personnes aimées. M. Renan ne parlerait pas ainsi à un mythe, à un être abîmé dans le néant ; pour lui, l'âme de sa sœur est à ses côtés ; elle le voit, elle l'inspire, elle s'intéresse à ses travaux ; il y a entre elle et lui échange de pensées, communication spirituelle ; sans s'en douter, il fait, comme tant d'autres, une véritable évocation. Que manque-t-il à cette croyance pour être complètement spirite ? La communication matérielle. Pourquoi donc M. Renan la rejette-t-il parmi les croyances superstitieuses ? Parce qu'il n'admet ni surnaturel ni merveilleux. Mais s'il connaissait l'état réel de l'âme après la mort, les propriétés de son enveloppe périspirale, il comprendrait que le phénomène des manifestations spirites ne sort pas des lois naturelles, et qu'il n'est pas besoin pour cela de recourir au merveilleux ; que dès lors ce phénomène a dû se produire dans tous les temps et chez tous les peuples, et qu'il est à la source d'une foule de faits faussement qualifiés de surnaturels par les uns, ou attribués à l'imagination par les autres ; qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher ces manifestations, et qu'il est possible de les provoquer dans certains cas. Que fait donc le Spiritisme, sinon nous révéler une nouvelle loi de la nature ? Il fait, à l'égard d'un certain ordre de phénomènes, ce qu'a fait pour d'autres la découverte des lois de l'électricité, de la gravitation, de l'affinité moléculaire, etc. La science aurait-elle donc la prétention d'avoir le dernier mot de la nature ? Y a-t-il rien de plus surprenant, de plus merveilleux en apparence que de correspondre en quelques minutes avec une personne qui est à cinq cents lieues ? Avant la connaissance de la loi de l'électricité, un tel fait eût passé pour de la magie, de la sorcellerie, de la diablerie, ou pour un miracle ; sans aucun doute, un savant à qui on l'aurait raconté l'aurait repoussé, et n'aurait pas manqué d'excellentes raisons pour démontrer qu'il était matériellement impossible. Impossible, sans doute, selon les lois alors connues, mais très possible d'après une loi qu'on ne connaissait pas. Pourquoi donc serait-il plutôt possible de communiquer instantanément avec un être vivant dont le corps est à cinq cents lieues, qu'avec l'âme de ce même être qui est à côté de nous ? C'est, dit-on, qu'il n'a plus de corps. Et qui vous dit qu'il n'en a plus ? C'est précisément le contraire que vient prouver le Spiritisme, en démontrant que si son âme n'a plus l'enveloppe matérielle, compacte, pondérable, elle en a une fluidique, impondérable, mais qui n'en est pas moins une sorte de matière ; que cette enveloppe, invisible dans son état normal, peut, dans des circonstances données et par une sorte de modification moléculaire, devenir visible, comme la vapeur par la condensation ; il n'y a là, comme on le voit, qu'un phénomène très naturel, dont le Spiritisme donne la clef par la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible.

M. Renan, persuadé que l'âme de sa sœur, ou son Esprit, ce qui est la même chose, était auprès de

lui, le voyait et l'entendait, devait croire que cette âme était quelque chose. Si quelqu'un fût venu lui dire : Cette âme dont votre pensée devine la présence n'est pas un être vague et indéfini ; c'est un être limité et circonscrit par un corps fluidique, invisible comme la plupart des fluides ; la mort n'a été pour elle que la destruction de son enveloppe corporelle, mais elle a conservé son enveloppe éthérée indestructible ; de sorte que vous avez près de vous votre sœur, telle qu'elle était de son vivant, moins le corps qu'elle a laissé sur la terre, comme le papillon laisse sa chrysalide ; en mourant elle n'a fait que se dépouiller du grossier vêtement qui ne pouvait plus lui servir, qui la retenait à la surface du sol, mais elle a conservé un vêtement léger qui lui permet de se transporter partout où elle veut, de franchir l'espace avec la rapidité de l'éclair ; au moral, c'est la même personne avec les mêmes pensées, les mêmes affections, la même intelligence, mais avec des perceptions nouvelles, plus étendues, plus subtiles, ses facultés n'étant plus comprimées par la matière lourde et compacte à travers laquelle elles devaient se transmettre ; dites si ce tableau a rien de déraisonnable ? Le Spiritisme, en prouvant qu'il est réel, est-il donc aussi ridicule que quelques-uns le prétendent ? Que fait-il, en définitive ? Il démontre d'une manière patente l'existence de l'âme ; en prouvant que c'est un être défini, il donne un but réel à nos souvenirs et à nos affections. Si la pensée de M. Renan n'était qu'un rêve, une fiction poétique, le Spiritisme vient faire de cette fiction une réalité.

La philosophie s'est de tout temps attachée à la recherche de l'âme, de sa nature, de ses facultés, de son origine et de sa destinée ; d'innombrables théories ont été faites à ce sujet, et la question est toujours restée indécise. Pourquoi cela ? Apparemment qu'aucune n'a trouvé le nœud du problème, et ne l'a résolu d'une manière assez satisfaisante pour convaincre tout le monde. Le Spiritisme vient à son tour donner la sienne ; il s'appuie sur la psychologie expérimentale ; il étudie l'âme, non seulement pendant la vie, mais après la mort ; il l'observe à l'état d'isolement ; il la voit agir en liberté, tandis que la philosophie ordinaire ne la voit que dans son union avec le corps, soumise aux entraves de la matière, c'est pourquoi elle confond trop souvent la cause avec l'effet. Elle s'efforce de démontrer l'existence et les attributs de l'âme par des formules abstraites, inintelligibles pour les masses ; le Spiritisme en donne des preuves palpables et la fait pour ainsi dire toucher au doigt et à l'œil ; il s'exprime en termes clairs, à la portée de tout le monde. Est-ce que la simplicité du langage lui ôterait le caractère philosophique, ainsi que le prétendent certains savants ?

La philosophie spirite a cependant un tort grave aux yeux de beaucoup de gens, et ce tort est dans un seul mot. Le mot âme, même pour les incrédules, a quelque chose de respectable et qui impose ; le mot Esprit, au contraire, réveille en eux les idées fantastiques des légendes, des contes de fées, des feux follets, des loups-garous, etc. ; ils admettent volontiers qu'on puisse croire à l'âme, quoique n'y croyant pas eux-mêmes, mais ils ne peuvent comprendre qu'avec du bon sens on puisse croire aux Esprits. De la une prévention qui leur fait regarder cette science comme puérile et indigne de leur attention ; la jugeant sur l'étiquette, ils la croient inséparable de la magie et de la sorcellerie. Si le Spiritisme se fût abstenu de prononcer le mot Esprit, et s'il y eût en toutes circonstances substitué le mot âme, l'impression, pour eux, eût été tout autre. A la grande rigueur, ces profonds philosophes, ces libres penseurs, admettront bien que l'âme d'un être qui nous fut cher entende nos regrets et vienne nous inspirer, mais ils n'admettront pas qu'il en soit de même de son Esprit. M. Renan a pu mettre en tête de sa dédicace : A l'âme pure de ma sœur Henriette ; il n'aurait pas mis : A l'Esprit pur.

Pourquoi donc le Spiritisme s'est-il servi du mot Esprit ? Est-ce une faute ? Non, au contraire. D'abord, ce mot était consacré dès les premières manifestations, avant la création de la philosophie spirite ; puisqu'il s'agissait de déduire les conséquences morales de ces manifestations, il y avait utilité à conserver une dénomination passée en usage, afin de montrer la connexité de ces deux parties de la science. Il était en outre évident que la prévention attachée à ce mot, circonscrite à une

catégorie spéciale de personnes, devait s'effacer avec le temps ; l'inconvénient ne pouvait qu'être momentané.

En second lieu, si le mot Esprit était un repoussoir pour quelques individus, il était un attrait pour les masses, et devait contribuer plus que l'autre à populariser la doctrine. Il fallait donc préférer le plus grand nombre au plus petit.

Un troisième motif est plus sérieux que les deux autres. Les mots âme et Esprit, bien que synonymes et employés indifféremment, n'expriment pas exactement la même idée. L'âme est à proprement parler le principe intelligent, principe insaisissable et indéfini comme la pensée. Dans l'état de nos connaissances, nous ne pouvons le concevoir isolé de la matière d'une façon absolue. Le périsprit, quoique formé de matière subtile, en fait un être limité, défini, et circonscrit son individualité spirituelle ; d'où l'on peut formuler cette proposition : L'union de l'âme, du périsprit et du corps matériel constitue l'homme ; l'âme et le périsprit séparés du corps constituent l'être appelé Esprit. Dans les manifestations, ce n'est donc pas l'âme seule qui se présente ; elle est toujours revêtue de son enveloppe fluidique ; cette enveloppe est l'intermédiaire nécessaire à l'aide duquel elle agit sur la matière compacte. Dans les apparitions, ce n'est pas l'âme qu'on voit, mais le périsprit ; de même que lorsqu'on voit un homme on voit son corps, mais on ne voit pas la pensée, la force, le principe qui le fait agir.

En résumé, l'âme est l'être simple, primitif ; l'Esprit est l'être double ; l'homme est l'être triple ; si l'on confond l'homme avec ses vêtements, on aura un être quadruple. Dans la circonstance dont il s'agit, le mot Esprit est celui qui correspond le mieux à la chose exprimée. Par la pensée, on se représente un Esprit, on ne se représente pas une âme.

M. Renan, convaincu que l'âme de sa sœur le voyait et l'entendait, ne pouvait supposer qu'elle fut seule dans l'espace ; une simple réflexion devait lui dire qu'il doit en être de même de toutes celles qui quittent la terre. Les âmes ou Esprits ainsi répandus dans l'immensité constituent le monde invisible qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons ; de sorte que ce monde n'est point composé d'êtres fantastiques, de gnomes, de farfadets, de démons cornus et à pieds fourchus, mais des êtres mêmes qui ont formé l'humanité terrestre. Qu'y a-t-il là d'absurde ? Le monde visible et le monde invisible se trouvant ainsi perpétuellement en contact, il en résulte une réaction incessante de l'un sur l'autre ; de là une foule de phénomènes qui rentrent dans l'ordre des faits naturels. Le Spiritisme moderne ne les a ni découverts ni inventés ; il les a mieux étudiés et mieux observés ; il en a recherché les lois et les a, par cela même, rayés de l'ordre des faits merveilleux.

Les faits qui se rattachent au monde invisible et à ses rapports avec le monde visible, plus ou moins bien observés à toutes les époques, se lient à l'histoire de presque tous les peuples, et surtout à l'histoire religieuse ; c'est pourquoi il y est fait allusion dans maints passages des écrivains sacrés et profanes. C'est faute de connaître cette relation que tant de passages sont demeurés inintelligibles, et ont été si diversement et si faussement interprétés.

C'est par la même raison que M. Renan s'est si étrangement mépris sur la nature des faits rapportés dans l'Évangile, sur le sens des paroles du Christ, son rôle et son véritable caractère, ainsi que nous le démontrons dans un prochain article. Ces réflexions, auxquelles nous ont conduit son préambule, étaient nécessaires pour apprécier les conséquences qu'il a tirées du point de vue où il s'est placé.

Société spirite de Paris
Discours d'ouverture de la septième année sociale, 1er avril 1864.

Messieurs et chers collègues,

La Société commence sa septième année, et cette durée n'est pas sans signification quand il s'agit d'une science nouvelle. Un fait qui n'a pas une moindre portée, c'est qu'elle a constamment suivi une marche ascendante. Toutefois, vous le savez, messieurs, c'est moins dans le sens matériel que dans le sens moral que son progrès s'est accompli. Non seulement elle n'a point ouvert ses portes au premier venu, ni sollicité qui que ce soit d'en faire partie, mais elle a plutôt visé à se circonscrire qu'à s'étendre indéfiniment.

Le nombre des membres actifs est en effet une question secondaire pour toute société qui, comme celle-ci, ne vise pas à thésauriser ; ce ne sont pas des souscripteurs qu'elle cherche, voilà pourquoi elle ne tient pas à la quantité ; ainsi le veut la nature même de ses travaux, exclusivement scientifiques, pour lesquels il lui faut le calme et le recueillement, et non le mouvement de la foule. Le signe de prospérité de la Société n'est donc ni dans le chiffre de son personnel, ni dans celui de son encaisse ; il est tout entier dans la progression de ses études, dans la considération qu'elle s'est acquise, dans l'ascendant moral qu'elle exerce au dehors, enfin dans le nombre des adeptes qui se rallient aux principes qu'elle professe, sans pour cela en faire partie. Sous ce rapport, messieurs, vous savez que le résultat a dépassé toutes les prévisions ; et, chose remarquable, ce n'est pas seulement en France qu'elle exerce cet ascendant, mais à l'étranger, parce que, pour les vrais Spirites, tous les hommes sont frères, à quelque nation qu'ils appartiennent. Vous en avez la preuve matérielle par le nombre des sociétés et des groupes qui, de divers pays, viennent se placer sous son patronage et réclamer ses conseils. Ceci est un fait notoire et d'autant plus caractéristique que cette convergence vers elle se fait spontanément, car il n'est pas moins notoire qu'elle ne l'a ni provoquée ni sollicitée. C'est donc bien volontairement qu'on vient de ranger sous la bannière qu'elle a arborée. A quoi cela tient-il ? Les causes en sont multiples ; il n'est pas inutile de les examiner, car cela rentre dans l'histoire du Spiritisme.

L'une de ces causes vient naturellement de ce que, la première régulièrement constituée, elle est aussi la première qui ait élargi le cercle de ses études et embrassé toutes les parties de la science spirite. Quand le Spiritisme sortait à peine de la période de curiosité et des tables tournantes, elle est entrée résolument dans la période philosophique, qu'elle a en quelque sorte inaugurée ; par cela même, elle a tout d'abord fixé l'attention des gens sérieux.

Mais cela n'eût servi à rien si elle était restée en dehors des principes enseignés par la généralité des Esprits. Si elle n'avait professé que ses propres idées, jamais elle ne les aurait imposées à l'immense majorité des adeptes de tous les pays. La Société représente les principes formulés dans le Livre des Esprits ; ces principes étant partout enseignés, on s'est tout naturellement rallié au centre d'où ils partaient, tandis que ceux qui se sont placés en dehors de ce centre, sont restés isolés, parce qu'ils n'ont pas trouvé d'échos parmi les Esprits.

Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, car on ne saurait trop le redire : La force du Spiritisme ne réside pas dans l'opinion d'un homme ni d'un Esprit ; elle est dans l'universalité de l'enseignement donné par ces derniers ; le contrôle universel, comme le suffrage universel, tranchera dans l'avenir toutes les questions litigieuses ; il fondera l'unité de la doctrine bien mieux qu'un concile d'hommes. Ce principe, soyez-en certains, messieurs, fera son chemin, comme celui de : Hors la charité, point de salut, parce qu'il est fondé sur la plus rigoureuse logique et l'abdication de la personnalité. Il ne pourra contrarier que les adversaires du Spiritisme, et ceux qui n'ont foi qu'en leurs lumières personnelles.

C'est parce que la Société de Paris ne s'est jamais écartée en rien de cette voie tracée par la saine raison qu'elle a conquis le rang qu'elle occupe ; on a confiance en elle, parce qu'on sait qu'elle n'avance rien légèrement, qu'elle n'impose point ses propres idées, et que, par sa position, elle est, plus que qui que ce soit, à même de constater le sens dans lequel se prononce ce qu'on peut justement appeler le suffrage universel des Esprits. Si jamais elle se plaçait à côté de la majorité,

elle cesserait forcément d'être le point de ralliement. Le Spiritisme ne tomberait pas, parce qu'il a son point d'appui partout, mais la Société, n'ayant plus le sien partout, tomberait. Le Spiritisme, en effet, par sa nature tout exceptionnelle, ne repose pas plus sur une société que sur un individu ; celle de Paris n'a jamais dit : Hors de moi, point de Spiritisme ; elle viendrait donc à cesser d'exister, qu'il n'en suivrait pas moins son cours, car il a ses racines dans la multitude innombrable des interprètes des Esprits dans le monde entier, et non dans une réunion quelconque dont l'existence est toujours éventuelle.

Les témoignages que reçoit la Société prouvent qu'elle est estimée et considérée, et certes, c'est ce dont elle se félicite le plus. Si la cause première en est à la nature de ses travaux, il est juste d'ajouter qu'elle le doit aussi à la bonne opinion qu'ont emportée de ses séances les nombreux étrangers qui sont venus la visiter ; l'ordre, la tenue, la gravité, les sentiments de fraternité qu'ils y ont vus régner, les ont mieux convaincus que toutes les paroles de son caractère éminemment sérieux.

Telle est, messieurs, la position que, comme fondateur de la Société, j'ai tenu à lui assurer ; telle est aussi la raison pour laquelle je n'ai jamais cédé à aucune incitation tendant à la faire dévier de la voie de la prudence. J'ai laissé dire et faire les impatients de bonne ou de mauvaise foi ; vous savez ce qu'ils sont devenus, tandis que la Société est encore debout.

La mission de la société n'est point de faire des adeptes par elle-même, c'est pour cela qu'elle ne convoque jamais le public ; le but de ses travaux, comme l'indique son titre, est le progrès de la science spirite. A cet effet, elle met à profit, non seulement ses propres observations, mais celles qui se font ailleurs ; elle recueille les documents qui lui arrivent de toutes parts ; elle les étudie, les scrute et les compare, pour en déduire les principes et en tirer les instructions qu'elle répand, mais qu'elle ne donne jamais à la légère. C'est ainsi que ses travaux profitent à tous, et s'ils ont acquis quelque autorité, c'est parce qu'on les sait consciencieusement faits, sans prévention systématique contre les personnes ou les choses.

On comprend donc que, pour atteindre ce but, un nombre de membres plus ou moins considérable est chose indifférente ; le résultat serait obtenu avec une douzaine de personnes aussi bien et mieux encore qu'avec plusieurs centaines. N'ayant en vue aucun intérêt matériel, c'est la raison pour laquelle elle ne cherche pas le nombre ; son but étant grave et sérieux, elle ne fait rien en vue de la curiosité ; enfin, comme les éléments de la science ne lui apprendraient rien de nouveau, elle ne perd pas son temps à répéter ce qu'elle sait déjà. Son rôle, comme nous l'avons dit, est de travailler au progrès de la science par l'étude ; ce n'est pas auprès d'elle que ceux qui ne savent rien viennent se convaincre, mais que les adeptes déjà initiés viennent puiser de nouvelles instructions ; tel est son véritable caractère. Ce qu'il lui faut, ce qui lui est indispensable, ce sont des relations étendues qui lui permettent de voir de haut le mouvement général, pour juger de l'ensemble, s'y conformer et le faire connaître ; or, ces relations, elle les possède ; elles lui sont venues d'elles-mêmes, et s'augmentent tous les jours, ainsi que vous en avez la preuve par la correspondance.

Le nombre des réunions qui se forment sous ses auspices et sollicitent son patronage par les motifs développés ci-dessus, est le fait le plus caractéristique de l'année sociale qui vient de s'écouler. Ce fait n'est pas seulement très honorable pour la Société, il est en outre d'une importance capitale, en ce qu'il témoigne à la fois de l'extension de la doctrine et du sens dans lequel tend à s'établir l'unité. Ceux qui nous connaissent savent la nature des relations qui existent entre la Société de Paris et les sociétés étrangères, mais il est essentiel que tout le monde le sache, pour éviter les méprises auxquelles les allégations de la malveillance pourraient donner lieu. Il n'est donc pas superflu de répéter : Que les Spirites ne forment entre eux ni une congrégation, ni une association ; qu'entre les diverses sociétés il n'y a ni solidarité matérielle, ni affiliation occulte ou ostensible ; qu'elles n'obéissent à aucun mot d'ordre secret ; que ceux qui en font partie sont toujours libres de se retirer

si cela leur convient ; que si elles n'ouvrent pas leurs portes au public, ce n'est pas qu'il s'y passe rien de mystérieux ni de caché, mais parce qu'elles ne veulent pas être troublées par les curieux et les importuns ; loin d'agir dans l'ombre, elles sont toujours prêtes, au contraire, à se soumettre aux investigations de l'autorité légale et aux prescriptions qui leur seront imposées. Celle de Paris n'a sur les autres que l'autorité morale qu'elle tient de sa position et de ses études et qu'on veut bien lui accorder. Elle donne les conseils qu'on réclame de son expérience, mais elle ne s'impose à aucune ; le seul mot d'ordre qu'elle donne, comme signe de reconnaissance entre les vrais Spirites, est celui-ci : Charité pour tous, même pour nos ennemis. Elle déclinerait donc toute solidarité morale avec celles qui s'écarteraient de ce principe, qui auraient un mobile d'intérêt matériel, qui, au lieu de maintenir l'union et la bonne harmonie, tendraient à semer la division entre les adeptes, parce qu'elles se placeraient, par cela même, en dehors de la doctrine.

La Société de Paris ne peut encourir la responsabilité des abus que, par ignorance ou autres causes, on peut faire du Spiritisme ; elle n'entend, en aucune façon, couvrir de son manteau ceux qui les commettent ; elle ne peut ni ne doit prendre leur défense vis-à-vis de l'autorité, en cas de poursuite, parce que ce serait approuver ce que la doctrine désavoue. Lorsque la critique s'adresse à ces abus, nous n'avons pas à la réfuter, mais seulement à répondre : Si vous vous donnez la peine d'étudier le Spiritisme, vous sauriez ce qu'il dit, et ne l'accuseriez pas de ce qu'il condamne. C'est donc aux Spirites sincères d'éviter avec soin tout ce qui pourrait donner lieu à une critique fondée ; ils y parviendront sûrement en se renfermant dans les préceptes de la doctrine. Ce n'est pas parce qu'une réunion s'intitule groupe, cercle ou société spirite, qu'elle doit nécessairement avoir nos sympathies ; l'étiquette n'a jamais été une garantie absolue de la qualité de la marchandise ; mais, d'après la maxime : « On reconnaît l'arbre à son fruit, » nous l'appréciions en raison des sentiments qui l'animent, du mobile qui la dirige, et nous la jugeons à ses œuvres. La Société de Paris se félicite quand elle peut inscrire sur la liste de ses adhérents des réunions qui offrent toutes les garanties désirables d'ordre, de bonne tenue, de sincérité, de dévouement et d'abnégation personnelle, et qu'elle peut les offrir comme modèles à ses frères en croyance.

La position de la Société de Paris est donc exclusivement morale, et elle n'en a jamais ambitionné d'autre. Ceux de nos antagonistes qui prétendent que tous les Spirites sont ses tributaires ; qu'elle s'enrichit à leurs dépens en leur soutirant l'argent à son profit ; qui supputent ses prétendus revenus sur le nombre des adeptes, prouvent, ou une insigne mauvaise foi, ou l'ignorance la plus absolue de ce dont ils parlent. Elle a sans doute pour elle sa conscience, mais elle a de plus, pour confondre l'imposture, ses archives, qui témoigneront toujours de la vérité, dans le présent comme dans l'avenir.

Sans dessein prémedité, et par la force des choses, la Société est devenue un centre où aboutissent les renseignements de toute nature concernant le Spiritisme ; elle se trouve, sous ce rapport, dans une position qu'on peut dire exceptionnelle, par les éléments qu'elle possède pour asseoir son opinion. Mieux que qui ce soit, elle peut donc connaître l'état réel des progrès de la doctrine dans chaque contrée, et apprécier les causes locales qui peuvent en favoriser ou en retarder le développement. Cette statistique ne sera pas un des éléments les moins précieux de l'histoire du Spiritisme, en même temps qu'elle permet d'étudier les manœuvres de ses adversaires, et de calculer la portée des coups qu'ils frappent pour le renverser. Cette observation suffirait seule pour faire prévoir le résultat définitif et inévitable de la lutte, comme on juge l'issue d'une bataille en voyant le mouvement de deux armées.

On peut dire en toute vérité que, sous ce rapport, nous sommes au premier rang pour observer, non seulement la tactique des hommes, mais encore celle des Esprits. Nous voyons en effet de la part de ceux-ci, une unité de vue et de plan savamment et providentiellement combinée, devant laquelle doivent forcément se briser tous les efforts humains, car les Esprits peuvent atteindre les hommes et

les frapper, tandis qu'ils échappent à ces derniers. Comme on le voit, la partie n'est pas égale. L'histoire du Spiritisme moderne sera une chose vraiment curieuse, parce que ce sera celle de la lutte du monde visible et du monde invisible ; les Anciens auraient dit : La guerre des hommes contre les dieux. Ce sera aussi celle des faits, mais surtout et forcément celle des hommes qui y auront joué un rôle actif, dans un sens comme dans l'autre, des vrais soutiens, comme des adversaires de la cause. Il faut que les générations futures sachent à qui elles devront un juste tribut de reconnaissance ; il faut qu'elles consacrent la mémoire des véritables pionniers de l'œuvre régénératrice, et qu'il n'y ait pas de gloires usurpées.

Ce qui donnera à cette histoire un caractère particulier, c'est qu'au lieu d'être faite, comme beaucoup d'autres, des années ou des siècles après coup, sur la foi de la tradition et de la légende, elle se fait au fur et à mesure des événements, et sur des pièces authentiques dont nous possédons, par une correspondance incessante venue de tous les pays où s'implante la doctrine, le recueil le plus vaste et le plus complet qui soit au monde.

Sans doute le Spiritisme, en lui-même, ne peut être atteint par les allégations mensongères de ses adversaires, à l'aide desquelles ils essayent de le travestir ; mais elles pourraient cependant donner une fausse idée de ses débuts et de ses moyens d'action, en dénaturant les actes et le caractère des hommes qui y auront coopéré, si l'on n'en donnait une contre-partie officielle. Ces archives seront, pour l'avenir, la lumière qui lèvera tous les doutes, une mine où les commentateurs futurs pourront puiser avec certitude. Vous voyez, messieurs, de quelle importance est ce travail, dans l'intérêt de la vérité historique ; notre Société elle-même y est intéressée en raison de la part qu'elle prend au mouvement.

Il y a un proverbe qui dit : « Noblesse oblige ; » la position de la Société lui impose aussi des obligations pour conserver son crédit et son ascendant moral. La première est de ne point s'écartier, quant à la théorie, de la ligne qu'elle a suivie jusqu'à ce jour, puisqu'elle en recueille les fruits ; la seconde est dans le bon exemple qu'elle doit donner en justifiant, par la pratique, la bonté de la doctrine qu'elle professe. Cet exemple, on le sait, en prouvant l'influence moralisatrice du Spiritisme, est un puissant élément de propagande, en même temps que le meilleur moyen de fermer la bouche des détracteurs. Un incrédule, qui ne connaissait que la philosophie de la doctrine, disait, qu'avec de tels principes, un Spirite devait nécessairement être un honnête homme. Cette parole est profondément vraie ; mais, pour être complète, il faudrait ajouter qu'un vrai Spirite doit nécessairement être bon et bienveillant pour ses semblables, c'est-à-dire pratiquer la charité évangélique dans sa plus large acception.

C'est la grâce que nous devons tous demander à Dieu de nous accorder, en nous rendant dociles aux conseils des bons Esprits qui nous assistent. Prions également ceux-ci de nous continuer leur protection pendant l'année qui vient de s'ouvrir, et de nous donner la force de nous en rendre dignes ; c'est le plus sûr moyen de justifier et de conserver la position que la société s'est acquise.

Allan Kardec

L'école spirite américaine

Quelques personnes demandent pourquoi la doctrine spirite n'est pas la même dans l'ancien et le nouveau continent, et en quoi consiste la différence. C'est ce que nous allons essayer d'expliquer. Les manifestations, comme on le sait, ont eu lieu dans tous les temps, aussi bien en Europe qu'en Amérique, et aujourd'hui qu'on se rend compte de la chose, on se rappelle une multitude de faits qui étaient passés inaperçus, et l'on en retrouve une foule consignés dans des écrits authentiques. Mais

ces faits étaient isolés ; dans ces derniers temps, ils se sont produits aux États-Unis sur une échelle assez vaste pour éveiller l'attention générale des deux côtés de l'Atlantique. L'extrême liberté qui existe dans ce pays y a favorisé l'éclosion des idées nouvelles, et c'est pour cela que les Esprits l'ont choisi pour le premier théâtre de leurs enseignements.

Or, il arrive souvent qu'une idée prend naissance dans une contrée, et se développe dans une autre, ainsi qu'on le voit pour les sciences et l'industrie. Sous ce rapport le génie américain a fait ses preuves, et n'a rien à envier à l'Europe ; mais s'il excelle en tout ce qui concerne le commerce et les arts mécaniques, on ne peut refuser à l'Europe celui des sciences morales et philosophiques. Par suite de cette différence dans le caractère normal des peuples, le Spiritisme expérimental était sur son terrain en Amérique, tandis que la partie théorique et philosophique trouvait en Europe des éléments plus propices à son développement ; aussi est-ce là qu'elle a pris naissance : en peu d'années elle y a conquis la première place. Les faits y ont d'abord éveillé la curiosité ; mais les faits constatés et la curiosité satisfaite, on s'est bientôt lassé d'expériences matérielles sans résultats positifs ; il n'en a plus été de même dès que se sont déroulés les conséquences morales de ces mêmes faits pour l'avenir de l'humanité ; de ce moment le Spiritisme a pris rang parmi les sciences philosophiques ; il a marché à pas de géant, malgré les obstacles qu'on lui a suscités, parce qu'il satisfaisait les aspirations des masses, car on a promptement compris qu'il venait combler un vide immense dans les croyances, et résoudre ce qui jusqu'alors paraissait insoluble.

L'Amérique a donc été le berceau du Spiritisme, mais c'est en Europe qu'il a grandi et fait ses humanités. L'Amérique a-t-elle lieu d'en être jalouse ? Non, car sur d'autres points elle a eu l'avantage. N'est-ce pas en Europe que les machines à vapeur ont pris naissance, et n'est-ce pas d'Amérique qu'elles sont revenues dans des conditions pratiques ? A chacun son rôle selon ses aptitudes, et à chaque peuple le sien, selon son génie particulier.

Ce qui distingue principalement l'école spirite dite américaine de l'école européenne, c'est la prédominance, dans la première, de la partie phénoménale, à laquelle on s'attache plus spécialement, et, dans la seconde, de la partie philosophique. La philosophie spirite d'Europe s'est promptement répandue, parce qu'elle a offert, dès l'abord, un ensemble complet, qu'elle a montré le but et élargi l'horizon des idées ; c'est incontestablement celle qui prévaut aujourd'hui dans le monde entier. Les États-Unis se sont, jusqu'à ce jour, peu écartés de leurs idées premières ; est-ce à dire que, seuls, ils resteront en arrière du mouvement général ? Ce serait faire injure à l'intelligence de ce peuple. Les Esprits, d'ailleurs, sont là pour le pousser dans la voie commune, en y donnant l'enseignement qu'ils donnent ailleurs ; ils triompheront peu à peu des résistances qui pourraient naître de l'amour-propre national. Si les Américains repoussaient la théorie européenne, parce qu'elle vient d'Europe, ils l'accepteront quand elle surgira au milieu d'eux par la voix même des Esprits ; ils céderont à l'ascendant, non de l'opinion de quelques hommes, mais à celui du contrôle universel de l'enseignement des Esprits, ce puissant critérium, ainsi que nous l'avons démontré dans notre article sur l'autorité de la doctrine spirite ; ce n'est qu'une question de temps, surtout quand les questions de personnes auront disparu.

De tous les principes de la doctrine, celui qui a rencontré le plus d'opposition en Amérique, et par l'Amérique il faut entendre exclusivement les États-Unis, c'est celui de la réincarnation ; on peut même dire que c'est la seule divergence capitale, les autres tenant plutôt à la forme qu'au fond, et cela, parce que les Esprits ne l'y ont pas enseigné ; nous en avons expliqué les motifs. Les Esprits procèdent partout avec sagesse et prudence ; pour se faire accepter, ils évitent de choquer trop brusquement les idées reçues ; ils n'iront pas dire de but en blanc à un musulman que Mahomet est un imposteur. Aux États-Unis, le dogme de la réincarnation serait venu se heurter contre les préjugés de couleur, si profondément enracinés dans ce pays ; l'essentiel était de faire accepter le principe fondamental de la communication du monde visible et du monde invisible ; les questions

de détail devaient venir en leur temps. Or, il n'est pas douteux que cet obstacle finira par disparaître, et qu'un des résultats de la guerre actuelle sera l'affaiblissement graduel de préjugés qui sont une anomalie chez une nation aussi libérale.

Si l'idée de la réincarnation n'est pas encore acceptée aux États-Unis d'une manière générale, elle l'est individuellement par quelques-uns, sinon comme principe absolu, du moins avec certaines restrictions, ce qui est déjà quelque chose. Quant aux Esprits, jugeant sans doute que le moment devient propice, ils commencent à l'enseigner avec ménagement dans certains endroits, et carrément dans d'autres ; la question, une fois soulevée, fera son chemin. Du reste, nous avons sous les yeux des communications déjà anciennes obtenues dans ce pays, où, sans y être formellement exprimée, la pluralité des existences est la conséquence forcée des principes émis ; on y voit poindre l'idée. Il n'est donc pas douteux que, dans un temps donné, ce que l'on appelle encore aujourd'hui l'école américaine se fondra dans la grande unité qui s'établit de toutes parts.

Comme preuve de ce que nous avançons, nous citerons l'article suivant, publié dans l'Union, journal de San Francisco, et un extrait de la lettre d'envoi qui l'accompagnait.

« Monsieur Allan Kardec,

Quoique je n'aie point l'honneur d'être connue de vous, je prends, comme médium, la liberté de vous adresser la notice ci-jointe que ces messieurs du journal ont un peu abrégée ; néanmoins, telle qu'elle est, beaucoup de personnes paraissent désirer en savoir davantage ; aussi tous vos livres se répandent, et nos libraires auront bientôt à faire de nouvelles demandes...

Recevez, etc.

Pauline Boulay. »

Notice sur le Spiritisme

« Il suffit d'exprimer tout haut des idées que tout le monde ne comprend pas pour être traité d'exalté, d'extravagant et de fou. Il n'est pas nécessaire d'être un bas-bleu pour écrire ce que le cœur et l'âme nous dictent.

Un esprit fort disait à une dame médium : Comment vous, qui êtes intelligente, pouvez-vous croire aux Esprits invisibles et à la pluralité des existences ? - C'est peut-être parce que je suis intelligente que j'y crois, répondit la dame ; ce que je ressens m'inspire plus de confiance que ce que je vois, attendu que ce que nous voyons nous trompe quelquefois, ce que nous ressentons ne nous trompe jamais ; libre à vous de ne pas y croire. Ceux qui croient à la pluralité des existences ne sont point méchants et sont plus désintéressés que ceux qui n'y croient pas : les incrédules les traitent de fous, cela ne prouve pas qu'ils disent vrai ; au contraire ; douter de la puissance de Dieu c'est l'offenser, nier ce qui existe au delà de ce que nous pouvons palper est un outrage adressé au Créateur.

On a l'habitude, lorsqu'il nous arrive quelque chose d'extraordinaire, de l'attribuer au hasard. Je me demande qu'est-ce que le hasard ? Le néant, répond la voix de la vérité ; or donc, le néant ne pouvant rien produire, ce qui existe nous vient d'une source productive : il ne serait que très juste de penser que ce qui arrive indépendamment de notre volonté est l'œuvre de la Providence, dirigée par le Maître de nos destinées.

Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, esprits forts, vous ne détruirez jamais cette doctrine, qui a toujours existé. L'ignorance des âmes primitives ne leur permettant pas d'en comprendre toute l'étendue, ils s'imaginent qu'après cette vie tout est fini. Erreur ! Nous autres médiums, plus ou moins avancés, nous finirons par vous convaincre.

Non seulement le Spiritisme est une consolation, mais encore il développe l'intelligence, détruit toute pensée d'égoïsme, d'orgueil et d'avarice, nous met en communication avec ceux qui nous sont

chers, et prépare le progrès ; progrès immense qui détruira insensiblement tous les abus, les révoltes et les guerres.

L'âme a besoin de se réincarner pour se perfectionner, elle ne peut en une seule vie matérielle apprendre tout ce qu'elle doit savoir pour comprendre l'œuvre du Tout-Puissant. Le corps n'est qu'une enveloppe passagère dans laquelle Dieu envoie une âme pour se perfectionner et subir les épreuves nécessaires à son avancement et à l'accomplissement de la grande œuvre du Créateur, que nous sommes tous appelés à servir lorsque nous aurons fait nos preuves et que nous aurons acquis toutes les perfections. Toutes nos célébrités contemporaines sont autant d'âmes qui ont progressé par le renouvellement des incarnations ; beaucoup d'entre eux sont des médiums écrivains, des génies qui apportent à chaque existence nouvelle les progrès de la science et des arts.

La liste des hommes de génie augmente chaque année : ce sont autant de guides que Dieu place au milieu de nous pour nous éclairer, nous instruire, en un mot, nous apprendre ce que nous ignorons et qu'il faut absolument que nous sachions ; ils nous montrent la plaie sociale, ils tâchent de détruire nos préjugés, ils mettent au grand jour et sous nos yeux tout le mal produit par l'égoïsme et l'ignorance. Ces génies sont animés par des Esprits supérieurs ; ils ont plus fait pour le progrès et la civilisation que toutes vos fusillades et vos canons, et font verser plus de larmes de reconnaissance et d'attendrissement que tous vos beaux faits d'armes.

Réfléchissez donc sérieusement au Spiritisme, hommes intelligents, vous y trouverez de grands enseignements ; il n'y a pas de charlatanisme dans cette loi divine, tout y est beau, grand, sublime ; elle seule tend à nous conduire vers la perfection et le véritable bonheur moral.

Le livre écrit par les médiums, sous la dictée des Esprits supérieurs et errants, est un livre de haute philosophie et d'une instruction aussi profonde qu'éthérée, il traite de tout. Il est vrai que tout le monde n'est pas encore préparé à cette croyance, et pour la comprendre il est nécessaire que l'âme se soit déjà réincarnée plusieurs fois.

Lorsque tout le monde comprendra le Spiritisme, nos grands poètes seront plus appréciés et on les lira avec attention et respect. Tous nos littérateurs seront compris par tous les peuples, on les admirera sans en être jaloux, parce qu'on connaîtra la cause et les effets.

L'étude de la science est la plus noble des occupations, le Spiritisme en est la divinité ; par lui nous nous associons au génie, et, comme l'a dit un de nos savants, après l'homme de génie vient celui qui sait le comprendre.

L'instruction fait de l'Esprit ce qu'un habile bijoutier fait du spécimen, elle lui donne le poli, le brillant qui charme et séduit en rehaussant sa valeur.

L'âme n'a point de forme proprement dite, c'est une sorte de lumière qui diffère par son intensité suivant le degré de perfection qu'elle a acquise. Plus l'âme a progressé, plus sa couleur est lumineuse.

vous serez tous médiums, vous pourrez vous entretenir avec les Esprits comme nous le faisons déjà, ils vous diront qu'ils sont plus heureux que nous ; ils nous voient, nous entendent, ils assistent à nos réunions, s'entretiennent avec notre âme pendant notre sommeil, ils se transportent et pénètrent partout où Dieu les envoie.

Pauline Boulay. »

Nota. - Le principe de la réincarnation se trouve également dans un manuscrit qui nous est adressé de Montréal (Canada), et dont nous parlerons prochainement.

Cours publics de Spiritisme à Lyon et à Bordeaux

Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, d'une démonstration approbative de la doctrine, mais au contraire d'une nouvelle forme d'attaque, sous un titre attrayant et quelque peu trompeur, car celui qui, sur la foi de l'affiche, irait là croyant assister à des leçons de spiritisme, serait fort désappointé. Les sermons sont loin d'avoir eu le résultat qu'on en attendait ; ils ne s'adressent d'ailleurs qu'aux fidèles ; puis ils exigent une forme trop solennelle, trop exclusivement religieuse ; tandis que la tribune enseignante permet des allures plus libres, plus familières ; l'orateur ecclésiastique fait abstraction de sa qualité de prêtre : il devient professeur. Ce moyen réussira-t-il ? L'avenir nous l'apprendra.

M. l'abbé Barricand, professeur à la Faculté de théologie de Lyon, a commencé au Petit-Collège une série de leçons publiques sur, ou mieux contre le magnétisme et le spiritisme. Le journal la Vérité, dans son numéro du 10 avril 1864, donne l'analyse d'une séance consacrée au spiritisme, et relève plusieurs assertions de l'orateur ; il promet de tenir ses lecteurs au courant de la suite, en même temps qu'il se charge de le réfuter, ce dont, nous n'en doutons pas, il s'acquittera à merveille, à en juger par son début. La convenance et la modération dont il a fait preuve jusqu'à ce jour dans sa polémique, nous sont garants qu'il ne s'en départira pas en cette circonstance, dans le cas même où son contradicteur s'en écarterait.

Tant que M. l'abbé Barricand restera sur le terrain de la discussion des principes de la doctrine, il sera dans son droit ; nous ne pouvons lui savoir mauvais gré de n'être pas de notre avis, de le dire, et de chercher à prouver qu'il a raison. Nous voudrions qu'en général le clergé fût aussi partisan du libre examen que nous le sommes nous-mêmes. Ce qui est en dehors du droit de discussion, ce sont les attaques personnelles, et surtout les personnalités malveillantes ; c'est lorsque, pour les besoins de sa cause, un adversaire dénature les faits et les principes qu'il veut combattre, les paroles et les actes de ceux qui les défendent. De pareils moyens sont toujours une preuve de faiblesse et témoignent du peu de confiance qu'on a dans les arguments tirés de la chose même. Ce sont ces écarts de vérité qu'il est essentiel de relever à l'occasion, tout en restant dans la limite des convenances et de l'urbanité.

La Vérité résume ainsi qu'il suit une partie de l'argumentation de M. l'abbé Barricand :

« Quant aux Spirites qui sont beaucoup plus nombreux, je me fais également fort de vous prouver qu'ils descendent aujourd'hui du prétentieux piédestal sur lequel M. A. Kardec les faisait trôner en 1862. En 1861, en effet, M Kardec effectuait un voyage dans toute la France, voyage dont il rendait complaisamment compte au public. Oh ! alors, messieurs, tout était pour le mieux; les adeptes de cette école se comptaient par trente mille à Lyon, par deux ou trois mille à Bordeaux, etc., etc. Le Spiritisme semblait avoir envahi toute l'Europe ! Or, que se passe-t-il en 1863 ? M. A. Kardec ne fait plus de voyage..., plus de compte rendu emphatique ! C'est qu'il a probablement constaté bon nombre de désertions, et qu'afin de ne pas décourager ce qu'il peut rester encore de Spirites, par un état peu en leur faveur, il a jugé prudent et adroit de s'abstenir. Pardon, messieurs, je me trompe, M. A. Kardec consacre quelques pages de sa Revue spirite (janvier 1864), à nous donner quelques renseignements généraux sur la campagne de 1863. Mais ici, plus de chiffres ambitieux ! Il s'en donne bien garde et pour cause !... M. Kardec se contente de nous annoncer que le Spiritisme est toujours florissant, plus florissant que jamais. Comme preuves à l'appui, il cite la création de deux nouveaux organes de l'école, la Ruche de Bordeaux et la Vérité de Lyon ; la Vérité surtout, qui est venue, dit-il, se poser en athlète redoutable, par ses articles d'une logique si serrée, qu'ils ne laissent aucune prise à la critique. J'espère, messieurs, vous démontrer vendredi que la Vérité n'est pas aussi terrible qu'on veut bien le dire.

Il est facile à M. Allan Kardec de poser cette assertion : Le Spiritisme est plus puissant que jamais, et de citer comme principale preuve la création de la Ruche et de la Vérité ! Messieurs, comédie que tout cela !... Ces deux journaux peuvent bien exister, sans être précisément obligé de conclure que le Spiritisme a fait un pas en avant ?... Si vous m'objectiez que ces journaux ont des frais et que pour les payer il faut des abonnés ou s'imposer des sacrifices par trop écrasants, je vous répondrai encore : Comédie !... La caisse de M. A. Kardec est bien fournie, dit-on ; n'est-il pas juste, rationnel, qu'il vienne en aide à ses disciples ? »

Le rédacteur de la Vérité, M. Edoux, accompagne cette citation de la note suivante : « Au sortir du cours, nous avons eu un moment d'entretien avec M. l'abbé Barricand qui, du reste, nous a reçu d'une manière très courtoise. Notre but était de lui offrir une collection de la Vérité, afin de lui faciliter les moyens d'en parler tout à son aise. »

Nous verrons si M. Barricand sera plus heureux que ses confrères, et s'il trouvera enfin ce que tant d'autres ont inutilement cherché : des arguments écrasants contre le Spiritisme. Mais à quoi bon tant de peine, puisque celui-ci se meurt ? Puisque M. Barricand le croit, laissons-lui cette douce croyance, car il n'en sera ni plus ni moins. Nous n'avons aucun intérêt à le dissuader. Nous dirons seulement que s'il n'a pas des motifs de sécurité plus sérieux que ceux qu'il fait valoir, ses raisons ne sont guère concluantes, et si tous ses arguments contre le Spiritisme sont de la même force, nous pouvons dormir tranquilles.

On peut s'étonner qu'un homme grave tire des conséquences aussi hasardées de ce que nous n'avons pas fait de voyage l'année dernière, et s'immisce dans nos actes privés en supposant la pensée que nous avons dû avoir pour voyager ou non. D'une supposition, il tire une conséquence absolue, ce qui n'est pas d'une logique bien rigoureuse, car, si les prémisses ne sont pas certaines, la conclusion ne saurait l'être. Ce n'est pas répondre, direz-vous ; mais nous n'avons nulle intention de satisfaire la curiosité de qui ce soit ; le Spiritisme est une question humanitaire ; son avenir est dans la main de Dieu, et ne dépend pas de telle ou telle démarche d'un homme. Nous regrettons que M. l'abbé Barricand le voie à un point de vue si étroit.

Quant à savoir si notre caisse est bien ou mal fournie, il nous semble que supposer ce qu'il y a au fond de la bourse de quelqu'un qui n'a pas donné le droit d'y regarder, pourrait passer pour de l'indiscrétion ; en faire le texte d'un enseignement public, est une violation de la vie privée ; supposer l'usage qu'une personne a dû faire de ce qu'on suppose qu'elle doit posséder, peut, selon les circonstances, friser la calomnie.

Il paraît que le système de M. Barricand est de procéder par suppositions et par insinuations ; avec un pareil système, on peut s'exposer à recevoir des déments ; or, nous lui en donnons un formel au sujet de toutes les allégations, suppositions et déductions ci-dessus relatées. Discutez tant que vous voudrez les principes du Spiritisme, mais ce que nous faisons ou ne faisons pas, ce que nous avons ou n'avons pas, est étranger à la question. Un cours n'est pas une diatribe ; c'est un exposé sérieux, complet et consciencieux du sujet que l'on traite ; s'il est contradictoire, la loyauté veut que l'on place en regard les arguments pour et contre, afin que le public juge de leur valeur réciproque ; à des preuves, il faut opposer des preuves plus prépondérantes ; c'est donner une pauvre idée de la force de ses propres arguments, que de chercher à jeter le discrédit sur les personnes. Voilà comment nous comprenons un cours, surtout de la part d'un professeur de théologie qui doit avant tout chercher la vérité.

Bordeaux a aussi son cours public de Spiritisme, c'est-à-dire contre le Spiritisme, par le R.-P. Delaporte, professeur à la faculté de théologie de cette ville. La Ruche l'annonce en ces termes : « Nous avons assisté mercredi dernier, 13 courant, au cours public de dogme, dans lequel le R.-P. Delaporte traitait cette question : De l'hypothèse d'une nouvelle religion révélée par les Esprits, ou le Spiritisme. Le savant professeur n'ayant pas encore conclu, nous suivrons avec attention ses

leçons, et nous en rendrons compte avec cette impartialité et cette modération dont un Spirite ne doit jamais se départir. »

Le Sauveur des peuples, dans ses numéros des 17 et 24 avril, donne le compte rendu des deux premières leçons et en fait une critique sérieuse et serrée qui ne doit pas laisser de causer quelques embarras à l'orateur. Ainsi voilà deux professeurs de théologie d'un incontestable talent, qui, dans les deux principaux centres du Spiritisme en France, entreprennent contre lui une guerre nouvelle, et se trouvent aux prises, sur les deux points, avec des champions qui ont de quoi leur répondre. C'est qu'aujourd'hui on trouve ce qui était plus rare il y a quelques années : des hommes qui l'ont étudié sérieusement, et ne craignent pas de se mettre sur la brèche. Qu'en sortira-t-il ? Un premier résultat inévitable : l'examen plus approfondi de la question par tout le monde ; ceux qui n'ont pas lu voudront lire ; ceux qui n'ont pas vu voudront voir. Un second résultat sera de le faire prendre au sérieux par ceux qui n'y voient encore qu'une mystification, puisque de savants théologiens la jugent digne de faire le sujet d'une discussion publique sérieuse. Un troisième résultat enfin sera de faire taire la crainte du ridicule qui retient encore beaucoup de gens. Quand une chose est publiquement discutée par des hommes de valeur, pour et contre, on ne craint plus d'en parler soi-même.

De la chaire religieuse, la discussion passera tout aussi sérieusement dans la chaire scientifique et philosophique. Cette discussion, par l'élite des hommes intelligents, aura pour effet d'épuiser les arguments contradictoires qui ne pourront résister à l'évidence des faits.

L'idée spirite est sans doute très répandue ; mais on peut dire qu'elle est encore à l'état d'opinion individuelle ; ce qui se passe aujourd'hui tend à lui donner une assiette dans l'opinion générale, et lui assignera, dans un temps prochain, un rang officiel parmi les croyances reçues.

Nous profitons avec bonheur de l'occasion qui nous est offerte pour adresser nos félicitations et nos encouragements à tous ceux qui, bravant toute crainte, prennent résolument en main la cause du Spiritisme ; nous sommes heureux de voir le nombre s'en accroître tous les jours. Qu'ils persévérent, et ils verront bientôt les appuis se multiplier autour deux ; mais qu'ils se persuadent bien aussi que la lutte n'est pas terminée, et que la guerre à ciel ouvert n'est pas la plus à craindre ; l'ennemi le plus dangereux est celui qui agit dans l'ombre, et souvent se cache sous un faux masque. Nous leur dirons donc : Mefiez-vous des apparences ; jugez les hommes non à leurs paroles, mais à leurs actes ; craignez surtout les pièges.

Variétés

Manifestations de Poitiers

Les bruits qui avaient mis en émoi la ville de Poitiers ont complètement cessé, d'après ce qui nous a été dit, mais il paraîtrait que les Esprits tapageurs ont transporté le théâtre de leurs exploits dans les environs. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Pays :

« Les Esprits frappeurs de Poitiers commencent à faire lignée, et peuplent les campagnes environnantes. On écrit de la Ville-au-Moine, le 24 février, au Courrier de la Vienne (ne pas confondre avec le Journal de la Vienne, spécial pour la maison d'O.) :

« Monsieur le rédacteur,

Depuis quelques jours notre contrée est préoccupée de la présence, au Bois-de-Dœuil, d'Esprits frappeurs qui répandent la terreur dans nos bourgades. La maison du sieur Perroche est leur lieu de rendez-vous : tous les soirs, entre onze heures et minuit, l'Esprit se manifeste par neuf, onze ou treize coups frappés par deux et un, et à six heures du matin par le même tapage.

Notez, monsieur, que ces coups se font entendre au dossier d'un lit dans lequel couche une femme, moitié morte de frayeur, qui prétend recevoir les communications d'un oncle de son mari, décédé

dans notre village il y a un mois. C'est à n'y pas croire : aussi avons-nous, plusieurs de mes amis et moi, voulu connaître la vérité, et pour cela, nous nous sommes rendus coucher au Bois-de-Dœuil, où nous avons été témoins des faits qu'on nous avait signalés ; nous avons même entendu agiter dans le sens de sa longueur le berceau d'un enfant qui paraissait n'être en communication avec personne.

Nous avions d'abord pris la chose en riant ; mais en voyant que toutes les précautions que nous avions prises pour découvrir un stratagème n'avaient abouti à rien, nous nous sommes retirés avec plus de stupeur que d'envie de rire.

Si le bruit se continue, la maison du sieur Perroche ne sera plus assez grande pour recevoir les curieux, car de Marsais, Priaire, Migré, Dœuil et même de Villeneuve-la-Comtesse, on s'y rend par bandes de plusieurs individus pour y passer les nuits et tâcher de découvrir les profondeurs de ce mystère.

Agréez, etc. »

Nous ne ferons sur ces événements qu'une courte réflexion. Le Journal de la Vienne, en les relatant, avait annoncé à plusieurs reprises qu'on était sur les traces du ou des mauvais plaisants qui causaient ces perturbations, et qu'on ne tarderait pas à les saisir. Si on ne l'a pas fait, on ne peut s'en prendre à la négligence de l'autorité. Comment se fait-il que, dans une maison occupée du haut en bas par ses agents, ces mauvais plaisants aient pu continuer leurs manœuvres en leur présence, sans qu'on ait pu mettre la main dessus ? Il faut convenir qu'ils avaient à la fois bien de l'audace et bien de l'adresse, puisqu'ils ont pu saisir un brigadier sans être vus. Il faut, en outre, que cette bande d'espiègles soit bien nombreuse, puisqu'ils font les mêmes tours en différentes villes et à des années de distance, sans avoir jamais pu être saisis ; car les affaires de la rue des Grès et de la rue des Noyers à Paris, des Grandes-Ventes, près Dieppe, et tant d'autres, n'ont pas amené plus de résultats. Comment se fait-il que la police, qui possède de si grandes ressources et dépiste les malfaiteurs les plus adroits et les plus rusés, ne puisse avoir raison de quelques tapageurs ? A-t-on bien réfléchi à cela ?

Au reste, ces faits ne sont pas nouveaux, ainsi qu'on peut le voir par le récit suivant.

Le Tasse et son Esprit follet

On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

« Vénérable maître, ayant lu dans le premier numéro de la Revue spirite de 1864 le fait d'un Esprit frappeur au seizième siècle, je m'en suis rappelé un autre ; peut-être le jugerez vous digne d'obtenir une petite place dans votre journal. Je l'extrais d'une notice sur la vie et le caractère du Tasse, écrite par M. Suard, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises, et insérée dans la traduction de la Jérusalem délivrée, publiée en 1803.

Après avoir dit que les sentiments religieux du Tasse, exaltés par suite de sa disposition mélancolique et des malheurs qui en furent le résultat, l'amenèrent à se persuader sérieusement qu'il était l'objet des persécutions d'un Esprit follet qui renversait tout chez lui, lui volait son argent, et lui enlevait de dessus sa table et sous ses yeux tout ce qu'on lui servait, il ajoute, avec son historien : Voici la manière dont le Tasse lui-même rend compte de cette persécution :

Le frère R... (mande-t-il à un de ses amis) m'a apporté deux lettres de vous, mais l'une des deux a disparu depuis que je l'ai lue, et je crois que l'Esprit follet l'a emportée, d'autant plus que c'était celle où vous parliez de lui. C'est un de ces prodiges dont j'ai été souvent témoin dans l'hôpital, ce qui ne permet pas de douter qu'ils soient l'ouvrage de quelque magicien, et j'en ai beaucoup d'autres preuves. Aujourd'hui même, il a enlevé un pain de devant moi, l'autre jour un plat de fruits. »

Il se plaint ensuite des livres et des papiers qu'on lui dérobe, et il ajoute : « Ceux qui ont disparu pendant que je n'y étais pas, peuvent avoir été pris par des hommes qui, je crois, ont les clefs de

toutes mes cassettes, en sorte que je n'ai plus rien que je puisse défendre contre les entreprises de mes ennemis ou de celles du diable, si ce n'est ma volonté, qui ne consentira jamais à rien apprendre de lui ou de ses sectateurs, ni à contracter aucune familiarité avec lui ou ses magiciens. »

Dans une autre lettre, il dit : « Tout va de mal en pis ; ce diable qui ne me quittait jamais, soit que je dormisse ou que je me promenasse, voyant qu'il ne pouvait obtenir de moi l'accord qu'il désirait, a pris le parti de me voler ouvertement mon argent. »

D'autres fois, continue l'auteur de la notice, il crut voir la Vierge Marie lui apparaître, et l'abbé Serassi raconte que dans une maladie qu'il eut en prison, le Tasse se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge, qu'elle lui apparut et le guérit. Le Tasse a consacré ce miracle par un sonnet.

Dans la suite, l'Esprit follet se changea en un démon plus traitable avec qui le Tasse prétendait causer familièrement, et qui lui apprenait des choses merveilleuses. Cependant, peu flatté de cet étrange commerce, le Tasse en attribuait l'origine à l'imprudence qu'il avait eue dans sa jeunesse de composer un dialogue où il se supposait en conversation avec un Esprit ; « ce que je n'aurais pas voulu faire sérieusement, ajoute-t-il, quand même cela m'eût été possible. »

M. Suard termine ce récit en disant : « On ne peut se défendre d'une triste réflexion en songeant que c'est à trente ans, après avoir écrit un immortel ouvrage, que l'infortuné fut choisi pour donner le plus déplorable exemple de la faiblesse de l'esprit. »

Mais vous, monsieur, grâce à la lumière du Spiritisme, vous porterez un tout autre jugement, et vous verrez, j'en suis sûr, dans ces faits, un anneau de plus dans la chaîne des phénomènes spirites qui relient les temps anciens et l'époque actuelle. »

Sans aucun doute, les faits qui se passent aujourd'hui, parfaitement avérés et expliqués, prouvent que le Tasse pouvait se trouver sous l'empire d'une de ces obsessions dont nous sommes journalièrement témoins, et qui n'ont rien de surnaturel. S'il en avait connu la véritable cause, il n'en aurait pas été plus impressionné qu'on ne l'est maintenant ; mais, à cette époque, l'idée du diable, des sorciers et des magiciens était dans toute sa force, et comme, loin de la combattre, on ne cherchait qu'à l'entretenir, elle pouvait réagir d'une manière fâcheuse sur les cerveaux faibles. Il est donc plus que probable que le Tasse n'était pas plus fou que ne le sont les obsédés de nos jours, auxquels il faut des soins moraux et non des médicaments.

Instructions de Cyrus à ses enfants au moment de sa mort

(Extrait de la Cyropédie de Xénophon, liv. VIII, ch. VII.)

Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien quand j'aurai cessé de vivre. Mon âme a été jusqu'ici cachée à vos yeux ; mais à ses opérations, vous reconnaissiez qu'elle existait.

N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs sont agités les homicides par les âmes des innocents qu'ils ont fait mourir, et quelles vengeances elles tirent de ces impies ? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu si l'on eût cru leurs âmes destituées de toute puissance ? Pour moi, mes enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie ; car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps destructibles, tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu non plus me persuader qu'elle perd sa faculté de raisonner au moment où elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement ; il est naturel de croire que l'âme, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence. Quand un homme est mort, on voit les différentes parties qui le composaient se joindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte.

Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'âme approche le plus de la

Divinité, et que dans cet état, souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parce qu'alors elle est entièrement libre.

Or, si les choses sont comme je le pense, et que l'âme survive au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande ; si je suis dans l'erreur, si l'âme demeure avec le corps et pérît avec lui, craignez du moins les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression.

Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée qui blesse la piété ou la justice... Mais je sens que mon âme m'abandonne ; je le sens aux symptômes qui annoncent ordinairement notre dissolution.

Remarque. - Un Spirite aurait bien peu de chose à ajouter à ces remarquables paroles, dignes d'un philosophe chrétien, et où se trouvent admirablement décrits les attributs spéciaux du corps et de l'âme : le corps matériel, destructible, dont les éléments se dispersent pour s'unir aux éléments similaires, et qui, pendant la vie, n'agit que par l'impulsion du principe intelligent ; puis l'âme survivant au corps, conservant son individualité, et jouissant de plus grandes perceptions lorsqu'elle est dégagée de la matière ; la liberté de l'âme pendant le sommeil ; enfin l'action de l'âme des morts sur les vivants.

On peut, en outre, remarquer qu'il y est fait une distinction entre les dieux et la Divinité proprement dite. Les dieux n'étaient autres que les Esprits à différents degrés d'élévation, chargés de présider, chacun dans sa spécialité, à toutes les closes de ce monde, dans l'ordre moral ou dans l'ordre matériel. Les dieux de la patrie étaient les Esprits protecteurs de la patrie, comme les dieux lares étaient les protecteurs de la famille. Les dieux, ou Esprits supérieurs, ne se communiquaient aux hommes que par l'intermédiaire d'Esprits subalternes, appelés démons. Le vulgaire n'allait pas au delà ; mais les philosophes et les initiés reconnaissaient un Être suprême, créateur et ordonnateur de toutes choses.

Notices bibliographiques

La Guerre au diable et à l'enfer, la maladresse du diable, le diable converti par Jean de la Veuze. Brochure in-18, prix, 1 fr. - Bordeaux, chez Ferrel, libraire. - Paris, chez Didier et Ce, 35, quai des Augustins ; Ledoyen, Palais-Royal.

L'auteur, partant de ce point que le Spiritisme est une conception du diable en vue d'attirer à lui un plus grand nombre d'âmes, en trace une rapide esquisse depuis les premières manifestations d'Amérique jusqu'à ce jour, et montre que le diable s'est trompé dans ses calculs, puisqu'il sauve les âmes qui étaient perdues, et laisse maladroitement échapper celles qui étaient à lui ; ce que voyant, il se convertit lui-même, ainsi qu'une partie de ses acolytes. C'est une critique spirituelle et gaie du rôle qu'on fait jouer au diable dans ces derniers temps, mais où des pensées sérieuses, profondes et d'une parfaite justesse, ressortent à travers le ton de la plaisanterie.

Ce petit livre sera lu, nous n'en doutons pas, avec plaisir, nous ne disons pas par tout le monde.

Lettres aux ignorants, philosophie du bon sens ; par V. Tournier. Brochure in-18, prix, 1 fr. - Chez Dentu, Palais-Royal.

L'auteur, Spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le Livre des Esprits. Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles

sont revêtues ; l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas.

Allan Kardec

Juin 1864

Vie de Jésus par M. Renan 2e article. - Voir le numéro de mai 1864

Ce livre est un de ceux qui ne peuvent être complètement réfutés que par un autre livre. Il faudrait le discuter article par article ; c'est une tâche que nous n'entreprendrons point, par la raison qu'il touche à des questions qui ne sont pas de notre ressort, et que beaucoup d'autres s'en sont chargés ; nous nous bornerons à l'examen des conséquences que l'auteur a tirées du point de vue où il s'est placé.

Il y a dans cet ouvrage, comme dans tous les ouvrages historiques, deux parties très distinctes : la relation des faits, et l'appréciation de ces faits. La première est une question d'érudition et de bonne foi ; la seconde dépend entièrement de l'opinion personnelle. Deux hommes peuvent parfaitement se rencontrer sur l'une, et différer complètement sur l'autre.

Il est naturel que la partie religieuse ait été attaquée, parce que c'est une question de croyance, mais la partie historique ne paraît pas être invulnérable, si l'on en juge par les critiques des théologiens qui lui contestent non seulement l'appréciation, mais l'exactitude de certains faits. Nous laisserons à de plus compétents que nous le soin de décider cette dernière question ; toutefois, sans nous constituer juge du débat, nous reconnaîtrons que certaines critiques sont évidemment fondées, mais que sur plusieurs points importants de l'histoire, les remarques de M. Renan sont parfaitement justes. Parmi les nombreuses réfutations qui ont été faites de son livre, nous croyons devoir signaler celle du P. Gratry comme une des plus logiques et des plus impartiales ; il y fait surtout ressortir avec beaucoup de clarté les contradictions qu'on y rencontre à chaque pas⁵.

Admettons cependant que M. Renan ne se soit en rien écarté de la vérité historique, cela n'implique pas la justesse de son appréciation, parce qu'il a fait ce travail en vue d'une opinion et avec des idées préconçues. Il a étudié les faits pour y chercher la preuve de cette opinion, et non pour s'en former une ; naturellement il n'y a vu que ce qui lui a paru conforme à sa manière de voir, tandis qu'il n'y a pas vu ce qui y était contraire. Son opinion est sa mesure ; il le dit du reste lui-même dans ce passage de son introduction, page 5 : « Je serai satisfait si, après avoir écrit la vie de Jésus, il m'est donné de raconter comme je l'entends l'histoire des apôtres, l'état de la conscience chrétienne durant les semaines qui suivirent la mort de Jésus, la formation du cycle légendaire de la résurrection, les premiers actes de l'Église de Jérusalem, la vie de saint Paul, etc. » Il peut y avoir plusieurs manières d'apprécier un fait, mais le fait en lui-même est indépendant de l'opinion. C'est donc une histoire des apôtres à sa manière que M. Renan se propose de donner, comme il a donné, à sa manière, l'histoire de la vie de Jésus. Se trouve-t-il dans les conditions d'impartialité voulues pour que son opinion fasse foi ? Il nous permettra d'en douter.

Persuadé qu'il était dans le vrai, il a pu agir, et nous croyons qu'il a agi de bonne foi, et que les erreurs matérielles qu'on lui reproche ne sont pas le résultat d'un dessein prémedité d'altérer la vérité, mais d'une fausse appréciation des choses. Il est dans la position d'un homme consciencieux, partisan exclusif des idées de l'ancien régime, et qui écrirait une histoire de la Révolution française. Son récit pourra être d'une scrupuleuse exactitude, mais le jugement qu'il portera sur les hommes et sur les choses sera le reflet de ses propres idées ; il blâmera ce que d'autres approuveront. En vain aura-t-il parcouru les lieux où les événements se sont passés, ces lieux lui confirmeront les faits,

⁵ Brochure in-18. - Prix : 1 fr., chez Plon, 8, rue Garancière.

mais ne les lui feront pas envisager d'une autre manière. Tel a été M. Renan parcourant la Judée l'Evangile à la main ; il y a trouvé les traces du Christ, d'où il conclut que le Christ avait existé, mais il n'y a pas vu le Christ autrement qu'il ne le voyait auparavant. Là où il n'a vu que les pas d'un homme, un apôtre de la foi orthodoxe aurait aperçu l'empreinte de la Divinité.

Son appréciation vient du point de vue où il s'est placé. Il se défend d'athéisme et de matérialisme, parce qu'il ne croit pas que la matière pense, qu'il admet un principe intelligent, universel, réparti dans chaque individu à dose plus ou moins forte. Que devient ce principe intelligent à la mort de chaque individu ? Si l'on en croit la dédicace de M. Renan à l'âme de sa sœur, il conserve son individualité et ses affections ; mais si l'âme conserve son individualité et ses affections, il y a donc un monde invisible, intelligent et aimant ; or, ce monde, puisqu'il est intelligent, ne peut rester inactif ; il doit jouer un rôle quelconque dans l'univers. Eh bien ! l'ouvrage entier est la négation de ce monde invisible, de toute intelligence active en dehors du monde visible ; par conséquent de tout phénomène résultant de l'action d'intelligences occultes, de tout rapport entre les morts et les vivants ; d'où il faut conclure que sa touchante dédicace est une œuvre d'imagination suscitée par le regret sincère qu'il ressent de la perte de sa sœur, et qu'il y exprime son désir plus que sa croyance ; car s'il avait cru sérieusement à l'existence individuelle de l'âme de sa sœur, à la persistance de son affection pour lui, à sa sollicitude, à son inspiration, cette croyance lui eût donné des idées plus vraies sur le sens de la plupart des paroles du Christ.

Le Christ, en effet, se préoccupant de l'avenir de l'âme, fait incessamment allusion à la vie future, au monde invisible, par conséquent, qu'il présente comme bien plus enviable que le monde matériel, et comme devant faire l'objet de toutes les aspirations de l'homme. Pour celui qui ne voit rien en dehors de l'humanité tangible, ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; Ne cherchez pas les trésors de la terre, mais ceux du ciel ; Bienheureux les affligés, parce qu'ils seront consolés, » et tant d'autres, ne doivent avoir qu'un sens chimérique. C'est ainsi que les considère M. Renan : « La part de vérité, dit-il, contenue dans la pensée de Jésus l'avait emporté sur la chimère qui l'obscurcissait. Ne méprisons pas cependant cette chimère qui a été l'écorce grossière de la bulle sacrée dont nous vivons. Ce fantastique royaume du ciel, cette poursuite sans fin d'une cité de Dieu, qui a toujours préoccupé le christianisme dans sa longue carrière, a été le principe du grand instinct d'avenir qui a animé tous les réformateurs, disciples obstinés de l'Apocalypse, depuis Joachim de Flore jusqu'au sectaire protestant de nos jours. » (Ch. XVIII, page 285, 1^{re} édit.)⁶

L'œuvre du Christ était toute spirituelle ; or, M. Renan ne croyant pas à la spiritualisation de l'être, ni à un monde spirituel, devait naturellement prendre le contre-pied de ses paroles, et le juger au point de vue exclusivement matériel. Un matérialiste ou un panthéiste, jugeant une œuvre spirituelle, est comme un sourd jugeant un morceau de musique. M. Renan jugeant le Christ du point de vue où il s'est placé, a dû se méprendre sur ses intentions et son caractère. La preuve la plus évidente s'en trouve dans cet étrange passage de son livre : « Jésus n'est pas un spiritualiste, car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable ; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. Mais c'est un idéaliste accompli, la matière n'étant pour lui que le signe de l'idée, et le réel l'expression vivante de ce qui ne paraît pas. » (Ch. VII, page 128.)

Conçoit-on le Christ, fondateur de la doctrine spiritualiste par excellence, ne croyant pas à l'individualité de l'âme dont il n'a pas la moindre notion, et par conséquent à la vie future ? S'il n'est pas spiritualiste, il est donc matérialiste, et par conséquent M. Renan est plus spiritualiste que lui. De telles paroles ne se discutent pas ; elles suffisent pour indiquer la portée du livre, car elles prouvent que l'auteur a lu les Évangiles, ou avec bien de la légèreté, ou avec un esprit si prévenu

⁶ Toutes nos citations sont tirées de la 1^{re} édition.

qu'il n'a pas vu ce qui saute aux yeux de tout le monde. On peut admettre sa bonne foi, mais on n'admettra certes pas la justesse de son coup d'œil.

Toutes ses appréciations découlent de cette idée que le Christ n'avait en vue que les choses terrestres. Selon lui, c'était un homme essentiellement bon, désintéressé des biens de ce monde, de mœurs très douces, d'une instruction bornée à l'étude des textes sacrés, d'une intelligence naturelle supérieure, à qui les disputes religieuses des Juifs donnèrent l'idée de fonder une doctrine. En cela il fut favorisé par les circonstances, qu'il sut habilement exploiter. Sans idée préconçue et sans plan arrêté, voyant qu'il ne réussirait pas auprès des riches, il chercha son point d'appui chez les prolétaires, naturellement animés contre les riches ; en les flattant, il devait s'en faire des amis. S'il dit que le royaume des cieux est pour les enfants, c'est pour flatter les mères, qu'il prend par leur côté faible, et s'en faire des partisans ; aussi la religion naissante fut, à beaucoup d'égards, un mouvement de femmes et d'enfants. En un mot, tout était calcul et combinaison chez lui, et, l'amour du merveilleux aidant, il a réussi. Du reste, pas trop austère, car il aimait beaucoup Madeleine, dont il fut beaucoup aimé. Plusieurs femmes riches pourvoyaient à ses besoins. Lui et ses apôtres étaient de bons vivants qui ne dédaignaient pas les joyeux repas. Voyez plutôt ce qu'il dit :

« Trois ou quatre Galiléennes dévouées accompagnaient toujours le jeune maître et se disputaient le plaisir de l'écouter et de le soigner tour à tour. Elles apportaient dans la secte nouvelle un élément d'enthousiasme et de merveilleux dont on saisit déjà l'importance. L'une d'elles, Marie de Magdala, qui a rendu si célèbre dans le monde le nom de sa pauvre bourgade, paraît avoir été une personne fort exaltée. Selon le langage du temps, elle avait été possédée par sept démons ; c'est-à-dire qu'elle avait été affectée de maladies nerveuses et, en apparence, inexplicables. Jésus, par sa beauté pure et douce, calma cette organisation troublée. La Magdaléenne lui fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua le surlendemain de sa mort un rôle de premier ordre ; car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi à la résurrection, ainsi que nous le verrons plus tard. Jeanne, femme de Khousa, l'un des intendants d'Antipas, Suzanne, et d'autres restées inconnues, le suivaient sans cesse et le servaient. Quelques-unes étaient riches, et mettaient par leur fortune le jeune prophète en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors. » (Ch. IX, p. 151.)

« Jésus comprit bien vite que le monde officiel de son temps ne se prêterait nullement à son royaume. Il en prit son parti avec une hardiesse extrême. Laissant là tout ce monde au cœur sec et aux étroits préjugés, il se tourna vers les simples. Le royaume de Dieu est fait pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent ; pour les rebutés de ce monde, victimes de la morgue sociale qui repousse l'homme bon, mais humble... Le pur ébionisme, c'est-à-dire que les pauvres (ébionim) seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus. » (Ch. XI, p. 178).

Il n'appréciait les états de l'âme qu'en proportion de l'amour qui s'y mêle. Des femmes, le cœur plein de larmes et disposées par leurs fautes aux sentiments d'humilité, étaient plus près de son royaume que les natures médiocres, lesquelles ont souvent peu de mérite à n'avoir point failli. On conçoit, d'un autre côté, que ces âmes tendres, trouvant dans leur conversion à la secte un moyen de réhabilitation facile, s'attachaient à lui avec passion. »

« Loin qu'il cherchât à adoucir les murmures que soulevait son dédain pour les susceptibilités sociales du temps, il semblait prendre plaisir à les exciter. Jamais on n'avoua plus hautement ce mépris du monde, qui est la condition des grandes choses et de la grande originalité. Il ne pardonnait au riche que quand le riche, par suite de quelque préjugé, était mal vu de la société. Il préférait hautement les gens de vie équivoque et de peu de considération aux notables orthodoxes.

« Des publicains et des courtisanes, leur disait-il, vous précéderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu ; des publicains et des courtisanes ont cru en lui, et malgré cela vous ne vous êtes pas convertis. » On comprend que le reproche de n'avoir pas suivi le bon exemple que leur donnaient

des filles de joie devait être sanglant pour des gens faisant profession de gravité et d'une morale rigide.

« Il n'avait aucune affectation extérieure, ni montre d'austérité. Il ne fuyait pas la joie, il allait volontiers aux divertissements des mariages. Un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville. Les noces en Orient ont lieu le soir. Chacun porte une lampe ; les lumières qui vont et viennent font un effet fort agréable. Jésus aimait cet aspect gai et animé, et tirait de là des paraboles. » (Ch.XI, p. 187.)

« Les Pharisiens et les docteurs criaient au scandale. « Voyez, disaient-ils, avec quelles gens il mange ! » Jésus avait alors de fines réponses qui exaspéraient les hypocrites : « Ce ne sont pas les gens qui se portent bien qui ont besoin de médecin. » (Ch. XI, p. 185.)

M. Renan a soin d'indiquer, par des notes de renvoi, les passages de l'Évangile auxquels il fait allusion, pour montrer qu'il s'appuie sur le texte. Ce n'est pas la vérité des citations qu'on lui conteste, mais l'interprétation qu'il leur donne. C'est ainsi que la profonde maxime de ce dernier paragraphe est travestie en une simple repartie spirituelle. Tout se matérialise dans la pensée de M. Renan ; il ne voit dans toutes les paroles de Jésus rien au delà du terre-à-terre, parce que lui-même ne voit rien en dehors de la vie matérielle.

Après une description idyllique de la Galilée, de son climat délicieux, de sa fertilité luxuriante, du caractère doux et hospitalier de ses habitants, dont il fait de véritables bergers d'Arcadie, il trouve dans la disposition d'esprit qui devait en résulter la source du christianisme.

« Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à l'épais matérialisme de notre paysan, à la grosse joie d'une Normandie plantureuse, à la pesante gaieté des Flamands. Elle se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre... La joie fera partie du royaume de Dieu. N'est-ce pas la fille des humbles de cœur, des hommes de bonne volonté ?

Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel, comme un cortège de paranymphe : voilà ce que la Galilée a osé, et ce qu'elle a fait accepter. » (Ch. IV, p. 67.)

« Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jésus, ainsi que la bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient, et fit de lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie. » (Ch. X, p. 176.)

« Des utopies de vie bienheureuse fondées sur la fraternité des hommes et le culte pur du vrai Dieu préoccupaient les âmes élevées et produisaient de toutes parts des essais hardis, sincères, mais de peu d'avenir. » (Ch. X, p. 172.)

« En Orient, la maison où descend un étranger devient de suite un lieu public. Tout le village s'y rassemble ; les enfants y font invasion ; les valets les écartent : ils reviennent toujours. Jésus ne pouvait souffrir qu'on rudoyât ces naïfs auditeurs ; il les faisait approcher de lui et les embrassait. Les mères, encouragées par un tel accueil, lui apportaient leurs nourrissons pour qu'il les touchât... Aussi les femmes et les enfants l'adoraient... »

La religion naissante fut ainsi à beaucoup d'égards un mouvement de femmes et d'enfants. Ces derniers faisaient autour de lui comme une jeune garde pour l'inauguration de son innocente royauté, et lui décernaient de petites ovations auxquelles il se plaisait fort, l'appelant : fils de David, criant : Hosanna ! et portant des palmes autour de lui. Jésus, comme Savonarole, les faisait peut-être servir d'instrument à des missions pieuses ; il était bien aise de voir ces jeunes apôtres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant, et lui décerner des titres qu'il n'osait prendre lui-même. » (Ch. XI, p. 190.)

Jésus est ainsi présenté comme un ambitieux vulgaire, aux passions mesquines, qui agit en dessous

et n'a pas le courage de s'avouer. A défaut d'une royauté effective, il se contente de celle plus innocente et moins périlleuse que lui décernent de petits enfants. Le passage suivant en fait un égoïste :

« Mais de tout cela ne résulta ni une Église établie à Jérusalem, ni un groupe de disciples hiérosolymites. Le charmant docteur, qui pardonnait à tous pourvu qu'on l'aimât, ne pouvait trouver beaucoup d'écho dans ce sanctuaire des vaines disputes et des sacrifices vieillis. »

« Sa famille ne semble pas l'avoir aimé, et, par moments, on le trouve dur pour elle. Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang... Bientôt, dans sa hardie révolte contre la nature, il devait aller plus loin encore, et nous le verrons foulant aux pieds tout ce qui est de l'homme, le sang, l'amour, la patrie, ne garder d'âme et de cœur que pour l'idée qui se présentait à lui comme la forme absolue du bien et du vrai. » (Ch. III, p. 42, 43.)

Voilà ce que M. Renan intitule : Origines du christianisme. Qui aurait jamais cru qu'une bande de joyeux vivants, une troupe de femmes, de courtisanes et d'enfants, ayant à leur tête un idéaliste, qui n'avait pas la moindre notion de l'âme, pussent, à l'aide d'une utopie, de la chimère d'un royaume céleste, changer la face du monde religieux, social et politique ? Dans un autre article nous examinerons la manière dont il envisage les miracles et la nature de la personne du Christ.

Récit complet de la guérison de la jeune obsédée de Marmande

Voir les numéros de février et mars 1864

M. Dombre, de Marmande, nous a transmis le procès-verbal circonstancié de cette guérison dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs ; les détails qu'il renferme sont du plus haut intérêt au double point de vue des faits et de l'instruction. C'est tout à la fois, comme on le verra, un cours d'enseignement théorique et pratique, un guide pour les cas analogues, et une source féconde d'observations pour l'étude du monde invisible en général, dans ses rapports avec le monde visible. Je fus averti, dit M. Dombre dans sa relation, par un des membres de notre société Spirite, des crises violentes qu'éprouvait chaque soir, régulièrement depuis huit mois, la nommée Thérèse B... ; je me rendis, accompagné de M. L..., médium, le 11 janvier dernier, à quatre heures et demie, dans une maison voisine de celle de la malade, pour chercher à être témoin de la crise qui, selon ce qui avait lieu chaque jour, devait arriver à cinq heures. Nous rencontrâmes là la jeune fille et sa mère, en conversation avec des voisins. La demi-heure fut bientôt écoulée ; nous vîmes tout à coup la jeune fille se lever de son siège, ouvrir la porte, traverser la rue et rentrer chez elle suivie de sa mère qui la prit et la déposa tout habillée sur son lit. Les convulsions commencèrent ; son corps se doublait ; la tête tendait à joindre les talons ; sa poitrine se gonflait ; en un mot elle faisait mal à voir. Le médium et moi, rentrés dans la maison voisine, nous demandâmes à l'Esprit de Louis David, guide spirituel du médium, si c'était une obsession ou un cas pathologique. L'Esprit répondit :

« Pauvre enfant ! elle se trouve en effet sous une fatale influence, même bien dangereuse ; venez-lui en aide. Opiniâtre et méchant, cet Esprit résistera longtemps. Evitez, autant qu'il sera en votre pouvoir, de la laisser traiter par des médicaments qui nuiraient à l'organisme. La cause est toute morale ; essayez l'évocation de cet Esprit ; moralisez-le avec ménagement : nous vous seconderons. Que toutes les âmes sincères que vous connaissez se réunissent pour prier et combattre la trop pernicieuse influence de cet Esprit méchant. Pauvre petite victime d'une jalouse !

Louis David. »

D. - Sous quel nom appellerons-nous cet Esprit ? - R. Jules.

Je l'évoquai immédiatement. L'Esprit se présenta d'une manière violente, en nous injuriant,

déchirant le papier, et refusant de répondre à certaines interpellations. Pendant que nous nous entretenions avec cet Esprit, M. B..., médecin, qui était allé examiner la crise, arrive près de nous, et nous dit avec un certain étonnement : « C'est singulier ! l'enfant a cessé tout à coup de se tordre ; elle est maintenant étendue sans mouvement sur son lit. - Cela ne m'étonne pas, lui dis-je, parce que l'Esprit obsesseur est en ce moment près de nous. » J'engageai M. B... à retourner vers la malade, et nous continuâmes à interroger l'Esprit qui, à un moment donné, ne répondit plus. Le guide du médium nous informa qu'il était allé continuer son œuvre ; il nous recommanda de ne plus l'évoquer pendant les crises, dans l'intérêt de l'enfant, parce que, retournant auprès d'elle avec plus de rage, il la torturait d'une manière plus aiguë. Au même instant, le médecin rentra et nous apprit que la crise venait de recommencer plus forte que jamais. Je lui fis lire l'avis qui venait de nous être donné, et nous demeurâmes tous frappés de ces coïncidences, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la cause du mal.

A partir de cette soirée, et sur la recommandation des bons Esprits qui nous assistent dans nos travaux spirituels, nous nous réunîmes chaque soir, jusqu'à complète guérison.

Le même jour, 11 janvier, nous reçûmes la communication suivante de l'Esprit protecteur de notre groupe :

« Gardienne vigilante de l'enfance malheureuse, je viens m'associer à vos travaux, unir mes efforts aux vôtres pour délivrer cette jeune fille des étreintes cruelles d'un mauvais Esprit. Le remède est en vos mains ; veillez, évoquez et priez sans jamais vous lasser jusqu'à complète guérison.

Petite Carita. »

Cet Esprit, qui prend le nom de Petite Carita, est celui d'une jeune fille que j'ai connue, morte à la fleur de l'âge, et qui, dès sa plus tendre enfance, avait donné les preuves du caractère le plus angélique et d'une bonté rare.

L'évocation de l'Esprit obsesseur ne nous valut que les injures les plus grossières et les plus ordurières qu'il est inutile de rapporter ; nos exhortations et nos prières glissèrent sur lui et furent sans effet.

« Amis, ne vous découragez point ; il se croit fort parce qu'il vous voit dégoûtés de son langage grossier. Abstenez-vous de lui parler morale pour le moment. Causez avec lui familièrement et sur un ton amical ; vous gagnerez ainsi sa confiance, sauf à revenir au sérieux plus tard. Amis, de la persévérance.

Vos Guides. »

Conformément à cette recommandation, nous devîmes légers dans nos interpellations, auxquelles il répondit sur le même ton.

Le lendemain, 12 janvier, la crise fut aussi longue et aussi violente que celle des jours précédents ; elle dura à peu près une heure et demie. L'enfant se dressait sur son lit, elle repoussait avec force l'Esprit en lui disant : « Va-t'en ! va-t'en ! » La chambre de la malade était pleine de monde. Nous étions, quelques-uns de nous, auprès du lit pour observer attentivement les phases de la crise.

A la réunion du soir, nous eûmes la communication suivante :

« Mes amis, je vous engage à suivre, comme vous l'avez fait, pas à pas, cette obsession qui est un fait nouveau pour vous. Vos observations vous seront d'un grand secours, car des cas semblables pourront se multiplier, et où vous aurez à intervenir.

Cette obsession, toute physique, d'abord, sera, je le crois, suivie de quelque obsession morale, mais sans danger. Vous verrez bientôt des moments de joie au milieu de ces tortures exercées par ce mauvais Esprit : Reconnaissez-y la présence et la main des bons Esprits. Si les tortures durent encore, vous remarquerez, après la crise, la paralysie complète du corps, et, après cette paralysie, une joie sereine et une extase qui adouciront la douleur de l'obsession.

Observez beaucoup ; d'autres symptômes se manifesteront, et vous y trouverez de nouveaux sujets

d'étude.

Le Seigneur a dit à ses anges : Allez porter ma parole aux enfants des hommes. Nous avons frappé la terre de la verge, et la terre enfante des prodiges. Courbez-vous, enfants : C'est la toute-puissance de l'Éternel qui se manifeste à vous.

Amis, veillez et priez ; nous sommes près de vous et près du lit des souffrances pour sécher les larmes.

Petite Carita. »

L'Esprit de Jules évoqué a été moins intractable que la veille ; à la vérité, nous avons répondu à ses facéties par des facéties, ce qui lui plaisait. Avant de nous quitter, nous lui avons fait promettre d'être moins dur à l'égard de sa victime. « Je tâcherai de me modérer, » a-t-il dit ; et comme nous lui promettions à notre tour de faire pour lui des prières, il nous a répondu : « J'accepte, bien que je ne connaisse pas la valeur de cette marchandise. »

(A l'Esprit). Puisque vous ne connaissez pas la prière, voulez-vous apprendre à la connaître, et en écrire une sous ma dictée ? - R. Je le veux bien.

L'Esprit écrivit sous la dictée la prière suivante : « O mon Dieu ! je promets d'ouvrir mon âme au repentir ; veuillez faire pénétrer dans mon cœur un rayon d'amour pour mes frères, qui, seul, peut me purifier ; et, comme garantie de ce désir, je fais ici la promesse de... » (la fin de la phrase était : Cesser mon obsession ; mais l'Esprit n'a pas écrit ces trois derniers mots.) « Halte là ! a-t-il ajouté ; vous voudriez m'engager sans m'avertir ; prenez garde ! je n'aime pas les pièges ; vous marchez trop vite. » Et, comme nous voulions savoir l'origine de sa jalousie et de la vengeance qu'il exerçait, il reprit : « Ne me parlez jamais de l'enfant ; vous ne feriez que m'éloigner de vous. »

La crise du 13 ne dura qu'une demi-heure, et la lutte avec l'Esprit fut suivie de sourires de bonheur, d'extase et de larmes de joie ; l'enfant, les yeux grand-ouverts, joignant ses deux mains, se soulevait sur son lit, et, regardant le ciel, présentait un tableau ravissant. Les prédictions de petite Carita se trouvaient en tous points réalisées.

Dans l'évocation qui eut lieu le soir, comme les jours précédents, l'Esprit de Jules se montra plus doux, plus soumis, et promit de nouveau de se modérer dans ses attaques contre l'enfant, dont il ne voulut jamais nous dire l'histoire ; il promit même de prier.

Le guide du médium nous dit : « Ne vous fiez pas trop à ses paroles ; elles peuvent être sincères, mais il pourrait bien aussi vous donner le change pour se débarrasser de vous ; restez sur vos gardes ; tenez-lui compte de ses promesses, et si vous aviez plus tard des reproches à lui adresser, faites-le avec douceur, afin qu'il sente les bons sentiments que vous avez à son égard.

Louis David. »

Le 14, la crise fut aussi courte que la veille et encore moins vive ; elle fut également suivie d'extase et de manifestations de joie ; les larmes qui coulaient le long des joues de l'enfant, causaient chez tous les assistants une émotion qu'ils ne pouvaient cacher.

Réunis le soir à huit heures, comme d'habitude, nous reçumes au début la communication suivante : « Comme vous avez dû le remarquer, un mieux sensible s'est produit aujourd'hui chez l'enfant. Nous devons vous dire que notre présence influe beaucoup sur l'Esprit ; nous lui avons rappelé sa promesse d'hier. La jeune fille a puisé de nouvelles connaissances dans l'extase, et elle a essayé de repousser les attaques de son obsession. Dans l'évocation de Jules, ne mettez pas de détours ; évitez les détails qui fatiguent les uns et les autres ; soyez francs et bienveillants avec lui, vous l'aurez plus tôt. Il a fait un grand pas vers son avancement, ce que nous avons pu remarquer dans cette dernière crise.

Petite Carita. »

Évocation de Jules. - R. Me voilà, messieurs.

D. Comment sont vos dispositions aujourd'hui ? - R. Elles sont bonnes.

- D. Vous avez dû ressentir l'effet de nos prières ? - R. Pas trop.
- D. Pardonnez à votre victime, et vous éprouverez une satisfaction que vous ne connaissez pas ; c'est ce que nous éprouvons dans le pardon des injures. - R. Moi, c'est tout le contraire ; je trouvais ma satisfaction dans la vengeance d'une injure ; j'appelle cela payer ses dettes.
- D. Mais le sentiment de haine que vous conservez dans votre âme est un sentiment pénible qui est loin de vous laisser la tranquillité ? - R. Si je vous disais que c'est de l'attachement, me croiriez-vous ?
- D. Nous vous croyons ; cependant, faites-nous le plaisir de nous expliquer comment vous conciliez cet attachement avec la vengeance que vous exercez. Qu'était pour vous l'Esprit de cet enfant dans une autre existence, et que vous a-t-elle fait pour mériter cette rigueur ? - R. Inutile que vous me le demandiez ; je vous l'ai déjà dit : ne me parlez pas de cette enfant.
- D. Eh bien ! il n'en sera plus question ; mais nous devons vous féliciter du changement qui s'est opéré en vous ; nous en sommes heureux. - R. J'ai fait des progrès à votre école... Que vont dire les autres ?... Il vont me siffler et me crier : Ah ! tu te fais ermite !
- D. Que vous importe leur persiflage, si vous avez les louanges des bons Esprits ? - R. C'est vrai.
- D. Tenez ! pour prouver aux mauvais Esprits, vos anciens compagnons, que vous rompez complètement avec eux, vous devriez pardonner tout à fait, à compter de ce jour ; vous montrer généreux et bon en délaissant d'une manière absolue la jeune fille à laquelle nous nous intéressons. - R. Mon cher monsieur, c'est impossible ; cela ne peut venir d'une manière si prompte. Laissez-moi me défaire peu à peu de ce qui est un besoin pour moi. Savez-vous ce que vous risqueriez, si je cessais subitement ? de m'y voir revenir tout à coup. Cependant, je veux vous promettre une chose, c'est de ménager l'enfant et de le torturer demain encore moins qu'aujourd'hui ; mais j'y mets une condition : c'est de n'être point amené ici par force ; je veux me rendre à votre appel librement, et si je manque à ma parole, je consens à perdre cette faveur. Je dois vous dire que ce changement en moi est dû à cette figure riante qui est là, près de vous, et que je vois aussi près du lit de la jeune fille, tous les jours, au moment de la lutte. On est touché malgré soi ; sans cela, vous et vos saints, vous auriez du fil à retordre pour quelques jours. (L'Esprit voulait parler de la petite Carita.)
- D. Elle est donc belle ? - R. Belle, bien belle, oh oui !
- D. Mais elle n'est pas seule auprès de vous pendant les luttes ? - R. Oh non ! Il y a les autres, les anciens du corps, les amis ; ça ne rit jamais, ça ; mais je me moque bien d'eux, maintenant.
- Remarque. - L'interrogateur voulait sans doute parler des autres bons Esprits, mais Jules fait allusion aux Esprits mauvais, ses compagnons.
- D. Allons ! avant de nous quitter, nous vous promettons de dire pour vous ce soir une prière.
- R. J'en demande dix, et dites de bon cœur, et vous serez contents de moi demain.
- D. Eh bien ! soit, dix. Et puisque vous êtes en si bonnes dispositions, voulez-vous écrire de cœur une prière de trois mots, sous ma dictée ? - R. Volontiers.
- L'Esprit écrivit : « O mon Dieu, donnez-moi la force de pardonner. »
- Le 15 janvier, la crise eut lieu, comme toujours, à cinq heures de l'après-midi, mais ne dura qu'un quart d'heure. La lutte fut faible, et fut suivie d'extase, de sourires et de larmes qui exprimaient la joie et le bonheur.
- Dans la réunion du soir, petite Carita nous donna la communication suivante :
- « Mes chers protégés, comme nous vous l'avions fait espérer, le phénomène spirite qui se passe sous vos yeux se modifie, s'améliore chaque jour en perdant son caractère de gravité. Un conseil d'abord : Que ce soit pour vous un sujet d'étude, au point de vue des tortures physiques, et d'études morales. Ne faites point aux yeux du monde de signes extérieurs ; ne dites point de paroles inutiles. Que vous importe ce que l'on dira ! Laissez la discussion aux oisifs. Que le but pratique, c'est-à-dire la délivrance de cette jeune enfant et l'amélioration de l'Esprit qui l'obsède, soit l'élément de vos

entretiens intimes et sérieux ; ne parlez pas de guérison à haute voix ; demandez-la à Dieu dans le recueillement de la prière.

Cette obsession, je suis heureuse de vous le dire, touche à sa fin. L'Esprit de Jules s'est sensiblement amélioré. J'ai aussi, de tout mon pouvoir, agi sur l'Esprit de l'enfant, afin que ces deux natures si opposées fussent plus compatibles entre elles. La combinaison des fluides n'offrira plus aucun danger réel par rapport à l'organisme ; l'ébranlement que ressentait ce jeune corps au contact fluidique disparaît sensiblement. Votre travail n'est pas fini ; la prière de tous doit toujours précéder et suivre l'évocation.

Petite Carita. »

Après l'évocation de Jules, et la prière où il est qualifié d'Esprit mauvais, il dit :

« Me voilà ! Je demande, au nom de la justice, la réforme de certains mots dans votre prière. J'ai reformé mes actes, réformez les qualifications que vous m'adressez. »

D. Vous avez raison ; nous n'y manquerons pas. Êtes-vous venu sans contrainte aujourd'hui ?

R. Oui, je suis venu librement ; j'avais tenu mes promesses.

D. Maintenant que vous êtes calme et dans de bons sentiments, vous convient-il de nous confier les motifs de votre rigueur à l'égard de cette entant ?

R. Laissez donc le passé, s'il vous plaît ; quand le mal est cautérisé, à quoi bon raviver la plaie ? Ah ! je sens que l'homme doit devenir meilleur. J'ai horreur de mon passé et regarde l'avenir avec espérance. Quand une bouche d'ange vous dit : La vengeance est une torture pour celui qui l'exerce ; l'amour est le bonheur pour celui qui le prodigue ; eh bien ! ce levain qui aigrit et flétrit le cœur s'évanouit : il faut aimer.

Vous êtes étonnés de mes paroles ? elles ne sont point de mon cru ; on me les a apprises, et j'ai du plaisir à vous les redire. Ah ! que vous seriez heureux d'apercevoir seulement une minute cet ange, rayonnante comme un soleil, bonne, douce comme une rosée rafraîchissante qui tombe en gouttelettes fines sur une plante brûlée par les feux du jour ! Comme vous le voyez, je ne suis point en peine de causer, je puise à la source.

Un coup d'œil rapide sur ma vie vagabonde :

Né au sein de la misère soudée au vice, je goûtais de bonne heure les amours grossiers de la vie. Je suçai avec le lait le breuvage empoisonné que m'offraient toutes les passions. J'errais sans foi, sans loi, sans honneur. Quand on doit vivre au hasard, tout est bon. La poule du paysan, comme le mouton du châtelain, servait à nos repas. La maraude était mon occupation, lorsque le hasard sans doute, car je ne crois pas que la Providence veille sur de pareils scélérats, me prit et m'équipa. Fier du costume râpé qui remplaçait mes haillons, la hallebarde au bras, je me rangeai dans une bande de... de mauvais compagnons, vivant aux dépens d'un seigneur peureux qui, à son tour, prélevait la taille sur les campagnards ; mais que nous importait, à nous, la source d'où coulaient dans nos mains la monnaie et les provisions ! Je n'entrerai pas dans le détail des faits qui me sont personnels : ils sont méchants, hideux et indignes d'être racontés. Comprenez-vous qu'élevé à une pareille école on puisse devenir un homme de bien ?

La bande, divisée par la mort, alla se reconstituer dans le monde des Esprits. Loin d'éviter les occasions de faire le mal, nous les recherchions ; dans mes promenades errantes, j'ai rencontré une prise à faire ; je l'ai faite : vous savez le reste.

Priez aussi pour la bande, messieurs, s'il vous plaît. Vous vous étonnez souvent qu'un pays recèle plus de malfaiteurs que d'autres pays ; c'est tout simple. Ne voulant point se séparer, ils s'abattent sur une contrée comme une nuée de sauterelles : aux loups les forêts, aux pigeons les colombiers.

J'avais vécu de cette existence terrestre sous Louis XIII. Ma dernière existence se passa sous l'empire. Je fus guérillas ; le tromblon et le chapeau conique enrubanné me plaisaient fort. J'aimais le danger, le vol et les prises hasardeuses. Triste goût, direz-vous ; mais que faire ailleurs ? J'étais

habitué à vivre dans les bandes. Vous devez être étonnés de ce changement subit : c'est l'ouvrage d'un ange.

Je ne vous promets rien pour demain ; vous me jugerez à mes actes. Une prière, s'il vous plaît ; je vais de mon côté en faire une :

Petit ange, ouvre tes ailes ; prends ton essor vers le trône du Seigneur ; demande-lui mon pardon en mettant à ses pieds mon repentir.

Jules. »

D. Puisque vous êtes en si bonne voie, priez Dieu pour la pauvre enfant... - R. Je ne puis... ce serait de la dérision ou de la cruauté que le bourreau embrassât sa victime.

Le lendemain 16 janvier, l'enfant n'eut point de crise, mais seulement des langueurs d'estomac. A nos yeux, la délivrance était opérée.

Le soir, à huit heures, l'Esprit de Jules, répondant à notre appel, nous donna la communication suivante :

« Mes amis, permettez-moi ce nom ; moi, l'Esprit obsesseur, l'Esprit méchant, rusé et pervers ; moi qui, il y a encore bien peu de jours, croupissais dans le mal et m'y plaisais, je vais, avec l'aide de l'ange, vous faire de la morale. Je me trouve moi-même surpris de ce changement ; je me demande si c'est bien moi qui parle.

Je croyais tout sentiment éteint dans mon âme ; une fibre vibrait encore ; l'ange l'a devinée et l'a touchée ; je commence à voir et à sentir. Le mal me fait horreur. J'ai jeté un regard sur mon passé, je n'y ai vu que crimes. Une voix douce m'a dit : Espère ; contemple la joie et le bonheur des bons Esprits ; purifie-toi ; pardonne au lieu de te venger ; aime au lieu de haïr. Je t'aimerai aussi, moi, si tu veux aimer, si tu te rends meilleur. Je me suis senti attendri. Je comprends maintenant le bonheur qu'éprouveront les hommes, lorsqu'ils sauront pratiquer la charité.

Jeune enfant (il s'adresse à sa victime présente à la séance), toi que j'avais choisie pour ma proie, comme le vautour la douce colombe, prie pour moi, et que le nom de réprouvé s'efface de ta mémoire. J'ai reçu le baptême d'amour des mains de l'ange du Seigneur, et aujourd'hui je revêts la robe d'innocence. Pauvre enfant, je désire que tes prières adressées pour moi au Seigneur me délivrent bientôt du remords qui va me suivre comme une expiation justement méritée.

Mes amis, veuillez continuer aussi vos prières pour mes misérables compagnons qui me poursuivent de leur jalousie méchante, parce que je leur échappe. Hier encore, je me demandais ce qu'ils diraient de moi ; aujourd'hui je leur dis : J'ai vaincu ; mon passé m'est pardonné, parce que j'ai su me repentir. Faites comme moi, livrez bataille au mal qui vous retient captifs dans ce lieu de tourments et de désespoir ; sortez-en vainqueurs. Si ma main criminelle a trempé comme la vôtre dans le sang, elle vous portera l'eau sainte de la prière qui lave les stigmates du réprouvé. Mon Dieu, pardon !

Merci, mes amis, pour le bien que vous m'avez fait. Je vous demanderai à rester près de vous, à compter d'aujourd'hui, à assister à vos réunions. J'ai besoin de puiser à bonne source des conseils pour remplir une nouvelle existence que je demanderai à Dieu quand j'aurai subi l'expiation de mon passé infâme que ma conscience me reproche.

Jules. »

Le 17 janvier, selon la promesse de Jules, la jeune fille n'éprouva absolument aucun malaise ni aucune langueur d'estomac. Petite Carita nous annonça qu'elle subirait une épreuve morale, soit à cinq heures du soir, pendant quelques jours, soit pendant son sommeil, épreuve qui n'aurait rien de pénible pour elle, et dont les seuls symptômes seraient des sourires et de douces larmes, ce qui eut lieu, en effet, pendant deux jours. Les jours suivants il y eut absence complète du plus petit indice de crise. Nous n'en continuâmes pas moins à observer l'enfant et à prier.

Le 18 février, Petite Carita nous dicta l'instruction suivante :

« Mes bons amis, bannissez toute crainte ; l'obsession est finie et bien finie ; un ordre de choses

étranges pour vous, mais qui vous paraîtront bientôt toutes naturelles, sera peut-être la conséquence de cette obsession, mais non l'ouvrage de Jules. Quelques développements sont nécessaires ici comme enseignement.

L'obsession ou la subjugation de l'être matériel se présente à vos yeux, aujourd'hui que vous connaissez la doctrine, non comme un phénomène surnaturel, mais simplement avec un caractère différent des maladies organiques.

L'Esprit qui subjugue pénètre le périsprit de l'être sur lequel il veut agir. Le périsprit de l'obsédé reçoit comme une enveloppe le corps fluidique de l'Esprit étranger, et, par ce moyen, est atteint dans tout son être ; le corps matériel éprouve la pression exercée sur lui d'une manière indirecte.

Il a paru étonnant que l'âme pût agir physiquement sur la matière animée ; c'est elle pourtant qui est l'auteur de tous ces faits. Elle a pour attributs l'intelligence et la volonté ; par sa volonté elle dirige, et le périsprit, d'une nature semi-matérielle, est l'instrument dont elle se sert.

Le mal physique est apparent, mais la combinaison fluidique que vos sens ne peuvent saisir recèle un nombre infini de mystères qui se révéleront avec le progrès de la doctrine considérée au point de vue scientifique.

Lorsque l'Esprit abandonne sa victime, sa volonté n'agit plus sur le corps, mais l'empreinte qu'a reçue le périsprit par le fluide étranger dont il a été chargé, ne s'efface pas tout à coup, et continue encore quelque temps d'influer sur l'organisme. Dans le cas de votre jeune malade : tristesses, larmes, langueurs, insomnies, troubles vagues, tels sont les effets qui pourront se produire à la suite de cette délivrance, mais rassurez-vous, rassurez l'enfant et sa famille, car ces conséquences seront pour elle sans danger.

Mon devoir m'appelle d'une manière spéciale à mener à bonne fin le travail que j'ai commencé avec vous ; il faut maintenant agir sur l'Esprit même de l'enfant, par une douce et salutaire influence moralisatrice.

Quant à vous, mes amis, continuez de prier et d'observer attentivement tous ces phénomènes ; étudiez sans cesse ; le champ est ouvert, il est vaste. Faites connaître et comprendre toutes ces choses, et les idées spirites se glisseront peu à peu dans l'esprit de vos frères que l'apparition de la doctrine a trouvés incrédules ou indifférents.

Petite Carita. »

Remarque. - Nous devons un juste tribut d'éloges à nos frères de Marmande, pour le tact, la prudence et le dévouement éclairé dont ils ont fait preuve en cette circonstance. Par cet éclatant succès, Dieu a récompensé leur foi, leur persévérance et leur désintéressement moral, car ils n'y ont cherché aucune satisfaction d'amour-propre ; il n'en aurait probablement point été de même si l'orgueil eût terni leur bonne action. Dieu retire ces dons à quiconque n'en use pas avec humilité ; sous l'empire de l'orgueil, les plus éminentes facultés médianimiques se pervertissent, s'altèrent et s'éteignent, parce que les bons Esprits retirent leur concours ; les déceptions, les déboires, les malheurs effectifs dès cette vie, sont souvent la conséquence du détournement de la faculté de son but providentiel ; nous en pourrions citer plus d'un triste exemple parmi les médiums qui donnaient les plus belles espérances.

A ce sujet, on ne saurait trop se pénétrer des instructions contenues dans l'Imitation de l'Evangile, nos 285, 326 et suiv., 333, 392 et suiv.

Nous recommandons aux prières de tous les bons Spirites l'Esprit ci-devant obsesseur de Jules, afin de le fortifier dans ses bonnes résolutions, et de lui faire comprendre ce que l'on gagne à faire le bien.

Quelques réfutations

Conspirations contre la foi

L'histoire enregistrera la singulière logique des contradicteurs du Spiritisme, dont nous allons donner quelques autres échantillons.

On nous adresse du département de la Haute-Marne le mandement de Mgr l'évêque de Langres, où l'on remarque le passage suivant :

« ... Et voilà ce (la foi) que les hommes qui se disent les amis de l'humanité, de la liberté et du progrès, mais que, dans la réalité, la société doit compter au nombre de ses plus dangereux ennemis, s'efforcent, par toutes sortes de moyens, d'arracher du cœur des populations chrétiennes. Car, il faut le dire, nos très chers frères, et c'est notre devoir de vous en avertir, à nous qui sommes chargé de veiller à la garde de vos âmes, afin que nos avertissements vous rendent prudents et précautionnés : Jamais peut-être on ne vit une conspiration plus odieuse, plus vaste, plus dangereuse, plus savamment, c'est-à-dire plus sataniquement organisée contre la foi catholique, que celle qui existe aujourd'hui. Conspiration des sociétés secrètes, qui travaillent dans l'ombre à anéantir, si elles le pouvaient, le catholicisme ; conspiration du protestantisme qui, par une propagande active, cherche à s'insinuer partout ; conspiration des philosophes rationalistes et antichrétiens, qui rejettent, sans raison et contre toute raison, le surnaturel et la religion révélée, et qui s'efforcent de faire prévaloir dans le monde lettré leur fausse et funeste doctrine ; conspiration des sociétés spirites qui, par la superstition pratique de l'évocation des Esprits, se livrent et incitent les autres à se livrer à la perfide méchanceté de l'esprit de mensonge et d'erreur ; conspiration d'une littérature impie ou corruptrice ; conspiration des mauvais journaux et des mauvais livres, qui se propagent d'une manière effrayante, à l'ombre d'une tolérance ou d'une liberté que l'on vante comme un progrès du siècle, comme une conquête de ce que l'on appelle l'esprit moderne, et qui n'en est pas moins un encouragement pour le génie du mal, un juste sujet de douleur pour une nation catholique, un piège et un danger trop évident pour tous les fidèles, à quelque classe qu'ils appartiennent, qui ne sont pas suffisamment instruits de la religion, et le nombre en est grand, malheureusement ; conspiration, enfin, de ce matérialisme pratique qui ne voit, qui ne cherche, qui ne poursuit que ce qui intéresse le corps et le bien-être physique ; qui ne s'occupe pas plus de l'âme et de ses destinées que s'il n'y en avait point, et dont l'exemple pernicieux séduit et entraîne facilement les masses. Tels sont, par aperçu, nos très chers frères, les dangers que court aujourd'hui la foi... etc. »

Nous sommes parfaitement d'accord avec monseigneur en ce qui touche les funestes conséquences du matérialisme ; mais on peut s'étonner de le voir confondre dans la même réprobation le matérialisme qui nie tout : l'âme, l'avenir, Dieu, la Providence, avec le Spiritisme qui vient le combattre et en triomphe par les preuves matérielles qu'il donne de l'existence de l'âme, précisément à l'aide de ces mêmes évocations prétendues superstitieuses. Serait-ce parce qu'il réussit là où l'Église est impuissante ? Monseigneur partagerait-il l'opinion de cet ecclésiastique qui disait en chaire : « J'aime mieux vous savoir hors de l'Église que de vous y voir rentrer par le Spiritisme ! » Et de cet autre qui disait : « Je préfère un athée qui ne croit à rien à un Spirite qui croit à Dieu et à son âme. » C'est une opinion comme une autre, et l'on ne peut disputer des goûts. Quoi qu'il en soit de celle de monseigneur sur ce point, nous serions charmés qu'il voulût bien résoudre les deux questions suivantes : « Comment se fait-il qu'à l'aide des puissants moyens d'enseignement que possède l'Église pour faire luire la vérité à tous les yeux, elle n'ait pu arrêter le matérialisme, tandis que le Spiritisme, né d'hier, ramène chaque jour des incrédules endurcis ? – Le moyen par lequel on atteint un but est-il plus mauvais que celui à l'aide duquel on ne l'atteint pas ? »

Monseigneur éteint un luxe de conspirations qui se dressent menaçantes contre la religion ; il n'a sans doute pas réfléchi que, par ce tableau peu rassurant pour les fidèles, il va précisément contre

son but, et peut provoquer chez ces derniers mêmes de fâcheuses réflexions. A l'entendre, les conspirateurs seraient bientôt les plus nombreux.

Or, qu'adviendrait-il dans un État si toute la nation conspirait ? Si la religion se voit attaquée par de si nombreuses cohortes, cela ne prouverait pas en faveur des sympathies qu'elle rencontre. Dire que la foi orthodoxe est menacée, c'est avouer la faiblesse de ses arguments. Si elle est fondée sur la vérité absolue, elle ne peut craindre aucun argument contraire. Sonner l'alarme en pareil cas, c'est de la maladresse.

Une instruction de catéchisme

Dans un catéchisme de persévérance du diocèse de Langres, à l'occasion du mandement relaté ci-dessus, une instruction fut faite sur le Spiritisme et donnée comme sujet à traiter par les élèves.

Voici la narration textuelle de l'un d'eux :

« Le Spiritisme est l'œuvre du diable qui l'a inventé. Se livrer à cela, c'est se mettre en rapport direct avec le démon. Superstition diabolique ! Dieu a souvent permis ces choses pour ranimer la foi des fidèles. Le démon fait le bon, fait le saint ; il cite des paroles de l'Ecriture sainte. »

Ce moyen de ranimer la foi nous semble assez mal choisi.

« Tertullien, qui vivait au deuxième siècle, nous rapporte qu'on faisait parler des chèvres, des tables ; c'est l'essence de l'idolâtrie. Ces opérations sataniques étaient rares dans certains pays chrétiens, et aujourd'hui elles sont très communes. Cette puissance du démon s'est montrée dans tout son éclat à l'apparition du protestantisme.

Voilà des enfants bien convaincus de la grande puissance du démon ; ne serait-il pas à craindre que cela leur fit douter un peu de celle de Dieu, quand on voit le premier l'emporter si souvent sur le second ?

Le Spiritisme est né en Amérique, au sein d'une famille protestante appelée Fox. Le démon apparut d'abord par des coups qui réveillaient en sursaut ; enfin, impatienté des coups, on chercha ce que ce pouvait être. La fille de M. Fox se mit à dire un jour : Frappe ici, frappe là, et on frappait où elle voulait. »

Toujours l'excitation contre les protestants ! Voilà donc des enfants instruits par la religion dans la haine contre une partie de leurs concitoyens, souvent contre des membres de leur propre famille ! Heureusement l'esprit de tolérance qui règne à notre époque y fait contrepoids, sans cela on verrait se renouveler les scènes sanglantes des siècles passés.

« Cette hérésie devint bientôt vulgaire ; elle compta bientôt cinq cent mille sectaires. Les Esprits invisibles se prenaient à faire toutes sortes de choses. A la simple demande d'un individu, des tables chargées de plusieurs centaines de livres se mouvaient ; des mains sans corps se faisaient voir. Voilà ce qui se passa en Amérique, et cela est venu en France par l'Espagne. D'abord, l'Esprit a été forcé par Dieu et les anges de dire qu'il était le diable, pour qu'il ne prenne pas dans ses pièges les honnêtes gens. »

Nous croyons être assez au courant de la marche du Spiritisme, et nous n'avons jamais ouï dire qu'il fût venu en France par l'Espagne. Serait-ce un point de l'histoire du Spiritisme à rectifier ?

On voit, de l'aveu des adversaires du Spiritisme, avec quelle rapidité l'idée nouvelle gagnait du terrain ; une idée qui, à peine éclosé, conquiert cinq cent mille partisans n'est pas sans valeur et prouve le chemin qu'elle fera plus tard ; aussi, à dix ans de là, un d'eux en porte le chiffre à vingt millions en France seulement, et prédit qu'avant peu l'hérésie aura gagné les vingt autres millions. (Voir la Revue Spirite de juin 1863.) Mais alors, si tout le monde est hérétique, que restera-t-il à l'orthodoxie ? Ne serait-ce pas le cas d'appliquer la maxime : Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ? Qu'aurait répondu l'instructeur, si un enfant terrible de son jeune auditoire lui eût

fait cette question : « Comment se fait-il qu'à la première prédication de saint Pierre il n'y eut que trois mille Juifs convertis, tandis que le Spiritisme, qui est l'œuvre de Satan, a fait tout de suite cinq cent mille adeptes ? Est-ce que Satan est plus puissant que Dieu ? » - Il lui eût peut-être répondu : « C'est parce que c'étaient des protestants. »

Satan dit qu'il est un bon Esprit ; mais c'est un menteur. Un jour on voulut faire parler une table ; elle ne voulut pas répondre ; on crut que c'était la présence des ecclésiastiques qui étaient là qui l'en empêchait. Enfin, deux coups vinrent avertir que l'Esprit était là. On lui demanda : - Jésus-Christ est-il fils de Dieu ? - Non. - Reconnais-tu la sainte Eucharistie ? - Oui. - La mort de Jésus-Christ a-t-elle augmenté tes souffrances ? - Oui. »

Il y a donc des ecclésiastiques qui assistent à ces réunions diaboliques. L'enfant terrible aurait pu demander pourquoi, lorsqu'ils y viennent, ils ne font pas fuir le diable ?

« Voilà une scène diabolique. » Voici ce que disait M. Allan Kardec : « La rouerie des Esprits mystificateurs dépasse tout ce qu'on peut imaginer : ils étaient deux Esprits, l'un faisait le bon et l'autre le mauvais ; au bout de quelques mois l'un dit : - Je m'ennuie de vous répéter des paroles mielleuses que je ne pense pas. - Es-tu donc l'Esprit du mal ? - Oui. - Ne souffres-tu pas de nous parler de Dieu, de la sainte Vierge et des saints ? - Oui. - Veux-tu le bien ou le mal ? - Le mal. - Ce n'est pas toi, l'Esprit qui parlait tout à l'heure ? - Non. - Où es-tu ? - En enfer. - Souffres-tu ? - Oui. - Toujours ? - Oui. - Es-tu soumis à Jésus-Christ ? - Non, à Lucifer. - Est-il éternel ? - Non. - Aimes-tu ce que j'ai dans la main ? (c'étaient des médailles de la sainte Vierge) - Non ; j'ai cru vous inspirer de la confiance ; l'enfer me réclame, adieu ! »

Ce récit est très dramatique sans doute, mais celui qui prouvera que nous y sommes pour quelque chose sera bien habile. Il est triste de voir à quels expédients on est obligé d'avoir recours pour donner la foi. On oublie que ces enfants deviendront grands et réfléchiront. La foi qui repose sur de telles preuves a raison de craindre les conspirations.

« Nous venons de voir l'Esprit du mal forcé d'avouer qu'il était tel. Voici une autre phrase que le crayon écrivait chez un médium : « Si tu veux te livrer à moi, âme, esprit et corps, je comblerai tes désirs ; si tu veux être avec moi, écris ton nom sous le mien ; » et il écrivait : Gieffle ou Satan. Le médium tremblait, il n'écrivait pas ; il avait raison. Toutes ces séances se terminent par ces mots : « Veux-tu t'engager ? » « Le démon voudrait qu'on fasse un pacte avec lui. Livre-moi ton âme ! dit-il un jour à quelqu'un. - Qui es-tu ? répondit-on. - Je suis le démon. - Que veux-tu ? - T'avoir. Le purgatoire n'est pas ; les scélérats, les méchants, tout cela au ciel. »

Que diront ces enfants quand ils seront témoins de quelques évocations, et qu'au lieu d'un pacte infernal, ils entendront les Esprits dire : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes ; pratiquez la charité enseignée par le Christ ; soyez bons pour tout le monde, même pour vos ennemis ; priez Dieu, et suivez ses commandements pour être heureux en ce monde et en l'autre ?

« Tous ces prodiges, toutes ces choses extraordinaires, viennent des Esprits des ténèbres. M. Home, fervent Spirite, nous dit que quelquefois le sol tressaille sous les pieds, les appartements tremblent, on frissonne ; une invisible main vous palpe sur les genoux, les épaules ; une table qui saute. On lui demande : Es-tu là ? - Oui. - Donnes-en des preuves. Et la table se lève deux fois ! »

Encore une fois, tout cela est très dramatique ; mais, parmi les jeunes auditeurs, plus d'un a sans doute désiré le voir et ne s'en fera pas faute à la première occasion. Il s'y trouvera aussi des jeunes filles impressionnables, à l'organisation délicate, qui, à la moindre démangeaison, croiront sentir la main du diable et se trouveront mal.

« Toutes ces choses sont ridicules ; la sainte Eglise, notre mère à tous, nous fait voir que cela n'est qu'un mensonge. »

Si tout cela est ridicule et mensonger, pourquoi donc y donner tant d'importance ? Pourquoi effrayer

des enfants avec des tableaux qui n'ont aucune réalité ? S'il y a mensonge, n'est-ce pas dans ces tableaux eux-mêmes ?

« Par exemple, l'évocation des morts, il ne faut pas croire que ce soient nos parents qui nous parlent ; c'est Satan qui nous parle et qui se donne pour un mort. Certainement nous sommes en communication par la communion des saints. Nous avons, dans la vie des saints, des exemples d'apparitions de morts ; mais c'est un miracle de la sagesse divine, et ces miracles sont rares. Voici ce qu'on nous dit : Les démons se donnent quelquefois pour des morts ; ils se donnent aussi quelquefois pour des saints. »

Quelquefois n'est pas toujours ; donc il peut arriver que l'Esprit qui se communique ne soit pas un démon.

« Ils peuvent faire bien autre chose. Un jour, un médium qui ne savait pas le dessin, reproduisit, la main conduite par un Esprit, les images de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, qui, présentées à quelques-uns de nos meilleurs artistes, furent jugées dignes d'être exposées. »

En entendant cela, un élève pourrait bien se dire : Si un Esprit pouvait me conduire la main pour faire mon devoir et me faire remporter un prix ! Essayons !

« Saül consulta la Pythonisse d'Endor, et Dieu permit que Samuel lui apparût pour lui dire : Pourquoi troubles-tu mon repos ? Demain tu seras avec moi dans le tombeau. Nos Saüls de salon devraient bien penser à cette histoire. Saint Philippe de Néri nous dit : Si la sainte Vierge vous apparaît, où même Notre-Seigneur Jésus-Christ, crachez-lui au visage, parce que ce ne serait qu'une tromperie du démon pour vous induire en erreur. »

Que devient alors l'apparition de Notre-Dame de la Salette à deux pauvres enfants ? Selon cette instruction de catéchisme, ils auraient dû lui cracher au visage.

« Notre saint père le pape Pie IX a défendu expressément de se livrer à ces choses. Mgr l'évêque de Langres, et beaucoup d'autres encore, en ont fait autant. Il y a danger pour sa vie : deux vieillard se suicidèrent, parce que les Esprits leur avaient dit qu'après leur mort ils jouiraient d'un bonheur infini ; danger pour la raison : plusieurs médiums sont devenus fous, et l'on comptait dans une maison d'aliénés plus de quarante individus que le Spiritisme avait rendus fous. »

Nous ne connaissons pas encore la bulle du pape qui défend expressément de s'occuper de ces choses-là ; si elle existait, Mgr de Langres et les autres n'auraient pas manqué de la mentionner. L'histoire des deux vieillards, auxquels il est fait allusion, est inexacte ; il a été prouvé, par des pièces officielles, déposées au tribunal, et notamment des lettres écrites par eux avant leur mort, qu'ils se sont suicidés par suite de pertes d'argent, et la crainte de tomber dans la misère (Voir la Revue spirite d'avril 1863). Celle de quarante individus enfermés dans une maison d'aliénés n'est pas plus vérifique. On serait bien embarrassé de la justifier par les noms de ces prétendus fous dont un premier journal a porté le nombre à quatre, un second à quarante, un troisième à quatre cents, un cinquième a dit qu'on travaillait à l'agrandissement de l'hospice. Un instructeur de catéchisme devrait puiser ses renseignements historiques ailleurs que dans les canards des journaux. Les enfants auxquels on débite sérieusement de pareilles choses l'acceptent de confiance ; mais plus la confiance a été grande, plus forte est la réaction en sens inverse quand, plus tard, ils viennent à savoir la vérité. Ceci dit en général et non exclusivement pour le Spiritisme.

Si nous avons analysé ce travail d'un enfant, il est bien entendu que ce n'est pas l'opinion de l'enfant que nous réfutons, mais celle dont sa narration est le résumé. Si l'on scrutait avec soin toutes les instructions de cette nature, on serait moins étonné des fruits qu'on en récolte plus tard. Pour instruire l'enfance il faut un grand tact et beaucoup d'expérience, car on ne se figure pas la portée que peut avoir une seule parole imprudente qui, de même que la graine d'une mauvaise herbe, germe dans ces jeunes imaginations comme dans une terre vierge.

Il semble que les adversaires du Spiritisme ne trouvent pas que l'idée en soit assez répandue ; on les

dirait poussés malgré eux à s'ingénier les moyens de la répandre encore davantage. Après les sermons, dont le résultat est connu, on n'en pouvait trouver un plus efficace que d'en faire le sujet des instructions et des devoirs du catéchisme. Les sermons agissent sur la génération qui s'en va ; ces instructions y disposent la génération qui arrive. Nous aurions donc bien tort de leur en savoir mauvais gré.

L'Esprit frappeur de la sœur Marie

Le récit suivant est relaté dans une lettre dont l'original est entre nos mains, et que nous transcrivons textuellement.

« A Viviers, ce 10 avril 1741.

Personne au monde, mon cher de Noailles, ne peut mieux que moi vous instruire de tout ce qui s'est passé dans la cellule de la sœur Marie, et si le récit que vous en avez fait nous a donné un ridicule dans notre ville, je veux le partager avec vous ; la force de la vérité l'emportera toujours chez moi sur la crainte de passer pour un visionnaire et un homme trop crédule.

Voicy donc une petite relation de tout ce que j'ay vu et entendu pendant quatre nuits que j'y ai passées, et avec moi plus de quarante personnes toutes dignes de foi. Je ne vous rapporterai que les faits les plus remarquables.

Le 23 mars, jour de l'Annonciation, j'appris par la voix publique que depuis trois jours l'on entendoit toutes les nuits de grands bruits dans la chambre de la sœur Marie ; que les deux sœurs de Saint-Dominique qui habitent avec elle en avoient été si effrayées qu'elles avoient fait appeler M. Chambon, curé de Saint-Laurent, lequel s'étant rendu à une heure après minuit dans cette chambre avoit entendu des tableaux frapper contre la muraille, un bénitier de faïence remuer avec bruit et avoit vu une chaise de bois placée au milieu de cette cellule se renverser pendant six fois. Je vous avoüe, monsieur, qu'à ce récit, je ne manquay pas de faire bien des plaisanteries ; les dévotes en gros et en détail furent suiettes à ma critique, et dès lors, je résolus d'aller passer la nuit suivante chez cette sœur Marie, bien persuadé qu'en ma présence tout seroit dans le silence ou que je découvrirois l'imposture. En effet, je me rendis ce jour-là même à neuf heures du soir dans cette maison. Je questionnay beaucoup ces sœurs, surtout la sœur Marie qui me parut instruite de la cause de tous ces bruits, mais qui ne voulut pas m'en faire part. Alors, je fis une recherche très-exacte dans cette chambre ; je regardai dessus, dessous le lit ; les murailles, les tableaux, tout fut examiné avec beaucoup de soin, et n'ayant rien découvert qui pût occasionner tous ces bruits, je fis sortir tout le monde de cette chambre, avec ordre que personne n'y entreroit que moi. Je me plaçay auprès du feu dans la chambre suivante ; je laissay la porte de la cellule ouverte, et sur le seuil de la porte, j'y plaçay une chandelle au moyen de quoi je voyois de ma place à un pas du lit la chaise que j'y avois placée et presque toute la chambre en entier. A 10 heures MM. d'Entrevaux et Archambaud vinrent me joindre, et avec eux deux artisans de notre ville.

Sur les onze heures et demi, j'entendis la chaise se remuer et j'accourus aussitôt, et l'ayant trouver renversée, je la relevai, j'en pris une seconde que je plaçay dans un plus grand éloignement du lit de la malade ; je ne voulus point la perdre de vue. MM. d'Entrevaux et Archambaud prirent la même précaution, et un moment après nous la vîmes se remuer une seconde fois, le bénitier placé dans le lit de la sœur Marie, mis à une hauteur qu'elle ne sauroit l'atteindre, tinta plusieurs coups, et un tableau frappa trois coups contre la muraille. Je fus dans le moment parler à notre malade ; je la trouvay extrêmement oppressée, et de cette oppression elle tomba dans un évanouissement ou elle perdit la connaissance et l'usage de tous ses sens qui se réduisent à l'ouïe ; je fus moi-même son médecin ; au moyen de l'eau de lavande, elle revint en peu de temps à elle-même. De quart d'heure

en quart d'heure nous entendions le même bruit, et trouvant toujuors les tableaux dans le même état, j'ordonnai à ce bruyant, quelqu'i fût, de frapper avec le tableau trois coups contre la muraille et de le tourner devant derrière : je fus obéi dans le moment ; un instant après je lui ordonnay de remettre le tableau dans la première situation, je reçus une seconde preuve de sa soumission à mes ordres.

« Comme je m'aperçus qu'il n'y avait rien de bruyant dans cette chambre qu'une chaise, deux tableaux et un bénitier, je m'emparay de tous ces meubles, alors le bruit s'attacha à des images que nous entendîmes remuer plusieurs fois, et à un petit crucifix qui étoit pendu à un clou contre la muraille. Nous n'entendîmes ni ne vîmes rien de particulier cette nuit ; tout fut calme et tranquille à cinq heures du matin. Nous ne gardâmes pas le secret sur tout ce que nous avions vû et entendu et je vous laisse à penser si je ne fus pas badiné sur ma vision. J'engageay les plus incrédules à être de la partie ; nous y fûmes trois soirs de suite, et voici ce qui m'a paru le plus surprenant. Je ne vous rapporterai que certains faits, ce seroit trop long si je voulois entrer dans ce détail ; il doit suffire de vous dire icy que MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux, Chambon, Faure, Allier, Aoust, Grange, Bouron, Bonnier, Fontenès, Robert le hucanteur et beaucoup d'autres en ont été les témoins.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que la sœur Marie pouvoit être l'actrice de cette comédie, je me départis delors de la bonne opinion que j'avois d'elle ; je voulus bien la soupçonner de fourberie, et quoiqu'elle soit paralitique de l'aveu de notre médecin et de tous ceux qui l'approchent qui nous assurent que depuis plus de trois ans elle n'a la liberté que de remuer la tête, je voulus bien supposer qu'elle pouvoit agir, et dans cette supposition voicy, monsieur, de quelle façon je m'y pris :

Je me rendis pendant trois jours consécutifs à neuf heures du soir dans la maison de la sœur. Je la prévins sur les expédiens que j'allois prendre pour n'être point trompé, en présence de cinq à six des messieurs que j'ay déjâ nommés. Je la fis coudre dans ses drapts ; elle étoit placée et enveloppée dans son lit comme un enfant d'un mois dans son berceau. Je pris de plus deux papillotes que je mis en forme de croix sur la poitrine de façon qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement sans que cette croix fût dérangée.

Elle avait ce jour-là même dévelopé le mistère à M. Chambon, qui la dirige à l'absence de M. l'Evêque et à M. David directeur de notre séminaire, ce premier la pria et lui permit de m'apprendre la cause de tous ces bruits ; j'entray delors dans la confidence, et elle m'apprit que c'étoit là une âme souffrante qu'elle me nomma et qui venait par la permission de Dieu pour qu'on la soulageât dans ses peines. Ainsi instruit et précautionné contre l'erreur, je ne laissai personne dans sa chambre. Nous étions huit ce soir-là et tous déterminés à ne rien croire. Sur les 11 heures, les tableaux et le bénitier se firent entendre. Alors M. Digoine et moi fûmes nous placer à la porte avec un flambeau à la main ; il faut observer que cette cellule est petite, que du milieu je pouvois atteindre les quatre murailles sans faire d'autres mouvemens que tendre les bras. A peine fûmes-nous placés que le tableau frappa contre la muraille ; nous accourûmes aussitôt, nous trouvâmes le tableau sans mouvement et la malade dans la même situation ; nous reprîmes notre même poste et le tableau ayant frappé une seconde fois, nous accourûmes au premier coup et nous vîmes ce tableau tourner en l'air et tourner sur le lit. Je le plaçay à la fenêtre ; un moment après ce tableau frappa trois coups à la vue de tous ces messieurs. Voulant de plus en plus me convaincre de la vérité du fait que m'avoit avancé la sœur Marie, j'ordonnai à cet Esprit souffrant de prendre le crucifix qui étoit contre la muraille et de le porter sur la poitrine de la malade ; il obéit dans le moment ; tous les messieurs qui étoient avec moi en furent les témoins. Je lui ordonnay de remettre le crucifix à sa place et de remuer le bénitier avec force ; il obéit également, et comme alors j'avois eu soin de mettre le bénitier en vue de tout le monde, nous entendîmes le bruit et nous vîmes le mouvement. Tous ces signes n'étants pas capables de me convaincre, j'exijay des nouvelles preuves ; je plaçay une table au pied du lit de la malade, et je dis à cet Esprit souffrant que nous lui offrions volontiers nos vœux et nos prières, mais que le sacrifice de la messe étant le plus sur pour le soulagement de ses peines,

je lui ordonnaï de frapper autant de coups sur cette table qu'il vouloit que l'on dît des messes pour lui. Il frappa dans l'instant et nous comptâmes trente-trois coups ; alors nous prîmes des arrangements entre nous pour les acquitter au plutôt, et dans le tems que nous conferions à ce sujet les tableaux, le bénitier, le crucifix frappèrent tous ensemble et avec plus de bruit que jamais.

Il étoit deux heures après minuit et je fus faire lever M. Chambon qui fut témoin de tout ce que nous lui avions raconté, puisqu'en sa présence nous lui fimes répéter les 33 coups. M. Chambon lui ordonna de prendre le crucifix et de le porter sur une telle chaise ; aussitôt nous entendons frapper un coup sur cette chaise, nous accourons et nous trouvons le crucifix tout à fait au bas du lit à un pas de cette chaise. Je priay tour à tour M. le chanoine Digoine, M. Chambon et M. Robert de se cacher dans la cellule pour examiner s'ils ne verroient rien ; ils entendirent deux voix différentes dans le lit de la malade ; ils distinguèrent parfaitement celle de la malade qui faisoit plusieurs questions ; quand à l'autre ils ne purent discerner sa réponse, elle s'expliquoit d'un ton fort bas et très rapide ; ces messieurs m'en informèrent, je fus en conférer avec la sœur Marie qui m'avoüa le fait.

« Je proposai à ces messieurs de dire un De profundis pour le soulagement des peines de cette âme souffrante, et cette prière finie, la chaise se renversa, les tableaux frappèrent et le bénitier tinta. Je dis à cet Esprit que nous allions dire cinq Pater et cinq Ave à l'honneur des cinq playes de Notre-Seigneur, et que je lui ordonnaïs, pour preuve que cette prière lui agréoit, de renverser une seconde fois la chaise, mais avec plus de force que la première. A peine eûmes nous fléchi le genouil que cette chaise, placée devant nos yeux et à deux pas de nous, se renversa en avant, se releva et tomba en arrière.

Voyant la docilité de cet Esprit et sa promptitude à obéir, je crus pouvoir tout tenter ; je mis sur le lit de la sœur 40 pièces d'argent et lui ordonnaï de les compter ; sur le champ, nous les entendîmes compter dans un gobelet de verre que j'avais placé tout auprès ; je prends cette monnoye et la place sur la table ; je lui ordonne la même chose et il obéit dans le moment. J'y mets un écu de six francs et lui ordonne de me désigner avec cet écu le nombre des messes qui lui sont nécessaires ; il frappe avec l'écu 33 coups contre la muraille. Je fais entrer MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux dans la chambre, nous tirons les rideaux du lit, nous plaçons la chandelle sur le lit et j'ordonne à cet Esprit de frapper et nous désigner le nombre des messes. Nous voyons tous les quatre la sœur Marie touiours dans le même état, sans mouvement et les deux papillottes en forme de croix nullement dérangées et nous comptons les 33 coups frapés contre la muraille. Il est à observer que dans la chambre voisine ou répond cette muraille, il n'y avait âme qui vive ; nous avions pris soin d'éloigner tout ce qui auroit pu faire naître en nous le moindre soupçon.

Enfin, monsieur, j'ay tenté une autre voye : j'écrivis sur du papier ces paroles : Je t'ordonne, âme souffrante, de nous dire qui tu es, tant pour notre consolation que pour l'entretien de notre foy. Ecris donc ton nom sur ce papier, ou du moins fais-y quelque marque, nous connoîtrons par là le besoin que tu as de nos prières. Je place cet écrit au bas du lit de la malade avec une écritoire et une plume ; un instant après j'entends tinter le bénitier ; nous accourons tous au bruit, nous trouvons le papier en même temps et le crucifix renversé dessus ; je lui ordonne de mettre le crucifix à sa place et de marquer le papier ; nous dîmes pour lors les litanies de la Vierge et notre prière finie nous trouvâmes le crucifix à sa place et au bas du papier deux croix formées avec la plume. M. Chambon qui étoit tout auprès du lit entendit le bruit de la plume sur le papier. Je pourrois vous raconter bien d'autres faits également surprenans, mais ce détail me menerait trop loin.

Vous me demanderez sans doute, mon cher monsieur, ce que je pense de cette avanture ; je vais vous faire ma profession de foy. J'établis en premier lieu que le bruit que j'ai vu et entendu a été produit par une cause. Ces tableaux, cette chaise, ce bénitier, etc., sont des êtres inanimés qui ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes. Quelle est donc la cause qui leur a donné le mouvement ? Il faut qu'elle soit nécessairement ou naturelle ou surnaturelle ; si elle est naturelle, elle ne peut être que la

sœur Marie puisqu'il n'y avoit qu'elle dans la chambre. On ne peut prétendre que ce bruit se soit fait par ressort ; nous avons examiné le tout avec la dernière attention, jusqu'à démontrer les tableaux, et n'y eût-il eu qu'un cheveu de tête qui eût répondu au bénitier ou à la chaise nous l'aurions aperçu.

Or je dis que la sœur Marie n'en est pas la cause ; elle n'a pas voulu, je dis plus, elle n'a pas pu nous tromper. Elle ne l'a pas voulu, car seroit-il possible qu'une fille qui est en odeur de sainteté, une fille dont la vie est un miracle continual, puisqu'il est avéré que depuis trois ans elle n'a mangé ni bû et qu'il n'est sorti de son corps autre chose qu'une quantité de pierres ; qu'une fille qui souffre depuis six ans tout ce qu'on peut souffrir et toujours avec une patience admirable ; qu'une fille qui n'ouvre la bouche que pour prier et qui fait paroître en tout ce qu'elle dit l'humilité la plus profonde ; est-il possible dis-je qu'elle aye voulu nous tromper en imposant ainsi à tout un public, à son évêque, à son confesseur et à quantité de prêtres l'ont questionnée à ce sujet ? Nous avons trouvé dans tout ce qu'elle a dit un accord merveilleux, jamais la moindre contradiction, caractère unique de la vérité, le mensonge ne sauroit se soutenir. Je ne crois pas que les martyrs aient souffert plus que souffre cette sainte fille ; il y a des tems dans l'année que tout son corps n'est qu'une playe ; on lui voit sortir le sang et le pus par les oreilles, et très souvent on arrache des vers d'une grande longueur qui sortent par les narines ; elle souffre et demande continuallement à Dieu de la faire souffrir. Une chose merveilleuse, c'est que toutes les années dans la quinzaine Pâques il lui prend un vomissement de sang ; ce vomissement passé, son gosier se débouche ; elle reçoit le saint viatique, et un instant après il se referme totalement, c'est ce qui lui arriva mercredi dernier.

Je dis en second lieu qu'elle n'a pas pu nous tromper ; elle est hors d'état d'agir ; elle est paralitique comme j'ai déjà dit, et une demoiselle de notre ville en fut pleinement convaincue lorsqu'elle lui enfonça une grosse aiguille dans le gras de la jambe. Vous voyez d'ailleurs les précautions que nous avons pris ; nous l'avons cousue dans ses drapts et très souvent gardée à vue ; ce n'est donc point elle. Qu'est-ce donc, me dites-vous ? La conséquence est aisée à tirer de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire dans cette relation.

Signé : † l'abbé de Saint-Ponc, chanoine présentateur. »

Remarque. Il y a une analogie évidente entre ces faits et ceux de l'Esprit frappeur de Bergzabern et de Dibbeldorf, rapportés dans la Revue Spirite de mai, juin, juillet et août 1858, sauf que, dans celui-ci, l'Esprit n'avait rien de malveillant. Il est constaté par un homme dont le caractère ne peut être suspect, et qui n'a pas observé légèrement. Si, comme le prétendent certaines personnes, le diable seul se manifeste, comment venait-il auprès d'une fille en odeur de sainteté ? Or, il est à remarquer qu'elle n'en était ni effrayée ni tourmentée ; elle savait elle-même, et les expériences ont constaté, que c'était une âme souffrante. Si ce n'est pas le diable, d'autres Esprits peuvent donc se communiquer ?

Deux circonstances ont une analogie particulière avec ce que nous voyons aujourd'hui ; c'est d'abord la première pensée qu'il y a supercherie de la part de la personne auprès de laquelle se produisent les phénomènes, malgré les impossibilités matérielles qui existent parfois. Dans la situation physique et morale de cette jeune fille, on ne comprend pas que le soupçon d'un jeu joué ait pu entrer dans l'esprit des autres religieuses.

Le second fait est plus important. Si quelques-uns des phénomènes ont eu lieu à la vue des personnes présentes, la plupart se produisaient quand elles étaient dans la pièce à côté, dès qu'elles avaient le dos tourné, et en l'absence de la lumière directe, ainsi qu'on l'a maintes fois observé de nos jours. A quoi cela tient-il ? C'est ce qui n'est pas encore suffisamment expliqué. Ces phénomènes ayant une cause matérielle, et non surnaturelle, il se pourrait que, ainsi que cela a lieu pour certaines opérations chimiques, la lumière diffuse fût plus favorable à l'action des fluides dont se sert l'Esprit. La physique spirituelle est encore dans l'enfance.

Variétés

L'Index de la cour de Rome

La date du 1er mai 1864 marquera dans les annales du Spiritisme, comme celle du 9 octobre 1862 ; elle rappellera la décision de la sacrée congrégation de l'Index concernant nos ouvrages sur le Spiritisme. Si une chose a étonné les Spirites, c'est que cette décision n'ait pas été prise plus tôt. Du reste, il n'y a qu'une opinion sur les bons effets qu'elle doit produire, et qui sont déjà confirmés par les renseignements qui nous arrivent de tous les côtés. A cette nouvelle, la plupart des libraires se sont empressés de mettre ces ouvrages plus en évidence. Quelques-uns, plus timorés, croyant à une défense de les vendre, les ont retirés de l'étalage, mais ne les vendaient pas moins par-dessous main. On les a rassurés en leur faisant observer que la loi organique porte que : « Aucune bulle, bref, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que des particuliers, ne pourront être reçus, publiés, imprimés ni autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement. »

Quant à nous, cette mesure, qui est une de celles que nous attendions, est un indice que nous mettrons à profit, et qui nous servira de guide pour nos travaux ultérieurs.

Persécutions militaires

Le Spiritisme compte de nombreux représentants dans l'armée, parmi les officiers de tous grades, qui en constatent la bienfaisante influence sur eux-mêmes et sur leurs inférieurs. Dans quelques régiments, cependant, il trouve parmi les chefs supérieurs, non des négateurs, mais des adversaires déclarés qui interdisent formellement à leurs subordonnés de s'en occuper. Nous connaissons un officier qui a été rayé du tableau des proposés pour la Légion d'honneur, et d'autres qui ont été mis aux arrêts forcés, pour cause de Spiritisme. Nous leur avons conseillé de se soumettre sans murmure à la discipline hiérarchique, et d'attendre patiemment un temps meilleur qui ne peut tarder, parce qu'il sera amené par la force de l'opinion. Nous les avons même engagés à s'abstenir de toute manifestation spirite extérieure, s'il le faut absolument, parce que nulle contrainte ne peut être exercée sur leur croyance intime, ni leur enlever les consolations et les encouragements qu'ils y puisent. Ces petites persécutions sont des épreuves pour leur foi, et servent le Spiritisme au lieu de lui nuire. Ils doivent s'estimer heureux de souffrir un peu pour une cause qui leur est chère. Ne sont-ils pas fiers de laisser un membre sur le champ de bataille pour la patrie terrestre ? Qu'est-ce donc que quelques ennuis et quelques désagréments supportés pour la patrie éternelle et la cause de l'humanité ?

Un acte de justice

Le dimanche 3 avril 1864 a été un jour de grande fête pour la commune de Cempuis, près Grandvilliers (Oise). Plusieurs milliers de personnes s'y trouvaient réunies pour une touchante cérémonie qui laissera d'ineffables souvenirs dans le cœur de tous ceux qui en ont été témoins. Notre collègue, M. Prévost, membre de la Société spirite de Paris, fondateur de la maison de retraite de Cempuis, et des sociétés de secours mutuels de l'arrondissement, en a été le modeste héros. Un immense cortège, précédé de la musique de Grandvilliers, l'a conduit à la mairie, où il a reçu des mains de l'autorité départementale la médaille d'honneur que lui a méritée son noble dévouement à

la cause de l'humanité souffrante. Dans le discours prononcé à cette occasion par le délégué de la préfecture, nous remarquons le passage suivant :

« Si dans cette revue sommaire je suis parvenu, messieurs, à faire à chacun la part méritée qui lui revient dans la consécration de cette grande journée, qu'il me soit permis de m'en réjouir avec vous, comme de l'exécution d'un devoir qui m'était bien cher à tous les titres.

C'est donc avec une indicible joie et un légitime orgueil que tous verront sur la noble poitrine de M. Prévost ce signe honorifique que l'Empereur a voulu y voir attacher en son nom, en attendant, n'en doutons pas, que l'étoile de l'honneur y vienne briller de son plus vif éclat.

Avant de terminer cette belle cérémonie, à laquelle la jeunesse est à bon droit impatiente de faire succéder sa joyeuse animation, faisons remonter notre allégresse et notre gratitude, jusqu'à son auteur auguste, l'Empereur, ainsi qu'à son fidèle interprète, M. le préfet de l'Oise. »

La Société spirite de Paris est fière aussi de l'honneur rendu à l'un de ses membres hautement avoués. (Voir, pour les détails sur la maison de retraite de Cempuis, la Revue spirite d'octobre 1863, p. 303.)

Allan Kardec.

Juillet 1864

Réclamation de M. l'abbé Barricand

Le numéro de la Revue du mois de juin était composé et en partie tiré, lorsque nous est parvenue la lettre ci-après de M. l'abbé Barricand, auquel nous avons fait répondre ce qui suit :

« Monsieur.

M. Allan Kardec me charge de vous accuser réception de la lettre que vous lui avez adressée, et de vous dire qu'il était superflu de le requérir de l'insérer dans la Revue ; il suffisait que vous lui eussiez adressé une rectification motivée pour qu'il eût considéré comme un devoir d'impartialité d'y faire droit. Le numéro de la Revue du 1er juin étant tiré au moment de la réception de votre lettre, elle ne pourra paraître que dans le numéro suivant.

Recevez, etc.

Lyon, 19 mai 1864.

« Monsieur,

Je viens de lire dans le numéro de la Revue spirite du mois de mai 1864 un article où mon cours est tellement travesti et défiguré que je me vois dans la nécessité d'y faire une réponse, pour détruire l'impression défavorable que cet article a dû laisser à vos lecteurs, touchant ma personne et mon enseignement.

Cet article est intitulé : Cours publics de Spiritisme à Lyon. Jamais on n'a vu figurer cette désignation sur aucun de mes programmes, et si quelqu'un s'est rendu à mon cours dans la croyance qu'il assisterait à des leçons de Spiritisme, ce n'est pas, comme vous l'insinuez, parce qu'il a été séduit par un titre attrayant et quelque peu trompeur, mais uniquement parce qu'il ne s'est pas donné la peine de lire celui que portent nos affiches.

Vous apprenez à vos lecteurs que le journal la Vérité relève plusieurs de nos assertions, et de plus qu'il se charge de nous réfuter, ce dont, nous n'en doutons pas, ajoutez-vous, il s'acquittera à merveille, à en juger par son début. Mais vous ne faites pas connaître ces assertions. Notre contradicteur affirme, il est vrai, que pas n'est besoin d'avoir fait sa théologie pour tenir une plume, et qu'il ne craindra pas de nous poursuivre avec les seules armes de la raison et de la foi en Dieu que donne le Spiritisme ;... que la thèse paradoxale que nous soutenons ne se discute pas ;... que nous ne nous ferions pas tirer l'oreille pour accompagner le Spiritisme au cimetière, mais qu'il ne faut pas trop se hâter de sonner le glas funèbre ;... que, pour son propre compte, il est en mesure d'allaiter par lui-même, et sans trop de peine, ce petit enfant qu'on nomme la Vérité ;... que le sang de l'avenir coule plus chaud que jamais dans les veines du Spirite, et qu'il a la confiance intime qu'un jour nous sera donné le ton définitif du plus magnifique Te Deum.

M. Allan Kardec est bien le maître assurément de s'imaginer que ces assertions relèvent les nôtres et de promettre à ses lecteurs que, à en juger par son début, le directeur de la Vérité s'acquittera à merveille de la tâche qu'il s'est imposée de nous réfuter ; mais nous avons de la peine à croire qu'en dehors de l'école spirite, on ait la même opinion, et nous irions même jusqu'à soupçonner que, s'il eût plu à M. le directeur de la Revue spirite de mettre en entier sous les yeux de ses abonnés l'article où notre antagoniste engage la lutte, plusieurs d'entre eux auraient hésité à le regarder comme un début qui promet une réfutation merveilleuse de nos leçons contre le Spiritisme.

Mais, direz-vous peut-être : le résumé que donne la Vérité d'une partie de votre argumentation ne la reproduit-il pas avec fidélité ? Non, monsieur, ce résumé n'en est qu'une burlesque parodie. Tout y est falsifié, et notre langage, et nos idées, et notre raisonnement. Ces expressions hautaines : Je me

fais fort de vous prouver, prétentieux piédestal... compte rendu emphatique, chiffres ambitieux, comédie que tout cela. La caisse de M. Allan Kardec est bien fournie, n'est-il pas juste qu'elle vienne en aide à ses disciples, etc., ne sont jamais entrés dans nos leçons, et M. le directeur de la Vérité se serait épargné la peine de les mettre sur notre compte, s'il eût compris ou voulu comprendre le véritable état de la question que nous avons traitée devant lui.

De quoi s'agissait-il, en effet ? De faire connaître à notre auditoire quelle était, à la fin de 1862 et à la fin de 1863, la situation du Spiritisme à Lyon. Or, pour ne nous appuyer que sur des données qu'aucun Spirite ne peut récuser, au lieu de parler de vos voyages et de supputer ce que pouvait contenir votre caisse, nous nous sommes contenté de mettre en opposition votre brochure intitulée : Voyage spirite en 1862, et votre article de la Revue Spirite (janvier 1864), dans lequel vous rendez compte à vos abonnés de la situation du Spiritisme en 1863. De la différence si tranchée de ton et de langage qu'on remarque dans ces deux documents, nous avons cru devoir conclure, non comme nous fait dire la Vérité, que le Spiritisme est mort ou mourant, mais qu'il subit, du moins à Lyon, un temps d'arrêt, si déjà il n'y est entré dans une période de décadence. A l'appui de cette conclusion, nous avons rappelé les aveux du directeur de la Vérité ; car, tandis que M. Allan Kardec affirme qu'en 1862 on pouvait, sans exagération, compter de 25 à 30 mille Spirites lyonnais, M. Edoux ne fait pas difficulté de reconnaître que leur nombre aujourd'hui ne dépasse pas dix mille ; or, quel autre nom que celui de décadence peut-on donner à une si sensible diminution ?

Rien n'était plus facile, ce nous semble, que de saisir le véritable sens d'une si simple argumentation, et d'en faire une exacte analyse ; mais M. le directeur de la Vérité, au lieu de s'astreindre à reproduire fidèlement notre exposé, a pensé qu'il serait plus piquant de donner à ses lecteurs le joli échantillon de notre cours qu'il a inséré dans son journal.

C'est pourtant ce compte rendu, où perce à chaque ligne le défaut de logique et de sincérité, que vous avez cru pouvoir donner pour fondement à ces insinuations malveillantes qui tendent à nous présenter à vos lecteurs comme un homme qui s'immisce dans vos actes privés, qui d'une simple supposition tire une conséquence absolue ; qui suppute ce qu'il y a au fond de votre caisse pour en faire le texte d'un enseignement public. De telles accusations, lancées au hasard et sans ombre de preuves, tombent d'elles-mêmes : il suffit, selon la parole d'un ancien auteur, de les mettre au jour pour les réfuter : *Vestra exposuisse refellisse est.*

Vous avez cru devoir, en terminant votre article, nous enseigner comment doit se faire un cours de théologie ; nous nous garderons bien de vouloir à notre tour vous faire la leçon ; mais qu'il nous soit permis, du moins, de vous donner le conseil charitable, si vous voulez vous épargner bien des démentis, de n'accepter désormais qu'avec une certaine défiance les comptes rendus de vos correspondants ; car, pour emprunter le langage de notre bon La Fontaine :

Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami,

Mieux vaudrait un sage ennemi.

Je vous prie, et au besoin je vous requiers, d'insérer intégralement cette réponse dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

A. Barricand,

Doyen de la Faculté de théologie. »

Les paroles contre lesquelles réclame M. l'abbé Barricand sont celles-ci : « Il est facile à M. Allan Kardec de poser cette assertion : Le Spiritisme est plus puissant que jamais, et de citer comme principale preuve la création de la Ruche et de la Vérité ! Messieurs, comédie que tout cela !... Ces deux journaux peuvent bien exister, sans être précisément obligé de conclure que le Spiritisme a fait un pas en avant... Si vous m'objectez que ces journaux ont des frais, et que pour les payer il faut

des abonnés, ou s'imposer des sacrifices par trop écrasants, je répondrais encore : Comédie !... La caisse de M. Allan Kardec est bien fournie, dit-on ; n'est-il pas juste, rationnel, qu'il vienne en aide à ses disciples ? »

Elles sont extraites textuellement du journal la Vérité du 10 avril 1864 ; nous n'avons fait qu'y ajouter les réflexions très naturelles qu'elles nous ont suggérées, en disant que nous ne reconnaissions à personne le droit de supputer le fond de notre bourse, et de préjuger l'usage que nous faisons de ce que l'on suppose que nous possédons, et moins encore d'en faire le texte d'un enseignement public. (Voir la Revue du mois de mai, page 154.)

Sans rechercher si M. Barricand a prononcé les paroles qu'il conteste, ou l'équivalent, on peut s'étonner qu'il n'en ait pas demandé tout d'abord la rectification au journal auquel nous n'avons fait que les emprunter. Ce journal est du 10 avril ; il paraît à Lyon toutes les semaines et lui est adressé ; or, sa lettre est du 19 mai, et cinq numéros avaient paru dans l'intervalle. De deux choses l'une : ces paroles sont justes ou elles sont fausses ; si elles sont fausses, c'est que le rédacteur, qui déclare, dans l'article, avoir assisté à la leçon du professeur, les a inventées ; comment se fait-il alors que, dans ce même article, il proteste contre l'allégation d'être subventionné par nous, en disant qu'il n'a besoin du secours de personne, et peut marcher tout seul ? Il se serait donc étrangement mépris. Comment se fait-il qu'en présence de cette double assertion, M. Barricand ait laissé passer plus d'un mois sans protester ? Son silence, alors qu'il ne pouvait en ignorer, a dû être considéré par nous comme un assentiment, car il est bien évident que, si elles eussent été rectifiées dans la Vérité, nous ne les aurions pas reproduites.

M. l'abbé Barricand revient, dans sa lettre, sur la thèse qu'il a soutenue concernant la prétendue décadence du Spiritisme, en restreignant toutefois la portée de ses expressions. Puisque cette pensée le tranquillise, nous la lui laissons volontiers, parce que nous n'avons aucun intérêt à le dissuader. Qu'il tire donc de l'absence de stipulations précises sur le nombre des Spirites toutes les inductions qu'il voudra, cela n'empêchera pas les choses de suivre leur cours. Peu nous importe que nos adversaires croient ou ne croient pas aux progrès du Spiritisme ; au contraire, moins ils y croiront, moins ils s'en occuperont, et plus ils nous laisseront tranquilles ; nous ferons même volontiers les morts si cela peut leur être agréable. Ce serait à eux de ne pas nous réveiller ; mais tant qu'ils crieront, fulmineront, anathématiseront, qu'ils useront de violences et de persécutions, ils ne feront croire à personne que nous sommes morts tout de bon.

Jusqu'à présent le clergé avait cru qu'un moyen d'effrayer à l'endroit du spiritisme, et de le faire repousser, était d'exagérer outre mesure le nombre de ses adeptes. Dans combien de sermons, mandements et publications de tous genres ceux-ci n'ont-ils pas été présentés comme envahissant la société et mettant, par leur accroissement, l'Église en péril ? Nous avons affirmé le progrès des idées spirites que, mieux que qui que ce soit, nous sommes à même de constater ; mais jamais nous ne sommes tombé dans des calculs hyperboliques ; jamais nous n'avons dit, comme un certain prédicateur, qu'à Bordeaux seul il s'était vendu en peu de temps pour plus de 170 000 fr. de nos livres. Ce n'est pas nous qui avons dit qu'il y avait 20 millions de Spirites en France, ni, comme dans un récent ouvrage, 600 millions dans le monde entier, ce qui équivaudrait à plus de la moitié de la population totale du globe. Le résultat de ces tableaux a été tout autre que celui qu'on en attendait ; or, si nous voulions procéder par induction, nous soupçonnerions M. l'abbé Barricand de vouloir suivre une tactique contraire, en atténuant les progrès du Spiritisme au lieu de les exalter.

Quoi qu'il en soit, la statistique exacte des Spirites est une chose impossible, vu le nombre immense de personnes sympathiques à l'idée, et qui n'ont aucun motif de se mettre en évidence, les Spirites n'étant point enrégimentés comme dans une confrérie. On se tromperait fort si l'on prenait pour base le nombre des groupes officiellement connus, attendu qu'il n'y a pas la millième partie des adeptes qui les fréquentent ; nous connaissons telles villes où il n'existe aucune société régulière, et où il y a

plus de Spirites que dans telle autre qui en compte plusieurs. Nous l'avons dit, d'ailleurs, les sociétés ne sont nullement une condition nécessaire à l'existence du Spiritisme ; il s'en forme aujourd'hui qui cessent demain, sans que sa marche en soit entravée en quoi que ce soit ; le Spiritisme est une question de foi et de croyance et non d'association.

Quiconque partage nos convictions au sujet de l'existence et de la manifestation des Esprits, et des conséquences morales qui en découlent, est Spirite de fait, sans qu'il ait besoin d'être inscrit sur un registre matricule ou de recevoir un diplôme. Une simple conversation suffit pour faire connaître ceux qui sont sympathiques à l'idée ou qui la repoussent, et par là on juge si elle gagne ou perd du terrain.

L'évaluation approximative du nombre des adeptes repose sur les rapports intimes, car il n'existe aucune base pour l'établissement d'un chiffre rigoureux, chiffre, du reste, incessamment variable ; telle lettre, par exemple, va nous révéler toute une famille spirite, et souvent plusieurs familles, dont nous n'avions aucune connaissance. Si M. Barricand voyait notre correspondance, peut-être changerait-il d'opinion, mais nous n'y tenons pas.

L'opposition que l'on fait à une idée est toujours en raison de son importance ; si le Spiritisme eût été une utopie, on ne s'en serait pas plus occupé que de tant d'autres théories ; l'acharnement de la lutte est l'indice certain qu'on le prend au sérieux. Mais s'il y a lutte entre le Spiritisme et le clergé, l'histoire dira quels ont été les agresseurs. Les attaques et les calomnies dont il a été l'objet l'ont forcé de retourner les armes qu'on lui lançait, et de montrer les côtés vulnérables de ses adversaires ; ceux-ci, en le harcelant, l'ont-ils arrêté dans sa marche ? Non ; c'est un fait acquis. S'ils l'eussent laissé en repos, le nom même du clergé n'eût pas été prononcé, et peut-être celui-ci y eût-il gagné. En l'attaquant au nom des dogmes de l'Église, il l'a forcé de discuter la valeur des objections, et par cela même d'entrer sur un terrain qu'il n'avait point l'intention d'aborder. La mission du Spiritisme est de combattre l'incrédulité par l'évidence des faits, de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent, de prouver l'avenir à ceux qui croient au néant ; pourquoi donc l'Église jette-t-elle l'anathème à ceux à qui il donne cette foi, plus que lorsqu'ils ne croyaient à rien ? En repoussant ceux qui croient à Dieu et à leur âme par lui, c'est les contraindre de chercher un refuge hors de l'Eglise. Qui, le premier, a proclamé que le Spiritisme était une religion nouvelle avec son culte et ses prêtres, si ce n'est le clergé ? Où a-t-on vu, jusqu'à présent, le culte et les prêtres du Spiritisme ? Si jamais il devient une religion, c'est le clergé qui l'aura provoquée.

La Religion et le Progrès

On pense assez généralement que l'Église admet aujourd'hui le feu de l'enfer comme un feu moral et non comme un feu matériel ; telle est du moins l'opinion de la plupart des théologiens et de beaucoup d'ecclésiastiques éclairés ; mais ce n'est toutefois qu'une opinion individuelle et non une croyance acquise à l'orthodoxie, autrement elle serait universellement professée. On en peut juger par le tableau ci-après qu'un prédicateur a tracé de l'enfer, pendant le carême dernier, à Montreuil-sur-Mer :

« Le feu de l'enfer est des millions de fois plus intense que celui de la terre, et si l'un des corps qui y brûlent sans se consumer venait à être rejeté sur notre planète, il l'empesterait depuis un bout jusqu'à l'autre !

L'enfer est une vaste et sombre caverne, hérisse de clous pointus, de lames d'épées bien acérées, de lames de rasoirs bien affilées, dans laquelle sont précipitées les âmes des damnés ! »

Il serait superflu de réfuter cette description ; on pourrait toutefois demander à l'orateur où il a puisé une connaissance si précise de ce lieu qu'il décrit ; ce n'est certainement pas dans l'Évangile, où il

n'est question ni de clous, ni d'épées, ni de rasoirs. Pour savoir que ces lames sont bien acérées et bien affilées, il faut les avoir vues et éprouvées ; est-ce que, nouvel Enée ou Orphée, il serait descendu lui-même dans cette sombre caverne, qui a du reste un grand air de famille avec le Tartare des païens ? Il aurait dû expliquer en outre l'action que des clous et des rasoirs peuvent avoir sur des âmes et la nécessité qu'ils fussent bien affilés et de bonne trempe. Puisqu'il connaît si bien les détails intérieurs de la localité, il aurait dû dire aussi où elle est située. Ce n'est pas au centre de la terre, puisqu'il suppose le cas où un des corps qu'elle renferme serait lancé sur notre planète. C'est donc dans l'espace ? Mais l'astronomie y a plongé ses regards bien avant, sans rien découvrir ; il est vrai qu'elle n'a pas regardé avec les yeux de la foi.

Quoi qu'il en soit, ce tableau est-il fait pour ramener les incrédules ? C'est plus que douteux, car il est plus propre à diminuer le nombre des croyants.

Comme contrepartie, nous citerons le fragment suivant d'une lettre écrite de Riom, et rapportée par le journal la Vérité, dans le numéro du 20 mars 1864 :

Hier, à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, j'ai entendu de mes propres oreilles ce rassurant aveu sortir de la bouche d'un éloquent prédicateur, en présence d'un nombreux auditoire étonné : Il n'y a plus d'enfer... l'enfer n'existe plus... il est remplacé par une admirable substitution : les feux de la charité, les feux de l'amour rachètent nos fautes !

Notre divine doctrine (le Spiritisme) n'est-elle pas renfermée tout entière dans ces quelques paroles ? »

Il est inutile de dire lequel des deux a eu le plus de sympathies dans l'auditoire ; mais le second pourrait même être accusé d'hérésie par le premier. Jadis il eût infailliblement expié sur un bûcher ou dans un cachot l'audace d'avoir proclamé que Dieu ne fait pas brûler ses créatures.

Cette double citation nous suggère les réflexions suivantes :

Si les uns croient à la matérialité des peines, tandis que d'autres n'y croient pas, les uns ont nécessairement tort et les autres raisons.

Ce point est plus capital qu'il ne paraît au premier abord, car c'est la voie ouverte aux interprétations dans une religion fondée sur l'utilité absolue de croyance, et qui repousse l'interprétation en principe.

Il est bien certain que, jusqu'à ce jour, la matérialité des peines a fait partie des croyances dogmatiques de l'Église ; pourquoi donc tous les théologiens n'y croient-ils pas ? Comme ni les uns ni les autres n'ont vérifié la chose par eux-mêmes, qui est-ce qui en porte quelques-uns à ne voir qu'une figure là où d'autres voient la réalité, si ce n'est la raison qui, chez eux, l'emporte sur la foi aveugle ? Or, la raison, c'est le libre examen.

Voilà donc la raison et le libre examen entrés dans l'Église par la force de l'opinion ; on pourrait dire, sans métaphore, par la porte de l'enfer ; c'est la main portée sur le sanctuaire invariable des dogmes, non par des laïques, mais par le clergé lui-même.

Qu'on ne croie pas cette question de minime importance ; elle porte en elle le germe de toute une révolution religieuse et d'un immense schisme, bien autrement radical que le protestantisme, car il menace non seulement le catholicisme, mais le protestantisme, l'Église grecque et toutes les sectes chrétiennes. En effet, entre la matérialité des peines et les peines purement morales, il y a toute la distance du sens propre au sens figuré, de l'allégorie à la réalité ; dès lors qu'on admet les flammes de l'enfer comme allégorie, il demeure évident que les paroles de Jésus : « Allez au feu éternel, » ont un sens allégorique ; de là la conséquence qu'il doit en être de même de beaucoup d'autres de ses paroles.

Mais la conséquence la plus grave est celle-ci : Du moment qu'on admet l'interprétation sur un point, il n'y a pas motif de la rejeter sur les autres ; c'est donc, comme nous l'avons dit, la porte ouverte à la libre discussion, un coup mortel porté au principe absolu de la foi aveugle. La croyance

à la matérialité des peines se lie intimement à d'autres articles de foi qui en sont le corollaire ; cette croyance transformée, les autres se transformeront par la force des choses, et ainsi de proche en proche.

En voici déjà une application. Il y a peu d'années encore le dogme : Hors l'Église point de salut était dans toute sa force ; le baptême était de condition si impérieuse, qu'il suffisait que l'enfant d'un hérétique le reçût clandestinement, et malgré la volonté de ses parents, pour être sauvé, car tout ce qui n'était pas rigoureusement orthodoxe était irrémissiblement condamné. Mais la raison humaine s'étant soulevée à la pensée de ces milliards d'âmes vouées aux tortures éternelles, alors qu'il n'avait pas dépendu d'elles d'être éclairées de la vraie foi, des innombrables enfants qui meurent avant d'avoir la conscience de leurs actes, et qui n'en sont pas moins damnés, si la négligence ou la foi religieuse de leurs parents les a privés du baptême, l'Église s'est départie de son absolutisme à cet égard. Elle dit aujourd'hui, ou du moins la plupart des théologiens disent que ces enfants ne sont pas responsables de la faute de leurs parents ; que la responsabilité ne commence que du moment qu'ayant la possibilité d'être éclairé, on s'y refuse, et que dès lors ces enfants ne sont pas damnés pour n'avoir pas reçu le baptême ; qu'il en est de même des sauvages et des idolâtres de toutes sectes. Quelques-uns vont plus loin ; ils reconnaissent que, par la pratique des vertus chrétiennes, c'est-à-dire de l'humilité et de la charité, on peut être sauvé dans toutes les religions, parce qu'il dépend aussi bien de la volonté d'un Indou, d'un juif, d'un musulman, d'un protestant que d'un catholique de vivre chrétiennement ; que celui qui vit ainsi est dans l'Église par l'Esprit, s'il n'y est pas par la forme. N'est-ce pas là le principe : Hors la l'Église point de salut élargi et transformé en celui : Hors la charité point de salut ? C'est précisément ce qu'enseigne le Spiritisme, et c'est cependant pour cela qu'il est déclaré être l'œuvre du démon. Pourquoi ces maximes serait-elles plutôt le souffle du démon dans la bouche des Spirites que dans celle des ministres de l'Église ? Si l'orthodoxie de la foi est menacée, ce n'est donc pas par le Spiritisme, mais par l'Église elle-même, parce qu'elle subit à son insu la pression de l'opinion générale, et que, parmi ses membres, il s'en trouve qui voient les choses de plus haut, et chez qui la puissance de la logique l'emporte sur la foi aveugle.

Il paraîtrait sans doute téméraire de dire que l'Église marche à la rencontre, du Spiritisme ; c'est pourtant une vérité que l'on reconnaîtra plus tard ; tout en marchant pour le combattre, elle ne s'en assimile pas moins peu à peu les principes sans s'en douter.

Cette nouvelle manière d'envisager la question du salut est grave ; l'Esprit mis au-dessus de la forme est un principe éminemment révolutionnaire dans l'orthodoxie. Le salut étant reconnu possible en dehors de l'Église, l'efficacité du baptême est relative et non absolue : il devient symbole. L'enfant non baptisé ne portant pas la peine de la négligence ou du mauvais vouloir de ses parents, que devient celle encourue par tout le genre humain pour la faute du premier homme ? que devient aussi le péché originel, tel que l'entend l'Église ?

Les plus grands effets ont souvent les plus petites causes ; le droit d'interprétation et de libre examen étant admis dans la question, puérile en apparence, de la matérialité des peines futures, est un premier pas dont les conséquences sont incalculables, car c'est une brèche faite à l'immuabilité dogmatique, et une pierre enlevée en entraîne d'autres. La position de l'Église est embarrassante, il faut en convenir ; cependant il n'y a que l'un de ces deux partis à prendre : rester stationnaire quand même, ou aller en avant ; mais alors elle ne peut échapper à ce dilemme : si elle s'immobilise d'une manière absolue dans les errements du passé, elle sera infailliblement débordée, comme elle l'est déjà, par le flot des idées nouvelles, puis isolée, puis démembrée, comme elle le serait aujourd'hui si elle eût persisté à rejeter de son sein ceux qui croient au mouvement de la terre, ou aux périodes géologiques de la création ; si elle entre dans la voie de l'interprétation des dogmes, elle se transforme, et elle y entre par le seul fait de renoncer à la matérialité des peines et à la nécessité

absolue du baptême.

Le péril d'une transformation est du reste nettement et énergiquement formulé dans le passage suivant d'une petite brochure publiée par le R. P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus, sous le titre de : Le Miracle et le diable, en réponse à la Revue des Deux-Mondes.

« Il est, entre autres, une question qui, pour la religion chrétienne, est la vie ou la mort, la question du miracle. Celle du diable ne l'est guère moins. Otez le diable, le christianisme disparaît. Si le diable n'est qu'un mythe, la chute d'Adam et le péché originel rentrent dans les régions de la fable ; la rédemption, par suite, le baptême, l'Église, le christianisme, en un mot, n'ont plus guère de raison d'être. Aussi la science ne s'épargne pas pour effacer le miracle et pour supprimer le diable. »

De sorte que, si la science découvre une loi de nature qui fasse rentrer dans les faits naturels un fait réputé miraculeux ; si elle prouve l'antériorité de la race humaine et la multiplicité de ses origines, tout l'édifie s'écroule. Une religion est bien fragile, quand une découverte scientifique est pour elle une question de vie et de mort. C'est là un aveu maladroit. Pour notre compte nous sommes loin de partager les appréhensions du P. Boylesve à l'endroit du christianisme ; nous disons que le christianisme tel qu'il est sorti de la bouche de Jésus, mais seulement tel qu'il en est sorti, est invulnérable, parce que c'est la loi de Dieu.

La conclusion de ceci est : Point de concession, sous peine de mourir. L'auteur oublie d'examiner s'il y a plus de chances de vivre dans l'immobilité ; notre opinion est qu'il y en a moins, et qu'il vaut encore mieux vivre transformé que de ne pas vivre du tout.

Dans l'un et l'autre cas, une scission est inévitable ; on peut même dire qu'elle existe déjà ; l'unité doctrinale est rompue, puisqu'il n'y a pas accord parfait dans l'enseignement ; que les uns approuvent ce que d'autres blâment ; que les uns absolvent alors que d'autres condamnent. Aussi voit-on les fidèles aller de préférence à ceux dont les idées leur conviennent le mieux ; les pasteurs se divisant, le troupeau se divise également. De cette divergence à une séparation, la distance n'est pas grande ; un pas de plus, et ceux qui sont en avant seront traités d'hérétiques par ceux qui restent en arrière. Or, voilà le schisme établi ; là est le danger de l'immobilité.

La religion, ou mieux toutes les religions subissent malgré elles l'influence du mouvement progressif des idées. Une nécessité fatale les oblige à se maintenir au niveau du mouvement ascensionnel, sous peine d'être submergées ; aussi toutes ont-elles été contraintes, de temps à autre, de faire des concessions à la science, et de faire flétrir le sens littéral de certaines croyances devant l'évidence des faits ; celle qui répudierait les découvertes de la science et leurs conséquences, au point de vue religieux, perdrat tôt ou tard son autorité et son crédit, et augmenterait le nombre des incrédules. Si une religion quelconque peut être compromise par la science, la faute n'en est pas à la science, mais à la religion fondée sur des dogmes absous en contradiction avec les lois de la nature, qui sont des lois divines. Répudier la science, c'est donc répudier les lois de la nature, et par cela même renier l'œuvre de Dieu ; le faire au nom de la religion serait mettre Dieu en contradiction avec lui-même, et lui faire dire : J'ai établi des lois pour régir le monde, mais ne croyez pas à ces lois.

L'homme, à tous les âges, n'a point été apte à connaître toutes les lois de la nature ; la découverte successive de ces lois constitue le progrès ; de là, pour les religions, la nécessité de mettre leurs croyances et leurs dogmes en harmonie avec le progrès, sous peine de recevoir le démenti des faits constatés par la science ; à cette seule condition une religion est invulnérable. A notre sens, la religion devrait faire plus que de se mettre à la remorque du progrès, qu'elle ne suit que comme contrainte et forcée, elle devrait en être la sentinelle avancée, car c'est honorer Dieu que de proclamer la grandeur et la sagesse de ses lois.

La contradiction qui existe entre certaines croyances religieuses et les lois naturelles a fait la plupart des incrédules, dont le nombre augmente à mesure que la connaissance de ces lois se popularise. Si

l'accord entre la science et la religion était impossible, il n'y aurait pas de religion possible. Nous proclamons hautement la possibilité et la nécessité de cet accord, car, selon nous, la science et la religion sont sœurs pour la plus grande gloire de Dieu, et doivent se compléter l'une par l'autre, au lieu de se démentir l'une par l'autre. Elles se tendront la main quand la science ne verra dans la religion rien d'incompatible avec les faits démontrés, et que la religion n'aura plus à craindre la démonstration des faits. Le Spiritisme, par la révélation des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, sera le trait d'union qui leur permettra de se regarder face à face, l'une sans rire et l'autre sans trembler. C'est par l'accord de la foi et de la raison qu'il ramène chaque jour tant d'incrédules à Dieu.

Le Spiritisme à Constantinople

Sous ce titre, le journal de Constantinople a publié, dans le mois de mars dernier, trois articles très étendus sur, ou mieux contre le Magnétisme et le Spiritisme, qui ont, dans cette capitale, de nombreux et fervents adeptes. Comme dans toutes les critiques en général, nous y avons vainement cherché quelques arguments sérieux, tandis que nous y avons vu la preuve évidente que l'auteur parle d'une chose qu'il ne connaît pas, ou qu'il ne connaît que très superficiellement ; il juge le Spiritisme sur des apparences, sur des ouï-dire, sur la lecture de quelques fragments incomplets, sur le récit de quelques faits excentriques répudiés par le Spiritisme lui-même, et cela lui semble suffisant pour prononcer un arrêt. C'est, comme on le voit, un nouvel échantillon de la logique de nos antagonistes. Ce qu'il paraît avoir le mieux lu, c'est M. de Mirville, la magie de M. Dupotet et la vie de M. Home ; mais de la science spirite proprement dite, on ne voit ni étude ni observations sérieuses.

Nous sommes loin de prétendre que celui qui étudie le Spiritisme doit nécessairement l'approuver ; mais, s'il est de bonne foi, dans son blâme même il ne s'écartera pas de la vérité ; il ne nous fera pas dire le contraire de ce que nous disons, ce qui arrivera nécessairement s'il ne sait pas tout ce que nous avons dit. Nous ne reconnaîtrions pour critique sérieux que celui qui, sortant des généralités, opposerait à nos arguments des arguments péremptoires, et prouverait, sans réplique possible, que les faits sur lesquels nous nous appuyons sont faux, controuvés et radicalement impossibles ; c'est ce que personne n'a encore fait, pas plus le rédacteur du journal de Constantinople que les autres. Le Spiritisme a été attaqué de toutes les manières, avec toutes les armes que l'on a cru les plus meurtrières ; rien n'a été épargné pour l'anéantir, pas même la calomnie ; il n'est pas le plus mince écrivain qui, dans un opuscule ou un feuilleton, ne se soit flatté de lui donner le coup de grâce ; parmi ses adversaires, il s'est trouvé des hommes d'une valeur réelle, qui ont dû fouiller jusqu'au fond l'arsenal des objections, avec une ardeur d'autant plus grande qu'ils avaient intérêt à l'étouffer. Cependant, quoi qu'on ait fait, non seulement il est encore debout, mais il s'étend chaque jour davantage ; il s'implante partout ; le nombre de ses adhérents croît sans cesse ; ceci est un fait notoire. Qu'en faut-il conclure ? C'est qu'on n'a pu lui opposer rien de sérieux et de concluant. Notre contradicteur de Constantinople sera-t-il plus heureux ? Nous en doutons fort, s'il n'a pas de meilleurs arguments à faire valoir. Ses articles, loin d'arrêter le mouvement spirite en Orient, ne peuvent que le favoriser, comme l'ont fait tous ceux du même genre, car ils tournent exactement dans le même cercle ; c'est pourquoi nous n'avons pas autrement à nous en préoccuper. Nous nous bornerons à en citer quelques fragments qui résument l'opinion de l'auteur.

Il n'est pas une des objections faites contre le Spiritisme qui ne trouve sa réfutation dans nos ouvrages ; s'il nous fallait relever toutes les absurdités débitées à ce sujet, il nous faudrait sans cesse nous répéter, ce qui est inutile, puisqu'en définitive, ces critiques n'ayant aucun fond sérieux servent

bien plus qu'elles ne nuisent.

« A côté des praticiens habiles, tels que les magiciens comme M Dupotet, ou les médiums comme M. Home, viennent se placer des opérateurs d'un ordre différent, aux premiers rangs desquels figure M. Allan Kardec. Celui-ci peut être présenté comme le patron sur lequel sont calqués tout un cadre de Spirites dont la bonne foi ne saurait être mis en doute.

Les Spirites de Constantinople appartiennent, ainsi que nous l'avons dit déjà, à cette école littéraire et artistique, qui milite principalement par ses écrits, dont la Revue spirite de M. Allan Kardec est le type le plus parfait. Ce sont les adeptes de cette catégorie qui ont établi la doctrine. La théorie des Esprits n'a plus aucun secret pour eux ; aussi dédaignent-ils le plus souvent de recourir aux procédés matériels employés par les médiums du commun. Ils ont des manifestations directes. Leur procédé, aussi simple qu'eux-mêmes, consiste à prendre, comme le ferait le premier profane venu, un crayon ordinaire à l'aide duquel ils sont mis en rapport immédiat avec les Esprits, et écrivent sous leur dictée. Entre autres avantages, cette méthode leur permet de mettre toute modestie de côté, et de donner à leurs propres ouvrages les louanges les plus exagérées, en se couvrant du nom de leurs auteurs supposés.

Avant de croire à l'exactitude du médium écrivain mécanique, on aimerait à voir écrire par un idiot quelque belle page, telle que les Esprits qui agissent par voie médianique n'en ont jamais dicté. Le médium intuitif est plus acceptable ; mais il nous semble bien difficile que l'expérience apprenne à distinguer la pensée de l'Esprit de celle du médium. Le rôle joué par ce dernier peut, du reste, s'expliquer facilement. Dans la plupart des cas, il est sincère, et c'est plutôt à lui qu'aux opérateurs de l'ordre de MM. Home et Dupotet que s'appliquerait avec justesse le jugement porté par M. le comte de Gasparin. Quant à l'opinion de M. de Mirville, il n'y a pas lieu de la discuter ici, car il est parfaitement avéré qu'aucun médium, à Constantinople du moins, n'est sorcier.

S'il nous fallait défendre les Spirites contre des accusations aussi odieuses que celles que nous repoussons ici, il nous suffirait pour démontrer leur complète innocence de citer quelques-uns des renseignements que donnent les Esprits.

Les différentes planètes qui circulent dans l'espace sont peuplées comme notre terre. Les observations astronomiques induisent à penser que les milieux où vont leurs habitants respectifs sont assez différents pour nécessiter des organisations corporelles différentes ; mais le périsprit s'accommode à la variété des types et permet à l'Esprit qu'il recouvre de s'incarner à la surface de planètes différentes.

L'état moral, intellectuel et physique de ces mondes forme une série progressive dans laquelle notre terre n'occupe ni le premier ni le dernier rang ; elle est cependant un des globes les plus matériels et les plus arriérés. Il en est où le mal moral est inconnu ; où les arts et les sciences sont portés à un degré de perfection que nous ne pouvons comprendre ; où l'organisation physique n'est sujette ni aux souffrances, ni aux maladies ; où les hommes vivent en paix, sans chercher à se nuire, exempts de chagrins et de soucis. »

Avec mes nouveaux instruments, cette nuit, je verrai des hommes dans la lune... » dit quelque part le roi Alphonse ; plus heureux que lui, les Spirites les ont vus, mais c'est bien à tort qu'ils envient le sort des lunatiques ; rien ne saurait, croyons-nous, les empêcher d'en jouir dès ce monde tout à leur aise.

On voit, par tout ce qui précède, à quoi se réduit le merveilleux et le surnaturel du Spiritisme ; il suffit, pour les mettre à néant, d'examiner tous les faits que nous avons cités, sans parti pris à l'avance d'y trouver les pratiques de sorcellerie les plus répréhensibles, ou l'action d'un fluide dont les savants nient l'existence. Pour qui voudra prendre la peine d'assister à leurs séances sans se condamner à prendre les faits qu'ils produisent pour ce qu'ils les donnent, MM. Home et Dupotet, ainsi que tous les opérateurs du même ordre, seront bien évidemment des mystificateurs intéressés.

Leurs opérations sont tout au plus comparables, en ce qui concerne l'habileté, à celles de M. Bosco, et celui-ci a de plus la sincérité, ce qui ne permet pas de pousser plus loin la comparaison entre eux. Bien différents des magiciens dont nous venons de parler, les médiums de la catégorie de M. Allan Kardec, catégorie à laquelle appartiennent généralement les Spirites de Constantinople, sont au contraire des mystifiés. Tous leurs efforts tendent à rendre de plus en plus complète la mystification qu'ils se donnent eux-mêmes. Malgré toute la bonne volonté qu'on y peut mettre, il est vraiment impossible de prendre au sérieux aucune de leurs pratiques. Toutefois, il est permis de regretter que d'honnêtes gens passent ainsi la meilleure partie de leur temps à se pénétrer d'erreurs qui pour eux deviennent la réalité. Quelque inoffensives que puissent paraître au fond ces erreurs, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne peuvent produire que de funestes résultats, puisqu'elles tiennent la place de la vérité ; c'est en ce sens qu'elles sont condamnables. »

Les Spirites de Constantinople se sont eux-mêmes chargés de répondre, par deux articles que le journal a publiés dans ses numéros des 21 et 22 mars dernier. L'un est d'un médium qui rend compte de la manière dont la faculté s'est développée en lui et a triomphé de son incrédulité. L'autre, que nous reproduisons ci-après, est au nom de tous.

« Monsieur le rédacteur,

Votre journal vient de publier trois longs articles intitulés : le Spiritisme à Constantinople, en suite desquels nous venons vous prier de vouloir bien donner place aux quelques lignes suivantes :

Le vrai Spiritisme à Constantinople.

La doctrine qui se base sur la croyance d'un Dieu infiniment juste et infiniment bon : l'amour infini ; qui indique pour but, aux Esprits créés par ce même Dieu, l'acheminement vers la perfection de plus en plus complète ; et pour châtiment, à l'état d'Esprit, la perception parfaite de ce but avec le regret de s'en être éloigné, en même temps que la nécessité de recommencer cette marche ascensionnelle par de nouvelles incarnations... La doctrine qui enseigne la morale la plus pure : celle-là même que le Christ exposait si bien par ces simples paroles : Aimez-vous les uns les autres... Une telle doctrine d'amour, disons-le hautement, peut parfaitement se passer des manifestations que l'auteur des articles, Le Spiritisme à Constantinople, après avoir promis de les expliquer, en dehors du Spiritisme, se borne à qualifier de mystifications.

Mais ces manifestations, aujourd'hui si complètement avérées, et dont on retrouve la preuve presque à chaque page de l'histoire humanitaire, Dieu les permet continuellement, afin de donner à tous la preuve de la solidarité qui existe entre les Esprits incarnés et non incarnés ; et cela, afin que les uns et les autres s'entraident mutuellement, et que l'être spirituel, appelé à la vie éternelle, puisse atteindre plus facilement et surtout plus sûrement le but providentiel assigné à la création.

Si les faits d'où découlent de semblables théories, qui sont la base de la doctrine spirite, peuvent être pris, par de certaines personnes, pour des mystifications, au moins devraient-elles en indiquer les raisons, et, ce qui vaudrait encore mieux, présenter d'autres théories plus rationnelles et surtout plus vraies.

Maintenant, appelez la vérité sorcellerie, magie, prestidigitation, et d'autres épithètes plus ridicules encore, vous n'empêcherez pas cette vérité de se propager et d'étendre ses rayons bienfaisants sur tout le genre humain.

Voilà pourquoi le Spiritisme s'est si rapidement répandu sur toute la surface de la terre ; et, malgré les critiques du genre des susdits articles, cela n'empêche pas ses adeptes de se compter par millions.

Les Spirites de Constantinople. »

Nous adressons à nos frères Spirites de Constantinople, tant en notre nom personnel qu'en celui des

membres de la Société de Paris, les sincères félicitations que mérite leur réponse à la fois digne et modérée. La lettre suivante, que nous écrivons à ce sujet M. Repos, avocat, président de la Société spirite de Constantinople, témoigne trop bien de leur dévouement à la cause de la doctrine, pour que nous ne nous fassions pas un devoir et un sincère plaisir de la publier, afin que les Spirites de tous les pays sachent qu'ils ont dans la capitale de l'Orient des frères sur la fraternité desquels ils peuvent compter. En parlant de l'Orient, nous ne devons pas oublier ceux de Smyrne ; eux aussi ont droit à toutes leurs sympathies.

« Constantinople, 15 juin 1864.

Cher maître et très honoré frère en Spiritisme,

J'ai reçu en son temps votre bonne lettre du 8 avril dernier, qui m'a fait le plus grand plaisir, ainsi qu'à nos frères Spirites, auxquels je n'ai pas manqué d'en donner connaissance en séance.

Tous les Spirites de Constantinople se joignent à moi pour, ensemble, assurer de nos sentiments fraternels vous et tous les Spirites qui font partie de la Société de Paris ; et tout en vous remerciant des encouragements que vous nous donnez pour nous aider à combattre pour notre grande cause, soyez bien persuadé que nous ne faillirons pas à la tâche que nous avons entreprise, et que tous nos efforts tendront à la propagation de la vérité, de l'amour du bien, et de l'émancipation intellectuelle des autres hommes, nos frères en Dieu, dussions-nous soutenir les luttes les plus acharnées contre nos ennemis. Si y a des hommes assez serviles et assez lâches pour oser combattre la vérité, il y en a aussi d'assez indépendants et d'assez courageux pour la défendre, obéissant en cela aux sentiments de justice et d'amour fraternel qui font de l'être humain un véritable enfant de Dieu.

C'est avec un bien vif intérêt que j'ai lu les détails intéressants renfermés dans votre susdite lettre, par rapport aux progrès du Spiritisme en France et partout ailleurs ; espérons que, dans l'avenir, l'idée grandira de plus en plus, et désirons-le ardemment pour nos frères terrestres de tous les pays et de toutes les religions.

Le jet puissant de la révélation jaillit de toutes parts : aveugle qui ne le voit pas, imprudent qui le nie, insensé qui le combat en cherchant à le refouler vers sa source ; son eau pure et limpide ne partelle pas du pied du trône éternel pour se répandre en douce et féconde rosée sur toute la terre, qu'elle doit régénérer ? Aucune force humaine ne pourra donc la comprimer !... Et, en effet, ne voyons-nous pas que, dès qu'un jet vient à surgir quelque part, si quelqu'un fait des efforts pour le comprimer, aussitôt on voit des milliers de jets surgir dans toutes les directions et à tous les degrés de l'échelle sociale ? tant il est vrai que la volonté divine est toute puissante, et qu'à un moment donné aucun obstacle ne peut lui être opposé, sous peine d'être renversé et broyé par le char éclatant de la justice et de la vérité.

Cher maître, j'ai un devoir bien doux à remplir, celui de vous complimenter, tant en mon nom qu'au nom de tous nos frères Spirites d'Orient, de ce que vos œuvres Spirites ont subi la condamnation de la très sainte inquisition de la pensée, je veux dire la condamnation de l'Index. Réjouissez-vous donc, avec tous nos frères, si vos ouvrages ont soulevé de hautes colères qui n'ont pu vous frapper qu'en se ridiculisant et en laissant voir de plus en plus le bout de l'oreille. Ce jugement a déjà été déclaré nul et non avenu par l'opinion publique de tous les pays.

Vous avez sans doute reçu les journaux de Constantinople que je vous ai adressés, et dans lesquels se trouvait la majeure partie des articles publiés contre le Spiritisme et contre les Spirites. Vous avez vu nos deux petites réponses ; comment les avez-vous trouvées ? Ici elles ont produit bon effet, et maintenant on parle du Spiritisme plus que jamais. Nous attendons impatiemment ce que vous direz pour nous aider à combattre la fourberie et le mensonge, qui sont le seul apanage des ennemis de notre belle doctrine.

Ici la persécution sourde que vous avez annoncée a commencé ; un de nos frères a dû à sa qualité de Spirite la perte de son emploi ; d'autres sont traqués, menacés dans leurs intérêts de famille les plus

chers, ou dans leurs moyens d'existence, par les manœuvres ténébreuses des éternels ennemis de toute lumière, et qui osent dire que le Spiritisme est l'œuvre de l'ange des ténèbres ! Si c'est ainsi qu'ils croient l'étouffer, ils se trompent. La persécution, loin d'arrêter, fait grandir toute idée qui vient d'en haut ; elle hâte son éclosion et sa maturité, car c'est l'engrais qui la féconde ; elle prouve l'absence de tout moyen intelligent pour la combattre. Est-ce que l'idée chrétienne a été étouffée dans le sang des martyrs ?

Au revoir, cher maître ; croyez en mon dévouement bien sincère pour vous et nos frères Spirites de Paris, auxquels je vous prie de faire mes compliments.

B. Repos jeune, avocat. »

Extrait du jornal do commercio de Rio de Janeiro

Du 23 septembre 1863

Chronique de Paris.

A propos des spectres des théâtres, le correspondant conclut ainsi, après en avoir fait l'historique : « De la sorte, l'hiver prochain, chacun pourra régaler ses amis du spectacle, devenu populaire, de quelques fantômes et autres curiosités surnaturelles. Au dessert, on éteindra les bougies et l'on verra apparaître, enveloppés de leurs linceuls, les spectres modernes qui remplaceront ainsi les couplets qu'autrefois chantaient nos aïeux. Dans les bals, au lieu de rafraîchissements, on fera défiler des fantômes. Quel charmant divertissement ! rien que d'y penser on en a le frisson. »

L'auteur passant au Spiritisme :

« Puisque nous parlons de choses surnaturelles, nous ne passerons pas sous silence le Livre des Esprits. Quel titre attrayant ! que de mystères ne cache-t-il pas ! Et si nous nous reportons au point de départ, quel chemin ces idées n'ont-elles pas fait depuis quelques années ! - Au début, ces phénomènes, non encore expliqués, consistaient en une simple table mise en mouvement par l'imposition des mains ; aujourd'hui les tables ne se contentent plus de tourner, de bondir, de se dresser sur un pied, de faire mille cabrioles, elles vont plus loin ; elles parlent ! Quand je dis : elles parlent, c'est qu'elles ont un alphabet propre et même plusieurs. Il suffit de leur adresser une question, et la réponse est aussitôt donnée par de petits coups suivis, frappés avec le pied, ou bien par le moyen d'un crayon qui, tenu à la main, se met à tracer sur le papier des signes, des mots, des phrases entières dictées par une volonté étrangère et inconnue ; la main devient alors un simple instrument, un porte-crayon, et l'esprit de la personne reste complètement étranger à tout ce qui se passe.

Le Spiritisme, c'est ainsi qu'on appelle la science de ces phénomènes, a fait en peu d'années de grands progrès dans les faits, dans la pratique ; mais la théorie, à mon avis, n'a pas fait le même chemin, elle est restée stationnaire, et je dirai pourquoi. - Il est incontestable, à moins que les personnes qui s'occupent de cette matière n'aient intérêt à se tromper et à nous tromper, il est incontestable que les faits existent. Ils ne se révèlent pas seulement par le moyen des tables, ils se présentent à nous tous les jours et à toute heure. Ils excitent l'étonnement de tous, mais chacun en reste là. - Deux personnes conçoivent la même idée ou se rencontrent simultanément sur le même mot ; quelqu'un que nous ne voyons pas souvent et auquel nous venons de penser se présente à nous inopinément ; on frappe à notre porte, et, bien que rien ne vienne du dehors nous indiquer la personne, nous devinons qui elle est ; une lettre avec de l'argent nous arrive dans un moment d'urgence ; et tant d'autres cas si fréquents, si nombreux et connus de tout le monde ; tout cela peut-il être attribué au hasard ? Non, ce ne peut être le hasard en aucun cas ; et pourquoi ne serait-ce pas une communication fluidique inappréhensible à notre organisation matérielle, un sixième sens, enfin,

d'une nature plus élevée ? Personne ne sait où réside l'âme ; elle n'est ni visible, ni pondérable, ni tangible, et cependant, pleins de conviction que nous sommes, nous affirmons son existence. - Quelle est la nature de l'agent électrique ? Qu'est-ce que l'aimant ?... Et cependant les effets de l'électricité et du magnétisme sont continuellement patents à nos yeux. - Je suis persuadé qu'il en doit être de même un jour du spiritisme, ou quel que soit le nom qu'en dernier lieu il plaise à la science de lui assigner.

J'ai vu depuis quelque temps de nombreux faits de catalepsie, de magnétisme, de Spiritisme, et je ne puis conserver le moindre doute à leur égard ; mais ce qui me paraît plus difficile, c'est de pouvoir les expliquer et les attribuer à telle ou telle cause. Il faut donc procéder avec prudence et réserver son opinion, s'abstenant de tomber dans les deux extrêmes : ou de nier tous les faits ou de les soumettre tous à une théorie prématurée.

L'existence des phénomènes est incontestable ; la théorie en est encore à découvrir : voilà aujourd'hui l'état de la question. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de singulier et digne d'être examiné dans cette idée qui a agité le monde entier, et qui reparaît avec plus d'intensité que jamais, dans cette idée qui a ses organes périodiques, ses annales d'observations, qui a ému les esprits en Autriche, en Italie, en Amérique, qui fait naître des réunions en France, pays où elles se forment rarement, et où le gouvernement les tolère difficilement.

Cette invasion générale, outre qu'elle produit une vive impression, a une très haute importance. Il faut donc, sans précipitation ni idées préconçues, vérifier de bonne foi ces phénomènes, jusqu'à ce qu'ils viennent à être expliqués, ce qui se réalisera un jour, s'il plaît à Dieu de nous révéler la nature de cet agent mystérieux. »

L'auteur, comme on le voit, n'est pas fort avancé ; mais au moins il ne juge pas ce qu'il ne sait pas ; il reconnaît l'existence des faits et leur cause première, mais il ne connaît pas leur mode de production. Il ignore les progrès de la partie théorique de la science, et il donne à ce sujet un conseil très sage : celui de ne pas faire de théories hasardées, ainsi qu'on s'était trop hâté de le faire au début de l'apparition des phénomènes, où chacun s'est empressé de les expliquer à sa manière ; aussi la plupart de ces systèmes prématués sont-ils tombés devant les expériences ultérieures qui sont venues les contredire. Aujourd'hui on en possède une théorie rationnelle dont aucun point n'a été admis à titre d'hypothèse ; tout est déduit de l'expérience et de l'observation attentive des faits ; on peut dire que, sous ce rapport, le Spiritisme a été étudié à la manière des sciences exactes.

Cette science, née d'hier, n'a pas tout dit, tant s'en faut, et il nous reste encore beaucoup à apprendre, mais elle en a dit assez pour être fixé sur les bases fondamentales et savoir que ces phénomènes ne sortent pas de l'ordre des faits naturels ; ils n'ont été qualifiés de surnaturels et merveilleux que faute de connaître la loi qui les régit, ainsi qu'il en a été de la plupart des phénomènes de la nature. Le Spiritisme, en faisant connaître cette loi, restreint le cercle du merveilleux au lieu de l'étendre ; nous disons plus, c'est qu'il lui porte le dernier coup. Ceux qui en parlent autrement prouvent qu'ils ne l'ont pas étudié.

Nous constatons avec plaisir que l'idée spirite fait des progrès sensibles à Rio de Janeiro, où elle compte de nombreux représentants fervents et dévoués. La petite brochure : Le Spiritisme à sa plus simple expression, publiée en langue portugaise, n'a pas peu contribué à y répandre les vrais principes de la doctrine.

Extrait du progrès colonial, journal de l'île Maurice
Du 23 mars 1864

A Monsieur le Rédacteur du Progrès colonial.

Monsieur,

Connaissant votre libéralisme et sachant aussi que vous vous êtes occupé de Spiritisme, veuillez avoir l'obligeance d'insérer dans votre plus prochain numéro la lettre que je vous envoie à l'adresse de M. l'abbé de Régnon, vous laissant la liberté de faire telles réflexions que vous jugerez convenable de faire dans l'intérêt de la vérité.

Comptant sur votre impartialité, j'ose croire que vous m'ouvrirez les colonnes de votre journal, pour toutes les réclamations du genre de celle que j'ai l'honneur de vous envoyer.

Je suis, monsieur, votre très humble serviteur,

C.

«A Monsieur l'abbé de Régnon.

Port-Louis, 26 mars 1864.

Monsieur l'abbé,

Dans votre conférence de jeudi dernier (24 mars), vous avez attaqué le Spiritisme, et j'aime à croire que vous l'avez fait de bonne foi, bien que les arguments dont vous vous êtes servi contre lui n'aient pas été peut-être d'une grande exactitude.

Il est à regretter pour nous, Spirites bien convaincus, que vous ayez été les pionniers ailleurs que dans la connaissance positive de cette science ; en l'étudiant un peu, vous eussiez appris que nous rejetons, ainsi que vous, toutes les communications émanées d'Esprits grossiers ou trompeurs, qu'avec la moindre expérience il est facile de reconnaître, et que nous nous attachons seulement à celles qui se présentent d'une façon claire, rationnelle, et selon les lois de Dieu, qui, vous le savez comme nous, a permis de tout temps les manifestations spirites ; l'Écriture sainte est là pour en faire foi.

Du reste, vous ne niez pas l'existence des Esprits, au contraire ; seulement, vous n'en admettez que de mauvais ; voilà la différence qui existe entre nous.

Nous sommes assurés qu'il y en a de bons, et que leurs conseils, lorsqu'ils sont suivis, et tout véritable Spirite n'y manque point, ramènent plus d'âmes à Dieu, et font beaucoup plus de prosélytes à la religion que vous ne le pensez. Mais pour comprendre et pratiquer cette science, ainsi que toutes les autres, il faut d'abord s'en instruire et la connaître à fond.

Je vous engage donc, monsieur l'abbé, dans votre intérêt d'abord, puis dans celui de tous ceux qui ont le bonheur de vous entendre, à lire l'un des principaux ouvrages qui ont paru sur ce sujet, le Livre des Esprits, dicté par eux à M. Allan Kardec, président de la Société spirite de Paris, composée de gens sérieux et fort instruits pour la plupart.

Là, vous verrez comment les ignorants seuls se laissent abuser par de faux noms et des paroles mensongères, et qu'aux fruits, il est bien facile de reconnaître l'arbre ! Ai-je besoin, du reste, de vous rappeler la 4e épître de saint Jean, versets 1, 2, 3, sur la manière d'éprouver les Esprits ?

Oui, j'en conviens, le Spiritisme est une science qui, ainsi que ce qu'il y a de meilleur en ce monde, peut quelquefois produire de grands maux, lorsqu'elle est exercée par ceux qui ne l'ont point étudiée et la pratiquent au hasard ; mais, devez-vous donc, vous, homme sage, la juger ainsi sans la connaître ?

Et notre belle religion chrétienne, au nom de laquelle un si grand nombre d'insensés, d'ignorants et même de scélérats ont commis tant de crimes, et fait verser tant de sang, faut-il donc aussi la juger sur les actions folles ou criminelles de ces malheureux ?

Non, monsieur l'abbé, il n'est ni juste, ni rationnel de porter un jugement téméraire sur des choses dont on ne s'est point assuré d'abord ; laissez la superficie, allez au fond par l'étude ; alors vous pourrez en traiter avec connaissance de cause, et nous vous écouterons avec recueillement, parce qu'alors vous serez sans doute dans le vrai, et nous ne sourirons plus en nous disant tout bas :

Il parle de ce qu'il ignore.
Un Spirite. »

Si le Spiritisme a des détracteurs, il a aussi partout des défenseurs, même dans les contrées les plus éloignées ; l'auteur de cette lettre a publié en feuillets, dans ce même journal, un roman très intéressant dont le Spiritisme forme la base, et qui a puissamment contribué à répandre ces idées dans le pays. Nous en rendrons compte ultérieurement.

Extrait de la revue spirite d'Anvers sur la croisade contre le Spiritisme
Numéro de juin 1863

« Décidément le Spiritisme est une chose horrible, car jamais ni science, ni doctrine hérétique, ni l'athéisme lui-même, n'ont soulevé contre eux une aussi forte émeute au sein de l'Eglise, que l'a fait le Spiritisme. Toutes les ressources imaginables, loyales ou non, ont été mises en jeu pour l'étouffer d'abord, et puis, quand l'impossibilité de ce meurtre eut été démontrée, pour le dénaturer et le présenter sous un aspect noir de péchés. Pauvre Spiritisme ! il ne demandait qu'une petite place au soleil pour faire jouir gratuitement le monde de ses bienfaits ; il ne demandait à ces gens qui, en qualité de disciples en titre du Christ, de l'Homme-amour, sont censés porter le mot de charité inscrit en lettres brillantes sur leurs surplis, il ne leur demandait qu'à pouvoir ramener dans la bonne voie ces milliers de brebis qu'ils avaient été incapable d'y maintenir ; il ne leur demandait qu'à pouvoir les seconder dans leur œuvre de dévouement, en guérissant par une espérance fondée les pauvres cœurs rongés par la gangrène du doute, - et à cette demande si désintéressée, si pure d'intention, il n'a été répondu que par un décret de proscription ! Vraiment on voit d'étranges choses dans ce monde : les messagers officiels de la charité damnent plus des neuf dixièmes des hommes parce qu'ils échappent à leur influence, et ils damnent plus profondément encore ceux qui veulent sauver ces malheureux !

Sans nul doute donc, le Spiritisme est chose bien coupable, puisqu'il est tellement combattu, et il est bien étonnant qu'une doctrine aussi perverse ait fait tant de chemin en un si court laps de temps. Mais ce qui doit sembler bien plus étonnant encore, c'est que cet abominable Spiritisme est si solidement établi et si logique, que tous les arguments qu'on lui oppose, loin de le faire crouler et de le réduire au néant, loin même de l'ébranler, viennent tous, au contraire, contribuer, par leur inanité et leur impuissance manifestes, à sa solidification et à sa propagation. C'est en effet aux entraves qu'on a voulu lui susciter, qu'il doit en notable partie la rapidité de son extension, et les prédications sans frein de certains de nos adversaires n'ont certes pas peu aidé à le généraliser. Il en est ainsi dans l'ordre des choses : la vérité n'a rien à craindre de ses détracteurs, et ce sont ceux-là mêmes qui contribuent involontairement à la faire triompher. Le Spiritisme est un immense foyer de chaleur et de lumière, et qui souffle sur ce brasier, outre qu'infailliblement il s'y brûle quelque peu, n'obtient d'autre résultat que de la raviver davantage.

Cependant mandements et conférences paraissent insuffisants pour détruire le Spiritisme (nous sommes loin de nier cette insuffisance patente), aussi la Congrégation romaine vient-elle de mettre à l'Index tous les livres de M Allan Kardec, livres qui contiennent l'enseignement universel des Esprits, et auxquels, Spirites, nous nous rallions tous. Qu'on nous permette de faire à cet égard les deux réflexions suivantes : Les livres spirites en question renferment dans toute leur pureté et avec les développements que l'état actuel de l'esprit humain exige, les enseignements et les préceptes de Jésus, en qui les Esprits reconnaissent un Messie : condamner ces livres, n'est-ce donc pas condamner du même coup les paroles du Christ, et mettre ces livres à l'Index, n'est-ce pas y mettre

en quelque sorte les évangiles qui sont d'accord avec nous ? Il nous paraît que oui, mais il est vrai que nous ne sommes pas infaillibles comme vous ! Seconde réflexion : Cette mesure qu'on prend aujourd'hui, n'est-elle pas tant soit peu tardive ? Pourquoi attendre si longtemps ? Outre que c'est plus ou moins inexplicable (à moins de croire que le Spiritisme vous semble tellement vrai et que vous êtes tellement persuadés de son triomphe, que vous avez hésité longtemps à l'attaquer carrément de face, et qu'un bien puissant intérêt personnel (car nous ne vous ferons pas l'injure de vous croire ultra ignorants) vous a seul pu décider à le faire), outre, disons-nous, que c'est plus ou moins inexplicable, c'est encore très maladroit. En effet, le Livre des Esprits, le Livre des Médiums et l'Imitation de l'Évangile selon le Spiritisme, sont actuellement entre les mains de milliers de personnes, et nous doutons fort que la condamnation de la Congrégation de Rome puisse faire trouver maintenant mauvais et abject ce que chacun a jugé grand et noble.

Quoi qu'il en soit, les livres spirites sont mis à l'Index. Tant mieux, car beaucoup de ceux qui ne les ont pas encore lus les dévoreront ; tant mieux ! car des dix personnes qui les parcourront, sept au moins seront convaincues, ou fortement ébranlées et désireuses d'étudier les phénomènes spirites ; tant mieux ! car nos adversaires eux-mêmes, voyant leurs efforts n'aboutir qu'à des résultats diamétralement contraires à ceux qu'ils en espéraient, se rallieront à nous, s'ils possèdent la sincérité, le désintéressement et les lumières que leur ministère comporte. Ainsi le veut d'ailleurs la loi de Dieu : rien au monde ne peut rester éternellement stationnaire, mais tout progresse, et l'idée religieuse doit suivre le progrès général si elle ne veut pas disparaître.

« Qu'ils continuent donc leur croisade, nos adversaires. Ils ont déjà mis en jeu les mandements, les sermons, les cours publics, les influences occultes et souvent victorieuses en apparence, à cause de l'état dépendant de ceux sur lesquels elles pèsent tyranniquement ; ils ont usé de l'autodafé, en brûlant publiquement nos livres à Barcelone ; n'en ayant pu brûler que quelques exemplaires, et ceux-ci se remplaçant en nombre étonnant, ils les ont mis enfin à l'Index. L'inquisition n'étant, hélas ! plus tolérée, quoiqu'elle soit loin de ne plus exister sous une autre forme et à l'aide des influences occultes dont nous venons de parler, il ne leur reste plus que l'excommunication de tous les Spirites en masse, c'est-à-dire d'une notable fraction d'hommes et, en particulier, d'une très notable fraction de chrétiens (nous ne parlons que des Spirites avoués, car le nombre de ceux qui le sont sans le savoir est inappréhensible). »

Instructions des Esprits

Le Châtiment par la lumière

Nota. - Dans une des séances de la Société spirite de Paris où l'on avait discuté la question du trouble qui suit généralement la mort, un Esprit se manifeste spontanément à madame Costel par la communication suivante qu'il ne signe pas :

Que parlez-vous du trouble ? pourquoi ces vaines paroles ? Vous êtes des rêveurs et des utopistes. Vous ignorez parfaitement les choses dont vous prétendez vous occuper. Non, messieurs, le trouble n'existe pas, sauf peut-être dans vos cervelles. Je suis aussi fraîchement mort que possible ; et je vois clair en moi, autour de moi, partout... La vie est une lugubre comédie ! Maladroits, ceux qui se font renvoyer de la scène, avant la chute du rideau... La mort est une terreur, un châtiment, un désir, selon la faiblesse ou la force de ceux qui la craignent, la bravent ou l'implorent. Pour tous, elle est une amère dérisjon !... La lumière m'éblouit et pénètre, comme une flèche aiguë, la subtilité de mon être... On m'a châtié par les ténèbres de la prison, et on a cru me châtier par les ténèbres du tombeau, ou celles rêvées par les superstitions catholiques. Eh bien ! c'est vous, messieurs, qui subissez l'obscurité, et moi, le dégradé social, je plane au-dessus de vous... Je veux rester moi !...

Fort par la pensée, je dédaigne les avertissements qui résonnent autour de moi... Je vois clair... Un crime ! c'est un mot ! Le crime existe partout. Quand il est exécuté par des masses d'hommes on le glorifie ; dans le particulier, il est honni. Absurdité !

Je ne veux pas être plaint... je ne demande rien... je me suffis et je saurai bien lutter contre cette odieuse lumière.

Celui qui était hier un homme

Cette communication ayant été analysée dans la séance suivante, on reconnut, dans le cynisme même du langage, un grave enseignement, et l'on vit dans la situation de ce malheureux une nouvelle phase du châtiment qui attend les coupables. En effet, tandis que les uns sont plongés dans les ténèbres ou dans un isolement absolu, d'autres endurent pendant de longues années les angoisses de leur dernière heure, ou se croient encore de ce monde ; la lumière brille pour celui-ci ; son Esprit jouit de la plénitude de ses facultés ; il sait parfaitement qu'il est mort, et ne se plaint de rien ; il ne demande aucune assistance, et brave encore les lois divines et humaines. Est-ce donc qu'il échapperait à la punition ? Non, mais c'est que la justice de Dieu s'accomplit sous toutes les formes, et ce qui fait la joie des uns est pour d'autres un tourment ; cette lumière fait son supplice contre lequel il se roduit, et, malgré son orgueil, il l'avoue quand il dit : « Je me suffis et je saurai bien lutter contre cette odieuse lumière » ; et dans cette autre phrase : « La lumière m'éblouit et pénètre, comme une flèche aiguë, la subtilité de mon être. » Ces mots : subtilité de mon être, sont caractéristiques ; il reconnaît que son corps est fluidique et pénétrable à la lumière à laquelle il ne peut échapper, et cette lumière le transperce comme une flèche aiguë.

Nos guides spirituels, priés de donner leur appréciation sur ce sujet, dictèrent les trois communications ci-après, et qui méritent une attention sérieuse :

(Médium, M. A. Didier.)

Il y a des épreuves sans expiation, de même qu'il y a des expiations sans épreuve. Les Esprits dans l'erraticité sont évidemment, au point de vue des existences, inactifs et dans l'attente ; mais cependant, ils peuvent expier, pourvu que leur orgueil, la ténacité formidable et rétive de leurs erreurs ne les retiennent pas, au moment de leur ascension progressive. Vous en avez un exemple terrible dans la dernière communication relativement au criminel qui se débat contre la justice divine qui l'étreint après celle des hommes. Alors, dans ce cas, l'expiation ou plutôt la souffrance fatale qui les oppresse, au lieu de leur profiter et de leur faire sentir la profonde signification de leurs peines, les exalte dans la révolte, et leur fait pousser ces murmures que l'Écriture dans sa poétique éloquence appelle grincements de dents ; image par excellence ! signe de la souffrance abattue, mais insoumise ! perdue dans la douleur, mais dont la révolte est encore assez grande pour refuser de reconnaître la vérité de la peine et la vérité de la récompense !

Les grandes erreurs se continuent souvent, et même presque toujours, dans le monde des Esprits. De même les grandes consciences criminelles. Être soi malgré tout, et parader devant l'infini, ressemble à cet aveuglement de l'homme qui contemple les étoiles et qui les prend pour les arabesques d'un plafond, tel que le craignaient les Gaulois du temps d'Alexandre.

Il y a l'infini moral ! Misérable est celui, infime est celui qui, sous prétexte de continuer les luttes et les forfanteries abjectes de la terre, n'y voit pas plus loin dans l'autre monde qu'ici-bas ! A celui-là l'aveuglement, le mépris des autres, l'égoïste et mesquine personnalité et l'arrêt du progrès ! Il n'est que trop vrai, ô hommes, qu'il y a un accord secret entre l'immortalité d'un nom pur laissé sur la terre, et l'immortalité que gardent réellement les Esprits dans leurs épreuves successives.

Lamennais.

Remarque. - Pour comprendre le sens de cette phrase : « Il y a des épreuves sans expiation, et des expiations sans épreuve », il faut entendre par expiation la souffrance qui purifie et lave les souillures du passé ; après l'expiation, l'esprit est réhabilité. La pensée de Lamennais est celle-ci : Selon que les vicissitudes de la vie sont ou non accompagnées du repentir des fautes qui les ont occasionnées, du désir de les rendre profitables pour sa propre amélioration, il y a ou il n'y a pas expiation, c'est-à-dire réhabilitation. Ainsi les plus grandes souffrances peuvent être sans profit pour celui qui les endure, si elles ne le rendent pas meilleur, si elles ne l'élèvent pas au-dessus de la matière, s'il n'y voit pas la main de Dieu, enfin si elles ne lui font pas faire un pas en avant, car ce sera à recommencer pour lui dans des conditions encore plus pénibles. A ce point de vue, il en est de même des peines endurées après la mort ; l'Esprit endurci les subit, sans être touché par le repentir ; c'est pourquoi il peut les prolonger indéfiniment par sa propre volonté ; il est châtié, mais ne répare pas.

(Médium, M. d'Ambel.)

Précipiter un homme dans les ténèbres ou dans des flots de clarté : le résultat n'est-il pas le même ? Dans l'un et l'autre cas, il ne voit rien de ce qui l'entoure, et il s'habituerà même bien plus rapidement à l'ombre qu'à la triple clarté électrique dans laquelle il peut être immergé. Donc, l'Esprit qui s'est communiqué à la dernière séance exprime bien la vérité de sa situation, lorsqu'il s'écrie : « Oh ! je me délivrera bien de cette odieuse lumière ! » En effet, cette lumière est d'autant plus terrible, d'autant plus effroyable, qu'elle le transperce complètement, et qu'elle rend visibles et apparentes ses plus secrètes pensées. C'est là un des côtés les plus rudes de son châtiment spirituel. Il se trouve, pour ainsi dire, interné dans la maison de verre que demandait Socrate, et c'est là encore un enseignement, car ce qui eût été la joie et la consolation du sage devient la punition infamante et continue du méchant, du criminel, du parricide, effaré dans sa propre personnalité. Comprenez-vous, mes fils, la douleur et la terreur qui doivent étreindre celui qui, pendant une existence sinistre, se complaisait à combiner, à machiner les plus tristes forfaits dans le fond de son être, où il se réfugiait comme une bête fauve en sa caverne, et qui, aujourd'hui, se trouve chassé de ce repaire intime, où il se dérobait aux regards et à l'investigation de ses contemporains ? Maintenant, son masque d'impassibilité lui est arraché, et chacune de ses pensées se reflète successivement sur son front !

Oui, désormais, nul repos, nul asile pour ce formidable criminel ! Chaque mauvaise pensée, et Dieu sait si son âme en exprime, se trahit au dehors et en dedans de lui, comme à un choc électrique supérieur. Il veut se dérober à la foule, et la lumière odieuse le perce continuellement à jour. Il veut fuir, il fuit d'une course haletante et désespérée à travers les espaces incommensurables, et partout la lumière ! partout les regards qui plongent en lui ! et il se précipite de nouveau à la poursuite de l'ombre, à la recherche de la nuit, et l'ombre et la nuit ne sont plus pour lui. Il appelle la mort à son aide ; mais la mort n'est qu'un nom vide de sens. L'infortuné fuit toujours ! Il marche à la folie spirituelle, châtiment terrible ! douleur affreuse ! où il se débattra avec lui-même pour se débarrasser de lui-même. Car telle est la loi suprême par delà la terre : c'est le coupable qui devient pour lui-même son plus inexorable châtiment.

Combien de temps cela durera-t-il ? Jusqu'à l'heure où sa volonté, enfin vaincue, se courbera sous l'étreinte poignante du remords, et où son front superbe s'humiliera devant ses victimes apaisées et devant les Esprits de justice. Et remarquez la haute logique des lois immuables, en cela encore il accomplira ce qu'il écrivait, dans cette hautaine communication, si nette, si lucide et si tristement pleine de lui-même, qu'il a donnée vendredi dernier, en se délivrant par un acte de sa propre volonté.

L'Esprit protecteur du médium.
(Médium, M. Costel.)

La justice humaine ne fait pas acceptation de l'individualité des êtres qu'elle châtie ; mesurant le crime au crime lui-même, elle frappe indistinctement ceux qui l'ont commis, et la même peine atteint le coupable sans distinction de sexe, et quelle que soit son éducation. La justice divine procède autrement ; les punitions correspondent au degré d'avancement des êtres auxquels elles sont infligées ; l'égalité du crime ne constitue pas l'égalité entre les individus ; deux hommes coupables au même chef peuvent être séparés par la distance des épreuves qui plongent l'un dans l'opacité intellectuelle des premiers cercles initiateurs, tandis que l'autre, les ayant dépassés, possède la lucidité qui affranchit l'Esprit du trouble. Ce ne sont plus alors les ténèbres qui châtent, mais l'acuité de la lumière spirituelle ; elle transperce l'intelligence terrestre, et lui fait éprouver l'angoisse d'une plaie mise à vif.

Les êtres désincarnés que poursuit la représentation matérielle de leur crime subissent le choc de l'électricité physique : ils souffrent par les sens ; ceux qui sont déjà dématérialisés par l'Esprit ressentent une douleur très supérieure, qui anéantit dans ses flots amers le ressouvenir des faits, pour ne laisser subsister que la science de leurs causes.

L'homme peut donc, malgré la criminalité de ses actions, posséder un avancement intérieur, et, tandis que les passions le faisaient agir comme une brute, ses facultés aiguies l'élèvent au-dessus de l'épaisse atmosphère des couches inférieures. L'absence de pondération, d'équilibre entre le progrès moral et le progrès intellectuel, produit les anomalies très fréquentes aux époques de matérialisme et de transition.

La lumière qui torture l'Esprit coupable est donc bien le rayon spirituel inondant de clarté les retraites secrètes de son orgueil, et lui découvrant l'inanité de son être fragmentaire. Ce sont là les premiers symptômes et les premières angoisses de l'agonie spirituelle qui annoncent la séparation ou dissolution des éléments intellectuels matériels qui composent la primitive dualité humaine, et doivent disparaître dans la grande unité de l'être achevé. Jean Reynaud.

Remarque. Ces trois communications obtenues simultanément se complètent l'une par l'autre, et présentent le châtiment sous un nouvel aspect éminemment philosophique, quelque peu plus rationnel que les flammes de l'enfer, avec ses cavernes garnies de lames de rasoir (voir ci-dessus, page 119). Il est probable que les Esprits, voulant traiter cette question d'après un exemple, auront provoqué, dans ce but, la communication spontanée de l'Esprit coupable.

Notices bibliographiques *L'éducation maternelle*

Conseils aux mères de famille⁷.

Cet opuscule est le produit d'instructions médianimiques formant un ensemble complet, dictées à madame Collignon, de Bordeaux, par un Esprit qui signe Étienne, et qui est inconnu du médium. Ces instructions, publiées primitivement en articles détachés par le journal le Sauveur, ont été réunies en corps de brochure.

Nous sommes heureux de pouvoir donner une approbation sans réserve à ce travail, aussi recommandable pour la forme que pour le fond ; style simple, clair, concis, sans emphase ni mots

⁷ Broch. In-8° ; prix 50 c. ; par la poste 60 c. - Paris, chez Ledoyen, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 31. - Bordeaux, chez Ferret, libr., 15, Fossés-de-l'Intendance, et au bureau du journal *le Sauveur*, 57, cours d'Aquitaine.

de remplissage vides de sens, pensées profondes, d'une irréprochable logique, c'est bien là le langage d'un Esprit élevé, et non ce style verbeux des Esprits qui croient compenser le vide des idées par l'abondance des mots. Nous ne craignons pas d'y donner ces éloges, parce que nous savons que madame Collignon ne les prendra pas pour elle, et que son amour-propre n'en sera nullement surexcité, de même qu'elle ne se formaliserait point de la critique la plus sévère.

Dans cet écrit, l'éducation est envisagée à son véritable point de vue sous le rapport du développement physique, moral et intellectuel de l'enfant considéré depuis le berceau jusqu'à son établissement dans le monde. Les mères spirites, mieux que toutes autres, apprécieront la sagesse des conseils qu'il renferme, c'est pourquoi nous le leur recommandons comme une œuvre digne de toute leur attention.

La brochure est complétée par un petit poème intitulé : *le Corps et l'Esprit*, également produit médianimique que plus d'un auteur en renom pourrait signer sans crainte. En voici le début :

Morphée avait plongé mes sens dans le sommeil ;
Mon Esprit, affranchi de ce lourd appareil,
Voulut s'émanciper et voguer dans l'espace,
Abandonnant son corps comme un soldat la place.
Semblable au prisonnier qui gémit dans les fers,
Il voulut, libre enfin, s'élever dans les airs ;
Était-ce un souvenir, un caprice, un mystère
Qui portait mon Esprit à délaisser la terre ?
Je ne saurais le dire, et lui-même, au retour,
A cette question répond par un détour.
Mais je compris bientôt le motif de sa ruse
Et me fâchai beaucoup, n'aimant pas qu'on m'abuse.
Au moins me direz-vous, Esprit capricieux,
Ce que vous avez vu dans ce voyage aux cieux ?
- Pour te plaire, il faut bien te dire quelque chose ;
Autrement, le geôlier, dans son humeur morose,
Tiendrait au prisonnier quelque discours brutal
Et le pauvre captif n'en serait que plus mal...
Sache donc... - Attendez. Est-ce bien de l'histoire
Que vous m'allez conter ? - Oh ! oui, tu peux m'en croire.
Sache donc qu'autrefois, au monde des Esprits
Je laissai des parents et bon nombre d'amis :
Je voulais les revoir : car l'exil sur la terre
N'est pas fait, crois-le bien, pour amuser et plaire !
Profitant du sommeil qui te clouait au lit,
Je laissai là mon corps, et bientôt, tout Esprit,
Je franchis les degrés qui séparent les mondes,
Faisant ce long trajet en moins de deux secondes.
Il fallait se hâter, car le moindre retard
Pouvait te compromettre. Hélas ! si par hasard
Je m'étais oublié dans ma course lointaine,
Au retour, vois-tu bien, c'était chose certaine,
Je trouvais un cadavre à la place d'un corps.

J'ai voulu m'éviter un semblable remords.
Je savais qu'en restant je commettrais un crime,
Dieu seul devant briser notre union intime.
- Merci du souvenir, cher Esprit empressé ;
Il n'en est pas moins vrai que j'étais trépassé
Si le moindre retard... Ah ! foi de corps honnête,
Je sens tous mes cheveux se dresser sur ma tête ! »

Le Spiritisme à sa plus simple expression, par Allan Kardec, édition en langue russe, imprimé à Leipzig, chez Baer et Hermann. - Paris, chez Ledoyen, Palais-Royal ; Didier et Ce, 35, quai des Augustins ; et au bureau de la Revue spirite. - Prix : 20 c. ; par la poste, 25 c.

Avis. - M. le docteur Chavaux, président de la Société des études spirites de Marseille, nous prie d'annoncer que le siège de ladite Société est rue du Petit-Saint-Jean, n° 24, au premier.

Allan Kardec.

Août 1864

Nouveaux détails sur les possédés de Morzine

Dans la Revue spirite des mois de décembre 1862, janvier, février, mars et mai 1863, nous avons donné un compte rendu circonstancié et une appréciation de l'épidémie démoniaque de Morzines (Haute-Savoie), et démontré l'insuffisance des moyens employés pour la combattre. Quoique le mal n'ait jamais complètement cessé, il y avait eu une sorte de temps d'arrêt. Plusieurs journaux, ainsi que notre correspondance particulière, signalent la réapparition du fléau avec une nouvelle intensité. Le Magnétiseur, journal du magnétisme animal, publié à Genève par M. Lafontaine, dans son numéro du 15 mai 1864, en donne le récit détaillé ci-après :

« L'épidémie démoniaque qui règne depuis 1857 dans le bourg de Morzines et les hameaux voisins, situés au milieu des montagnes de la Haute-Savoie, n'a pas encore cessé ses ravages. Le gouvernement français, depuis que la Savoie lui appartient, s'en est ému. Il a envoyé sur les lieux des hommes spéciaux, intelligents et capables, inspecteurs des maisons d'aliénés, etc., pour étudier la nature et observer la marche de cette maladie. Ils ont pris quelques mesures, ils ont essayé du déplacement, et ont fait transporter ces filles malades à Chambéry, à Annecy, à Evian, à Thonon, etc. ; mais les résultats de ces tentatives n'ont point été satisfaisants ; malgré les traitements médicaux qu'on a jugé convenable d'y joindre, les guérisons ont été peu nombreuses ; et lorsque les malheureuses filles sont revenues au pays, elles sont retombées dans le même état de souffrance. Après avoir atteint d'abord les enfants, les jeunes filles, cette épidémie s'est étendue aux mères de famille et aux femmes âgées. Peu d'hommes en ont ressenti l'influence ; cependant, il en est un auquel elle a coûté la vie ; ce malheureux s'était glissé dans un espace étroit, entre un poêle et un mur, dont il prétendait ne pouvoir sortir ; il est resté là pendant un mois, sans vouloir prendre aucune nourriture ; il y est mort d'épuisement et d'inanition, victime de son imagination frappée. Les envoyés du gouvernement français ont fait des rapports, dans l'un desquels M. Constant, entre autres, déclarait que le petit nombre de guérisons accomplies chez cette population étaient dues au magnétisme employé par moi, à Genève, sur les filles et sur les femmes qu'on m'avait amenées en 1858 et 1859.

Nos lecteurs savent que ce fléau, attribué par les bons paysans de Morzines, et, ce qui est plus fâcheux, par leurs conducteurs spirituels, à la puissance du démon, se manifeste chez ceux qu'il saisit par des convulsions violentes accompagnées de cris, de maux d'estomac et des faits de la plus étonnante gymnastique, sans parler des jurements et autres procédés scandaleux dont les malades se rendent coupables sitôt qu'on les constraint à entrer dans une église.

Nous sommes parvenus à guérir plusieurs de ces malades, qui n'ont subi aucune autre attaque tant qu'ils ont habité loin des influences fâcheuses de la contagion et des esprits frappés de leur pays ; mais à Morzines le mal horrible n'a pas cessé de faire des ravages parmi cette malheureuse population, et le nombre de ses victimes est au contraire allé croissant ; en vain a-t-on prodigué les prières et les exorcismes, en vain a-t-on transporté les malades dans les hôpitaux de différentes villes éloignées, le fléau, qui s'attache en général aux jeunes filles dont l'imagination est plus vive, s'est acharné sur sa proie, et les seules guérisons que l'on ait pu constater sont celles que nous avons opérées et dont nous avons rendu compte dans notre journal.

Enfin, à bout de moyens, on a voulu tenter un grand coup ; Mgr Maguin, évêque d'Annecy, fit annoncer dernièrement qu'il se rendrait à Morzines, tant pour confirmer ceux des habitants qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, que pour aviser aux moyens de vaincre la terrible maladie.

Les bonnes gens du village espéraient merveilles de cette visite.

Elle a eu lieu samedi 30 avril et dimanche 1er mai, et voici les circonstances qui l'ont signalée.

Samedi, vers quatre heures, le prélat s'est approché du village. Il était à cheval, accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques. On avait cherché à réunir les malades dans l'église ; on en avait contraint quelques-unes à s'y rendre. « Dès que l'évêque eut mis le pied sur les terres de Morzines, dit un témoin oculaire, les possédées, sentant qu'il s'approchait, furent saisies des convulsions les plus violentes ; et en particulier, celles qui étaient renfermées dans l'église poussèrent des cris et des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Toutes les jeunes filles qui, à diverses époques, avaient été atteintes de la maladie, en subirent le retour, et l'on en vit plusieurs, qui depuis cinq ans n'en avaient reçu aucune atteinte, tomber en proie au paroxysme le plus effrayant de ces horribles crises. » L'évêque lui-même pâlit à l'ouïe des hurlements qui accueillirent son arrivée ; néanmoins il continua à s'avancer vers l'église, malgré les vociférations de quelques malades, qui avaient échappé aux mains de leurs gardiens pour s'élancer au-devant de lui et l'injurier. Il mit pied à terre à la porte du temple et y pénétra avec dignité. Mais à peine y fut-il entré, que le désordre redoubla ; ce fut alors une scène véritablement infernale.

Les possédées, au nombre d'environ soixante et dix, avec un seul jeune homme, juraient, rugissaient, bondissaient en tous sens ; cela dura plusieurs heures, et lorsque le Prélat voulut procéder à la confirmation, leur fureur redoubla, s'il est possible ; on dut les traîner près de l'autel ; sept, huit hommes durent plusieurs fois réunir leurs efforts pour vaincre la résistance de quelques-unes ; les gendarmes leur prêtèrent main-forte. L'évêque devait partir à quatre heures ; à sept heures du soir il était encore dans l'église, où l'on ne pouvait venir à bout de lui amener trois malades ; on parvint à en traîner deux, haletantes, l'écume à la bouche, le blasphème aux lèvres, jusqu'aux pieds du prélat. La dernière résista à tous les efforts ; l'évêque, brisé de fatigue et d'émotion, dut renoncer à lui imposer les mains ; il sortit de l'église, tremblant, bouleversé, les jambes couvertes de contusions reçues des possédées tandis qu'elles se démenaient sous sa bénédiction.

Il quitta le village en laissant aux habitants de bonnes paroles, mais sans leur cacher l'impression profonde de stupeur qu'il avait éprouvée en présence d'un mal qu'il ne pouvait se représenter aussi grand. - Il termina en avouant « qu'il ne s'était pas trouvé assez fort pour conjurer la plaie qu'il était venu guérir, et en promettant de revenir au plus tôt muni de pouvoirs plus étendus. »

Nous ne faisons aujourd'hui aucune réflexion ; nous nous bornons à relater ces faits déplorables. Peut-être dirons-nous dans le prochain numéro tout ce qu'ils ont provoqué de pénible en nous. »

Ch. Lafontaine.

Voici le récit succinct que le Courrier des Alpes a donné de ces faits, et que plusieurs journaux ont reproduit sans commentaires :

« On s'entretient beaucoup à Annecy d'un incident aussi douloureux qu'inattendu, qui a signalé la tournée de Mgr Maguin, notre digne prélat. Chacun connaît la triste et singulière maladie qui afflige depuis bien des années la commune de Morzines, et à laquelle on ne sait trop quel nom donner ; la science s'y perd. Certain public a caractérisé cette maladie, qui pèse principalement sur les femmes, en appelant ceux qui en sont atteints : les possédés ; beaucoup d'habitants de la commune sont, en effet, dans la persuasion qu'un sort a été jeté sur cette localité.

On se rappelle aussi que, en 1862, un certain nombre de personnes frappées de cette étrange maladie, qui produit tous les effets de la folie furieuse sans en avoir le caractère, furent disséminées dans divers hôpitaux, sur divers points de la France, et en revinrent parfaitement guéries. Cette année, la maladie a gagné d'autres personnes et a pris, depuis quelque temps, des proportions effrayantes.

C'est dans ces circonstances que Mgr Maguin, n'écoutant que sa charité, a fait sa tournée pastorale à

Morzines, et c'est au moment où il administrait le sacrement de confirmation qu'une crise s'est tout à coup emparée d'un certain nombre de ces malheureux qui assistaient à la cérémonie ou en faisaient partie. Un affreux scandale a eu lieu alors dans l'église. Les détails de cette scène sont trop affligeants pour être relatés.

Je me bornerai à dire que l'administration supérieure s'est émue de cette triste affaire, et qu'un détachement de trente hommes d'infanterie a déjà été envoyé sur les lieux ; je tiens aussi de bonne source que ce détachement sera doublé et commandé par un officier supérieur chargé d'instructions étendues. Il va sans dire que d'autres mesures seront prises, telles, par exemple, que l'envoi de médecins spéciaux chargés d'étudier la maladie ; la force armée aura pour mission de protéger les personnes. »

La science s'y perd est un aveu d'impuissance ; alors que feront les médecins ? N'en a-t-on pas déjà envoyé de très capables ? On va, dit-on, en envoyer de spéciaux ; mais comment établir leur spécialité dans une affection dont on ne connaît pas la nature, et où la science se perd ? On conçoit la spécialité des oculistes pour les affections de la vue, des toxicologues dans les cas d'empoisonnement ; mais ici, dans quelle catégorie les prendra-t-on ? Parmi les aliénistes ? Très bien, s'il est démontré que c'est une affection mentale ; mais les aliénistes eux-mêmes ont échoué ; ils ne sont d'accord ni sur la cause ni sur le traitement ; or, puisque la science s'y perd, ce qui est d'une grande vérité, les aliénistes ne sont pas plus spéciaux que les chirurgiens. Il est vrai qu'on va leur adjoindre la force armée ; mais on a déjà employé ce moyen sans succès ; nous doutons fort qu'il réussisse mieux cette fois.

Si donc la science échoue, c'est qu'elle n'est pas dans le vrai. A cela quoi d'étonnant ? Tout révèle une cause morale, et l'on envoie des hommes qui ne croient qu'à la matière ; ils cherchent dans la matière et n'y trouvent rien ; cela prouve surabondamment qu'ils ne cherchent pas où il faut. Si l'on veut des médecins plus spéciaux, qu'on les prenne parmi les spiritualistes et non parmi les matérialistes ; ceux-là au moins pourront comprendre qu'il peut y avoir quelque chose en dehors de l'organisme.

La religion n'a pas été plus heureuse ; elle a usé ses munitions contre les diables sans pouvoir les mettre à la raison ; donc, c'est que les diables sont les plus forts, ou que ce ne sont pas des diables. Ses échecs constants, en pareils cas, prouvent de deux choses l'une, ou qu'elle n'est pas dans le vrai, ou qu'elle est vaincue par ses ennemis.

Le plus clair de tout ceci, c'est que rien de ce qu'on a employé n'a réussi, et l'on ne réussira pas mieux tant qu'on s'obstinerà à ne pas chercher la véritable cause où elle est. Une étude attentive des symptômes démontre avec la dernière évidence qu'elle est dans l'action du monde invisible sur le monde visible, action qui est la source de plus d'affections qu'on ne pense, et contre lesquelles la science échoue par la raison qu'elle s'attaque à l'effet et non à la cause. En un mot, c'est ce que le Spiritisme désigne sous le nom d'obsession portée au plus haut degré, c'est-à-dire de subjugation et de possession. Les crises sont des effets consécutifs ; la cause est l'être obsesseur ; c'est donc sur cet être qu'il faut agir, comme dans les convulsions occasionnées par les vers, on agit sur les vers.

Système absurde, dira-t-on ; absurde, pour ceux qui n'admettent rien en dehors du monde tangible, mais très positif pour ceux qui ont constaté l'existence du monde spirituel, et la présence d'êtres invisibles autour de nous ; système, d'ailleurs, basé sur l'expérience et l'observation, et non sur une théorie préconçue. L'action d'un être invisible malfaisant a été constatée dans une foule de cas isolés ayant une complète analogie avec les faits de Morzines, d'où il est logique de conclure que la cause est la même, puisque les effets sont semblables ; la différence n'est que dans le nombre. Tous les symptômes, sans exception, observés sur les malades de cette localité, l'ont été dans les cas particuliers dont nous parlons ; or, puisqu'on a délivré des malades atteints du même mal, sans exorcisme, sans médicaments et sans gendarmes, ce qui se fait ailleurs pourrait se faire à Morzines.

S'il en est ainsi, dira-t-on, pourquoi les moyens spirituels employés par l'Église sont-ils inefficaces ? En voici la raison.

L'Église croit aux démons, c'est-à-dire à une catégorie d'êtres d'une nature perverse et voués au mal pour l'éternité, par conséquent imperfectibles. Avec cette idée elle ne cherche point à les améliorer. Le Spiritisme, au contraire, a reconnu que le monde invisible est composé des âmes ou Esprits des hommes qui ont vécu sur la terre, et qui, après leur mort, peuplent l'espace ; dans le nombre il y en a de bons et de mauvais, comme parmi les hommes ; de ceux qui se sont complu à faire le mal pendant leur vie, beaucoup s'y complaisent encore après leur mort ; mais, par cela même qu'ils appartiennent à l'humanité, ils sont soumis à la loi du progrès et peuvent s'améliorer. Ce ne sont donc pas des démons dans le sens de l'Église, mais des Esprits imparfaits.

Leur action sur les hommes s'exerce à la fois sur le physique et sur le moral ; de là une foule d'affections qui n'ont point leur siège dans l'organisme, de folies apparentes qui sont réfractaires à toute médication. C'est une nouvelle branche de la pathologie, que l'on peut désigner sous le nom de pathologie spirituelle. L'expérience apprend à distinguer les cas de cette catégorie, de ceux qui appartiennent à la pathologie organique.

Nous n'entreprendrons point de décrire le traitement des affections de ce genre, parce qu'il a déjà été indiqué ailleurs ; nous nous bornerons à rappeler qu'il consiste dans une triple action : l'action fluidique qui dégage le périsprit du malade de l'étreinte de celui du mauvais Esprit, l'ascendant exercé sur ce dernier par l'autorité que donne sur lui la supériorité morale, et l'influence moralisatrice des conseils qu'on lui donne. La première n'est que l'accessoire des deux autres ; seule elle est insuffisante, parce que si l'on parvient momentanément à éloigner l'Esprit, rien ne l'empêche de revenir à la charge. C'est à le faire renoncer volontairement à ses mauvais desseins qu'il faut s'attacher en le moralisant. C'est une véritable éducation à faire qui exige du tact, de la patience, du dévouement, et par-dessus tout une foi sincère. L'expérience prouve, par les résultats obtenus, la puissance de ce moyen ; mais elle démontre aussi que, dans certains cas, le concours simultané de plusieurs personnes unies d'intention, est nécessaire.

Or, que fait l'Eglise en pareille circonstance ? Convaincue qu'elle a affaire à des démons incorrigibles, elle ne s'occupe nullement de leur amélioration ; elle croit les effrayer et les éloigner par les signes, les formules et les appareils de l'exorcisme, ce dont ils se rient, et ils n'en sont que plus excités à redoubler de malice, ainsi que cela s'est vu toutes les fois qu'on a tenté d'exorciser les lieux où se produisaient des tapages et des perturbations. C'est un fait acquis à l'expérience que les signes et actes extérieurs n'ont sur eux aucun empire, tandis qu'on en a vu, parmi les plus endurcis et les plus pervers, céder à une pression morale et revenir à de bons sentiments. On a alors la double satisfaction de délivrer un obsédé et de ramener à Dieu une âme égarée.

On demandera peut-être pourquoi les Spirites, puisqu'ils sont convaincus de la cause du mal et des moyens de la combattre, ne se sont pas rendus à Morzines pour y opérer leurs miracles ? D'abord, les Spirites ne font point de miracles ; l'action curative qu'on peut exercer en pareil cas n'a rien de merveilleux ni de surnaturel ; elle repose sur une loi de nature : celle des rapports du monde visible et du monde invisible, loi qui, en rendant raison de certains phénomènes incompris faute de la connaître, vient reculer les bornes du merveilleux, au lieu de les étendre. En second lieu, il faudrait se demander si leur concours eût été accepté ; s'ils n'eussent pas rencontré une opposition systématique ; si, loin d'être secondés, ils n'eussent pas été entravés par ceux mêmes qui ont échoué ; s'ils n'eussent pas été livrés aux insultes et aux mauvais traitements d'une population surexcitée par le fanatisme, accusés de sorcellerie auprès des malades eux-mêmes, et d'agir au nom du diable, ainsi qu'on en a vu des échantillons dans certaines localités. Dans les cas individuels et isolés, ceux qui se dévouent au soulagement des affligés sont généralement secondés par les familles et l'entourage, souvent par les malades eux-mêmes, sur le moral desquels il faut agir par de

bonnes et encourageantes paroles, qu'il faut exciter à la prière. De pareilles cures ne s'obtiennent point instantanément ; ceux qui les entreprennent ont besoin du calme et d'un profond recueillement ; dans les circonstances actuelles, ces conditions seraient-elles possibles à Morzines ? C'est plus que douteux. Lorsque le moment sera venu d'arrêter le mal, Dieu y pourvoira.

Au reste, les faits de Morzines et leur prolongation ont leur raison d'être, de même que les manifestations du genre de celles de Poitiers ; ils se multiplieront soit isolément, soit collectivement, afin de convaincre d'impuissance les moyens employés jusqu'à ce jour pour y mettre un terme, et de forcer l'incredulité à reconnaître enfin l'existence d'une puissance extra-humaine.

Pour tous les cas d'obsession, de possession et de manifestations désagréables quelconques, nous appelons l'attention sur ce qui est dit à ce sujet dans le Livre des Médiums, chap. de l'obsession ; sur les articles de la Revue relatifs à Morzines et rappelés ci-dessus ; sur nos articles des mois de février, mars et juin 1864, relatifs à la jeune obsédée de Marmande ; enfin sur les nos 325 à 335 de l'Imitation de l'Évangile. On y trouvera les instructions nécessaires pour se guider dans les circonstances analogues.

Supplément au chapitre des prières de l'Imitation de l'Évangile

Plusieurs de nos abonnés nous ont témoigné le regret de n'avoir pas trouvé, dans notre Imitation de l'Évangile selon le Spiritisme, une prière spéciale du matin et du soir pour l'usage habituel.

Nous ferons remarquer que les prières contenues dans cet ouvrage ne constituent point un formulaire qui, pour être complet, aurait dû en renfermer un bien plus grand nombre. Elles font partie des communications données par les Esprits ; nous les avons jointes au chapitre consacré à l'examen de la prière, comme nous avons ajouté à chacun des autres chapitres les communications qui pouvaient s'y rapporter. En omettant à dessein celles du matin et du soir, nous avons voulu éviter de donner à notre ouvrage un caractère liturgique ; c'est pourquoi nous nous sommes borné à celles qui ont un rapport plus direct avec le Spiritisme, chacun pouvant trouver les autres dans celles de son culte particulier. Néanmoins, pour obtempérer au désir qui nous est exprimé, nous donnons ci-après celle qui nous semble le mieux répondre au but qu'on se propose. Nous la ferons toutefois précéder de quelques observations pour en mieux faire comprendre la portée.

Dans l'Imitation, n° 274, nous avons fait ressortir la nécessité des prières intelligibles. Celui qui prie sans comprendre ce qu'il dit s'habitue à attacher plus de valeur aux mots qu'aux pensées ; pour lui ce sont les mots qui sont efficaces, alors même que le cœur n'y est pour rien ; aussi beaucoup se croient quittes quand ils ont récité quelques paroles qui les dispensent de se réformer. C'est se faire une étrange idée de la Divinité de croire qu'elle se paye de mots plutôt que des actes qui attestent une amélioration morale.

Voici du reste, sur ce sujet, l'opinion de saint Paul :

« Si je n'entends pas ce que signifient les paroles, je serai barbare à celui à qui je parle, et celui qui me parle me sera barbare. - Si je prie dans une langue que je n'entends pas, mon cœur prie, mais mon intelligence est sans fruit. - Si vous ne louez Dieu que du cœur, comment un homme du nombre de ceux qui n'entendent que leur propre langue, répondra-t-il Amen, à la fin de votre action de grâce, puisqu'il n'entend pas ce que vous dites ? - Ce n'est pas que votre action de grâce ne soit bonne, mais les autres n'en sont pas édifiés. » (S. Paul, Ire Ép. aux Corinthiens, ch. XIV, v. 11, 14, 16, 17.)

Il est impossible de condamner d'une manière plus formelle et plus logique l'usage des prières inintelligibles. On peut s'étonner qu'il soit si peu tenu compte de l'autorité de saint Paul sur ce point, alors qu'elle est si souvent invoquée sur d'autres. On pourrait en dire autant de la plupart des

écrivains sacrés regardés comme les lumières de l'Église, et dont tous les préceptes sont loin d'être mis en pratique.

Une condition essentielle de la prière est donc, selon saint Paul, d'être intelligible, afin qu'elle puisse parler à notre esprit ; pour cela il ne suffit pas qu'elle soit dite en une langue comprise de celui qui prie ; il est des prières en langue vulgaire qui ne disent pas beaucoup plus à la pensée que si elles étaient en langue étrangère, et qui, par cela même, ne vont pas au cœur ; les rares idées qu'elles renferment sont souvent étouffées sous la surabondance des mots et le mysticisme du langage.

La principale qualité de la prière est d'être claire, simple et concise, sans phraséologie inutile, ni luxe d'épithètes qui ne sont que des parures de clinquant ; chaque mot doit avoir sa portée, réveiller une pensée, remuer une fibre ; en un mot, elle doit faire réfléchir ; à cette seule condition la prière peut atteindre son but, autrement, ce n'est que du bruit. Aussi voyez avec quel air de distraction et quelle volubilité elles sont dites la plupart du temps ; on voit les lèvres qui remuent, mais, à l'expression de la physionomie, au son même de la voix, on reconnaît un acte machinal, purement extérieur, auquel l'âme reste indifférente.

Le plus parfait modèle de concision en fait de prière est, sans contredit, l'Oraison dominicale, véritable chef-d'œuvre de sublimité dans sa simplicité ; sous la forme la plus restreinte elle résume tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers le prochain. Cependant, en raison de sa brièveté même, le sens profond renfermé dans les quelques mots dont elle se compose échappe à la plupart ; les commentaires qui ont été donnés à ce sujet ne sont pas toujours présents à la mémoire, ou même sont inconnus du plus grand nombre ; c'est pourquoi on la dit généralement sans diriger sa pensée sur les applications de chacune de ses parties. On la dit comme une formule dont l'efficacité est proportionnée au nombre de fois qu'elle est répétée ; or, c'est presque toujours un des nombres cabalistiques trois, sept ou neuf, tirés de l'antique croyance à la vertu des nombres, et en usage dans les opérations de la magie. Pensez ou ne pensez pas à ce que vous dites, mais répétez la prière tant de fois, cela suffit. Alors que le Spiritisme repousse expressément toute efficacité attribuée aux paroles, aux signes et aux formules, l'Église est mal venue de l'accuser de ressusciter les vieilles croyances superstitieuses.

Toutes les religions anciennes et païennes ont eu leur langue sacrée, langue mystérieuse, intelligible pour les seuls initiés, mais dont le sens véritable était caché au vulgaire qui la respectait d'autant plus qu'il ne la comprenait pas. Cela pouvait être accepté à l'époque de l'enfance intellectuelle des masses ; mais aujourd'hui qu'elles sont émancipées spirituellement, les langues mystiques n'ont plus de raison d'être et sont un anachronisme ; on veut voir aussi clair dans les choses de la religion que dans celles de la vie civile ; on ne demande pas mieux de croire et de prier, mais on veut savoir pourquoi l'on croit et ce que l'on demande en priant.

Le latin, d'un usage habituel aux premiers temps du christianisme, est demeuré pour l'Église la langue sacrée, et c'est par un reste du vieux prestige attaché à ces langues, que la plupart de ceux qui ne le savent pas disent l'Oraison dominicale plutôt dans cette langue que dans la leur ; on dirait qu'ils y attachent d'autant plus de vertu qu'ils la comprennent moins. Telle n'a certainement pas été l'intention de Jésus quand il l'a dictée, et telle n'a pas été non plus la pensée de saint Paul quand il dit : « Si je prie dans une langue que je n'entends pas, mon intelligence est sans fruit. » Encore si, à défaut d'intelligence, le cœur priait toujours, il n'y aurait que demi-mal ; malheureusement, c'est que trop souvent le cœur ne prie pas plus que l'esprit. Si le cœur priait réellement, on ne verrait pas tant de gens, parmi ceux qui prient beaucoup, en profiter si peu, n'être ni plus bienveillants, ni plus charitables, ni moins médisants envers leur prochain.

Cette réserve faite, nous dirons que la meilleure prière du matin et du soir est, sans contredit, l'Oraison dominicale dite avec intelligence, du cœur et non des lèvres. Mais pour suppléer au vague que sa concision laisse dans la pensée, nous y avons ajouté, d'après le conseil et avec l'assistance

des bons Esprits, un développement à chaque proposition.

Selon les circonstances et le temps disponible, on peut donc dire l'Oraison dominicale simple ou avec les commentaires. On peut aussi y joindre quelques-unes des prières contenues dans l'Imitation de l'Évangile, prises parmi celles qui n'ont pas un but spécial, comme par exemple : la prière aux anges gardiens et aux Esprits protecteurs, n° 293 ; celle pour éloigner les mauvais Esprits, n° 297 ; pour les personnes que l'on a affectionnées, n° 358 ; pour les âmes souffrantes qui demandent des prières, n° 360, etc. Il est entendu que c'est sans préjudice des prières spéciales du culte auquel on appartient par conviction, et auquel le Spiritisme ne commande point de renoncer.

A ceux qui nous demandent une ligne de conduite à suivre en ce qui concerne les prières quotidiennes, nous conseillons de s'en faire soi-même un recueil approprié aux circonstances où l'on se trouve, pour soi, pour autrui ou pour ceux qui ont quitté la terre ; de les étendre ou de les restreindre selon l'opportunité.

Une fois par semaine, le dimanche, par exemple, on peut y consacrer un temps plus long et les dire toutes, soit en particulier, soit en commun, s'il y a lieu ; y ajouter la lecture de quelques passages de l'Imitation de l'Évangile, et celle de quelques bonnes instructions dictées par les Esprits. Ceci est plus spécialement à l'adresse des personnes qui sont repoussées par l'Église pour cause de Spiritisme, et qui n'en sentent que mieux le besoin de s'unir à Dieu par la pensée.

Mais, ce cas excepté, rien ne s'oppose à ce que ceux qui se font un devoir d'assister, aux jours consacrés, aux cérémonies de leur culte, d'y dire en même temps quelques-unes des prières en rapport avec leurs croyances spirites ; cela ne peut que contribuer à éléver leur âme à Dieu par l'union de la pensée et des paroles. Le Spiritisme est une foi intime ; il est dans le cœur et non dans les actes extérieurs ; il n'en prescrit aucun qui soit de nature à scandaliser ceux qui ne partagent pas cette croyance ; il recommande, au contraire, de s'en abstenir par esprit de charité et de tolérance.

En considération et comme application des idées qui précédent, nous donnons ci-après l'Oraison dominicale développée. Si quelques personnes trouvaient qu'ici n'était pas la place d'un document de cette nature, nous leur rappellerions que notre Revue n'est pas seulement un recueil de faits, et que son cadre embrasse tout ce qui peut aider au développement moral. Il fut un temps où les faits de manifestations avaient seuls le privilège d'intéresser les lecteurs ; mais aujourd'hui que le but sérieux et moralisateur du Spiritisme est compris et apprécié, la plupart des adeptes y cherchent plutôt ce qui touche le cœur que ce qui plaît à l'esprit ; c'est donc à ceux-là que nous nous adressons en cette circonstance. Par cette publication, nous savons être agréable à un grand nombre, sinon à tous. Cela seul nous eût décidé, si d'autres considérations, sur lesquelles nous devons garder le silence, ne nous eussent déterminé à le faire à ce moment plutôt qu'à un autre.

Oraison dominicale développée.

I. Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !

Nous croyons en vous, Seigneur, parce que tout révèle votre puissance et votre bonté. L'harmonie de l'univers témoigne d'une sagesse, d'une prudence et d'une prévoyance qui surpassent toutes les facultés humaines ; le nom d'un être souverainement grand et sage est inscrit dans toutes les œuvres de la création, depuis le brin d'herbe et le plus petit insecte jusqu'aux astres qui se meuvent dans l'espace ; partout nous voyons la preuve d'une sollicitude paternelle ; c'est pourquoi est aveugle celui qui ne vous reconnaît pas dans vos œuvres, orgueilleux celui qui ne vous glorifie pas, et ingrat celui qui ne vous rend pas des actions de grâce.

II. Que votre règne arrive !

Seigneur, vous avez donné aux hommes des lois pleines de sagesse et qui feraient leur bonheur s'ils les observaient. Avec ces lois, ils feraient régner entre eux la paix et la justice ; ils s'entraideraient mutuellement, au lieu de se nuire comme ils le font ; le fort soutiendrait le faible au lieu de l'écraser ; ils éviteraient les maux qu'engendrent les abus et les excès de tous genres. Toutes les

misères d'ici-bas viennent de la violation de vos lois, car il n'est pas une seule infraction qui n'ait ses conséquences fatales.

Vous avez donné à la brute l'instinct qui lui trace la limite du nécessaire, et elle s'y conforme machinalement ; mais à l'homme, outre cet instinct, vous avez donné l'intelligence et la raison ; vous lui avez aussi donné la liberté d'observer ou d'enfreindre celles de vos lois qui le concernent personnellement, c'est-à-dire de choisir entre le bien et le mal, afin qu'il ait le mérite et la responsabilité de ses actions.

Nul ne peut prétexter l'ignorance de vos lois, car, dans votre prévoyance paternelle, vous avez voulu qu'elles fussent gravées dans la conscience de chacun, sans distinction de culte ni de nations ; ceux qui les violent, c'est qu'ils vous méconnaissent.

Un jour viendra où, selon votre promesse, tous les pratiqueront ; alors l'incrédulité aura disparu ; tous vous reconnaîtront pour le souverain Maître de toutes choses, et le règne de vos lois sera votre règne sur la terre.

Daignez, Seigneur, hâter son avènement, en donnant aux hommes la lumière nécessaire pour les conduire sur le chemin de la vérité.

III. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Si la soumission est un devoir du fils à l'égard du père, de l'inférieur envers son supérieur, combien ne doit pas être plus grande celle de la créature à l'égard de son Créateur ! Faire votre volonté, Seigneur, c'est observer vos lois et se soumettre sans murmure à vos décrets divins ; l'homme s'y soumettra quand il comprendra que vous êtes la source de toute sagesse, et que sans vous il ne peut rien ; alors il fera votre volonté sur la terre comme les élus dans le ciel.

IV. Donnez-nous notre pain de chaque jour.

Donnez-nous la nourriture pour l'entretien des forces du corps ; donnez-nous aussi la nourriture spirituelle pour le développement de notre Esprit.

La brute trouve sa pâture, mais l'homme la doit à sa propre activité et aux ressources de son intelligence, parce que vous l'avez créé libre.

Vous lui avez dit : « Tu tireras ta nourriture de la terre à la sueur de ton front. » Par là, vous lui avez fait une obligation du travail, afin qu'il exerçât son intelligence par la recherche des moyens de pourvoir à ses besoins et à son bien-être, les uns par le travail matériel les autres par le travail intellectuel ; sans le travail, il resterait stationnaire et ne pourrait aspirer à la félicité des Esprits supérieurs.

Vous secondez l'homme de bonne volonté qui se confie à vous pour le nécessaire, mais non celui qui se complaît dans l'oisiveté et voudrait tout obtenir sans peine, ni celui qui cherche le superflu.

Combien en est-il qui succombent par leur propre faute, par leur incurie, leur imprévoyance ou leur ambition, et pour n'avoir pas voulu se contenter de ce que vous leur aviez donné ! Ceux-là sont les artisans de leur propre infortune et n'ont pas le droit de se plaindre, car ils sont punis par où ils ont péché. Mais ceux-là mêmes, vous ne les abandonnez pas, parce que vous êtes infiniment miséricordieux ; vous leur tendez une main secourable dès que, comme l'enfant prodigue, ils reviennent sincèrement à vous.

Avant de nous plaindre de notre sort, demandons-nous s'il n'est pas notre ouvrage ; à chaque malheur qui nous arrive, demandons-nous s'il n'eût pas dépendu de nous de l'éviter ; mais disons aussi que Dieu nous a donné l'intelligence pour nous tirer du bourbier, et qu'il dépend de nous d'en faire usage.

Puisque la loi du travail est la condition de l'homme sur la terre, donnez-nous le courage et la force de l'accomplir ; donnez-nous aussi la prudence, la prévoyance et la modération, afin de n'en pas perdre le fruit.

Donnez-nous donc, Seigneur, notre pain de chaque jour, c'est-à-dire les moyens d'acquérir, par le

travail, les choses nécessaires à la vie, car nul n'a droit de réclamer le superflu.

Si le travail nous est impossible, nous nous confions en votre divine Providence.

S'il entre dans vos desseins de nous éprouver par les plus dures privations, malgré nos efforts, nous les acceptons comme une juste expiation des fautes que nous avons pu commettre dans cette vie ou dans une vie précédente, car vous êtes juste ; nous savons qu'il n'y a point de peines imméritées, et que vous ne châtiez jamais sans cause.

Préservez-nous, ô mon Dieu, de concevoir de l'envie contre ceux qui possèdent ce que nous n'avons pas, ni même contre ceux qui ont le superflu, alors que nous manquons du nécessaire. Pardonnez-leur s'ils oublient la loi de charité et d'amour du prochain que vous leur avez enseignée.

Ecartez aussi de notre esprit la pensée de nier votre justice, en voyant la prospérité du méchant et le malheur qui accable parfois l'homme de bien. Nous savons maintenant, grâce aux nouvelles lumières qu'il vous a plu de nous donner, que votre justice reçoit toujours son accomplissement et ne fait défaut à personne ; que la prospérité matérielle du méchant est éphémère comme son existence corporelle, et qu'elle aura de terribles retours, tandis que la joie réservée à celui qui souffre avec résignation sera éternelle.

V. Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. – Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Chacune de nos infractions à vos lois, Seigneur, est une offense envers vous, et une dette contractée qu'il nous faudra tôt ou tard acquitter. Nous en sollicitons la remise de votre infinie miséricorde, sous la promesse de faire nos efforts pour n'en pas contracter de nouvelles.

Vous nous avez fait une loi expresse de la charité ; mais la charité ne consiste pas seulement à assister son semblable dans le besoin ; elle est aussi dans l'oubli et le pardon des offenses. De quel droit réclamerions-nous votre indulgence, si nous en manquons nous-mêmes à l'égard de ceux dont nous avons à nous plaindre ?

Donnez-nous, ô mon Dieu ! la force d'étouffer dans notre âme tout ressentiment, toute haine et toute rancune ; faites que la mort ne nous surprenne pas avec un désir de vengeance dans le cœur. S'il vous plaît de nous retirer aujourd'hui même d'ici-bas, faites que nous puissions nous présenter à vous purs de toute animosité, à l'exemple du Christ, dont les dernières paroles furent pour ses bourreaux.

Les persécutions que nous font endurer les méchants font partie de nos épreuves terrestres ; nous devons les accepter sans murmure, comme toutes les autres épreuves, et ne pas maudire ceux qui, par leurs méchancetés, nous frayent le chemin du bonheur éternel, car vous nous avez dit, par la bouche de Jésus : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ! » Bénissons donc la main qui nous frappe et nous humilie, car les meurtrissures du corps fortifient notre âme, et nous serons relevés de notre humilité.

Béni soit votre nom, Seigneur, de nous avoir appris que notre sort n'est point irrévocablement fixé après la mort ; que nous trouverons dans d'autres existences les moyens de racheter et de réparer nos fautes passées, d'accomplir dans une nouvelle vie ce que nous ne pouvons faire en celle-ci pour notre avancement.

Par là s'expliquent enfin toutes les anomalies apparentes de la vie ; c'est la lumière jetée sur notre passé et notre avenir, le signe éclatant de votre souveraine justice et de votre bonté infinie.

VI. Ne nous abandonnez point à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

Donnez-nous, Seigneur, la force de résister aux suggestions des mauvais Esprits qui tenteraient de nous détourner de la voie du bien en nous inspirant de mauvaises pensées.

Mais nous sommes nous-mêmes des Esprits imparfaits, incarnés sur cette terre pour expier et nous améliorer. La cause première du mal est en nous, et les mauvais Esprits ne font que profiter de nos penchants vicieux, dans lesquels ils nous entretiennent, pour nous tenter.

Chaque imperfection est une porte ouverte à leur influence, tandis qu'ils sont impuissants et renoncent à toute tentative contre les êtres parfaits. Tout ce que nous pourrions faire pour les écarter est inutile, si nous ne leur opposons une volonté inébranlable dans le bien, et un renoncement absolu au mal. C'est donc contre nous-mêmes qu'il faut diriger nos efforts, et alors les mauvais Esprits s'éloigneront naturellement, car c'est le mal qui les attire, tandis que le bien les repousse.

Seigneur, soutenez-nous dans notre faiblesse ; inspirez-nous, par la voix de nos anges gardiens et des bons Esprits, la volonté de nous corriger de nos imperfections, afin de fermer aux Esprits impurs l'accès de notre âme.

Le mal n'est point votre ouvrage, Seigneur, car la source de tout bien ne peut rien engendrer de mauvais ; c'est nous-mêmes qui le créons en enfreignant vos lois, et par le mauvais usage que nous faisons de la liberté que vous nous avez donnée. Quand les hommes observeront vos lois, le mal disparaîtra de la terre comme il a déjà disparu dans les mondes plus avancés.

Le mal n'est une nécessité fatale pour personne, et il ne paraît irrésistible qu'à ceux qui s'y abandonnent avec complaisance. Si nous avons la volonté de le faire, nous pouvons avoir aussi celle de faire le bien ; c'est pourquoi, ô mon Dieu, nous demandons votre assistance et celle des bons Esprits pour résister à la tentation.

VII. Ainsi soit-il.

Plaize à vous, Seigneur, que nos désirs s'accomplissent ! Mais nous nous inclinons devant votre sagesse infinie. Sur toutes les choses qu'il ne nous est pas donné de comprendre, qu'il soit fait selon votre sainte volonté, et non selon la nôtre, car vous ne voulez que notre bien, et vous savez mieux que nous ce qui nous est utile.

Nous vous adressons cette prière, ô mon Dieu ! pour nous-mêmes, pour toutes les âmes souffrantes, incarnées ou désincarnées, pour nos amis et nos ennemis, pour tous ceux qui réclament notre assistance.

Nous appelons sur tous votre miséricorde et votre bénédiction.

Nota. On peut formuler ici ce dont on remercie Dieu, et ce que l'on demande pour soi-même ou pour autrui.

Questions et problèmes

Destruction des Aborigènes du Mexique

On nous écrit de Bordeaux :

« En lisant, dans le Civilisateur de Lamartine, les lettres de Christophe Colomb sur l'état du Mexique au moment de la découverte, le passage suivant a particulièrement appelé notre attention : La nature, dit Colomb, y est si prodigue, que la propriété n'y a pas créé le sentiment de l'avarice ou de la cupidité. Ces hommes paraissent vivre dans un âge d'or, heureux et tranquilles au milieu de jardins ouverts et sans bornes, qui ne sont ni entourés de fossés, ni divisés par des palissades, ni défendus par des murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, sans lois, sans livres, sans juges. Ils regardent comme un méchant homme celui qui prend plaisir à faire du mal à un autre. Cette horreur des bons contre les méchants paraît être toute leur législation.

Leur religion n'est que le sentiment d'infériorité, de reconnaissance et d'amour envers l'Être invisible qui leur avait prodigué la vie et la félicité.

Il n'y a point, dans l'univers, une meilleure nation et un meilleur pays ; ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; ils ont toujours un langage doux et gracieux, et le sourire de la tendresse sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai, mais vêtus de leur candeur et de leur innocence. »

D'après ce tableau, ces peuples étaient infiniment supérieurs, non seulement à leurs envahisseurs, mais ils le seraient encore aujourd'hui en les comparant à ceux des pays les plus civilisés. Les

Espagnols n'ont rien pris de leurs vertus et leur ont communiqué leurs vices ; en échange de leur bon accueil, ils ne leur ont apporté que l'esclavage et la mort ; ces malheureux ont été, en grande partie, exterminés, et le peu qu'il en reste s'est perverti au contact des conquérants.

« Devant ces résultats, on se demande :

Où est le progrès, et quel bien moral l'humanité a recueilli de tant de sang répandu ? Ne valait-il pas mieux que la vieille Europe ignorât le Nouveau Monde, si heureux avant cette découverte ?

A cette question, mon guide spirituel répond :

Nous te répondrions avec plaisir si ton esprit était en état de traiter en ce moment un sujet sérieux, nécessitant quelques développements spirito-philosophiques. Adresse-toi à Kardec ; cet ordre d'idées a déjà été débattu, mais on y reviendra d'une manière plus lucide que tu ne pourrais le faire, parce que tu as toujours l'esprit tendu et l'oreille au guet ; c'est une conséquence de ta position actuelle, il faut t'y soumettre. »

Il ressort de ceci une première instruction, c'est qu'il ne suffit pas d'être médium, même formé et développé, pour obtenir à volonté des communications sur le premier sujet venu. Celui-ci a fait ses preuves, mais, à ce moment, son propre Esprit, fortement et péniblement préoccupé d'autres choses, ne pouvait avoir le calme nécessaire. C'est ainsi que mille circonstances peuvent s'opposer à l'exercice de la faculté médianimique ; la faculté n'en subsiste pas moins, mais elle n'est rien sans le concours des Esprits, qui le donnent ou le refusent selon qu'ils le jugent à propos, et cela très souvent dans l'intérêt même du médium.

Quant à la question principale, voici la réponse obtenue dans la Société de Paris :

(8 juillet 1864. - Médium, M. d'Ambel.)

« Sous les apparences d'une certaine bonté naturelle et avec des mœurs plutôt douces que vertueuses, les Incas vivaient nonchalamment, sans progresser ni s'élever. La lutte manquait à ces races primitives, et si les batailles sanglantes ne les décimaient pas ; si une ambition individuelle n'y exerçait pas une pression souveraine pour lancer ces peuplades à des conquêtes, elles n'en étaient pas moins atteintes d'un virus dangereux qui conduisait leur race à l'extinction. Il fallait retremper les sources vitales de ces Incas abâtardis dont les Astees représentaient la décadence fatale qui devait frapper tous ces peuples. A ces causes toutes physiologiques, si nous joignons les causes morales, nous remarquons que le niveau des sciences et des arts y était également resté dans une enfance prolongée. Il y avait donc utilité pour ces pays paisibles d'être mis au niveau des races occidentales. Aujourd'hui on croit la race disparue, parce qu'elle s'est fondue avec la famille des conquérants espagnols. De cette race croisée a surgi une nation jeune et vivace qui, par un élan vigoureux, ne tardera pas à atteindre les peuples du vieux continent. De tant de sang versé que reste-t-il, demande-t-on de Bordeaux ? D'abord, le sang versé n'a pas été aussi considérable qu'on pourrait le croire. Devant les armes à feu et devant les quelques soldats de Pizarre, toute la contrée envahie se soumit comme devant des demi-dieux sortis des eaux. C'est presque un épisode de la mythologie antique, et cette race indienne est, sous plus d'un rapport, semblable à celles qui défendaient la Toison d'or. »

A cette judicieuse explication, nous ajouterons quelques réflexions.

Au point de vue anthropologique, l'extinction des races est un fait positif ; au point de vue de la philosophie, c'est encore un problème ; au point de vue de la religion, le fait est inconciliable avec la justice de Dieu, si l'on admet pour l'homme une seule existence corporelle décidant de son avenir pour l'éternité. En effet, les races qui s'éteignent sont toujours des races inférieures à celles qui succèdent ; peuvent-elles avoir dans la vie future une position identique à celle des races plus perfectionnées ? Le simple bon sens repousse cette idée, autrement le travail que nous faisons pour nous améliorer serait inutile, et autant eût valu pour nous rester sauvages. La non-préexistence de

l'âme implique forcément, pour chaque race, la création de nouvelles âmes plus parfaites à leur sortie des mains du Créateur, hypothèse inconciliable avec le principe de toute justice. Si l'on admet, au contraire, un même point de départ pour toutes et une succession d'existences progressives, tout s'explique.

Dans l'extinction des races, on ne tient généralement compte que de l'être matériel qui seul est détruit, tandis qu'on oublie l'être spirituel qui est indestructible et ne fait que changer de vêtement, parce que le premier n'était plus en rapport avec son développement moral et intellectuel. Supposons toute la race nègre détruite, il n'y aura de détruit que le vêtement noir ; mais l'Esprit, qui vit toujours, revêtira d'abord un corps intermédiaire entre le noir et le blanc, et plus tard un corps blanc. C'est ainsi que l'être placé au dernier degré de l'humanité atteindra, dans un temps donné, la somme des perfections compatibles avec l'état de notre globe.

Il ne faut donc pas perdre de vue que l'extinction des races n'atteint que le corps et n'affecte en rien l'Esprit ; celui-ci, loin d'en souffrir, y gagne un instrument plus perfectionné, pourvu de cordes cérébrales répondant à un plus grand nombre de facultés. L'Esprit d'un sauvage, incarné dans le corps d'un savant européen, n'en serait pas plus savant, il ne saurait que faire de son instrument, dont les cordes inactives s'atrophieraient ; l'Esprit d'un savant, incarné dans le corps d'un sauvage, y serait comme un grand pianiste devant un piano manquant de la plupart des cordes. Cette thèse a été développée dans un article de la Revue du mois d'avril 1862, sur la perfectibilité de la race nègre.

La race blanche caucasique est, sans contredit, celle qui occupe le premier rang sur la terre ; mais a-t-elle atteint l'apogée de la perfection ? Toutes les facultés de l'âme y sont-elles représentées ? Qui oserait le dire ? Supposons donc que les Esprits de cette race progressant continuellement, finissent par s'y trouver à l'étroit, la race disparaîtra pour faire place à une race d'une organisation plus richement pourvue ; ainsi le veut la loi du progrès. Déjà, dans la race blanche elle-même, ne voit-on pas des nuances bien tranchées comme développement moral et intellectuel ? On peut être certain que les plus avancés absorberont les autres.

La disparition des races s'opère de deux manières : chez les unes, par l'extinction naturelle, suite des conditions climatériques et de l'abâtardissement, lorsqu'elles restent isolées ; chez les autres, par les conquêtes et la dispersion qui amènent les croisements. On sait que de la race nègre et de la race blanche est sortie une race intermédiaire de beaucoup supérieure à la première, et qui est comme un échelon pour les Esprits de celle-ci. Puis, la fusion du sang amène l'alliance des Esprits dont les plus avancés aident au progrès des autres. Qui peut prévoir, sous ce rapport, les conséquences de la dernière guerre de la Chine ? les modifications que vont produire, dans ce pays si longtemps stationnaire, les nouveaux éléments physiologiques et psychologiques qui y sont apportés ? Dans quelques siècles, il ne sera peut-être pas plus reconnaissable que ne l'est le Mexique d'aujourd'hui comparé à celui du temps de Colomb.

Quant aux indigènes du Mexique, nous dirons, comme Eraste, qu'il y avait chez eux des mœurs plutôt douces que vertueuses, et nous ajouterons qu'on a sans doute un peu trop poétisé leur prétendu âge d'or. L'histoire de la conquête nous apprend qu'ils se faisaient entre eux la guerre, ce qui n'annonce pas un grand respect pour les droits de ses voisins. Leur âge d'or était celui de l'enfance ; ils sont aujourd'hui dans la fougue de la jeunesse ; plus tard, ils atteindront l'âge viril. S'ils n'ont pas encore la vertu des sages, ils ont acquis l'intelligence qui les y conduira, quand ils seront mûris par l'expérience ; mais il faut des siècles pour l'éducation des peuples ; elle ne s'opère que par la transformation de leurs éléments constitutifs. La France serait-elle ce qu'elle est aujourd'hui sans la conquête des Romains ? Et les Barbares se seraient-ils civilisés, s'ils n'avaient envahi la Gaule ? La sagesse gauloise et la civilisation romaine unies à la vigueur des peuples du Nord ont fait le peuple français actuel.

Sans doute il est pénible de penser que le progrès a parfois besoin de la destruction ; mais il faut

bien détruire les vieilles mesures pour les remplacer par des maisons neuves, plus belles et plus commodes. Il faut d'ailleurs tenir compte de l'état arriéré du globe, où l'humanité n'en est encore qu'au progrès matériel et intellectuel ; quand elle sera entrée dans la période du progrès moral et spirituel, les besoins moraux l'emporteront sur les besoins matériels ; les hommes se gouverneront selon la justice et n'auront plus à revendiquer leur place par la force ; alors la guerre et la destruction n'auront plus leur raison d'être ; jusque-là, la lutte est une conséquence de leur infériorité morale.

L'homme, vivant plus matériellement que spirituellement, n'envisage les choses qu'au point de vue actuel et matériel, et par conséquent borné. Jusqu'à présent, il a ignoré que le rôle capital est à l'Esprit ; il a vu les effets, mais n'a pas connu la cause, c'est pour cela qu'il s'est si longtemps fourvoyé dans les sciences, dans ses institutions et dans ses religions. Le Spiritisme, en lui apprenant la participation de l'élément spirituel dans toutes les choses du monde, élargit son horizon et change le cours de ses idées ; il ouvre l'ère du progrès moral.

Correspondance

Réponse du rédacteur de La Vérité à la réclamation de M. l'abbé Barricand

Cher monsieur Allan Kardec,

Seriez-vous assez bon pour insérer les quelques lignes suivantes dans le plus prochain numéro de votre Revue ?

J'ai été fort surpris, en ouvrant votre dernier numéro (juillet 1864), d'y rencontrer une lettre signée Barricand, dans laquelle ce théologien me prend à partie au sujet du compte rendu que j'ai publié sur un de ses cours anti-spirites. (La Vérité du 10 avril 1864.)

Les observations très judicieuses dont vous faites suivre cette inqualifiable et trop tardive protestation, m'auraient certainement dispensé d'y répondre moi-même, si je n'avais craint qu'aux yeux de quelques-uns mon silence ne passât pour une défaite ou une faute. Je déclare hautement que ma conscience ne saurait s'associer au reproche grave qui m'est fait d'avoir travesti, falsifié le cours dont il s'agit ; je l'affirme devant Dieu : Si je n'ai point toujours reproduit les mêmes phrases, les mêmes mots prononcés par mon contradicteur, je reste convaincu d'en avoir donné le véritable sens. Après cela, que la haute intelligence de M. l'abbé Barricand juge la mienne trop infime ou trop lourde pour avoir pu saisir le thème vrai de son discours, à travers les sentiers sinueux, mais fleuris, où il l'a promené ; que M. l'abbé Barricand tire de cette prémissse l'induction qu'en pareille occurrence il ne m'est plus permis ni d'affirmer, ni d'infirmer ; c'est, ma foi, bien possible ! Dans ce cas, et pour être fidèle à mes principes de tolérance, je consentirais presque à me gourmander pour avoir défendu la Vérité et les autres journaux spirites contre des accusations illusoires, écloses dans mon cerveau en délire ; à me frapper la poitrine pour avoir compris qu'au lieu de sonner le glas funèbre sur nos têtes, on se contentait, paraît-il, de nous tâter le pouls.

Ainsi s'apaisera, je l'espère, l'ire de M. le doyen de la Faculté de théologie ; ainsi seront réhabilités aux yeux du monde et sa personne et son enseignement.

Agréez, etc.

E. Edoux,

Directeur de la Vérité.

Entretiens d'outre-tombe

Julienne-Marie, la pauvresse

Dans la commune de la Villatte, près de Nozai (Loire-Inférieure), était une pauvre femme nommée Julienne-Marie, vieille, infirme, et qui vivait de la charité publique. Un jour, elle tomba dans un étang, d'où elle fut retirée par un habitant du pays, M. Aubert, qui lui donnait habituellement des secours. Transportée à son domicile, elle mourut peu de temps après des suites de l'accident. L'opinion générale fut qu'elle avait voulu se suicider. Le jour même de son décès, M. Aubert, qui est Spirite et médium, ressentit sur toute sa personne comme le frôlement de quelqu'un qui serait auprès de lui, sans toutefois s'en expliquer la cause ; lorsqu'il apprit la mort de Jeanne-Marie, la pensée lui vint que peut-être son Esprit était venu le visiter.

D'après l'avis d'un de ses amis, M. Cheminant, membre de la Société spirite de Paris, à qui il avait rendu compte de ce qui s'était passé, il fit l'évocation de cette femme, dans le but de lui être utile ; mais, préalablement, il demanda conseil à ses guides protecteurs, dont il reçut la réponse suivante : « Tu le peux, et cela lui fera plaisir, quoique le service que tu te proposes de lui rendre lui soit inutile ; elle est heureuse et toute dévouée à ceux qui lui ont été compatissants. Tu es un de ses bons amis ; elle ne te quitte guère et s'entretient souvent avec toi à ton insu. Tôt ou tard les services rendus sont récompensés, si ce n'est par l'obligé, c'est par ceux qui s'intéressent à lui, avant sa mort comme après ; quand l'Esprit n'a pas eu le temps de se reconnaître, ce sont d'autres Esprits sympathiques qui témoignent en son nom toute sa reconnaissance. Voilà ce qui t'explique ce que tu as éprouvé le jour de son décès. Maintenant c'est elle qui t'aide dans le bien que tu veux faire. Rappelle-toi ce que Jésus a dit : « Celui qui a été abaissé sera élevé » ; tu auras la mesure des services qu'elle peut te rendre, si toutefois tu ne lui demandes assistance que pour être utile à ton prochain. »

Evocation. Bonne Julienne-Marie, vous êtes heureuse, c'est tout ce que je voulais savoir ; cela ne m'empêchera pas de penser souvent à vous, et de ne jamais vous oublier dans mes prières. - Rép. Aie confiance en Dieu ; inspire à tes malades une foi sincère, et tu réussiras presque toujours. Ne t'occupe jamais de la récompense qui en adviendra, elle sera au delà de ton attente. Dieu sait toujours récompenser comme il le mérite celui qui se dévoue au soulagement de ses semblables, et apporte dans ses actions un désintéressement complet ; sans cela tout n'est qu'illusion et chimère ; il faut la foi avant tout, autrement, rien. Rappelle-toi cette maxime, et tu seras étonné des résultats que tu obtiendras. Les deux malades que tu as guéris en sont la preuve ; dans les circonstances où ils se trouvaient, avec les simples remèdes tu aurais échoué.

Quand tu demanderas à Dieu de permettre aux bons Esprits de déverser soir toi leur fluide bienfaisant, si cette demande ne te fait pas ressentir un tressaillement involontaire, c'est que ta prière n'est pas assez fervente pour être écoutée ; elle ne l'est que dans les conditions que je te signale. C'est ce que tu as éprouvé quand tu as dit du fond du cœur : « Dieu tout-puissant, Dieu miséricordieux, Dieu de bonté sans limite, exaucez ma prière, et permettez aux bons Esprits de m'assister dans la guérison de... ; ayez pitié de lui, mon Dieu, et rendez-lui la santé ; sans vous, je ne puis rien. Que votre volonté soit faite. »

Tu as bien fait de ne pas dédaigner les humbles ; la voix de celui qui a souffert et supporté avec résignation les misères de ce monde est toujours écoutée ; et, comme tu le vois, un service rendu reçoit toujours sa récompense.

Maintenant, un mot sur moi, et cela te confirmera ce qui a été dit ci-dessus.

Le Spiritisme t'explique mon langage comme Esprit ; je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails à ce sujet. Je crois aussi inutile de te faire part de mon existence précédente. La position que tu m'as connue sur cette terre doit te faire comprendre et apprécier mes autres existences, qui n'ont pas toujours été sans reproches. Vouée à une vie de misère, infirme et ne pouvant travailler, j'ai mendié toute ma vie. Je n'ai point thésaurisé ; sur mes vieux jours, mes petites économies se bornaient à une centaine de francs, que je réservais pour quand mes jambes ne pourraient plus me porter. Dieu a

jugé mon épreuve et mon expiation suffisantes, et y a mis un terme en me délivrant sans souffrance de la vie terrestre ; car je ne suis point morte suicidée comme on l'a cru d'abord. Je suis tombée foudroyée sur le bord de l'étang, au moment où j'adressais ma dernière prière à Dieu ; la pente du terrain est la cause de la présence de mon corps dans l'eau. Je n'ai pas souffert ; je suis heureuse d'avoir pu accomplir ma mission sans entraves et avec résignation. Je me suis rendue utile, dans la mesure de mes forces et de mes moyens, et j'ai évité de faire du tort à mon prochain. Aujourd'hui j'en reçois la récompense, et j'en rends grâce à Dieu, notre divin Maître, qui, dans le châtiment qu'il inflige, en adoucit l'amertume en nous faisant oublier, pendant la vie, nos anciennes existences, et met sur notre chemin des âmes charitables, pour nous aider à supporter le fardeau de nos fautes passées.

Persévere aussi, toi, et comme moi tu en seras récompensé.

Je te remercie de tes bonnes prières et du service que tu m'as rendu. Je ne l'oublierai jamais. Un jour nous nous reverrons, et bien des choses te seront expliquées ; pour le moment, ce serait superflu. Sache seulement que je te suis toute dévouée, souvent près de toi, et toujours quand tu auras besoin de moi pour soulager celui qui souffre.

La pauvre bonne femme Julienne-Marie.

L'Esprit de Julienne-Marie ayant été évoqué à la Société de Paris, le 10 juin 1864 (média, madame Patet), dicta la communication ci-après :

Merci d'avoir bien voulu m'admettre dans votre milieu, cher président ; vous avez bien senti que mes existences antérieures étaient plus élevées comme position sociale, et, si je suis revenue subir cette épreuve de la pauvreté, c'était pour me punir d'un vain orgueil qui me faisait repousser ce qui était pauvre et misérable. Alors j'ai subi cette loi juste du talion, qui m'a rendue la plus affreuse pauvreté de cette contrée ; et, comme pour me prouver la bonté de Dieu, je n'étais pas repoussée de tous ; c'était toute ma crainte ; aussi ai-je supporté mon épreuve sans murmurer, pressentant une vie meilleure d'où je ne devais plus revenir sur cette terre d'exil et de calamité. Quel bonheur, le jour où notre âme, jeune encore, peut rentrer dans la vie spirituelle pour revoir les êtres aimés ! car, moi aussi, j'ai aimé et suis heureuse d'avoir retrouvé ceux qui m'ont précédée. Merci à ce bon Aubert, il m'a ouvert la porte de la reconnaissance ; sans sa médianimité, je n'eusse pu le remercier, lui prouver que mon âme n'oublie pas les heureuses influences de son bon cœur, et lui recommander de propager sa divine croyance. Il est appelé à ramener des âmes égarées ; qu'il se persuade bien de mon appui. Oui, je puis lui rendre au centuple ce qu'il m'a fait, en l'instruisant dans la voie que vous suivez. Remerciez le Seigneur d'avoir permis que les Esprits puissent vous donner des instructions pour encourager le pauvre dans ses peines et arrêter le riche dans son orgueil. Sachez comprendre la honte qu'il y a à repousser un malheureux ; que je vous serve d'exemple, afin d'éviter de venir comme moi expier vos fautes par ces douloureuses positions sociales qui vous placent si bas et font de vous le rebut de la société.

Julienne-Marie.

Remarque. Ce fait est plein d'enseignements pour quiconque méditera les paroles de cet Esprit dans ces deux communications ; tous les grands principes du Spiritisme s'y trouvent réunis. Dès la première, l'Esprit montre sa supériorité par son langage ; comme une fée bienfaisante, il vient protéger celui qui ne l'a pas rebuté sous les haillons de la misère. C'est une application de ces maximes de l'Évangile : « Les grands seront abaissés et les petits seront élevés ; bienheureux les humbles ; bienheureux les affligés, car ils seront consolés ; ne méprisez pas les petits, car celui qui est petit en ce monde peut être plus grand que vous ne croyez. » Que ceux qui nient la réincarnation comme contraire à la justice de Dieu, expliquent la position de cette femme vouée au malheur dès sa naissance par ses infirmités, autrement que par une vie antérieure !

Cette communication ayant été transmise à M. Aubert, il obtint de son côté celle qui suit, et qui en est la confirmation.

D. Bonne Julienne-Marie, puisque vous voulez bien m'aider de vos bons avis afin de me faire progresser dans la voie de notre divine doctrine, veuillez vous communiquer à moi ; je ferai tous mes efforts pour mettre à profit vos enseignements. - R. Souviens-toi de la recommandation que je vais te faire, et ne t'en éloigne jamais. Sois toujours charitable dans la mesure de tes moyens ; tu comprends assez la charité telle qu'on doit la pratiquer dans toutes les positions de la vie terrestre. Je n'ai donc pas besoin de venir te donner un enseignement à ce sujet ; tu seras toi-même le meilleur juge, en suivant, toutefois, la voix de ta conscience qui ne te trompera jamais quand tu l'écoutes sincèrement.

Ne t'abuse point sur les missions que vous avez à accomplir sur la Terre ; petits et grands ont la leur ; la mienne a été bien pénible, mais je méritais une semblable punition, pour mes existences précédentes, comme je suis venue m'en confesser au bon président de la Société mère de Paris, à laquelle vous vous rallierez tous un jour. Ce jour n'est pas aussi éloigné que tu penses ; le Spiritisme marche à pas de géant, malgré tout ce que l'on fait pour l'entraver. Marchez donc tous sans crainte, fervents adeptes de la doctrine, et vos efforts seront couronnés de succès. Peu vous importe ce que l'on dira de vous ; mettez-vous au-dessus d'une critique dérisoire qui retombera sur les adversaires du Spiritisme.

Les orgueilleux ! ils se croient forts et pensent facilement vous abattre ; vous, mes bons amis, soyez tranquilles, et ne craignez pas de vous mesurer avec eux ; ils sont plus faciles à vaincre que vous ne croyez ; beaucoup d'entre eux ont peur, et redoutent que la vérité ne vienne enfin leur éblouir les yeux ; attendez, et ils viendront à leur tour aider au couronnement de l'édifice.

Julienne-Marie.

Notices bibliographiques⁸. *L'Avenir*

Moniteur du Spiritisme.

Pendant longtemps nous avons été seul sur la brèche pour soutenir la lutte engagée contre le Spiritisme, mais voici que des champions ont surgi de divers côtés et sont entrés hardiment dans la lice, comme pour donner un démenti à ceux qui prétendent que le Spiritisme s'en va. D'abord la Vérité à Lyon ; puis à Bordeaux : la Ruche, le Sauveur, la Lumière ; en Belgique : la Revue Spirite d'Anvers ; à Turin : les Annales du Spiritisme en Italie. Nous sommes heureux de dire que tous ont bravement tenu le drapeau, et prouvé à nos adversaires qu'ils trouveraient avec qui compter. Si nous donnons de justes éloges à la fermeté dont ces journaux ont fait preuve, à leurs réfutations pleines de logique, nous devons surtout les louer de ne s'être point écartés de la modération, qui est le caractère essentiel du Spiritisme, en même temps que la preuve de la véritable force ; de n'avoir pas suivi nos antagonistes sur le terrain de la personnalité et de l'injure, signe incontestable de faiblesse, car on n'en arrive à cette extrémité que lorsqu'on est à bout de bonnes raisons. Celui qui a par devers lui des arguments sérieux les fait valoir ; il n'y supplée pas, ou se garde de les affaiblir par un langage indigne d'une bonne cause.

A Paris, un nouveau venu se présente sous le titre sans prétention de l'Avenir, Moniteur du Spiritisme. La plupart de nos lecteurs le connaissent déjà, ainsi que son rédacteur en chef, M. d'Ambel, et ont pu le juger à ses premières armes ; la meilleure réclame est de prouver ce qu'on peut

⁸ Voir les annonces détaillées ci-après aux ouvrages divers sur le Spiritisme.

faire ; c'est ensuite le grand jury de l'opinion qui prononce le verdict ; or, nous ne doutons point qu'il ne lui soit favorable, à en juger par l'accueil sympathique qu'il a reçu à son apparition.

A lui donc aussi nos sympathies personnelles, acquises d'avance à toutes les publications de nature à servir valablement la cause du Spiritisme ; car nous ne pourrions consciencieusement appuyer ni encourager celles qui, par la forme ou par le fond, volontairement ou par imprudence, lui seraient plutôt nuisibles qu'utiles, en égarant l'opinion sur le véritable caractère de la doctrine, ou en prêtant le flanc aux attaques et aux critiques fondées de nos ennemis. En pareil cas, l'intention ne peut être réputée pour le fait.

Lettres sur le Spiritisme

Ecrites à des ecclésiastiques par madame J. B., avec cette épigraphe de circonstance, et qui est le signe caractéristique de notre époque :

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les porter maintenant. - Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. - Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. (S. Jean, ch. XVI, v. 8, 12, 13.)

Les réflexions que nous avons faites ci-dessus, à propos de l'Avenir, ne s'appliquent pas seulement aux feuilles périodiques, mais aux publications de toute nature, volumes ou brochures, dont le nombre se multiplie sans cesse, et dont les auteurs sont également des champions qui prennent part à la lutte, et apportent leur pierre à l'édifice. Salut fraternel de bienvenue à tous ces défenseurs, hommes et femmes, qui, secouant le joug des vieux préjugés, arborent le drapeau sans arrière-pensée personnelle, sans autre intérêt que celui du bien général, et font retentir le cri libérateur et émancipateur de l'humanité : Hors la charité point de salut ! A peine ce cri fut-il prononcé pour la première fois, que chacun comprit qu'il renfermait toute une révolution morale depuis longtemps pressentie et désirée, et qu'il trouva des échos sympathiques dans les cinq parties du monde. Il fut salué comme l'aurore d'un avenir heureux, et, en quelques mois, il devint le mot de ralliement de tous les Spirites sincères ; c'est qu'après une si longue et si cruelle lutte contre l'égoïsme, il faisait enfin entrevoir le règne de la fraternité.

La brochure que nous annonçons ici est due à une dame, membre de la Société spirite de Paris, excellent médium, chef d'un groupe particulier admirablement dirigé et à qui on ne pourrait reprocher qu'un excès de modestie, s'il pouvait y avoir excès dans le bien. Si elle n'a signé son écrit que par des initiales, c'est qu'elle a pensé qu'un nom inconnu n'est point une recommandation, et qu'elle ne tient nullement à se poser comme écrivain ; mais elle n'en a pas moins le courage de son opinion, dont elle ne fait mystère à personne.

Madame J. B. est sincèrement catholique, mais catholique très éclairée, ce qui veut tout dire ; sa brochure est écrite à ce point de vue, et, par cela même, s'adresse principalement aux ecclésiastiques. Il est impossible de réfuter avec plus de talent, d'élégance dans la forme, de modération et de logique, les arguments qu'une foi exclusive et aveugle oppose aux idées nouvelles. Nous recommandons cet intéressant travail à nos lecteurs ; ils peuvent sans crainte le propager parmi les personnes d'une susceptibilité trop ombrageuse à l'endroit de l'orthodoxie, et le donner en réponse aux attaques dirigées contre le Spiritisme au point de vue religieux.

Les Miracles de nos jours, par Aug. Bez.

Sous ce titre, M. Aug. Bez, de Bordeaux, vient de publier le récit des manifestations de Jean

Hillaire, médium remarquable dont les facultés rappellent, sous plusieurs rapports, celles de M. Home, et même les dépassent à certains égards.

M. Home est un homme du monde, aux manières douces et pleines d'urbanité, qui ne s'est révélé qu'à la plus haute aristocratie. Jean Hillaire est un simple cultivateur de la Charente-Inférieure, peu lettré, et vivant de son travail ; ses plus grandes excursions ont été, paraît-il, de Sonnac, son village, à Saint-Jean-d'Angély et à Bordeaux ; mais Dieu, dans la répartition de ses dons, ne tient pas compte des positions sociales ; il veut que la lumière se fasse à tous les degrés de l'échelle, c'est pourquoi il les accorde au plus petit comme au plus grand.

La critique et l'odieuse calomnie n'ont pas épargné M. Home ; sans égard pour les hauts personnages qui l'ont honoré de leur estime, qui l'ont reçu et le reçoivent encore dans leur intimité à titre de commensal et d'ami, la railleuse incrédulité, qui ne respecte rien, s'est plu à le bafouer, à le présenter comme un vil charlatan, un habile escamoteur, en un mot, comme un saltimbanque de bonne compagnie ; elle n'a même pas été arrêtée par la pensée que de telles attaques atteignaient l'honorabilité des personnes les plus respectables, accusées, par cela même, de compérage avec un présumé faiseur de dupes. Nous avons dit à son sujet qu'il suffit de l'avoir vu pour juger qu'il serait le plus maladroit charlatan, car il n'en a ni les allures tranchantes, ni la faconde, qui ne s'accorderaient pas avec sa timidité habituelle. Qui d'ailleurs pourrait dire qu'il ait jamais mis un prix à ses manifestations ? Le motif qui le conduisait dernièrement à Rome, d'où il a été expulsé, pour s'y perfectionner dans l'art de la sculpture et s'en faire une ressource, est le démenti le plus formel donné à ses détracteurs ; mais qu'importe ! ils ont dit que c'est un charlatan, et ils n'en veulent pas démoder.

Ceux qui connaissent Hillaire ont pu se convaincre également qu'il serait un charlatan encore plus maladroit. Nous ne saurions trop le répéter : le mobile du charlatanisme est toujours l'intérêt ; où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme est sans but ; où il y a à perdre, ce serait une stupidité. Or, quel profit matériel Hillaire a-t-il tiré de ses facultés ? Beaucoup de fatigues, une grande perte de temps, des ennuis, des persécutions, des calomnies. Ce qu'il y a gagné, et ce qui pour lui n'a pas de prix, c'est une foi vive qu'il n'avait pas, en Dieu, en sa bonté, en l'immortalité de l'âme et en la protection des bons Esprits ; ce n'est pas précisément là le fruit que cherche le charlatanisme. Mais il sait aussi que cette protection ne s'obtient qu'en s'améliorant ; c'est ce qu'il s'efforce de faire, et ce n'est pas non plus ce qui touche les charlatans. C'est aussi ce qui lui fait supporter avec patience les vicissitudes et les privations.

Une garantie de sincérité, en pareil cas, est donc dans le désintéressement absolu ; avant d'accuser un homme de charlatanisme, il faut se demander quel profit il trouve à faire des dupes, car les charlatans ne sont pas assez sots pour ne rien gagner, et encore moins pour perdre au lieu de gagner. Aussi les médiums ont-ils une réponse préemptoire à faire aux détracteurs, en leur disant : Combien m'a-t-on payé pour faire ce que je fais ? Une garantie non moins grande, et de nature à faire une vive impression, c'est la réforme de soi-même. Une conviction profonde peut seule porter un homme à se vaincre, à se débarrasser de ce qu'il y a de mauvais en lui, et à résister aux pernicieux entraînements. Ce n'est plus alors seulement la faculté qu'on admire, c'est la personne qu'on respecte et qui impose à la raillerie.

Les manifestations qu'obtient Hillaire sont pour lui une chose sainte ; il les considère comme une faveur de Dieu. Les sentiments qu'elles lui inspirent sont résumés dans les paroles suivantes, extraites du livre de M. Bez :

« Le bruit de ces nouveaux phénomènes se répandit de toutes parts avec la rapidité de l'éclair. Tous ceux qui, jusque-là, n'avaient pas encore assisté à des manifestations spirites furent dévorés de l'envie de voir. Plus que jamais Hillaire fut harcelé de demandes, d'invitations de toutes sortes. Des offres d'argent lui furent faites par plusieurs personnes, afin de le décider à donner des séances chez

elles ; mais Hillaire a toujours eu la conviction profonde que ses facultés ne lui sont données que dans un but de charité, afin d'amener la foi dans l'âme des incrédules et de les arracher ainsi au matérialisme qui les ronge sans pitié et les plonge dans l'égoïsme et la débauche. Depuis que Dieu lui a fait la grâce de se servir de lui pour éclairer ses compatriotes, depuis que des manifestations d'un ordre si élevé se sont produites par son intermédiaire, le simple médium de Sonnac a considéré sa médianimité comme un pur sacerdoce, et il est persuadé que, du jour où il accepterait la moindre rétribution, ses facultés lui seraient retirées, ou seraient livrées comme jouet aux Esprits mauvais ou légers, qui ne s'en serviraient que pour faire le mal ou mystifier tous ceux qui auraient encore l'imprudence de s'adresser à lui. Et pourtant, la position pécuniaire de cet humble instrument est dans un état très précaire. Sans fortune, il faut qu'il gagne son pain à la sueur de son visage, et souvent la grande fatigue qu'il éprouve quand se produisent quelques manifestations importantes, nuit beaucoup aux forces qui lui sont nécessaires pour manier la pioche et la bêche, ces deux instruments qu'il lui faut sans cesse avoir entre les mains »

Dans les moments de détresse qui, comme pour Job, avaient pour but d'éprouver sa foi et sa résignation, Hillaire a trouvé asile et assistance chez des amis reconnaissants qui lui devaient leur consolation par le Spiritisme. Est-ce là ce qu'on peut appeler mettre un prix aux manifestations des Esprits ? Non certes ; c'est un secours que Dieu lui a envoyé, qu'il pouvait et devait même accepter sans scrupule ; sa conscience peut être en repos, car il n'a point trafiqué des dons qu'il a reçus gratuitement ; il n'a point vendu les consolations aux affligés ni la foi qu'il donnait aux incrédules. Quant à ceux qui lui sont venus en aide, ils ont rempli un devoir de fraternité dont ils seront récompensés.

Les facultés d'Hillaire sont très multiples ; il est médium voyant de premier ordre, auditif, parlant, extatique, et de plus écrivain. Il a obtenu de l'écriture directe et des apports très remarquables. Plusieurs fois il a été soulevé et a franchi l'espace sans toucher le sol, ce qui n'est pas plus surnaturel que de voir s'enlever une table. Toutes les communications et toutes les manifestations qu'il obtient attestent l'assistance de très bons Esprits, et ont toujours lieu en pleine lumière. Il entre souvent et spontanément dans le sommeil somnambulique, et c'est presque toujours dans cet état que se produisent les phénomènes les plus extraordinaires.

L'ouvrage de M. Bez est écrit avec simplicité et sans exaltation. Non seulement l'auteur dit ce qu'il a vu, mais il cite les nombreux témoins oculaires dont la plupart se sont trouvés personnellement intéressés dans les manifestations ; ceux-ci n'eussent pas manqué de protester contre les inexactitudes, si surtout il leur eût fait jouer un rôle contraire à ce qui s'est passé ; l'auteur, justement estimé et considéré à Bordeaux, ne se serait pas exposé à recevoir de pareils démentis. Au langage on reconnaît consciencieux qui se ferait un scrupule d'altérer sciemment la vérité. Du reste, il n'est pas un seul de ces phénomènes dont la possibilité ne soit démontrée par les explications qui se trouvent dans le Livre des Médiums.

Cet ouvrage diffère de celui de M. Home, en ce que, au lieu d'être un simple recueil de faits parfois trop souvent répétés, sans déductions ni conclusions, il renferme sur presque tous ceux qui sont rapportés, des appréciations morales et des considérations philosophiques qui en font un livre à la fois intéressant et instructif, et où l'on reconnaît le Spirite, non seulement convaincu, mais éclairé.

Quant à Hillaire, en le félicitant de son dévouement, nous l'engageons à ne jamais perdre de vue que ce qui fait le principal mérite d'un médium, ce n'est pas la transcendance de ses facultés, qui peuvent lui être retirées d'un moment à l'autre, mais le bon usage qu'il en fait ; de cet usage dépend la continuation de l'assistance des bons Esprits, car il y a une grande différence entre un médium bien doué et celui qui est bien assisté. Le premier n'excite que la curiosité ; le second, touché lui-même au cœur, réagit moralement sur les autres en raison de ses qualités personnelles. Nous souhaitons, autant dans son propre intérêt que dans celui de la cause, que les éloges d'amis souvent plus

enthousiastes que prudents ne lui ôtent rien de sa simplicité et de sa modestie, et ne le fassent pas tomber dans le piège de l'orgueil qui a déjà perdu tant de médiums.

La pluralité des mondes habités : étude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes, discutées au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle, par Camille Flammarion, attaché à l'Observatoire de Paris. Un très fort volume in-12, avec planches astronomiques. Prix : 4 francs. - Edition de bibliothèque, in-8, 7 francs. - Librairie académique de Didier et Ce, 35, quai des Augustins.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro le compte rendu de cet important ouvrage. Pour les conditions des ouvrages ci-dessus, voir ci-après, à la liste des Ouvrages divers sur le Spiritisme.

Avis.

Par exception, et par suite de circonstances particulières, les vacances de la Société spirite de Paris commenceront cette année le 1er août. La Société reprendra ses séances le premier vendredi d'octobre.

Allan Kardec.

Septembre 1864

Influence de la musique sur les criminels, les fous et les idiots

La Revue musicale du Siècle du 21 juin 1864 contenait l'article suivant :

« Sous ce titre : Un Orphéon sous les verrous, M. de Pontécoulant vient de publier une excellente notice en faveur d'une bonne cause. Il paraît que le directeur d'une maison centrale de détention a conçu l'ingénieuse idée de faire pénétrer la musique dans les cellules des condamnés ; il a compris que son devoir n'était pas seulement de punir, mais de corriger.

Pour agir avec certitude sur le caractère du prisonnier, endolori par le châtiment, il s'est adressé directement à la musique. Il a commencé par créer une école de chant. Les détenus qui s'étaient distingués par leur bonne conduite considéraient comme une récompense de faire partie de cet orphéon.

Le pénitencier se trouvait ainsi transformé. Sur mille pensionnaires environ on en choisit cent qui furent appelés à concourir aux premiers essais. L'effet fut très grand sur le moral de ces malheureux. Une infraction aux règlements pouvait les faire renvoyer de l'école ; ils s'arrangèrent pour respecter des obligations jusqu'alors dédaignées par eux.

Afin de faire mieux comprendre l'importance qu'ils attachent à l'institution de ces chœurs, je rappellerai que le silence leur est habituellement imposé. Ils pensent, ils ne parlent pas. Ils pourraient oublier leur langue, dont ils n'ont plus momentanément à se servir. Dans ces conditions, on le comprend, ces morceaux d'ensemble, parlés et chantés, leur tombent comme une manne du ciel. C'est l'occasion de se réunir, d'entendre des voix, de rompre leur solitude, d'être émus, d'exister.

Je le répète, les résultats sont excellents. Sur soixante-dix chanteurs dont l'orphéon se composait cette année, seize grâces ont pu être accordées. N'est-ce pas concluant ?

J'oubliais de dire que l'expérience s'est faite à Melun. C'est une épreuve à encourager, un exemple à suivre. Qui sait ? ces cœurs durcis sentiront peut-être leur glace se fondre, et ils se prendront à aimer encore quelque chose. En leur apprenant à chanter, on leur apprend à ne plus maudire. Leur isolement se peuple, leur tête se calme, et la corvée leur semble moins dure. Puis leur temps fini, raccourci souvent par l'application et la bonne conduite, ils sortiront autrement que pervertis par la haine.

Je visitai un jour la maison de santé du docteur B... en compagnie d'un aliéniste ; chemin faisant ce dernier disait :

- Les douches ! les douches !... Je ne connais que les douches et la camisole de force. C'est la panacée... Tous les autres palliatifs sont insuffisants quand on est en présence d'un fou furieux.

En ce moment des cris attirèrent notre attention au fond du jardin.

- Tenez, reprit-il, j'en aperçois un qui va subir un des deux supplices, peut-être même tous les deux. Voulez-vous que nous le suivions ? vous en verrez l'effet.

Le pauvre diable se débattait désespérément entre les mains de ses gardiens. Il avait des menaces à la bouche, du feu dans les yeux. Tenter un apaisement paraissait impossible sans le secours des grands moyens.

Tout à coup, une voix se fit entendre à l'autre extrémité du jardin. Elle venait d'un paillon isolé qu'on aurait pu croire poussé tout seul, avec sa vigne vierge et ses parasites tombant du toit, dans un bouquet d'aubépines en fleur. La voix chantait la romance du Saule, de Desdémone.

Je m'arrêtai pour l'écouter. Je ne sais pas si je dois l'impression que je ressentis à l'influence de

l'atmosphère et du lieu, mais ce que j'affirme, c'est que jamais, en aucun temps, je ne me sentis si profondément remué. J'ai su depuis que la chanteuse était une dame du monde, à laquelle des malheurs avaient fait perdre la raison.

Le fou furieux s'arrêta court, cessant de se débattre et de blasphémer.

- La voix ! la voix ! dit-il... Chut !

Et, l'oreille tendue, il n'éprouvait plus que de l'extase.

Il était calme.

- Eh bien ! dis-je à l'aliéniste décontenancé, que, dites-vous de votre fameux topoïque ?

Il se serait laissé couper en morceaux plutôt que de revenir sur sa brutale affirmation. Les gens à système sont ainsi faits. Les faits ne peuvent rien sur eux. Ils traitent ce qui les contrarie comme une exception. Ne tentez pas de les combattre ; ils ont leur idée fixe, et quand vous aurez dépensé tous vos arguments, ils vous riront au nez. Pas de concession ! on est convaincu ou on ne l'est pas.

Dans plusieurs hospices d'aliénés, à Bicêtre notamment, on a compris le parti qu'on pouvait tirer de la musique, et on s'en sert victorieusement. Les messes y sont chantées par les fous ; sauf de rares accidents, tout s'accomplit suivant le programme, sans qu'on ait à réprimer les moindres écarts.

Il est une maladie plus horrible que la folie ; je veux parler du crétinisme. Les fous ont leurs heures de lucidité ; quelquefois même ils ne sont affectés que d'une manie. Ils causent raisonnablement sur tous les sujets, hormis sur celui qui les fait divaguer. L'un se croit de verre et vous recommande de le toucher avec précaution ; l'autre vous aborde et vous dit, en vous montrant un de ses voisins Vous voyez bien ce petit brun ? Il se prétend le fils de Dieu ; mais c'est moi, le Christ. » Un troisième vous invite à ses grandes chasses, dans son parc splendide ; il entend la meute, les valets qui l'appuient, les fanfares qui lui répondent, la curée criarde ; il est heureux dans son rêve ; c'est presque toujours un ambitieux tombé plus ou moins loin du but poursuivi. Tous les curables et les incurables ont un point de repère pour leur imagination.

Mais les autres, mais les idiots, les crétins, que leur reste-t-il ? Ils sont accroupis dans l'angle d'un mur, sur une pierre, la face abétie, comme de hideux paquets de chair, n'ayant jamais un éclair d'intelligence, et ne possédant pas même l'instinct des animaux infimes. Ils sont bien perdus, n'est-ce pas, de corps et d'âme ? bien abaissés dans leur dignité d'homme, bien dégradés, bien perclus physiquement et moralement ? ils ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne pas voir, des sens éteints ; ils sont morts vivants.

On a vainement essayé de ressusciter quelque chose en eux, tantôt par la rudesse, tantôt par la douceur. C'était à désespérer.

Alors on a vocalisé des notes en leur présence jusqu'à ce qu'ils les répétassent machinalement. On leur a seriné des motifs simples courts qu'ils ont redits. Ils chantent maintenant ; c'est une fête pour eux de chanter. Par le chant, on les tient ; c'est leur punition ou leur récompense ; ils obéissent ; ils ont conscience de leurs actions. On les occupe aux mêmes travaux : les voilà sur le chemin d'une demi réhabilitation intellectuelle.

Il y a des pays où cette cruelle infirmité se reproduit incessamment. Est-ce l'air ou l'eau qui la provoque ?

Certain matin, après une nuit de chasse laborieuse à travers le versant méridional des Pyrénées, j'étais entré dans la cahute d'un berger, pour me rafraîchir. J'y trouvai le père, chétif, sa femme malingre, et trois enfants rabougris dont un pelotonné sur une couche paille pourrie. Comme j'examinais ce malheureux hébété, le père me dit :

- Oh ! celui-là n'a jamais vécu ; il est né comme il est. Le crétinisme en prend un sur trois par ici. J'ai payé ma dette.

- Vous reconnaît-il ? lui demandai-je.

- Ni moi, ni ses frères ; il reste dans la position où vous le voyez ; il ne se réveille de

l'engourdissement que quand le soleil se couche et que je hèle les troupeaux épars, alors il s'agit, il paraît content comme si quelque chose d'heureux arrivait.

- Et à quoi croyez-vous pouvoir attribuer ce mouvement ?

- Je ne sais pas.

- De quel signal vous servez-vous ?

- Du refrain de tous les bergers.

- Voyons, dites ce refrain, comme si les bêtes allaient rentrer.

Le vieillard docile alla vers la porte, et, debout sur le plateau, les mains en cornet, il recommença son chant d'appel. Un fait étrange se produisit : l'enfant malade se leva d'un bond en poussant des cris inarticulés. On devinait qu'il voulait parler. J'expliquai que la musique agissait puissamment sur ses nerfs. Le père comprit, il me dit dans son patois accentué :

- Je sais des chansons ; je les lui dirai.

Deux ans plus tard, j'eus l'occasion de revoir ces pauvres gens auxquels je rapportais un ysard blessé.

L'enfant était devenu docile.

Je publiai l'histoire avant qu'on songeât à se servir de la musique comme procédé curatif dans des cas semblables. Mon récit fut considéré comme une fable.

Le moyen pratique a fait son chemin depuis, avec les crétins comme avec les fous, - ce qui n'a pas empêché mon aliéniste de soutenir que rien ne vaut la camisole de force et les douches. Il en est sûr. »

Nous ne savons si l'auteur de l'article, M. Chadeuil, est anti-spiritualiste, mais ce qui est certain, c'est qu'il est anti-Spirite au premier chef, à en juger par les sarcasmes qu'il n'a pas épargnés à la croyance aux Esprits, lorsqu'il a cru en trouver l'occasion dans sa Revue musicale. Pour nier une doctrine basée sur des faits, et acceptée par des millions d'individus, a-t-il vu, observé et étudié ? S'est-il scrupuleusement enquisi à toutes les sources ? Ses articles mêmes témoignent de l'ignorance de ce dont il parle. Sur quoi donc s'appuie-t-il pour affirmer que c'est une croyance ridicule ? Sur son opinion personnelle, qui trouve ridicule l'idée des Esprits se communiquant aux hommes, absolument comme toutes les idées nouvelles de quelque importance ont été trouvées ridicules par les hommes, même les plus capables. Il est ainsi, sans s'en douter, l'application de ces remarquables et véridiques paroles de son article :

« Les gens à système sont ainsi faits. Les faits ne peuvent rien sur eux. Ils traitent ce qui les contrarie comme une exception. Ne tentez pas de les combattre ; ils ont leur idée fixe, et quand vous aurez dépensé tous vos arguments, ils vous riront au nez. »

N'est-ce pas toujours l'histoire de la poutre et de la paille dans l'œil ? Il est vrai que nous ne savons si cette réflexion est de lui ou de M. de Pontécoulant ; quoi qu'il en soit, il la cite avec éloge, c'est donc qu'il l'accepte. Mais laissons là l'opinion de M. Chadeuil, qui nous importe peu, et voyons l'article en lui-même, qui constate un fait important : l'influence de la musique sur les criminels, les fous et les idiots.

De tout temps, on a reconnu à la musique une influence salutaire pour l'adoucissement des mœurs ; son introduction parmi les criminels serait un progrès incontestable et ne pourrait avoir que des résultats satisfaisants ; elle remue les fibres engourdis de la sensibilité, et les prédispose à recevoir les impressions morales. Mais est-ce suffisant ? Non ; c'est un labour sur une terre inculte qu'il faut ensemencer d'idées propres à faire sur ces natures dévoyées une profonde impression. Il faut parler à l'âme après avoir amolli le cœur. Ce qui leur manque, c'est la foi en Dieu, en leur âme et en l'avenir ; non une foi vague, incertaine, incessamment combattue par le doute, mais une foi fondée sur la certitude, qui seule peut la rendre inébranlable. La musique peut sans doute y prédisposer, mais elle ne la donne pas. Ce n'en est pas moins un auxiliaire qu'il ne faut pas négliger. Cette

tentative et beaucoup d'autres, auxquelles l'humanité et la civilisation ne peuvent qu'applaudir, témoignent d'une louable sollicitude pour le moral des condamnés ; mais il reste encore à atteindre le mal dans sa racine ; un jour on reconnaîtra toute l'étendue du secours que l'on peut puiser dans les idées spirites, dont l'influence est déjà prouvée par les nombreuses transformations qu'elles opèrent sur les natures en apparence les plus rebelles. Ceux qui ont approfondi cette doctrine et médité sur ses tendances et ses conséquences inévitables peuvent seuls comprendre la puissance du frein qu'elle oppose aux entraînements pernicieux. Cette puissance tient à ce qu'elle s'adresse à la cause même de ces entraînements, qui est l'imperfection de l'Esprit, tandis que la plupart du temps on ne la cherche que dans l'imperfection de la matière. Le Spiritisme, comme doctrine morale, n'est plus aujourd'hui à l'état de simple théorie ; il est entré dans la pratique, au moins pour un grand nombre de ceux qui en admettent le principe ; or, d'après ce qui se passe, et en présence des résultats produits, on peut affirmer sans crainte que la diminution des crimes et délits sera proportionnelle à sa vulgarisation. C'est ce qu'un avenir prochain se chargera de démontrer. En attendant que l'expérience se fasse sur une plus vaste échelle, elle se fait tous les jours individuellement. La Revue en fournit de nombreux exemples ; nous nous bornerons à rappeler les lettres des deux prisonniers, publiées dans les numéros de novembre 1863, page 350, et février 1864, page 44.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le fait ci-dessus relatif à la folie ; c'est sans contredit la plus amère critique des aliénistes qui ne connaissent que les douches et la camisole de force. Le Spiritisme vient jeter un jour tout nouveau sur les maladies mentales, en démontrant la dualité de l'être humain, et la possibilité d'agir isolément sur l'être spirituel et sur l'être matériel. Le nombre sans cesse croissant des médecins qui entrent dans ce nouvel ordre d'idées amènera nécessairement de grandes modifications dans le traitement de ces sortes d'affections. Abstraction faite de l'idée spirite proprement dite, la constatation des effets de la musique en pareil cas est un pas dans la voie spiritualiste dont les aliénistes se sont généralement écartés jusqu'à ce jour, au grand préjudice des malades.

L'effet produit sur les idiots et les crétins est encore plus caractéristique. Les fous ont presque toujours été des hommes intelligents ; il en est autrement des idiots et des crétins, qui semblent voués par la nature même à une nullité morale absolue. Le Spiritisme expérimental vient encore jeter ici la lumière en prouvant, par l'isolement de l'Esprit et du corps, que ce sont généralement des Esprits développés et non arriérés comme on pourrait le croire, mais unis à des corps imparfaits. A égalité d'intelligence, il y a cette différence entre le fou et le crétin, que le premier est pourvu, à la naissance du corps, d'organes cérébraux constitués normalement, mais qui se désorganisent plus tard ; tandis que le second est un Esprit incarné dans un corps dont les organes atrophiés dès le principe ne lui ont jamais permis de manifester librement sa pensée ; il est dans la situation d'un homme fort et vigoureux à qui on aurait ôté la liberté de ses mouvements. Cette contrainte est pour l'Esprit un véritable supplice, car il n'en a pas moins la faculté de penser, et sent, comme Esprit, l'abjection où le place son infirmité. Supposons donc qu'à un instant donné on puisse, par un traitement quelconque, délier les organes, l'Esprit recouvrerait sa liberté, et le plus grand crétin deviendrait un homme intelligent ; il serait comme un prisonnier sortant de sa prison, ou comme un bon musicien mis en présence d'un instrument complet, ou encore comme un muet recouvrant la parole.

Ce qui manque à l'idiot, ce ne sont donc pas les facultés, mais les cordes cérébrales répondant à ces facultés pour leur manifestation. Chez l'enfant normalement constitué, l'exercice des facultés de l'Esprit pousse au développement des organes correspondants qui n'offrent aucune résistance ; chez l'idiot, l'action de l'Esprit est impuissante pour provoquer un développement resté à l'état rudimentaire comme un fruit avorté. La guérison radicale de l'idiot est donc impossible ; tout ce qu'on peut espérer, c'est une légère amélioration. Pour cela, on ne connaît aucun traitement

applicable aux organes ; c'est à l'Esprit qu'il faut s'adresser. En étudiant les facultés dont on découvre le germe, il faut en provoquer l'exercice de la part de l'Esprit, et alors celui-ci surmontant la résistance, on pourra obtenir une manifestation, sinon complète, du moins partielle. S'il est un moyen externe d'agir sur les organes, c'est sans contredit la musique. Elle parvient à ébranler ces fibres engourdis, comme un grand bruit qui arrive à l'oreille d'un sourd ; l'Esprit s'en émeut, comme à un souvenir, et son activité, provoquée, redouble d'efforts pour vaincre les obstacles.

Pour celui qui ne voit dans l'homme qu'une machine organisée, sans tenir compte de l'intelligence qui préside au jeu de cet organisme, tout est obscurité et problème dans les fonctions vitales, tout est incertitude dans le traitement des affections ; c'est pourquoi, le plus souvent, on frappe à côté du mal ; bien plus : tout est ténèbres dans les évolutions de l'humanité, tout est tâtonnement dans les institutions sociales ; c'est pourquoi on fait si souvent fausse route. Admettez, seulement à titre d'hypothèse, la dualité de l'homme, la présence d'être intelligent indépendant de la matière, préexistant et survivant corps, qui n'est pour lui qu'une enveloppe temporaire, et tout s'explique. Le Spiritisme, par des expériences positives, fait de cette hypothèse une réalité, en nous révélant la loi qui régit les rapports de l'Esprit et de la matière.

Riez donc, sceptiques, de la doctrine des Esprits, sortie du vulgaire phénomène des tables tournantes, comme la télégraphie électrique est sortie des grenouilles dansantes de Galvani ; mais songez qu'en niant les Esprits, vous vous niez vous-mêmes, et qu'on a ri des plus grandes découvertes.

Le nouvel évêque de Barcelone

On nous écrit d'Espagne, 1er août 1864 :

« Cher maître,

« Je prends la liberté de vous adresser le nouveau mandement que Mgr Pantaléon, évêque de Barcelone, vient de publier dans le journal : El Diario de Barcelona, du 31 juillet. Comme vous pourrez le remarquer, il a voulu marcher sur les traces de son prédécesseur. Pour moi, Spirite sincère, je lui pardonne les gros mots qu'il nous adresse, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il pourrait employer la science qu'il possède d'une manière plus profitable pour le bien de la foi et de ses semblables. Pour ne citer qu'un exemple, nous avons à chaque instant le spectacle de ces abominables courses de taureaux dans lesquelles de pauvres chevaux, après avoir dépensé leur existence au service de l'homme, viennent mourir éventrés dans ces tristes arènes, à la plus grande joie d'une population avide de sang et dont ces jeux barbares développent les mauvais instincts.

Voilà contre quoi vous devriez fulminer, Monseigneur, et non contre le Spiritisme qui vous ramène chaque jour au bercail les brebis que vous avez perdues ; car moi, qui croyais sincèrement à Dieu, qui reconnaissais sa grandeur dans les plus petits détails de la nature, avant d'être Spirite, je ne pouvais m'approcher d'une église, tant à mes yeux il y avait de dissemblance entre ceux qui se disent les représentants de Dieu sur la terre et cette grande figure du Christ, que l'Évangile nous montre toute d'amour et d'abnégation. Oui, me disais-je, Jésus se sacrifie pour nous ; il fait son entrée triomphale à Jérusalem, couvert de bure, monté sur un âne ; et vous, qui vous dites ses représentants, vous êtes couverts de soie, d'or et de diamants. Est-ce là le mépris des richesses que le divin Messie prêchait à ses apôtres ? Non ; et cependant, je vous l'avoue, Monseigneur, depuis que je suis Spirite, j'ai pu rentrer dans vos églises, j'ai pu y prier Dieu avec ferveur, malgré la musique mondaine qui y joue des airs d'opéra ; j'ai pu prier en pensant que, parmi toutes ces personnes réunies, il y en avait peut-être auxquelles cette pompe théâtrale était utile pour éléver leur âme à Dieu ; alors j'ai pu pardonner votre luxe, et le comprendre dans un certain sens. Vous voyez

donc bien, Monseigneur, que ce n'est pas sur les Spirites que vous devriez tonner ; et si vous avez, comme je n'en doute pas, le seul bien de votre troupeau en vue, revenez de votre manière de voir sur le Spiritisme, qui ne nous prêche que l'amour de nos semblables, le pardon des injures, la douceur, la charité et l'amour même pour nos ennemis.

Cher maître, pardonnez-moi ces quelques lignes qui m'ont été suggérées par ce nouveau mandement. Le Spiritisme est venu raviver ma foi, en m'expliquant toutes les misères de la vie que, jusqu'alors, mon intelligence n'avait pu comprendre. Persuadé sincèrement que nous travaillons pour notre avancement et celui de l'humanité, je ne cesserai de propager cette doctrine dans le cercle qui m'entoure, en employant pour cela une conviction profonde et les moyens que Dieu m'a donnés. Daignez recevoir, cher maître, etc. »

Nous donnons ci-après la traduction du mandement de Monseigneur l'évêque. Nous le reproduisons in extenso pour n'en point affaiblir la portée. Mgr de Barcelone passe avec raison pour un homme de mérite ; il a donc dû réunir les arguments les plus puissants contre le Spiritisme ; nos lecteurs jugeront s'il est plus heureux que ses confrères, et si le coup de grâce nous sera donné de l'autre côté des Pyrénées. Nous nous bornons à y ajouter quelques remarques.

« Nous, D. D. Pantaléon Monserra y Navarro, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Barcelone, chevalier grand-croix de l'Ordre américain d'Isabelle la Catholique, du Conseil de Sa Majesté, etc.

A nos aimés et fidèles diocésains,

L'homme, mis sur la terre comme dans un lieu de ténèbres qui lui empêche de voir les choses placées dans un ordre supérieur, ne peut faire un pas pour les chercher s'il n'est éclairé du flambeau de la foi. S'il se sépare de ce guide, il ne fera que trébucher, tombant aujourd'hui dans l'extrême de l'incrédulité qui nie tout, et demain dans celui de la superstition qui croit tout. Notre époque, qui prétend se conduire par la raison et les sens, n'admettant pour vrai que ce que lui montrent ces fallacieux témoins, se voit traversée par un immense courant d'idées entraînant à sa suite et la négation du surnaturel et une excessive crédulité. L'une et l'autre sont le produit de l'orgueil de l'intelligence humaine qui répugne à prêter une attention raisonnable à la parole révélée de Dieu. La génération actuelle se voit obligée d'assister à ce triste spectacle que nous donnent aujourd'hui les peuples les plus avancés en science et en civilisation. Les États Nord-Américains, cette nation appelée modèle, et quelques parties de la France, y compris la colonie d'Alger, s'évertuent depuis quelque temps à l'étude ridicule et à l'application du Spiritisme qui vient, sous ce nom, ressusciter les anciennes pratiques de la nécromancie par l'évocation des Esprits invisibles qui reposent dans le lieu de leur destinée placé au delà de la tombe, et que l'on consulte pour découvrir les secrets cachés sous le voile tendu par Dieu entre le temps et l'éternité. »

Remarque. Si l'on est répréhensible d'avoir des rapports avec les Esprits, il faudrait que l'Église empêchât ceux-ci de venir sans qu'on les appelle ; car il est notoire qu'il y a une foule de manifestations spontanées chez les personnes même qui n'ont jamais entendu parler du Spiritisme. Comment les demoiselles Fox, aux États-Unis, les premières qui ont révélé leur présence dans ce pays, ont-elles été mises sur la voie des évocations, si ce n'est par les Esprits qui sont venus se manifester à elles, alors qu'elles n'y songeaient pas le moins du monde ? Pourquoi ces Esprits ont-ils quitté le lieu qui leur était assigné au delà de la tombe ? Est-ce avec ou sans la permission de Dieu ? Le Spiritisme n'est pas sorti du cerveau d'un homme comme un système philosophique créé par l'imagination ; si les Esprits ne se fussent pas manifestés deux-mêmes, il n'y aurait point eu de Spiritisme. Si on ne peut les empêcher de se manifester, on ne peut arrêter le Spiritisme, pas plus qu'on ne peut empêcher un fleuve de couler, à moins d'en supprimer la source. Prétendre que les Esprits ne se manifestent pas est une question de fait et non d'opinion ; contre l'évidence, il n'y a pas

de dénégation possible.

« Ce désir exagéré de tout connaître par des moyens ridicules et réprouvés n'est autre que le fruit de ce besoin, de ce vide qu'éprouve l'homme lorsqu'il a rejeté tout ce qui lui est proposé comme vérité par sa souveraine légitime et infaillible : l'Église. »

R. Si ce que cette souveraine infaillible propose comme vérité est démontré erreur par les observations de la science, est-ce la faute de l'homme s'il le repousse ? L'Église était-elle infaillible, quand elle condamnait aux peines éternelles ceux qui croyaient au mouvement de la terre et aux antipodes ? Lorsqu'elle condamne encore aujourd'hui ceux qui croient que la terre n'a pas été formée en six fois vingt-quatre heures ? Pour que l'Église fût crue sur parole, il faudrait qu'elle n'enseignât rien qui pût être démenti par les faits.

« Dans un moment d'ardeur à tout connaître par lui-même, il a repoussé comme superstition cette même vérité, parce que son entendement ne la comprenait pas ou ne s'accordait pas avec les notions qu'il en avait reçues. Mais, plus tard, il a jugé nécessaire ce qu'il avait méprisé ; il a voulu se réhabiliter dans sa foi ; il l'a examinée de nouveau, et selon que cet examen a été fait par des personnes d'une imagination vive, ou par d'autres d'un tempérament nerveux et irritable, elles ont admis, dans leur système de croyance, tout ce qu'elles ont cru voir et entendre des Esprits évoqués dans un moment de mélancolique exaltation. »

R. Nous n'avions jamais pensé que la foi, c'est-à-dire l'adoption ou le rejet des vérités enseignées par l'Eglise, après examen par celui qui veut sincèrement y revenir, fût une question de tempérament. Si, pour leur donner la préférence sur d'autres croyances, il ne faut être ni nerveux, ni irritable, ni avoir une imagination vive, il y a bien des gens qui en sont fatalement exclus par suite de leur complexion. Nous croyons, nous, que dans ce siècle de développement intellectuel, la foi est une question de compréhension.

« C'est ainsi qu'on est arrivé à créer une religion qui, renouvelant les égarements et les aberrations du paganisme, menace de conduire la société avide de merveilleux à la folie, à l'extravagance et au cynisme le plus immonde (y al cinismo mas inmundo). »

R. Voilà encore un prince de l'Eglise qui proclame, dans un acte officiel, que le Spiritisme est une religion qui se crée. C'est ici le cas de répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet : Si jamais le Spiritisme devient une religion, c'est l'Eglise qui, la première, en aura donné l'idée. Dans tous les cas, cette religion nouvelle, si tant est que c'en soit une, s'éloignerait du paganisme par le fait capital qu'elle n'admet pas un enfer localisé, avec des peines matérielles, tandis que l'enfer de l'Eglise, avec ses flammes, ses fourches, ses chaudières, ses lames de rasoirs, ses clous pointus qui déchirent les damnés, et ses diables qui attisent le feu, est une copie amplifiée du Tartare.

« Le grand propagateur de cette secte de modernes illuminés, Allan Kardec, l'avoue lui-même dans son Livre des Esprits, en disant : « Que parfois ceux-ci se plaisent à répondre ironiquement et d'une manière équivoque qui déconcerte les malheureux qui les consultent. » Et, bien qu'il avertisse de la nécessité qu'il y a de discerner les Esprits graves des Esprits superficiels, il ne peut nous donner les règles nécessaires à ce discernement, aveu qui révèle toute la vanité et la fausseté du Spiritisme, avec ses déplorables conséquences. »

R. Nous renvoyons Mgr de Barcelone au Livre des Médiums (chap. XXIV, page 327).

« Si ce système, qui établit un monstrueux commerce entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, en un mot, entre Dieu et Bérial, n'a point de prosélytes en Espagne, il y a, à n'en pas douter, d'ardents propagateurs, et la métropole de notre diocèse est le théâtre choisi pour mettre en œuvre tous les moyens que peut suggérer l'Esprit de mensonge et de perdition. La preuve en est dans l'introduction frauduleuse qui s'opère, malgré le zèle déployé par les autorités locales, de milliers d'exemplaires du Livre des Esprits, écrit par le premier prédicateur de ces mensonges, Allan Kardec, et traduit en espagnol. »

R. Il est assez difficile de concilier ces deux assertions, savoir : que le Spiritisme n'a point de prosélytes en Espagne, et qu'il y a, à n'en pas douter, d'ardents propagateurs. On ne comprend pas davantage que, dans un pays où il n'y a point de Spirites, on trouve l'écoulement du Livre des Esprits par milliers.

« En lisant cette production originale, nous nous sommes dit en nous-même : chaque siècle a ses préoccupations, ses erreurs favorites, et celles du nôtre sont une tendance à nier ce qui est invisible et à ne chercher la certitude que dans la matière sensible ; ne serait-ce donc pas chose incroyable, si nous ne l'avions pas vu, que le dix-neuvième siècle, si riche en découvertes sur les lois de la nature, si riche en observations et en expériences, en soit venu à adopter les songes de la magie et des apparitions des Esprits sur la seule évocation d'un simple mortel ? Et pourtant, cela est ! Et cette nouvelle hérésie, importée, selon les apparences, des pays idolâtres aux peuples du nouveau monde, a envahi l'ancien, et a trouvé des adeptes et des partisans dans celui-ci, malgré le flambeau du Christianisme qui l'éclaire depuis dix-huit siècles, et condamne de pareilles ridiculités, malgré l'éclat qu'il a répandu sur toute sa surface et particulièrement sur l'Europe. »

R. Puisque Mgr de Barcelone s'étonne que le dix-neuvième siècle accepte si facilement le Spiritisme, malgré ses tendances positives et la richesse de ses découvertes en fait de lois de la nature, nous lui dirons que c'est précisément l'aptitude à ces découvertes qui produit ce résultat. Les rapports du monde visible et du monde invisible sont une des grandes lois naturelles qu'il était réservé au dix-neuvième siècle de révéler au monde, ainsi que tant d'autres lois. Le Spiritisme, fruit de l'expérience et de l'observation, basé sur des faits positifs jusqu'à ce jour incompris, mal étudiés et encore plus mal expliqués, est l'expression de cette loi ; par cela même il vient détruire le fantastique, le merveilleux et le surnaturel faussement attribué à ces faits, en les faisant rentrer dans la catégorie des phénomènes naturels. Comme il vient expliquer ce qui était inexplicable, qu'il démontre ce qu'il avance et en donne la raison, qu'il ne veut point être cru sur parole, qu'il provoque l'examen et ne veut être accepté qu'en connaissance de cause, par ces motifs, il répond aux idées et aux tendances positives du siècle. Sa facile acceptation, loin d'être une anomalie, est une conséquence de sa nature qui lui donne rang parmi les sciences d'observation. S'il se fût entouré de mystères et s'il eût exigé une foi aveugle, on l'aurait repoussé comme un anachronisme.

Jeune encore, il rencontre de l'opposition, comme toutes les idées nouvelles d'une certaine importance ; il a contre lui :

1° Ceux qui ne croient qu'à la matière tangible, et nient toute puissance intellectuelle en dehors de l'homme ;

2° Certains savants qui croient que la nature n'a plus de secrets pour eux, ou qu'à eux seuls appartient de découvrir ce qui est encore caché ;

3° Ceux qui, dans tous les temps, se sont efforcés d'enrayer la marche ascendante de l'esprit humain, parce qu'ils craignent que le développement des idées, en faisant voir trop clair, ne nuise à leur puissance et à leurs intérêts ;

4° Enfin, par ceux qui, n'ayant pas de parti pris, et ne le connaissant pas, le jugent sur le travestissement que lui font subir ses adversaires en vue de le discréditer.

Cette catégorie compose la grande majorité des opposants ; mais elle diminue tous les jours, parce que tous les jours le nombre de ceux qui étudient augmente ; les préventions tombent devant un examen sérieux, et l'on s'attache d'autant plus à la chose sur laquelle on reconnaît avoir été trompé. A en juger par le chemin qu'a fait le Spiritisme dans un si court espace de temps, il est aisé de prévoir qu'avant peu il n'aura plus contre lui que les antagonistes de parti pris ; et comme ils forment une très petite minorité, leur influence sera nulle ; eux-mêmes subiront l'influence de la masse, et seront forcés de suivre le torrent.

La manifestation des Esprits n'est pas seulement une croyance, c'est un fait ; or, devant un fait, la

négation est sans valeur, à moins de prouver qu'il n'existe pas, et c'est ce que nul n'a encore démontré. Comme sur tous les points du globe la réalité du fait est chaque jour constatée, on croit à ce qu'on voit ; c'est ce qui explique l'impuissance des négateurs pour arrêter le mouvement de l'idée. Une croyance n'est ridicule que lorsqu'elle est fausse, elle ne l'est plus dès qu'elle repose sur une chose positive ; le ridicule est pour celui qui s'obstine à nier l'évidence.

« Ceci doit vous convaincre, mes chers enfants et frères, du besoin que l'homme a de croire, et que lorsqu'il méprise les véritables croyances, il embrase avec enthousiasme même les fausses. C'est pourquoi le profond Pascal dit, dans une de ses pensées : « Les incrédules sont les hommes les plus portés à tout croire. » L'Esprit de ténèbres prend les hommes pour jouet et pour instrument de ses mauvais desseins, en se servant de leur vanité, de leur crédulité, de leur présomption pour faire d'eux-mêmes les propagateurs et les apôtres de ce dont ils riaient la veille, de ce qu'ils qualifiaient d'invention chimérique, et d'épouvantail pour les âmes faibles. »

Non, mes frères, la véritable foi, la doctrine du christianisme, l'enseignement constant de l'Église, ont toujours réprouvé la pratique de ces évocations qui portent à croire que l'homme a sur les Esprits un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul. « Il n'est pas au pouvoir d'un mortel que les âmes séparées des corps après la mort lui révèlent les secrets que recouvre le voile de l'avenir. » (Matt., XVI, 4.)

R. Le Spiritisme dit aussi qu'il n'est pas donné aux Esprits de révéler l'avenir, et il condamne formellement l'emploi des communications d'outre-tombe comme moyen de divinisation ; il dit que les Esprits viennent pour nous instruire et nous améliorer, et non pour nous dire la bonne aventure ; il dit de plus que nul ne peut contraindre les Esprits à venir et à parler quand ils ne le veulent pas. C'est en dénaturer méchamment le but de prétendre qu'il fait de la nécromancie. (Livre des Médiums, ch. XXVI, page 386.)

« Si la sagesse divine avait jugé utile au bonheur et au repos du genre humain de l'instruire sur les relations entre le monde des Esprits et celui des êtres corporels, elle nous l'aurait révélé de manière à ce qu'aucun mortel n'eût pu être trompé dans leurs communications ; elle nous aurait enseigné un moyen pour reconnaître quand ils nous auraient dit la vérité, ou insinué l'erreur, et elle ne nous aurait pas abandonné pour ce discernement à la lumière de la raison qui est une lueur bien faible pour découvrir ces régions qui s'étendent au delà de la mort. »

R. Puisque Dieu permet aujourd'hui que ces relations existent, - car il faut bien admettre que rien n'arrive sans la permission de Dieu, - c'est qu'il le juge utile au bonheur des hommes, afin de leur donner la preuve de la vie future à laquelle il y en a tant qui ne croient plus, et parce que le nombre sans cesse croissant des incrédules prouve que l'Eglise seule est impuissante à les retenir au bercail. Dieu lui envoie des auxiliaires dans les Esprits qui se manifestent ; les repousser n'est pas faire preuve de soumission à sa volonté ; les renier, c'est méconnaître sa puissance ; les injurier et maltraiter leurs interprètes, c'est agir comme les Juifs à l'égard des prophètes, ce qui fit verser les larmes à Jésus sur le sort de Jérusalem.

« Lors donc qu'un misérable mortel, égaré par son imagination, prétend nous donner des nouvelles sur le sort des ânes dans l'autre monde ; lorsque des hommes à courte vue ont l'audace de vouloir révéler à l'humanité et à l'individu sa destinée indéfectible dans l'avenir, ils usurpent un pouvoir qui appartient à Dieu, et dont il ne se dessaisit pas, si ce n'est pour le bien de l'humanité elle-même et des peuples, en les avertissant ou les réprimandant par l'intermédiaire d'envoyés qui, comme les prophètes, portent avec eux la preuve de leur mission, dans les miracles qu'ils opèrent, et dans l'accomplissement constant de ce qu'ils ont annoncé. »

R. Vous reniez donc les prédications de Jésus, puisque vous ne reconnaissiez pas dans ce qui arrive l'accomplissement de ce qu'il a annoncé. Que signifient ces paroles : « Je répandrai l'Esprit sur toute chair ; vos femmes et vos filles prophétiseront, vos enfants auront des visions et les vieillards des

songes ? »

« Nous pouvons considérer comme visionnaires ceux-là qui, abandonnant la vérité, et prêtant l'oreille aux fables, veulent que l'on écoute comme des révélations les caprices, les rêves fantastiques de leur imagination en délire. Saint Paul écrivant à Timothée le met en garde contre tout cela, lui et les générations futures. (I Tim., IV, v. 7.) L'apôtre pressentait déjà, dix-huit siècles auparavant, ce qu'à notre époque l'incrédulité devait offrir pour remplir par quelque chose le vide que laisse dans l'âme l'absence de la foi. »

R. L'incrédulité est, en effet, la plaie de notre époque ; elle laisse dans l'âme un vide immense ; pourquoi donc l'Eglise ne le comble-t-elle pas ? Pourquoi ne peut-elle retenir les fidèles dans la foi ? Les moyens matériels et spirituels ne lui manquent cependant pas ; n'a-t-elle pas d'immense richesses, une innombrable armée de prédicateurs, l'instruction religieuse de la jeunesse ? Si ses arguments ne triomphent pas de l'incrédulité, c'est donc qu'ils ne sont pas assez péremptoires. Le Spiritisme ne va pas sur ses brisées : il fait ce qu'elle ne fait pas ; il s'adresse à ceux qu'elle est impuissante à ramener, et il réussit à leur donner la foi en Dieu, en leur âme et en la vie future. Que dirait-on d'un médecin qui, ne pouvant guérir un malade, s'opposerait à ce que celui-ci acceptât les soins d'un autre médecin qui pourrait le sauver ?

Il est vrai qu'il ne préconise pas un culte aux dépens de l'autre, qu'il ne lance l'anathème à aucun, sans cela il serait le bienvenu de celui dont il aurait embrassé la cause exclusive ; mais c'est précisément parce qu'il est porteur d'un mot de ralliement auquel tous peuvent répondre : « Hors la charité point de salut, » qu'il vient faire cesser les antagonismes religieux qui ont fait verser plus de sang que les guerres de conquêtes.

« Après avoir essayé de la divination, du somnambulisme par le magnétisme animal, sans avoir pu obtenir autre chose que la réprobation de tout homme sensé ; après avoir vu tomber en discrédit les tables tournantes, ils ont déterré le cadavre infect de ce Spiritisme avec les absurdités de la transmigration des âmes ; méprisant les articles de notre symbole tels que les enseigne l'Eglise, ils ont voulu les remplacer par d'autres qui les annulent, en admettant une immortalité de l'âme, un purgatoire et un enfer très différents de ceux que nous enseigne notre foi catholique. »

R. Ceci est très juste ; le Spiritisme n'admet pas un enfer où il y a des flammes, des fourches, des chaudières et des lames de rasoirs ; il n'admet pas non plus que ce soit un bonheur pour les élus de soulever le couvercle des chaudières pour y voir bouillir les damnés, peut-être un père, une mère ou un enfant ; il n'admet pas que Dieu se complaise à entendre pendant l'éternité les cris de désespoir de ses créatures, sans être touché des larmes de celles qui se repentent, plus cruel en cela que ce tyran qui fit construire un soupirail aboutissant des cachots de son palais à sa chambre à coucher, pour se donner le plaisir d'entendre les gémissements de ses victimes ; il n'admet pas, enfin, que la suprême félicité consiste dans une contemplation perpétuelle qui serait une inutilité perpétuelle, ni que Dieu ait créé les âmes pour ne leur donner que quelques années ou quelques jours d'existence active, et les plonger ensuite pour l'éternité dans les tortures ou dans une inutile béatitude. Si c'est là la pierre angulaire de l'édifice, l'Eglise a raison de craindre les idées nouvelles ; ce n'est pas avec de telles croyances qu'elle comblera le gouffre béant de l'incrédulité.

« Avec cela, comme l'a dit fort à propos le sage évêque d'Alger, tout ce qu'ont pu faire les incrédulés a été de changer de face pour entraîner cette portion de croyants dont la foi simple et peu éclairée est facile à se prêter à tout ce qui est extraordinaire, et en même temps de réussir à opposer un nouvel obstacle à la conversion de ces âmes ensevelies dans l'indifférence religieuse, qui, en voyant que l'on veut réduire le christianisme à un tissu de superstitions, ont fini par le blasphémer, lui et son auteur. »

R. Voilà une chose bien singulière ! c'est le Spiritisme qui empêche l'Eglise de convertir les âmes ensevelies dans l'indifférence religieuse ; mais alors pourquoi ne les a-t-elle pas converties avant

l'apparition du Spiritisme ? Il est donc plus puissant que l'Eglise ? Si les indifférents se rattachent à lui de préférence, c'est qu'apparemment ce qu'il donne leur convient mieux.

« Afin que les hommes de peu de foi ne se scandalisent pas en lisant les doctrines du Livre des Esprits, et ne croient pas un seul instant qu'elles sont en harmonie avec tous les cultes et toutes les croyances, y compris la foi catholique, ainsi que le prétend Atlan Kardec, nous leur rappellerons que l'Écriture sainte la condamne comme folie, en disant par la bouche de l'Ecclésiaste : « Les divinations, les augures et les songes sont choses vaines, et le cœur souffre de ces chimères ; toutes les fois qu'ils ne seront pas envoyés par le Très-Haut, défiez-vous-en ; car les songes attristent les hommes, et ceux qui s'appuient dessus sont tombés. » (Éccl. XXXVI, v. 5, 7.)

« Jésus-Christ reproche à ses disciples d'avoir cru à la vision d'un fantôme en le voyant marcher sur les eaux, et il ne veut pas qu'ils s'en assurent autrement que par les signes qu'il leur donne de la réalité de sa personne. (Luc, XXIV, v. 39.)

« L'Eglise et les saints Pères ont, comme interprètes de la parole divine, constamment repoussé ces moyens trompeurs par lesquels on croit que les Esprits se communiquent aux hommes, et la raison éclairée les repousse aussi, parce que, comprenant que, par elle seule et sans le secours de la foi, elle ne peut embrasser les choses ni les vérités qui se rapportent au passé dans l'ordre surnaturel ; comment peut-elle prétendre atteindre par elle-même, dans un état de transport, ou entraînée par une imagination ardente, ce qui ne peut se vérifier que d'une manière, dans un lieu, et dans des circonstances imprévues ?

Si donc, en d'autres occasions, nous avons élevé la voix contre ce matérialisme impie, et cette incrédulité systématique qui nie l'immortalité de l'âme séparée du corps dans les différents états auxquels la destine la justice divine pour l'éternité, aujourd'hui nous nous voyons obligé de protester contre cette communication active que l'on attribue à l'évocation des morts, et qui prétend révéler ce qui n'est perceptible qu'à la pénétration infinie de Dieu.

Ne vous laissez pas entraîner, mes frères, mes fils aimés, par ces fables vaines, recelant les erreurs et les préoccupations des peuples barbares et ignorants, et toutes les inventions absurdes de gens dont l'esprit, affaibli par le défaut de foi véritable et par la superstition, abjure la religion révélée par le fils de Dieu, dégrade la raison humaine et chasse la pureté de l'âme. Loin de nos bien-aimés diocésains, et surtout de ces lecteurs réputés avec raison éclairés et civilisés, d'ajouter foi à des contes de rêveurs tels qu'Allan Kardec, hommes à imagination exaltée et en délire ! Loin de vous donc cette croyance antichrétienne qui fait sortir du tombeau les fantômes, les Esprits errants ; loin de vous cette superstition importée dans notre religion par les païens convertis au christianisme, et que les écrits de ses sages apologistes en chassèrent bientôt. »

R. Les Spirites n'ont jamais fait sortir les fantômes des tombeaux, par la raison très simple que dans les tombeaux il n'y a que la dépouille mortelle qui se détruit et ne ressuscite pas. Les Esprits sont partout dans l'espace, heureux d'être libres et débarrassés du corps qui les faisait souffrir ; c'est pourquoi ils ne tiennent point à leurs restes, et les fuient plus qu'ils ne les recherchent. Le Spiritisme a toujours repoussé l'idée que les évocations étaient plus faciles près des tombes, d'où l'on ne peut faire sortir ce qui n'y est pas. Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit ces choses-là.

« Ayez soin que vos enfants, poussés par la curiosité du jeune âge, ne lisent point de semblables productions, et ne s'impressionnent point de leurs images qui ont fait perdre le sens commun à un grand nombre de personnes qui gémissent aujourd'hui dans les maisons d'aliénés, victimes du Spiritisme.

Faites tous vos efforts, mes fils et mes frères, pour conserver pure la doctrine que nous enseigne le divin Maître ; reposez-vous et appuyez-vous uniquement sur sa sainte parole touchant votre avenir. Et sachant que c'est à la Providence divine, toujours sage, qu'il appartient de conduire l'homme à travers les vicissitudes de cette vie, pour éprouver sa foi, et aviver son espérance, sans vouloir

sonder votre sort futur, cherchez à l'assurer par le moyen des bonnes œuvres, en rendant certaine par elles votre vocation d'enfants de Dieu, appelés à l'héritage du Père céleste. »

R. Avant d'arrêter la curiosité des enfants, il ne faudrait pas aiguillonner celle des parents, ce que ce mandement ne peut manquer de produire. Quant à la folie c'est toujours la même histoire, qui commence à être singulièrement usée, et dont le résultat n'a pas été plus heureux que celle des prétendus fantômes. Les expériences se faisant de tous les côtés, bien plus encore dans l'intimité des familles qu'en public, et les médiums se trouvant partout, dans tous les rangs de la société, et à tous les âges, chacun sait à quoi s'en tenir sur le véritable état des choses ; c'est pour cela que les efforts que l'on fait pour travestir le Spiritisme sont sans portée. Le nombre de ceux que de fausses allégations parviennent à circonvenir est bien faible, et de ceux-là beaucoup, voulant voir par eux-mêmes, reconnaissent la vérité. Comment persuader à une multitude de gens qu'il fait nuit alors que tous sont à même de voir qu'il fait clair ? Cette faculté de contrôle pratique donnée à tout le monde est un des caractères spéciaux du Spiritisme, et c'est ce qui fait sa puissance. Il en est autrement des doctrines purement théoriques que l'on peut combattre par le raisonnement ; mais le Spiritisme est fondé sur des faits et des observations que chacun a sans cesse sous la main.

Toute l'argumentation de Mgr de Barcelone se résume ainsi : Les manifestations des Esprits sont des fables imaginées par les incrédules pour détruire la religion ; il ne faut croire que ce que nous disons, parce que nous seuls sommes en possession de la vérité ; n'examinez rien au delà, de peur que vous ne soyez séduits.

« Pour prévenir les dangers auxquels vous pourriez succomber, et en vertu de l'autorité divine qui nous a été donnée pour vous les signaler et vous en éloigner, conformément à la faculté qui nous est reconnue par l'article 3 du dernier concordat, et d'accord avec ce qui a été prévu par les sacrés canons, et les lois du royaume, touchant les erreurs que nous avons signalées et combattues, nous condamnons le Livre des Esprits, traduit en espagnol sous le titre de : Libro de los Espiritos, par Allan Kardec, comme compris dans les articles 8 et 9 du catalogue promulgué en vertu de la prescription à cet effet du concile de Trente. Nous en défendons la lecture à tous nos diocésains sans exception et leur ordonnons de livrer à leurs curés respectifs les exemplaires qui pourront tomber entre leurs mains, pour qu'ils nous soient remis avec toute la sécurité possible.

Donné dans notre sainte visite de Mataro le 27 juillet 1864. »

Pantaléon, évêque de Barcelone.

Par ordre de S. E. S. Monseigneur l'évêque,

Dn Lazaro Bauluz, secrétaire.

La défense faite par Mgr de Barcelone à tous ses diocésains, sans exception, de s'occuper du Spiritisme, est calquée sur celle de Mgr d'Alger. Nous doutons fort qu'elle ait plus de succès, quoique ce soit en Espagne ; car dans ce pays les idées fermentent comme ailleurs, même sous l'étouffoir, et peut-être à cause de l'étouffoir qui les tient comme en serre chaude. L'autodafé de Barcelone a hâté leur éclosion. L'effet qu'on s'était promis de cette solennité n'a pas apparemment répondu à l'attente, puisqu'on ne l'a pas renouvelée ; mais l'exécution que l'on n'ose plus faire en public, on veut la faire en particulier. En invitant ses administrés à lui remettre tous les livres spirites qui leur tomberont sous la main, Mgr Pantaléon n'a sans doute pas en vue d'en faire collection. Il leur interdit d'évoquer les Esprits, c'est son droit ; mais dans son mandement il a oublié une chose essentielle, c'est de faire défense aux Esprits d'entrer en Espagne.

Il s'étonne que le Spiritisme prenne si facilement racine au dix-neuvième siècle ; on doit s'étonner encore plus de voir en ce siècle ressusciter les us et coutumes du moyen âge ; et ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il s'y trouve des gens, instruits du reste, comprenant assez peu la nature et la puissance de l'idée, pour croire qu'on peut l'arrêter au passage comme on arrête un ballot de marchandises à la frontière.

Vous vous plaignez, monseigneur, de ce que les incrédules et les indifférents restent sourds à la voix des pasteurs de l'Eglise, tandis qu'ils se rendent à celle du Spiritisme ; c'est qu'ils sont plus touchés des paroles de charité, d'encouragement et de consolation que par les anathèmes. Croit-on les ramener par des imprécations comme celle qu'a prononcée dernièrement le curé de Villemayor-de-Ladre contre un pauvre maître d'école qui avait eu le tort de lui déplaire ? Voici cette formule canonique rapportée par la Correspondencia de Madrid, du mois de juin 1864, et auprès de laquelle la fameuse imprécation de Camille est presque de la douceur ; le poète a pu la mettre dans la bouche d'une païenne, il n'eût pas osé la mettre dans celle d'une chrétienne.

« Maudit soit Auguste Vincent ; maudits soient les vêtements dont il se couvre, la terre sur laquelle il marche, le lit où il dort et la table où il mange ; maudits soient le pain, et de plus tous les autres aliments dont il se nourrit, la fontaine où il boit, et de plus tous les liquides qu'il prend.

Que la terre s'ouvre et qu'il soit enterré en ce moment ; qu'il ait Lucifer à son côté droit. Personne ne peut parler avec lui, sous peine d'être tous excommuniés, seulement en lui disant adieu ; maudits soient aussi ses champs, sur lesquels il ne tombera plus d'eau, afin que rien ne lui produise ; maudites soient la jument qu'il monte, la maison où il habite et les propriétés qu'il possède.

Maudits soient aussi ses pères, enfants qu'il a et qu'il aura, qui seront en petit nombre et méchants ; ils iront mendier et il n'y aura personne qui leur donnera l'aumône, et si on la leur donne, qu'ils ne pussent la manger. En plus, que sa femme en cet instant reste veuve, ses enfants orphelins et sans père. »

Est-ce bien dans un temple chrétien qu'ont pu retentir d'aussi horribles paroles ? Est-ce bien un ministre de l'Evangile, un représentant de Jésus-Christ qui a pu les prononcer ? qui, pour une injure personnelle, vole un homme à l'exécration de ses semblables, à la damnation éternelle et à toutes les misères de la vie, lui, son père, sa mère, ses enfants présents et à venir, et tout ce qui lui appartient ? Jésus a-t-il jamais tenu un pareil langage, lui qui priaît pour ses bourreaux, et qui a dit : « Pardonnez à vos ennemis ; » qui nous fait chaque jour répéter, dans l'Oraison dominicale : « Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Quand il prononce la malédiction contre les Scribes et les Pharisiens, appelle-t-il sur eux la colère de Dieu ? Non ; mais il leur prédit les malheurs qui les attendent.

Et vous vous étonnez, monseigneur, des progrès de l'incrédulité ! Etonnez-vous plutôt qu'au dix-neuvième siècle, la religion du Christ soit si mal comprise par ceux qui sont chargés de l'enseigner. Ne soyez donc pas surpris si Dieu envoie ses bons Esprits pour rappeler au sens véritable de sa loi. Ils ne viennent pas détruire le christianisme, mais le dégager des fausses interprétations et des abus que les hommes y ont introduits.

Instructions des Esprits *Les Esprits en Espagne*

(Barcelone, 13 juin 1864. - Médium, madame J.)

Je viens près de vous pour que vous ayez la bonté de me recommander à Dieu dans vos prières, parce que je souffre, et je désire que les âmes charitables incarnées aient compassion d'un pauvre Esprit qui demande à Dieu son pardon. J'ai longtemps croupi dans le mal, mais aujourd'hui je viens dire aux Esprits qui le font : Cessez, âmes impures dans vos iniquités, cessez d'être incrédules et de mener une vie errante telle que la vôtre ; cessez donc de faire le mal, parce que Dieu a dit à ses bons Esprits : « Allez, et purifiez ces âmes perverses qui n'ont jamais connu le bien ; il faut que le mal cesse, parce que les temps sont proches où la terre doit être améliorée. Pour qu'elle soit meilleure, il faut que ces âmes souillées, qui chaque jour viennent la peupler, se purifient, afin d'habiter de

nouveau la terre, mais bonnes et charitables. »

C'est ce que Dieu a dit à ses bons Esprits ; et moi qui étais un des plus cruels dans les obsessions, je viens aujourd'hui dire à ceux qui font ce que je faisais : Ames égarées, suivez-moi ; demandez pardon à Dieu et à ces âmes pures qui vous tendent les bras ; implorez, et Dieu vous pardonnera ; mais pardonnez aussi, vous, et repentez-vous ; le pardon est si doux ! Ah ! si vous le connaissiez, vous ne tarderiez pas un instant à vous retirer de la fange du mal où vous croupissez ; vous voleriez aussitôt dans les bras des anges qui sont près de vous. Cessez, cessez, frères, je vous en prie ; cessez et suivez-moi ; repentez-vous.

Mes amis, permettez que je vous donne ce nom, quoique vous ne me connaissiez pas : je suis un de ces Esprits qui ont tout fait hors le bien ; mais à tout péché miséricorde, et puisque Dieu m'accorde mon pardon, et que des anges ont bien voulu me donner le nom de frère, j'espère que vous, qui pratiquez la charité, vous prierez pour moi, car j'ai des épreuves bien dures à subir ; mais elles sont méritées.

D. Y a-t-il longtemps que vous avez pris le sentier du bien ? - R. Non, mes amis, il y a peu de temps, car je suis l'Esprit obsesseur de la jeune enfant de Marmande ; je suis Jules, et je viens auprès des âmes charitables leur demander de prier pour moi, et dire aussi à mes anciens compagnons : « Arrêtez ! ne faites plus le mal, parce que Dieu pardonne aux pécheurs repentants ; repentez-vous, et vous serez absous. Je viens vous apporter les paroles de paix ; recevez de l'ange qui est ici présent le saint baptême, comme je l'ai reçu moi-même. »

Chers amis, je vous quitte en vous recommandant de ne pas m'oublier dans vos bonnes prières. Adieu. Jules.

Ayant demandé à l'Esprit si celui de Petite Carita, sa protectrice, l'accompagnait, il répondit affirmativement. Nous priâmes ce bon Esprit de vouloir bien nous dire quelques bonnes paroles relativement aux obsessions que nous combattons depuis si longtemps. Voici ce qu'il nous dit :

« Mes amis, les obsessions qui font le tourment de ces pauvres âmes incarnées sont bien douloureuses, surtout pour les médiums qui désirent se servir de leur faculté pour faire le bien, et ne le peuvent, parce que des Esprits malveillants se sont abattus sur eux et ne leur laissent point de tranquillité ; mais il faut espérer que ces obsessions arrivent à leur fin. Priez beaucoup, demandez à Dieu, la bonté même, qu'il veuille bien abréger vos souffrances et vos épreuves. Evoquez, chères âmes, ces Esprits égarés ; priez pour eux ; moralisez-les ; demandez des conseils aux bons Esprits. Vous êtes bien entourés ; n'avez-vous pas près de vous plusieurs de ces âmes éthérées qui veillent sur vous et vous protègent, qui cherchent à vous faire progresser, pour que vous arriviez près de Dieu ; c'est là qu'est leur tâche ; ils travaillent sans cesse pour vous préparer la vie qui ne finit jamais. Si vous n'êtes pas délivrés, mes chers amis, c'est sans doute que vous n'êtes pas assez purifiés pour la tâche que vous vous êtes imposée. Vous avez choisi votre épreuve librement, et vous devez vous efforcer de la mener à bonne fin, car les Esprits vous guident et vous soutiennent pour vous aider à terminer la vie terrestre saintement, vous épurant par l'expiation de la souffrance et par la charité.

« Adieu, chers amis ; je vous quitte en priant Dieu pour vous et pour ces pauvres obsédés, et je lui demande que vous soyez toujours protégés par les Esprits purifiés de votre groupe. (Voir la Revue de février, mars et juin 1864 : guérison de la jeune obsédée de Marmande.)

Petite Carita. »

Voilà deux Esprits qui ont violé la consigne et franchi les Pyrénées sans permission, sans tenir compte du mandement de Mgr Pantaleon, et, qui plus est, sans avoir été appelés ni évoqués. Il est vrai que le mandement n'avait pas encore paru ; nous verrons si maintenant ils seront moins hardis. On pourrait dire que si, dans cette réunion, on ne les a pas appelés, on avait l'habitude d'en appeler d'autres, et que, trouvant la porte ouverte, ils en ont profité pour entrer ; mais on ne tardera pas, si ce

n'est déjà fait, à en voir s'introduire, là comme ailleurs, comme à Poitiers, par exemple, chez des gens qui n'auront jamais entendu parler du Spiritisme, et même chez ceux qui, scrupuleux observateurs de l'ordonnance, leur fermeront l'entrée de leurs maisons, et cela malgré les alguazils. Puisque ceux dont il est ici question se sont permis cette incartade, nous demanderons à Monseigneur ce qu'il y a de ridicule dans ce fait, et où est le cynisme immonde qui, selon lui, est le fruit du Spiritisme : Une jeune fille de Marmande, qui ni elle ni ses parents ne pensaient point aux Esprits, qui peut-être même n'y croyaient pas, est atteinte, depuis près d'un an, d'une maladie terrible, bizarre, devant laquelle échoue la science. Quelques Spirites croient y reconnaître l'action d'un mauvais Esprit ; ils entreprennent sa guérison sans médicaments, par la prière et l'évocation de ce mauvais Esprit, et en cinq jours, non seulement ils lui rendent la santé, mais ils ramènent le mauvais Esprit au bien. Où est le mal ? où est l'absurdité ? Puis, ce même Esprit vient à Barcelone, sans qu'on le demande, réclamer des prières dont il a besoin pourachever sa purification ; il se donne pour exemple et invite ses anciens compagnons à renoncer au mal ; le bon Esprit qui l'accompagne prêche une morale évangélique ; qu'y a-t-il encore là de ridicule et d'immonde ? Ce qui est ridicule, dites-vous, c'est de croire à la manifestation des Esprits. Mais qu'est-ce que c'est que ces deux êtres qui viennent de se communiquer ? Est-ce un effet de l'imagination ? Non, puisqu'on ne songeait ni à eux, ni au fait dont ils viennent parler. Lorsque vous serez mort, Monseigneur, vous verrez les choses autrement, et nous prions Dieu qu'il vous éclaire comme il l'a fait pour votre prédécesseur, aujourd'hui l'un des protecteurs du Spiritisme à Barcelone.

Parmi les communications qu'il a données à la Société spirite de Paris, voici la première qui a déjà été publiée dans cette Revue ; nous la reproduisons néanmoins pour l'édition de ceux qui ne la connaîtraient pas. (Voir la Revue d'août 1862, page 231 : Mort de l'évêque de Barcelone, et, pour les détails de l'autodafé, les numéros de novembre et décembre 1861.)

« Aidé par votre chef spirituel (saint Louis), j'ai pu venir vous enseigner par mon exemple et vous dire : Ne repoussez aucune des idées annoncées, car un jour, un jour qui durera et pèsera comme un siècle, ces idées amoncelées crieront comme la voix de l'ange : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? Qu'as-tu fait de notre puissance, qui devait consoler et éléver l'humanité ? L'homme qui volontairement vit aveugle et sourd d'esprit, comme d'autres le sont de corps, souffrira, expiera et renaîtra pour recommencer le labeur intellectuel que sa paresse et son orgueil lui ont fait éviter ; et cette terrible voix m'a dit : Tu as brûlé les idées, et les idées te brûleront. Priez pour moi ; priez, car elle est agréable à Dieu la prière que lui adresse le persécuté pour le persécuteur.

« Celui qui fut évêque et n'est plus qu'un pénitent. »

Les Esprits ne s'arrêtent pas à Barcelone ; Madrid, Cadix, Séville, Murcie et bien d'autres villes reçoivent leurs communications, auxquelles l'autodafé a donné un nouvel élan, en augmentant le nombre des adeptes. Sans avoir le don de prophétie, nous pouvons dire avec certitude qu'un demi-siècle ne se passera pas que toute l'Espagne ne soit Spirite.

(Murcie (Espagne) 28 juin 1864.)

Demande à un Esprit protecteur. Pourriez-vous nous parler de l'état des âmes incarnées dans les mondes supérieurs au nôtre ?

Réponse. Je prends, comme point de comparaison avec le vôtre, un monde sensiblement plus avancé, où la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la succession des existences pour arriver à la perfection, sont autant de vérités reconnues et comprises par tous, où la communication des êtres corporés avec le monde occulte est par cela même très facile. Les êtres y sont moins matériels que sur votre terre, et n'y sont pas assujettis à tous les besoins qui vous pèsent ; ils forment la transition des corporés aux incorporés. Là point de barrières qui séparent les peuples, point de guerres ; tous vivent en paix, pratiquant entre eux la charité et la véritable fraternité ; les lois humaines y sont inutiles ; chacun porte avec soi sa conscience qui est son tribunal. Le mal y est

rare, et encore ce mal serait presque le bien pour vous. Par rapport à vous, ils seraient parfaits, mais de la perfection de Dieu, ils sont encore bien loin ; il leur faut encore plus d'une incarnation sur diverses terres pourachever leur purification. Celui qui vous semble parfait sur la terre serait considéré comme un révolté et un criminel dans le monde dont je vous parle ; vos plus grands savants y seraient les derniers ignorants.

Dans les mondes supérieurs, les productions de la nature n'ont rien de commun avec celles de votre globe ; tout y est approprié à l'organisation moins matérielle des habitants. Ce n'est point à la sueur de leur front et par le travail manuel qu'ils en tirent leur nourriture ; le sol produit naturellement ce qui leur est nécessaire. Cependant ils ne sont point inactifs ; mais leurs occupations sont tout autres que les vôtres ; n'ayant pas à pourvoir aux besoins du corps, ils pourvoient à celui de l'Esprit ; chacun comprenant pourquoi il a été créé, est positivement certain de son avenir, et travaille sans relâche à sa propre amélioration et à la purification de son âme.

La mort y est considérée comme un bienfait. Le jour où une âme quitte son enveloppe est un jour heureux. On sait où l'on va ; on passe premier pour aller attendre plus loin ses parents, ses amis et les Esprits sympathiques qu'on laisse derrière soi.

Terre de paix, séjour fortuné, où les vicissitudes de la vie matérielle sont inconnues, où la tranquillité de l'âme n'est troublée ni par l'ambition, ni par la soif des richesses, heureux ceux qui t'habitent ! Ils touchent au but qu'ils poursuivent depuis tant de siècles ; ils voient, ils savent, ils comprennent ; ils se réjouissent en pensant à l'avenir qui les attend, et travaillent avec plus d'ardeur pour arriver avec plus de promptitude.

Un Esprit Protecteur.

Cette communication n'offre rien qui n'ait déjà été dit sur les mondes avancés ; mais il n'en est pas moins intéressant de voir la concordance qui s'établit dans l'enseignement des Esprits sur les divers points du globe. Avec de tels éléments, comment l'unité de doctrine ne se ferait-elle pas ?

Jusqu'à présent, les points fondamentaux de la doctrine étant constitués, les Esprits ont peu de choses nouvelles à dire ; ils ne peuvent guère que répéter en d'autres termes, développer et commenter les mêmes sujets, ce qui établit une certaine uniformité dans leur enseignement. Avant d'aborder de nouvelles questions, ils laissent à celles qui sont résolues le temps de s'identifier avec la pensée ; mais à mesure que le moment est propice pour faire un pas en avant, on les voit aborder de nouveaux sujets qui, plus tôt, eussent été prématurés.

Entretiens d'outre-tombe *Un Esprit qui se croit Médium*

Madame Gaspard, amie de madame Delanne, était une fervente Spirite ; son regret était de n'être pas médium ; elle aurait surtout désiré être médium voyant. Depuis longtemps elle souffrait beaucoup d'un anévrisme ; le 2 juillet dernier, la rupture de cet anévrisme amena, dans la nuit, la mort subite de cette dame. Madame Delanne n'était pas encore informée de l'événement, lorsque, dans la journée, elle entendit des coups frappés dans les différentes parties de sa chambre ; elle n'y prêta pas d'abord grande attention, mais la persistance de ces coups lui fit penser que quelque Esprit demandait à se communiquer. Comme elle est très bon médium, elle prit le crayon et écrivit ce qui suit :

Oh ! bonne madame Delanne, comme vous me faites attendre ! Je suis accourue pour vous raconter ma nouvelle faculté : je suis médium voyant. J'ai vu mon cher Émile, mes petits enfants, tous, ma mère, la mère de M. Gaspard. Oh ! qu'il va être heureux, quand il va le savoir ! Merci, mon Dieu !

pour une si grande faveur.

D. – Est-ce bien vous, madame Gaspard, qui me parlez en ce moment ?

R. – Comment ! vous ne me voyez pas ? je suis vers vous depuis déjà longtemps. J'étais impatiente de ce que vous ne me répondiez pas. Allons ! vous allez venir, n'est-ce pas ? c'est votre tour maintenant. Et puis, cela vous fera du bien ; nous irons nous promener, maintenant que je vais bien. Oh ! que l'on est heureux de revoir ceux que l'on aime ! c'est pourtant ce qui m'a guérie. Comme le bon Dieu est bon, et comme il tient ses promesses, quand on est fidèle à ses commandements ! - Hein, mon Émile ! et dire que mon pauvre père va encore me dire que je suis folle ! Cela ne fait rien, je lui dirai tout de même. - Allons, partons-nous ? Il faut amener votre mère, cela lui fera dit bien. Pauvre femme ! elle a l'air si bon.

D. - Voyons, bonne madame Gaspard, nous partons, je vous suis ; nous allons bien chez vous, à Châtillon ? Dites-moi ce que vous voyez, ou plutôt ce qui s'y passe en ce moment.

R. - Singulières choses !

A ce mot, l'Esprit s'en va, et madame Delanne ne peut rien obtenir de plus.

Pour l'intelligence de cette dernière partie de la communication, nous dirons que, depuis quelque temps, une partie de campagne à Châtillon était projetée entre ces deux dames. Madame Gaspard, surprise par une mort subite, ne se rend pas compte de sa position, et se croit encore vivante ; comme elle voit les Esprits de ceux qui lui sont chers, elle se figure être devenue médium voyant ; c'est une particularité remarquable de la transition de la vie corporelle à la vie spirituelle. De plus, madame Gaspard, se trouvant délivrée de ses souffrances, croit être guérie, et vient renouveler son invitation à madame Delanne. Cependant, les idées sont confuses chez elle, car elle vient l'avertir en frappant des coups autour d'elle, sans comprendre qu'elle ne s'y serait pas prise de cette façon si elle eût été vivante.

Madame Delanne comprend de suite la singularité de la position, mais, ne voulant pas la désabuser, l'invite à voir ce qui se passe à Châtillon. Sans doute l'Esprit s'y transporte et est rappelé à la réalité par quelque circonstance inattendue, puisqu'il s'écrie : « Singulière chose ! » et interrompt sa communication.

Au reste, l'illusion ne fut pas de longue durée ; dès le lendemain, madame Gaspard était complètement dégagée, et dicta une excellente communication à l'adresse de son mari et de ses amis, se félicitant d'avoir connu le Spiritisme qui lui avait procuré une mort exempte des angoisses de la séparation.

Études morales *Une famille de monstres*

On écrit de Brunswick au Pays :

« Une paysanne des environs de Lutter vient de mettre au monde un enfant qui a toutes les apparences d'un singe, car son corps presque tout entier est couvert de poils noirs et touffus, et le visage lui-même n'est pas exempt de cette étrange végétation.

Mariée depuis douze ans, et quoique admirablement conformée, cette malheureuse femme n'a pu encore mettre au monde un seul enfant qui ne fût atteint d'infirmités plus ou moins affreuses.

Sa fille aînée, âgée de dix ans, est complètement bossue, et son masque semble copié trait pour trait sur celui de Polichinelle. Son second enfant est un garçon de sept ans ; il est cul-de-jatte. Le troisième, qui va atteindre sa cinquième année, est sourd-muet et idiot. Enfin le quatrième, une petite fille âgée de deux ans et demi, est complètement aveugle.

Quelle peut être la cause de cet étrange phénomène ? C'est là un point que la science doit éclaircir.

Le père est un homme parfaitement constitué et qui présente toutes les apparences de la plus robuste santé, et rien ne peut expliquer l'espèce de fatalité qui pèse sur sa race. »
(Moniteur du 29 juillet 1864.)

« C'est là, dit le journal, un point que la science doit éclaircir. » Il est bien d'autres faits devant lesquels la science reste impuissante, sans compter ceux de Morzines et de Poitiers. La raison en est bien simple, c'est qu'elle s'obstine à ne chercher les causes que dans la matière, et ne tient compte que des lois qu'elle connaît. Elle est, à l'égard de certains phénomènes, dans la position où elle se trouverait si elle ne fût pas sortie de la physique d'Aristote, si elle eût méconnu la loi de la gravitation ou celle de l'électricité ; où s'est trouvée la religion tant que celle-ci a méconnu la loi du mouvement des astres ; où sont encore aujourd'hui ceux qui méconnaissent la loi géologique de la formation du globe ?

Deux forces se partagent le monde : l'esprit et la matière. L'esprit a ses lois, comme la matière a les siennes ; or, ces deux forces réagissant incessamment l'une sur l'autre, il en résulte que certains phénomènes matériels ont pour cause l'action de l'esprit, et que les unes ne peuvent être parfaitement comprises si l'on ne tient pas compte des autres. En dehors de lois tangibles, il en est donc une autre qui joue dans le monde un rôle capital, c'est celle des rapports du monde visible et du monde invisible. Quand la science reconnaîtra l'existence de cette loi, elle y trouvera la solution d'une multitude de problèmes contre lesquels elle se heurte inutilement.

Les monstruosités, comme toutes les infirmités congénitales, ont sans doute une cause physiologique qui est du ressort de la science matérielle ; mais, en supposant que celle-ci parvienne à surprendre le secret de ces écarts de la nature, il restera toujours le problème de la cause première, et la conciliation du fait avec la justice de Dieu. Si la science dit que cela ne la regarde pas, il n'en saurait être ainsi de la religion. Lorsque la science démontre l'existence d'un fait, à la religion incombe le devoir d'y chercher la preuve de la souveraine sagesse. A-t-elle jamais sondé, au point de vue de la divine équité, le mystère de ces existences anomalies ? de ces fatalités qui semblent poursuivre certaines familles, sans causes actuelles connues ? Non, car elle sent son impuissance, et s'effraye de ces questions redoutables pour ses dogmes absous. Jusqu'à ce jour on avait accepté le fait sans aller plus loin ; mais aujourd'hui on pense, on réfléchit, on veut savoir ; on interroge la science qui cherche dans les fibres et reste muette ; on interroge la religion qui répond : Mystère impénétrable !

Eh bien ! le Spiritisme vient déchirer ce mystère et en faire sortir l'éclatante justice de Dieu ; il prouve que ces âmes déshéritées dès leur naissance en ce monde ont déjà vécu, et qu'elles expient, dans des corps difformes, des fautes passées ; l'observation le démontre et la raison le dit, car on ne saurait admettre qu'elles soient châtiées en sortant des mains du Créateur avant d'avoir rien fait.

Bien, dira-t-on, pour l'être qui naît ainsi ; mais les parents ? mais cette mère qui ne donne le jour qu'à des êtres disgraciés ; qui est privée de la joie d'avoir un seul enfant qui lui fasse honneur et qu'elle puisse montrer avec orgueil ? A cela le Spiritisme répond : Justice de Dieu, expiation, épreuve pour sa tendresse maternelle, car c'en est une bien grande de ne voir autour de soi que de petits monstres au lieu d'enfants gracieux. Il ajoute : Il n'est pas une seule infraction aux lois de Dieu qui n'ait tôt ou tard ses conséquences funestes, sur la terre ou dans le monde des Esprits, dans cette vie ou dans une vie suivante. Par la même raison : il n'est pas une seule vicissitude de la vie qui ne soit la conséquence et la punition d'une faute passée, et il en sera ainsi pour chacun tant qu'il ne se sera pas repenti, qu'il n'aura pas expié et réparé le mal qu'il a fait ; il revient sur la terre pour expier et réparer ; à lui de s'améliorer assez ici-bas pour n'y plus revenir comme condamné. Souvent Dieu se sert de celui qui est puni pour en punir d'autres ; c'est ainsi que les Esprits de ces enfants devant, par punition, s'incarner dans des corps difformes, sont, à leur insu, des instruments d'expiation pour la mère qui leur a donné naissance. Cette justice distributive, proportionnée à la

durée du mal, vaut bien celle des peines éternelles, irrémisibles, qui ferment à tout jamais la voie du repentir et de la réparation.

Le fait ci-dessus ayant été lu à la Société spirite de Paris, comme sujet d'étude philosophique, un Esprit donna l'explication suivante :

(Société de Paris, 29 juillet 1864.)

Si vous pouviez voir les ressorts cachés qui font mouvoir votre monde, vous comprendriez comment tout s'enchaîne, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes ; vous comprendriez surtout la liaison intime qui existe entre le monde physique et le monde moral, cette grande loi de la nature ; vous verriez la multitude des intelligences qui président à tous les faits et les utilisent pour les faire servir à l'accomplissement des vues du Créateur. Supposez-vous un instant devant une ruche dont les abeilles seraient invisibles ; le travail que vous verriez s'accomplir chaque jour vous étonnerait, et vous vous écrieriez peut-être : Singulier effet du hasard ! Eh bien ! vous êtes en réalité en présence d'un atelier immense que conduisent d'innombrables légions d'ouvriers invisibles pour vous, dont les uns ne sont que des manœuvres qui obéissent et exécutent, tandis que d'autres commandent et dirigent, chacun dans sa sphère d'activité proportionnée à son développement et à son avancement, et ainsi de proche en proche jusqu'à la volonté suprême qui donne à tout l'impulsion.

Ainsi s'explique l'action de la Divinité dans les détails les plus infimes. De même que les souverains temporels, Dieu a ses ministres, et ceux-ci des agents subalternes, rouages secondaires du grand gouvernement de l'univers. Si, dans un pays bien administré, le dernier hameau ressent les effets de la sagesse et de la sollicitude du chef de l'État, combien la sagesse infinie du Très-haut ne doit-elle pas s'étendre aux plus petits détails de la création !

Ne croyez donc pas que cette femme dont vous venez de parler soit la victime du hasard ou d'une aveugle fatalité ; non, ce qui lui arrive a sa raison d'être, soyez-en bien convaincus. Elle est châtiée dans son orgueil ; elle a méprisé les faibles et les infirmes ; elle a été dure pour les êtres disgraciés dont elle détournait sa vue avec dégoût, au lieu de les entourer d'un regard de commisération ; elle a tiré vanité de la beauté physique de ses enfants, aux dépens de mères moins favorisées ; elle les montrait avec orgueil, car la beauté du corps avait à ses yeux plus de prix que la beauté de l'âme ; elle a ainsi développé en eux des vices qui ont retardé leur avancement, au lieu de développer les qualités du cœur. C'est pourquoi Dieu a permis que, dans son existence actuelle, elle n'eût que des enfants difformes, afin que la tendresse maternelle l'aïdât à vaincre sa répugnance pour les malheureux. C'est donc pour elle une punition et un moyen d'avancement ; mais, dans cette punition même, éclatent à la fois la justice et la bonté de Dieu, qui châtie d'une main, et de l'autre donne sans cesse au coupable les moyens de se racheter.

Un Esprit protecteur.

Variétés

Un suicide faussement attribué au Spiritisme

Le Moniteur du 6 août contient l'article suivant, que le Siècle a reproduit le lendemain :

« Hier jeudi, à deux heures de l'après-midi, un jeune homme, à peine âgé de dix-neuf ans, fils d'un médecin, s'est suicidé dans son domicile de la chaussée des Martyrs, en se tirant un coup de pistolet dans la bouche.

La balle lui a fracassé la tête, et néanmoins la mort n'a pas été instantanée ; il a conservé sa raison pendant quelques instants, et, aux questions qui lui ont été adressées, il a répondu qu'à part le chagrin qu'il allait causer à son père, il n'avait aucun regret de ce qu'il avait fait. Puis le délire s'est

emparé de lui, et, malgré les soins dont on l'a entouré, il est mort le soir même, après une agonie de cinq heures.

Depuis quelque temps ce malheureux jeune homme nourrissait, dit-on, des pensées de suicide, et l'on présume, à tort ou à raison, que l'étude du Spiritisme à laquelle il se livrait avec ardeur n'a pas été étrangère à sa fatale résolution. »

Cette nouvelle fera sans doute le tour de la presse, comme jadis celle des quatre prétendus fous de Lyon, qui fut à chaque fois répétée avec addition d'un zéro, tant nos adversaires recherchent avec avidité les occasions de trouver à mordre contre le Spiritisme. La vérité ne tarde pas à être connue, mais qu'importe ! on espère que d'une bonne petite calomnie colportée il reste toujours quelque chose. Oui, il en reste quelque chose : une tache sur les calomniateurs. Quant à la doctrine, on ne s'aperçoit pas qu'elle en ait souffert, puisqu'elle n'en poursuit pas moins sa marche ascendante.

Nous félicitons le directeur de l'Avenir, M. d'Ambel, de son empressement à s'informer de la véritable cause de l'événement. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son numéro du 11 août 1864 :

« Nous avouons que la lecture de ce fait-divers nous a plongés dans la plus profonde stupéfaction. Il nous est impossible de ne pas protester contre la légèreté avec laquelle l'organe officiel a accueilli une pareille accusation. Le Spiritisme est complètement étranger à l'acte de ce malheureux jeune homme. Nous qui sommes voisins du lieu du sinistre, nous savons pertinemment que telle n'est pas la cause de ce suicide épouvantable. Ce n'est qu'avec la plus grande réserve que nous devons indiquer la vraie cause de cette catastrophe ; mais enfin la vérité est la vérité, et notre doctrine ne peut rester sous le coup d'une telle imputation.

Depuis longtemps, ce jeune homme, qu'on présente comme se livrant avec ardeur à l'étude de notre doctrine, avait échoué à plusieurs reprises dans ses examens pour le baccalauréat. L'étude lui était antipathique aussi bien que la profession paternelle ; il devait prochainement passer un autre examen, et c'est à la suite d'une vive discussion avec son père que, craignant d'échouer encore, il a pris et mis à exécution sa fatale résolution.

Ajoutons que s'il eût réellement connu le Spiritisme, notre doctrine l'eût arrêté sur la pente fatale en lui montrant toute l'horreur que nous inspire le suicide et toutes les conséquences terribles que ce crime entraîne avec lui. (Voir le Livre des Esprits, p. 406 et suivantes.) »

Notices bibliographiques

La Pluralité des Mondes habités par M. Camille Flammarion

Nos lecteurs se rappellent une brochure, sous le même titre, publiée par M. Flammarion, et dont nous avons rendu compte, avec l'éloge qu'elle méritait, dans la Revue spirite de janvier 1863. Le succès de cet opuscule a engagé l'auteur à développer la même thèse dans un ouvrage plus complet, où la question est traitée avec tous les développements qu'elle comporte, au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle.

Dans cet ouvrage il est fait abstraction du Spiritisme, dont il n'est point parlé, et, par cela même, il s'adresse aux incrédules aussi bien qu'aux croyants ; mais, comme la théorie de la pluralité des mondes habités se lie intimement à la doctrine spirite, il est très important de la voir consacrée par la science et la philosophie. Sous ce rapport ce remarquable et savant ouvrage a sa place marquée dans la bibliothèque des Spirites.

C'est à ce même point de vue, c'est-à-dire en dehors de la révélation des Esprits, que sera traitée l'importante question de la pluralité des existences, dans un ouvrage en ce moment sous presse, édité par MM. Didier et Ce. Le nom de l'auteur, connu dans le monde savant, est une garantie que son livre sera à la hauteur du sujet.

La Voix d'outre-tombe, journal du Spiritisme, publié à Bordeaux sous la direction de M. Aug. Bez. Voici la quatrième publication périodique spirite qui paraît à Bordeaux, et que nous sommes heureux de comprendre dans les réflexions que nous avons faites dans notre dernier numéro sur les publications du même genre. Nous connaissons M. Bez de longue date comme un des fermes soutiens de la cause ; son drapeau est le même que le nôtre, nous avons foi en sa prudence et en sa modération ; c'est donc un organe de plus qui vient ajouter sa voix à celles qui défendent les vrais principes de la doctrine ; qu'il soit le bien venu !

On nous annonce que bientôt Marseille aura aussi son journal spirite.

La multiplication de ces journaux spéciaux nous a suggéré d'importantes réflexions dans leur intérêt, mais que le défaut d'espace nous oblige de remettre à un prochain numéro.

Allan Kardec

Octobre 1864

Le sixième sens et la vue spirituelle
Essai théorique sur les miroirs magiques

On donne le nom de miroirs magiques à des objets, généralement à reflet brillant, tels que glaces, plaques métalliques, carafes, verres, etc., dans lesquels certaines personnes voient des images qui leur retracent des événements éloignés, passés, présents et quelquefois futurs, et les mettent sur la voie des réponses aux questions qui leur sont adressées. Ce phénomène n'est pas extrêmement rare ; les esprits forts le taxent de croyance superstitieuse, d'effet de l'imagination, de jonglerie, comme tout ce qu'ils ne peuvent expliquer par les lois naturelles connues ; ainsi en est-il pour eux de tous les effets somnambuliques et médianimiques. Mais si le fait existe, leur opinion ne saurait prévaloir contre la réalité, et l'on est bien forcé d'admettre l'existence d'une nouvelle loi encore inobservée. Jusqu'à présent nous ne nous sommes point étendu sur ce sujet, malgré les faits nombreux qui nous étaient rapportés, parce que nous avons pour principe de n'affirmer que ce dont nous pouvons nous rendre compte, tenant toujours, autant que possible, à dire le pourquoi et le comment des choses, c'est-à-dire de joindre au récit une explication rationnelle. Nous avons mentionné le fait sur le témoignage de personnes sérieuses et honorables ; mais, tout en admettant la possibilité du phénomène et même sa réalité, nous n'avions point encore vu assez clairement à quelle loi il pouvait se rattacher pour être en mesure d'en donner la solution, c'est pourquoi nous nous sommes abstenu. Les récits que nous avions sous les yeux pouvaient d'ailleurs être empreints d'exagération ; ils manquaient surtout de certains détails d'observation qui, seuls, peuvent aider à fixer les idées. Aujourd'hui que nous avons vu, observé et étudié, nous pouvons parler en connaissance de cause. Relatons d'abord sommairement les faits dont nous avons été témoin. Nous ne prétendons pas convaincre les incrédules ; nous voulons seulement essayer d'éclaircir un point encore obscur de la science spirite.

Dans le cours de l'excursion spirite que nous avons faite cette année, étant allé passer quelques jours chez M. de W..., membre de la Société spirite de Paris, dans le canton de Berne en Suisse, ce dernier nous parla d'un paysan des environs, tourneur de son état, qui jouit de la faculté de découvrir les sources, et de voir dans un verre les réponses aux questions qu'on lui adresse. Pour la découverte des sources, il se transporte parfois sur les lieux, et se sert de la baguette usitée en pareil cas ; d'autres fois, sans se déplacer, il se sert de son verre et donne les indications nécessaires. Voici un remarquable exemple de sa lucidité.

Dans la propriété de M. de W... existait une très longue conduite pour les eaux ; mais, par suite de certaines causes locales, il eût été préférable que la prise d'eau fût plus rapprochée. Afin de s'épargner, s'il était possible, des fouilles inutiles, M. de W... eut recours au découvreur de sources. Celui-ci, sans quitter sa chambre, lui dit, en regardant dans son verre : « Sur le parcours des tuyaux, il existe une autre source ; elle est à tant de pieds de profondeur au-dessous du quatorzième tuyau, à partir de tel point. » La chose fut trouvée telle qu'il l'avait indiquée. L'occasion était trop favorable pour n'en pas profiter dans l'intérêt de notre instruction. Nous nous rendîmes donc chez cet homme avec M. et Mme de W... et deux autres personnes. Quelques renseignements sur son compte ne sont pas sans utilité.

C'est un homme de soixante-quatre ans, assez grand, mince, d'une bonne santé, quoique impotent, et pouvant à grand-peine se transporter. Il est protestant, très religieux, et fait sa lecture habituelle de la Bible et de livres de prières. Son infirmité, suite d'une maladie, date de l'âge de trente ans. C'est à

cette époque que sa faculté s'est révélée en lui ; il dit que c'est Dieu qui a voulu lui donner une compensation. Sa figure est expressive et gaie, son œil vif, intelligent et pénétrant. Il ne parle que le patois allemand du pays, et n'entend pas un mot de français. Il est marié et père de famille ; il vit du produit de quelques pièces de terre, et de son travail personnel ; de sorte que, sans être dans une position aisée, il n'est pas dans le besoin.

Lorsque des personnes inconnues se présentent chez lui pour le consulter, son premier mouvement est celui de la défiance ; il flaire en quelque sorte leurs intentions, et, pour peu que son impression soit défavorable, il répond qu'il ne s'occupe que des sources, et refuse toute expérience avec son verre. Il refuse surtout de répondre aux questions qui auraient pour but la cupidité, comme la recherche des trésors, les spéculations hasardeuses, ou l'accomplissement de quelque mauvais dessein, à toutes celles, en un mot, qui blesseraient la loyauté et la délicatesse ; il dit que s'il s'occupait de ces choses-là, Dieu lui retirerait sa faculté. Lorsqu'on lui est présenté par des personnes de connaissance, et si on lui est sympathique, sa physionomie devient ouverte et bienveillante. Si le motif pour lequel on l'interroge est sérieux et utile, il s'y intéresse et se complaît dans les recherches ; si les questions sont futiles et de pure curiosité, si l'on s'adresse à lui comme à un diseur de bonne aventure, il ne répond pas.

Grâce à la présence et à la recommandation de M. de W..., nous avons été assez heureux pour être dans de bonnes conditions vis-à-vis de lui, et nous n'avons eu qu'à nous louer de son accueil cordial et de sa bonne volonté.

Cet homme est de la plus complète ignorance en ce qui concerne le Spiritisme ; il n'a pas la moindre idée des médiums, ni des évocations, ni de l'intervention des Esprits, ni de l'action fluidique ; pour lui, sa faculté est dans ses nerfs, dans une force qu'il ne s'explique pas, et qu'il n'a jamais cherché à s'expliquer, car, lorsque nous avons voulu lui faire dire de quelle manière il voyait dans son verre, il nous a paru que c'était la première fois que son attention était portée sur ce point ; or, c'était pour nous une chose essentielle ; ce n'est qu'après des questions successives que nous sommes parvenu à comprendre, ou mieux à débrouiller sa pensée.

Son verre est un verre à boire ordinaire, vide ; mais c'est toujours le même, et qui ne sert qu'à cet usage ; il ne pourrait pas en employer d'autre. En prévision d'un accident, il lui fut indiqué où il pouvait en trouver un pour le remplacer ; se l'étant procuré, il le tient en réserve. Quand il l'interroge, il le tient dans le creux de la main, et regarde dans l'intérieur ; si le verre est placé sur la table, il ne voit rien. Quand il fixe son regard sur le fond, ses yeux semblent se voiler un instant, puis reprennent bientôt leur éclat habituel ; alors, regardant alternativement son verre et ses interlocuteurs, il parle comme d'habitude, disant ce qu'il voit, répondant aux questions, d'une manière simple, naturelle et sans emphase. Dans ses expériences il ne fait aucune invocation, n'emploie aucun signe cabalistique, ne prononce ni formules, ni paroles sacramentelles. Lorsqu'une question lui est faite, il concentre, dit-il, son attention et sa volonté sur le sujet proposé en regardant au fond du verre, où se forment à l'instant les images des personnes et des choses relatives à l'objet qui l'occupe. Quant aux personnes, il les dépeint au physique et au moral, comme le ferait un somnambule lucide, de manière à ne laisser aucun doute sur leur identité. Il décrit aussi, avec plus ou moins de précision, les lieux qu'il ne connaît pas ; ceci détruit l'idée que ce qu'il voit est un jeu de son imagination. Lorsqu'il a dit à M. de W... que la source était à tant de pieds au-dessous du quatorzième tuyau, il ne pouvait certainement pas le prendre dans son propre cerveau. Pour se rendre plus intelligible, il se sert au besoin d'un morceau de craie, avec lequel il trace sur la table des points, des ronds, des lignes de diverses grandeurs, indiquant les personnes et les lieux dont il parle, leur position relative, etc., de manière à n'avoir qu'à les montrer quand il y revient, en disant : C'est celui-ci qui fait telle chose, ou c'est dans tel endroit que telle chose se passe.

Un jour, une dame l'interrogeait sur le sort d'une jeune fille enlevée par des Bohémiens depuis plus

de quinze ans, sans qu'on ait pu en avoir des nouvelles depuis lors. Partant, à la manière des somnambules, de l'endroit où la chose avait eu lieu, il suivait les traces de l'enfant qu'il disait voir dans son verre, et qui avait, selon lui, suivi les bords d'une grande eau, c'est-à-dire, la mer. Il affirma qu'elle vivait, décrivit sa situation, sans toutefois pouvoir préciser le lieu de sa résidence, parce que, dit-il, l'époque voulue pour qu'elle fût rendue à sa mère n'était pas encore arrivée ; qu'il fallait au préalable que certaines choses qu'il spécifia fussent accomplies, et qu'alors une circonstance fortuite ferait que la mère reconnaîtrait son enfant. Afin de pouvoir mieux préciser la direction à suivre pour la retrouver, il demanda qu'une autre fois on lui apportât une carte géographique. Cette carte lui fut montrée en notre présence le jour de notre visite ; mais, comme il n'a aucune notion de géographie, on fut obligé de lui expliquer ce qui représentait la mer, les fleuves, les villes, les routes et les montagnes ; alors, mettant le doigt sur le point de départ, il indiqua la route qui conduisait au lieu en question. Quoiqu'il se fût écoulé un certain temps depuis la première consultation, il se ressouvint parfaitement de tout ce qu'il avait dit, et fut le premier à parler de l'enfant avant qu'on le questionnât.

Cette affaire n'ayant pas encore reçu son dénouement, nous ne pouvons rien préjuger sur le résultat de ses prévisions ; nous dirons seulement qu'à l'égard des circonstances passées et connues, il avait vu très juste. Nous ne rapportons ce fait que comme spécimen de sa manière de voir.

Pour ce qui nous concerne personnellement, nous avons également pu constater sa lucidité. Sans question préalable, et même sans que nous y songeassions, il nous parla spontanément d'une affection dont nous souffrons depuis un certain temps, et dont il assigna le terme ; et, chose remarquable, c'est que ce terme est précisément celui qu'avait indiqué la somnambule, madame Roger, que nous avions consulté à cet effet, six mois auparavant.

Il ne nous connaissait ni de vue ni de nom, et quoique, dans son ignorance, il lui fût difficile de comprendre la nature de nos travaux, par des circonlocutions, des images et des expressions à sa manière, il en indiqua, à ne pas s'y méprendre, le but, les tendances et le résultat inévitable ; ce dernier point surtout paraissait l'intéresser vivement, car il répétait sans cesse que la chose devait s'accomplir, que nous y étions destiné depuis notre naissance, et que rien ne pouvait s'y opposer. De lui-même il parla de la personne appelée à continuer l'œuvre après notre mort, des obstacles que certains individus cherchaient à jeter sur notre route, des rivalités jalouses et des ambitions personnelles ; il désigna d'une manière non équivoque ceux qui pouvaient utilement nous seconder et ceux dont nous devions nous défier, revenant sans cesse sur les uns et sur les autres avec une sorte d'acharnement ; il entra enfin dans des détails circonstanciés d'une parfaite justesse, d'autant plus remarquables que la plupart n'étaient provoqués par aucune question, et qu'ils coïncidaient de tous points avec les révélations que nous ont faites maintes fois nos guides spirituels pour notre gouverne.

Ce genre de recherches sortait totalement des habitudes et des connaissances de cet homme, ainsi qu'il le disait lui-même ; à plusieurs reprises il répéta : « Je dis ici beaucoup de choses que je ne dirais pas à d'autres, parce qu'ils ne me comprendraient pas ; mais lui (en nous désignant) me comprend parfaitement. » En effet, il y avait des choses dites à dessein à demi-mot, qui n'étaient intelligibles que pour nous. Nous vîmes dans ce fait une marque spéciale de la bienveillance des bons Esprits qui ont voulu nous confirmer, par ce moyen nouveau et inattendu, les instructions qu'ils nous avaient données en d'autres circonstances, en même temps que c'était pour nous un sujet d'observation et d'étude.

Il est donc avéré pour nous que cet homme est doué d'une faculté spéciale, et qu'il voit réellement. Voit-il toujours juste ? Là n'est pas la question ; il suffit qu'il ait vu assez souvent pour constater l'existence du phénomène ; l'inaffabilité n'est donnée à personne sur la terre, par la raison que personne n'y jouit de la perfection absolue. Comment voit-il ? Là est le point essentiel et qui ne peut

se déduire que de l'observation.

Par suite de son manque d'instruction et des préjugés du milieu dans lequel il a toujours vécu, il est imbu de certaines idées superstitieuses qu'il mêle à ses récits ; c'est ainsi, par exemple, qu'il croit de bonne foi à l'influence des planètes sur la destinée des individus, et à celle des jours heureux et malheureux. D'après ce qu'il avait vu de nous, nous devions être né sous, nous ne savons plus quel signe ; nous devions nous abstenir d'entreprendre des choses importantes à tel jour de la lune. Nous n'avons pas essayé de le dissuader, ce à quoi nous n'aurions probablement pas réussi, et n'aurait servi qu'à le troubler ; mais, parce qu'il a quelques idées fausses, ce n'est pas un motif pour dénier la faculté qu'il possède ; car, de ce qu'il y a de mauvais grains dans un tas de blé, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bon blé ; et de ce qu'un homme ne voit pas toujours juste, il ne s'ensuit pas qu'il ne voit pas du tout.

Lorsqu'il se fut rendu compte à peu près du but et des résultats de nos travaux, il demanda très sérieusement et avec une sorte d'anxiété à l'oreille de M. de W..., si nous aurions par hasard trouvé le sixième livre de Moïse. Or, selon une tradition populaire dans certaines localités, Moïse aurait écrit un sixième livre contenant de nouvelles révélations et l'explication de tout ce qu'il y a d'obscur dans les cinq premiers. Selon la même tradition, ce livre doit être un jour découvert. Si quelque chose peut donner la clef de toutes les allégories des Ecritures, c'est assurément le Spiritisme, qui réaliserait ainsi l'idée attachée au prétendu sixième livre de Moïse. Il est assez singulier que cet homme ait conçu cette pensée.

Un examen attentif des faits ci-dessus démontre une complète analogie entre cette faculté et le phénomène désigné sous les noms de seconde vue, double vue, ou somnambulisme éveillé, et qui est décrit dans le Livre des Esprits, chap. VIII : Emancipation de l'âme, et dans le Livre des Médiums, chap. XIV... Elle a donc son principe dans la propriété rayonnante du fluide périspirital, qui permet à l'âme, dans certains cas, de percevoir les choses à distance, autrement dit, dans l'émancipation de l'âme, qui est une loi de nature. Ce ne sont pas les yeux qui voient, c'est l'âme qui, par ses rayons, atteignant un point donné, exerce son action au dehors et sans le concours des organes corporels. Cette faculté, beaucoup plus commune qu'on ne le croit, se présente avec des degrés d'intensité et des aspects très divers selon les individus : chez les uns, elle se manifeste par la perception permanente ou accidentelle, plus ou moins nette, des choses éloignées ; chez d'autres, par la simple intuition de ces mêmes choses ; chez d'autres, enfin, par la transmission de la pensée. Il est à remarquer que beaucoup la possèdent sans s'en douter, et surtout sans s'en rendre compte ; elle est inhérente à leur être, et leur semble tout aussi naturelle que celle de voir par les yeux ; souvent même ils confondent ces deux perceptions. Si on leur demande comment ils voient, la plupart du temps ils ne savent pas plus l'expliquer qu'ils n'expliqueraient le mécanisme de la vision ordinaire.

Le nombre des personnes qui jouissent spontanément de cette faculté, étant de beaucoup le plus considérable, il en résulte qu'elle est indépendante de tout appareil quelconque. Le verre dont cet homme se sert est un accessoire qui ne lui est utile que par habitude, car nous avons constaté qu'en plusieurs circonstances il décrivait les choses sans le regarder. Pour ce qui nous concernait, notamment en parlant des individus, il les indiquait avec sa craie, par les signes caractéristiques de leurs qualités et de leur position ; c'est sur ces signes qu'il parlait en regardant sa table, sur laquelle il semblait voir aussi bien que dans son verre qu'il regardait à peine ; mais, pour lui, il le croit nécessaire, et voici comment on peut l'expliquer.

L'image qu'il observe se forme dans les rayons du fluide périspirital qui lui en transmettent la sensation ; son attention se concentrant dans le fond de son verre, il y dirige les rayons fluidiques, et tout naturellement l'image s'y concentre comme elle se concentrerait sur un objet quelconque : un verre d'eau, une carafe, une feuille de papier, une carte, ou sur un point vague de l'espace. C'est un

moyen de fixer la pensée et de la circonscrire, et nous sommes convaincu que quiconque exerce cette faculté à l'aide d'un objet matériel, avec un peu d'exercice, et s'il avait la ferme volonté de s'en passer, verrait tout aussi bien.

En admettant toutefois, ce qui n'est pas encore prouvé ; que l'objet agisse sur certaines organisations, à la façon des excitants, de manière à provoquer le dégagement fluidique, et par suite l'isolement de l'Esprit, il est un fait capital acquis à l'expérience, c'est qu'il n'existe aucune substance spéciale jouissant à cet égard d'une propriété exclusive. L'homme en question ne voit que dans un verre vide, tenu dans le creux de sa main, et ne peut voir dans le premier verre venu ni dans son verre autrement placé. Si la propriété était inhérente à la substance et à la forme de l'objet, pourquoi deux objets de même nature et de même forme ne la posséderait-ils pas pour le même individu ? Pourquoi ce qui produit de l'effet sur l'un ne le produirait-il pas sur un autre ? Pourquoi, enfin, tant de personnes possèdent-elles cette faculté sans le secours d'aucun appareil ? C'est, ainsi que nous l'avons dit, que la faculté est inhérente à l'individu et non au verre. L'image se forme en lui-même, ou mieux dans les rayons fluidiques qui émanent de lui ; le verre n'offre, pour ainsi dire, que le reflet de cette image : c'est un effet et non la cause. Telle est la raison pour laquelle tout le monde ne voit pas dans ce qu'on est convenu d'appeler les miroirs magiques ; il ne suffit pas pour cela de la vue corporelle, il faut être doué de la faculté appelée double vue, qui serait plus exactement nommée vue spirituelle ; et cela est si vrai, que certaines personnes voient parfaitement les yeux fermés.

La vue spirituelle est en réalité le sixième sens ou sens spirituel dont on a tant parlé, et qui, de même que les autres sens, peut être plus ou moins obtus ou subtil ; il a pour agent le fluide périspiritual, comme la vue corporelle a pour agent le fluide lumineux ; de même que le rayonnement du fluide lumineux apporte l'image des objets sur la rétine, le rayonnement du fluide périspiritual apporte à l'âme certaines images et certaines impressions ; ce fluide, comme tous les autres fluides, a ses effets propres, ses propriétés sui generis.

L'homme étant composé de l'Esprit, du périsprit et du corps, pendant la vie les perceptions et les sensations se produisent à la fois par les sens organiques et par le sens spirituel ; après la mort, les sens organiques sont détruits, mais, le périsprit restant, l'Esprit continue à percevoir par le sens spirituel, dont la subtilité s'accroît en raison du dégagement de la matière. L'homme en qui ce sens est développé jouit ainsi, par anticipation, d'une partie des sensations de l'Esprit libre. Quoique amorti par la prédominance de la matière, le sens spirituel n'en produit pas moins chez tous les hommes une multitude d'effets réputés merveilleux, faute d'en connaître le principe.

Cette faculté étant dans la nature, puisqu'elle tient à la constitution de l'Esprit, a donc existé de tout temps ; mais, comme tous les effets dont la cause est inconnue, l'ignorance l'attribuait à des causes surnaturelles. Ceux qui la possédaient à un degré éminent, pouvant dire, savoir et faire des choses au-dessus de la portée du vulgaire, les uns ont été accusés de pactiser avec le diable, qualifiés de sorciers et brûlés vifs ; d'autres ont été béatifiés comme ayant le don des miracles, tandis qu'en réalité tout se réduisait à l'application d'une loi naturelle.

Revenons aux miroirs magiques. Le mot magie, qui signifiait jadis science des sages, par l'abus qu'en ont fait la superstition et le charlatanisme, a perdu sa signification primitive ; il est aujourd'hui discrédiété avec raison, et nous croyons difficile de le réhabiliter, parce qu'il est désormais lié à l'idée des opérations cabalistiques, des grimoires, des talismans et d'une foule de pratiques supersticieuses condamnées par la saine raison. Le Spiritisme, déclinant toute solidarité avec ces prétendues sciences, doit éviter de s'approprier des termes qui pourraient fausser l'opinion en ce qui le concerne. Dans le cas dont il s'agit, la qualification de magique est aussi impropre que le serait celle de sorciers attribuée aux médiums ; la désignation de ces objets sous le nom de miroirs spirituels nous paraît plus exacte, parce qu'elle rappelle le principe en vertu duquel les effets se produisent. A

la nomenclature spirite on peut donc ajouter les noms de : vue spirituelle, sens spirituel et miroirs spirituels.

Puisque la nature, la forme et la substance de ces objets sont choses indifférentes, on comprend que des individus doués de la vue spirituelle voient dans du marc de café, dans des blancs d'œufs, dans le creux de la main ou sur des cartes, ce que d'autres voient dans un verre d'eau, et disent parfois des choses vraies. Ces objets et leurs combinaisons n'ont aucune signification par eux-mêmes ; ce n'est qu'un moyen de fixer l'attention, un prétexte de parler, un maintien, pour ainsi dire, car il est à remarquer que, dans ce cas, l'individu les regarde à peine, et cependant s'il ne les avait pas devant lui, il croirait qu'il lui manque quelque chose ; il serait désorienté comme le serait notre homme s'il n'avait pas son verre dans la main ; il serait gêné pour parler, comme certains orateurs qui ne savent rien dire s'ils ne sont pas à leur place habituelle, ou s'ils n'ont pas à la main un cahier qu'ils ne lisent pas.

Mais s'il est quelques personnes sur lesquelles ces objets produisent l'effet de miroirs spirituels, il y a aussi la foule bien autrement grande des gens qui, n'ayant d'autre faculté que celle de voir par les yeux, et de posséder le langage de convention affecté à ces signes, abusent les autres ou s'abusent eux-mêmes ; puis celle également nombreuse des charlatans qui exploitent la crédulité. La superstition seule a pu consacrer l'usage de ces procédés, comme moyen de divination, et d'une foule d'autres qui n'ont pas plus de valeur, en attribuant une vertu à des mots, une signification à des signes matériels, à des combinaisons fortuites, qui n'ont aucune liaison nécessaire avec l'objet de la demande ou de la pensée.

En disant qu'à l'aide de ces procédés, certaines personnes peuvent parfois dire des vérités, ce n'est donc point pour les réhabiliter dans l'opinion, mais pour montrer que les idées superstitieuses ont parfois leur origine dans un principe vrai, dénaturé par l'abus et l'ignorance. Le Spiritisme, en faisant connaître la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, détruit, par cela même, les idées fausses que l'on s'était faites sur ces rapports, comme la loi de l'électricité a détruit, non pas la foudre, mais les superstitions engendrées par l'ignorance des véritables causes de la foudre.

En résumé : la vue spirituelle est un des attributs de l'Esprit, et constitue une des perceptions du sens spirituel ; c'est par conséquent une loi de nature.

L'homme, étant un Esprit incarné, possède les attributs de l'Esprit et, par suite, les perceptions du sens spirituel.

A l'état de veille, ces perceptions sont généralement vagues, diffuses, parfois même insensibles et inappréhensibles, parce qu'elles sont amorties par l'activité prépondérante des sens matériels. Néanmoins on peut dire que toute perception extra-corporelle est due à l'action du sens spirituel qui, dans ce cas, surmonte la résistance de la matière.

Dans l'état de somnambulisme naturel ou magnétique, d'hypnotisme, de catalepsie, de léthargie, d'extase, et même dans le sommeil ordinaire, les sens corporels étant momentanément assoupis, le sens spirituel se développe avec plus de liberté.

Toute cause extérieure tendant à engourdir les sens corporels, provoque, par cela même, l'expansion et l'activité du sens spirituel.

Les perceptions par le sens spirituel ne sont pas exemptes d'erreurs, par la raison que l'Esprit incarné peut être plus ou moins avancé, et, par conséquent, plus ou moins apte à juger sainement les choses et à les comprendre, et qu'il est encore sous l'influence de la matière.

Une comparaison fera mieux comprendre ce qui se passe en cette circonstance. Sur la terre, celui qui a la meilleure vue peut être trompé par les apparences ; longtemps l'homme a cru au mouvement du soleil ; il lui a fallu l'expérience et les lumières de la science pour lui montrer qu'il était le jouet d'une illusion. Ainsi en est-il des Esprits peu avancés, incarnés ou désincarnés ; ils ignorent

beaucoup de choses du monde invisible, comme certains hommes intelligents, du reste, ignorent beaucoup de choses de la terre ; la vue spirituelle ne leur montre que ce qu'ils savent, et ne suffit pas pour leur donner les connaissances qui leur manquent ; de là les aberrations et les excentricités que l'on remarque si souvent chez les voyants et les extatiques ; sans compter que leur ignorance les met, plus que d'autres, à la merci des Esprits trompeurs qui exploitent leur crédulité et plus encore leur orgueil. Voilà pourquoi il y aurait imprudence à accepter sans contrôle leurs révélations. Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes sur la terre, dans un monde d'expiation, où abondent les Esprits inférieurs, et où les Esprits réellement supérieurs sont des exceptions ; dans les mondes avancés, c'est le contraire qui a lieu.

Les personnes douées de la vue spirituelle peuvent-elles être considérées comme des médiums ? Oui et non, selon les circonstances. La médiumnité consiste dans l'intervention des Esprits ; ce que l'on fait par soi-même n'est pas un acte médianistique. Celui qui possède la vue spirituelle voit par son propre Esprit, et rien n'implique la nécessité du concours d'un Esprit étranger ; il n'est pas médium parce qu'il voit, mais par le fait de ses rapports avec d'autres Esprits. Selon leur nature bonne ou mauvaise, les Esprits qui l'assistent peuvent faciliter ou entraver sa lucidité, lui faire voir des choses justes ou fausses, ce qui dépend aussi du but qu'on se propose, et de l'utilité que peuvent présenter certaines révélations. Ici, comme dans tous les autres genres de médiumnité, les questions fuites et de curiosité, les intentions non sérieuses, les vues cupides et intéressées, attirent les Esprits légers qui s'amusent aux dépens des gens trop crédules et se plaisent à les mystifier. Les Esprits sérieux n'interviennent que dans les choses sérieuses, et le voyant le mieux doué peut ne rien voir s'il ne lui est pas permis de répondre à ce qu'on lui demande, ou être troublé par des visions illusoires pour punir les curieux indiscrets. Bien qu'il possède en propre sa faculté, et quelque transcendante qu'elle soit, il ne lui est pas toujours libre d'en user à son gré. Souvent les Esprits en dirigent l'emploi, et s'il en abuse, il en est le premier puni par l'immixtion des mauvais Esprits.

Un point important reste à éclaircir : celui de la prévision des événements futurs. On comprend la vue des choses présentes, la vue rétrospective du passé, mais comment la vue spirituelle peut-elle donner à certains individus la connaissance de ce qui n'existe pas encore ? Pour ne pas nous répéter, nous renvoyons à notre article du mois de mai 1864 page 129, sur la théorie de la prescience, où la question est traitée d'une manière complète. Nous n'y ajouterons que quelques mots. En principe, l'avenir est caché à l'homme par les motifs qui ont été maintes fois développés ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il lui est révélé, et encore lui est-il plutôt pressenti que prédit. Pour le connaître, Dieu n'a donné à l'homme aucun moyen certain ; c'est donc en vain que ce dernier emploie à cet effet la multitude des procédés inventés par la superstition, et que le charlatanisme exploite à son profit. Si parmi les diseurs de bonne aventure, de profession ou non, il s'en trouve parfois qui soient doués de la vue spirituelle, il est à remarquer qu'ils voient bien plus souvent dans le passé et le présent que dans l'avenir ; c'est pourquoi il y aurait imprudence à se fier d'une manière absolue sur leurs prédictions, et à régler sa conduite en conséquence.

Transmission de la pensée *Monde fantastique*

Sous ce dernier titre, on lit dans la Presse littéraire du 15 mars 1854 l'article suivant, signé Émile Deschamps :

« Si l'homme ne croyait qu'à ce qu'il comprend, il ne croirait ni à Dieu, ni à lui-même, ni aux astres qui roulent sur sa tête, ni à l'herbe qui pousse sous ses pieds.

Miracles, prophéties, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc.,

que faut-il penser de tout cela ? Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : mensonge ou hasard ; c'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent, ou plutôt ne s'en tirent pas. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là. En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade ; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire. Et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité ; mais ce que je préfère à tout, c'est la vérité, la lumière, la raison ; je les cherche avec une foi vive et un cœur sincère ; j'examine toute chose, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris pour rien.

Voyons : Quoi ! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tient déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel autre désir, n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes ? Pourquoi n'existerait-il pas des causes morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte ? Et pourquoi les germes de toutes choses ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur et de l'âme pour éclore plus tard sous la forme palpable de faits ? Or, quand Dieu, en de rares circonstances, et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même.

Voici une réflexion que j'ai faite souvent : Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain ; et l'homme ne pourrait point, par un songe, une vision, un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque événement futur qui intéresse son âme, sa vie, son éternité ? L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il puisse ressentir les variations ? Enfin, quelle que soit la misère du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous ces rayons divergents ; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi, et déposait dans quelques archives, le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qu'il lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait un jour qui, analysant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie une science perdue. En tout cas il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle un sujet, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs ; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure a toujours une sorte d'intérêt. Tout le petit merveilleux que je vous donne, lecteurs, s'est vérifié dans ma vie réelle ; depuis que je sais lire, tout ce qui m'arrive de surnaturel, je le consigne sur le papier. Ce sont des mémoires d'un singulier genre.

Dans le mois de février 1846, je voyageais en France ; arrivé dans une riche et grande ville, j'allai me promener devant les beaux magasins dont elle abonde. La pluie vint à tomber ; je m'abritai dans une élégante galerie ; tout à coup me voilà immobile ; mes yeux ne pouvaient se détacher de la figure d'une jeune fille, toute seule derrière un étalage de petits bijoux. Cette jeune fille était fort belle, mais ce n'était point sa beauté qui m'enchaînait là. Je ne sais quel intérêt mystérieux, quel lien inexplicable dominait et prenait tout mon être. C'était une sympathie subite et profonde, dégagée de tout alliage sensuel, mais d'une force irrésistible, comme l'inconnu en toutes choses. Je fus poussé comme une machine dans la boutique par une puissance surnaturelle. Je marchandai quelques petits objets que je payai, en disant : Merci, mademoiselle Sara. La jeune fille me regarda d'un air un peu

surpris. – Cela vous étonne, repris-je qu'un étranger sache votre nom, un de vos petits noms ; mais si vous voulez bien penser attentivement à tous vos noms, je vais vous les dire sans hésiter. Y pensez-vous ? - Oui, monsieur, répondit-elle, à demi riante et à demi tremblante. - Eh bien ! continuai-je, en la regardant fixement au front, vous vous nommez Sara, Adèle, Benjamine N... - C'est vrai, répliqua-t-elle ; et après quelques secondes de stupeur, elle se prit à rire tout à fait, et je vis qu'elle pensait que j'avais eu ces informations dans le voisinage, ce dont je m'amusai. Mais moi, qui savais bien que je n'en savais pas un mot, je fus effrayé de cette divination instantanée.

Le lendemain, et bien des lendemains, je courus à la jolie boutique ; ma divination se renouvelait à tout moment. Je la priais de penser à quelque chose, sans me le dire, et presque aussitôt je lisais sur son front cette pensée non expliquée. Je la priais d'écrire quelques mots avec un crayon en me les cachant, et, après l'avoir regardée une minute, j'écrivais de mon côté les mêmes mots dans le même ordre. Je lisais dans sa pensée comme dans un livre ouvert, et elle ne lisait pas dans la mienne : voilà ma supériorité ; mais elle m'imposait ses idées et ses émotions. Qu'elle pensât sérieusement à cet objet ; qu'elle répétât en elle-même les mots de cet écrit, et soudain je devinais tout. Le mystère était entre son cerveau et le mien, non entre mes facultés d'intuition et les choses matérielles. Quoi qu'il en soit, il s'était établi entre nous deux un rapport d'autant plus intime qu'il était plus pur.

Une nuit, j'entendais dans mon oreille une voix forte qui me criait : Sara est malade, très malade ! Je cours chez elle ; un médecin la veillait et attendait une crise. La veille au soir Sara était rentrée avec une fièvre ardente ; le délire avait continué toute la nuit. Le médecin me prit à part, et me fit entendre qu'il craignait beaucoup. De cette pièce je voyais en plein le front de Sara, et mon intuition l'emportant sur mon inquiétude même : Docteur, lui dis-je tout bas, voulez-vous savoir de quelles images son fiévreux sommeil est occupé ? Elle se croit en ce moment au grand Opéra de Paris, où elle n'est jamais allée, et une danseuse coupe, parmi d'autres herbes, une plante de ciguë, et la lui jette en criant : C'est pour toi. Le médecin me crut en délire. Quelques minutes après la malade s'éveilla lourdement, et ses premières paroles furent : « Oh ! que c'est beau, l'Opéra ! mais pourquoi donc cette ciguë, que me jette cette belle nymphe ? » Le médecin resta stupéfait. Une potion où il entrait de la ciguë fut administrée à Sara, qui se trouva guérie en quelques jours. »

Les exemples de transmission de pensée sont très fréquents, non peut-être d'une manière aussi caractérisée que dans le fait ci-dessus, mais sous des formes diverses. Combien de phénomènes se passent ainsi journellement sous nos yeux, qui sont comme les fils conducteurs de la vie spirituelle, et auxquels cependant la science ne daigne pas accorder la moindre attention ! Ceux qui les repoussent ne sont certainement pas tous matérialistes ; beaucoup admettent une vie spirituelle, mais sans rapports directs avec la vie organique. Le jour où ces rapports seront reconnus comme loi physiologique verra s'accomplir un immense progrès, car alors seulement la science aura la clef d'une foule d'effets mystérieux en apparence, qu'elle préfère nier faute de pouvoir les expliquer à sa manière et avec ses moyens bornés aux lois de la matière brute.

Liaison intime de la vie spirituelle et de la vie organique pendant l'existence terrestre ; destruction de la vie organique et persistance de la vie spirituelle après la mort ; action du fluide périspirital sur l'organisme ; réaction incessante du monde invisible sur le monde visible et réciproquement : telle est la loi que vient démontrer le Spiritisme et qui ouvre à la science et à l'homme moral des horizons tout nouveaux.

Par quelle loi de la physiologie purement matérielle pourrait-on expliquer les phénomènes du genre de celui qui est relaté ci-dessus ? Pour que M. Deschamps pût lire aussi nettement dans la pensée de la jeune fille, il fallait entre elle et lui un intermédiaire, un lien quelconque. Qu'on veuille bien méditer l'article précédent, et l'on reconnaîtra que ce lien n'est autre que le rayonnement fluidique qui donne la vue spirituelle, vue qui n'est pas arrêtée par les corps matériels.

On sait que les Esprits n'ont pas besoin du langage articulé ; ils se comprennent sans le secours de la

parole, par la seule transmission de la pensée qui est la langue universelle. Ainsi en est-il quelquefois entre les hommes, parce que les hommes sont des Esprits incarnés, et qu'ils jouissent par cette raison, à un degré plus ou moins grand, des attributs et des facultés de l'Esprit.

Mais alors pourquoi la jeune fille ne lisait-elle pas de son côté dans la pensée de M. Deschamps ? Parce que chez l'un la vue spirituelle était développée, et non chez l'autre ; s'ensuit-il qu'il pût tout voir, lire dans les miroirs spirituels, par exemple, ou voir à distance à la manière des somnambules ? Non, parce que sa faculté pouvait n'être développée que dans un sens spécial, et partiellement. Pouvait-il lire avec la même facilité dans la pensée de tout le monde ? Il ne le dit pas, mais il est probable que non ; car il peut exister d'individu à individu des rapports fluidiques qui facilitent cette transmission, alors qu'ils n'existent pas du même individu à une autre personne. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement les propriétés de ce fluide universel, agent si puissant et qui joue un si grand rôle dans les phénomènes de la nature ; nous connaissons le principe, et c'est déjà beaucoup pour nous rendre compte de bien des choses ; les détails viendront en leur temps.

Le fait ci-dessus ayant été communiqué à la Société de Paris, un Esprit a donné à ce sujet l'instruction suivante :

(Société spirite de Paris, 8 juillet 1864. – Médium, M. A. Didier)

Les ignorants, et il y en a beaucoup, sont remplis de doute et d'inquiétude lorsqu'ils entendent parler des phénomènes spirites. A les en croire, la face du monde est bouleversée, l'intimité du cœur, des sentiments, la virginité de la pensée sont lancées à travers le monde et livrées à la merci du premier venu. Le monde, en effet, serait singulièrement changé, et la vie privée n'aurait plus d'abri derrière la personnalité de chacun, si tous les hommes pouvaient lire dans l'esprit les uns des autres.

Un ignorant nous dit avec beaucoup d'ingénuité : Mais la justice, les poursuites de police, les opérations commerciales, gouvernementales, pourraient être considérablement revues, corrigées, éclaircies, etc., à l'aide de ces procédés. Les erreurs sont très répandues. L'ignorance a cela de particulier qu'elle fait oublier complètement le but des choses pour lancer l'esprit inculte dans une série d'incohérences.

Jésus avait raison de dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ce qui signifiait aussi que dans ce monde les choses ne se passent pas comme dans son royaume. Le Spiritisme qui, en tout et pour tout, est le spiritualisme du christianisme, peut également dire aux ambitieuses et aux terroristes ignorances, que son grand but n'est pas de donner des monceaux d'or à l'un, de livrer la conscience d'un être faible à la volonté d'un être plus fort, et de lier ensemble la force et la faiblesse dans un duel éternellement inévitable et rapproché ; non. Si le Spiritisme procure des jouissances, ce sont celles du calme, de l'espérance et de la foi ; s'il avertit quelquefois par des pressentiments, ou par la vision endormie ou éveillée, c'est que les Esprits savent parfaitement qu'un fait secourable et particulier ne bouleversera pas la surface du globe. Du reste, si l'on observe la marche des phénomènes, le mal y a une part très minime. La science funeste semble reléguée dans les bouquins des vieux alchimistes, et si Cagliostro revenait, ce ne serait certes pas armé de la baguette magique ou du flacon enchanté qu'il apparaîtrait, mais avec sa puissance électrique, communicative, spiritualiste et somnambulique, puissance que tout être supérieur possède en lui-même, et qui touche à la fois le cœur et le cerveau.

La divination était le plus grand don de Jésus, comme je le disais dernièrement (l'Esprit fait allusion à une autre communication). Etant destinés à devenir supérieurs, comme Esprits, demandons à Dieu une part des rayons qu'il a accordés à certains êtres privilégiés, qu'il m'a accordés à moi-même, et que j'aurais pu répandre plus saintement.

Mesmer.

Remarque. Il n'est pas une seule des facultés accordées à l'homme dont celui-ci ne puise abuser en

vertu de son libre arbitre ; ce n'est pas la faculté qui est mauvaise en soi, c'est l'usage qu'on en fait. Si les hommes étaient bons, il n'en est aucune qui serait à redouter, parce que nul ne s'en servirait pour le mal. Dans l'état d'infériorité où sont encore les hommes sur la terre, la pénétration de la pensée, si elle était générale, serait sans doute une des plus dangereuses, parce qu'on a beaucoup à cacher, et que beaucoup peuvent abuser. Mais quels qu'en soient les inconvénients, si elle existe, c'est un fait qu'il faut accepter bon gré mal gré, puisqu'on ne peut supprimer un effet naturel. Mais Dieu, qui est souverainement bon, mesure l'étendue de cette faculté à notre faiblesse ; il nous la montre de temps en temps pour mieux nous faire comprendre notre essence spirituelle, et nous avertir de travailler à notre épuration pour n'avoir pas à la redouter.

Le Spiritisme en Belgique

Cédant aux pressantes sollicitations de nos frères spirites de Bruxelles et d'Anvers, nous sommes allé leur faire une petite visite cette année, et nous sommes heureux de dire que nous en avons rapporté l'impression la plus favorable pour le développement de la doctrine dans ce pays. Nous y avons trouvé un plus grand nombre que nous ne l'espérions d'adeptes sincères, dévoués et éclairés. L'accueil sympathique qui nous a été fait dans ces deux villes a laissé en nous un souvenir qui ne s'effacera jamais, et nous comptons les moments que nous y avons passés au nombre des plus satisfaisants pour nous. Ne pouvant adresser nos remerciements à chacun en particulier, nous les prions de vouloir bien les recevoir ici collectivement.

A notre retour à Paris, nous avons trouvé une adresse des membres de la Société spirite de Bruxelles, dont nous avons été profondément touché ; nous la conserverons précieusement comme un témoignage de leur sympathie, mais ils comprendront aisément les motifs qui nous empêchent de la publier dans notre Revue. Il est cependant un passage de cette adresse que nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs, parce que le fait qu'il révèle en dit plus que de longues phrases sur la manière dont certaines personnes comprennent le but du Spiritisme ; il est ainsi conçu :

« En commémoration de votre voyage en Belgique, notre groupe a décidé la fondation d'un lit d'enfant à la crèche de saint Josse Tennoode. »

Rien ne pouvait être plus flatteur pour nous qu'un pareil témoignage. C'est nous donner la plus grande preuve d'estime que de nous croire plus honoré par la fondation d'une œuvre de bienfaisance en mémoire de notre visite, que par les plus brillantes réceptions qui peuvent flatter l'amour-propre de celui qui en est l'objet, mais ne profitent à personne, et ne laissent aucune trace utile.

Anvers se distingue par un plus grand nombre d'adeptes et de groupes ; mais là, comme à Bruxelles et partout ailleurs, ceux qui font partie des réunions en quelque sorte officielles et régulièrement constituées, sont en minorité. Les relations sociales et les opinions émises dans la conversation prouvent que les sympathies pour la doctrine s'étendent bien au delà des groupes proprement dits. Si tous les habitants ne sont pas spirites, l'idée n'y rencontre pas d'opposition systématique ; on en parle comme d'une chose toute naturelle et l'on n'en rit pas. Les adeptes appartenant en général à la classe du haut commerce, notre arrivée a été la nouvelle de la bourse et y a défrayé la conversation, sans plus d'importance que s'il se fût agi de l'arrivée d'une cargaison.

Plusieurs groupes se composent d'un nombre limité de membres, et se désignent par un titre spécial et caractéristique ; c'est ainsi que l'un s'intitule : La Fraternité, un autre Amour et charité, etc. Ajoutons que ces titres ne sont pas pour eux des enseignes banales, mais des devises qu'ils s'efforcent de justifier.

Le groupe Amour et charité, par exemple, a pour but spécial la charité matérielle, sans préjudice des

instructions des Esprits, qui sont en quelque sorte la partie accessoire. Son organisation est très simple et donne d'excellents résultats. L'un des membres a le titre d'aumônier, nom qui répond parfaitement à ses fonctions de distributeur des secours à domicile, et souvent les Esprits ont indiqué avec noms et adresses les personnes auxquelles ils étaient nécessaires. Le nom d'aumônier est ainsi ramené à sa signification primitive, dont il a été singulièrement détourné.

Ce groupe possède un médium typtologue exceptionnel dont nous croyons devoir faire ci-après l'objet d'un article spécial.

Nous ne faisons que constater ici de très bons éléments qui font bien augurer du Spiritisme dans ce pays où il n'a pris racine que depuis peu, ce qui ne veut pas dire que certains groupes n'aient eu, là comme ailleurs, des tiraillements et des mécomptes inévitables quand il s'agit de l'établissement d'une idée nouvelle. Il est impossible qu'au début d'une doctrine, aussi importante surtout que celle du Spiritisme, tous ceux mêmes qui s'en déclarent les partisans en comprennent la portée, la gravité et les conséquences ; il faut donc s'attendre à trouver en travers de la route des gens qui n'en voient que la surface, des ambitions personnelles, ceux pour qui c'est un moyen plutôt qu'une conviction de cœur, sans parler des gens qui prennent tous les masques pour s'insinuer en vue de servir les intérêts des adversaires ; car, de même que l'habit ne fait pas le moine, le nom de Spirite ne fait pas le vrai Spirite. Tôt ou tard ces Spirites manqués, dont l'orgueil est resté vivace, causent dans les groupes des froissements pénibles, et y suscitent des entraves, mais dont on triomphe toujours avec de la persévérance et de la fermeté. Ce sont des épreuves pour la foi des Spirites sincères.

L'homogénéité, la communion de pensées et de sentiments sont pour les groupes Spirites, comme pour toutes les réunions quelconques, la condition sine quâ non de stabilité et de vitalité. C'est vers ce but que doivent tendre tous les efforts, et l'on comprend qu'il est d'autant plus facile à atteindre que les réunions sont moins nombreuses. Dans les grandes réunions il est presque impossible d'éviter l'immixtion d'éléments hétérogènes qui, tôt ou tard, y sèment la zizanie ; dans les petites réunions où tout le monde se connaît et s'apprécie, on est comme en famille, le recueillement plus grand, et l'intrusion des mal intentionnés plus difficile. La diversité des éléments dont se composent les grandes réunions les rend, par cela même, plus vulnérables aux sourdes menées des adversaires.

Mieux vaut donc dans une ville cent groupes de dix à vingt adeptes, dont aucun ne s'arroge la suprématie sur les autres, qu'une seule société qui les réunirait tous. Ce fractionnement ne peut en rien nuire à l'unité de principes, dès lors que le drapeau est unique et que tous marchent vers un même but. C'est ce que paraissent avoir parfaitement compris nos frères d'Anvers et de Bruxelles.

En résumé, notre voyage de Belgique a été fertile en enseignements dans l'intérêt du Spiritisme, par les documents que nous avons recueillis, et qui seront mis à profit en temps opportun.

N'oublions pas une mention des plus honorables au groupe spirite de Douai que nous avons visité en passant, et un témoignage particulier de gratitude pour l'accueil que nous y avons reçu. C'est un groupe de famille où la doctrine spirite évangélique est pratiquée dans toute sa pureté. Là règnent l'harmonie la plus parfaite, la bienveillance réciproque, la charité en pensées, en paroles et en actions ; on y respire une atmosphère de fraternité patriarcale, exempte d'effluves malfaisants, où les bons Esprits doivent se complaire aussi bien que les hommes ; aussi les communications s'y ressentent-elles de l'influence de ce milieu sympathique. Il doit à son homogénéité, et aux soins scrupuleux que l'on apporte dans les admissions, de n'avoir jamais été troublé dans les dissensions et les tiraillements dont d'autres ont eu à souffrir ; c'est que tous ceux qui en font partie sont des Spirites de cœur, et que nul ne cherche à y faire prévaloir sa personnalité. Les médiums y sont relativement très nombreux ; tous se considèrent comme de simples instruments de la Providence, y sont sans orgueil, sans prétentions personnelles, et se soumettent humblement, et sans en être froissés, au jugement porté sur les communications qu'ils obtiennent, prêts à les anéantir, si elles sont reconnues mauvaises.

Une charmante pièce de vers y a été obtenue à notre intention et après notre départ ; nous en remercions l'Esprit qui l'a dictée et son interprète ; nous la conserverons comme un précieux souvenir, mais ce sont de ces documents que nous ne pouvons publier et que nous n'acceptons qu'à titre d'encouragement.

Nous sommes heureux de dire que ce groupe n'est pas le seul dans ces conditions favorables, et d'avoir pu constater que les réunions vraiment sérieuses, celles où chacun cherche à s'améliorer, d'où la curiosité est bannie, les seules qui méritent la qualification de spirites, se multiplient chaque jour. Elles offrent en petit l'image de ce que pourra être la société, quand le Spiritisme, bien compris et universalisé, y formera la base des rapports mutuels. Les hommes alors n'auront plus rien à redouter les uns des autres ; la charité fera régner entre eux la paix et la justice. Tel sera le résultat de la transformation qui s'opère et dont la génération future commencera à sentir les effets.

Typtologie rapide et inverse.

Nous avons dit qu'un des groupes spirites d'Anvers possède un médium typtologue doué d'une faculté spéciale. Voici en quoi elle consiste.

L'indication des lettres se fait au moyen des coups frappés par le pied d'un guéridon, mais avec une rapidité qui atteint presque celle de l'écriture, et telle que ceux qui les inscrivent ont parfois de la peine à suivre ; les coups se succèdent comme ceux du télégraphe électrique en action. Vous avons vu faire une dictée de vingt lignes en moins de quinze minutes. Mais ce qui est surtout particulier, c'est que l'Esprit dicte presque toujours à rebours en commençant par la dernière lettre. Le médium obtient par le même moyen des réponses à des questions mentales, et dans des langues qui lui sont étrangères. Ce médium est aussi psychographe, et, dans ce cas, il écrit également à rebours avec la même facilité. La première fois que le phénomène s'est produit, les assistants, ne trouvant aucun sens aux lettres recueillies, crurent à une mystification ; ce n'est qu'après une observation attentive qu'ils découvrirent le système employé par l'Esprit. Ce n'est sans doute qu'une fantaisie de la part de ce dernier, mais comme toutes ses communications sont très sérieuses, il en faut conclure qu'il y a dans le fait une intention sérieuse.

Indépendamment de la rapidité avec laquelle les coups se succèdent, la manière de procéder abrège encore de beaucoup l'opération. On se sert d'un guéridon à trois pieds ; l'alphabet est divisé en trois séries : la 1re de a à h, la 2e de i à p, la 3e de q à z. Chaque pied du guéridon correspond à une série de lettres, et frappe le nombre de coups nécessaires pour désigner la lettre voulue en commençant par la première de la série ; de sorte que pour indiquer le t, par exemple, au lieu de 20 coups, le pied chargé de la 3e série n'en frappe que 4. Trois personnes se placent au guéridon, une pour chaque pied énonçant la lettre indiquée dans sa série qui est pour elle un petit alphabet, sans qu'elle ait à se préoccuper des autres. Plusieurs personnes inscrivent les lettres à mesure qu'elles sont appelées, afin de pouvoir contrôler en cas d'erreur. L'habitude de lire à rebours leur permet souvent de deviner la fin d'un mot ou d'une phrase commencée, comme on le fait par le procédé ordinaire ; l'Esprit confirme s'il y a lieu la supposition, et passe outre.

Cette division des lettres, jointe à la coopération de trois personnes qui ne peuvent s'entendre, à la rapidité du mouvement, et à l'indication des lettres en sens inverse, rend la fraude matériellement impossible, ainsi que la reproduction de la pensée individuelle. Le mot reproduction, par exemple, sera donc écrit de cette manière : noitcudorper, et aura été épelé par trois personnes différentes en quelques secondes, savoir : moi par la 2e, t par la 3e ; c par la 1re ; u par la 3e ; d par la 1re ; o par la 2e ; r par la 3e ; p par la 2e ; e par la 1re ; r par la 3e.

De tous les appareils imaginés pour constater l'indépendance de la pensée du médium, il n'en est aucun qui vaille ce procédé. Il est vrai qu'il faut pour cela l'influence d'un médium spécial, car les deux personnes qui l'assistent ne sont pour rien dans la rapidité du mouvement.

Ce procédé n'a en définitive d'utilité réelle que pour la conviction de certaines personnes, et comme

constatation d'un phénomène médianistique remarquable, car rien ne peut suppléer à la facilité des communications écrites.

Un criminel repentant

Pendant la visite que nous venons de faire aux Spirites de Bruxelles, le fait suivant s'est produit en notre présence dans une réunion intime de sept ou huit personnes, le 13 septembre.

Une dame médium étant priée d'écrire, et aucune évocation spéciale n'étant faite, elle trace avec une agitation extraordinaire, en très gros caractères, et après avoir violemment raturé le papier, ces mots :

« Je me repens, je me repens ; Latour. »

Surpris de cette communication inattendue, que rien n'avait provoquée, car nul ne songeait à ce malheureux dont la plupart des assistants ignoraient même la mort, on adresse à l'Esprit quelques paroles de commisération et d'encouragement ; puis on lui fait cette question :

Quel motif a pu vous engager à venir parmi nous plutôt qu'ailleurs, puisque nous ne vous avons pas appelé ?

Le médium, qui est aussi médium parlant, répond de vive voix :

« J'ai vu que vous étiez des âmes compatissantes et que vous prendriez pitié de moi, tandis que d'autres m'évoquent plus par curiosité que par véritable charité, ou bien s'éloignent de moi avec horreur. »

Alors a commencé une scène indescriptible qui n'a pas duré moins d'une demi-heure. Le médium joignant à la parole les gestes et l'expression de la physionomie, il est évident que l'Esprit s'est identifié avec sa personne ; parfois ses accents de désespoir sont si déchirants, il peint ses angoisses et ses souffrances avec un ton si navrant, ses supplications sont si véhémentes, que tous les assistants en sont profondément émus.

Quelques-uns même étaient effrayés de la surexcitation du médium, mais nous pensions qu'un Esprit qui se repente et qui implore la pitié n'offrait aucun danger. S'il a emprunté ses organes, c'est pour mieux dépeindre sa situation et intéresser davantage à son sort, mais non, comme les Esprits obsesseurs et possesseurs, en vue de s'emparer de lui pour le dominer. Cela lui a sans doute été permis dans son propre intérêt, et peut-être aussi pour l'instruction des personnes présentes.

Il s'écrie :

« Oh ! oui, de la pitié ! j'en ai bien besoin, car vous ne savez pas ce que je souffre !... non, vous ne le savez pas ; vous ne pouvez pas le comprendre... c'est horrible !... La guillotine ! qu'est-ce que cela, à côté de ce que j'endure maintenant ? Ce n'est rien ; c'est un instant. Mais ce feu qui me dévore, c'est pire, c'est une mort continue ; c'est une souffrance qui ne laisse ni trêve ni repos... qui n'a point de fin !

Et mes victimes qui sont là, autour de moi,... qui me montrent leurs plaies,... qui me poursuivent de leurs regards !... Elles sont là, devant moi... je les vois toutes... oui toutes,... je les vois toutes ; je ne puis les éviter !... Et cette mare de sang !... et cet or souillé de sang !... tout est là ! toujours devant moi !... Sentez-vous l'odeur du sang ?... Du sang, toujours du sang !... Les voilà, ces pauvres victimes ; elles m'implorent... et moi, sans pitié, je frappe,... je frappe,... je frappe toujours !... Le sang m'enivre !

Je croyais qu'après ma mort tout serait fini ; c'est pourquoi j'ai bravé le supplice ; j'ai bravé Dieu, je l'ai renié !... Et voilà que quand je me croyais anéanti pour toujours, un réveil terrible se fait ;... oh ! oui, terrible !... je suis entouré de cadavres, de figures menaçantes... je marche dans le sang... Je croyais être mort, et je vis !... Je vis pour revoir tout cela ! pour le voir sans cesse !... C'est

affreux !... c'est horrible ! plus horrible que tous les supplices de la terre !

Oh ! si tous les hommes pouvaient savoir ce qu'il y a au delà de la vie ! ils sauraient ce qu'il en coûte de faire le mal ; il n'y aurait plus d'assassins, plus de criminels, plus de malfaiteurs !... Je voudrais que tous les assassins puissent voir ce que je vois et ce que j'endure... Oh ! non, il n'y en aurait plus... c'est trop affreux de souffrir ce que je souffre !

Je sais bien que je l'ai mérité, ô mon Dieu ! car je n'ai point eu pitié de mes victimes ; j'ai repoussé leurs mains supplantes quand elles me demandaient de les épargner. Oui, j'ai moi-même été cruel ; je les ai lâchement tuées pour avoir leur or !... J'ai été impie ; je vous ai renié ; j'ai blasphémé votre saint nom... J'ai voulu m'étourdir ; c'est pourquoi je voulais me persuader que vous n'existez pas... Oh ! mon Dieu ! je suis un grand criminel ! Je le comprends maintenant. Mais n'aurez-vous pas pitié de moi ?... Vous êtes Dieu, c'est-à-dire la bonté, la miséricorde ! Vous êtes tout-puissant !

Pitié, Seigneur ! oh ! pitié ! pitié ! Je vous en prie, ne soyez pas inflexible ; délivrez-moi de cette vue odieuse, de ces images horribles,... de ce sang,... de mes victimes dont les regards me percent jusqu'au cœur comme des coups de poignard.

Vous qui êtes ici, qui m'écoutez, vous êtes de bonnes âmes, des âmes charitables ; oui, je le vois, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas ? Vous prierez pour moi... Oh ! je vous en supplie ! ne me repoussez pas. Vous demanderez à Dieu de m'ôter cet horrible spectacle de devant les yeux ; il vous écoutera, parce que vous êtes bons... Je vous en prie, ne me repoussez pas comme j'ai repoussé les autres... Priez pour moi ! »

Les assistants, touchés de ses regrets, lui adressèrent des paroles d'encouragement et de consolation. Dieu, lui dit-on, n'est point inflexible ; ce qu'il demande au coupable, c'est un repentir sincère et le désir de réparer le mal qu'il a fait. Puisque votre cœur n'est point endurci, et que vous lui demandez pardon de vos crimes, il étendra sur vous sa miséricorde, si vous persévérez dans vos bonnes résolutions pour réparer le mal que vous avez fait. Vous ne pouvez sans doute pas rendre à vos victimes la vie que vous leur avez ôtée, mais, si vous le demandez avec ferveur, Dieu vous accordera de vous retrouver avec elles dans une nouvelle existence, où vous pourrez leur montrer autant de dévouement que vous avez été cruel ; et quand il jugera la réparation suffisante, vous rentrerez en grâce auprès de lui. La durée de votre châtiment est ainsi entre vos mains ; il dépend de vous de l'abréger ; nous vous promettons de vous aider de nos prières, et d'appeler sur vous l'assistance des bons Esprits. Nous allons dire à votre intention la prière contenue dans l'Imitation de l'Evangile pour les Esprits souffrants et repentants. Nous ne dirons pas celle pour les mauvais Esprits, parce que dès lors que vous vous repentez, que vous implorez Dieu, et renoncez à faire le mal, vous n'êtes plus à nos yeux qu'un Esprit malheureux, et non mauvais.

Cette prière dite, et après quelques instants de calme, l'Esprit reprend :

« Merci, mon Dieu !... oh merci ! vous avez eu pitié de moi ; ces horribles images s'éloignent... Ne m'abandonnez pas... envoyez-moi vos bons Esprits pour me soutenir... Merci ! »

Après cette scène, le médium est, pendant quelque temps, brisé et anéanti ; ses membres sont courbaturés. Il a le souvenir, d'abord confus, de ce qui vient de se passer ; puis, peu à peu il se rappelle quelques-unes des paroles qu'il a prononcées, et qu'il disait malgré lui ; il sentait que ce n'était pas lui qui parlait.

Le lendemain, dans une nouvelle réunion, l'Esprit se manifeste encore, et recommence, pendant quelques minutes seulement, la scène de la veille, avec la même pantomime expressive, mais moins violente ; puis il écrit, par le même médium, avec une agitation fébrile, les paroles suivantes :

« Merci de vos prières ; déjà une amélioration sensible se produit en moi. J'ai prié Dieu avec tant de ferveur, qu'il a permis que, pour un moment, mes souffrances soient soulagées ; mais je les verrai encore, mes victimes... Les voilà ! les voilà !... Voyez-vous ce sang ?... »

(La prière de la veille est répétée. L'Esprit continue, en s'adressant au médium) :

Pardon de m'emparer de vous. Merci du soulagement que vous apportez à mes souffrances ; pardon à vous de tout le mal que je vous ai occasionné ; mais j'ai besoin de me manifester ; vous seule pouvez...

Merci ! merci ! un peu de soulagement se produit ; mais je ne suis pas au bout de mes épreuves. Bientôt encore mes victimes reviendront. Voilà la punition ; je l'ai méritée, mon Dieu ! mais soyez indulgent.

Vous tous, priez pour moi ; avez pitié de moi.

Latour. »

Remarque. Quoique nous n'ayons pas de preuve matérielle de l'identité de l'Esprit qui s'est manifesté, nous n'avons pas non plus de motifs pour en douter. Dans tous les cas, c'est évidemment un Esprit très coupable, mais repentant, affreusement malheureux et torturé par le remords. A ce titre, cette communication est très instructive, car on ne peut méconnaître la profondeur et la haute portée de quelques-unes des paroles qu'elle renferme ; elle offre en outre un des aspects du monde des Esprits châtiés, au-dessus duquel cependant on entrevoit la miséricorde de Dieu. L'allégorie mythologique des Euménides n'est pas aussi ridicule qu'on le croit, et les démons, bourreaux officiels du monde invisible, qui les remplacent dans la croyance moderne, sont moins rationnels, avec leurs cornes et leurs fourches, que ces victimes servant elles-mêmes au châtiment du coupable. En admettant l'identité de cet Esprit, on s'étonnera peut-être d'un changement aussi prompt dans son état moral ; c'est, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans une autre occasion, qu'il y a souvent plus de ressources chez un Esprit brutalement mauvais, que chez celui qui est dominé par l'orgueil, ou qui cache ses vices sous le manteau de l'hypocrisie. Ce prompt retour à de meilleurs sentiments indique une nature plus sauvage que perverse, à laquelle il n'a manqué qu'une bonne direction. En comparant son langage à celui d'un autre criminel cité dans la Revue de juillet 1864, sous le titre de : Châtiment par la lumière, il est aisément de voir celui des deux qui est le plus avancé moralement, malgré la différence de leur instruction et de leur position sociale ; l'un obéissait à un instinct naturel de férocité, à une sorte de surexcitation, tandis que l'autre apportait dans la perpétration de ses crimes le calme et le sang-froid d'une lente et persévérente combinaison, et après sa mort bravait encore le châtiment par orgueil ; il souffre, mais ne veut pas en convenir ; l'autre est dompté immédiatement. On peut ainsi prévoir lequel des deux qui souffrira le plus longtemps.

Études morales *Un retour de fortune*

On lit dans le Siècle du 5 juin 1864 :

« Un Berlinois, M. X..., possédait une assez grande fortune. Son père, au contraire, à la suite de plusieurs revers, était tombé dans un dénuement absolu et s'était vu contraint de recourir à la générosité de son fils. Celui-ci repoussa durement la requête du vieillard qui, pour ne pas mourir de faim, dut solliciter l'intervention de la justice. M. X... fut condamné à fournir à son père une pension alimentaire. Mais M. X... avait pris ses précautions. Pressentant que, s'il se refusait à s'exécuter, une opposition serait mise sur ses revenus, il prit le parti de céder sa fortune à son oncle paternel.

Le malheureux père se voyait de la sorte enlever sa dernière espérance. Il protesta que la cession était fictive et que son fils n'y avait recouru que pour échapper à l'exécution du jugement. Mais il eût fallu pouvoir le prouver, et, loin d'être à même d'intenter un procès coûteux, le vieillard manquait des choses les plus nécessaires à la vie.

Un événement imprévu vint tout changer. L'oncle mourut subitement et sans tester. N'ayant pas de famille, la fortune revint de droit à son plus proche parent, c'est-à-dire à son frère.

« On comprend le reste. Aujourd'hui, les rôles sont intervertis. Le père est riche et son fils pauvre. Ce qui doit surtout ajouter à l'exaspération de ce dernier, c'est qu'il ne peut invoquer le fait d'une cession fictive, la loi interdisant formellement ce genre de transaction. »

S'il en était toujours ainsi du mal, dira-t-on, on comprendrait mieux la justice du châtiment ; le coupable sachant pourquoi il est puni, saurait de quoi il doit se corriger.

Les exemples de châtiments immédiats sont moins rares qu'on ne croit. Si l'on remontait à la source de toutes les vicissitudes de la vie, on y verrait presque toujours la conséquence naturelle de quelque faute commise. L'homme reçoit à chaque instant de terribles leçons dont malheureusement bien peu profitent. Aveuglé par la passion, il ne voit pas la main de Dieu qui le frappe ; loin de s'accuser de ses propres infortunes, il s'en prend à la fatalité, à sa mauvaise chance ; il s'irrite bien plus souvent qu'il ne se repente, et nous ne serions pas surpris que le fils dont il est parlé ci-dessus, au lieu d'avoir reconnu ses torts envers son père, d'être revenu à son égard à de meilleurs sentiments, n'eût conçu contre lui une plus grande animosité. Or, qu'est-ce que Dieu demande au coupable ? Le repentir et la réparation volontaire.

Pour l'y exciter, il multiplie autour de lui les avertissements sous toutes les formes pendant sa vie : malheurs, déceptions, dangers immédiats, en un mot, tout ce qui est propre à le faire réfléchir ; si malgré cela son orgueil résiste, n'est-il pas juste qu'il soit puni plus tard ? C'est une grave erreur de croire que le mal soit parfois complètement impuni dans la vie actuelle ; si l'on savait tout ce qui arrive au méchant en apparence le plus prospère, on se convaincrait de cette vérité qu'il n'est pas une seule faute dans cette vie, pas un seul mauvais penchant, disons plus, pas une seule mauvaise pensée qui n'ait sa contrepartie ; d'où cette conséquence que, si l'homme mettait à profit les avertissements qu'il reçoit, s'il se repente et répare dès cette vie, il aurait satisfait à la justice de Dieu, et n'aurait plus à expier ni à réparer, soit dans le monde des Esprits, soit dans une nouvelle existence. Si donc il en est qui, dans cette vie, souffrent du passé de leur existence précédente, c'est qu'ils ont à payer une dette qu'ils n'ont pas acquittée. Si le fils dont il est question meurt dans l'impénitence, il subira d'abord, dans le monde des Esprits, le châtiment du remords ; il souffrira moralement ce qu'il a fait endurer matériellement ; ce sera un Esprit malheureux, parce qu'il aura violé la loi qui lui disait : honore ton père et ta mère. Mais Dieu, qui est souverainement bon en même temps que souverainement juste, lui permettra de se réincarner pour réparer ; il lui donnera peut-être le même père, et, dans sa bonté, il lui épargnera l'humiliant souvenir du passé ; mais le coupable apportera avec lui l'intuition des résolutions qu'il aura prises, la volonté de faire le bien au lieu de faire le mal ; ce sera la voix de la conscience qui lui dictera sa conduite. Puis, quand il rentrera dans le monde des Esprits, Dieu lui dira : Viens à moi, mon fils, tes fautes sont effacées. Mais s'il échoue dans cette nouvelle épreuve, ce sera pour lui à recommencer, jusqu'à ce qu'il ait entièrement dépouillé le vieil homme.

Cessons donc de voir dans les misères que nous endurons pour les fautes d'une existence antérieure un mystère inexplicable, et disons-nous qu'il dépend de nous de les éviter en méritant notre pardon dès cette vie ; nos dettes acquittées, Dieu ne nous les fera pas payer une seconde fois ; mais si nous restons sourds à ses avertissements, alors il exigera jusqu'à la dernière obole, fût-ce après plusieurs siècles ou plusieurs milliers d'années. Pour cela, ce ne sont pas de vains simulacres qu'il exige, c'est la réforme radicale du cœur. Le séjour des élus n'est ouvert qu'aux Esprits purifiés ; toute souillure en interdit l'accès. Chacun Peut y prétendre : à chacun de faire ce qu'il faut pour cela, et d'y arriver tôt ou tard selon ses efforts et sa volonté ; mais Dieu ne dit à aucun : Tu ne te purifieras pas !

Une vengeance

« On écrit de Marseille :

Un des plus honorables négociants de notre ville, entouré de l'estime générale, M. X..., vient de tirer un coup de pistolet sur le vicaire de Saint-Barnabé. Lundi dernier, M. X... apprend, par une lettre anonyme, que sa femme entretenait des relations intimes avec ce prêtre. On lui donne les détails les plus circonstanciés, qui ne lui laissent aucun doute sur l'étendue de son malheur. Il rentre chez lui, fait une enquête auprès de ses domestiques : femme de chambre, valets, jardinier, cocher, etc., tous avouent ce qu'ils savent. Cette intrigue durait depuis quinze mois. M. X... était la fable de tout le quartier, et lui seul ne s'en doutait pas. C'est après cette enquête qu'il a tiré le coup de pistolet contre le vicaire. » (Siècle du 7 juin 1864.)

Qui est le plus coupable dans cette triste affaire ? La femme, le mari ou le prêtre ? La femme qui, circonvenue par de pieux sophismes, s'est probablement crue disculpée par la qualité du complice, et s'est tranquillisée par l'espoir d'une absolution facile ? Le mari qui, cédant à un mouvement d'indignation, n'a pu maîtriser sa colère ? Ou le prêtre qui, de sang-froid, avec prémeditation, viole ses vœux, abuse de son caractère, trompe la confiance pour jeter le désordre, le désespoir et la désunion dans une famille honorable ? La conscience publique a prononcé son verdict ; mais, en dehors du fait matériel, il est des considérations d'une plus haute gravité.

Une philosophie à conscience élastique pourra peut-être trouver une excuse dans l'entraînement des passions, et se bornera à blâmer des vœux imprudents. Admettons, si l'on veut, non une excuse, mais une circonstance atténuante aux yeux des hommes charnels, il n'en reste pas moins un abus de confiance et de l'ascendant que le coupable puisait dans sa qualité ; la fascination qu'il exerçait sur sa victime à l'abri de son habit sacré : là est là faute, là est le crime qui, s'il n'était puni par la justice des hommes, le sera certainement par la justice de Dieu.

Or, quinze mois étaient plus que suffisants pour lui donner le temps de la réflexion et de revenir au sentiment de ses devoirs. Que faisait-il dans l'intervalle ? Il enseignait à la jeunesse les vérités de la religion ; il prêchait les vertus du Christ, la chasteté de Marie, l'éternité des peines contre les pécheurs ; il remettait ou retenait les fautes d'autrui selon son propre jugement ; et lui, le réfractaire aux commandements de Dieu qui condamnent ce qu'il faisait, était le dispensateur infaillible de l'inf�xible sévérité ou de la miséricorde de Dieu ! Est-ce un cas isolé ? Hélas ! l'histoire de tous les temps est malheureusement là pour prouver le contraire. Nous faisons ici abstraction de l'individu, pour ne voir qu'un principe qui donne prise à l'incrédulité et mine sourdement l'élément religieux. La puissance absolutrice du prêtre est, dit-on, indépendante de sa conduite personnelle ; soit, nous ne discuterons pas ce point, quoiqu'il paraisse étrange qu'un homme qui, par ses infamies, mérite l'enfer, puisse ouvrir ou fermer les portes du paradis à qui bon lui semble, alors que souvent des excès lui ôtent l'entièrre lucidité de ses idées. Si la crainte des peines éternelles n'arrête pas dans la voie du mal et dans la violation des commandements de Dieu ceux qui les préconisent, c'est qu'ils n'y croient pas eux-mêmes ; la première condition pour inspirer confiance serait de prêcher d'exemple.

Variétés

Société allemande des chercheurs de trésors

On lit l'article suivant dans divers journaux français et étrangers :

« Les Spirites viennent de recruter de nouveaux adeptes en Allemagne. Un certain médecin de Zittau, du nom de Berthelen, auteur d'un opuscule sur les tables tournantes, a organisé une société

qui s'intitule : Association des chercheurs de trésors, et qui a pour objet de fouiller le sol des localités qui passent pour renfermer des trésors enfouis. Les opérations de l'entreprise sont conduites par une somnambule des plus lucides, madame Louise Ebermann, et ont commencé par des fouilles quotidiennes qu'on exécute à heure fixe au milieu d'un champ planté de tabac, où se trouverait cachée une somme de 400 000 thalers (1 500 000 francs). La société ne compte encore que sept ou huit membres prenant part aux travaux, et jusqu'à présent leurs opérations se bornent à dire des prières en commun et à enlever, avec un certain cérémonial, les terres retirées du sol où l'on espère découvrir le bienheureux trésor. »

Il est vraiment curieux de voir l'empressement de certains journaux à reproduire tout ce qui, selon eux, peut jeter du discrédit sur le Spiritisme. Le moindre événement malheureux ou ridicule, et auquel, à tort ou à raison, se trouve mêlé le mot spirite, est à l'instant répété sur toute la ligne, avec des variantes plus ou moins ingénieuses, sans souci de la vérité ; les canards même les plus invraisemblables sont acceptés avec un sérieux vraiment comique. A l'apparition des spectres sur les théâtres, tous de répéter à l'envi que le Spiritisme était coulé à fond, et que ses plus importantes ficelles étaient enfin découvertes ; un charlatan, un saltimbanque, un diseur de bonne aventure croit-il devoir s'affubler du nom de Spirite, aussitôt les adversaires de le signaler comme un des représentants de la doctrine. De tout cela qu'est-il résulté ? Retentissement du nom ; de là désir de connaître la chose ; ridicule pour les railleurs qui parlent étourdiment de ce qu'ils ne savent pas ; odieux tombé sur les calomniateurs ; et, par suite, accroissement du nombre des adeptes sérieux, les seuls qui comptent parmi les spirites.

L'article ci-dessus appartient à la catégorie dont nous venons de parler. L'auteur se donne à lui-même un démenti en disant que les recherches se font à l'aide d'une somnambule des plus lucides ; ce n'est donc pas avec le secours des Esprits. Sur quoi se fonde-t-il pour dire que c'est une association de Spirites ? Sur ce que le fondateur de la société a écrit un opuscule sur les tables tournantes. S'ensuit-il qu'il soit Spirite ? En aucune façon, car à l'époque des tables tournantes on en était encore à l'a b c de la science ; et d'ailleurs, s'il connaissait le Spiritisme, il saurait que les Esprits ne peuvent favoriser aucune recherche de cette nature.

Depuis que l'on connaît le somnambulisme, on l'a employé à la découverte des trésors, et jusqu'à présent personne n'a réussi qu'à dépenser de l'argent en fouilles inutiles, comme jadis les chercheurs de la pierre philosophale. Nous prédisons le même sort à la nouvelle entreprise. Quand on sut que les Esprits pouvaient se communiquer, une première pensée, fort naturelle du reste, fut aussi qu'ils pourraient servir utilement les spéculations de toute nature ; mais on ne tarda pas à reconnaître que, sous ce rapport, on n'en retirait que des mystifications. A cela il y avait une cause : ce sont les Esprits eux-mêmes qui l'ont indiquée ; aussi n'est-il aujourd'hui pas un seul Spirite éclairé qui perde son temps à poursuivre de telles chimères, parce que tous savent que Dieu ne donne point aux hommes de pareils moyens de s'enrichir, et que c'est la raison pour laquelle il ne permet pas aux Esprits les révélations de ce genre.

C'est donc abusivement que l'auteur de l'article a placé l'association allemande des chercheurs d'or sous le patronage du Spiritisme ; ce n'est pas parmi ceux qui ne voient dans les Esprits que les serviteurs de l'ambition, de la cupidité et des intérêts matériels que la doctrine recrute ses adeptes, mais parmi ceux qui la considèrent comme une cause d'amélioration morale.

Pour plus ample instruction à ce sujet, nous renvoyons au Livre des Médiums, chap. xxvi, Questions que l'on peut adresser aux Esprits ; n° 291, Questions sur les intérêts moraux et matériels ; n° 294, Questions sur les inventions et découvertes ; n° 295, Questions sur les trésors cachés.

Un tableau spirite à l'exposition d'Anvers

Pendant notre séjour à Anvers, nous avons été visiter l'exposition de peinture, où nous avons admiré des œuvres vraiment remarquables de peintres nationaux ; nous y avons vu avec un extrême plaisir figurer très honorablement deux tableaux de notre collègue de la Société spirite de Paris, M. Wintz, 63, rue de Clichy : Retour des vaches et un clair de Lune. Mais ce qui a particulièrement appelé notre attention, c'est un tableau de genre porté au livret sous le titre de : Scène d'intérieur de paysans spirites. Dans un intérieur de ferme, trois individus en costume flamand sont assis autour d'un énorme billot sur lequel ils posent les mains dans l'attitude de ceux qui font mouvoir les tables. A leur physionomie attentive et recueillie, on reconnaît qu'ils prennent la chose au sérieux. D'autres personnages, hommes, femmes et enfants, sont diversement groupés, les uns épant avec anxiété le premier mouvement de l'énorme masse, les autres souriant avec un air de scepticisme. Cette peinture, qui n'est pas sans mérite comme exécution, est originale et vraie. Si nous en exceptons le tableau médianimique qui figurait comme tel à l'exposition des arts de Constantinople (Voir la Revue de juillet 1863, p. 209), c'est la première fois que le Spiritisme figure aussi nettement avoué dans les œuvres d'art ; c'est un commencement.

Allan Kardec

Novembre 1864

Le Spiritisme est une science positive

Allocution de M. Allan Kardec aux Spirites de Bruxelles et d'Anvers, en 1864

Nous publions cette allocution à la demande d'un grand nombre de personnes qui nous ont témoigné le désir de la conserver, et parce qu'elle tend à faire envisager le Spiritisme sous un aspect en quelque sorte nouveau. La Revue spirite d'Anvers l'a reproduite intégralement.

Messieurs et chers frères spirites,

Je me plaît à vous donner ce titre, car, bien que je n'aie pas l'avantage de connaître toutes les personnes qui assistent à cette réunion, j'aime à croire que nous sommes ici en famille, et tous en communion de pensées et de sentiments. En admettant même que tous les assistants ne fussent pas sympathiques à nos idées, je ne les confondrais pas moins dans le sentiment fraternel qui doit animer les vrais Spirites envers tous les hommes, sans distinction d'opinion.

Cependant, c'est à nos frères en croyance que je m'adresse plus spécialement pour leur exprimer la satisfaction que j'éprouve de me trouver parmi eux, et de leur offrir, au nom de la Société de Paris, le salut de confraternité spirite.

J'avais déjà acquis la preuve que le Spiritisme compte en cette ville de nombreux adeptes sérieux, dévoués et éclairés, comprenant parfaitement le but moral et philosophique de la doctrine ; je savais y trouver des coeurs sympathiques, et cela a été un motif déterminant pour moi de répondre à la pressante et gracieuse invitation qui m'a été faite par plusieurs d'entre vous de venir vous faire une petite visite cette année. L'accueil si aimable et si cordial que j'ai reçu me fera emporter de mon séjour ici le plus agréable souvenir.

J'aurais certes le droit de m'enorgueillir de l'accueil qui m'est fait dans les différents centres que je vais visiter, si je ne savais que ces témoignages s'adressent bien moins à l'homme qu'à la doctrine dont je ne suis que l'humble représentant, et doivent être considérés comme une profession de foi, une adhésion à nos principes ; c'est ainsi que je les envisage en ce qui me concerne personnellement.

Du reste, si les voyages que je fais de temps en temps dans les centres spirites ne devaient avoir pour résultat qu'une satisfaction personnelle, je les considérerais comme inutiles et je m'en abstiendrais ; mais, outre qu'ils contribuent à resserrer les liens de fraternité entre les adeptes, ils ont aussi l'avantage de me fournir des sujets d'observation et d'étude qui ne sont jamais perdus pour la doctrine. Indépendamment des faits qui peuvent servir au progrès de la science, j'y recueille les matériaux de l'histoire future du Spiritisme, les documents authentiques sur le mouvement de l'idée spirite, les éléments plus ou moins favorables ou contraires qu'elle rencontre selon les localités, la force ou la faiblesse et les manœuvres de ses adversaires, les moyens de combattre ces derniers, le zèle et le dévouement de ses véritables défenseurs.

Parmi ces derniers, il faut placer au premier rang tous ceux militent pour la cause avec courage, persévérance, abnégation et désintéressement, sans arrière-pensée personnelle, qui cherchent le triomphe de la doctrine pour la doctrine et non pour la satisfaction de leur amour-propre ; ceux enfin qui, par leur exemple, prouvent que la morale spirite n'est pas un vain mot, et s'efforcent de justifier cette remarquable parole d'un incrédule : Avec une telle doctrine, on ne peut pas être Spirite sans être homme de bien.

Il n'est pas de centre spirite où je n'aie trouvé un nombre plus ou moins grand de ces pionniers de l'œuvre, de ces défricheurs du terrain, de ces lutteurs infatigables qui, soutenus par une foi sincère et

éclairée, par la conscience d'accomplir un devoir, ne se rebutent par aucune difficulté, regardant leur dévouement comme une dette de reconnaissance pour les bienfaits moraux qu'ils ont reçus du Spiritisme. N'est-il pas juste que les noms de ceux dont la doctrine s'honore ne soient pas perdus pour nos descendants et qu'un jour on puisse les inscrire au panthéon spirite ?

Malheureusement, à côté d'eux se trouvent parfois les enfants terribles de la cause, les impatients qui, ne calculant point la portée de leurs paroles et de leurs actes, peuvent la compromettre ; ceux qui, par un zèle irréfléchi, des idées intempestives et prématurées, fournissent sans le vouloir des armes à nos adversaires. Puis viennent ceux qui, ne prenant du Spiritisme que la superficie, sans en être touchés au cœur, donnent, par leur propre exemple, une fausse opinion de ses résultats et de ses tendances morales.

C'est là, sans contredit, le plus grand écueil que rencontrent les sincères propagateurs de la doctrine, parce qu'ils voient souvent l'ouvrage qu'ils ont péniblement ébauché, défait par ceux mêmes qui devraient les seconder. C'est un fait constant que le Spiritisme est plus entravé par ceux qui le comprennent mal que par ceux qui ne le comprennent pas du tout, et même par ses ennemis déclarés ; et il est à remarquer que ceux qui le comprennent mal ont généralement la prétention de le comprendre mieux que les autres ; il n'est pas rare de voir des novices prétendre, au bout de quelques mois, en remontrer à ceux qui ont pour eux l'expérience acquise par des études sérieuses. Cette prétention, qui trahit l'orgueil, est elle-même une preuve évidente de l'ignorance des vrais principes de la doctrine.

Que les Spirites sincères ne se découragent pas cependant : c'est un résultat du moment de transition où nous sommes ; les idées nouvelles ne peuvent s'établir tout d'un coup et sans encombre ; comme il leur faut déblayer les idées anciennes, elles rencontrent forcément des adversaires qui les combattent et les repoussent ; puis des gens qui les prennent à contre-sens, qui les exagèrent ou qui veulent les accommoder à leurs goûts ou à leurs opinions personnelles. Mais il arrive un moment où, les vrais principes étant connus et compris de la majorité, les idées contradictoires tombent d'elles-mêmes. Voyez déjà ce qu'il en est advenu de tous les systèmes isolés, éclos à l'origine du Spiritisme ; tous sont tombés devant l'observation plus rigoureuse des faits, ou ne rencontrent encore que quelques-uns de ces partisans tenaces qui, en toutes choses, se cramponnent à leurs premières idées sans faire un pas en avant. L'unité s'est faite dans la croyance spirite avec beaucoup plus de rapidité qu'on ne pouvait l'espérer ; c'est que les Esprits sont venus sur tous les points confirmer les principes vrais ; de sorte qu'aujourd'hui il y a parmi les adeptes du monde entier une opinion prédominante qui, si elle n'est pas encore celle de l'unanimité absolue, est incontestablement celle de l'immense majorité ; d'où il suit que celui qui veut marcher à contresens de cette opinion, ne trouvant que peu ou point d'échos, se condamne à l'isolement. L'expérience est là pour le démontrer.

Pour remédier à l'inconvénient que je viens de signaler, c'est-à-dire pour prévenir les suites de l'ignorance et des fausses interprétations, il faut s'attacher à vulgariser les idées justes, à former des adeptes éclairés dont le nombre croissant neutralisera l'influence des idées erronées.

Mes visites aux centres spirites ont naturellement pour but principal d'aider nos frères en croyance dans leur tâche ; j'en profite donc pour leur donner les instructions dont ils peuvent avoir besoin, comme développement théorique ou application pratique de la doctrine, en tant qu'il m'est possible de le faire. Le but de ces visites étant sérieux, exclusivement dans l'intérêt de la doctrine, je n'y vais point chercher des ovations qui ne sont ni dans mes goûts ni dans mon caractère. Ma plus grande satisfaction est de me trouver avec des amis sincères, dévoués, avec lesquels on peut s'entretenir sans contrainte et s'éclairer mutuellement par une discussion amicale, où chacun apporte le tribut de ses propres observations.

Dans ces tournées, je ne vais point prêcher les incrédules ; je ne convoque jamais le public pour le

catéchiser ; en un mot, je ne vais point faire de la propagande ; je ne me rends que dans les réunions d'adeptes où mes conseils sont désirés et peuvent être utiles ; j'en donne volontiers à ceux qui croient en avoir besoin ; je m'en abstiens avec ceux qui se croient assez éclairés pour pouvoir s'en passer. Je ne m'adresse qu'aux hommes de bonne volonté.

Si dans ces réunions il se glissait, par exception, des personnes attirées par le seul motif de la curiosité, elles seraient désappointées, car elles n'y trouveraient rien qui pût les satisfaire, et si elles étaient animées d'un sentiment hostile ou de dénigrement, le caractère éminemment grave, sincère et moral de l'assemblée et des sujets qui y sont traités, ôterait tout prétexte plausible à leur malveillance. Telles sont les pensées que j'exprime dans les diverses réunions auxquelles je suis appelé à assister, afin qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions.

J'ai dit en commençant que je n'étais que le représentant de la doctrine. Quelques explications sur son véritable caractère appelleront naturellement votre attention sur un point essentiel que l'on n'a peut-être pas suffisamment considéré jusqu'à présent. Certes, en voyant la rapidité des progrès de cette doctrine, il y aurait plus de gloire à m'en dire le créateur ; mon amour-propre y trouverait son compte ; mais je ne dois pas faire ma part plus grande qu'elle ne l'est ; loin de le regretter, je m'en félicite, car alors la doctrine ne serait qu'une conception individuelle, qui pourrait être plus ou moins juste, plus ou moins ingénieuse, mais qui, par cela même, perdrat de son autorité. Elle pourrait avoir des partisans, faire école peut-être, comme beaucoup d'autres, mais à coup sûr elle n'aurait pu acquérir en quelques années le caractère d'universalité qui la distingue.

C'est là un fait capital, messieurs, et qui doit être proclamé bien haut. Non, le Spiritisme n'est point une conception individuelle, un produit de l'imagination ; ce n'est point une théorie, un système inventé pour le besoin d'une cause ; il a sa source dans les faits de la nature même, dans des faits positifs, qui se produisent à chaque instant sous nos yeux, mais dont on ne soupçonnait pas l'origine. C'est donc un résultat d'observation, une science en un mot : la science des rapports du monde visible et du monde invisible ; science encore imparfaite, mais qui se complète tous les jours par de nouvelles études et qui prendra rang, soyez-en convaincus, à côté des sciences positives. Je dis positives, parce que toute science qui repose sur des faits est une science positive et non purement spéculative.

Le Spiritisme n'a rien inventé, parce qu'on n'invente pas ce qui est dans la nature. Newton n'a pas inventé la loi de gravitation ; cette loi universelle existait avant lui ; chacun en faisait l'application et en ressentait les effets, et cependant on ne la connaissait pas.

Le Spiritisme vient à son tour montrer une nouvelle loi, une nouvelle force dans la nature : celle qui réside dans l'action de l'Esprit sur la matière, loi tout aussi universelle que celle de la gravitation et de l'électricité, et cependant encore méconnue et déniée par certaines personnes, comme l'ont été toutes les autres lois à l'époque de leur découverte ; c'est que les hommes ont généralement de la peine à renoncer à leurs idées préconçues, et que, par amour-propre, il leur en coûte de convenir qu'ils se sont trompés, ou que d'autres ont pu trouver ce qu'ils n'ont pas trouvé eux-mêmes.

Mais comme en définitive cette loi repose sur des faits, et que contre des faits il n'y a pas de dénégation qui puisse prévaloir, il leur faudra bien se rendre à l'évidence, comme les plus récalcitrants ont dû le faire pour le mouvement de la terre, la formation du globe et les effets de la vapeur. Ils ont beau taxé les phénomènes de ridicules, ils ne peuvent empêcher d'exister ce qui est.

Le Spiritisme a donc cherché l'explication des phénomènes d'un certain ordre, et qui, à toutes les époques, se sont produits d'une manière spontanée ; mais ce qui l'a surtout favorisé dans ses recherches, c'est qu'il lui a été donné de pouvoir les produire et les provoquer, jusqu'à un certain point. Il a trouvé dans les médiums des instruments propres à cet effet, comme le physicien a trouvé dans la pile et la machine électrique les moyens de reproduire les effets de la foudre. Ceci, on le comprend, n'est qu'une comparaison et non une analogie que je prétends établir.

Mais il est ici une considération d'une haute importance, c'est que, dans ses recherches, il n'a point procédé par voie d'hypothèse, ainsi qu'on l'en accuse ; il n'a point supposé l'existence du monde spirituel pour expliquer les phénomènes qu'il avait sous les yeux ; il a procédé par voie d'analyse et d'observation ; des faits il est remonté à la cause, et l'élément spirituel s'est présenté à lui comme force active ; il ne l'a proclamé qu'après l'avoir constaté.

L'action de l'élément spirituel, comme puissance et comme loi de nature, ouvre donc de nouveaux horizons à la science, en lui donnant la clef d'une foule de problèmes incompris. Mais si la découverte des lois purement matérielles a produit dans le monde des révolutions matérielles, celle de l'élément spirituel y prépare une révolution morale, car elle change totalement le cours des idées et des croyances les plus enracinées ; elle montre la vie sous un autre aspect ; elle tue la superstition et le fanatisme ; elle grandit la pensée, et l'homme, au lieu de se traîner dans la matière, de circonscrire sa vie entre la naissance et la mort, s'élève jusqu'à l'infini ; il sait d'où il vient et où il va ; il voit un but à son travail, à ses efforts, une raison d'être au bien ; il sait que rien de ce qu'il acquiert ici-bas en savoir et en moralité n'est perdu pour lui, et que son progrès se poursuit indéfiniment au delà de la tombe ; il sait qu'il a toujours l'avenir pour lui, quelles que soient l'insuffisance et la brièveté de l'existence présente, tandis que l'idée matérialiste, en circonscrivant la vie à l'existence actuelle, lui donne pour perspective le néant, qui n'a pas même pour compensation l'éloignement, que nul ne peut reculer à son gré, car nous y pouvons tomber demain, dans une heure, et alors le fruit de nos labeurs, de nos veilles, des connaissances acquises est à jamais perdu pour nous, sans, souvent, avoir eu le temps d'en jouir.

Le Spiritisme, je le répète, en démontrant, non par hypothèse, mais par des faits, l'existence du monde invisible, et l'avenir qui nous attend, change totalement le cours des idées ; il donne à l'homme la force morale, le courage et la résignation, parce qu'il ne travaille plus seulement pour le présent, mais pour l'avenir ; il sait que s'il ne jouit pas aujourd'hui, il jouira demain. En démontrant l'action de l'élément spirituel sur le monde matériel, il élargit le domaine de la science et ouvre, par cela même, une nouvelle voie au progrès matériel. L'homme alors aura une base solide pour l'établissement de l'ordre moral sur la terre ; il comprendra mieux la solidarité qui existe entre les êtres de ce monde, puisque cette solidarité se perpétue indéfiniment ; la fraternité n'est plus un vain mot ; elle tue l'égoïsme au lieu d'être tuée par lui, et tout naturellement l'homme imbu de ces idées y conformera ses lois et ses institutions sociales.

Le Spiritisme conduit inévitablement à cette réforme ; ainsi s'accomplira, par la force des choses, la révolution morale qui doit transformer l'humanité et changer la face du monde, et cela tout simplement par la connaissance d'une nouvelle loi de nature qui donne un autre cours aux idées, une issue à cette vie, un but aux aspirations de l'avenir, et fait envisager les choses à un autre point de vue.

Si les détracteurs du Spiritisme, - je parle de ceux qui militent pour le progrès social, des écrivains qui prêchent l'émancipation des peuples, la liberté, la fraternité et la réforme des abus, - connaissaient les véritables tendances du Spiritisme, sa portée et ses résultats inévitables, au lieu de le bafouer comme ils le font, de jeter sans cesse des entraves sur sa route, ils y verrraient le plus puissant levier pour arriver à la destruction des abus qu'ils combattent ; au lieu de lui être hostiles, ils l'acclameraient comme un secours providentiel ; malheureusement la plupart croient plus en eux qu'à la Providence. Mais le levier agit sans eux et malgré eux, et l'irrésistible puissance du Spiritisme en sera d'autant mieux constatée qu'il aura eu plus à combattre. Un jour on dira d'eux, et ce ne sera pas à leur gloire, ce qu'ils disent eux-mêmes de ceux qui ont combattu le mouvement de la terre et de ceux qui ont dénié la puissance de la vapeur. Toutes les dénégations, toutes les persécutions, n'ont pas empêché ces lois naturelles de suivre leurs cours ; de même tous les sarcasmes de l'incrédulité n'empêcheront pas l'action de l'élément spirituel qui est aussi une loi de

nature.

Le Spiritisme, considéré de cette manière, perd le caractère de mysticisme que lui reprochent ses détracteurs, ceux du moins qui ne le connaissent pas ; ce n'est plus la science du merveilleux et du surnaturel ressuscitée, c'est le domaine de la nature enrichi d'une loi nouvelle et féconde, une preuve de plus de la puissance et de la sagesse du Créateur ; ce sont enfin les bornes des connaissances humaines reculées.

Tel est en résumé, messieurs, le point de vue sous lequel il faut envisager le Spiritisme. Dans cette circonstance, quel a été mon rôle ? Ce n'est ni celui d'inventeur, ni celui de créateur ; j'ai vu, observé, étudié les faits avec soin et persévérance ; je les ai coordonnés et j'en ai déduit les conséquences : voilà toute la part qui m'en revient ; ce que j'ai fait, un autre aurait pu le faire à ma place. En tout ceci j'ai été un simple instrument des vues de la Providence, et je rends grâce à Dieu et aux bons Esprits d'avoir bien voulu se servir de moi ; c'est une tâche que j'ai acceptée avec joie, et dont je m'efforce de me rendre digne en priant Dieu de me donner les forces nécessaires pour l'accomplir, selon sa sainte volonté. Cette tâche cependant est lourde, plus lourde que personne ne peut le croire ; et si elle a pour moi quelque mérite, c'est que j'ai la conscience de n'avoir reculé devant aucun obstacle ni aucun sacrifice ; ce sera l'œuvre de ma vie jusqu'à mon dernier jour, car devant un but aussi important, tous les intérêts matériels et personnels s'effacent comme les points devant l'infini.

Je termine ce court exposé, messieurs, en adressant des félicitations sincères à ceux de nos frères de Belgique, présents ou absents, dont le zèle, le dévouement et la persévérance ont contribué à implanter le Spiritisme dans ce pays. Les semences qu'ils ont déposées dans les grands centres de population, tels que Bruxelles, Anvers, etc., n'auront pas été, j'en ai l'assurance, jetées sur un sol stérile.

Un souvenir d'existences passées

Dans un article biographique sur Méry, publié par le Journal littéraire du 25 septembre 1864, se trouve le passage suivant :

« Il a des théories singulières, ce sont pour lui des convictions.

Ainsi, il croit fermement qu'il a vécu plusieurs fois ; il se rappelle les moindres circonstances de ses existences précédentes, et il les détaille avec une verve de certitude qui impose comme une autorité. Ainsi, il a été un des amis de Virgile et d'Horace, il a connu Auguste Germanicus, il a fait la guerre dans les Gaules et en Germanie. Il était général et il commandait les lignes romaines lorsqu'elles ont traversé le Rhin. Il reconnaît dans les montagnes des sites où il a campé, dans les vallées des champs de bataille où il a combattu. Il se rappelle des entretiens chez Mécène, qui sont l'objet éternel de ses regrets. Il s'appelait Minius.

Un jour, dans sa vie présente, il était à Rome et il visitait la bibliothèque du Vatican. Il y fut reçu par de jeunes hommes, des novices en longues robes brunes, qui se mirent à lui parler le latin le plus pur. Méry était bon latiniste, en tout ce qui tient à la théorie et aux choses écrites, mais il n'avait pas encore essayé de causer familièrement dans la langue de Juvénal. En entendant ces Romains d'aujourd'hui, en admirant ce magnifique idiome, si bien harmonisé avec les monuments, avec les mœurs de l'époque où il était en usage, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux ; il lui sembla que lui-même avait conversé, en d'autres temps, avec des amis qui se servaient de ce langage divin. Des phrases toutes faites et irréprochables tombaient de ses lèvres ; il trouva immédiatement l'élégance et la correction, il parla latin, enfin, comme il parle français ; il eut en latin l'esprit qu'il a en français. Tout cela ne pouvait se faire sans un apprentissage, et, s'il n'eût pas été un sujet

d'Auguste, s'il n'eût pas traversé ce siècle de toutes les splendeurs, il ne se serait pas improvisé une science, impossible à acquérir en quelques heures.

Son autre passage sur la terre a eu lieu aux Indes, voilà pourquoi il les connaît si bien ; voilà pourquoi, quand il a publié la Guerre du Nizam, il n'est pas un de ses lecteurs qui ait douté qu'il n'eût habité longtemps l'Asie. Ses descriptions sont vivantes, ses tableaux sont des originaux, il fait toucher du doigt les moindres détails, il est impossible qu'il n'ait pas vu ce qu'il raconte, le cachet de la vérité est là.

Il prétend être entré dans ce pays avec l'expédition musulmane, en 1035. Il y a vécu cinquante ans, il y a passé de beaux jours, et il s'y est fixé pour n'en plus sortir. Là il était encore poète, mais moins lettré qu'à Rome et à Paris. Guerrier d'abord, rêveur ensuite, il a gardé dans son âme les images saisissantes des bords de la rivière Sacrée et des rites indous. Il avait plusieurs demeures, à la ville et à la campagne, il a prié dans les temples d'éléphants, il a connu la civilisation avancée de Java, il a vu debout les splendides ruines qu'il signale, et que l'on connaît encore si peu.

Il faut lui entendre raconter ces poèmes ; car ce sont de vrais poèmes que ces souvenirs à la Swendenborg. Il est très sérieux, n'en doutez pas. Ce n'est pas une mystification arrangée aux dépens de ses auditeurs, c'est une réalité dont il parvient à vous convaincre.

Et ses doctrines sur l'histoire, qu'il possède admirablement ! Et ses plaisanteries si fines, qui jettent un jour nouveau sur tout ce qu'elles touchent ! Et ses récits, qui sont des romans, où l'on pleurerait si on osait, après avoir ri sans pouvoir s'empêcher de le faire ! Tout cela fait de Méry un des hommes les plus merveilleux des temps où il a vécu, et même de ceux où son âme errante attendait son tour, afin de rentrer dans un corps et de faire de nouveau parler d'elle aux générations successives.

Pierre Dangeau. »

L'auteur de l'article n'accompagne ce fait d'aucune réflexion. Après avoir exalté le haut mérite de Méry et sa haute intelligence, il eût été inconséquent de le taxer de folie. Si donc Méry est un homme de bon sens, d'une haute valeur intellectuelle ; si la croyance d'avoir déjà vécu est chez lui une conviction ; si cette conviction n'est pas en lui le produit d'un système de sa façon, mais le résultat d'un souvenir rétrospectif et d'un fait matériel, n'y a-t-il pas là de quoi éveiller l'attention de tout homme sérieux ? Voyons à quelles incalculables conséquences nous conduit ce simple fait.

Si Méry a déjà vécu, il ne doit pas faire exception, car les lois de la nature sont les mêmes pour tous, et dès lors tous les hommes doivent aussi avoir vécu ; si l'on a vécu, ce n'est assurément pas le corps qui renaît : c'est donc le principe intelligent, l'âme, l'Esprit ; nous avons donc une âme. Puisque Méry a conservé le souvenir de plusieurs existences, puisque les lieux lui rappellent ce qu'il a vu jadis, à la mort du corps l'âme ne se perd donc pas dans le tout universel ; elle conserve donc son individualité, la conscience de son moi.

Méry se souvenant de ce qu'il a été il y a tantôt deux mille ans, qu'est devenue son âme dans l'intervalle ? S'est-elle abîmée dans l'océan de l'infini ou perdue dans les profondeurs de l'espace ? Non, sans cela elle ne retrouverait pas son individualité d'autrefois. Elle a donc dû rester dans la sphère de l'activité terrestre, vivre de la vie spirituelle, au milieu de nous ou dans l'espace qui nous environne, jusqu'à ce qu'elle ait repris un nouveau corps. Méry n'étant pas seul au monde, il y a donc autour de nous une population intelligente invisible.

En renaissant à la vie corporelle, après un intervalle plus ou moins long, l'âme renaît-elle à l'état primitif, à l'état d'âme neuve, ou profite-t-elle des idées acquises dans ses existences antérieures ? Le souvenir rétrospectif résout la question par un fait : si Méry eût perdu les idées acquises, il n'eût pas retrouvé la langue qu'il parlait jadis ; la vue des lieux ne lui eût rien rappelé.

Mais si nous avons déjà vécu, pourquoi ne revivrions-nous pas encore ? Pourquoi cette existence serait-elle la dernière ? Si nous renaissions avec le développement intellectuel accompli, l'intuition

que nous apportons des idées acquises est un fonds qui aide à l'acquisition de nouvelles idées, qui rend l'étude plus facile. Si un homme n'est qu'un demi-mathématicien dans une existence, il lui faudra moins de travail dans une nouvelle existence pour être un mathématicien complet ; c'est là une conséquence logique. S'il est devenu à moitié bon, s'il s'est corrigé de quelques défauts, il lui faudra moins de peine pour devenir encore meilleur, et ainsi de suite.

Rien de ce que nous acquérons en intelligence, en savoir et en moralité, n'est donc perdu ; que nous mourrions jeunes ou vieux, que nous ayons ou non le temps d'en profiter dans l'existence présente, nous en recueillerons les fruits dans les existences subséquentes. Les âmes qui animent les Français policiés d'aujourd'hui peuvent donc être les mêmes que celles qui animaient les barbares Francs, Ostrogoths, Visigoths, les sauvages Gaulois, les conquérants Romains, les fanatiques du moyen âge, mais qui, à chaque existence, ont fait un pas en avant, en s'appuyant sur les pas faits précédemment, et qui avanceront encore.

Voilà donc le grand problème du progrès de l'humanité résolu, ce problème contre lequel se sont heurtés tant de philosophes ! il est résolu par le simple fait de la pluralité des existences. Mais que d'autres problèmes vont trouver leur solution dans la solution de celui-ci ! Quels horizons nouveaux cela n'ouvre-t-il pas ! C'est toute une révolution dans les croyances et les idées.

Ainsi raisonnera le penseur sérieux, l'homme réfléchi ; un fait est un point de départ dont il déduit les conséquences. Or, quelles sont les pensées que le fait de Méry réveille en l'auteur de l'article ? Il les résume lui-même en ces mots : « Il a des théories singulières, ce sont pour lui des convictions. » Mais si cet auteur n'y voit qu'une chose bizarre, peu digne de son attention, il n'en saurait être de même de tout le monde. Tel trouve en son chemin un diamant brut qu'il ne daigne pas ramasser, parce qu'il n'en connaît pas la valeur, tandis qu'un autre saura l'apprécier et en tirera profit.

Les idées spiritistes se produisent aujourd'hui sous toutes les formes ; elles sont à l'ordre du jour, et la presse, sans vouloir se l'avouer, les enregistre et les sème à profusion, croyant n'enrichir ses colonnes que de facéties. N'est-il pas remarquable que tous les adversaires de l'idée, sans exception, travaillent à l'envi à sa propagation ? Ils voudraient se taire que la force des choses les entraîne à en parler. Ainsi le veut la Providence, - pour ceux qui croient à la Providence.

Vous raisonnez, dira-t-on, sur un fait isolé qui ne peut faire loi ; car, si la pluralité des existences est une condition inhérente à l'humanité, pourquoi tous les hommes ne se souviennent-ils pas comme Méry ? A cela nous répondons : Prenez la peine d'étudier le Spiritisme et vous le saurez. Nous ne répéterons donc pas ce qui a été cent fois démontré relativement à l'inutilité du souvenir pour mettre à profit l'expérience acquise dans les existences précédentes, et le danger de ce souvenir pour les relations sociales.

Mais il y a pour cet oubli une autre cause en quelque sorte physiologique, et qui tient à la fois à la matérialité de notre enveloppe et à l'identification de notre Esprit peu avancé avec la matière. A mesure que l'Esprit s'épure, les liens matériels sont moins tenaces, le voile qui obscurcit le passé est moins opaque ; la faculté du souvenir rétrospectif suit donc le développement de l'Esprit. Le fait est rare sur notre terre, parce que l'humanité est encore trop matérielle ; mais ce serait une erreur de croire que Méry en soit un exemple unique. Dieu permet de temps en temps qu'il s'en présente, afin d'amener les hommes à la connaissance de la grande loi de la pluralité des existences, loi qui seule lui explique l'origine de ses qualités bonnes ou mauvaises, lui montre la justice des misères qu'il endure ici-bas, et lui trace la route de l'avenir.

L'inutilité du souvenir pour mettre à profit le passé est ce qu'ont le plus de peine à comprendre ceux qui n'ont pas étudié le Spiritisme ; pour les Spiritistes, c'est une question élémentaire. Sans répéter ce qui a été dit à ce sujet, la comparaison suivante pourra en faciliter l'intelligence.

L'écolier parcourt la série des classes depuis la huitième jusqu'à la philosophie. Ce qu'il a appris en huitième lui sert à apprendre ce que l'on enseigne en septième. Supposons maintenant qu'à la fin de

la huitième il ait perdu tout souvenir du temps passé dans cette classe, son esprit n'en sera pas moins plus développé, et meublé des connaissances acquises ; seulement il ne se souviendra ni où ni comment il les a acquises, mais, par le fait du progrès accompli, il sera apte à profiter des leçons de septième. Supposons en outre qu'en huitième il ait été paresseux, colère, indocile, mais qu'ayant été châtié et moralisé, son caractère se soit rompu, et qu'il soit devenu laborieux, doux et obéissant, il apportera ces qualités dans sa nouvelle classe qui, pour lui, paraîtra être la première. Que lui servirait de savoir qu'il a été fustigé pour sa paresse, si maintenant il n'est plus paresseux ? L'essentiel est qu'il arrive en septième meilleur et plus capable qu'il n'était en huitième. Ainsi en sera-t-il de classe en classe.

Eh bien ! ce qui n'a pas lieu pour l'élève, ni pour l'homme aux différentes périodes de sa vie, existe pour lui d'une existence à l'autre ; là est toute la différence, mais le résultat est exactement le même, quoique sur une plus grande échelle.

(Voir un autre exemple de souvenir du passé relaté dans la Revue de juillet 1860, page 205.)

Un criminel repentant

Suite

Passy, 4 octobre 1864.- Médium, M. Rul.

Nota. - Le médium avait eu l'intention d'évoquer Latour depuis le moment du supplice ; ayant demandé à son guide spirituel s'il pouvait le faire, il lui fut répondu d'attendre le moment qui lui serait indiqué. Ce ne fut que le 3 octobre qu'il en reçut l'autorisation, après avoir lu l'article de la Revue où il en est parlé.

D. Avez-vous entendu mes prières ? - R. Oui, malgré mon trouble, je les ai entendues et je vous en remercie.

J'ai été évoqué presque après ma mort, et je n'ai pu me communiquer de suite, mais beaucoup d'Esprits légers ont pris mon nom et ma place. J'ai profité de la présence à Bruxelles du président de la Société de Paris, et avec la permission des Esprits supérieurs, je me suis communiqué.

Je viendrai me communiquer à la Société, et je ferai des révélations qui seront un commencement de réparation de mes fautes, et qui pourront servir d'enseignement à tous les criminels qui me liront et qui réfléchiront au récit de mes souffrances.

Les discours sur les peines de l'enfer font peu d'effet sur l'esprit des coupables, qui ne croient pas à toutes ces images, effrayantes pour les enfants et les hommes faibles. Or, un grand malfaiteur n'est pas un Esprit pusillanime, et la crainte des gendarmes agit plus sur lui que le récit des tourments de l'enfer. Voilà pourquoi tous ceux qui me liront seront frappés de mes paroles, de mes souffrances, qui ne sont pas des suppositions. Il n'y a pas un seul prêtre qui puisse dire : « J'ai vu ce que je vous dis, j'ai assisté aux tortures des damnés. » Mais lorsque je viendrai dire : - « Voilà ce qui s'est passé après la mort de mon corps ; voilà quel a été mon désenchantement, en reconnaissant que je n'étais pas mort, comme je l'avais espéré, et que ce que j'avais pris pour la fin de mes souffrances était le commencement de tortures impossibles à décrire. » Alors, plus d'un s'arrêtera sur le bord du précipice où il allait tomber ; chaque malheureux que j'arrêterai ainsi dans la voie du crime servira à racheter une de mes fautes. C'est ainsi que le bien sort du mal, et que la bonté de Dieu se manifeste partout, sur la terre comme dans l'espace.

Il m'a été permis d'être affranchi de la vue de mes victimes, qui sont devenues mes bourreaux, afin de me communiquer à vous ; mais en vous quittant je les reverrai, et cette seule pensée me fait souffrir plus que je ne peux dire. Je suis heureux lorsqu'on m'évoque, car alors je quitte mon enfer pour quelques instants. Priez toujours pour moi ; priez le Seigneur pour qu'il me délivre de la vue de mes victimes.

Oui, prions ensemble, la prière fait tant de bien !... Je suis plus allégé ; je ne sens plus autant la pesanteur du fardeau qui m'accable. Je vois une lueur d'espérance qui luit à mes yeux, et plein de repentir, je m'écrie : Bénie soit la main de Dieu ; que sa volonté soit faite !

J. Latour.

Le guide spirituel du médium dicte ce qui suit :

« Ne prends pas les premiers cris de l'Esprit qui se repent comme le signe infaillible de ses résolutions. Il peut être de bonne foi dans ses promesses, parce que la première impression qu'il ressent en se noyant dans le monde des Esprits est tellement foudroyante, qu'au premier témoignage de charité qu'il reçoit d'un Esprit incarné il se livre aux épanchements de la reconnaissance et du repentir. Mais parfois la réaction est égale à l'action, et souvent cet Esprit coupable, qui a dicté à un médium de si bonnes paroles, peut revenir à sa nature perverse, à ses penchants criminels. Comme un enfant qui s'essaye à marcher, il a besoin d'être aidé pour ne pas tomber. »

Le lendemain, l'Esprit de Latour est de nouveau évoqué.

Le médium. - Au lieu de demander à Dieu de vous délivrer de la vue de vos victimes, je vous engage à prier avec moi pour lui demander la force de supporter cette torture expiatrice.

Latour. - J'aurais préféré être délivré de la vue de mes victimes. Si vous saviez ce que je souffre ! L'homme le plus insensible serait ému s'il pouvait voir, imprimées sur ma figure comme avec le feu, les souffrances de mon âme. Je ferai ce que vous me conseillez. Je comprends que c'est un moyen un peu plus prompt d'expier mes fautes. C'est comme une opération douloureuse qui doit rendre la santé à mon corps bien malade.

Ah ! si les coupables de la terre pouvaient me voir, qu'ils seraient effrayés des conséquences de leurs crimes qui, cachés aux yeux des hommes, sont vus par les Esprits ! Que l'ignorance est fatale à tant de pauvres gens !

Quelle responsabilité assument ceux qui refusent l'instruction aux classes pauvres de la société ! Ils croient qu'avec les gendarmes et la police ils peuvent prévenir les crimes. Comme ils sont dans l'erreur ! On doublerait, on quadruplerait le nombre des agents de l'autorité, que les mêmes crimes se commettaient, parce qu'il faut que les mauvais Esprits incarnés commettent des crimes.

Je me recommande à votre charité.

Remarque. - C'est sans doute par un reste des préjugés terrestres que Latour dit : « Il faut que les mauvais Esprits incarnés commettent des crimes. » Ce serait la fatalité dans les actions des hommes, doctrine qui les excuserait toutes. Il est du reste assez naturel qu'au sortir d'une pareille existence, l'Esprit ne comprenne pas encore la liberté morale, sans laquelle l'homme serait au niveau de la brute ; on peut s'étonner qu'il ne dise pas de plus mauvaises choses.

La communication suivante, du même Esprit, a été obtenue spontanément à Bruxelles, par madame C..., le même médium qui avait servi d'instrument à la scène rapportée dans le numéro d'octobre.

« Ne craignez plus rien de moi ; je suis plus tranquille, mais je souffre encore cependant. Dieu a eu pitié de moi, car il a vu mon repentir. Maintenant, je souffre de ce repentir qui me montre l'énormité de mes fautes.

Si j'avais été bien guidé dans la vie, je n'aurais pas fait tout le mal que j'ai fait ; mais mes instincts n'ont pas été réprimés, et j'y ai obéi, n'ayant connu aucun frein. Si tous les hommes pensaient davantage à Dieu, ou du moins si tous les hommes y croyaient, de pareils forfaits ne se commettaient plus.

Mais la justice des hommes est mal entendue ; pour une faute, quelquefois légère, un homme est enfermé dans une prison qui, toujours, est un lieu de perdition et de perversion. Il en sort complètement perdu par les mauvais conseils et les mauvais exemples qu'il y a puisés. Si cependant sa nature est assez bonne et assez forte pour résister au mauvais exemple, en sortant de prison toutes les portes lui sont fermées, toutes les mains se retirent devant lui, tous les coeurs honnêtes le

repoussent. Que lui reste-t-il ? le mépris et la misère. Le mépris, le désespoir, s'il sent en lui de bonnes résolutions pour revenir au bien ; la misère le pousse à tout. Lui aussi alors méprise son semblable, le hait, et perd toute conscience du bien et du mal, puisqu'il se voit repoussé, lui qui cependant avait pris la résolution de devenir honnête homme. Pour se procurer le nécessaire, il vole, il tue parfois ; puis on le guillotine !

Mon Dieu, au moment où mes hallucinations vont me reprendre, je sens votre main qui s'étend vers moi ; je sens votre bonté qui m'enveloppe et me protège. Merci, mon Dieu ! Dans ma prochaine existence, j'emploierai mon intelligence, mon bien à secourir les malheureux qui ont succombé et à les préserver de la chute.

Merci, vous qui ne répugnez pas à communiquer avec moi ; soyez sans crainte ; vous voyez que je ne suis pas mauvais. Quand vous pensez à moi, ne vous représentez pas le portrait que vous avez vu de moi, mais représentez-vous une pauvre âme désolée qui vous remercie de votre indulgence.

Adieu ; évoquez-moi encore, et priez Dieu pour moi.

Latour. »

Remarque. - L'Esprit fait allusion à la crainte que sa présence inspirait au médium.

« Je souffre, dit-il en outre, de ce repentir qui me montre l'énormité de mes fautes. » Il y a là une pensée profonde. L'Esprit ne comprend réellement la gravité de ses méfaits que lorsqu'il se repente ; le repentir amène le regret, le remords, sentiment douloureux qui est la transition du mal au bien, de la maladie morale à la santé morale. C'est pour y échapper que les Esprits pervers se raidissent contre la voix de leur conscience, comme ces malades qui repoussent le remède qui doit les guérir ; ils cherchent à se faire illusion, à s'étourdir en persistant dans le mal. Latour est arrivé à cette période où l'endurcissement finit par céder ; le remords est entré dans son cœur ; le repentir s'en est suivi ; il comprend l'étendue du mal qu'il a fait ; il voit son abjection, et il en souffre ; voilà pourquoi il dit : « Je souffre de ce repentir. » Dans sa précédente existence, il a dû être pire que dans celle-ci, car s'il se fût repenti comme il le fait aujourd'hui, sa vie eût été meilleure. Les résolutions qu'il prend maintenant influeront sur son existence terrestre future ; celle qu'il vient de quitter, toute criminelle qu'elle ait été, a marqué pour lui une étape du progrès. Il est plus que probable qu'avant de la commencer il était, dans l'erraticité, un de ces mauvais Esprits rebelles, obstinés dans le mal, comme on en voit tant.

Beaucoup de personnes ont demandé quel profit on pouvait tirer des existences passées, puisqu'on ne se souvient ni de ce que l'on a été ni de ce que l'on a fait.

Cette question est complètement résolue par le fait que, si le mal que nous avons commis est effacé, et s'il n'en reste aucune trace dans notre cœur, le souvenir en serait inutile, puisque nous n'avons plus à nous en préoccuper. Quant à celui dont nous ne nous sommes pas entièrement corrigés, nous le connaissons par nos tendances actuelles ; c'est sur celles-ci que nous devons porter toute notre attention. Il suffit de savoir ce que nous sommes, sans qu'il soit nécessaire de savoir ce que nous avons été.

Quand on considère la difficulté, pendant la vie, de la réhabilitation du coupable le plus repentant, la réprobation dont il est l'objet, on doit bénir Dieu d'avoir jeté un voile sur le passé. Si Latour eût été condamné à temps, et même s'il eût été acquitté, ses antécédents l'eussent fait rejeter de la société. Qui aurait voulu, malgré son repentir, l'admettre dans son intimité ? Les sentiments qu'il manifeste aujourd'hui comme Esprit, nous donnent l'espoir que, dans sa prochaine existence terrestre, il sera un honnête homme, estimé et considéré ; mais supposez qu'on sache qu'il a été Latour, la réprobation le poursuivra encore. Le voile jeté sur son passé lui ouvre la porte de la réhabilitation ; il pourra s'asseoir sans crainte et sans honte parmi les plus honnêtes gens. Combien en est-il qui voudraient à tout prix pouvoir effacer de la mémoire des hommes certaines années de

leur existence !

Que l'on trouve une doctrine qui se concilie mieux que celle-ci avec la justice et la bonté de Dieu ! Au reste, cette doctrine n'est pas une théorie, mais un résultat d'observation. Ce ne sont point les Spirites qui l'ont imaginée ; ils ont vu et observé les différentes situations dans lesquelles se présentent les Esprits ; ils ont cherché à se les expliquer, et de cette explication est sortie la doctrine. S'ils l'ont acceptée, c'est parce qu'elle résulte des faits, et qu'elle leur a paru plus rationnelle que toutes celles émises jusqu'à ce jour sur l'avenir de l'âme.

Latour a été maintes fois évoqué, et cela était assez naturel ; mais, comme il arrive en pareil cas, il y a eu bien des communications apocryphes, et les Esprits légers n'ont pas manqué cette occasion. La situation même de Latour s'opposait à ce qu'il pût se manifester presque simultanément sur tant de points à la fois ; cette ubiquité n'est le partage que des Esprits supérieurs.

Les communications que nous avons rapportées sont-elles plus authentiques ? Nous le croyons, nous le désirons surtout pour le bien de cet Esprit. A défaut de ces preuves matérielles qui constatent l'identité d'une manière absolue, ainsi qu'on en obtient souvent, nous avons tout au moins les preuves morales qui résultent, soit des circonstances dans lesquelles ces manifestations ont eu lieu, soit de la concordance ; sur les communications que nous connaissons, venues de sources différentes, les trois quarts au moins s'accordent pour le fond ; parmi les autres, il en est qui ne supportent pas l'examen, tant l'erreur de situation est évidente, et en contradiction flagrante avec ce que l'expérience nous apprend sur l'état des Esprits dans le monde spirituel.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à celles que nous avons citées un haut enseignement moral. L'Esprit a pu être, a même dû être aidé dans ses réflexions, et surtout dans le choix de ses expressions, par des Esprits plus avancés ; mais, en pareil cas, ces derniers n'assistent que dans la forme et non dans le fond, et ne mettent jamais l'Esprit inférieur en contradiction avec lui-même. Ils ont pu poétiser chez Latour la forme du repentir, mais ils ne lui auraient point fait exprimer le repentir contre son gré, parce que l'Esprit a son libre arbitre ; ils voyaient en lui le germe de bons sentiments, c'est pourquoi ils l'ont aidé à les exprimer, et par là ils ont contribué à les développer en même temps qu'ils ont appelé sur lui la commisération.

Est-il rien de plus saisissant, de plus moral, de nature à impressionner plus vivement, que le tableau de ce grand criminel repentant, exhalant son désespoir et ses remords ; qui, au milieu de ses tortures, poursuivi par le regard incessant de ses victimes, élève sa pensée vers Dieu pour implorer sa miséricorde ? N'est-ce pas là un salutaire exemple pour les coupables ? Tout est sensé dans ses paroles ; tout est naturel dans sa situation, tandis que celle qui lui est faite par certaines communications est ridicule. On comprend la nature de ses angoisses ; elles sont rationnelles, terribles, quoique simples et sans mise en scène fantasmagorique. Pourquoi n'aurait-il pas eu du repentir ? Pourquoi n'y aurait-il pas en lui une corde sensible vibrante ? C'est précisément là le côté moral de ses communications ; c'est l'intelligence qu'il a de sa situation ; ce sont ses regrets, ses résolutions, ses projets de réparation qui sont éminemment instructifs. Qu'eût-on trouvé d'extraordinaire à ce qu'il se repentît sincèrement avant de mourir ; qu'il eût dit avant ce qu'il a dit après ?

Un retour au bien avant sa mort eût passé aux yeux de la plupart de ses pareils pour de la faiblesse ; sa voix d'outre-tombe est la révélation de l'avenir qui les attend. Il est dans le vrai absolu quand il dit que son exemple est plus propre à ramener les coupables que la perspective des flammes de l'enfer, et même de l'échafaud. Pourquoi donc ne le leur donnerait-on pas dans les prisons ? Cela en ferait réfléchir plus d'un, ainsi que nous en avons déjà plusieurs exemples. Mais comment croire à l'efficacité des paroles d'un mort, quand on croit soi-même que quand on est mort tout est fini ? Un jour cependant viendra où l'on reconnaîtra cette vérité que les morts peuvent venir instruire les vivants.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Pierre Legay dit Grand-Pierrot

Paris, 16 août 1864. - Médium, madame Delanne

Pierre Legay était un riche cultivateur un peu intéressé, mort depuis deux ans et parent de madame Delanne. Il était connu dans le pays sous le sobriquet de Grand-Pierrot.

L'entretien suivant nous montre un des côtés les plus intéressants du monde invisible, celui des Esprits qui se croient encore vivants. Il a été obtenu par madame Delanne, qui l'a communiqué à la Société de Paris. L'Esprit s'exprime exactement comme il le faisait de son vivant ; la trivialité même de son langage est une preuve d'identité. Nous avons dû supprimer quelques expressions qui lui étaient familières, à cause de leur crudité.

« Depuis quelque temps, dit madame Delanne, nous entendions frapper des coups autour de nous ; présumant que ce pouvait être un Esprit, nous le prions de se faire connaître. Il écrit aussitôt : Pierre Legay, dit Grand-Pierrot.

D. Vous voilà donc à Paris, Grand-Pierrot, vous qui aviez tant envie d'y venir ? - R. Je suis là, mon cher ami ; je suis venu tout seul, puisqu'elle est venue sans moi ; je lui avais cependant tant dit de me prévenir ; mais enfin j'y suis... J'étais ennuyé qu'on ne fasse pas attention à moi.

Remarque. - L'Esprit fait allusion à la mère de madame Delanne, qui depuis quelque temps était venue habiter à Paris, chez sa fille. Il la désigne par une épithète qui lui était habituelle, et que nous remplaçons par elle.

D. Est-ce vous qui frappez la nuit ? - R. Où voulez-vous que j'aille ? Je ne peux pas coucher devant la porte.

D. Vous couchez donc chez nous ? - R. Mais certainement. Hier, je suis allé me promener avec vous (voir les illuminations). J'ai tout vu. Oh ! mais c'est beau, là, ça ! A la bonne heure ! on peut dire qu'on fait de belles choses. Je vous assure que je suis bien content ; je ne regrette pas mon argent.

D. Par quelle voie êtes-vous venu à Paris ? Vous avez donc pu abandonner vos côtes ? - R. Mais, diable ! je ne puis pas bêcher et puis être ici. Je suis bien content d'être venu. Vous me demandez comment je suis venu ; mais je suis venu par le chemin de fer.

D. Avec qui étiez-vous ? - R. Oh bien ! ma foi, je ne les connais pas.

D. Qui vous a donné mon adresse ? Dites-moi aussi d'où vous venait la sympathie que vous aviez pour moi ? - R. Mais quand je suis allé chez elle (la mère de madame Delanne), et que je ne l'ai pas trouvée, j'ai demandé à celui qui garde chez elle où elle était. Il m'a dit qu'elle était ici ; alors je suis venu. Et puis voyez, mon ami, je vous aime parce que vous êtes un bon garçon ; vous m'avez plu, vous êtes franc, et puis j'aime bien tous ces enfants-là. Voyez-vous, quand on aime bien les parents, on aime les enfants.

D. Dites-nous le nom de la personne qui garde la maison de ma belle-mère, puisqu'elle a les clefs dans sa poche ? - R. Qui j'y ai trouvé ? Mais j'y ai trouvé le père Colbert, qui m'a dit qu'elle lui avait dit de faire attention.

D. Voyez-vous ici mon beau-père, papa Didelot ? - R. Comment voulez-vous que je le voie, puisqu'il n'y est pas ? Vous savez bien qu'il est mort.

2e entretien, 18 août 1864

M. et madame Delanne étant allés passer la journée à Châtillon, y firent l'évocation de Pierre Legay.

D. Vous êtes donc venu à Châtillon ? - R. Mais je vous suis partout.

D. Comment y êtes-vous venu ? - R. Vous êtes drôle ! Je suis venu dans la voiture.

D. Je ne vous ai pas vu payer votre place ? - R. Je suis monté avec Marianne et puis votre femme ; j'ai cru que vous l'aviez payée. J'étais sur l'impériale ; on ne m'a rien demandé. Est-ce que vous ne

l'avez pas payée ? Pourquoi qui ne l'a pas réclamée, celui qui conduit ?

D. Combien avez-vous payé en chemin de fer de Ligny à Paris ? - R. En chemin de fer, ce n'est pas du tout la même chose. J'ai été de Tréveray à Ligny à pied, et puis j'ai pris l'omnibus que j'ai bien payé au conducteur.

D. C'est bien au conducteur que vous avez payé ? - R. A qui voulez-vous donc que j'aie payé ? Mais, mon cousin, vous croyez donc que je n'ai pas d'argent ? Il y a longtemps que j'avais mis mon argent de côté pour venir. Ce n'est pas parce que je n'ai pas payé ma place ici qu'il faut croire que je n'ai pas d'argent. Je ne serais pas venu sans cela.

D. Mais vous ne me répondez pas combien vous avez donné d'argent pour votre parcours en chemin de fer de Nançois-le-Petit à Paris ? - R. Mais b... j'ai payé comme les autres. J'ai donné 20 fr. et on m'a rendu 3 fr. 60 c. Voyez combien ça fait.

Remarque. - La somme de 16 fr. 40 c. est en effet celle qui est marquée sur l'Indicateur, ce qu'ignoraient M. et madame Delanne.

D. Combien êtes-vous resté de temps en chemin de fer de Nançois à Paris ? - R. J'ai resté aussi longtemps que les autres. On n'a pas fait chauffer la machine plus vite pour moi que pour les autres. Du reste, je ne pouvais pas trouver le temps long ; je n'avais jamais voyagé en chemin de fer, et je croyais Paris bien plus loin que ça. Ça ne m'étonne plus que cette mâtine (la belle-mère de M. D...) y vienne si souvent. C'est beau, ma foi, et je suis content de pouvoir courir avec vous. Seulement, vous ne me répondez pas souvent. Je comprends ; vos affaires vous occupent bien. Hier, je n'ai pas osé rentrer avec vous le matin (la maison de commerce où est employé M. D...), et je suis retourné visiter le cimetière Montmartre, je crois ; n'est-ce pas, c'est comme ça que vous lappelez ? Il faut bien me dire les noms pour que je puisse les raconter quand je vais m'en retourner. (M. et madame Delanne étaient en effet allés dans la matinée au cimetière Montmartre.)

D. Puisque rien ne vous presse au pays, pensez-vous bientôt partir ? - R. Quand j'aurai tout vu, puisque j'y suis. Et puis, ma foi, ils peuvent bien un peu se remuer les autres (ses enfants) ; ils feront comme ils voudront. Quand je n'y serai plus, il faudra bien qu'ils se passent de moi ; qu'en dites-vous, cousin ?

D. Comment trouvez-vous le vin de Paris, et la nourriture ? - R. Mais, il ne vaut pas celui que je vous ai fait boire (l'Esprit fait allusion à une circonstance où il fit boire à M. D... du vin de vingt-cinq années de bouteille) ; cependant il n'est pas mauvais. La nourriture, ça m'est bien égal ; souvent je prends du pain et je mange vers vous. Je n'aime pas à salir une assiette ; ce n'est pas la peine quand on n'y est pas habitué. Pourquoi faire des cérémonies ?

D. Où couchez-vous donc ? je n'ai pas remarqué votre lit. - R. En arrivant, Marianne est allée dans une chambre noire ; moi, j'ai cru que c'était pour moi ; j'y ai couché. Je vous ai parlé plusieurs fois à tous.

D. Est-ce que vous ne craignez pas, à votre âge, de vous faire écraser dans les rues de Paris ? - R. Mais, mon cousin, c'est ce qui m'ennuie le plus, ces diables de voitures ; je ne quitte pas les trottoirs aussi.

D. Combien y a-t-il de temps que vous êtes à Paris ? - R. Oh bien ! par exemple, vous savez bien que je suis venu jeudi dernier ; ça fait huit jours, je crois.

D. Comme je ne vous ai pas vu de malle, si vous avez besoin de linge, ne vous gênez pas. - R. J'ai pris deux chemises, c'est bien assez ; quand elles seront sales, je m'en retournerai ; je ne voudrais pas vous gêner.

D. Voulez-vous nous dire ce que le père Colbert vous a dit avant que vous ne partiez pour Paris ? - R. Il est là dans la maison de Marianne ; il y est depuis longtemps. En la vendant, il a voulu y rester encore. Il dit qu'il ne gêne pas, puisqu'il garde.

D. Vous nous avez dit hier que vous ne voyiez pas mon beau-père Didelot, parce qu'il est mort ;

comment se fait-il alors que vous voyez si bien le père Colbert, puisqu'il est mort, lui aussi, depuis au moins trente ans ? - R. Oh bien ! ma foi, vous me demandez ce que je ne sais pas ; je n'avais pas réfléchi à cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est là bien tranquille ; je ne peux pas vous en dire davantage.

Remarque. – Le père Colbert est l'ancien propriétaire de la maison de la mère de madame Delanne. Il paraît que depuis sa mort il est resté dans la maison dont il s'est constitué le gardien, et que, lui aussi, se croit encore vivant. Ainsi ces deux Esprits, Colbert et Pierre Legay, se voient et se parlent comme s'ils étaient encore de ce monde, ne se rendant ni l'un ni l'autre compte de leur situation.

3e entretien, 19 août 1864

D. (au guide spirituel du médium). Veuillez nous donner quelques instructions au sujet de l'Esprit Legay, et nous dire s'il est temps de lui faire comprendre sa véritable position ! - R. Oui, mes enfants, il a été troublé depuis vos demandes d'hier ; il ne sait ce qu'il est ; tout pour lui est confus lorsqu'il veut chercher, car il ne réclame pas encore la protection de son ange gardien.

D. (à Legay). Êtes-vous là ? - R. Oui, mon cousin, mais je suis tout drôle ; je ne sais pas ce que cela veut dire. Ne t'en va pas sans moi, Marianne.

D. Avez-vous réfléchi à ce que nous vous avons prié hier de nous dire au sujet du père Colbert, que vous avez vu vivant tandis qu'il est mort ? - R. Mais je ne peux vous dire comment ça se fait ; seulement j'ai entendu dire dans les temps qu'il y avait des revenants ; ma foi, je crois qu'il est du nombre. On dira ce qu'on voudra, je l'ai bien vu. Mais je suis fatigué, je vous assure ; j'ai besoin d'être un peu tranquille.

D. Croyez-vous en Dieu, et faites-vous vos prières chaque jour ? - R. Mais, ma foi, oui ; si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

D. Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ? - R. Oh ! ça, c'est différent ; je ne peux pas me prononcer ; je doute.

D. Si je vous donnais une preuve de l'immortalité de l'âme, y croiriez-vous ? - R. Oh ! mais, les Parisiens connaissent tout, eux. Je ne demande pas mieux. Comment ferez-vous ?

D. (au guide du médium). Pouvons-nous faire l'évocation du père Colbert, pour lui prouver qu'il est mort ? - R. Il ne faut pas aller trop vite ; ramenez-le tout doucement. Et puis, cet autre Esprit vous fatiguerait trop ce soir.

D. (à Legay). Où êtes-vous placé, que je ne vous vois pas ? - R. Vous ne me voyez pas ? Ah ! par exemple, c'est trop fort. Vous êtes donc devenu aveugle ?

D. Rendez-nous compte de la manière dont vous nous parlez, car vous faites écrire ma femme. - R. Moi ? mais, ma foi, non.

(Plusieurs nouvelles questions sont adressées à l'Esprit, et restent sans réponse. On évoque son ange gardien, et l'un des guides du médium répond ce qui suit :)

« Mes amis, c'est moi qui viens répondre, car l'ange gardien de ce pauvre Esprit n'est pas avec lui ; il n'y viendra que lorsqu'il l'appellera lui-même, et qu'il priera le Seigneur de lui accorder la lumière. Il était encore sous l'empire de la matière, et n'avait pas voulu écouter la voix de son ange gardien qui s'était éloigné de lui, puisqu'il s'obstinait à rester stationnaire. Ce n'est pas lui, en effet, qui te faisait écrire ; il parlait comme il en avait l'habitude, persuadé que vous l'entendiez ; mais c'était son Esprit familier qui conduisait ta main ; pour lui, il causait avec ton mari ; toi, tu écrivais, et tout cela lui semblait naturel. Mais vos dernières questions et votre pensée l'ont reporté à Tréveray ; il est troublé, priez pour lui, vous l'appellerez plus tard ; il reviendra vite. Priez pour lui, nous prierons avec vous. »

Nous avons déjà vu plus d'un exemple d'Esprits se croyant encore vivants. Pierre Legay nous montre cette phase de la vie des Esprits d'une manière plus caractérisée. Ceux qui se trouvent dans

ce cas paraissent être plus nombreux qu'on ne pense ; au lieu de faire exception, d'offrir une variété dans le châtiment, ce serait presque une règle, un état normal pour les Esprits d'une certaine catégorie. Nous aurions ainsi autour de nous, non seulement les Esprits qui ont conscience de la vie spirituelle, mais une foule d'autres qui vivent, pour ainsi dire, d'une vie semi-matérielle, se croyant encore de ce monde, et continuant à vaquer, ou croyant vaquer à leurs occupations terrestres. On aurait tort, cependant, de les assimiler en tout aux incarnés, car on remarque dans leurs allures et dans leurs idées quelque chose de vague et d'incertain qui n'est pas le propre de la vie corporelle ; c'est un état intermédiaire qui nous donne l'explication de certains effets dans les manifestations spontanées, et de certaines croyances anciennes et modernes.

Un phénomène qui peut sembler plus bizarre, et ne peut manquer de faire sourire les incrédules, c'est celui des objets matériels que l'Esprit croit posséder. On comprend que Pierre Legay se figure monter en chemin de fer, parce que le chemin de fer est une chose réelle, qui existe ; mais on comprend moins qu'il croie avoir de l'argent et payé sa place.

Ce phénomène trouve sa solution dans les propriétés du fluide périspiritual, et dans la théorie des créations fluidiques, principe important qui donne la clef de bien des mystères du monde invisible. L'Esprit, par la volonté ou la seule pensée, opère dans le fluide périspiritual, qui n'est lui-même qu'une concentration du fluide cosmique ou élément universel, une transformation partielle qui produit l'objet qu'il désire. Cet objet n'est pour nous qu'une apparence, pour l'Esprit c'est une réalité. C'est ainsi qu'un Esprit, mort depuis peu, se présenta un jour dans une réunion spirite, à un médium voyant, une pipe à la bouche et fumant. Sur l'observation qui lui fut faite que ce n'était pas convenable, il répondit : « Que voulez-vous ! j'ai tellement l'habitude de fumer que je ne puis me passer de ma pipe. » Ce qui était plus singulier, c'est que la pipe donnait de la fumée ; pour le médium voyant, bien entendu, et non pour les assistants.

Tout doit être en harmonie dans le monde spirituel comme dans le monde matériel ; aux hommes corporels, il faut des objets matériels ; aux Esprits dont le corps est fluidique, il faut des objets fluidiques ; les objets matériels ne leur serviraient pas plus que des objets fluidiques ne serviraient à des hommes corporels. L'Esprit fumeur, voulant fumer, se créait une pipe, qui, pour lui, avait la réalité d'une pipe de terre ; Legay voulant avoir de l'argent pour payer sa place, sa pensée lui créa la somme nécessaire. Pour lui, il a réellement de l'argent, mais les hommes ne pourraient se contenter de la monnaie des Esprits. Ainsi s'expliquent les vêtements dont ceux-ci se revêtent à volonté, les insignes qu'ils portent, les différentes apparences qu'ils peuvent prendre, etc.

Les propriétés curatives données au fluide par la volonté s'expliquent aussi par cette transformation. Le fluide modifié agit sur le périsprit qui lui est similaire, et ce périsprit, intermédiaire entre le principe matériel et le principe spirituel, réagit sur l'économie, dans laquelle il joue un rôle important, quoique méconnu encore par la science.

Il y a donc le monde corporel visible avec les objets matériels, et le monde fluidique, invisible pour nous, avec les objets fluidiques. Il est à remarquer que les Esprits d'un ordre inférieur et peu éclairés opèrent ces créations sans se rendre compte de la manière dont se produit en eux cet effet ; ils ne peuvent pas plus se l'expliquer qu'un ignorant de la terre ne peut expliquer le mécanisme de la vision, ni un paysan dire comment pousse le blé.

Les formations fluidiques se rattachent à un principe général qui sera ultérieurement l'objet d'un développement complet, quand il aura été suffisamment élaboré.

L'état des Esprits dans la situation de Pierre Legay soulève plusieurs questions. A quelle catégorie appartiennent précisément les Esprits qui se croient encore vivants ? A quoi tient cette particularité ? Tient-elle à un défaut de développement intellectuel et moral ? Nous en voyons de très inférieurs se rendre parfaitement compte de leur état, et la plupart de ceux que nous avons vus dans cette situation ne sont pas des plus arriérés. Est-ce une punition ? C'en est une sans doute pour

quelques-uns, comme pour Simon Louvet, du Havre, le suicidé de la tour de François Ier, qui, pendant cinq ans, était dans l'appréhension de sa chute (Revue spirite du mois de mars 1863, page 87) ; mais beaucoup d'autres ne sont pas malheureux et ne souffrent pas, témoin Pierre Legay. (Voir pour la réponse la dissertation ci-après.)

Sur les Esprits qui se croient encore vivants

Société de Paris, 21 juillet 1864. - Médium, M. Vézy.

Nous vous avons déjà parlé bien souvent des diverses épreuves et des expiations, mais chaque jour n'en découvrez-vous pas de nouvelles ? Elles sont infinies comme les vices de l'humanité, et comment vous en établir la nomenclature ? Pourtant vous venez nous réclamer pour un fait, et je vais essayer de vous instruire.

Tout n'est pas épreuve dans l'existence ; la vie de l'Esprit se continue, comme il vous a été dit déjà, depuis sa naissance jusque dans l'infini ; pour les uns la mort n'est qu'un simple accident qui n'influe en rien sur la destinée de celui qui meurt. Une tuile tombée, une attaque d'apoplexie, une mort violente, ne font très souvent que séparer l'Esprit de son enveloppe matérielle ; mais l'enveloppe périspiritale conserve, au moins en partie, les propriétés du corps qui vient de choir. Si je pouvais, un jour de bataille, vous ouvrir les yeux que vous possédez, mais dont vous ne pouvez faire usage, vous verriez bien des luttes se continuer, bien des soldats monter encore à l'assaut, défendre et attaquer les redoutes ; vous les entendriez même pousser leurs hourras et leurs cris de guerre, au milieu du silence et sous le voile lugubre qui suit un jour de carnage ; le combat fini, ils retournent à leurs foyers embrasser leurs vieux pères, leurs vieilles mères qui les attendent. Cet état dure quelquefois longtemps pour quelques-uns ; c'est une continuité de la vie terrestre, un état mixte entre la vie corporelle et la vie spirituelle. Pourquoi, s'ils ont été simples et sages, sentirait-ils le froid de la tombe ? Pourquoi passeraient-ils brusquement de la vie à la mort, de la clarté du jour à la nuit ? Dieu n'est point injuste, et laisse aux pauvres d'esprit cette jouissance, en attendant qu'ils voient leur état par le développement de leurs propres facultés, et qu'ils puissent passer avec calme de la vie matérielle à la vie réelle de l'Esprit.

Consolez-vous donc, vous qui avez des pères, des mères, des frères ou des fils qui se sont éteints sans lutte ; peut-être il leur sera permis de croire encore que leurs lèvres approcheront vos fronts. Séchez vos larmes : les pleurs sont douloureux pour vous, et eux s'étonnent de vous les voir répandre ; ils entourent vos coussins de leurs bras, et vous demandent de leur sourire. Souriez donc à ces invisibles, et priez pour qu'ils changent le rôle de compagnons en celui de guides ; pour qu'ils déplient leurs ailes spirituelles qui leur permettront de planer dans l'infini et de vous en apporter les douces émanations.

Je ne vous dis pas, remarquez-le bien, que toutes les morts promptes jettent dans cet état ; non, mais il n'en est pas un seul dont la matière n'ait à lutter avec l'Esprit qui se retrouve. Le duel a eu lieu, la chair s'est déchirée, l'Esprit s'est obscurci à l'instant de la séparation, et dans l'erraticité l'Esprit a reconnu la vraie vie.

Je vais vous dire maintenant quelques mots de ceux pour lesquels cet état est une épreuve. Oh ! qu'elle est pénible ! ils se croient vivants et bien vivants, possédant un corps capable de sentir et de savourer les jouissances de la terre, et quand leurs mains veulent toucher, leurs mains s'effacent ; quand ils veulent approcher leurs lèvres d'une coupe ou d'un fruit, leurs lèvres s'anéantissent ; ils voient, ils veulent toucher, et ils ne peuvent ni sentir ni toucher. Que le paganisme offre une belle image de ce supplice en présentant Tantale ayant faim et soif et ne pouvant jamais toucher des lèvres la source d'eau qui murmurait à son oreille ou le fruit qui semblait mûrir pour lui. Il y a des malédictions et des anathèmes dans les cris de ces malheureux ! Qu'ont-ils fait pour endurer ces souffrances ? Demandez-le à Dieu : c'est la loi ; elle est écrite par lui. Celui qui touche à l'épée

périra par l'épée ; celui qui a profané son prochain sera profané à son tour. La grande loi du talion était inscrite au livre de Moïse, elle l'est encore dans le grand livre de l'expiation.

Priez donc sans cesse pour ceux-là à l'heure de la fin ; leurs yeux se fermeront, et ils s'endormiront dans l'espace, comme ils se seront endormis sur la terre, et retrouveront à leur réveil, non plus un juge sévère, mais un père compatissant, leur assignant de nouvelles œuvres et de nouvelles destinées.

Saint Augustin.

Variétés

Un suicide faussement attribué au Spiritisme

Plusieurs journaux, d'après le Sémaphore de Marseille, du 29 septembre, se sont empressés de reproduire le fait suivant :

« Une maison de la rue Paradis a été, avant-hier au soir, le théâtre d'un douloureux événement. Un industriel qui tient un magasin de lampes dans cette rue s'est donné la mort en employant, pour accomplir sa fatale résolution, une forte dose d'un poison des plus énergiques.

Voici dans quelles circonstances s'est accompli ce suicide :

Cet industriel donnait, depuis quelque temps, des signes d'un certain dérangement de cerveau, produit peut-être en particulier par l'abus des liqueurs fortes, mais surtout par la pratique du Spiritisme, ce fléau moderne qui a fait déjà de si nombreuses victimes dans les grandes villes, et qui menace maintenant d'exercer ses ravages jusque dans les campagnes. Malgré sa bonne clientèle, qui lui assurait un travail fructueux, X... n'était pas, en outre, très bien dans ses affaires et se trouvait quelquefois gêné pour effectuer ses payements. Par suite, son humeur était généralement sombre et son caractère maussade. »

L'article constate que l'individu faisait abus des liqueurs fortes et que ses affaires étaient en mauvais état, circonstances qui ont maintes fois occasionné des accidents cérébraux et poussé au suicide. Cependant l'auteur de l'article n'admet ces causes que comme possibles ou accessoires dans la circonstance dont il s'agit, tandis qu'il attribue l'événement surtout à la pratique du Spiritisme.

La lettre suivante, qui nous est écrite de Marseille, tranche la question, et fait ressortir la bonne foi du rédacteur :

« Cher maître,

La Gazette du Midi et le Sémaphore de Marseille du 29 septembre ont publié un article sur l'empoisonnement volontaire d'un industriel, attribué à la pratique du Spiritisme. Ayant connu personnellement ce malheureux, qui était de la même loge maçonnique que moi, je sais d'une manière positive qu'il ne s'était jamais occupé de Spiritisme, qu'il n'avait lu aucun ouvrage ni aucune publication sur cette matière. Je vous autorise à vous servir de mon nom, car je suis prêt à prouver la vérité de ce que j'avance ; au besoin, tous mes frères et les meilleurs amis du défunt se feront un devoir de le certifier. Plût à Dieu qu'il eût connu et compris le Spiritisme, il y aurait trouvé la force de résister aux funestes penchants qui l'ont conduit à cet acte insensé.

Agréez, etc. Chavaux,

Docteur médecin, 24, rue du Petit-Saint-Jean. »

Suicide empêché par le Spiritisme

On nous écrit de Lyon, le 3 octobre 1864 :

« Vous connaissez de réputation le capitaine B... ; c'est un homme d'une foi ardente, d'une conviction éprouvée ; déjà vous en avez parlé dans votre Revue. Il se trouvait il y a quelque temps

sur les bords de la Saône en compagnie d'un avocat, Spirite comme lui ; ces messieurs, prolongeant leur promenade, entrèrent dans un restaurant pour déjeuner, et bientôt virent un autre promeneur pénétrer dans le même établissement ; le nouveau venu parlait haut, commandait brusquement, et semblait vouloir accaparer à lui seul le personnel du restaurant. En voyant ce sans-gêne, le capitaine dit à haute voix quelques paroles un peu sévères à l'adresse du nouveau venu. Tout à coup il se sent pris d'une étrange tristesse. M. B... est médium auditif ; il entend distinctement la voix de son enfant, dont il reçoit de fréquentes communications, et qui murmure à son oreille : « Cet homme que tu vois si brusque va se suicider ; il vient ici faire son dernier repas. »

Le capitaine se lève précipitamment, se rend auprès du dérangeur, et lui demande pardon d'avoir exprimé tout haut sa pensée ; puis, l'entraînant hors de l'établissement, il lui dit : « Monsieur, vous allez vous suicider. » Grand étonnement de la part de l'individu, vieillard de soixante-seize ans, et qui lui répondit : « Qui a pu vous révéler une semblable chose ? - Dieu, » reprit M. B... Puis, il se mit à lui parler tout doucement et avec bonté de l'immortalité de l'âme, et, tout en le ramenant à Lyon, l'entretint du Spiritisme et de tout ce qu'en pareil cas Dieu peut inspirer pour encourager et consoler.

Le vieillard lui raconta son histoire. Ancien orthopédiste, il avait été ruiné par un associé infidèle. Tombé malade, il a dû séjourner longtemps à l'hôpital ; mais, une fois guéri, sa santé l'a jeté sur le pavé sans aucune ressource. Il a été recueilli par une pauvre ouvrière en pantalons, créature sublime qui, pendant des mois entiers, a nourri le vieillard sans y être obligée par aucun autre lien que la pitié. Mais la crainte d'être à charge avait poussé le vieillard au suicide.

Le capitaine a été voir la digne femme, l'a encouragée, l'a aidée ; mais quand il faut vivre, l'argent va vite, et hier tout le pauvre ménage de l'ouvrière aurait été vendu si quelques Spirites n'avaient racheté les quelques meubles de son unique chambre : le Mont-de-Piété avait reçu, depuis un an qu'elle nourrissait le vieillard, le matelas, les couvertures, etc. Cela a été retiré, grâce aux bons cœurs touchés de ce généreux dévouement ; mais ce n'est pas tout : il faut continuer jusqu'à ce que le vieillard ait obtenu un refuge aux petites sœurs des pauvres. Carita m'a fait écrire à ce sujet une communication que je vous adresse avec l'expression de toute notre reconnaissance, pour vous, cher monsieur, qui nous avez rendus Spirites. Quant à moi, je n'oublie pas que vous m'avez engagée pour revenir avec vous, quand vous reviendrez. »

Voici cette communication :

Appel aux bons cœurs

« Le Spiritisme, cette étoile de l'Orient, ne vient pas seulement vous ouvrir les portes de la science ; il fait mieux que cela : c'est un ami qui vous conduit les uns vers les autres, pour vous apprendre l'amour du prochain et surtout la charité ; non pas cette aumône dégradante qui cherche dans sa bourse la plus petite pièce pour la jeter dans la main d'un pauvre, mais la douce mansuétude du Christ qui connaissait le chemin où l'on rencontre l'infortune cachée.

Mes bons amis, j'ai rencontré sur ma route une de ces misères dont l'histoire ne parle pas, mais dont le cœur se souvient quand il a été témoin d'aussi rudes épreuves. C'est une pauvre femme ; elle est mère ; elle a un fils sans occupation depuis plusieurs mois ; de plus elle nourrit une malheureuse ouvrière comme elle ; et par surcroît, un vieillard vient chaque jour la trouver à l'heure où l'on déjeune, quand il y a assez pour déjeuner. Mais le jour où le nécessaire manque, les deux pauvres femmes, créatures admirables de charité, donnent leur repas aux deux hommes : le vieillard et l'enfant, prétendant qu'ayant eu faim, elles ont mangé les premières. J'ai vu cela se renouveler bien souvent ; j'ai vu le vieillard, dans un moment de désespoir, vendre son dernier vêtement, et vouloir, par un acte insigne de folie, dire à la vie un dernier adieu, avant de partir pour le monde invisible où Dieu vous juge tous.

J'ai vu la faim imprimer ses étreintes sur ces déshérités du bien-être social ; mais les femmes ont prié Dieu avec ferveur, et Dieu les a exaucées. Déjà il a mis des frères, des Spirites, sur leurs pas, et quand la charité appelle, les coeurs dévoués répondent. Déjà les larmes du désespoir sont séchées ; il ne reste plus que l'angoisse du lendemain, le fantôme menaçant de l'hiver avec son cortège de frimas, de glace et de neige. Je vous tends la main en faveur de cette infortune. Les pauvres, nos amis, sont les envoyés de Dieu ; ils viennent vous dire : Nous souffrons, Dieu le veut ; c'est notre châtiment, et tout à la fois un exemple pour notre amélioration. En nous voyant si malheureux, votre cœur s'attendrit, vos sentiments s'élargissent, vous apprenez à aimer et à plaindre le malheur ; secourez-nous, afin que nous ne murmurions pas, et aussi pour que Dieu vous sourie du haut de son beau paradis.

Voilà ce que dit le pauvre en ses haillons ; voilà ce que répète l'ange gardien qui vous veille, et ce que je vous redis, simple messagère de charité, intermédiaire entre le ciel et vous.

« Souriez à l'infortune, ô vous qui êtes si richement doués de toutes les qualités du cœur ; aidez-moi dans ma tâche ; ne laissez point refermer ce sanctuaire de votre âme où le regard de Dieu a plongé ; et un jour, quand vous rentrerez dans votre mère-patrie, quand le regard incertain, la démarche encore mal assurée, vous cherchez votre chemin à travers l'immensité, je vous ouvrirai à deux battants les portes du temple où tout est amour et charité, et je vous dirai : Entrez, mes aimés, je vous connais !

Carita. »

A qui fera-t-on croire que c'est là le langage du diable ? Est-ce la voix du diable qui s'est fait entendre à l'oreille du capitaine sous le nom de son fils, pour l'avertir que ce vieillard allait se suicider, et lui donner en même temps le regret d'avoir dit des paroles qui devaient le blesser ? Selon la doctrine qu'un parti cherche à faire prévaloir, et d'après laquelle le diable seul se communique, ce capitaine aurait dû repousser comme satanique la voix qui lui parlait ; il en serait résulté que le vieillard se serait suicidé, que le mobilier des pauvres ouvrières aurait été vendu, et qu'elles seraient peut-être mortes de faim.

Parmi les dons que nous avons reçus à leur intention, il en est un que nous croyons devoir mentionner, sans toutefois en nommer l'auteur. Il était accompagné de la lettre suivante :

« Monsieur Allan Kardec,

J'ai appris d'un mien parent, qui le tient de vous, le récit de la belle action vraiment chrétienne accomplie par une pauvre ouvrière de Lyon envers un malheureux vieillard, lequel parent m'a aussi montré un appel bien éloquent en sa faveur par un Esprit qui se donne sous le doux nom de Carita. Sur sa demande si je reconnaissais là le langage du démon, je lui ai répondu que nos meilleurs saints ne parleraient pas mieux : c'est mon opinion ; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de lui en demander une copie. Monsieur, je ne suis qu'un pauvre prêtre, mais je vous envoie le denier de la veuve, au nom de Jésus-Christ, pour cette brave et digne femme. Ci-inclus, vous trouverez la modique somme de cinq francs, regrettant de ne pouvoir faire mieux. Je vous demande la faveur de faire mon nom.

Daignez agréer, etc.

L'abbé X... »

Périodicité de la revue spirite

Ses rapports avec les autres journaux spéciaux

Le désir de voir paraître la Revue deux fois par mois ou toutes les semaines, même au prix d'une augmentation dans l'abonnement, nous a souvent été exprimé. Nous sommes très sensibles à ce

témoignage de sympathie, mais il nous est impossible, du moins jusqu'à nouvel ordre, de changer notre mode de publicité. Le premier motif est dans la multiplicité des travaux qui sont la conséquence de notre position, et dont il est difficile de se figurer l'étendue. Nous sommes dans la rigoureuse vérité en disant qu'il n'est pas pour nous un seul jour de repos absolu, et que, malgré toute notre activité, il nous est matériellement impossible de suffire à tout. En doublant, en quadruplant notre publication mensuelle, nous comprenons que la plupart de nos abonnés auraient le temps de la lire, mais, pour nous, ce serait au préjudice des travaux plus importants qui nous restent à faire.

Le second motif est dans la nature même de notre Revue, qui est moins un journal que le complément et le développement de nos œuvres doctrinales. La forme périodique nous permet d'y introduire plus de variété que dans un livre, et de saisir les actualités. Là viennent se grouper, selon les circonstances et l'opportunité, les faits les plus intéressants, les réfutations, les instructions des Esprits ; là se dessinent les différentes phases du progrès de la science spirite ; là enfin viennent s'essayer, sous forme dubitative, les théories nouvelles qui ne peuvent être acceptées qu'après avoir reçu la sanction du contrôle universel.

En un mot, la Revue est une œuvre personnelle dont nous assumons seul la responsabilité, et pour laquelle nous ne devons ni ne voulons être entravé par aucune volonté étrangère ; elle est conçue selon un plan déterminé pour concourir au but que nous devons atteindre. Transformée en une feuille hebdomadaire, elle perdrat son caractère essentiel. La nature même de nos travaux s'oppose à ce que nous entrions dans le détail des préoccupations et des vicissitudes du journalisme. Voilà pourquoi la Revue spirite doit rester ce qu'elle est ; nous la continuerons tant que son existence, sous cette forme, nous sera démontrée nécessaire. D'ailleurs, en changeant le mode de publicité, nous aurions l'air de vouloir faire concurrence aux nouveaux journaux publiés sur la matière, ce qui ne saurait entrer dans notre pensée.

Ces journaux, par leur périodicité plus fréquente, remplissent la lacune signalée ; par la diversité des sujets qu'ils peuvent traiter, et qui rentrent dans leur cadre, par le nombre des Spirites éclairés et de talent qui peuvent y faire entendre leur voix, enfin par la diffusion de l'idée sous différentes formes, ils peuvent rendre de grands services à la cause ; ce sont autant de champions qui militent pour la doctrine dont nous voyons avec plaisir se multiplier les organes. Nous appuierons toujours ceux qui marcheront franchement dans une voie utile, qui ne se feront les instruments ni de coteries ni d'ambitions personnelles, ceux enfin qui seront dirigés selon les grands principes de la morale spirite ; nous serons heureux de les encourager et de les aider de nos conseils, s'ils croient en avoir besoin ; mais là se borne notre coopération. Nous déclarons n'avoir de solidarité matérielle avec aucun sans exception ; aucun, par conséquent, n'est publié par nous, ni sous notre patronage effectif ; nous laissons à chacun la responsabilité de ses publications. Lorsque des demandes d'abonnement pour leur compte sont adressées à la direction de la Revue, nous les leur faisons parvenir à titre de bonne confraternité, sans y avoir aucun intérêt, pas même celui de la remise d'usage aux intermédiaires, remise que nous n'accepterions pas, alors même qu'elle nous serait offerte.

Nous avons cru devoir expliquer l'état réel des choses pour l'édification de ceux qui croient que certains journaux spirites sont liés d'intérêts avec notre Revue. Tous ont sans doute un intérêt commun, parce qu'ils tendent au même but que nous ; à ce titre tous se doivent bienveillance réciproque, autrement ils donneraient un démenti à leur qualification de journaux spirites, mais chacun agit dans la sphère de son activité et de ses moyens, et sous sa propre responsabilité. La doctrine ne peut que gagner en dignité et en crédit à leur indépendance, tandis que l'accord de vues et de principes qui existe entre eux et la Revue n'aurait rien d'étonnant de la part de ceux qui émaneraient de la même source. Si jamais une autre publication périodique se faisait par notre

initiative et avec notre concours effectif, nous le dirions ouvertement.

Allan Kardec

Décembre 1864

Avis. – Ce numéro contient un supplément ; il a 52 pages au lieu de 32, compris la table générale.

De la communion de pensées *A propos de la commémoration des morts*

La Société spirite de Paris s'est réunie spécialement, pour la première fois le 2 novembre 1864, en vue d'offrir un pieux souvenir à ses collègues et à ses frères en Spiritisme décédés. A cette occasion M. Allan Kardec a développé le principe de la communion de pensées dans le discours suivant :

Chers frères et sœurs spirites,

Nous sommes réunis, en ce jour consacré par l'usage à la commémoration des morts, pour donner à ceux de nos frères qui ont quitté la terre un témoignage particulier de sympathie, pour continuer les rapports d'affection et de fraternité qui existaient entre eux et nous de leur vivant, et pour appeler sur eux les bontés du Tout-Puissant. Mais pourquoi nous réunir ? pourquoi nous déranger de nos occupations ? Ne pouvons-nous faire chacun en particulier ce que nous nous proposons de faire en commun ? Chacun de nous ne le fait-il pas pour les siens ? Ne peut-on le faire chaque jour, et à chaque heure du jour ? Quelle utilité peut-il donc y avoir à se réunir ainsi à un jour déterminé ? C'est sur ce point, messieurs, que je me propose de vous présenter quelques considérations.

La faveur avec laquelle l'idée de cette réunion a été accueillie est une première réponse à ces diverses questions ; elle est l'indice du besoin que l'on éprouve de se trouver ensemble dans une communion de pensées.

Communion de pensées ! comprend-on bien toute la portée de ce mot ? Il est permis d'en douter, du moins de la part du plus grand nombre. Le Spiritisme qui nous explique tant de choses par les lois qu'il révèle, vient encore nous expliquer la cause, les effets et la puissance de cette situation de l'esprit.

Communion de pensée, veut dire pensée commune, unité d'intention, de volonté, de désir, d'aspiration. Nul ne peut méconnaître que la pensée ne soit une force ; mais est-ce une force purement morale et abstraite ? Non ; autrement on ne s'expliquerait pas certains effets de la pensée, et encore moins de la communion de pensée. Pour le comprendre, il faut connaître les propriétés et l'action des éléments qui constituent notre essence spirituelle, et c'est le Spiritisme qui nous l'apprend.

La pensée est l'attribut caractéristique de l'être spirituel ; c'est elle qui distingue l'esprit de la matière ; sans la pensée l'esprit ne serait pas esprit. La volonté n'est pas un attribut spécial de l'esprit ; c'est la pensée arrivée à un certain degré d'énergie ; c'est la pensée devenue puissance motrice. C'est par la volonté que l'esprit imprime aux membres et au corps des mouvements dans un sens déterminé. Mais si elle a la puissance d'agir sur les organes matériels, combien cette puissance ne doit-elle pas être plus grande sur les éléments fluidiques qui nous environnent ! La pensée agit sur les fluides ambients, comme le son agit sur l'air ; ces fluides nous apportent la pensée, comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire en toute vérité qu'il y a dans ces fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Une assemblée est un foyer où rayonnent des pensées diverses ; c'est comme un orchestre, un chœur de pensées où chacun produit sa note. Il en résulte une multitude de courants et d'effluves fluidiques dont chacun reçoit l'impression par le sens spirituel, comme dans un chœur de musique, chacun

reçoit l'impression des sons par le sens de l'ouïe.

Mais, de même qu'il y a des rayons sonores harmoniques ou discordants, il y a aussi des pensées harmoniques ou discordantes. Si l'ensemble est harmonique, l'impression est agréable ; s'il est discordant, l'impression est pénible. Or, pour cela, il n'est pas besoin que la pensée soit formulée en paroles ; le rayonnement fluidique n'existe pas moins, qu'elle soit exprimée ou non ; si toutes sont bienveillantes, tous les assistants en éprouvent un véritable bien-être, ils se sentent à l'aise ; mais s'il s'y mêle quelques pensées mauvaises, elles produisent l'effet d'un courant d'air glacé dans un milieu tiède.

Telle est la cause du sentiment de satisfaction que l'on éprouve dans une réunion sympathique ; il y règne comme une atmosphère morale salubre, où l'on respire à l'aise ; on en sort réconforté, parce qu'on s'y est imprégné d'effluves fluidiques salutaires. Ainsi s'expliquent aussi l'anxiété, le malaise indéfinissable que l'on ressent dans un milieu antipathique, où des pensées malveillantes provoquent pour ainsi dire des courants fluidiques malsains.

La communion de pensées produit donc une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral ; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le sent instinctivement, puisqu'il recherche les réunions où il sait trouver cette communion ; dans ces réunions homogènes et sympathiques, il puise de nouvelles forces morales ; on pourrait dire qu'il y récupère les pertes fluidiques qu'il fait chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme il récupère par les aliments les pertes du corps matériel.

Ces considérations, messieurs et chers frères, semblent nous écarter du but principal de notre réunion, et pourtant elles nous y conduisent directement. Les réunions qui ont pour objet la commémoration des morts reposent sur la communion de pensées ; pour en comprendre l'utilité, il était nécessaire de bien définir la nature et les effets de cette communion.

Pour l'explication des choses spirituelles, je me sers parfois de comparaisons bien matérielles, et peut-être même un peu forcées, qu'il ne faudrait pas toujours prendre à la lettre ; mais c'est en procédant par analogie du connu à l'inconnu que l'on arrive à se rendre compte, au moins approximativement, de ce qui échappe à nos sens ; c'est à ces comparaisons que la doctrine spirite doit en grande partie d'avoir été si facilement comprise, même par les intelligences les plus vulgaires, tandis que si je fusse resté dans les abstractions de la philosophie métaphysique, elle ne serait encore aujourd'hui le partage que de quelques intelligences d'élite. Or, il importait qu'elle fût, dès le principe, acceptée par les masses, parce que l'opinion des masses exerce une pression qui finit par faire loi, et par triompher des oppositions les plus tenaces. C'est pourquoi je me suis efforcé de la simplifier et de la rendre claire, afin de la mettre à la portée de tout le monde, au risque de lui faire contester par certaines gens le titre de philosophie, parce qu'elle n'est pas assez abstraite, et qu'elle est sortie des nuages de la métaphysique classique.

Aux effets que je viens de décrire, touchant la communion de pensées, il s'en joint un autre qui en est la conséquence naturelle, et qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est la puissance qu'acquiert la pensée ou la volonté, par l'ensemble des pensées ou volontés réunies. La volonté étant une force active, cette force est multipliée par le nombre des volontés identiques, comme la force musculaire est multipliée par le nombre des bras.

Ce point établi, on conçoit que dans les rapports qui s'établissent entre les hommes et les Esprits, il y a, dans une réunion où règne une parfaite communion de pensées, une puissance attractive ou répulsive que ne possède pas toujours un individu isolé. Si, jusqu'à présent, les réunions trop nombreuses sont moins favorables, c'est par la difficulté d'obtenir une homogénéité parfaite de pensées, ce qui tient à l'imperfection de la nature humaine sur la terre. Plus les réunions sont nombreuses, plus il s'y mêle d'éléments hétérogènes qui paralySENT l'action des bons éléments, et qui sont comme les grains de sable dans un engrenage. Il n'en est point ainsi dans les mondes plus

avancés, et cet état de choses changera sur la terre, à mesure que les hommes y deviendront meilleurs.

Pour les Spirites, la communion de pensées a un résultat plus spécial encore. Nous avons vu l'effet de cette communion d'homme à homme ; le Spiritisme nous prouve qu'il n'est pas moins grand des hommes aux Esprits, et réciproquement. En effet, si la pensée collective acquiert de la force par le nombre, un ensemble de pensées identiques, ayant le bien pour but, aura plus de puissance pour neutraliser l'action des mauvais Esprits ; aussi voyons-nous que la tactique de ces derniers est de pousser à la division et à l'isolement. Seul, un homme peut succomber, tandis que si sa volonté est corroborée par d'autres volontés, il pourra résister, selon l'axiome : L'union fait la force, axiome vrai au moral comme au physique.

D'un autre côté, si l'action des Esprits malveillants peut être paralysée par une pensée commune, il est évident que celle des bons Esprits sera secondée ; leur influence salutaire ne rencontrera point d'obstacles ; leurs effluves fluidiques n'étant point arrêtés par des courants contraires, se répandront sur tous les assistants, précisément parce que tous les auront attirées par la pensée, non chacun à son profit personnel, mais au profit de tous, selon la loi de charité. Elles descendront sur eux en langues de feu, pour nous servir d'une admirable image de l'Evangile.

Ainsi, par la communion de pensées, les hommes s'assistent entre eux, et en même temps ils assistent les Esprits et en sont assistés. Les rapports du monde visible et du monde invisible ne sont plus individuels, ils sont collectifs, et par cela même plus puissants pour le profit des masses, comme pour celui des individus ; en un mot, elle établit la solidarité, qui est la base de la fraternité. Chacun ne travaille pas seulement pour soi, mais pour tous, et en travaillant pour tous chacun y trouve son compte ; c'est ce que ne comprend pas l'égoïsme.

Toutes les réunions religieuses, à quelque culte qu'elles appartiennent, sont fondées sur la communion de pensées ; c'est là en effet qu'elle doit et peut exercer toute sa puissance, parce que le but doit être le dégagement de la pensée des étreintes de la matière. Malheureusement la plupart se sont écartées de ce principe, à mesure qu'elles ont fait de la religion une question de forme. Il en est résulté que chacun faisant consister son devoir dans l'accomplissement de la forme, se croit quitte envers Dieu et envers les hommes quand il a pratiqué une formule. Il en résulte encore que chacun va dans les lieux de réunions religieuses avec une pensée personnelle, pour son propre compte, et le plus souvent sans aucun sentiment de confraternité à l'égard des autres assistants ; il est isolé au milieu de la foule, et ne pense au ciel que pour lui-même.

Ce n'est certes pas ainsi que l'entendait Jésus quand il dit : Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. Réunis en mon nom, c'est-à-dire avec une pensée commune ; mais on ne peut être réunis au nom de Jésus sans s'assimiler ses principes, sa doctrine ; or, quel est le principe fondamental de la doctrine de Jésus ? La charité en pensées, en paroles et en actions. Les égoïstes et les orgueilleux mentent quand ils se disent réunis au nom de Jésus, car Jésus les désavoue pour ses disciples.

Frappés de ces abus et de ces déviations, il est des gens qui nient l'utilité des assemblées religieuses, et par conséquent des édifices consacrés à ces assemblées. Dans leur radicalisme, ils pensent qu'il vaudrait mieux construire des hospices que des temples, attendu que le temple de Dieu est partout, qu'il peut être adoré partout, que chacun peut prier chez soi et à toute heure, tandis que les pauvres, les malades et les infirmes ont besoin de lieux de refuge.

Mais de ce que des abus sont commis, de ce qu'on s'est écarté du droit chemin, s'ensuit-il que le droit chemin n'existe pas, et que tout ce dont on abuse soit mauvais ? Non, certes. Parler ainsi, c'est méconnaître la source et les bienfaits de la communion de pensées qui doit être l'essence des assemblées religieuses ; c'est ignorer les causes qui la provoquent. Que des matérialistes professent de pareilles idées, on le conçoit ; car, pour eux, ils font en toutes choses abstraction de la vie

spirituelle ; mais de la part de spiritualistes, et mieux encore de Spirites, ce serait un non-sens. L'isolement religieux, comme l'isolement social, conduit à l'égoïsme. Que quelques hommes soient assez forts par eux-mêmes, assez largement doués par le cœur, pour que leur foi et leur charité n'aient pas besoin d'être réchauffées à un foyer commun, c'est possible ; mais il n'en est point ainsi des masses, à qui il faut un stimulant, sans lequel elles pourraient se laisser gagner par l'indifférence. Quel est, en outre, l'homme qui puisse se dire assez éclairé pour n'avoir rien à apprendre touchant ses intérêts futurs ? assez parfait pour se passer de conseils dans la vie présente ? Est-il toujours capable de s'instruire par lui-même ? Non ; il faut à la plupart des enseignements directs en matière de religion et de morale, comme en matière de science. Sans contredit, cet enseignement peut être donné partout, sous la voûte du ciel comme sous celle d'un temple ; mais pourquoi les hommes n'auraient-ils pas des lieux spéciaux pour les affaires du ciel, comme ils en ont pour les affaires de la terre ? Pourquoi n'auraient-ils pas des assemblées religieuses, comme ils ont des assemblées politiques, scientifiques et industrielles ? Cela n'empêche pas les fondations au profit des malheureux ; mais nous disons de plus que, lorsque les hommes comprendront mieux leurs intérêts du ciel, il y aura moins de monde dans les hospices.

Si les assemblées religieuses, je parle en général, sans faire allusion à aucun culte, se sont trop souvent écartées du but primitif principal, qui est la communion fraternelle de la pensée ; si l'enseignement qui y est donné n'a pas toujours suivi le mouvement progressif de l'humanité, c'est que les hommes n'accomplissent pas tous les progrès à la fois ; ce qu'ils ne font pas dans une période, ils le font dans une autre ; à mesure qu'ils s'éclairent, ils voient les lacunes qui existent dans leurs institutions, et ils les remplissent ; ils comprennent que ce qui était bon à une époque, eu égard au degré de la civilisation, devient insuffisant dans un état plus avancé, et ils rétablissent le niveau. Le Spiritisme, nous le savons, est le grand levier du progrès en toutes choses ; il marque une ère de rénovation. Sachons donc attendre, et ne demandons pas à une époque plus qu'elle ne peut donner. Comme les plantes, il faut que les idées mûrissent pour en récolter les fruits. Sachons, en outre, faire les concessions nécessaires aux époques de transition, car rien, dans la nature, ne s'opère d'une manière brusque et instantanée.

En raison du motif qui nous rassemble aujourd'hui, messieurs et chers frères, j'ai cru opportun de profiter de la circonstance pour développer le principe de la communion de pensées au point de vue du Spiritisme ; notre but étant de nous unir d'intention pour offrir en commun un témoignage particulier de sympathie à nos frères décédés, il pouvait être utile d'appeler notre attention sur les avantages de la réunion. Grâce au Spiritisme, nous comprenons la puissance et les effets de la pensée collective ; nous nous expliquons mieux le sentiment de bien-être que l'on éprouve dans un milieu homogène et sympathique ; mais nous savons également qu'il en est de même des Esprits, car eux aussi reçoivent les effluves de toutes les pensées bienveillantes qui s'élèvent vers eux comme une fumée de parfum. Ceux qui sont heureux éprouvent une plus grande joie de ce concert harmonieux ; ceux qui souffrent en ressentent un plus grand soulagement. Chacun de nous en particulier prie de préférence pour ceux qui l'intéressent ou qu'il affectionne le plus ; faisons qu'ici tous aient leur part des prières que nous adresserons à Dieu.

Séance commémorative à la Société de Paris.

Au commencement de la séance, une prière spéciale pour la circonstance a remplacé l'invocation générale qui sert d'introduction aux séances ordinaires. Elle est ainsi conçue :

Gloire à Dieu, souverain maître de toutes choses !

Seigneur, nous vous prions de répandre votre sainte bénédiction sur cette assemblée.

Nous vous glorifions et vous remercions de ce qu'il vous a plu d'éclairer notre route par la divine lumière du Spiritisme.

Grâce à cette lumière, le doute et l'incrédulité ont disparu de notre esprit, et disparaîtront aussi de ce

monde ; la vie future est une réalité, et nous marchons sans incertitude vers l'avenir qui nous est réservé.

Nous savons d'où nous venons et où nous allons, et pourquoi nous sommes sur la terre.

Nous connaissons la cause de nos misères, et nous comprenons que tout est sagesse et justice dans vos œuvres.

Nous savons que la mort du corps n'interrompt point la vie de l'esprit, mais qu'elle lui ouvre la véritable vie ; qu'elle ne brise aucune affection sincère ; que ceux qui nous sont chers ne sont point perdus pour nous, et que nous les retrouverons dans le monde des Esprits. Nous savons qu'en attendant ils sont auprès de nous ; qu'ils nous voient et nous entendent, et qu'ils peuvent continuer leurs rapports avec nous.

Aidez-nous, Seigneur, à répandre parmi nos frères de la terre qui sont encore dans l'ignorance, les bienfaits de cette sainte croyance, car elle calme toutes les douleurs, donne la consolation aux affligé, le courage, la résignation et l'espérance dans les plus grandes amertumes de la vie.

Daignez étendre votre miséricorde sur nos frères décédés, et sur tous les Esprits qui se recommandent à nos prières, quelle qu'ait été leur croyance sur la terre.

Faites que notre pensée bienveillante porte le soulagement, la consolation et l'espérance à ceux qui souffrent.

Le Président adresse ensuite l'allocution suivante aux Esprits :

Chers Esprits de nos anciens collègues : Jobard, Sanson, Costeau, Hobach et Poudra ;

En vous conviant à cette réunion commémorative, notre but n'est pas seulement de vous donner un gage de notre souvenir, qui, vous le savez, est toujours cher à notre mémoire ; nous venons surtout vous féliciter de la position que vous occupez dans le monde des Esprits, et vous remercier des excellentes instructions que vous venez de temps en temps nous donner depuis votre départ.

La Société se réjouit de vous savoir heureux ; elle s'honore de vous avoir comptés parmi ses membres, et de vous compter maintenant parmi ses conseillers du monde invisible.

Nous avons apprécié la sagesse de vos communications, et nous serons toujours heureux toutes les fois que vous voudrez bien venir prendre part à nos travaux.

A ce témoignage de gratitude, nous associons tous les bons Esprits qui viennent habituellement ou éventuellement nous apporter le tribut de leurs lumières : Jean, Ev., Eraste, Lamennais, Georges, François-Nicolas-Madeleine, saint-Augustin, Sonnet, Baluze, Viannet, curé d'Ars, Jean Raynaud, Delph. de Girardin, Mesmer et ceux qui ne prennent que la qualification d'Esprit.

Nous devons un tribut particulier de reconnaissance à notre guide et président spirituel, qui fut saint Louis sur la terre ; nous le remercions d'avoir bien voulu prendre notre société sous son patronage, et des marques évidentes de protection qu'il nous a données. Nous le prions de vouloir bien également nous assister dans cette circonstance.

Notre pensée s'étend à tous les adeptes et apôtres de la nouvelle doctrine qui ont quitté la terre, et nommément à ceux qui nous sont personnellement connus, savoir : N. N...

A tous ceux à qui Dieu permet de venir nous entendre, nous disons :

Chers frères en croyance qui nous avez précédés dans le monde des Esprits, nous nous unissons de pensée pour vous donner un témoignage de sympathie, et appeler sur vous les bénédictions du Tout-Puissant.

Nous le remercions de la grâce qu'il vous a faite d'être éclairés de la lumière de vérité avant de quitter la terre, car cette lumière vous a guidés à votre entrée dans la vie spirituelle ; la foi et la confiance en Dieu qu'elle vous a données vous ont préservés du trouble et des angoisses qui suivent la séparation chez ceux qu'affligen le doute et l'incredulité.

Elle vous a donné le courage et la résignation dans les épreuves de la vie terrestre ; elle vous a montré le but et la nécessité du bien, les suites inévitables du mal, et maintenant vous en recueillez

les fruits.

Vous avez quitté la terre sans regret, sachant que vous alliez trouver des biens infiniment plus précieux que ceux que vous y laissiez ; vous l'avez quittée avec la ferme certitude de retrouver les objets de vos affections, et de pouvoir revenir en Esprit soutenir et consoler ceux que vous laissiez après vous. Vous êtes enfin dans le monde des Esprits comme dans un pays qui vous était connu d'avance.

Nous sommes bien heureux d'avoir vu nos croyances confirmées par tous ceux d'entre vous qui sont venus se communiquer ; aucun n'est venu dire qu'il avait été déçu dans ses espérances, et que nous nous faisions illusion sur l'avenir ; tous, au contraire, ont dit que le monde invisible avait des splendeurs indescriptibles, et que leurs espérances avaient été dépassées.

A vous maintenant, qui jouissez du bonheur d'avoir eu la foi, et qui recevez la récompense de votre soumission à la loi de Dieu, de venir en aide à ceux de vos frères de la terre qui sont encore dans les ténèbres. Soyez les missionnaires de l'Esprit de vérité pour le progrès de l'humanité, et pour l'accomplissement des desseins du Très-Haut.

Notre pensée ne s'arrête pas à nos frères en Spiritisme ; tous les hommes sont frères quelle que soit leur croyance.

Si nous étions exclusifs, nous ne serions ni Spirites ni chrétiens ; c'est pourquoi nous comprenons dans nos prières, dans nos exhortations ou dans nos félicitations, selon l'état où ils se trouvent, tous les Esprits auxquels notre assistance peut être utile, qu'ils aient ou non partagé nos croyances de leur vivant.

La connaissance du Spiritisme n'est pas indispensable au bonheur futur, car il n'a pas le privilège de faire des élus. C'est un moyen d'arriver plus facilement et plus sûrement au but, par la foi raisonnée qu'il donne et la charité qu'il inspire ; il éclaire la route, et l'homme, n'allant plus en aveugle, marche avec plus d'assurance ; par lui on comprend mieux le bien et le mal ; il donne plus de force pour pratiquer l'un et éviter l'autre. Pour être agréable à Dieu, il suffit d'observer ses lois, c'est-à-dire de pratiquer la charité qui les résume toutes ; or, la charité peut être pratiquée par tout le monde. Se dépouiller de tous les vices et de tous les penchants contraires à la charité est donc la condition essentielle du salut.

Après cette allocution, des prières spéciales, tirées en partie de l'Imitation de l'Evangile (nos 355 et suiv.), sont dites pour chaque catégorie d'Esprits, avec désignation nominative de ceux à l'intention desquels la prière est dite plus spécialement. La série des prières est terminée par l'Oraison dominicale développée. (Voir la Revue d'août 1864, page 232.)

Les médiums se sont ensuite mis à la disposition des Esprits qui ont voulu se manifester. Aucune évocation particulière n'a été faite.

Nous donnons ci-après les principales communications obtenues.

I. Mes enfants, une étroite communion relie les vivants aux trépassés. La mort continue l'œuvre ébauchée, et ne brise pas les liens du cœur ; cette certitude enrichit encore le trésor d'amour déversé sur la création.

Les progrès humains obtenus au prix de sacrifices douloureux et d'hécatombes sanglantes rapprochent l'homme du Verbe divin, et lui font épeler le mot sacré qui, tombé des lèvres de Jésus, ranime l'humanité défaillante. L'amour est la loi du Spiritisme ; il élargit le cœur et fait aimer activement ceux-là qui disparaissent dans la vague pénombre du tombeau.

Le Spiritisme n'est pas un vain son tombé des lèvres mortelles et qu'un souffle emporte ; il est la loi forte et sévère qu'a proclamée Moïse au mont Sinaï, la loi qu'ont affirmée les martyrs ivres d'espérance, la loi qu'ont discutée les philosophes inquiets, et qu'enfin les Esprits viennent proclamer.

Spirites ! le grand nom de Jésus doit flotter comme une bannière au-dessus de vos enseignements. Avant que vous fussiez, le Sauveur portait la révélation dans son sein, et sa parole, prudemment mesurée, indiquait chacune des étapes que vous parcourez aujourd'hui. Les mystères crouleront au souffle prophétique qui ébranle vos intelligences, comme jadis les murailles de Jéricho.

Unissez-vous d'intention, comme vous le faites dans cette réunion bénie. La chaude électricité dégagée du cœur comble la distance qui nous sépare, et dissipe les vapeurs du doute, de la personnalité, de l'indifférence, qui trop souvent obscurcissent la faculté spirituelle.

Aimez et priez par vos œuvres.

Jean, Ev. (Medium, Mme Costel.)

II. Mes bons amis, vos prières et votre recueillement ont appelé près de vous de nombreux Esprits auxquels vous avez fait beaucoup de bien. Une réunion comme la vôtre a une force d'attraction tellement efficace que les vibrations de votre pensée ont ému tous les points de l'espace. Une multitude de vos frères, peu avancés ou en souffrance, a suivi les Esprits supérieurs ; avant de vous avoir entendus, ils étaient sans foi, maintenant ils espèrent, ils croient. Leurs voix, unies à la mienne, sauront désormais vous bénir ; ils vous savent forts devant les épreuves ; comme vous, ils voudront mériter la vie éternelle, la vie de Dieu.

Vous n'avez oublié personne, cher président. Pour mon compte personnel, je suis fier du bon accueil que mon nom reçoit chez mes anciens condisciples. J'ai toujours ouï dire qu'un curieux, écoutant à la porte, n'a jamais entendu son éloge ; pourtant, nous sommes des témoins invisibles ; notre nombre est infini ; ce que nous entendons, au rebours de la mode terrestre, c'est le pardon, la prière, la bienveillance ; c'est la pratique de la charité, la plus noble des devises.

Puisse votre exemple se répandre comme un écho aimé, afin que tous les Esprits en souffrance puissent en tous lieux entendre des paroles qui sauront les guider vers les vérités éternelles !

Paris est, dit-on, une ville de bruit et d'oubli ; les mystiques prétendent que c'est une Babylone moderne. Bien haut je me récrie, car Paris est la ville des laborieuses pensées, des idées fécondes et des nobles sentiments. C'est la cité qui rayonne sur l'univers ; ce sera toujours elle qui enseignera les grands principes, les grandes abnégations et les solides vertus.

Voyez-la plutôt, la grande ville, en ce jour où chacun a une larme pour les chers absents ; elle a mis de côté sa vie multiple pour aller se recueillir dans les nécropoles, et ce fleuve humain, silencieux, réfléchi, va prier sur les restes de ceux qui lui furent chers ; et devant ce pieux cortège l'incrédule lui-même est saisi de respect.

Paris, dit-on, n'est pas spirite. Cherchez une cité, dans l'univers, où la tombe la plus modeste soit plus vénérée, mieux fleurie. C'est que la cité aux grands enfantements ressent mieux les pertes douloureuses ; elle pleure de vraies larmes, et ne donne rien à l'apparence. Paris est sans doute une ville de plaisirs pour un certain monde, mais c'est aussi la ville du travail et de la pensée pour le plus grand nombre. Elle n'est point foncièrement matérialiste. C'est elle qui donne la lumière spirite à l'univers, et cette lumière lui reviendra grandie, épurée. Tous les peuples viendront chercher parmi vous les vérités du Spiritisme, bien préférables aux futiles et vaines jouissances ou aux parades qui ne laissent rien à l'esprit.

Il y a dans l'air une idée rationnelle approuvée par tous les gens de progrès, c'est que tout le monde devrait savoir lire. Notre doctrine, si belle qu'elle soit, rencontre un obstacle dans l'ignorance. Aussi notre devoir, à nous tous Spirites, est-il de diminuer le nombre de nos frères ignorants, afin que le Livre des Esprits ne reste pas une lettre morte pour tant de parias. Travailler à répandre l'instruction dans les masses, c'est ouvrir la voie au Spiritisme en même temps que c'est détruire l'élément du fanatisme ; c'est diminuer d'autant les entraînements de l'ignorance ; c'est créer des hommes qui vivront et mourront bien.

Ce grand acte de charité accompli, je n'aurai plus la douleur de voir revenir, en ce jour des morts, tant d'Esprits arriérés qui demandent à se réincarner pour savoir, et pour accomplir la mission promise à leurs nouvelles facultés. Et ces Esprits devenus intelligents pourront à leur tour aller dans d'autres mondes enseigner, et donner le pain de vie, le savoir qui rend digne de Dieu.

Autour de vous des légions d'ignorants vous implorent : ce sont vos morts ; n'oubliez pas ce qu'ils demandent. Vos prières leur seront utiles, mais vos actions sont appelées à leur rendre un service plus essentiel.

Adieu, frères ; votre dévoué condisciple,
Sanson (Méd., M. Leymarie).

III. Jour de félicité pour les Esprits du Seigneur qui se groupent pour adresser à Dieu des prières pour les Esprits, car cette sainte communion de pensées se reproduit aussi dans les régions supérieures ! Oh ! oui, heureux les pauvres déshérités qui comprendront le but de nos prières adressées pour hâter leur progrès ! Grâce au Spiritisme, beaucoup déjà sont entrés dans la voie du repentir et ont pu s'améliorer. C'est cette grâce descendue sur la terre qui a ouvert leur cœur aux regrets et leur a donné l'espoir de venir un jour près de nous. Merci à vous tous, Spirites chrétiens, d'avoir demandé à Dieu et obtenu que nous puissions venir vous dire : Courage ! Les Esprits qui viennent vous remercier de cette bonne pensée en ont profité, et s'estiment aujourd'hui bien heureux.

Je dirai en particulier à mon bon ami Canu : Soyez heureux à la pensée que votre ami Hobach l'est lui-même, et qu'il est là entouré d'Esprits amis et protecteurs qui viennent, attirés par la sympathie, élèver leurs âmes vers le Créateur, car tout vient de lui et doit retourner à lui. Cherchons donc toujours les réunions sincères, afin de profiter des enseignements qui y sont donnés, et que les invisibles et les incarnés puissent progresser vers l'infini, c'est-à-dire vers l'Etre suprême qui nous créa pour le bien et la marche progressive de ses œuvres. Oui, merci mille fois, car je lis dans tous les cœurs les sentiments de ceux qui nous ont particulièrement aimés ; mais aussi que ceux qui pleurent séchent leurs larmes, car ils viendront nous rejoindre dans un monde meilleur, où la loi de justice règne en souveraine, puisque là elle émane de Dieu.

Hobach (Méd., Mme Patet).

IV. Amis et frères en Spiritisme, vous êtes réunis en ce jour pour adresser au Seigneur des vœux et des prières pour des Esprits qui vous sont chers et qui ont rempli ici-bas leur mission. Beaucoup d'entre eux, mes chers amis, ont accompli cette tâche dignement, et ont reçu la récompense de leur travail dans cette vie d'expiation et de misère. Oh ! ceux-là, mes chers Spirites, ils veillent sur vous ; ils vous protègent, et en ce jour ils participent à vos vœux et aux supplications que vous adressez à notre Père à tous. Ils sont pour la plupart au milieu de vous, heureux de voir le recueillement où vous êtes en ce moment solennel.

Mais c'est surtout pour les Esprits qui n'ont pas compris leur mission dans ce monde de passage que doivent s'élever vos pensées et vos prières. Oh ! ceux-là ont besoin que des cœurs amis, que des âmes compatissantes leur donnent un souvenir, une prière, mais une prière sincère, une prière qui monte vers le trône de l'Éternel ! Ah ! combien de ces Esprits sont délaissés, oubliés, même par ceux qui devraient le plus penser à eux ; par des parents quelquefois bien proches ! C'est que ceux-ci, mes amis, ne sont pas Spirites ; c'est qu'ils ne connaissent pas l'effet que peut produire sur l'Esprit l'action des prières. Non, ils ne connaissent pas la charité, ils ne croient pas à une autre existence après celle-ci, ils croient que la mort ne laisse rien après elle.

Combien en ces jours de deuil s'en vont le cœur froid et sec vers la tombe de ceux qu'ils ont connus ! Ils y vont, mais par habitude, par convenance ; leur âme ne ressent aucune espérance ; ils

ne pensent même pas que ces âmes auxquelles ils viennent rendre un devoir sont là, près d'eux et attendent d'eux une prière partie du cœur.

Oh ! mes amis, suppléez, vous, par vos prières, à ce que ne font pas vos frères. Ils ne voient dans la mort que la dépouille : le corps, et oublient que l'âme vit toujours. Priez, car vos prières seront entendues du Très-Haut.

Un Esprit qui demande aussi une part dans vos prières,
Lalouze. (Méd., Mme Lampérière.)

V. Chers amis, que d'actions de grâces ne vous devons-nous pas en échange de vos bonnes et généreuses prières !

Oh ! oui, nous sommes reconnaissants de tant de dévouement, de tant de charité. En aucun temps des prières aussi chaleureuses, aussi ferventes, n'ont été écoutées et portées sur les ailes blanches des Esprits purs au trône divin. En aucun temps les hommes n'ont mieux compris l'utilité de la prière en commun, dont la force morale pèse sur les Esprits imparfaits qui viennent, chaque fois que vous vous réunissez, puiser à votre foyer généreux et fraternel. Car là il n'y a pas de distinction ; les petits, les déshérités de la terre sont reçus par vous comme les grands, comme les princes ; vous priez pour le pauvre comme pour le riche. Oh ! fraternité divine, grandis, grandis toujours jusqu'à ce que tu atteignes le sublime régénérateur qui t'envoie pour ramener les hommes dans la voie droite dont ils s'étaient écartés depuis tant de siècles !

Frappez et il vous sera ouvert, disait Jésus ; demandez et il vous sera donné. Oui, frappez sur vos passions, et le rayon de la charité divine inondera votre âme. Demandez la foi et elle vous viendra. Demandez la patience et elle vous sera accordée. Demandez en un mot toutes les vertus nécessaires pour vous dépouiller du vieil homme qui doit disparaître à tout jamais et faire place à l'homme de bien.

Je suis un Esprit inconnu de vous, je me suis emparé de cette main grâce à la charité de saint Joseph.

(Méd., M. Lampérière.)

VI. Ma bien chère épouse, j'ai vu tes soupirs, j'ai vu tes larmes. Toujours pleurer ! J'ai vu aussi tes prières, laisse-moi t'en remercier. Allons, chère amie, console-toi. Vois-tu, tu troubles mon bonheur. Console-toi donc, car tu es plus heureuse que beaucoup d'autres : tu as des frères qui t'aiment, qui sont heureux de te voir venir parmi eux. Vois, ma fille, combien tu es bénie entre toutes.

Je n'ai qu'à vous louer, mes frères, du bon accueil qui partout est fait à mon épouse ; je vous remercie de tout ce que vous faites pour elle... et vous me faites encore l'amitié de m'appeler aujourd'hui !... J'ai des premiers soutenu et propagé de tout mon pouvoir cette sainte doctrine. Ah ! si j'avais su ce que je sais et vois maintenant ! Croyez, croyez, c'est tout ce que je puis vous dire. Faites tout pour l'enseigner et pour attirer les coeurs à vous. Rien n'est plus beau, rien n'est si vrai que ce que vous enseignez vos livres.

Costeau. (Méd., mademoiselle Béguet.)

VII. Merci à vous tous, frères bien-aimés, de votre bon souvenir et de vos bonnes prières. Merci à vous, cher président, de l'heureuse initiative que vous avez prise en faisant prier pour tous dans une même communion d'idées et de pensées. Oui, nous sommes tous là ; nous avons entendu avec bonheur vos prières sincères adressées au Père de miséricorde pour chacun de nous. Oui, nous sommes heureux, car la prière faite avec sincérité monte vers Dieu, et nous recevons de lui la force nécessaire pour combattre les mauvaises influences que les Esprits légers cherchent à faire ressentir à ceux qui travaillent avec énergie à l'œuvre sainte. Ces prières ont été pour nous comme un appel

solennel, et nous nous trouvons tous réunis à vos côtés. De loin, comme de près, nous sommes accourus à cet heureux appel. Il est à désirer que votre exemple soit suivi de tous les centres sérieux, car ces prières, faites avec autant de sincérité et de désintéressement, montent vers Dieu comme de saints effluves et rejoaillissent sur chacun de nous. Merci donc encore, mes bons amis, et, quoique mon nom n'ait pas été prononcé, vous voyez que je suis là. Cela doit vous prouver que nous sommes heureux et nombreux.

La mère d'un membre honoraire de votre Société,
Aimée Brédard, de Bordeaux. (Méd., madame Delanne.)

VIII. Mes bons amis, j'aurais préféré, après les prières que vous venez d'entendre, et auxquelles vous vous êtes associés de tout votre cœur, j'aurais préféré, dis-je, voir chacun de vous se retirer dans le silence pieux que vous laisse au cœur la prière. Vous avez élevé vos âmes vers Dieu pour tous ceux qui sont partis de la terre ; vous avez jeté de doux souvenirs au passé, et, dans ce présent, ne vous sentez-vous pas plus forts ? N'avez-vous point senti tout à l'heure, pendant que vos âmes montaient au ciel dans un commun élan, l'haleine chaude d'autres âmes mêlant leurs prières aux vôtres ? N'en êtes-vous point imprégnés ? Pourquoi ne point vous recueillir dans ce parfum silencieux d'outre-tombe, plutôt que de nous demander des voix ? Vivre avec ces douces pensées découlant des effluves sacrés de la prière, n'est-ce point assez de bonheur ?

Mais je comprends que ce langage muet ne vous suffise point. Les zéphyrs tièdes ne sont point assez pour le cœur amoureux qui demande aux échos une voix qui réponde à sa voix. Je vous pardonne ce désir, il est bien juste. Pourquoi chacun de vous ne pourrait-il jouir une seconde du bénéfice que lui accorde sa nouvelle foi, de communiquer avec ceux qui lui sont chers par l'entremise de nos médiums ?

Mais que votre assemblée est nombreuse pour la petite quantité de mains qui peuvent écrire ! Lesquels de vos amis pourront se dire quels sont les heureux d'entre vous qui entendent leurs voix ? Je vois un nombre d'Esprits bien plus considérable que vous êtes ici d'incarnés ; ils se pressent autour de chacun de nos intermédiaires : Georges, Sanson, Costeau, Jobard, Dauban, Paul, Émile, et cent autres dont je ne puis dire les noms, sont là et voudraient vous parler. J'arrête leur élan, et leur dis à tous que je serai leur intermédiaire entre eux et vous ; ils le veulent bien, et vous, chers amis, le désirez-vous aussi ? Je tâcherai d'être pour les uns leurs pères, pour les autres leurs mères ; pour ceux-là un fils, une fille, un époux, une épouse, et pour tous un ami, un frère qui vous aime et qui voudrait que vos cœurs, réunis dans un seul cœur, ne forment qu'une seule pensée, qu'une âme répondant à cette communion d'esprit concentrée dans ma pensée et dans mon âme.

Ah ! vos chers morts n'ont point attendu ce jour pour venir à chacun de vous ; à toute heure ne les sentez-vous point se presser à vos côtés, et vous donner, par cette voix que vous nommez la conscience, ces secrets chastes et divins du devoir ? Ne les sentez-vous point se rapprocher davantage de vous dans vos heures de détresse et de défaillance ? Ils vous disent : Courage ! et surtout à vous, Spirites, ils vous montrent le ciel et les innombrables étoiles qui roulent sur son azur en signe d'alliance entre le Seigneur et vous.

Non, mes chers amis, ils ne vous quittent point par la pensée. A toi, mère, ta fille vient te dire : Je suis partie la première, comme se détache du tronc vigoureux la branche que la tempête brise, mais je vis encore de ta sève et de ton amour dans l'immensité, et dans ce chapelet de perles qu'emporte mon âme, n'est-il pas quelques émeraudes qui me sont venues de toi ?

A toi, père, j'entends le fils te dire : Je suis parti pour revenir et t'aider, dans ta prière, à mieux aimer Dieu. Je suis parti, parce que ton front ne s'inclinait pas devant le grand dispensateur de toutes choses ; il a voulu se rappeler à toi en te faisant entendre les accents d'outre-tombe de la voix de ton fils.

A toi, frère, j'entends le frère te raconter vos jeux d'autrefois, vos luttes, vos joies, vos souffrances. Je suis en avant, te dit-il, mais je ne suis point mort. Je t'ai préparé le sentier : dans celui-là on trouve plus de gloire que sur la terre. Jette ton manteau de pourpre et revêts le manteau de bure pour faire le voyage. Le Seigneur aime mieux la pauvreté que la richesse.

J'entends de doux soupirs répondre à tous vos soupirs ; ceux de l'amant répondre à l'amante, ceux de l'époux à l'épouse. Belle harmonie !

Réjouissez-vous donc ! Que de larmes heureuses ! que de touchants élans ! Épouses, sentez-vous vos mains pressées par les mains invisibles de vos époux ; ils reviennent renouveler à cette heure le serment de vous aimer toujours ; ils viennent vous dire ce que je vous ai dit moi-même : que la mort ne brise point les liens du cœur, et que les unions se continuent par delà la tombe.

Que je voudrais vous les nommer tous, ces chers morts ; je ne le puis. Ecoutez vous-mêmes leurs voix ; chacun de vous les reconnaîtra dans le concert sacré qui monte au ciel. Elles chantent ensemble un cantique d'actions de grâce au Seigneur.

Saint Augustin. (Méd., M. E. Vézy.)

IX. Mon médium ne pouvant prêter son concours à tout Esprit, je viens au lieu et place d'un Esprit qui eût peut-être désiré se communiquer ; mais l'instruction n'étant pas déplacée ici-même, dans cette réunion spécialement dédiée aux absents, je veux vous donner quelques conseils sur la manière de procéder pour obtenir des réponses réellement émanées des Esprits appelés.

Il y a ici beaucoup de médiums et beaucoup d'Esprits désireux de se communiquer, et pourtant peu pourront le faire, parce qu'ils n'auront pas eu le temps d'établir la communication fluidique avec eux. L'identité des communications est chose difficile à établir, et rarement vous pouvez être parfaitement assurés de cette identité. Cependant, si vous vouliez prêter un peu d'aide aux Esprits en vous préparant d'avance aux évocations, il y aurait plus souvent identité réelle. Les fluides doivent toujours être similaires : sans cette similitude, il n'y a point de communication possible ; mais vous possédez, médiums, bien des fluides divers, et, dans le nombre, certains pourraient être utilisés par les Esprits, si le temps leur était donné pour les influencer.

Généralement on appelle celui-ci, celui-là à brûle-pourpoint, sans l'avoir appelé par la pensée, sans lui avoir offert son appareil fluidique, sans lui avoir laissé le temps de le disposer à résonner à l'unisson de ses propres pensées. Croyez-vous bien faire en agissant ainsi ? Non, parce qu'ils sont obligés d'emprunter l'intermédiaire de vos Esprits familiers, et naturellement vous ne pouvez les reconnaître d'une manière aussi positive, et vous êtes réduits à ne constater que des pensées souvent fort différentes de celles qu'ils avaient pendant leur vie, sans avoir aucune particularité qui vous révèle une identité. Croyez-moi, lorsque vous voulez évoquer, pensez d'abord quelque temps à l'avance à ceux que vous désirez appeler, et vous leur offrirez bien mieux ainsi le moyen de se communiquer personnellement.

Je porte la parole au nom de tous ceux qui sont de la famille et des amis de mon médium, et je viens remercier le Président des paroles pleines de cœur qu'il a prononcées pour tous. Certes, il y a bonheur à s'unir à tant de désirs et de volontés bienveillantes ; et nous tous, Esprits disposés au bien et Esprits instructeurs, nous nous faisons un devoir d'accomplir les missions qui nous sont confiées par lui et par tous les cœurs spirites (Voir ci-après, page 399).

Un Esprit. (Médium, mademoiselle A. C.)

M. Jobard et les médiums mercenaires

Exemple remarquable de concordance

Une somnambule médium, qui prétend être endormie par l'Esprit de M. Jobard, en avait disait-elle reçu une communication à l'adresse d'un autre médium, auquel il conseillait de faire payer ses consultations par les riches, et de les donner gratuitement aux pauvres et aux ouvriers. L'Esprit lui traçait l'emploi de sa journée, sans épargner les éloges sur ses éminentes facultés et sa haute mission. Une personne ayant conçu des doutes sur l'authenticité de cette communication, et sachant que l'Esprit de M. Jobard se manifeste fréquemment à la société, nous pria de la faire contrôler.

Pour plus de sûreté, nous adressâmes immédiatement à six médiums ces simples mots : « Veuillez demander à l'Esprit de M. Jobard s'il a dicté à Mad. X..., en somnambulisme magnétique, une communication pour un autre médium qu'il engage à exploiter sa faculté. J'aurais besoin de cette réponse pour demain. » Nous eûmes soin de ne point les prévenir de cette espèce de concours, de sorte que chacun se crut seul appelé à résoudre la question.

Nous comptions sur l'élévation de l'Esprit de M. Jobard pour se prêter à la circonstance, et ne pas se formaliser ou s'impatienter de cette demande qui devait lui être adressée presque simultanément sur six points différents.

Le lendemain nous reçûmes les réponses ci-après, que nous ferons suivre de quelques réflexions.

(20 octobre 1864. - Médium, M. Leymarie.)

Eh quoi ! chers amis, mon nom sert donc de plastron à toutes sortes de gens ! Depuis longtemps je suis habitué à ces plagiaires sans vergogne qui me font tour à tour adopter, comme un caméléon, toutes les couleurs ; on me prend pour un jobard. Pourtant ma vie passée, mes travaux et les nombreuses preuves d'identité données à la société Spirite de Paris, ne peuvent faire se méprendre sur mes sentiments. Tel j'étais simple incarné, tel je suis à l'état d'Esprit libre, et ma mission auprès de vous tous, mes amis, est celle du dévouement, et surtout du désintéressement.

Le Spiritisme est une science positive ; les faits sur lesquels il repose ne sont pas encore complétés ; mais patientez encore, vous qui savez attendre, et cette science, qui n'a rien inventé puisqu'elle est une force de la nature, prouvera aux moins clairvoyants que son but tout moral est la régénération de l'humanité, et qu'en dehors de toutes sciences spéculatives, son enseignement est le contraire du matérialisme, qui procède par hypothèse. Procéder avec analyse, établir des faits pour remonter aux causes, proclamer l'élément spirituel, après constatation, telle est sa manière nette et sans ambages ; c'est la ligne droite, celle qui doit être le guide de tout Spirite convaincu.

Je rejette donc l'ivraie du bon grain, tous les intérêts mesquins, les demi-dévolements, les compromis malsains qui sont la plaie de notre foi.

Du jour où vous vous dites Spirites, j'ai le droit de vous demander ce que vous êtes, ce que vous voulez être. Eh bien ! si vous avez la foi, vous êtes charitables avant tout ; tous les incarnés à vos yeux subissent une épreuve ; vous assistez en spectateurs à bien des défaillances, et dans ce rude combat de la vie où vos frères cherchent la lumière, votre devoir, à vous privilégiés qui avez vu et savez, est de donner généreusement ce que Dieu vous a distribué généreusement aussi.

Médium, vous ne devez pas vous en enorgueillir, car la main qui dispense peut se retirer de vous ; lorsque, par votre intermédiaire, un Esprit vient consoler, encourager, enseigner, vous devez être heureux et remercier Dieu qui vous permet d'être la bonne fontaine où ceux qui ont soif viennent se désaltérer. Mais cette eau ne vous appartient pas, c'est la provision de tout le monde, vous ne pouvez la vendre, ni la céder, car ce domaine n'est pas de ce monde. Voudriez-vous qu'on vous chassât comme les vendeurs du temple ?

Riches ou pauvres, accourez et demandez : chacun de vous a sa souffrance secrète ; la guenille de l'un deviendra dans une autre vie la pourpre de l'autre, et c'est pour cela que la médianimité n'est pas l'usure : tous les incarnés sont égaux devant elle.

Regardez autour de vous : sont-ils riches, sont-ils pauvres, ceux qui font métier du don

providentiel ? Ils vendent la science des Esprits, et l'obole qu'ils recueillent est la gangrène de leur spiritualisme. Ils ont bien fait de dire spiritualisme, car les Spirites réprouvent, sachez-le, toute vente morale ; la vénalité n'est pas leur fait. Nous rejetons de notre sein toutes ces scories honteuses qui font rire les assistants introduits dans leur boutique.

Quant à moi, cher maître, répondez à ceux ou à celles qui veulent commerçer avec mon nom que tout jobard que je puisse être, je ne le serai jamais assez pour apposer ma signature sur des traites falsifiées, tirées sur votre dévoué

Jobard.

(Médium, madame Costel.)

Je viens réclamer et protester contre l'abus qu'on fait de mon nom. Les pauvres d'esprit, - et il s'en trouve beaucoup parmi les Esprits, - ont la fâcheuse habitude de s'affubler de noms qui leur servent de passe-port auprès des médiums orgueilleux et crédules.

Assurément, j'aurais mauvaise grâce à défendre la noblesse de mon pauvre nom, synonyme de niaise ; cependant j'espère l'avoir placé assez haut dans le jugement de ceux qui m'ont connu pour craindre d'être rendu solidaire des pauvretés débitées sous ma signature. C'est donc seulement par amour de la vérité que je proteste n'avoir endormi aucune somnambule, ni exalté aucun médium. Je me communique fort rarement, ayant moi-même trop de choses à apprendre pour servir de guide instructeur aux autres.

Je réprouve en principe l'exploitation de la médianimité, par cette raison fort simple que le médium, ne jouissant de sa faculté que d'une façon intermittente et incertaine, ne peut jamais rien préjuger ni rien fonder sur elle. Donc, les personnes pauvres ont tort d'abandonner leur profession pour exercer la médianimité dans le sens lucratif du mot. Je sais que beaucoup d'entre elles abritent sous le titre de mission l'abandon de leur foyer, déserté pour d'orgueilleuses satisfactions, et l'importance éphémère que leur accorde la curiosité mondaine. Ces médiums se trompent de bonne foi, je l'espère, mais enfin ils se trompent ; la médianimité est un don sacré et intime dont il ne peut être tenu bureau ouvert. Les médiums trop pauvres pour se consacrer à l'exercice de leur faculté doivent la subordonner au travail qui les fait vivre ; le Spiritisme n'y perdra rien, au contraire, et leur dignité y gagnera beaucoup.

Je ne veux décourager personne, ni rebouter aucune bonne volonté : mais il importe que notre chère doctrine soit à l'abri de toute accusation malsaine ; la femme de César ne doit pas être soupçonnée, ni les Spirites non plus.

Voilà qui est dit, et je souhaite qu'il ne reste pas la moindre équivoque sur les paroles de votre vieil ami

Jobard.

(Médium, M. Rul.)

Comment pourrait-on croire que celui qui, dans toutes ses communications, a recommandé la charité et le désintéressement, viendrait aujourd'hui se contredire ?

C'est une épreuve pour la somnambule, et je l'engage à ne pas se laisser séduire par les mauvais Esprits qui veulent, par cette petite spéculation d'outre-tombe, jeter de la défaveur sur les médiums en général, et sur le médium dont il est question en particulier. Je n'ai pas besoin, je pense, de faire de nouveau ma profession de foi. Ce n'est pas à celui qui, incarné, si souvent volé, a toujours eu pour règle de conduire la droiture et la loyauté, que l'on peut attribuer de pareilles communications ! Il serait heureux qu'à l'instar de ce qui se fait pour certaines marchandises de la terre, on pût apposer sur les communications d'outre-tombe l'estampille qui constaterait l'identité de l'auteur.

Vous n'êtes pas encore assez avancés, mais à défaut d'estampille, servez-vous de votre raison, elle ne peut pas vous tromper, et je déifie tous les Esprits, quelque nombreux qu'ils soient, de me faire

passer aux yeux de mes anciens confrères pour plus jobard que je ne le suis. Adieu.

Jobard.

(Médium, M. Vézy.)

Pourquoi tant de sottises encore chez ceux qui croient de bonne foi ? Et dire que si on leur met devant les yeux les vrais principes de la chose, ils changent d'un coup et deviennent plus incrédules que saint Thomas !

Allez dire à cette chère dame que je ne me suis jamais communiqué à elle. Elle vous dira : c'est possible, et devant vous semblera partager votre jugement ; mais, dans son for intérieur, elle se dira que vous êtes des insensés. Défendre à un fou de faire des folies, c'est être plus fou que lui, dit-on. Pourtant, il faudrait bien trouver un remède pour guérir tant de pauvres Esprits qui s'égarent tout seuls, persuadés qu'ils sont d'être guidés par des merveilles.

Vraiment, mon cher président, me croyez-vous capable d'écrire les billevesées qui vous ont été lues ? Ce serait alors vraiment le cas de m'appliquer le nom que je portais pour avoir osé écrire semblables jobardises. Le Spiritisme ne s'enseigne point à tant la leçon ou le cachet. Que celui qui ne peut aller porter nos paroles à ses frères qu'au détriment de son propre salaire, reste à son foyer et demande à son outil ou à son aiguille de lui continuer son pain quotidien ; mais s'assimiler à un donneur de représentations, c'est empiéter sur le domaine de l'exploitant ou du charlatan. Que celui qui est pauvre et qui se sent le courage de devenir l'apôtre de notre doctrine se drape dans sa foi et dans son courage, la Providence viendra à son heure lui donner le pain qui lui manque ; mais qu'il ne tende point la main pour tous ses efforts, car nous serions les premiers à lui crier : Retire-toi d'ici, mendiant, et laisse la place à ceux qui en peuvent faire l'office. Nous rencontrons toujours assez d'hommes de bonne volonté pour remplir la tâche que nous leur demandons.

Femmes ou hommes qui quittez le rouet ou l'outil pour vous faire prêcheur ou médium, et demandez un salaire, ce n'est que l'orgueil qui vous guide. Vous voulez un peu de gloire autour de votre nom : le métal n'a que de vilains reflets que rouille le temps, tandis que la vraie gloire a plus d'éclat dans l'abnégation. J'aime mieux Malfilatre, Gilbert et Moreau, chantant leur agonie sur un lit d'hôpital que le poète mendiant l'obole en livrant son cœur pour conserver quelques lambris dorés autour de son lit de mort. Les désintéressés seront les mieux récompensés ; un bonheur durable les attend, et leurs noms seront d'autant plus puissants qu'ils auront répandu plus de larmes, et que leurs fronts se seront couverts de plus de sueur et de poussière.

Voilà tout ce que je peux vous dire à ce sujet, cher président, et je profite de la bonne occasion qui se présente à moi pour vous serrer la main et vous réitérer tous mes bons souhaits et mes sincères compliments. Restez toujours vaillant et robuste dans la tâche que vous vous êtes imposée. Faites taire les jaloux et les bavards qui vous environnent par cette fermeté et cette simplicité qui vous sied si bien. Il faut être positif aujourd'hui ; ne vous laissez pas entraîner à la recherche de la lune quand la terre est à vos pieds, et que vous avez là de quoi compléter votre travail. Tous les matériaux abondent autour de vous. Prouvez vos théories par des faits, et que vos exemples ne s'appuient point sur des théorèmes algébriques que tout le monde ne pourrait comprendre, mais sur des axiomes mathématiques. Un enfant sait que deux et deux font quatre. Laissez courir devant ceux qui ont de trop grandes jambes ; ils se casseront le cou, et il est inutile que vous les suiviez dans leur chute. Hâtons-nous doucement ; le monde est jeune encore, et les hommes ont le temps devant eux pour s'instruire.

Le soleil se cache la nuit parce qu'il faut l'obscurité pour faire comprendre son éclat ; la vérité se couvre quelquefois de ténèbres pour ne point aveugler ceux qui la regardent trop en face.

Dem. Vous ne vous êtes alors jamais communiqué à cette dame ; elle se dit pourtant magnétisée par vous ?

Rép. Pauvre femme ! elle attribue à des êtres intelligents ce que la sottise seule peut dicter, ou bien

quelques paroles toutes bonnes et toutes simples à de grands oracles. C'est une maladie qu'il ne faut pas contrarier ; elle a son siège dans les nerfs, et se guérit par la prudence et les douches froides.

Jobard.

(Médium, madame Delanne.)

Salut fraternel à vous tous, mes bons amis, qui travaillez avec ardeur à greffer l'humanité. Il faut que vous redoubliez d'attention, car, en ce moment, une incroyable révolution s'opère parmi les désincarnés. Vous avez aussi parmi eux des adversaires qui s'attachent à vous susciter des entraves, mais Dieu veille sur son œuvre. Il a placé à votre tête un chef vigilant qui possède le sang-froid, la perspicacité et une volonté énergique pour vous faire triompher des obstacles que vos ennemis visibles et invisibles dressent à chaque instant sous vos pas. Aussi il ne s'est point trompé en lisant cette communication ; il a bien compris que Jobard ne pouvait parler ainsi ni approuver un pareil langage. Non, mes amis, le Spiritisme ne doit point être exploité par des Spirites sincères et de bonne foi. Vous prêchez contre les abus de cette nature qui discréditent la religion, vous ne pouvez pratiquer ce que vous condamnez, car vous éloigneriez ceux que votre désintéressement pourrait amener à vous.

Avez-vous jamais réfléchi sérieusement aux conséquences funestes des réunions payantes ? Comprenez bien que si Allan Kardec autorisait de pareilles idées par son silence ou son approbation tacite, avant deux ans le Spiritisme serait la proie d'une foule d'exploiteurs, et que cette chose sainte et sacrée serait discréditée par le charlatanisme. Voilà mon opinion. Je repousse donc aujourd'hui, comme toujours, toute idée de spéculation, quel qu'en soit le prétexte, qui entraverait la doctrine au lieu de l'aider.

Attachez-vous, pour l'instant et avant tout, à réformer les hommes par vos enseignements et votre exemple. Que votre désintéressement et votre modération parlent si haut qu'aucun de vos adversaires ne puisse vous faire de reproches. Chacun de vous étant placé dans des positions différentes, vous devez travailler chacun selon vos forces ; Dieu ne demande pas l'impossible. Ayez confiance en lui, et laissez chaque chose venir en son temps. S'il avait voulu que le Spiritisme marchât encore plus rapidement, il aurait envoyé plus tôt les grands Esprits qui sont incarnés et qui surgiront presque en même temps sur tous les points du globe lorsqu'il en sera temps ; en attendant, préparez les voies avec prudence et sagesse.

Courage, cher président, chaque jour les rênes deviennent plus difficiles ; mais nous sommes là pour vous soutenir, et Dieu veille sur vous.

Jobard.

(Médium, M d'Ambel.)

Eh bien ! cela vous étonne ! Mais il y a tant de jobards dans le monde des Esprits, comme parmi vous, sans vous offenser, qu'un jobard a pu donner à un autre la communication somnambulique en question.

Quant au médium, est-il besoin de s'en inquiéter outre-mesure ? Laissez faire le temps ; c'est un grand réformateur. Ceux qui mettent à prix leur médiumnité font comme ces personnes qui disent aux interrogateurs, en étalant un jeu de cartes sous leurs yeux : « Voilà un homme de ville ou un homme de campagne ; - il y a une lettre en route, voilà l'as de carreau. » Qui sait si, chez quelques-uns, ce n'est pas un retour vers le passé, un reste d'anciennes habitudes ? Eh bien, tant pis pour ceux qui tombent dans la même ornière ! Ils n'en tireront pas leurs frais, et regretteront un jour d'avoir pris le chemin de traverse.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que n'étant pour rien dans ce petit commerce, vous le savez bien, je m'en lave les mains, et plains la pauvre humanité d'avoir encore recours à de pareils expédients.

Adieu. Jobard.

Observations.

La nécessité du désintéressement chez les médiums est aujourd'hui tellement passée en principe, qu'il eût été superflu de publier le fait ci-dessus, s'il n'eût offert, en dehors de la question principale, un remarquable exemple de coïncidence et une preuve manifeste d'identité, par la similitude des pensées et le cachet d'originalité que portent en général toutes les communications de notre ancien collègue Jobard. C'est à tel point que lorsqu'il se manifeste spontanément à la Société, il est rare que, dès les premières lignes, on ne devine pas l'auteur. Aussi ne s'est-il élevé aucun doute sur l'authenticité de celles que nous venons de rapporter, tandis que, dans celle qu'on nous avait prié de faire contrôler, la supercherie sautait aux yeux de quiconque connaît le langage et le caractère de M. Jobard, ainsi que les principes qu'il avait constamment professés comme homme et comme Esprit ; il eût été irrationnel d'admettre qu'il en eût subitement changé au profit des intérêts matériels d'un individu. La supercherie était maladroite.

Quant à la question du désintéressement, il serait inutile de répéter tout ce qui a été dit sur ce point, et qui se trouve admirablement résumé dans les réponses de M. Jobard. Nous y ajouterons seulement une considération qui n'est pas sans importance.

Certains médiums exploiteurs croient sauver les apparences en ne faisant payer que les riches, ou en n'acceptant qu'une rétribution volontaire. En premier lieu, ce n'en est pas moins un métier, l'exploitation d'une chose sainte, et un lucre tiré de ce que l'on reçoit gratuitement. Lorsque Jésus et ses apôtres enseignaient et guérisaient, ils ne mettaient de prix ni à leurs paroles ni à leurs soins, et cependant ils n'avaient pas de rentes pour vivre. D'un autre côté, cette manière d'opérer n'est pas une garantie de sincérité, et ne met pas à l'abri de la suspicion de charlatanisme. On sait à quoi s'en tenir sur la philanthropie des consultations gratuites de certains médecins, et ce que rapportent à certains marchands les articles qu'ils donnent à perte et quelquefois pour rien. La gratuité, en certaines occasions, est un moyen d'attirer la clientèle productive.

Mais il est une autre considération plus puissante encore. A quel signe reconnaître celui qui peut ou non paver ? La mise est parfois trompeuse, et souvent un vêtement propre cache une gêne plus grande que la blouse de l'ouvrier. Faut-il donc décliner sa pauvreté, ses titres à la charité, ou produire un certificat d'indulgence ? Qui dit d'ailleurs que le médium, tout en admettant de sa part la plus entière sincérité, aura la même sollicitude pour celui qui ne paye pas ou qui paye moins, que pour celui qui paye largement, et qu'il n'en donnera pas à chacun pour son argent ? Que, si un riche et un pauvre s'adressent à lui en même temps, il ne fera pas passer le riche le premier, celui-ci n'eût-il en vue que de satisfaire une vaine curiosité, tandis que le pauvre, qui attend peut-être une suprême consolation, sera ajourné ? Involontairement sa conscience sera aux prises avec la tentation de la préférence ; il sera porté à voir d'un œil meilleur celui qui paye, alors même qu'il lui jettera avec dédain une pièce d'or comme à un mercenaire, tandis qu'il regardera tout au moins avec indifférence les quelques sous que lui tendra timidement le pauvre honteux. Sont-ce là des sentiments compatibles avec le Spiritisme ? N'est-ce pas entretenir entre le riche et le pauvre cette démarcation humiliante qui a déjà fait tant de mal, et que le Spiritisme doit faire disparaître en prouvant l'égalité du riche et du pauvre devant Dieu qui ne mesure pas les rayons de son soleil à la fortune, et qui ne peut y subordonner davantage les consolations du cœur qu'il fait donner aux hommes par les bons Esprits ses messagers.

A tout prendre, s'il y avait un choix à faire, nous préférerions encore le médium qui se ferait toujours payer, parce qu'au moins il n'y a pas d'hypocrisie ; on sait tout de suite à quoi s'en tenir sur son compte.

Au surplus, la multiplicité toujours croissante des médiums dans tous les rangs de la société et dans le sein de la plupart des familles, ôte à la médiumnité rétribuée toute utilité et toute raison d'être.

Cette multiplicité tuera l'exploitation, alors même qu'elle ne le serait pas par le sentiment de

répulsion qui s'y rattache.

On nous signale la fermeture, dans une ville de province, d'un groupe ancien et nombreux, organisé dans des vues intéressées. Le chef de ce groupe avait, ainsi que sa famille, abandonné son état sous le spéciel prétexte de dévouement à la cause, à laquelle il voulait consacrer tout son temps ; il y avait substitué les ressources qu'il espérait retirer du Spiritisme. Malheureusement, l'exploitation de la médiumnité est tellement discréditée en province que, dans la plupart des villes, celui qui en ferait métier, eût-il les facultés les plus transcendantes, n'inspirerait aucune confiance ; il y serait très mal vu, et tous les groupes sérieux lui seraient fermés. La spéculation ne répondit pas à l'attente, et le chef de ce groupe se serait plaint à ses habitués, dit-on, de son état de gêne, et aurait réclamé des secours ; à quoi il fut répondu que s'il était gêné c'était sa faute ; qu'il avait eu le tort de fermer ses ateliers pour vivre du Spiritisme, et faire payer les instructions que les Esprits lui donnaient pour rien. Sur ce, il déclara s'en référer aux Esprits. Sur neuf médiums présents à qui la question fut posée, huit reçurent des communications blâmant sa manière d'agir, une seule l'approuva : c'était celle de sa femme. Le chef du groupe, se soumettant de bonne grâce à l'avis des Esprits, annonça qu'à partir de ce moment son groupe serait fermé. Il eût sans doute été plus sage à lui d'écouter plus tôt les conseils qui, depuis longtemps, lui étaient donnés par des amis sincères du Spiritisme.

Un autre groupe, dans des conditions à peu près identiques, se vit successivement déserté par ses habitués, et finalement contraint de se dissoudre.

Ainsi voilà deux groupes qui succombent sous la pression de l'opinion. On nous écrit que le paragraphe de l'Imitation de l'Evangile, nos 392 et suiv., n'est sans doute pas étranger à ce résultat. Il est du reste impossible que tout Spirite sincère, comprenant l'essence et les vrais intérêts de la doctrine, se fasse le défenseur et le soutien d'un abus qui tendrait inévitablement à la discréditer. Nous les invitons à se défier des pièges que les ennemis du Spiritisme essayeraient de leur tendre sous ce rapport. On sait qu'à défaut de bonnes raisons pour le combattre, une de leurs tactiques est de chercher à le ruiner par lui-même ; aussi voit-on avec quelle ardeur ils épient les occasions de le trouver en faute ou en contradiction avec lui-même ; c'est pourquoi les Esprits nous disent sans cesse de veiller et de nous tenir sur nos gardes.

Quant à nous, nous n'ignorons pas que notre persistance à combattre l'abus dont nous parlons ne nous a pas fait des amis de ceux qui ont vu dans le Spiritisme une matière exploitable, ni de ceux qui les soutiennent ; mais que nous importe l'opposition de quelques individus ! Nous défendons un principe vrai, et aucune considération personnelle ne nous fera reculer devant l'accomplissement d'un devoir. Nos efforts tendront toujours à préserver le Spiritisme de l'envahissement de la vénalité ; le moment présent est le plus difficile, mais à mesure que la doctrine sera mieux comprise, cet envahissement sera moins à craindre ; l'opinion des masses lui opposera une barrière infranchissable. Le principe du désintéressement, qui satisfait à la fois le cœur et la raison, aura toujours les plus nombreuses sympathies, et l'emportera, par la force des choses, sur le principe de la spéculation.

Louis-Henri le Chiffonnier

Etude morale

On lit dans le Siècle du 12 octobre 1864 :

« Dans un hideux galetas du passage Saint-Pierre, à Clichy, vivait un homme nommé Louis-Henri, âgé de soixante-quatre ans, mais paraissant en avoir quatre-vingt-dix. Il était descendu au-dessous du dernier échelon de la vie sociale. On disait qu'il avait été autrefois un beau, un viveur ; qu'il avait

fait tourner bien des têtes féminines et qu'il avait mené l'existence à fond de train.

Il lui échappait par moments, en effet, des manières de parler sentant la société raffinée, et l'on voyait chez lui deux délicieuses miniatures représentant de charmantes femmes. Les cercles de ces médaillons avaient été vendus depuis longtemps, et la peinture était devenue trop fruste pour qu'on pût en tirer parti.

Louis-Henri exerçait le métier de chiffonnier ; mais il était si faible, si cassé, si tremblotant, qu'il ne ramassait presque rien. Il couchait, sans ôter ses haillons, sur des immondices qui lui servaient de lit. D'autres chiffonniers, presque aussi pauvres que lui, se cotisaient pour lui donner quelques aliments, tels que les croûtes de pain et les débris de cuisine provenant de leurs hottes. Il était couvert de plaies et rongé de vermine. Plusieurs fois déjà, dit l'Opinion nationale, les gendarmes de la brigade de Clichy avaient fait parmi eux une collecte afin de payer à ce malheureux des bains sulfureux. Il ne savait ce qu'était devenue sa famille, et il avait oublié son propre nom. Le souvenir seul de ses prénoms, Louis-Henri, lui était resté.

Depuis quelques jours, le lépreux, comme on l'appelait, n'avait pas été vu. Une odeur infecte, qui s'échappait de son logement, ayant attiré l'attention des locataires, ils avertirent le commissaire de police, qui se rendit sur les lieux, assisté du docteur Massart, et fit ouvrir par un serrurier. On trouva, parmi les immondices, les restes, entamés par les rats et décomposés, du chiffonnier, qui s'était éteint au milieu de ses infirmités et de ses maux. »

C'est là un triste retour de fortune et une preuve que la justice de Dieu n'attend pas toujours la vie future pour s'appesantir sur le coupable. Nous disons le coupable par hypothèse, parce qu'une telle dégradation ne peut être que le résultat du vice à son plus haut degré. L'homme le plus riche et le plus haut placé peut tomber au dernier rang de l'échelle sociale, mais si l'honneur n'est pas étouffé en lui, dans la plus profonde misère il conserve sa dignité.

Présumant que la vie de cet homme pouvait offrir un enseignement, la Société de Paris a cru devoir en faire l'évocation, avec l'espérance de lui être utile en même temps.

(Société de Paris, 28 juillet 1864. - Médium, M. Vézy.)

Demande. Les détails que nous avons lus sur votre vie et votre mort nous ont intéressés, pour vous d'abord, parce que tous ceux qui souffrent ont droit à nos sympathies, et ensuite pour notre instruction. Il serait utile, au point de vue moral, de connaître comment et par quelles causes, d'une existence qui paraît avoir été brillante, vous êtes tombé dans une telle abjection, et quelle est votre situation actuelle ? Nous prions un bon Esprit de vouloir bien vous assister dans la communication que vous nous donnerez.

I. Réponse. N'ai-je point assez payé ma dette de souffrances sur la terre pour qu'il me soit accordé quelques heures de lucidité outre-tombe ? Est-ce parce que mon corps est infect et rongé par la vermine qui se dispute avec la pourriture qui le déchire, que mon Esprit est troublé ? Laissez-moi un peu me reconnaître.

A vous qui connaissez les lois divines de l'immigration des âmes, je n'ai pas besoin de vous expliquer le pourquoi de cet état abject auquel je suis descendu. Pourtant, puisque cela m'est commandé, je vais vous raconter mon histoire... Du reste, une anecdote au milieu de vos savantes discussions et de vos sages arguments fera diversion. Vous avez ici un certain public que cela distraira plus que votre morale et votre philosophie. Je commence donc.

Remarque. - La Société avait ce jour-là une séance générale, c'est-à-dire une de celles où elle admet un certain nombre d'auditeurs étrangers ; c'est à cela que l'Esprit fait allusion.

Pourquoi vous tairais-je le nom que je portais, et qu'en mes dernières années surtout je semblais complètement oublier moi-même ? N'avez-vous pas deviné que la fange qui m'éclaboussait était la seule cause de mon silence à cet égard ? Je faisais semblant d'oublier. Je m'appelle... mais non ; je ne veux point jeter de boue sur les fracs et les robes de soie et de velours de ceux qui ont été mes

parents et mes amis, avec lesquels j'ai vécu pendant ma jeunesse, et qui vivent encore. Je ne veux point non plus que ces quelques vieilles dames, qui ont changé de résidence en passant du boudoir à l'oratoire, voient dans le médaillon qu'elles conservent encore pendu aux lambris de leurs alcôves, sous l'habit galant du gentilhomme, le malheureux abandonné. Pour les unes, je suis mort en Amérique pendant les guerres qui suivirent le réveil de ses peuples ; pour d'autres, je suis mort dernier débris des escarmouches sanglantes de la Vendée en criant : Vive le Roi !

Ne touchons pas à ces lauriers sur lesquels je repose dans leurs cœurs !... Je suis mort pour toutes depuis longtemps !... Je suis mort aussi pour elle !... Ah ! ne raillons point ici !... Oui, pour toi, je suis bien mort ! mort pour l'éternité ! Et pourtant, sur la terre, que d'heures d'extase et d'enivrement nous avons passées ! Que de fois ton regard a rencontré mon regard et mes sourires ton sourire ! Tu ne vis encore que pour me montrer tes rides et tes cheveux blancs. Mais quand la mort à ton tour t'aura touchée, je ne te verrai plus !... Non ! non !... Malédiction ! J'entends des voix qui me crient : Maudit !... Non, non, je ne la verrai plus. A elle un jour la lumière et l'éclat, à moi la nuit et les ténèbres ! J'ai arraché les ailes de l'ange sur la terre, mais ses pleurs lui rendront sa pureté, et le pardon de Dieu détachera pour elle des ailes blanches de séraphin.

Ah ! pourquoi la jeunesse joue-t-elle ainsi avec son cœur ? pourquoi veut-elle cueillir toutes les fleurs sur son passage, pour les fouler ensuite aux pieds ? Cependant, quand son cœur parle le langage de l'âme à une autre âme, elle ne ment point. Pourquoi faut-il que le souffle des passions impures la ternisse et jette son corps sur le fumier ?... Laissez-moi verser aussi quelques larmes ; elles sont douces pour ceux qui souffrent !

Que je voudrais pouvoir revivre ma vie d'autrefois, pour utiliser mieux mes heures de jeunesse ! Oh ! que je voudrais posséder mon cœur de vingt ans ! Je le donnerais tout entier à un cœur frère du mien ; je donnerais mon âme tout entière à une âme sœur de la mienne, et dans mes aspirations je demanderais à Dieu de nous faire goûter toutes les joies du ciel !... Mais c'en est fait ; pourquoi mes pleurs et mes regrets ? Homme dégradé, que rêves-tu ? Tout est perdu pour celui qui n'a point su profiter du temps qui lui était donné ! Tout est perdu pour le misérable qui n'a point su profiter des qualités qu'il possédait !

O vous qui m'entendez, oui, celui qui vous parle était doué de belles facultés. A quoi lui ont-elles servi ? A tromper avec astuce et connaissance de cause ! à commettre des crimes ! Plus tard, j'étais gentilhomme ; je maniais la parole et l'épée avec audace, et si les femmes m'appelaient le raffiné en caressant mon front et mes cheveux dans leur boudoir, les hommes m'appelaient l'invincible et le brave !... Orgueil ! Pourquoi ces souvenirs d'un autre temps ?... Malheur !... damnation !... Je vois du sang autour de moi ! Pourquoi cette épée avec laquelle j'ai frappé ne s'est-elle point retournée contre mon sein ?... Parmi ces morts, voyez-vous ce cadavre ?... C'est mon fils !... Ironie !... Et voilà ce que causent les mœurs d'une société dans laquelle on rit de tout !... Est-ce moi le coupable, et savais-je que c'était mon enfant ? Savais-je que la maîtresse abandonnée depuis vingt ans jetterait sur mon chemin un fruit adultérin que je ne reconnaissais pas, et qui venait disputer une proie au nouveau don Juan ?... Et vous voudriez que je n'aie point oublié mon nom après ces forfaits ? Ah ! à moi la coupe de honte et d'infamie ! Je devais mourir comme je suis mort, dans la fange. Je sens le froid du tombeau ! je sens la vermine qui me ronge ! je sens les immondices me couvrir ! je sens les ulcères qui couvraient mon corps ! Mais rien de tout cela ne me fait autant souffrir que la vue de cette plaie béante qu'a faite mon épée... Mon fils, grâce ! si ton père ne t'a point donné de nom, il a rayé le sien du monde ; s'il t'a donné la mort, il est mort aussi, lui, dans la boue. Ah ! ouvre-moi tes bras ; apprends à ton père le chemin de Dieu par le pardon.

Quelle lugubre histoire ! Moi qui croyais en prenant cette main pour écrire que j'allais retrouver mes sourires d'autrefois ! Lovelace ! Est-ce donc le milieu où je me trouve qui me pénètre et me

change ?... Pourquoi m'avez-vous évoqué ? Pourquoi m'avoir retiré de la nuit, pour me montrer un peu de jour et pour me rejeter ensuite dans les ténèbres ? A mon tour je vous interroge ; répondez-moi.

D. Nous vous avons appelé pour vous être utiles, et parce que nous compatissons à vos souffrances. Que pouvons-nous faire pour vous ?

R. Eh ! que sais-je ? A vous de m'instruire. Ne me rejetez point dans l'obscurité... Vous avez réveillé des morts ; je les vois dans la nuit ; j'ai peur !

D. Nous prierons pour vous.

R. Ah ! priez. On dit que la prière fait tant de bien à ceux qui souffrent !

D. Voulez-vous signer votre nom ?

R. Non, non ! priez pour moi.

A quelques jours de là un autre médium, M. Rul, de Passy, fit en son particulier l'évocation du même Esprit, et en obtint les trois communications suivantes. Nous croyons superflu de reproduire les conseils donnés par le médium à l'Esprit ; ce sont ceux d'un Spirite sincère, animé d'une vraie charité envers ses frères souffrants.

II. Oui, priez pour moi, car les prières de vos frères m'ont déjà fait du bien. Si vous saviez ce que c'est que la souffrance d'un désincarné ! Si vous pouviez lire sur mon visage spirituel les traces des passions qui l'ont labouré, vous seriez pris de pitié, et votre main fraternelle, en serrant la mienne, sentirait la fièvre qui m'agite. Que je souffre depuis que j'ai été évoqué par votre par votre Président ! Je reconnais la justice divine. Seul, errant parmi les trépassés, je croyais être seul à connaître mes souffrances, et voilà qu'au grand jour de la publicité je suis appelé pour faire l'aveu de mes fautes ! Oh ! quelles fautes la passion m'a fait commettre ! Je n'ai pas tout dit à votre frère ; la pudeur, la honte, me retenaient ; j'aurais voulu faire rentrer les aveux que je faisais, et effacer ces caractères indélébiles qui me mettaient au pilori de vos consciences. Mais on a prié pour moi, et je reconnais aujourd'hui le bien que vos cœurs charitables m'ont fait ; et pour mieux mériter votre compassion, car vous êtes Spirites, ce qui veut dire indulgents et compatissants, je m'accuse de n'avoir reculé devant aucun forfait pour satisfaire mes passions. Je n'ai commis aucun des crimes punis par la loi des hommes, mais les vices que votre société tolère et excuse, surtout quand on a un nom et de la fortune, sont justiciables de Dieu qui ne les laisse jamais impuni. Je les ai cruellement expiés sur la terre ; je suis tombé au dernier degré de la misère, de l'avilissement et du mépris, moi qui jadis brillais et faisais des envieux et des jaloux, et le châtiment me poursuit au delà de la tombe. Je n'ai point tué comme un vil assassin ; je n'ai point volé, car ma fierté de gentilhomme se fût révoltée à la seule pensée d'être confondu avec les criminels ; et cependant j'ai tué, mais en sauvegardant l'honneur selon le monde ; j'ai porté la ruine, la honte et le désespoir dans les familles, et l'on m'appelait l'heureux, l'homme à bonnes fortunes ! Que de victimes crient vengeance autour de moi ! Oh ! que je porterai longtemps le fardeau de ces crimes ! Priez pour moi, car je souffre à sentir mon âme se briser !

Merci, merci, cher frère ; je veux te donner le nom que tu me donnes ; je te remercie de tes larmes, car elles m'ont soulagé ; je te remercie de ta prière, car elle a attiré près de moi des Esprits pleins de gloire qui me disent : Espère, toi qui fus si coupable ; espère en la miséricorde de Dieu qui pardonne à tous ses enfants qui se repentent. Persévére dans tes bonnes résolutions, et tu seras plus fort pour supporter tes souffrances.

Merci à toi qui me tires du brouillard qui m'enveloppait ; puissé-je te prouver un jour que la reconnaissance de ton frère est pour l'éternité !

III. Le remords me poursuit ; je souffre beaucoup, mais je comprends la nécessité de souffrir ; je

comprends que l'impureté ne peut devenir pure qu'après s'être transformée au contact du feu. Les bons Esprits me disent d'espérer, et j'espère ; de prier, et j'ai prié ; mais j'ai besoin d'un ami qui me tende la main pour me soutenir et m'empêcher de succomber sous mon fardeau qui est bien lourd. Sois pour moi ce frère charitable, cet ami dévoué. J'écouterai tes conseils ; je prierai avec toi ; je me prosternerai avec toi aux pieds de l'Éternel.

Que de fois j'ai vu mon épée teinte du sang d'un de mes frères ! J'ai été implacable dans mes vengeances, et lorsque l'aiguillon de la chair, la vanité, le désir de l'emporter sur mes rivaux, m'exaltaient, à tout prix il me fallait la victoire. Triste victoire ! salie par les plus basses passions. J'ai été cruel lorsque mon orgueil était excité ; oui, j'ai été un grand coupable, mais je veux devenir un enfant du Seigneur, et voilà pourquoi je suis venu te dire : Sois mon frère pour m'aider à me purifier. Frère ! prions ensemble.

IV. Merci, merci, frère ; je suis sous l'impression des paroles que tu viens de prononcer. Je suis plus fort ; je vois le but, et sans chercher à mesurer la distance qui m'en sépare, je me dis : J'arriverai, parce que je le veux et que j'ai confiance dans les bons Esprits qui me disent d'espérer. Sur la terre je n'ai jamais douté du succès lorsque je faisais le mal ; comment pourrais-je douter aujourd'hui que je veux faire le bien ?

Merci, frère, de ta charité, de tes bonnes prières, de tes enseignements, car j'y puise ma force et je sens croître mon repentir. Si le repentir double la souffrance, je sais que cette souffrance ne durera qu'un temps, et que le bonheur m'attend après l'épuration. Je veux donc souffrir, souffrir beaucoup pour mériter d'être plus vite heureux de ce bonheur que goûtent ces Esprits rayonnants que je vois près de toi.

A bientôt, frère, car je vois que tu as un autre Esprit souffrant à consoler, à fortifier dans son repentir. Pense à moi, et pendant ta prière du soir je serai près de toi.

Considérations générales.

Il est évident que cet Esprit est dans la bonne voie ; il y a en lui un combat de bon augure, car il ne demande qu'à être éclairé.

Ses idées cependant se ressentent encore de certains préjugés. Comme beaucoup de gens qui croient y trouver une excuse, il s'en prend à la société. Mais, qu'est-ce qui rend la société mauvaise, sinon les gens vicieux ? La société laisse sans doute beaucoup à désirer sous le rapport des institutions, mais puisqu'il s'y trouve des gens honnêtes et qui remplissent leur devoir, tous pourraient faire de même, car elle ne constraint personne à faire le mal. Est-ce la société qui obligeait Louis-Henri à l'abandon de cette femme et de son enfant ? S'il n'a pas reconnu celui-ci, pourquoi l'a-t-il perdu de vue sans s'inquiéter de son existence ? Sont-ce les préjugés sociaux qui l'ont empêché de donner son nom à cette femme ? Non, car il n'avait que ses passions pour mobile. Est-ce l'instruction qui lui manquait ? Non, puisqu'il appartenait à la classe élevée. Ce n'est donc pas la société qui est coupable envers lui ; elle ne lui a rien refusé, puisqu'il était un des favorisés en toutes choses. C'est donc lui qui a été coupable envers la société, car il a agi librement, volontairement, et en connaissance de cause. Qui a jeté son fils sur la route de ses débordements ? Le hasard ? Non : la Providence, afin que le remords qui devait plus tard en être la suite servît à son avancement.

La véritable plaie de la société, la cause première de tous les désordres, c'est l'incrédulité. La négation du principe spirituel, la croyance au néant après la mort, les idées matérialistes, en un mot, hautement préconisées par des hommes influents, s'infiltrent dans la jeunesse qui les suce pour ainsi dire avec le lait. L'homme qui ne croit qu'au présent veut jouir à tout prix, et il est conséquent avec lui-même, puisqu'il n'attend rien au delà de la tombe ; il n'espère rien, et, par conséquent, ne craint rien. Si Louis-Henri avait eu foi en son âme et en l'avenir, il aurait compris que la vie corporelle est

fugitive et précaire, et n'en aurait pas fait son but unique ; sachant que rien de ce qu'on y acquiert n'est perdu, il se serait préoccupé de son sort futur, tandis qu'il a agi comme quelqu'un qui mange son capital et joue son va-tout.

Que de désordres, que de misères, que de crimes ont leur source dans cette manière d'envisager la vie ! Quels sont les premiers coupables ! Ceux qui l'érigent en dogme, en croyance, raillant et traitant de fous ceux qui croient que tout n'est pas dans la matière et dans le monde visible. Louis-Henri n'a pas été assez fort pour résister à ce courant d'idées ; il a succombé, victime de ses passions qui trouvaient une justification dans le matérialisme, tandis qu'une foi solide et raisonnée y eût mis un frein plus puissant que toutes les lois répressives qui ne peuvent atteindre tous les méfaits. Le Spiritisme donne cette foi, c'est pourquoi il opère de si nombreuses transformations morales.

Les trois dernières communications confirment la première obtenue par un autre médium ; c'est évidemment le même fond de pensée. On y remarque le progrès qui s'est opéré dans cet Esprit, et nous y pouvons puiser plus d'un enseignement.

Dans la première, tout en faisant l'aveu de ses fautes, il n'y a pas encore de repentir sérieux ni de résolution prise ; il se plaint presque d'avoir été évoqué.

Dans la seconde, il dit : « Que je souffre depuis que j'ai été évoqué par votre président ! » Ces paroles justifieraient-elles le dire de certaines personnes qui prétendent qu'on trouble le repos des morts en les évoquant ? Non, assurément, puisque d'abord ils ne viennent que lorsque cela leur convient ; en second lieu que la plupart témoignent leur satisfaction d'être appelés, lorsqu'ils le sont par un sentiment sympathique et bienveillant. Certains coupables seuls viennent avec répugnance, et, dans ce cas, ils n'y sont pas contraints par l'évocateur, mais par des Esprits supérieurs en vue de leur avancement. Leur répugnance est celle du criminel que l'on conduit devant un tribunal. L'évocation des Esprits coupables ayant pour but et pour résultat leur amélioration, la contrariété momentanée qu'elle leur cause est à leur avantage, puisqu'en les excitant au repentir, elle abrège les souffrances qu'ils endurent dans le monde des Esprits. Serait-il donc plus charitable de les laisser croupir dans l'abjection où ils se trouvent que de les en tirer ? La souffrance qui en résulte est celle que le médecin fait endurer à son malade pour le guérir. Tirez de la fange un homme abruti, il se plaindra ; il en est de même des Esprits.

On retrouve dans les communications de cet Esprit une pensée analogue à celle qu'exprimait Latour sur la souffrance que cause le repentir. Nous avons expliqué la cause de ce sentiment (numéro de novembre 1864, page 336) ; c'est le même qui fait dire à celui-ci : « Je souffre depuis que j'ai été évoqué, » et « le remords me poursuit ; je souffre beaucoup. » C'est donc le remords qui le fait souffrir, mais c'est ce remords qui doit le sauver, et c'est l'évocation qui l'a provoqué. Mais il ajoute ces paroles remarquables : « Je comprends la nécessité de souffrir ; je comprends que l'impureté ne peut devenir pure qu'après s'être transformée au contact du feu. » Et plus loin : « Si le repentir double la souffrance, je sais que cette souffrance ne durera qu'un temps, et que le bonheur m'attend après l'épuration. » Cette certitude lui fait dire : « Je veux souffrir, souffrir beaucoup, pour mériter d'être plus vite heureux. » Faut-il donc s'étonner, d'après cela, qu'un Esprit choisisse de terribles épreuves dans une nouvelle existence ? N'est-il pas dans le cas d'un malade qui se résigne à une opération douloureuse pour se bien porter ? ou dans celui d'un homme qui s'expose à tous les dangers, qui endure toutes les misères, toutes les fatigues et toutes les privations en vue d'acquérir la fortune ou la gloire ? Il n'y a donc rien d'irrationnel dans le principe du libre choix des épreuves de la vie. La condition, pour en profiter, est de ne pas reculer ; or, c'est reculer que de ne pas les supporter avec courage et résignation.

Quel sera le sort de Louis-Henri dans une nouvelle existence ? Comme il a cruellement expié ses fautes dans sa dernière existence ; qu'à l'état d'Esprit son repentir est sincère et ses bonnes résolutions sérieuses, il est probable qu'il sera mis à même de réparer ses torts en faisant le bien ;

mais comme il a payé sa dette de souffrances corporelles, il n'aura plus à passer par les mêmes vicissitudes.

C'est ce que nous lui souhaitons, et en vue de quoi nous prions pour lui.

Nécrologie *Mort de M. Bruneau*

La Société spirite de Paris vient de perdre un de ses membres en la personne de M. Bruneau, décédé le 13 novembre 1864, à l'âge de soixante-dix ans, et dont l'Opinion nationale annonce la mort en ces termes :

« La mort frappe à coups redoublés sur les membres survivants de la mission saint-Simonienne en Égypte. Après Enfantin, après Lambert Bey, nous avons à déplorer aujourd'hui la perte de M. Bruneau, ancien colonel d'artillerie, qui fonda en Égypte l'école de cavalerie, tandis que Lambert Bey, son gendre, organisait une école polytechnique. M. Bruneau est mort en homme libre, plein d'espérance dans le progrès physique, intellectuel et moral, plein de foi dans les doctrines religieuses et sociales de la jeunesse. »

M. Bruneau, ancien élève de l'École polytechnique, était membre de la Société spirite de Paris depuis plusieurs années. Nous ignorons quelle foi il avait dans l'avenir des doctrines religieuses et sociales de sa jeunesse, mais nous savons qu'il avait une confiance absolue dans l'avenir du Spiritisme, dont il était un adepte fervent et éclairé. Il y avait puisé une foi inébranlable dans la vie future et dans les réformes humanitaires qui en seront la conséquence. Nous ajouterons que ses collègues avaient pu apprécier ses excellentes qualités, son extrême modestie, sa douceur, sa bienveillance et sa charité. Il s'est communiqué à la Société peu de jours après sa mort, et il y a donné la preuve de l'élévation de son Esprit par la justesse et la profondeur de ses appréciations. Pour lui le monde invisible n'a eu aucune surprise, car il le comprenait d'avance ; aussi est-il venu nous confirmer tout ce que la doctrine nous enseigne à ce sujet. Il y a retrouvé avec joie ses parents, ses amis et ses collègues qui l'y avaient précédé et qui l'attendaient à son arrivée parmi eux.

La Société spirite de Paris était représentée aux obsèques de M. Bruneau par une députation de vingt membres. Nous nous serions fait un devoir d'exprimer en cette circonstance les sentiments de la Société, mais nous savions que la famille n'était point sympathique à nos idées et nous avons dû nous abstenir de toute manifestation. Le Spiritisme ne s'impose pas ; il veut être librement accepté ; c'est pourquoi il respecte toutes les croyances, et, par esprit de tolérance et de charité, il évite ce qui peut froisser les opinions contraires aux siennes.

Du reste, le juste tribut d'éloges et de regrets qui n'a pu lui être payé ostensiblement, devant un public indifférent ou hostile, l'a été avec bien plus de recueillement au sein de la Société. Dans la séance qui a suivi ses obsèques, une allocution a été prononcée, et tous ses collègues se sont unis de cœur aux prières qui ont été dites à son intention.

Dans la séance de la Société consacrée à la mémoire de M. Bruneau, M. Allan Kardec a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs et chers Frères spirites,

Un de nos collègues vient de quitter la terre pour rentrer dans le monde des Esprits. En lui consacrant spécialement cette séance, nous accomplissons envers lui un devoir de confraternité auquel chacun de nous, je n'en doute pas, s'associera de cœur et par une sainte communion de pensées.

M. Bruneau faisait partie de la Société depuis le 1er avril 1862 ; membre du comité, il était, comme vous le savez, très assidu à nos séances. Nous avons tous pu apprécier la douceur de son caractère,

son extrême bienveillance, sa simplicité et sa charité. Il n'est pas une infortune signalée à la Société en faveur de laquelle il n'ait apporté son offrande. Sa mort nous a révélé en lui une autre qualité éminente : la modestie. Jamais il n'avait fait parade des titres qui le recommandaient comme homme de savoir. Une circonstance fortuite m'avait appris qu'il était ancien élève de l'École polytechnique, mais nous ignorions tous qu'il eût été colonel d'artillerie, et qu'il eût rempli une mission supérieure en Égypte, où il a fondé une école de cavalerie, en même temps que son gendre, Lambert Bey, y fondait une école polytechnique. Nous le connaissions comme un Spirite sincère, dévoué et éclairé, et s'il se taisait sur ses titres, il ne cachait point ses opinions.

Ces circonstances, messieurs, nous rendent sa mémoire encore plus chère, et nous ne doutons pas qu'il ait trouvé dans le monde des Esprits une position digne de son mérite.

M. Bruneau avait été un des membres actifs de l'école saint-simonienne, ce que les journaux qui ont annoncé sa mort ont eu soin de faire ressortir, mais ils se sont bien gardés de dire qu'il est mort dans la croyance spirite.

Nous n'avons point à discuter ici les principes de l'école saint-simonienne ; toutefois, le début de l'article de l'Opinion nationale nous fait involontairement faire une comparaison. Il y est dit : « La mort frappe à coups redoublés sur les membres de la mission saint-simonienne en Egypte ; après Enfantin, après Lambert Bey, nous avons à déplorer aujourd'hui la perte de M. Bruneau, etc. » Le saint-simonisme a jeté pendant quelques années un vif éclat, soit par l'étrangeté de quelques-unes de ses doctrines, soit par les hommes éminents qui s'y étaient ralliés ; mais on sait combien cet éclat fut passager. Pourquoi donc une existence si éphémère s'il était en possession de la vérité philosophique ?

La vérité est parfois lente à se répandre ; mais du moment où elle commence à poindre, elle grandit sans cesse et ne périt pas, parce que la vérité est éternelle, et elle est éternelle parce qu'elle émane de Dieu ; l'erreur seule est périssable, parce qu'elle vient des hommes. Le progrès est la loi de l'humanité ; or, l'humanité ne peut progresser qu'au fur et à mesure qu'elle découvre la vérité ; la découverte une fois faite, elle est acquise et inébranlable. Quelle théorie pourrait prévaloir aujourd'hui contre la loi du mouvement des astres, de la formation de la terre et tant d'autres ? La philosophie n'est changeante que parce qu'elle est le produit de systèmes créés par les hommes ; elle n'aura de stabilité que lorsqu'elle aura acquis la précision de la vérité mathématique. Si donc un système, une théorie, une doctrine quelconque, philosophique, religieuse ou sociale, marche vers le déclin, c'est la preuve certaine qu'elle n'est pas dans le vrai absolu. Dans toutes les religions, sans en excepter le christianisme, l'élément divin seul est impérissable ; l'élément humain tombe s'il n'est pas en harmonie avec la loi du progrès ; mais comme le progrès est incessant, il en résulte que, dans les religions, l'élément humain doit se modifier sous peine de périr ; l'élément divin seul est invariable. Voyez-le dans la loi mosaïque : les tables du Sinaï sont encore debout, devenant de plus en plus le code de l'humanité, tandis que le reste a fait son temps.

La vérité absolue, ne pouvant s'établir que sur les ruines de l'erreur, rencontre forcément des antagonistes parmi ceux qui, vivant de l'erreur, ont intérêt à combattre la vérité, et lui font, par cela même, une guerre acharnée, mais elle conquiert promptement les sympathies des masses désintéressées. En a-t-il été ainsi de la doctrine saint-simonienne ? Non ; comme pratique elle a vécu ; elle ne survit qu'à l'état de théorie sympathique et de croyance individuelle dans la pensée de quelques-uns de ses anciens adeptes ; mais, ainsi que le constate l'Opinion nationale, chaque jour enlevant quelques-uns de ses représentants, le temps n'est pas éloigné où tous auront disparu, et alors elle ne vivra plus que dans l'histoire. D'où il faut conclure qu'elle ne possérait pas toute la vérité et ne répondait pas à toutes les aspirations.

Cela veut-il dire que toutes les sectes et toutes les écoles qui tombent soient dans le faux absolu ? Non ; la plupart, au contraire, ont entrevu un coin de la vérité ; mais la somme de vérités qu'elles

possédaient n'étant pas assez grande pour soutenir la lutte contre le progrès, elles ne se sont pas trouvées à la hauteur des besoins de l'humanité. Les sectes sont d'ailleurs assez généralement exclusives, et par cela même stationnaires ; il en résulte que celles qui ont pu marquer une étape du progrès à une certaine époque finissent par être distancées et s'éteignent par la force des choses. Cependant, quelles que soient les erreurs sous lesquelles elles ont succombé, leur passage n'a pas été inutile : elles ont remué les idées, tiré l'homme de l'engourdissement, soulevé des questions nouvelles qui, mieux élaborées et dégagées de l'esprit de système et d'exagération, reçoivent plus tard leur solution. Parmi les idées qu'elles sèment, les bonnes seules fructifient et renaissent sous une autre forme ; le temps, l'expérience et la raison font justice des autres.

Le tort de presque toutes les doctrines sociales, présentées comme la panacée des maux de l'humanité, est de s'appuyer exclusivement sur les intérêts matériels. Il en résulte que la solidarité qu'elles cherchent à établir entre les hommes est fragile comme la vie corporelle ; les liens de confraternité n'ayant pas de racines dans le cœur et dans la foi en l'avenir se brisent au moindre choc de l'égoïsme.

Le Spiritisme se présente dans de tout autres conditions. Est-il dans le vrai ? Nous le croyons, mais sommes-nous mieux fondés que les autres ? Les motifs qui nous portent à le croire sont très simples ; ils ressortent à la fois de la cause et des effets. Comme cause il a pour lui de n'être point une conception humaine, le produit d'un système personnel, ce qui est capital ; il n'est pas un seul de ses principes, et quand je dis pas un seul, je ne fais aucune exception, qui ne soit basé sur l'observation des faits. Si un seul des principes du Spiritisme était le résultat d'une opinion individuelle, ce serait son côté vulnérable. Mais dès lors qu'il n'avance rien qui ne soit sanctionné par l'expérience des faits, et que les faits sont dans les lois de la nature, il doit être immuable comme ces lois, car partout et dans tous les temps il trouvera sa sanction et sa confirmation, et tôt ou tard il faut que, devant les faits, toutes les croyances s'inclinent.

Comme effet, il répond à toutes les aspirations de l'âme ; il satisfait à la fois l'esprit, la raison et le cœur ; il comble le vide que laisse le doute ; il donne une base et une raison d'être à la solidarité, par la liaison qu'il établit entre le présent et l'avenir ; il assied enfin sur un fondement solide le principe d'égalité, de liberté et de fraternité. Il est ainsi le pivot sur lequel s'appuieront toutes les réformes sociales sérieuses. En s'appuyant lui-même sur les faits et les lois de nature, sans mélange de théories humaines, il ne risque point de s'écartier de l'élément divin. Aussi offre-t-il le spectacle unique dans l'histoire d'une doctrine qui en quelques années s'est implantée sur tous les points du globe et grandit sans cesse ; qui rallie toutes les croyances religieuses, tandis que les autres sont exclusives et restent renfermées dans un cercle circonscrit d'adeptes.

Telles sont, en peu de mots, les raisons sur lesquelles s'appuie notre foi en la vérité et en la stabilité du Spiritisme. Nous espérons que notre ancien collègue et toujours frère Bruneau voudra bien nous dire comment il envisage la question, aujourd'hui qu'il peut la considérer d'un point plus élevé.

Nota. La communication de M. Bruneau a pleinement répondu à notre attente ; elle se rattache, ainsi que celles qui ont été obtenues dans cette séance, à un ensemble de questions qui seront traitées ultérieurement ; c'est pourquoi nous en ajournons la publication.

Variétés *Communication à rebours*

Anvers, 1er novembre 1864

(Fin) .ellerutan iol al ed erdro'l snad recalp el ruop lerutanrus te euqitsatnaf erètcarac tuot emsitiripS ua zetô iouqrup tse'c ; noitcefrep al : tub emêm el snoviusruop suon ,strom suon te stnaviv suov

euq tnemelanif ,eguj niarevuos ua etpmoc udner ajéd snova suon tnod noissim enu erviusruop ed ueiD rap ségrahc te sproc el emmon no'uq ertserret eppolevne ertov snad sénnosirpmc erid-à-tse'c ,sénracni stirpsE ,suoV .stirpsE suot semmos suon euq elpmis trof noisulcnoc al à ehcuot no ,emâ'l ed étilatrommi'l ed étatsnoc tiaf el rap ,ro ; enirt-cod ettec reruotne à tialp es no tnod erbmos siofrap te xuelliavrem egitserp el eriurtéd à tnemennosiar elpmis el rap evirra no ,ertua'l snas nu'l retejer uo erttemda tiaruas en no'uq ,sepicnirp xued sec ed tnatrap nE .emâ'l ed étilatrommi'l te ueiD nu'd ecnetsixe'l : sétirév sednarg xued dnerppa suov emsitrifS eL (Commencement).

(Fin). étirahc ed etca nu'd eéngapmocca erèirp ennob enu (trépassés) idercrem ruop te ,port sap zeugitaf suov en : noitadnammocer erèinred enu ,ritrap ed tnavA (Commencement).

.riover uA

Nous donnons ci-dessus un curieux échantillon de l'écriture typtologique inverse dont nous avons parlé dans le numéro d'octobre dernier, page 309. On remarquera que ce ne sont pas seulement les mots qui sont dictés à rebours, mais les paragraphes entiers ; de sorte qu'il faut commencer par la dernière lettre de chaque paragraphe.

« Le spiritisme vous apprend deux grandes vérités : l'existence d'un Dieu et l'immortalité de l'âme. En partant de ces deux principes, qu'on ne saurait admettre ou rejeter l'un sans l'autre, on arrive par le raisonnement à détruire le prestige merveilleux et parfois sombre dont on se plaît à entourer cette doctrine ; or, par le fait constaté de l'immortalité de l'âme, on touche à la conclusion fort simple que nous sommes tous Esprits. Vous Esprits incarnés, c'est-à-dire emprisonnés dans votre enveloppe terrestre qu'on nomme le corps et chargés par Dieu de poursuivre une mission dont nous avons déjà rendu compte au souverain juge, finalement que vous vivants et nous morts, nous poursuivons le même but : la perfection ; c'est pourquoi ôtez au Spiritisme tout caractère fantastique et surnaturel pour le placer dans l'ordre de la loi naturelle.

Avant de partir, une dernière recommandation : ne vous fatiguez pas trop, et pour mercredi (trépassé) une bonne prière accompagnée d'un acte de charité.

Au revoir. »

Notices bibliographiques *Comment et pourquoi je suis devenu Spirite*

Par J.-B. Borreau, de Niort⁹.

L'auteur raconte comment il a été amené à croire à l'existence des Esprits, à leurs manifestations et à leur intervention dans les choses de ce monde, et cela longtemps avant qu'il ne fût question du Spiritisme. Il y a été conduit par une série d'événements, alors qu'il n'y songeait en aucune façon. Dans les expériences qu'il faisait dans un tout autre but, le monde des Esprits s'est présenté à lui, par son côté le plus mauvais il est vrai, mais enfin il s'est présenté comme partie active. M. Borreau l'a trouvé sans le vouloir, absolument comme les chercheurs de la pierre philosophale ont trouvé au fond de leurs cornues des corps nouveaux qu'ils ne cherchaient pas, et qui ont enrichi la science, s'ils ne les ont pas enrichis eux-mêmes.

Le récit détaillé et circonstancié de M. Borreau est à la fois intéressant, parce qu'il est vrai, et très instructif par les enseignements qui en ressortent pour quiconque, ne s'arrêtant pas à la surface des choses, cherche les déductions et les conséquences que l'on peut tirer des faits.

M. Borreau est un grand magnétiseur ; il avait pu constater par lui-même la puissance de l'agent

⁹ Broch. in-8°. Prix : 2 fr. - Niort, chez tous les libraires ; Paris, Didier et C° 35, quai des Augustins ; Ledoyen, Palais-Royal.

magnétique, et l'étonnante lucidité de certains somnambules, qui voient à distance avec autant de précision qu'avec les yeux, et dont la vue n'est arrêtée ni par l'obscurité ni par les corps opaques. Ces phénomènes avaient été pour lui la preuve palpable de l'existence, chez l'homme, d'un principe intelligent indépendant de la matière. Son désir ardent était de propager cette science nouvelle ; mais, désespérant de vaincre l'incrédulité, il eut l'idée de frapper les imaginations par un fait éclatant devant lequel devaient tomber toutes les dénégations et les doutes les plus obstinés.

Puisque, se dit-il, la vue des somnambules pénètre tout, elle peut pénétrer les couches terrestres. La découverte ostensible de quelque trésor enfoui serait un fait patent qui ne pourrait manquer de faire beaucoup de bruit, et imposerait silence aux railleur, car on ne raille pas devant les trésors.

C'est l'histoire de ses tentatives que M. Borreau raconte dans sa brochure, tentatives pénibles, dangereuses, qui maintes fois purent lui faire croire à la réussite, et qui, après vingt ans, n'aboutirent qu'à des déceptions et à des mystifications. Un des épisodes les plus émouvants est celui de la scène terrible qui eut lieu, alors que faisant des fouilles dans un champ de la Vendée, pendant une nuit obscure, au pied des pierres druidiques et au milieu des sombres genêts, au moment où il croyait toucher au but, la somnambule, dans le paroxysme de l'extase et de la surexcitation, tomba inanimée, comme frappée de la foudre, ne donnant plus signe de vie, et ayant la roideur cadavérique. On la crut morte, et on dut la transporter, avec beaucoup de difficultés, à travers des ravins et des rocs, par une nuit obscure. Ce ne fut qu'à plusieurs lieues de là qu'elle commença à revenir à elle, sans avoir conscience de ce qui s'était passé. Cet échec ne découragea pas le persévérant chercheur, malgré une foule d'autres incidents, non moins dramatiques, qui vinrent sans cesse à la traverse, comme pour l'avertir de l'inutilité et du danger de ses tentatives.

C'est pendant le cours de ses expériences que l'existence des Esprits lui fut révélée d'une manière patente, soit par la somnambule, qui les voyait et s'entretenait avec eux, soit par plus de cinquante faits d'écriture directe dont l'origine ne pouvait être douteuse. Ces Esprits se présentaient tantôt sous des aspects effrayants, et provoquaient chez la somnambule des crises terribles que toute la puissance magnétique de M. Borreau ne pouvait parvenir à calmer, tantôt sous l'apparence d'Esprits bienveillants qui venaient l'encourager à poursuivre ses recherches, promettant toujours le succès, mais dont ils éloignaient toujours le terme. Persister dans de telles conditions, c'était, nous devons le dire, jouer un jeu bien dangereux et encourir une grave responsabilité. Ajoutons que les Esprits prescrivaient force neuvaines, dont M. Borreau finit par se lasser, trouvant que cela revenait trop cher, ce qui l'amena à cette réflexion : que les prières dites soi-même pouvaient être tout aussi efficaces et ne coûteraient rien.

Aujourd'hui que le Spiritisme est venu éclairer toutes ces questions, chacun des paragraphes de cette brochure pourrait donner lieu à un commentaire instructif, mais deux numéros entiers de notre Revue y subiraient à peine. Un jour peut-être entreprendrons-nous ce travail ; en attendant, toute personne versée dans la connaissance des principes du Spiritisme pourra tirer elle-même les conclusions. Nous renvoyons à cet effet au chapitre xxvi du Livre des médiums, et notamment aux §§ 294 et 295, ainsi qu'aux réflexions qui accompagnent l'article sur la société allemande des chercheurs de trésors, publié dans la Revue d'octobre 1864.

M. Borreau dit que son but unique était de vaincre l'incrédulité à l'endroit du magnétisme ; cependant, quoiqu'il n'ait pas réussi, le magnétisme et le somnambulisme n'en ont pas moins fait leur chemin ; malgré l'opposition systématique de quelques savants, les phénomènes de cet ordre sont aujourd'hui passés à l'état de faits, et acceptés par les masses et par un grand nombre de médecins ; les cures magnétiques sont admises même dans le monde officiel ; quelques personnes les contestent encore par esprit d'opposition, mais on n'en rit plus ; tant il est vrai que ce qui est vérité doit tôt ou tard triompher.

La réussite des tentatives de M. Borreau n'était donc pas nécessaire ; elle n'eût même pas atteint le

but qu'il se proposait, car un fait isolé ne peut faire loi, et les incrédules n'auraient pas manqué de raisons pour l'attribuer à toute autre cause que la véritable. Nous disons plus, c'est que la réussite eût été déplorable pour le magnétisme.

Un principe nouveau ne s'accrédite que par la multiplicité des faits ; or, la possibilité pour l'un de découvrir un trésor impliquait cette possibilité pour tout le monde ; pour mieux se convaincre chacun eût voulu essayer. Quoi de plus naturel ! puisqu'on aurait pu s'enrichir si facilement et si promptement ; les paresseux y auraient trouvé leur compte, et les voleurs aussi, car pourquoi la lucidité se serait-elle arrêtée devant le droit de propriété ? La cupidité, déjà arrivée à l'état de fléau, n'avait pas besoin de ce nouveau stimulant. La Providence ne l'a pas voulu ; mais comme le magnétisme est une loi de nature, il a triomphé par la force des choses. Sa propagation est due surtout à sa puissance curative ; par là il a un but humanitaire, et non égoïste comme l'est nécessairement l'appât du gain. Les innombrables faits de guérison qui se répètent sur tous les points du globe ont plus fait pour l'accréditer que n'auraient pu le faire la découverte du plus grand trésor, ou même les expériences les plus curieuses, attendu que tout le monde peut en éprouver les bienfaits, tandis qu'il n'y a pas de trésors pour tout le monde, et que la curiosité elle-même se lasse. Jésus a fait plus de prosélytes en guérissant les malades que par le miracle des noces de Cana. Il en est ainsi du Spiritisme ; ceux qu'il amène à lui par la consolation sont à ceux qu'il recrute par la curiosité dans la proportion de 100 à 1.

Ces tentatives, quoique infructueuses au point de vue matériel, ont-elles été sans profit pour M. Borreau ? Voici ce qu'il dit lui-même à ce sujet :

« Toutes ces réflexions avaient tellement assombri mon esprit, si gai d'habitude, que je devins, pendant le reste du voyage, triste, rêveur et injuste au point de regretter d'avoir donné, dans ma pensée, accès à cette idée fixe qui m'avait jeté dans toutes les tribulations de ces voies inconnues.

Qu'ai-je gagné à cela, me disais-je avec amertume ? La connaissance, il est vrai, d'un monde que j'ignorais, et la possibilité de se mettre en rapport avec les êtres qui le composent. Mais, après tout, ce monde, ainsi que le nôtre, doit avoir ses bons et ses mauvais Esprits. Qui me donne l'assurance que, malgré l'intérêt qu'il paraît nous porter et toutes ses belles et bienveillantes paroles, celui qui semble s'être imposé à nous n'ait que de bonnes intentions, et le pouvoir, ainsi qu'il le dit, de nous conduire à la brillante réussite que j'ai rêvée, et qui, peut-être, ne m'a été inspirée que pour me séduire et m'induire en erreur ? »

N'est-ce donc rien que la constatation du monde invisible, de la chose qui intéresse au plus haut point l'avenir de l'humanité tout entière, puisque toute l'humanité y arrive ? N'est-ce pas un résultat immense que la découverte de cette clef de voûte de tous les problèmes contre lesquels la philosophie s'est heurtée jusqu'à ce jour ? N'est-ce pas une faveur insigne que d'avoir été appelé un des premiers à cette connaissance ? N'est-ce pas un grand service rendu à la cause du magnétisme, involontairement il est vrai, que d'avoir fourni à ses dépêches une nouvelle preuve, entre mille autres, de l'impossibilité de réussir en pareil cas, et de détourner ceux qui seraient tentés de faire de semblables essais et de se leurrer d'espérances chimériques ? C'est à ce résultat qu'ont abouti les laborieuses recherches de M. Borreau ; s'il n'a pas trouvé de trésors pour cette vie, il en a trouvé un mille fois plus précieux pour l'autre ; car celui qu'il eût trouvé dans la terre, il eût été forcé de l'y laisser à son départ, tandis qu'il emportera avec lui un trésor impérissable. S'en trouve-t-il satisfait ? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher d'établir un rapprochement entre ce fait et le vieillard de la fable qui dit à ses trois fils qu'un trésor était caché dans le champ qu'il leur laissait pour héritage ; sur quoi deux d'entre eux se mirent à fouiller leur portion ; mais, de trésor, point. Le troisième, plus sage, laboura la sienne avec soin, si bien qu'au bout de l'an elle rapporta davantage ; d'où la maxime : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins. » L'Esprit a

fait comme le vieillard, et, à notre avis, M. Borreau a trouvé le vrai trésor.

Notre critique ne touche en rien la personne de M. Borreau, que nous connaissons de longue date, et tenons pour digne d'estime à tous égards. Nous avons simplement voulu montrer la moralité qui ressort de ses expériences au profit de la science et de chacun en particulier. A ce point de vue, sa brochure est éminemment instructive, en même temps qu'intéressante par les phénomènes remarquables qu'elle constate ; c'est pourquoi nous la recommandons à nos lecteurs.

Le Monde musical

Journal populaire et international des beaux-arts et de la littérature

Tel est le titre d'un nouveau journal qui se publie à Bruxelles, dans le format des grands journaux, sous la direction de MM. Malibran et Roselli, noms qui sont à la fois un programme et une recommandation pour la spécialité de cette feuille. Ce n'est pas comme organe des arts que nous avons à l'apprécier ; sur ce point, nous nous en référons à de plus compétents que nous et qui le jugent à la hauteur de son titre. En effet, il ne saurait être confondu avec ces feuilles légères qui, sous l'enseigne de la littérature, donnent à leurs lecteurs plus de facéties que de fond, et souvent plus de blancs que de texte. Le Monde musical est un journal sérieux, où toutes les questions de son programme sont traitées d'une manière substantielle et par des mains habiles. Cette considération n'est pas sans importance pour nous.

Ce journal est un premier pas de la presse indépendante dans la voie du Spiritisme. Sans se poser en organe et en propagateur de la doctrine, il s'est fait ce raisonnement judicieux :

« Vrai ou faux, le Spiritisme a pris rang parmi les faits d'actualités qui préoccupent l'opinion. Les orages qu'il soulève dans un certain monde prouvent qu'il n'est pas sans importance ; sa propagation, malgré les attaques du clergé, prouve que ce n'est pas un feu de paille ; déjà, par le nombre de ses adhérents, il devient une puissance avec laquelle il faudra tôt ou tard compter. Si c'est une erreur, elle tombera d'elle-même ; si c'est une vérité, c'est inévitablement une révolution dans les idées, et rien ne pourrait s'y opposer. Dans l'une et l'autre de ces deux alternatives, nous devons, à titre de renseignement, tenir nos lecteurs au courant de l'état de la question. Parler de cela ou d'autre chose, mieux vaut, selon nous, traiter ce sujet qu'étaler la chronique scandaleuse des coulisses ou des salons.

Pour mettre nos lecteurs à même de juger en connaissance de cause, nous emprunterons la plupart de nos citations aux écrits qui font foi parmi les adeptes de cette doctrine ; mais, comme nous ne devons ni ne voulons forcer l'opinion de personne, ni pour ni contre, nous admettrons la controverse lorsqu'elle ne s'écartera pas des bornes d'une discussion convenable et honnête. En nous maintenant sur le terrain de l'impartialité, chacun reste libre de ses convictions. Les opinions favorables ou contraires qui pourraient être formulées dans certains articles doivent être considérées comme des opinions personnelles aux auteurs desdits articles, et qui n'engagent en rien la responsabilité du journal. »

Tel est le résumé du programme qui nous a été présenté, et auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Il serait à désirer que cet exemple eût des imitateurs dans la presse ; ce que nous reprochons à celle-ci, ce n'est pas la discussion de nos principes, mais la critique aveugle et systématiquement malveillante qui en parle sans les connaître, et les dénature d'une façon peu loyale. Les journaux qui entreront franchement dans cette voie, loin d'y perdre, ne pourront qu'y gagner matériellement, car les Spirites forment aujourd'hui une masse de lecteurs de plus en plus prépondérante, et dont la sympathie se portera naturellement de leur côté.

Sous ce rapport, le Monde musical mérite leurs encouragements.

Nota. - Le Monde musical paraît tous les dimanches, depuis le 1er octobre 1864. Prix de l'abonnement : 4 francs par an pour la Belgique ; 10 francs pour la France. On peut s'abonner à partir du 1er de chaque mois ; à Bruxelles, au bureau du journal, rue de l'Ecuyer, n° 18 ; à Paris, à l'agence du journal, rue de Buffaut, 9.

Une société est formée pour l'exploitation de ce journal, au capital de 60 000 fr. divisé en 2400 actions de 25 fr. chacune.

Autodafé de Barcelone.

Photographie d'un dessin fait sur les lieux, représentant la cérémonie de l'autodafé des livres spirites à Barcelone, avec extrait du procès-verbal écrit de la main de M. Allan Kardec.

Prix : 1 franc 25 c., franco pour la France et l'Algérie, port et emballage 1 fr. 50 c.

Au bureau de la Revue spirite.

Communication spirite *A propos de l'Imitation de l'Evangile*

Bordeaux, mai 1864 ; groupe de Saint-Jean. - Médium, M. Rul.

Un nouveau livre vient de paraître ; c'est une lumière plus brillante qui vient éclairer votre marche. Il y a dix-huit siècles je suis venu, par ordre de mon Père, apporter la parole de Dieu aux hommes de volonté. Cette parole a été oubliée du plus grand nombre, et l'incrédulité, le matérialisme, sont venus étouffer le bon grain que j'avais déposé sur votre terre. Aujourd'hui, par ordre de l'Eternel, les bons Esprits, ses messagers, viennent sur tous les points du globe faire entendre la trompette retentissante. Ecoutez leurs voix ; ce sont celles destinées à vous montrer le chemin qui conduit aux pieds du Père céleste. Soyez dociles à leurs enseignements ; les temps prédis sont arrivés ; toutes les prophéties seront accomplies.

Aux fruits on reconnaît l'arbre. Voyez quels sont les fruits du Spiritisme : des ménages où la discorde avait remplacé l'harmonie ont vu revenir la paix et le bonheur ; des hommes qui succombaient sous le poids de leurs afflictions, réveillés aux accents mélodieux des voix d'outre-tombe, ont compris qu'ils faisaient fausse route, et, rougissant de leurs faiblesses, ils se sont repentis, et ont demandé au Seigneur la force de supporter leurs épreuves.

Epreuves et expiations, voilà la condition de l'homme sur la terre. Expiation du passé, épreuves pour le fortifier contre la tentation, pour développer l'Esprit par l'activité de la lutte, l'habituer à dominer la matière, et le préparer aux jouissances pures qui l'attendent dans le monde des Esprits.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, leur ai-je dit il y a dix-huit siècles. Ces paroles, le Spiritisme est venu les faire comprendre. Et vous, mes bien-aimés, travailleurs qui supportez l'ardeur du jour, qui croyez avoir à vous plaindre de l'injustice du sort, bénissez vos souffrances ; remerciez Dieu qui vous donne les moyens d'acquitter les dettes du passé ; priez, non pas des lèvres, mais de votre cœur amélioré, pour venir prendre dans la maison de mon Père la meilleure demeure ; car les grands seront abaissés ; mais, vous le savez, les petits et les humbles seront élevés. L'Esprit de Vérité.

Remarque. - On sait que nous prenons d'autant moins la responsabilité des noms qu'ils appartiennent à des êtres plus élevés. Nous ne garantissons pas plus cette signature que beaucoup d'autres, nous bornant à livrer cette communication à l'appréciation de tout Spirite éclairé. Nous dirons toutefois qu'on ne peut y méconnaître l'élévation de la pensée, la noblesse et la simplicité des expressions, la sobriété du langage, l'absence de toute superfluité. Si on la compare à celles qui sont rapportées dans l'Imitation de l'Evangile (préface, et chap. III : Le Christ consolateur), et qui portent la même signature, quoique obtenues par des médiums différents et à diverses époques, on

remarque entre elles une analogie frappante de ton, de style et de pensées qui accuse une source unique. Pour nous, nous disons qu'elle peut être de l'Esprit de vérité, parce qu'elle est digne de lui ; tandis que nous en avons vu des masses signées de ce nom vénéré ou de celui de Jésus, dont la prolixité, le verbiage, la vulgarité, parfois même la trivialité des idées, trahissent l'origine apocryphe aux yeux des moins clairvoyants. Une fascination complète peut seule expliquer l'aveuglement de ceux qui s'y laissent prendre, si ce n'est aussi l'orgueil de se croire infaillible et l'interprète privilégié des purs Esprits, orgueil toujours puni, tôt ou tard, par des déceptions, des mystifications ridicules et par des malheurs réels en cette vie. A la vue de ces noms vénérés, le premier sentiment du médium modeste est celui du doute, parce qu'il ne se croit pas digne d'une telle faveur.

Souscription en faveur des incendiés de Limoges

Cette souscription a été close le 1er décembre, ainsi que nous l'avons annoncé dans le dernier numéro de la Revue. Le montant s'en est élevé à 255 francs.

Nous ferons remarquer qu'en raison des vacances de la Société, au moment du désastre, la souscription n'a pu être ouverte qu'à la rentrée et annoncée dans la Revue du mois d'octobre. A cette époque, chacun s'était déjà empressé de verser son offrande aux différents centres de souscription, ce qui explique la modicité du chiffre obtenu, qui, pour la souscription rouennaise, s'était élevé à 2 833 fr. La presque totalité des souscripteurs ayant tenu à garder l'anonyme, nous ne publions pas de liste nominative. Nous mentionnerons toutefois celle qui est inscrite pour 50 fr. sous le titre de Produit de la journée d'un photographe de province, avec recommandation de taire même le nom de la ville. La souscription sera versée au nom de la Société spirite de Paris.

Allan Kardec

TABLE DES MATIERES

Janvier 1864	2
État du Spiritisme en 1863	2
Médiums guérisseurs	4
Un cas de possession	7
Entretiens d'outre-tombe	11
Inauguration de plusieurs groupes et Sociétés spirites	13
Questions et problèmes	16
Variétés	17
Février 1864	21
M. Home à Rome	21
Premières leçons de morale de l'enfance	23
Un drame intime	25
Le Spiritisme dans les prisons	27
Variétés	29
Dissertations spirites	30
Notices bibliographiques	36
Mars 1864	41
De la perfection des êtres créés	41
Un médium peintre aveugle	45
Variétés	47
Manifestations de Poitiers	49
La jeune obsédée de Marmande	50
Une reine médium	53
Faire-part spirite	55
M. Home à Rome	55
Instructions des Esprits	56
Notices bibliographiques	59
Nécrologie	60
Avril 1864	62
Bibliographie	62
Autorité de la doctrine spirite	63
Résumé de la loi des phénomènes spirites	67
Correspondance	71
Instructions des Esprits	72
Mai 1864	82
Théorie de la prescience	82
Vie de Jésus par M. Renan	85
Société spirite de Paris	88
L'école spirite américaine	92
Notice sur le Spiritisme	94
Cours publics de Spiritisme à Lyon et à Bordeaux	96
Variétés	98
Notices bibliographiques	101
Juin 1864	103
Vie de Jésus par M. Renan	103
Récit complet de la guérison de la jeune obsédée de Marmande	107

Quelques réfutations	114
Une instruction de catéchisme	115
L'Esprit frappeur de la sœur Marie	118
Variétés	122
Un acte de justice	122
Juillet 1864	237
Réclamation de M. l'abbé Barricand	237
La Religion et le Progrès	240
Le Spiritisme à Constantinople	244
Extrait du <i>jornal do commercio de Rio de Janeiro</i>	248
Extrait du <i>progrès colonial, journal de l'île Maurice</i>	249
Extrait de la revue spirite d' <i>Anvers</i> sur la croisade contre le Spiritisme	251
Instructions des Esprits	252
Notices bibliographiques	255
Août 1864	258
Nouveaux détails sur les possédés de Morzine	258
Supplément au chapitre des prières de l' <i>Imitation de l'Évangile</i>	262
Questions et problèmes	267
Correspondance	270
Entretiens d'outre-tombe	270
Notices bibliographiques	273
Lettres sur le Spiritisme	274
Septembre 1864	278
Influence de la musique sur les criminels, les fous et les idiots	278
Le nouvel évêque de Barcelone	282
Instructions des Esprits	290
Entretiens d'outre-tombe	293
Études morales	294
Variétés	296
Notices bibliographiques	297
Octobre 1864	299
Le sixième sens et la vue spirituelle	299
Transmission de la pensée	305
Le Spiritisme en Belgique	309
Un criminel repentant	312
Études morales	314
Une vengeance	316
Variétés	316
Un tableau spirite à l'exposition d' <i>Anvers</i>	318
Novembre 1864	319
Le Spiritisme est une science positive	319
Un souvenir d'existences passées	323
Un criminel repentant	326
Entretiens familiers d'outre-tombe	330
Variétés	335
Périodicité de la revue spirite	337
Décembre 1864	340
De la communion de pensées	340
M. Jobard et les médiums mercenaires	350

Louis-Henri le Chiffonnier	356
Nécrologie	362
Variétés	364
Notices bibliographiques	365
Le Monde musical	368
Communication spirite	369